

# QUESTION SUISSE

Chroniques  
helvétiques

2015

2019

ANTIPRESSE.NET

## Présentation

Nous avons décidé de publier ce petit livre à l'occasion de la Fête nationale suisse du 1er août 2019, alors que l'Antipresse entre dans sa 192e semaine d'existence et de parution.

Depuis ses débuts, l'Antipresse est une fenêtre ouverte sur le monde, mais solidement ancrée en Suisse. Cela n'est pas seulement dû à sa localisation géographique. La Suisse a toujours été un bon observatoire des turbulences de l'époque. A l'heure actuelle, avec les restrictions à la liberté d'expression qu'on observe dans certains pays de l'UE et particulièrement en France, la Suisse est de nouveau en mesure de remplir son rôle de refuge de la pensée dissonnante. Même si elle n'est de loin pas immunisée contre les dérives observées dans son voisinage.

Ce volume constitue une anthologie «brute de décoffrage»: nous y avons rassemblé tous nos textes ayant spécifiquement trait à la Suisse — au nombre de 114 sur quelque 755 articles originaux —, dans leur ordre de parution et sans distinction de rubriques ou de genres. Le but de ce livre est d'une part de permettre une bonne lisibilité de ces articles. D'autre part, de fournir une chronique décalée des quatre dernières années de vie helvétique, sous nombre d'aspects: culturel, sportif, politique, économique, littéraire... Bref, de cerner un peu le «Zeitgeist» helvétique en ces temps paradoxaux où la mise en question de toutes les valeurs traditionnelles se heurte à des résistances et des «reconquêtes» inattendues.

Nous croyons que ce récapitulatif des réflexions helvétiques à l'Antipresse peut contribuer, dans sa modeste mesure, à définir la profonde originalité de ce pays et son irréductibilité à tout modèle «standard» d'Etat ou de communauté humaine.

Bref, qu'on la fustige ou qu'on la complimente, la Suisse poursuit son bonhomme de chemin pédestre sur le bas-côté des autoroutes de l'histoire. C'est ce qui irrite chez elle, mais c'est aussi son charme!

SLOBODAN DESPOT  
Rédacteur en chef

### COMMENT LIRE CE LIVRE?

Chacun des textes rassemblés dans ce volume peut être consulté sur le site de l'Antipresse. Le lien URL est à la fois incorporé dans le titre de l'article (cliquable), et indiqué en note à la fin du texte.

Les versions en ligne des articles sont souvent illustrées, il vaut donc la peine de les consulter. On peut aussi les partager lorsqu'ils sont en libre accès.

Pour une recherche fine par auteur, mot clef ou rubrique, on peut se reporter au site de l'Antipresse, constamment mis à jour et minutieusement classifié. On peut également, dans la version PDF, effectuer des recherches sur le texte.

Enfin, il est aussi possible de se reporter à la table des matières en fin d'ouvrage.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

# Les lauriers du cheval de Troie

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 1 | 6.12.2015

**M**ME VIVE-LES-SCHTROUMPFS SE RETIRE DU GOUVERNEMENT SUISSE SOUS LES APPLAUDISSEMENTS ÉMUS DES MÉDIAS. MAIS QUELS SONT DONC LES MÉRITES QUI LUI VALENT AUTANT DE FLAGORNERIE?

## **Note sur le remaniement à venir du Conseil fédéral suisse**

Je n'ai rien de personnel contre Mme Vive-les-Schtroumpfs. Elle est même émouvante avec ses airs d'oisillon repêché. Mais j'ai beau chercher, je ne vois pas ce qu'elle a bien pu faire pour mériter la haie d'honneur que les journalistes suisses ont formée comme un seul clone depuis l'annonce de sa démission.

A-t-elle tenu le budget de son département? A la bonne heure : c'est le service minimum dans l'exécutif suisse. A-t-elle été *cool* avec son *staff*? Probablement, et tant mieux pour eux. A-t-elle été collégiale avec ses pairs du Conseil fédéral? Oui. Ou plutôt, ils ont été collégiaux avec elle. Or cette courtoisie n'est pas à porter à son crédit, mais à leur charge.

Car s'il y avait eu ces dernières années un bon motif de briser le consensus gouvernemental, c'eût bien été l'activisme de Mme Vive-les-Schtroumpfs. Et — reconnaissons-le — si l'actuel gouvernement suisse doit avoir sa place dans les livres d'histoire, c'est encore par l'activisme de Mme Vive-les-Schtroumpfs.

Mme Vive-les-Schtroumpfs, rappelons-le, est arrivée au gouvernement suisse comme Flamby à la tête des Français : non *pour* elle-même, mais *contre* son prédécesseur. Elle le doit à un complot de cour ourdi par des ennemis jurés de son propre ex-parti. Sa contribution personnelle à la manœuvre n'aura consisté qu'à trahir ledit parti et à en créer un nouveau dont la justification et la carrière se résumeront à avoir servi de troisième pied à son tabouret.

Est-ce donc un hasard si le ministre le moins légitime de ce gouvernement a entrepris le chantier le plus ambitieux : la dislocation de la place bancaire suisse?

Entendons-nous : je n'ai jamais eu trop de sympathie pour les banquiers, et j'en ai encore moins depuis le passage de la nettoyeuse. Je les croyais murènes repliées dans leur trou mais prêtes à mordre, ce n'étaient que des mollusques tapis dans leur carapace. Qui ont fini tout ronds, coquille comprise, dans le ventre des requins sans même avoir compris ce qui leur arrivait.

Mme Vive-les-Schtroumpfs a introduit dans son action une panoplie de procédés ordinairement réservés aux méchants de série B. A la félonie inaugurale, elle ajouta le mensonge : elle mentit notamment dans l'affaire Hildebrand puis lorsqu'elle nia avoir incité la Finma(1) à livrer les noms des employés des banques. Au mensonge, elle ajouta la trahison doublée d'un viol de la Consti-

tution, lorsqu'elle jeta en pâture aux Américains ces employés bancaires qui n'avaient fait qu'obéir aux ordres. Au viol constitutionnel, elle ajouta l'abus de pouvoir en imposant la *Lex USA* malgré le double refus du Conseil national. N'eût-elle été une femme, n'eût-elle été élue *dans le seul but de confisquer au premier parti de Suisse un siège auquel il avait légitimement droit*, on l'aurait rapidement surnommée Ganelon. Ou Gargamel. Ou Iznogoud. Intronisée par la trahison, que pouvait-elle faire d'autre que trahir? Mais ses yeux étonnés d'oisillon qui vient d'éclorre faisaient tout oublier.

La dislocation est donc accomplie, au sens militaire du terme : le QG a changé de location. Les paradis fiscaux sur Terre ont toujours été anglo-saxons, et ils le restent. Mais ils récupèrent de belles parts de marché en provenance d'un casino imprudent qui a voulu jouer les pensionnats de jeunes filles.

Or voici que la productrice de ce vaudeville qui a ravi Londres, Hong-Kong et tout l'État du Delaware, mais qui a englouti tout un pan de la prospérité suisse, est appelée, ici même, « Mère Courage ». Quel courage? Sans doute celui de croiser tous les matins dans son miroir ces yeux d'oisillon mal réveillé. On la dit compétente, mais on ne précise pas en quoi ni à quelle fin.

Nos journalistes méconnaîtraient-ils leur langue au point de confondre courage et toupet, audace et irresponsabilité, diplomatie et collaboration? Auraient-ils perdu tout recul critique? Auraient-ils oublié ce qu'équité, curiosité et esprit d'investigation veulent dire? Je n'ose le croire. Ces gens ont tout de même été formés dans des universités parmi les plus coûteuses du monde. Non, la seule explication possible est que je n'ai pas lu la presse suisse ces derniers jours, mais les journaux américains en traduction française. Eux, ils ont de bonnes raisons de féliciter Mme Vive-les-Schtroumpfs. Tiens, cela ne m'étonnerait pas qu'elle se voie bientôt proposer une chaire de lobbying dans une université d'outre-Atlantique.

(1) Autorité fédérale de surveillance des marchés financiers.

■ SUISSE, BANQUES, PENSÉE UNIQUE, MANIPULATION, TOTALITARISME

URL: <https://antipresse.net/les-lauriers-du-cheval-de-troie/>

.....

## L'empereur Sepp le Grand, le roi Platoche Ier et les journalistes de la cour

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 1 | 6.12.2015

■ CÔNE, IDOLE, SAUVEUR DU FOOTBALL FRANÇAIS, L'ACTUEL PRÉSIDENT DE L'UNION DES ASSOCIATIONS EUROPÉENNES DE FOOTBALL (UEFA) BÉNÉFICIE DE LA CLÉMENCE CORPO-

RATISTE DES JOURNALISTES SPORTIFS DANS LES AFFAIRES DITES DE LA CORRUPTION AU SEIN DE LA FIFA (FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE FOOTBALL ASSOCIATION).

Idole, sauveur du football français, l'actuel président de l'Union des associations européennes de football (UEFA) bénéficie de la clémence corporatiste des journalistes sportifs dans les affaires dites de la corruption au sein de la FIFA (Fédération Internationale de Football Association).

Il y a quelque chose de sidérant à parcourir depuis quelques semaines les pages sportives de la presse francophone. Voire même des rubriques plus sérieuses, de type enquêtes et reportages. En Suisse, on y cherche vainement les coups de plume vachards à l'encontre du président Sepp Blatter (FIFA). Et en France, il faut carrément prendre une loupe pour dénicher un uppercut dirigé contre le président Michel Platini (UEFA). Les journalistes suisses rechignent à dire les quatre vérités sur un homme de pouvoir qui a tant fait pour eux (accréditations facilitées, entretiens préférentiels, invitations en tous genres, etc.). Leurs confrères français sont, eux, encore moins vifs, pour ne pas dire carrément victimes d'une crise aiguë de chauvinisme. Et pourtant, le Ministère public de la Confédération a autorisé l'analyse en profondeur des comptes de la FIFA, et la commission d'éthique de cette dernière a mis hors jeu le Suisse comme le Français. Peut-être même à vie. Or, malgré cela, on cherche encore et toujours une vraie critique des deux dirigeants.

Je vous entends d'ici : « Comment ça ? Et l'information ? Et la déontologie ? » Elles existent – heureusement – mais, côté sport, sont d'une densité bien moindre que dans d'autres domaines médiatiques. Je sais de quoi je parle, puisque j'ai été chef des sports du Journal de Genève, puis du Nouveau Quotidien, dans les années nonante. Les dirigeants du sport ont ceci en commun d'être particulièrement proches des professionnels qui couvrent leur business, et surtout, généreux avec eux autant que faire se peut en matière de limites légales : conférences de presse suivies de repas copieux, congrès dans des hôtels de luxe offerts ou à prix réduits, j'en passe et de plus étonnantes comme ces enveloppes de petits billets pour les menus frais du type péages ou parking dans les pays d'accueil de toute cette caravane médiatico-politico-sportive.

Tout ça est connu, diront les bons esprits. Certes, mais l'avez-vous vraiment lu souvent ? Revenons à nos deux présidents et au scandale de la corruption au sein de la FIFA ! Blatter, lui, a un statut protocolaire de président d'état un peu partout autour du monde. Chez nous, il a ses entrées dans la classe politique et jusqu'au Conseil fédéral (souvenez-vous de sa coprésidence de la candidature suisse aux JO). Platini, c'est la même chose en France, avec en prime le statut de l'idole qui a ramené son football national sur la voie du succès et de la modernité. Ce dernier élément explique d'ailleurs à lui seul ou presque le traitement pour le moins compréhensif dont il est l'objet par ses compatriotes dotés d'une carte de presse.

Lors d'un récent débat sur France 5, un célèbre journaliste de Canal Plus a reconnu candidement qu'il était difficile au plumitif passionné d'imaginer cet homme qui survolait les terrains et nettoyait les toiles d'araignées dans les buts à chaque coup franc, ce champion unique donc, compromis dans un système imaginé par des dirigeants éloignés des terrains depuis des décennies.

« C'est une icône... ça demande du temps d'écrire la vérité sur une icône... » Voilà le discours tenu par tous les fans de foot en charge du dossier dans leurs rédactions respectives. « La FIFA était corrompue à tous les étages, mais lui c'est autre chose, écrit ainsi Le Parisien. C'était une légende, notre icône. » « Vivement qu'il contre-attaque », encourage La Charente Libre. « Platini, ce héros du ballon rond », soupire en écho Le Figaro. Et tous les autres, sans exception, de l'excuser *allegro ma non troppo*, entonnant le couplet convenu de « C'est la faute à Blatter », ce Suisse soupçonné de vouloir entraîner l'ange dans sa glissade vers les enfers.

Mythique patron des sports sur Canal Plus première époque, ancien boss du Paris-St-Germain, ex-directeur de la chaîne beIN Sport, Charles Biétry m'a expliqué un jour que l'interpénétration entre les journalistes sportifs et les athlètes, équipes ou événements qu'ils commentent, était telle qu'elle serait à jamais impossible à démêler. « Tout le monde le sait, personne ne le dit », m'avait-il lâché, rigolard. Avant de conclure : « Il y a toujours des exceptions qui sont l'honneur de la profession. »

Des exceptions dans la presse sportive, vous en connaissez beaucoup ?

- FOOTBALL, SUISSE, SPORT, BUSINESS, JOURNALISME

URL: <https://antipresse.net/lempereur-sepp-le-grand-le-roi-platoche-ier-et-les-journalistes-de-la-cour-/>

.....

## Les journaux papier sont morts : vive le numérique !

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 2 | 13.12.2015

**L**E DÉCLIN DE LA PRESSE TRADITIONNELLE EST IRRÉVERSIBLE, MAIS LE MONDE DU NET NOUS RÉSERVE UN AVENIR CAPTIVANT, POUR PEU QU'ON S'Y INVESTISSE VRAIMENT.

«*Mais pourquoi diable lancer une lettre d'information alors qu'il y a tant et tant de journaux ?*» m'avez-vous interpellé — et en nombre — depuis la sortie de L'Antipresse. Or, c'est précisément les embouteillages et les dysfonctionnements qui paralysent le marché médiatique qui sont à l'origine de ce projet. S'agissant de la situation économique de nos journaux, les chiffres pullulent, mais certains ont le mérite de montrer l'ampleur de la crise qui décime la

presse papier. Sachant que les mêmes mouvements sont constatés en Europe quelques années après s'être manifestés aux États-Unis, examinons donc la situation en Amérique du Nord. Là-bas, les deux mamelles de la presse sont désormais vides ou presque. Ainsi, de 2006 à 2014, l'industrie des journaux y a perdu 63 % de ses revenus publicitaires (soit quelque 30 milliards de dollars), et 22 % de son tirage payant. En dix ans, ce sont plus de 150 titres qui ont disparu en Amérique, pour 25'000 postes de journalistes. Une agonie clairement irréversible pour les analystes média.

«*Et l'Europe ?*» me direz-vous. Elle a eu ses victimes, *France Soir* et *La Tribune*, pour prendre deux exemples proches connus de tous. Une récente enquête française (source: l'excellent *Journal du Net*) pronostiquait la disparition de l'information sur papier. De façon certaine pour 13 % des personnes interrogées. De façon probable pour 29 % d'entre elles. Le plus inquiétant dans cette étude, c'est la pyramide des âges, qui voit 53 % des 15-19 ans prévoir la disparition du papier d'ici quelques années, et 47 % des 20-24 ans. En termes industriels, le secteur français des arts graphiques a, lui, perdu 37 % de ses emplois ces dix dernières années. Un chiffre qu'on retrouve grosso modo un peu partout sur le Vieux Continent, sauf en Allemagne où les grands éditeurs de type Springer tirent encore leur épingle imprimée du jeu. Moralité: pour l'info à l'ancienne, la relève n'existe donc plus...

Les journalistes doivent dès lors «se repenser» de fond en comble, évoluer, et transmettre différemment leurs connaissances, travaux et autres recherches. Dans les grands groupes suisses, tels Tamedia ou Ringier, le processus est en marche et les investissements d'avenir se font désormais essentiellement dans le numérique, soit par rachats d'entités existantes, soit par projets auto-porteurs. En France aussi, la restructuration bat son plein: la Bourse de Paris et le CAC 40 ne bruissaient-ils pas cette semaine des rumeurs de rachat de Bouygues Telecom et de TF1 par Orange ? Là encore, l'exemple américain agit comme un moteur et la réussite de la «numérisation» du vénérable *New York Times* — qui gagne aujourd'hui davantage dans le virtuel que sur le papier — fait rêver les patrons de presse européens. Et même les modestes éditeurs de lettre d'information que nous sommes à L'Antipresse: après tout pourquoi pas ?

*In fine*, le destin de nos chers journaux tient tout entier dans une actualité québécoise chère à mon cœur. Correspondant au Canada de 1994 à 1996, je vivais à Outremont, au centre de Montréal. Et l'hiver, qu'importent la température et les chutes de neige, ma journée commençait rituellement par une visite au dépanneur du coin pour acheter *La Presse*, le quotidien incontournable de la Belle Province. Dans quelques jours, dès le 1er janvier 2016, tout ceci ne sera plus que souvenir pour les Montréalais, puisque leur journal deviendra, sous le titre *La Presse +*, le premier quotidien imprimé au monde à être 100 % numérique en semaine. L'occasion de préciser que la presse papier

du week-end est appelée à survivre un peu plus longtemps puisqu'il s'agit des seuls jours où le citoyen consommateur se déclare prêt à consacrer davantage de temps à la lecture.

Pari fou, que celui de *La Presse*? Nenni non point, car ce journal totalise aujourd'hui 465'926 lecteurs-tablette. Autrement dit: 30 mois après son lancement, le numérique a supplanté en termes de performance un classique âgé de 131 et chéri de ses lecteurs, dont la majorité affiche désormais moins de 50 ans, bel exploit! Le doute n'est plus permis: ce modèle économique s'imposera très vite à travers toute l'Europe.

Cela dit, en France comme en Suisse, l'heure est encore aux subventions pour reculer l'inéluctable. Dans l'Hexagone, le montant total des aides diverses à la presse avoisinait les 700 millions d'euros en 2014, dont un volume global de 226 millions pour les 200 titres de presse les plus aidés. Le secteur de la presse y bénéficie en outre d'un taux super-réduit de TVA, d'une niche fiscale pour les journalistes, du plan IMPRIME pour la modernisation sociale du secteur de la presse, ainsi que d'exonérations fiscales et sociales diverses. Les titres de presse les plus subventionnés? *Le Figaro* (15 Mio), *Aujourd'hui en France* (14 Mio) et *Le Monde* (13 Mio), suivis par *La Croix*, *Ouest France* et *Libération* (environ 8 Mio), ou encore *Télérama* (7 Mio) et *L'Humanité* (6 Mio).

En Suisse, la semaine dernière, le Conseil fédéral a fixé à quelque 50 millions de francs l'aide indirecte à la presse. 142 publications de la presse locale et régionale remplissent les conditions requises pour bénéficier de cette bouffée d'oxygène. En catégorie presse associative et presse de fondations, 1066 journaux et périodiques ont, eux aussi, droit au coup de pouce fédéral.

Après ça, y a-t-il encore quelqu'un qui se demande pourquoi nos sources d'informations, qu'elles soient françaises ou suisses, se montrent si peu critiques envers nos dirigeants?

A toutes et tous — et vous êtes déjà plus de 1000 depuis notre lancement la semaine dernière — L'Antipresse souhaite une bonne et numérique lecture dominicale!

■ PRESSE, INTERNET, JOURNALISME, FRANCE, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/les-journaux-papier-sont-morts-vive-le-numerique/>

• • • • •



## Joël Dicker, « big boss » du littérature business

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 3 | 20.12.2015

**L'**ÉCRIVAIN AUX TROIS MILLIONS D'EXEMPLAIRES MULTIPLIE LES BEAUX CONTRATS PUBLICITAIRES. UN INDICATEUR DES CHANGEMENTS QUI SECOUENT LE MONDE DES LIVRES ?

Les hommes et les femmes sandwich ne constituent pas un phénomène nouveau dans la publicité et le marketing culturels. On ne compte plus les actrices qui ont sévi dans les parfums ou les cosmétiques. Ou les chanteurs qui ont joué les clients parfaits : Bastian Baker pour La Poste suisse ; et Johnny Hallyday *himself* pour Optic 2000. Pourtant, la démarche tient encore de l'exception dans le domaine littéraire. Un barrage en train d'exploser sous la poussée du phénomène Joël Dicker, l'homme qui vendit 3 millions d'exemplaires de *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* dans 60 pays et en 40 langues.

Les pionniers du genre remontent pourtant aux années 80. L'ineffable Paul-Loup Sulitzer avait ainsi touché 80'000 francs de l'époque pour trois citations de Martini dans *Le Roi vert*. Gérard de Villiers, le créateur de SAS, se vantait alors de contrats publicitaires dépassant le million par an. Le titre même de sa série est du reste une référence directe à la compagnie aérienne suédoise Scandinavian Airlines System.

Au tournant 2000, ce sont des auteurs bien plus conséquents qui franchissent *allegro vivace* la ligne de démarcation, signant des produits regroupés plus tard sous l'appellation de « fictocommerciaux », contraction barbare de fiction et de commercial. Des noms ? Don DeLillo, John Irving ou encore Mordecai Richler apparaissent ainsi dans un recueil de nouvelles à la gloire de l'Absolut Vodka. A noter que ces historiettes n'ont rien du piment habituel chez le trio. Ni sexe ni violence : juste la glorification d'un plaisir chic cher aux VIP.

En France à la même époque, David Foenkinos écrit à la limite du « gnan-gnan » sur le manque de capsules Nespresso qui entraîne la rupture au sein d'un couple, ainsi que sur Eurodisney, même s'il retient finalement ce dernier texte, sans doute jugé insuffisamment familial par l'industriel américain des loisirs. Autre exemple notoire, Véronique Ovaldé et son éditeur Albin Michel participent à une grande opération publicitaire Twingo entre le constructeur Renault et le magazine *Elle*. Encore plus fou, on se rappellera la « publidissertation » du philosophe Pascal Bruckner, dans *Libération*, sur les raisons qui nous font aimer le jeu. Commanditaire ? La Française des Jeux qui a dû se pâmer en découvrant que le gentil Pascal y comparait le Loto à, je cite, « la version sécularisée de la grâce » et au « pur amour » tel qu'il fut théorisé dans le christianisme par Saint François de Sales.

En Suisse, les auteurs ne sont évidemment pas assez « bankable » pour se

voir offrir de telles opportunités. Tous, sauf un : Jöel Dicker, l'homme des bus genevois, de la compagnie aérienne Swiss, et désormais, de la DS 4 de Citroën. Le dispositif imaginé pour Dicker par le groupe français est redoutablement intello, pour mieux noyer le poisson pub. En effet, il associe le tournage d'une websérie de cinq épisodes intitulée *The DS Writer* (que vous pourrez visionner sur [www.nouvelleds4.fr](http://www.nouvelleds4.fr)) et la publication d'un livre d'une cinquantaine de pages réservé aux seuls clients de la DS 4.

Le buzz incroyable suscité par cette opération commando en France et en Suisse (avec moult invitations de journalistes à la clé) ne doit pas déplaire au brave Dicker au moment où paraît sa dernière œuvre, *Le Livre des Baltimore*. Comme toujours lorsqu'il s'agit du trentenaire genevois, le débat est vif aux quatre coins de la Toile. Et quand certains parlent de prostitution intellectuelle, d'autres évoquent un authentique thriller psychologique (le film est réalisé par le fameux duo britannique Hall & Lovelance), avec un je-ne-sais-quoi de Lynch, voire de Kubrick.

*In fine*, la réalité financière des écrivains est hélas toute autre. En résumé, en Suisse, ces derniers gagnent surtout des exemplaires gratuits de leurs ouvrages, voire quelques poignées de billets de cent, exceptionnellement l'un ou l'autre billet de mille. En France, le contrat type prévoit que l'auteur touche 8 % jusqu'à 10'000 exemplaires vendus, 10 % jusqu'à 20'000, et 12 % au-delà. Les avances, elles, plafonnent à 20'000 euros. Par ailleurs, les premiers romans ne dépassent que rarement les 7 % et l'avance pour débutants n'excède jamais les 800 euros.

Quelques stars ont pu toutefois crever ce plafond de misère : Nabokov avec 17,5 %, Céline avec 18 % et Sagan, recordwoman absolue avec 20 %. On est là très loin de Houellebecq et BHL qui ont touché chacun 300'000 euros pour leur dialogue par e-mail. Et encore plus loin de J. K. Rowling, la créatrice d'Harry Potter, qui figure parmi les dix femmes les plus riches d'Angleterre avec une fortune estimée à plus d'un milliard.

Petit témoignage personnel pour conclure. En 1992, alors que je n'étais pas encore un auteur confirmé, j'ai touché pour ma biographie du peintre Schiele – *Egon Schiele ou la décadence de Vienne 1890-1918*, chez Jean-Claude Lattès à Paris – quelque 16'000 francs d'avance, et vu tous mes frais de recherches en Autriche remboursés, avion, hôtels et restaurants compris. Des conditions devenues franchement rarissimes vingt ans plus tard...

■ LITTÉRATURE, EDITION, ECONOMIE, SUISSE, EPOQUE,

URL: <https://antipresse.net/joel-dicker-big-boss-du-litterature-business/>

.....

## Les pauvres ne s'en sortiront pas tout seuls!

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 5 | 3.1.2016

**ILS SONT 7,7% EN SUISSE, UNE RÉALITÉ DÉRANGEANTE POUR LES POLITIQUES, LES PATRONS ET LES INTELLECTUELS DE CE PAYS. OUBLIÉS D'UNE RÉUSSITE ÉCONOMIQUE QUI FAIT ENCORE ET TOUJOURS ENVIE DE PAR LE VASTE MONDE, LES PAUVRES VOTENT PAR AILLEURS TRÈS SOUVENT CONTRE LEURS PROPRES INTÉRÊTS. ZOOM SUR UN PARADOXE MÉCONNU.**

Il existe en Suisse des associations et des gens très bien qui luttent contre la pauvreté avec toute leur énergie et pas mal de réussite. Mais leur combat n'est guère médiatique et à ce titre souvent solitaire. Je me souviendrai toute ma vie d'une de mes premières enquêtes de jeune stagiaire. Avec l'aide d'ATD Quart Monde et de Caritas, j'avais rencontré une réalité incroyable pour moi qui sortais du cocon universitaire, bardé en prime d'un joli salaire de début de carrière. Je n'oublierai jamais ces familles dans des caravanes éventrées sur des terrains insalubres. Ces personnes âgées recroquevillées dans de minuscules appartements où la lumière du jour n'entrait jamais. Et puis, comble de la misère psychique quand elle rejoint l'absence de ressources, il y avait cette employée du CHUV qui baignait dans l'ultrapropreté toute la journée, et qui, chez elle, le soir venu, barbouillait ses murs d'excréments pour évacuer sa folie.

Ces cas, il en existe toujours, et de pires encore. Selon la dernière enquête de l'Office Fédéral de la Statistique (2012), 590'000 personnes sont touchées par la pauvreté dans les frontières confortables de la Confédération, soit 7,7% de la population. « Un chiffre qu'on n'imaginerait jamais à l'étranger lorsqu'on évoque notre pays », me confiait un médecin très impliqué dans cette cause. Plus grave, plus de la moitié des gens concernés doit affronter la vie avec seulement 80,1% de leur seuil de pauvreté respectif. Si l'on parle argent, le seuil de pauvreté en Suisse tourne en moyenne autour de 2200 francs par mois pour une personne seule, et de 4050 francs pour une famille avec deux adultes et deux enfants.

Sociologiquement, les groupes les plus exposés sont les ménages monoparentaux, les adultes vivant seuls, les personnes sans formation postobligatoire, celles qui vivent dans un ménage à faible participation au marché du travail, et, évidemment, les retraités et les chômeurs. On soulignera toutefois, autre vérité peu relayée, que quelque 130'000 personnes actives sont également touchées de plein fouet par la pauvreté, soit quand même 3,5% des Suisses qui ont un emploi. A noter enfin que les fluctuations du taux de pauvreté en Suisse ne sont pas très importantes et varient dans un sens ou un autre de 1 ou 1,5% chaque année. Un tableau qui nous place grosso modo au

même niveau que nos voisins européens, avec un risque général de pauvreté de l'ordre de 16%. Impressionnant, non ?

A partir de là, on pourrait, on devrait imaginer que les personnes confrontées à cette réalité pèsent un poids électoral considérable. Or il n'en est rien, nous rappelle le site [www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com), reprenant une étude de deux chercheurs américains déjà publiée dans le New York Times en 2011. Leur constat ? Depuis une décennie, les inégalités et la pauvreté ne cessent de croître aux États-Unis, et pourtant, la politique fiscale américaine n'a jamais autant favorisé les plus riches, comme en témoignent les succès électoraux répétés des Républicains. On pourrait du reste faire le même constat en analysant les fiscalités française et suisse.

Ilyana Kuziemko de Princeton University et son collègue de Harvard Michael Norton expliquent cela par un concept novateur : « la peur de la dernière place ». Traduit en psychologie simple, cela donne : « Si l'on aide les plus pauvres, alors c'est moi qui vais me retrouver tout en bas ». Ou si vous préférez : nous considérons tous la valeur de nos avoirs non pas en valeur absolue, mais en la comparant aux richesses éventuelles de nos voisins. Pour les deux chercheurs, cette peur d'être dépouillé à son tour si l'on consacre trop de moyens à sauver les autres augmente à mesure que le revenu diminue. Les philosophes verront sans doute dans cette peur de la dernière place quelque chose qui ressemble à s'y méprendre à « la passion de l'égalité » déjà évoquée par Tocqueville (*in De la démocratie en Amérique*)...

Je vous passe les moyens de preuve complexes de cette étude, mais je note qu'elle implique clairement une responsabilité politique et médiatique. Les Américains – sans doute comme les Français et les Suisses sur ce coup-là – sont en effet très mal informés au sujet de la pauvreté, de leur pauvreté. Ils estiment ainsi que 20 % de leurs concitoyens détiennent 59 % de la richesse nationale, alors qu'ils accaparent de facto plus de 85 % de celles-ci. Et surtout, lorsqu'ils sont à peine au-dessus du salaire minimum (entre 7,76 et 8,25 dollars de l'heure), ils sont les plus combatifs s'agissant de s'opposer à l'augmentation du salaire minimum. Certains sociologues US estiment que c'est aussi là un effet du mythique rêve américain : on préserve les conditions productrices de richesse, parce qu'on espère soi-même y accéder un jour. Mais force est de constater que la nouvelle théorie de Kuziemko et Norton paraît ici plus convaincante lorsqu'il s'agit de comprendre pourquoi les pauvres votent presque systématiquement contre leurs intérêts.

■ SOCIÉTÉ, SUISSE, ÉCONOMIE, AIR DU TEMPS, MIGRANTS

URL: <https://antipresse.net/les-pauvres-ne-sen-sortiront-pas-tout-seuls/>

• • • • •

## Au nom des oubliées de la cause

AU PRESSE-CITRON DE CHRISTELLE MAGAROTTO. AP 6 | 10.1.2016

**P**ARFOIS, ON VOUDRAIT POUVOIR DIRE LA VÉRITÉ, CRUE, JUSTE PARCE QU'ON A LES MOTS POUR LE FAIRE. MAIS POUR QU'ILS SOIENT ENTENDUS, CES MOTS, IL FAUDRAIT QU'EN FACE ON LES AIT ASSIMILÉS AUSSI — ILS NE SONT PAS GRATUITS. ALORS ON SE TAIT ET LE SILENCE FAIT SON CHEMIN, GONFLANT LA RÉVOLTE...

Le 3 janvier, dans le cadre d'une série consacrée aux enjeux de l'année démarrante, le Téléjournal de la Radio Télévision Suisse recevait l'ex-ministre Micheline Calmy-Rey en plateau pour parler de la cause des femmes. Une question sur laquelle la Suisse aurait du retard, entonnaient ces dames en chœur. On évoque coup sur coup leur sous-représentation en politique et dans les conseils d'administration, l'inégalité salariale, le temps partiel, le manque de crèches, le partage des tâches ménagères. On salue la Confédération qui compte encourager leur embauche dans ses services pour plus de parité. Bref, on rappelle toutes les préoccupations des femmes et mères actives et dynamiques, bien dans leur peau comme dans leur vie.

Pas un seul mot en revanche sur les violences domestiques et les violences envers les femmes en général. Peut-être ont-elles régressé? On ne le saura pas. Le tabou est poreux dans les médias, et visiblement on ne doit pas l'égratigner en présence de l'élite politique du pays. A moins qu'on ne reconnaisse pas l'opportunité à saisir. Mais la question n'est pas là : on doit parler de la cause de toutes les femmes et non de celle – toute particulière – d'une minorité.

Mais quelle minorité, vous demandez-vous? En 2015, *[une femme sur cinq]* ([www.liberation.fr/france/2015/11/24/en-2015-une-femme-sur-cinq-victime-de-violences-physiques-en-europe\\_1415860](http://www.liberation.fr/france/2015/11/24/en-2015-une-femme-sur-cinq-victime-de-violences-physiques-en-europe_1415860).) aurait été victime de violences physiques ou sexuelles en Europe. En Suisse, selon l'Office Fédéral des statistiques, *l'une d'entre elles meurt chaque quinze jours* sous les coups de son conjoint. Et alors que quelque 10'000 femmes font appel à la police pour des problèmes de violences domestiques chaque année, des organismes comme Amnesty International ou l'association Viol-Secours estiment que seuls 30 % des viols donnent lieu à une plainte auprès des autorités.

Je suis prête à les croire. Pour ma part, j'ai rencontré au travers de mon parcours personnel et professionnel plus d'une dizaine de femmes ayant été victimes d'abus ou de viol durant leur enfance ou leur adolescence, pour la plupart. Aucune d'entre elles n'a déposé plainte. Leurs histoires ont été étouffées par les familles, les auteurs faisant partie le plus souvent de leur entourage masculin proche.

Dans le canton de Vaud, en 2014, 75 % des violences domestiques recensées avaient pour cadre le couple (\*). Selon le reportage qui introduisait l'in-

interview de Micheline Calmy-Rey ce 3 janvier, un jeune de 17 ans sur trois imagine aujourd'hui que la place de la femme est à la maison. Sur le lieu où elle se trouve donc la plus fragilisée. Celui-là même où elle peut aussi devenir complice des hommes en prenant part à l'omerta. De quoi ouvrir une réflexion quand on est professionnel de l'information, non ?

Eh bien non ! La RTS et la socialiste s'allient pour souhaiter bien du courage dans l'année à venir aux femmes qui ne subissent que les conséquences *avouables* du patriarcat dominant. Et la réflexion se borne ainsi aux priorités des milieux urbains bourgeois de gauche, autrement dit des bobos bien propres sur eux. De la part d'une ancienne ministre, on pourrait s'attendre à un engagement plus incisif ; à l'instar de Ruth Dreifuss dans le domaine des addictions, qui s'est même engagée aux côtés de Ban Ki-moon à l'ONU pour défendre la très impopulaire idée qu'il faudrait décriminaliser toutes les drogues.

Alors, oui, parfois, on voudrait se lever et hurler contre sa télé, et au-delà, crier qu'on a été, nous aussi, une de ces femmes pour qui personne ne se bat autrement qu'en marge des grandes idées. Pour dire également que tout ça a eu des conséquences : difficultés scolaires, familiales, intimes, mais aussi, parfois, incapacité à s'adapter au milieu professionnel, tant l'autorité arbitraire de certains hommes paralyse.

Pour ma part, à chacune de ces révoltes, je me souviens avoir au moins essayé. Quand l'occasion se présentait, j'ai ramené les témoignages les plus percutants en rédaction. Une fois en particulier, il m'a d'ailleurs semblé que les milieux de la prévention participaient eux-mêmes à la censure. J'avais recueilli un témoignage délicat pour un papier concernant l'abus et la consommation d'alcool et d'autres drogues chez les jeunes. J'ai demandé conseil à une grande institution pour savoir comment approcher la question sans traumatiser tout le monde. On m'a promis une réponse. Je n'en ai jamais reçu. Je n'ai pas eu le temps d'en parler en rédaction non plus, car le sujet fut déplacé, puis transféré à une collègue. Peut-être la réponse s'est-elle perdue ? Peut-être la rédaction a-t-elle estimé que ce n'était pas le bon moment ? On s'est bien gardé en tout cas de me concerter. De toute façon, je n'étais pas en mesure de négocier : pour avoir osé évoquer certaines réalités, j'avais déjà eu des ennuis.

Aujourd'hui, lorsque la révolte revient, plus forte encore, je me tais. Je ferme les yeux et je respire. Je me concentre sur l'idée que les gens normaux – dont ces femmes pour qui l'on se bat dans les plus hautes instances – n'ont pas ce genre d'envoies. Bien souvent, ça fonctionne. Je me calme. Je me convaincs de pouvoir vivre sans y penser. Et je continue mon chemin avec le sentiment perpétuel d'être une citoyenne de seconde zone. En clair, j'ai agi et j'agis encore en tant que telle. Pour les mêmes raisons qui font que je n'ai pas eu recours à la justice, je suis abstentionniste depuis toujours. A chacun sa manière de se rebeller.

Plus probant encore. Quand on me traite de conne pour ces choix – c’est arrivé en ces termes pour ces deux réalités – je ne me sens toujours pas en droit d’expliquer leurs fondements. J’essaie surtout de les dissimuler à nouveau. Mais comment se taire encore et toujours, quand les femmes elles-mêmes semblent se tromper de combat ? Elles réclament année après année, plus fort que tout, l’égalité salariale sans ne jamais sembler vouloir comprendre que ce n’est là qu’un symptôme parmi d’autres d’un mal plus grand.

Non, si on me donne la parole, je la prends pour lancer à ces femmes qui décident, votent et s’épanouissent dans leurs petites révoltes bourgeoises que quand on ne dit rien — ou qu’on parle trop bas dans des moments bien balisés — on devient complice. Il y a dès lors des questions bien plus essentielles à aborder. A commencer par l’égalité entre les femmes elles-mêmes...

(\*) Source: «La violence domestique en chiffres au niveau national», Feuille d’information du Bureau fédéral de l’égalité entre femmes et hommes, publication : août 2015.

■ FÉMINISME, AIR DU TEMPS, SOCIÉTÉ, SUISSE, ÉCONOMIE,

URL: <https://antipresse.net/au-nom-des-oubliees-de-la-cause/>

.....

## Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur 2016 sans oser le demander...

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 7 | 17.1.2016

**U**N PRATIQUE SURVOL DE L’ANNÉE 2016, MOIS PAR MOIS

Oyez, oyez, lectrices et lecteurs ! Pour votre agenda, et – je l’espère – votre bon plaisir, voici quelques zooms sur l’année 2016... A tout seigneur tout honneur, dans le calendrier grégorien, il s’agit d’une année bissextile commençant un vendredi. On lui affecte donc les lettres dominicales « CB » et elle compte 52 semaines. Elle correspond à la 2016<sup>e</sup> année de notre ère, à la 16<sup>e</sup> année du III<sup>e</sup> millénaire et du XXI<sup>e</sup> siècle et à la 7<sup>e</sup> année de la décennie 2010-2019. Elle sera très officiellement l’année internationale des légumineuses, et, dans un tout autre genre, une année sainte à l’occasion du Jubilé de la Miséricorde décidé par le Pape François.

Dans les autres calendriers, 2016 correspond aux années suivantes :

Calendrier hébreu : 5776-5777

Calendrier musulman : 1437-1438

Calendrier persan : 1394-1395  
 Calendrier sayana : 1937-1938  
 Calendrier républicain : 224 225  
 Calendrier chinois : 4712-4713  
 Calendrier hindou : 5117-5118  
 Calendrier runique : 2266  
 Calendrier berbère : 2966

### **Janvier:**

- QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ENCYCLOPÉDIE NUMÉRIQUE WIKIPÉDIA, AVEC SON DEMI-MILLIARD DE VISITEURS PAR MOIS, SES 22 MILLIONS DE COMPTES ET SES 73'000 ÉDITEURS ACTIFS.
- FORUM DE DAVOS OÙ IL SERA BEAUCOUP QUESTION DE MUTATIONS ÉNERGÉTIQUES ET D'ÉCONOMIE VERTE. ON ANNONCE MÊME UNE DÉLÉGATION NORD-CORÉENNE.
- WROCLAW (POLOGNE) ET SAN SEBASTIAN (ESPAGNE) CAPITALES EUROPÉENNES DE LA CULTURE. WROCLAW – CELA FERA PLAISIR À NOTRE DESSINATRICE MAËLLE – EST SITUÉE AU SUD DES MONTS DES CHATS ET COMPTE 120 PONTS ET 12 ÎLES, CE QUI LUI VAUT LE SURNOM DE VENISE POLONAISE. CAPITALE DES BASQUES, SAN SEBASTIAN BRILLE, ELLE, PAR SES FESTIVALS DE CINÉMA ET DE JAZZ. ET PAR SON AQUARIUM GÉANT ET GÉNIAL, COMPLÉMENT PARFAIT DU MUSÉE DE LA CHASSE À LA BALEINE.

### **Février:**

- POUR LE 1,3 MILLIARD DE CHINOIS, LE 8 MARQUE UNE DATE CAPITALE EN MATIÈRE D'ASTROLOGIE : LE DÉBUT DE L'ANNÉE DU SINGE. LES BÉBÉS À NAÎTRE SOUS CETTE BONNE ÉTOILE SERONT UN JOUR DES CITOYENS AVENTUREUX ET VIFS D'ESPRIT. VOILÀ QUI PROMET DES ÉTINCELLES AU CHAPITRE DE LA COMPÉTITIVITÉ ÉCONOMIQUE...
- LES CAUCUS DE L'IOWA ET LA PRIMAIRE DU NEW HAMPSHIRE MARQUENT LE VRAI DÉBUT DE LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE AMÉRICAINE. ATTENTION, « UN ÉLÉPHANT ÇA TRUMP ÉNORMÉMENT »! (A DÉCOUVRIR DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ANTIPRESSE)
- CENTENAIRE DE LA BATAILLE DE VERDUN. SI VOUS N'AIMEZ PAS LES COMMÉMORATIONS, SAUTEZ UN TOUR!
- C'EST CHEZ NOUS À ZURICH ET ÇA VA FAIRE RIRE LE MONDE ENTIER : L'ÉLECTION D'UN SUCCESSEUR À SEPP BLATTER À L'OMNIPOTENTE PRÉSIDENTENCE DE LA FIFA (FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE FOOTBALL).

### **Mars:**

- TWITTER FÊTE SES DIX ANS. CE SONT PLUS D'UN DEMI-MILLIARD DE TWEETS (MESSAGE DE MOINS DE 140 SIGNES) QUI SONT POSTÉS QUOTIDIENNEMENT PAR LES 316 MILLIONS D'UTILISATEURS EN 35 LANGUES.
- AUTRE ANNIVERSAIRE MARQUANT, SURTOUT POUR CELLES ET CEUX QUI AIMENT LES BELLES LIMOUSINES : BAYRISCHE MOTOREN WERKE – OU SI VOUS PRÉFÉREZ BMW – FÊTE SON CENTENAIRE.
- AU SECOURS TINTIN! LE 9, ÉCLIPSE SOLAIRE TOTALE...

### **Avril:**

- CENTENAIRE D'UN ARTICLE QUE L'ANTIPRESSE AURAIT VOLONTIERS PUBLIÉ. L'AUTEUR ? UN CERTAIN ALBERT EINSTEIN. LE TITRE ? « LES FONDEMENTS DE LA THÉORIE DE LA RELATIVITÉ GÉNÉ-



RALE ». ON SE RÉJOUIT DE POUVOIR À NOUVEAU PARLER ENFIN D'ESPACE-TEMPS, DE GRAVITÉ ET DE VITESSE DE LA LUMIÈRE...

- AUTRE « PRESQUE CENTENAIRE » : LE 21, LA REINE ÉLISABETH FÊTERA SES 90 ANS À LA UNE DES JOURNAUX DU MONDE ENTIER.
- PERFORMANCE ENCORE PLUS REMARQUABLE D'UN COMPATRIOTE ANGLAIS : LE DÉNOMMÉ SHAKESPEARE WILLIAM AURAIT 400 ANS. IL EST LE TROISIÈME AUTEUR LE PLUS TRADUIT EN LANGUES ÉTRANGÈRES, AVEC 4281 TRADUCTIONS À CE JOUR, JUSTE DERRIÈRE AGATHA CHRISTIE ET JULES VERNE. ÉTONNANT, NON ?

### **Mai:**

- SOMMET DU G7 AU JAPON, DANS UN PAYS EN CRISE, ET BELLE OCCASION DE VÉRIFIER LES ENGAGEMENTS ÉCOLOGIQUES PRIS À LA COP XXI. 2016, ANNÉE DE GRISE MINE OU DE REDÉMARRAGE ÉCONOMIQUE ?
- LIBRES ET AUTOGÉRÉS JUSQU'AU 1ER MAI 1707, DATE DE LA NAISSANCE DU ROYAUME DE GRANDE-BRETAGNE, LES ÉCOTSAIS CHOISSENT LEUR PARLEMENT AVEC UNE SEULE QUESTION EN TÊTE : RÉFÉRENDUM OR NOT RÉFÉRENDUM SUR L'INDÉPENDANCE ?

### **Juin:**

- L'EURO DE FOOTBALL EN FRANCE AVEC LE CHOC TANT ATTENDU – 45 % DES LECTEURS DE L'ANTIPRESSE SONT FRANÇAIS, 40 % SUISSES, 15 % POUR LE RESTE DU MONDE – ENTRE LA « NATI » DE VLADIMIR PETKOVIC ET NOS HÔTES TRICOLORS, COACHÉS PAR DIDIER DESCHAMPS. UNE FÊTE SOUS HAUTE SURVEILLANCE AVEC UNE MOBILISATION INÉGALÉE DES FORCES DE SÉCURITÉ DANS L'HEXAGONE...
- DEUX SECONDES DE ZEN DANS LA LECTURE BRUTALE DE L'ACTUALITÉ, LE 21 DU MOIS EST CONSCRÉ À LA JOURNÉE INTERNATIONALE DU YOGA.
- HOLLYWOOD EN FOLIE. SORTIE AU CINÉMA, VINGT ANS APRÈS, DE LA SUITE DE « INDEPENDENCE DAY », SANS WILL SMITH CETTE FOIS.

### **Juillet:**

- CENTENAIRE DE LA BATAILLE DE LA SOMME, UNE DES CLÉS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE. +DÈS LE 25, JEAN-PAUL II REVIVAL AVEC LES JOURNÉES MONDIALES DE LA JEUNESSE À CRACOVIE.

### **Août:**

- JEUX OLYMPIQUES 2016 DE RIO DE JANEIRO. DOPAGE, HAUTES PERFORMANCES ET FIESTA SANS LIMITES. UN COCKTAIL DÉTONNANT AUQUEL IL VOUS SERA IMPOSSIBLE D'ÉCHAPPER.
- CYCLOSPORTIVE DES VINS DU VALAIS, GUINNESS IRISH FESTIVAL, SWISS FOOD FESTIVAL, SIÈRE-ZINAL, OPEN AIR DE GAMPPEL, FESTIVAL DE SION ET GRAND RAID : LE MEILLEUR MOIS D'AOÛT 2016 EN EUROPE, C'EST EN VALAIS!

### **Septembre:**

- LÉGISLATIVES EN RUSSIE, QUEL AVENIR POUR LA DÉMOCRATIE CHEZ L'AMI VLADIMIR POUTINE, CONFORTABLEMENT INSTALLÉ AU KREMLIN ?
- CARNAVAL DE RIO EN PLEIN JEUX PARALYMPIQUES.
- LE 10, OUVERTURE DU COMPTOIR SUISSE. TOUS AU JEAN-LOUIS! AVEC MODÉRATION ?

### **Octobre:**

- JOURNÉE MONDIALE DU SOURIRE, UN EVENT DÛ AU GÉNIE DE HARVEY BALL, L'INVENTEUR DU SMILEY. POUR LA PETITE HISTOIRE, CETTE INSPIRATION NE LUI A RIEN RAPPORTÉ, FAUTE D'AVOIR DÉPOSÉ SES DROITS D'AUTEUR.

- ASSEMBLÉES ANNUELLES À WASHINGTON DE LA BANQUE MONDIALE ET DU FONDS MONÉTAIRE INTERNATIONAL. ÇA INTÉRESSE QUELQU'UN ?

### **Novembre:**

- LA CHINE ACCUEILLE LE G20 ET, LE 11, FÊTE EN GRANDE POMPE LES CÉLIBATAIRES, UNE JOURNÉE TRADITIONNELLEMENT MARQUÉE PAR DES RECORDS POUR LE COMMERCE ONLINE.
- LES AMÉRICAINS ÉLISENT LEUR 45E PRÉSIDENT. UN MILLIARDAIRE ? UNE FEMME ?
- LE 14, APPARITION D'UNE SUPER LUNE. SOIT, EN ASTRONOMIE, UNE PLEINE OU NOUVELLE LUNE QUI COÏNCIDE AVEC UNE DISTANCE MINIMALE DU SATELLITE À LA TERRE. CE NOM POPULAIRE CORRESPOND À L'EXPRESSION SCIENTIFIQUE PÉRIGÉE – SYZYGIE.

### **Décembre:**

- 75E ANNIVERSAIRE DE L'ATTAQUE DE PEARL HARBOR PAR LES JAPONAIS, UN 7 DÉCEMBRE.
- LE 30, FIN DU BAIL DE L'ÎLE DE DIEGO GARCIA AUX ETATS-UNIS. LA BASE MILITAIRE LOUÉE AUX AMÉRICAINS REVIENDRA DÈS LORS EN TOUTE LOGIQUE AUX MAINS DES BRITANNIQUES.
- SUISSE, ÉCONOMIE, GÉOPOLITIQUE, AIR DU TEMPS, CULTURE,

URL: <https://antipresse.net/tout-ce-que-vous-avez-toujours-voulu-savoir-sur-2016-sans-osser-le-demander/>

.....

## Un éléphant, ça Trump énormément!

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 8 | 24.1.2016

**L'**ÉLÉPHANT AUX ÉTATS-UNIS, C'EST LE SYMBOLE DU PARTI RÉPUBLICAIN. ANIMAL SYMPATHIQUE, TENACE, PUISSANT, IL CORRESPOND ASSEZ BIEN À L'INCROYABLE FAVORI DES CONSERVATEURS AMÉRICAINS : DONALD TRUMP, 70 ANS LE 14 JUIN PROCHAIN, L'HOMME QUI FAIT PEUR À TOUT LE MONDE OU PRESQUE, MAIS QUI CARACOLE EN TÊTE DES SONDAGES.

« C'est drôle, je vais peut-être pouvoir dire à la fin de cette année : j'ai exposé au domicile privé du président des États-Unis ! » L'artiste qui parle ainsi s'appelle Didier Mouron. Vaudois parti à la conquête du Nouveau Monde avec ses mines de plomb, son moyen d'expression original et originel, il a bénéficié d'un de ces hasards formidables qui font les romans de Paul Auster. Et il s'est retrouvé exposé au sommet de la Trump Tower, sur Cinquième Avenue à New York, dans l'appartement privatif du seigneur des lieux.

« Donald Trump avait un sourire ravageur et trustait l'attention. Tout le monde se taisait et l'écoutait quand il levait la voix. Chez lui, au milieu de ses invités, il allait de l'un à l'autre en brandissant un de mes crayons. Il répétait sans cesse : "Regardez ces tableaux! Ce Suisse les crée juste avec cette petite chose!" Tous les gens présents étaient séduits, mieux, fascinés. Certains ont aussitôt acheté cash certaines de mes œuvres qu'ils ont par la suite carrément oublié de récupérer dans la galerie amie des Trump qui gérait l'événement. »

« Ce que je retiens du personnage, enchaîne Didier Mouron, c'est cette faculté de faire le vide autour de lui et d'emporter l'adhésion de toutes celles et de tous ceux qui l'approchent. Dès lors, je ne suis pas surpris du destin qui est le sien aujourd'hui. Il sera dur à déloger pour ses concurrents républicains. Et même l'expérimentée Hillary Clinton aura du mal à s'en débarrasser. » Pour la petite histoire, grâce au réseau de galeries que Trump contrôlait alors, l'artiste suisse a pu exposer à travers tous les États-Unis des mois durant. (*Pour davantage de détails, le site de l'artiste où vous retrouverez son aventure « Trump » sous l'onglet Presse*)

Cet exemple étonnant illustre parfaitement ce que le milliardaire à la coiffure folle suscite autour de lui durant sa campagne présidentielle, et ce, à un mois du premier caucus important : celui de l'Iowa. Les fans sont plus hystériques et décidés que jamais. Les ennemis tout aussi remontés, comme ceux qui propagent sur la Toile cette application qui trie et « poubellise » les nouvelles qui mentionnent son nom ou ses discours. Ou comme les 570'000 Britanniques qui ont signé une pétition lui interdisant leur territoire, alors même qu'il compte investir jusqu'à 700 millions de dollars dans la région d'Aberdeen, et notamment sur divers parcours de golf.

Charisme, OK ! Mais communication très travaillée aussi. En utilisant le fameux test de langage Flesch-Kincaid après le premier débat entre les prétendants éléphants, les spécialistes ès-médias ont démontré que Trump avait tenu des propos compréhensibles pour des enfants de 9 ans. En une minute trente d'intro, et autant pour la conclusion, soit les deux moments-clés de l'exercice, le roi de l'immobilier n'a utilisé que 7 % de mots de plus de trois syllabes, deux fois moins que tous ses adversaires. Si on veut résumer, pour lui, tout est *good (bon)* ou *bad (mauvais)*, et tant pis pour les nuances.

Son leitmotiv ? « Si je suis élu président, nous allons nous remettre à gagner. Et nous allons gagner beaucoup. Nous aurons alors un pays encore plus génial qu'auparavant. Nous rendrons sa grandeur à l'Amérique ! » De quoi, vous en conviendrez, caresser dans le sens du poil les classes les plus populaires et les moins cultivées, soit celles qui font la tendance de fond dans une présidentielle US.

Si sa technique de com et le fait que les journalistes et les éditorialistes adorent et relaient ses envolées – simples, voire simplistes – sont incontournable, de nombreuses questions restent en suspens. Par exemple, est-il éthique de vouloir interdire temporairement aux musulmans l'entrée du territoire américain ? Est-il responsable dans le monde d'aujourd'hui de planifier la construction d'un mur anti-immigration sur toute la frontière avec le Mexique ? Est-il enfin démocratique de dépenser au minimum deux millions de dollars par semaine en spot TV de com politique ? A ce sujet, on notera que l'homme qui a fait construire le Trump Taj Mahal Casino à Atlantic City dispose d'une fortune que le magazine « Forbes » estime à plus de 4 milliards.

Pour comprendre Donald John Trump, un petit coup d'œil sur sa bio s'impose. Il est n° 4 dans une fratrie de cinq. Mère écossaise, père américain et riche promoteur. Grand-père qui a fait fortune en exploitant des hôtels et des bordels lors que la ruée vers l'or dans le Klondike. Une sœur juge fédérale. Un oncle grand professeur ès-radiothérapie. Hyper agité, « Don » est envoyé à l'académie militaire de New York à l'âge de 13 ans. Diplômé de Pennsylvania University en économie, il fera ensuite une carrière éclair et brillante dans l'entreprise familiale. Et construira des Trump Towers un peu partout à travers le pays. Ce qui ne l'empêchera pas de friser la faillite lors de la crise immobilière de 1990.

Mais comme toujours, « D.J. » repartira de l'avant. Rien ne l'arrête. En politique, il fut jadis indépendant, puis quasi démocrate, avant de se positionner à la droite de la droite des éléphants. A ses côtés, le dernier des fils Bush, gouverneur de Floride, fait donc l'effet d'un joyeux gauchiste... Trump veut désormais investir davantage dans l'armée, supprimer l'impôt des sociétés pour aider ceux qui créent de la richesse, et finalement, revoir le droit à l'avortement, qu'il juge trop laxiste. Ah ! J'oubliais : il est pour le recours à la torture si ça peut aider l'Amérique à améliorer ses besoins sécuritaires...

Derrière ces idées – en partie du moins –, on retrouve un conseiller qui passionne aujourd'hui les médias américains : Frank Gaffney, le directeur du think tank *Center for Security Policy* (CSP), l'homme qui aurait déterminé la stratégie islamophobe du magnat. Selon son CPS, 51 % des musulmans américains réclameraient à présent le rétablissement de la charia, et les États-Unis devraient, eux, observer la plus grande prudence avant d'accueillir sur leur sol des réfugiés syriens, et même refuser toute forme d'accord avec l'Iran.

Le tout-Washington connaît bien Gaffney, assistant du secrétaire à la défense sous Reagan. A l'époque déjà, il organisait la chasse aux sorcières des politiciens musulmans. Il a même eu la peau d'un conseiller de Bush en 2005, Faisal Gill, élu d'origine pakistanaise accusé d'être un agent infiltré des Frères musulmans et contre qui les enquêteurs du Sénat ne trouveront rien. Dans son propre talk-show, Gaffney n'hésite pas à inviter de nombreux nationalistes blancs, une expression qui regroupe aux USA des nostalgiques en tous genres, du Ku Klux Klan aux ségrégationnistes en passant par les néonazis.

« Nous ne sommes pas encore guéris du racisme », déclarait à ce sujet le président Barack Obama quelques jours après la tuerie de Charleston commise par le suprémate blanc Dylann Roof. Pour l'écrivain Roger Martin, spécialiste de cette mouvance, le constat est clair : « Trump alimente les théories de la nébuleuse d'extrême droite. Les nationalistes blancs estiment aussi que son discours reconnaît leur combat... » Fondateur du groupe raciste séparatiste White Aryan Resistance, l'ex-vedette du KKK Tom Metzger révélait d'ailleurs récemment apprécier le candidat républicain : « Tant qu'il sème le chaos, je l'aime bien... »

Repris il y a peu par divers magazines, un chiffre laisse pantois : lorsque Donald J. Trump polémique, le populaire site néonazi Stormfront voit son trafic augmenter de... 30 à 40 % ! Le plus grand espoir des démocrates américains réside finalement dans le petit nombre d'électeurs issus de ces franges extrémistes. « Ils ne sont pas assez nombreux pour que Trump s'intéresse à eux », note Roger Martin. Avant de conclure : « En fait, il s'adresse surtout au Tea Party ! »

■ ART, SUISSE, USA, MÉDIAS, AIR DU TEMPS

URL: <https://antipresse.net/un-elephant-ca-trump-enormement/>

.....

## De Bernard Loiseau à Benoît Violier, les maladies de la haute gastronomie

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 10 | 7.2.2016

**T**OUT AURÉOLÉ DE SON TITRE DE MEILLEUR CHEF DU MONDE, DÉCERNÉ PAR *LA LISTE*, RÉPONSE FRANÇAISE — UN PEU MOINS PRESTIGIEUSE — AU FAMEUX *50 BEST RESTAURANTS*, BENOÎT VIOLIER A MIS FIN À SES JOURS IL Y A UNE SEMAINE, SANS QUE PERSONNE N'AIT VRAIMENT UNE EXPLICATION CONVAINCANTE À CE DRAME.

Or le lendemain, comme si de rien n'était, les agences de presse du monde entier ont crépité comme un feu d'artifice, annonçant le palmarès annuel du guide Michelin. Avec deux nouvelles façonnées sur mesure pour faire le buzz : Alain Ducasse récupère une étoile pour le plus grand bonheur du Plaza Athénée, tandis que la Maison Bernard Loiseau, treize ans après le suicide du « boss », en perd une et se retrouve rétrogradée au triste pays des deux étoiles, c'est du moins comme ça que le vivent les triples étoilés.

Et la machine médiatique a évidemment embrayé, ignorant les milliers de tables qui conservent simplement leur statut de par le monde, pour n'évoquer que ces deux cas. Il faut dire que dans le plan « com » de Michelin, tout tend vers cet objectif qui offre au groupe plus de 50 % de ses mentions annuelles dans le monde de la communication.

Pour les vrais spécialistes de la haute gastronomie, la trajectoire dramatique d'un Loiseau prouve bel et bien que les critiques médiatiques ou les pressions analytiques du Michelin ne sont pas sans conséquence. Dans le cas de Violier, on ne sait pas. On ne sait pas encore. Mais tous les chefs s'accordent à dire que la pression de l'excellence, celles des critiques et celles des médias ajoutent un stress déjà ravageur au quotidien, avec des journées dépassant fréquemment les 18 heures.

Dans ma carrière, j'ai connu beaucoup de grands chefs qui ont finalement cédé d'une façon ou d'une autre à cette pression. Loiseau, un type bluffant, euphorique et sensible, était de ceux-là. Et puis il y a eu tous ceux qui ont choisi d'arrêter le train fou du *nervous breakdown* ». Mon génial camarade Ferran Adria, meilleur cuisinier de tous les temps, qui a pris du recul après le succès stratosphérique d'*El Bulli*. Marc Veyrat, l'homme au chapeau et aux folies poétiques, qui s'est réinventé après avoir tutoyé les dieux. Et tous ceux qui ont renoncé aux étoiles pour se rapprocher de l'humain, mieux, de l'humanité, en quête d'une certaine paix intérieure.

Je pense à Olivier Röellinger, le génie des épices qui ferma ses trois étoiles de Cancale. A Alain Senderens, le roi des viandes mûres et paradisiaques, qui disait aussi vouloir « troquer le bar contre la sardine ». A l'Antoine Weestermann du mythique « Buerehiesel », qui demanda au Michelin de lui retirer ses trois brillantes pour que son fils puisse démarrer sa propre aventure. Sans oublier le précurseur, Joël Robuchon soi-même, « cuisinier du siècle » avant d'être « démissionneur d'étoiles » dès 1996.

Cette pression folle qui règne sur les princes gourmands des gourmets, je crois que je l'ai comprise vraiment à deux moments de ma carrière de « journaliste-qui-écrit-parfois-sur-la-cuisine ».

La première fois, chez l'ami Ferran Adria au faite de sa gloire. Ce soir-là, sa brigade de service, toute de noir vêtue, évoluait comme les moines combattants d'un temple Shaolin en pleine chorégraphie guerrière. Les serveurs se croisaient avec des plateaux colossaux sans jamais même s'effleurer, ni sourire d'ailleurs. Une armée de robots efficaces et précis. Plus tard, entre une et cinq heures du matin, j'ai refait le monde avec leur chef qui avait renoncé à dormir pour la... quatrième fois de la semaine. « Parce que je survis mieux en partageant quelques instants avec des amis qu'en dormant sous adrénaline », m'a-t-il confié cette nuit-là au milieu d'une série considérables de vodkas sur glace. Quand enfin je me suis couché, Ferran, lui, montait dans sa voiture pour faire Barcelone-La Corogne d'une traite et rejoindre un *event* de l'état-major de l'armée espagnole. C'était sa vie et il aurait à tous les coups « pété un plomb » s'il n'avait su couper net avec la folie *El Bulli*...

La seconde fois, autre décor, mais même romantisme des lieux, à l'ombre du château de Vufflens, dans l'Ermitage de mon ami Bernard Ravet. Vingt-cinq ans que j'aime ce chef toujours inspiré — 19 points sur 20 au Gault Millau pour la 23e année consécutive — et son extraordinaire famille de professionnels. Autour d'un vieil Armagnac de mon âge et de quelques cigares de légende, nous devisions au sujet des heurs et malheurs de la grande cuisine. Du poids des critiques. Du rôle des banquiers. Des charges du métier. Et Bernard de me confier en toute simplicité que, petit « a », il n'accorderait dorénavant plus aux critiques la valeur et le poids auxquels ces derniers s'estiment, et que, petit « b », pour l'avenir de sa maison, il adapterait la voilure de l'Ermitage au poten-

tiel de sa famille, et non aux brigades gargantuesques et aux investissements qu'exigent les guides pour vous noter à l'aune exclusive des maxima.

Parlant d'investissements, j'ai retrouvé dans les notes de mes mille et un entretiens cet aveu cinglant d'un autre grand chef suisse, le Valaisan Didier de Courten (19/20) : « Michelin m'a proposé les trois étoiles à condition que je garde la même équipe, mais que je ferme la brasserie adjacente plus populaire qui me fait vivre. Je n'ai même pas hésité. Ma fierté, c'est de gagner ma vie par mon travail, pas de monter une opération qui finirait sûrement par me dépasser ». Franchement, lorsqu'une grande toque affiche autant de sagesse, il y a des raisons d'espérer pour toute la branche. La preuve, tant les Ravet que de Courten accueillent des aficionados qui les vénèrent et s'en fichent des avis du journaliste Tartempion et du critique Trucmuche comme de leur dernière chemise.

Pour conclure ces quelques réflexions, je ne résiste pas au plaisir de retranscrire les notes d'une interview avec un autre grand de la gastronomie, un « follo », un poète qui s'est, lui aussi, coltiné avec cette satanée pression qui gangrène le métier : Denis Martin, deux étoiles et 18/20 Gault Millau, l'homme qui revisite et réinvente la cuisine suisse avec toutes les techniques de la modernité. « C'est vrai, me disait-il ce jour-là, appuyé sur son extracteur de goûts, j'ai parfois été blessé par la critique, parfois inquiet devant ce qu'on appelle la marche des affaires. Mais je m'en suis toujours sorti parce rien, jamais rien n'altérera mon plaisir de chercher, d'imaginer, de faire, d'expliquer, de procurer du plaisir. La gastronomie pour moi, ce doit toujours rester la vie. Pas ses tourments. »

En relisant ces quelques lignes, je ne peux m'empêcher de revoir le sourire franc et direct de Benoît Violier...

■ GASTRONOMIE, BENOÎT VIOLIER, SUISSE, CUISINE, ÉCONOMIE,

URL: <https://antipresse.net/de-bernard-loiseau-a-benoit-violier-les-maladies-de-la-haute-gastronomie/>

.....

## L'air du « Temps », ou l'hypocrisie comme seconde nature

LE DÉBAT DE LA SEMAINE. AP 10 | 7.2.2016

**L**E 2 FÉVRIER DERNIER, J'ENREGISTRAIS UNE VIDÉO IMPROMPTUE POUR DÉNONCER LE DÉFERLEMENT MÉDIATIQUE ORCHESTRÉ SUITE DE LA MORT TRAGIQUE DU CHEF BENOÎT VIOLIER. DEUX JOURS PLUS TARD, UN JOURNALISTE DU TEMPS RÉPLIQUAIT À CETTE VIDÉO EN ME RENVOYANT L'ACCUSATION D'OBSCÉNITÉ.

Olivier Francey commence par relayer les opinions de « certains » qui se demandent si le nombre de vues (confidentiel) de cette vidéo mérite autre chose que le silence. La question vaut réponse. D'autant qu'il n'a pu s'empêcher, lui, de faire écho à mes propos « effarants ».

Cela dit, l'honneur d'être interpellé par *Le Temps* n'a pas affecté la confidentialité de ma vidéo : elle n'a gagné qu'une centaine de vues en 24 heures. Je me demande donc à mon tour si les coups de griffe du *Temps* valent la publicité que je leur fais. En fin de compte, l'intérêt didactique de cet échange prime les considérations de stratégie. Car Olivier Francey nous a livré sur un plateau la philosophie et l'échelle des valeurs d'un certain journalisme.

#### DE GUSTIBUS DISPUTANTUR

Je n'aurais rien à répondre sur le fond de la réplique de M. Francey. Il estime que l'hypercuisine à portée des bourses moyennes, je pense que non. Ou plutôt, nuancions : si ! Tout est payable. Les jeunes employés se couvrent bien de dettes et mangent des pâtes pour pouvoir rouler dans des bolides hors de prix. Voici une vingtaine d'années, un homme de génie, fondateur de la première entreprise d'étude de marchés en France, m'avait livré un indice concret de disparition de la classe moyenne. Dans les années cinquante, les familles ordinaires se payaient trois rations de viande par semaine, la dinde à Noël et un mois à Palavas-les-Flots. Trente ans plus tard, elles réduisaient la ration de viande, ou sa qualité, mais s'octroyaient au réveillon le homard et le foie gras... et une semaine aux Seychelles. Bref : elles remplaçaient une part de nourriture et de repos réels par du fantasme d'opulence. L'industrie du rêve commençait d'exercer son effet hypnotique sur les masses. Dutronc avait bien flairé l'époque en chantant : *Toute ma vie j'ai rêvé d'être une hôtesse de l'air...*

#### CULTIVONS L'INCULTURE

Olivier Francey confesse ainsi qu'offrir un repas à l'Hôtel de Ville de Crisier « fut le plus beau cadeau que nous ayons pu offrir à mes parents ». Pour ma part, je préférerais offrir aux miens une visite au Rijksmuseum ou une soirée au Bolchoï. Car, contrairement à ce qu'il écrit, je n'envisage pas une seconde de « revisiter la classification hégélienne des arts ». La cuisine ne figure comme art ni chez Hegel, ni chez les antiques, ni chez les médiévaux, ni à la Renaissance — nulle part. La seule époque qui ait hissé au rang d'art suprême une production destinée à finir au fond des WC est la même qui valorise à millions un Jeff Koons ou qui juge admirables les inventions carcérales d'un Le Corbusier.

La cuisine est donc pour moi un art domestique que j'aime et respecte pour ce qu'il est et que je pratique à ma modeste façon. Pour M. Francey et d'autres, c'est une expérience mystique, « le plus beau cadeau ». Pas la cuisine, précisons : l'hypercuisine des *top-chefs*. Sur les exemples que je citais de cuisine



accessible à tous, ou même de nourriture gratuite pour les pauvres dans certains restaurants, il n'avait rien à dire.

En même temps, le collaborateur du *Temps* affirme sans complexe n'avoir pas lu une seule page du principal écrivain moderne de son coin de pays. Si la ministre française de la Culture, me direz-vous, n'a pas lu le dernier Nobel français, pourquoi un journaliste du *Temps* devrait-il avoir lu le Goncourt suisse ? Eh bien, par conscience professionnelle. Jacques Chessex ne fut pas qu'un producteur de divertissement, mais également un chroniqueur de son temps, un moraliste, un penseur et un témoin. Avoir lu *L'Ogre* et le *Portrait des Vaudois* de Chessex, pour un journaliste travaillant en Suisse romande, n'est pas affaire de goût ni de plaisir, mais de compétence et de culture générale. Les journalistes qui n'en ont pas conscience sont remplaçables par le premier blogueur venu. Et c'est le cas. L'effritement du lectorat du *Temps* en est un symptôme.

#### LA PAILLE ET LA POUTRE

Venons-en au fait.

« Où est l'obscénité ? » m'interpelle M. Francey. Un « peu d'esprit », écrit-il, « aurait dû [me] conduire à [me]taire alors que les larmes sont encore chaudes ». Dans ce contexte de réprobation morale, il était inévitable qu'on m'appelât « conseiller en communication d'Oskar Freysinger » alors que cette activité-là n'a rien à voir avec l'affaire. Mais une petite louche de compromission pavlovienne est toujours bonne à ajouter. Cette guéguerre assez comique — voir [ici](#) et [là](#) — a commencé avant même le premier jour de ma collaboration avec le conseiller d'État valaisan.

Or est-ce offenser la mémoire d'un défunt — pour qui je n'ai exprimé que de la compassion — que de condamner *sur le vif* le cirque qu'on fait autour de son décès ? Qu'est-ce qui est le plus *effarant* : mes propos ou le fait qu'on n'ait pas attendu trois jours pour relancer le commerce sur les lieux mêmes du suicide ?

Car, du côté des vrais patrons de Crissier, les larmes avaient refroidi bien plus vite qu'au *Temps*, puisqu'ils faisaient rouvrir le restaurant quarante-huit heures après la mort du chef et trois jours avant ses obsèques ! M. Francey a-t-il pointé du doigt cette obscénité-là ? Non, bien entendu ! On entend d'ici : *Le défunt n'aurait pas voulu... The show must go on... Respect pour l'œuvre et la passion de servir...* et autres tartufferies masquant le tintement impérieux du tiroir-caisse.

Les affaires sont les affaires, ma bonne dame, et ce n'est pas au *Temps* qu'on va s'en offusquer. Dans cette feuille qui aime à moraliser et culpabiliser, la raison du business reste *toujours* la meilleure. Elle est même au-dessus de tout débat. Un coup d'œil sur les publicités de luxe qui font vivre l'organe officiel de

la bobocratie lémanique vous dira tout sur l'hypocrisie — si profonde qu'elle est une seconde nature — qui fonde son mode de vie et de pensée.

Sépulcres blanchis !

■ MÉDIAS, CUISINE, GASTRONOMIE, POLÉMIQUE, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/lair-du-temps-ou-lhypocrisie-comme-seconde-nature/>

.....

## La Suisse va voter pour ou contre son mythe fondateur

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 11 | 14.2.2016

**D**IMANCHE 28 FÉVRIER DANS L'APRÈS-MIDI, ON SAURA. LE PEUPLE SUISSE AURA DÉCIDÉ SI, OUI OU NON, IL ACCEPTE DE FINANCER UN SECOND TUNNEL ROUTIER AU GOTHARD.

Au-delà de cette votation, les enjeux sont énormes, à la fois historiques, politiques et économiques. Pourtant, la campagne est morne, et les citoyens mal informés par des médias qui font la part belle aux anti-route. Creuser le dossier de ce fameux et pour l'heure hypothétique tunnel nous apprend dès lors une foultitude de choses on ne peut plus intéressantes.

Si le Matterhorn (Cervin) est notre montagne de référence à l'étranger, le berceau de la Confédération se situe bel et bien au Gothard. Même s'il est connu depuis l'Antiquité, c'est en effet depuis le Moyen-Age qu'il est devenu le symbole du courage et de la volonté de toute une nation ayant compris très tôt l'intérêt de faciliter le commerce entre les pays du Nord et ceux du Sud. D'une nation qui a multiplié pour ce faire les pactes d'alliances liant entre elles ses diverses composantes. Un objectif d'autant plus rentable qu'à cette époque, il s'agissait du chemin le plus court (140 km) entre le Lac des Quatre Cantons et le Lac Majeur, et que la plus grande part des marchandises étaient alors convoyées sur l'eau. Siècle après siècle, les populations qui entourent ce massif – il n'existe aucun sommet qui porte ce nom – ont donc amélioré et entretenu ces routes, y construisant des ouvrages aussi mythiques que le Pont du Diable.

Dans quelques mois, début juin, le joyau de cette politique de communication sera inauguré en grande pompe : le nouveau tunnel ferroviaire, le plus profond (sous 2300 m de roches) et le plus long (57 km) du monde, permettra de traverser ce monde minéral unique en quelque vingt minutes à peine. On est là très loin des 300 bêtes de somme qui transitaient quotidiennement au faîte du col à l'orée du XVIIIe siècle.

Cet intérêt économique pour le Gothard et sa variante routière est plus réel

que jamais, à l'heure où se pose la question de sa fermeture obligatoire pour rénovation. Pour le monde de la route, la construction d'un deuxième tunnel pour relayer le premier durant les travaux est une évidence, pas un simple souhait. Couper le Tessin et l'Europe de cet axe durant plusieurs années est en effet politiquement et commercialement inenvisageable. Interrogés par la presse, plusieurs chefs d'entreprise tessinois évoquaient récemment des pertes de l'ordre de plus de 30 % du chiffre d'affaires, soit un seuil légal pour toutes les PME concernées.

Pour comprendre le poids de la route en Suisse, une plongée s'impose dans des chiffres encore méconnus du grand public. Sur un réseau d'exactly 71'553,3 kilomètres, les véhicules à moteur frappés du « CH » étaient 5'885'600 l'an dernier, dont plus de 400'000 pour le seul transport des marchandises ou autres usages industriels. En moyenne scientifique, cela nous donne 623 automobiles pour mille habitants.

Quant au chiffre d'affaires de l'économie automobile suisse, il était – données 2014 de l'organisme « routesuisse » – de 90,17 milliards de francs. Un total pharaonique qui implique 20'745 entreprises employant pas moins de 218'611 collaborateurs. Une réalité mathématique qui vaudra son pesant de cacahuètes au soir du 28 février 2016.

Au-delà des espèces sonnantes et trébuchantes, il importe de rappeler que le Gothard dans sa version actuelle n'est plus du tout aux normes s'agissant de la sécurité de ses usagers : mal ventilé, mal éclairé, pas assez haut, pas assez large. Que notre conception du fédéralisme rend de facto compliquée la mise en quarantaine du Tessin durant les trois ou quatre ans que prendra sans doute la rénovation du tunnel actuel. Et que dire de l'Allemagne et de l'Italie, qui sont non seulement nos deux voisins les plus puissants quand il s'agit de nous défendre à Bruxelles, mais encore deux de nos principaux partenaires économiques ?

Dans le camp des « anti », un seul argument tient vaguement la route : la crainte d'une augmentation générale du trafic, réelle et à plus de 10 % depuis trois ans pour les marchandises. Toutefois, l'Initiative des Alpes qui a modifié sans équivoque la Constitution suisse devrait empêcher tout dérapage. Chacun des deux tunnels ne prévoit d'ailleurs que 1000 véhicules par heure et par sens de circulation. Aujourd'hui, le total quotidien n'excède pas les 17'500 véhicules. Les projections pour 2030 – soit après construction du second tube et rénovation complète du premier – prévoient un maximum tout à fait acceptable de 21'400.

« Il faut contrer les arguments fallacieux qui ont cours dans cette campagne, insiste le président d'Auto-Suisse, le Chablaisien François Launaz. Certains parlementaires mentent en toute connaissance de cause, car le projet du Conseil fédéral n'a jamais caché de plan visant à l'ouverture future deux

galeries bidirectionnelles. Il n'y a pas l'ombre d'un doute : notre Constitution protège contre toute dérive de cette nature.»

A quoi ressemblera donc le Gothard si le peuple helvétique glisse un oui dans l'urne le 28 février ? Eh bien, à un ouvrage de grand luxe, un chantier de plus de 300 personnes budgétisés à 2,788 milliards. Concrètement, un tunnel nord-sud flambant neuf d'une largeur de 7m75 et d'une hauteur de 5m20, un tunnel sud-nord rénové de largeur identique mais d'une hauteur de 4m80, les deux bénéficiant d'une bande d'arrêt d'urgence. Entre les deux, distant de 70 mètres, une galerie de sécurité qui disposera d'une liaison transversale tous les 250 mètres. Ne craignez rien au chapitre environnemental, puisque les ingénieurs planchent déjà sur les moyens de circonscrire les nuisances en termes de bruit et de poussière. Le recyclage naturel des 7 millions de tonnes de déblais est, lui aussi, d'ores et déjà agendé.

Conclusion pour le président de l'Union suisse des Arts et Métiers, le Fribourgeois Jean-François Rime : « Ce second tunnel est un investissement intelligent générateur de plus-values. Et toutes les solutions proposées par les adversaires de ce projet sont plus chères que la construction de ce deuxième tube ! »

■ SUISSE, ÉCONOMIE, GOTHARD, INGÉNIÉRIE, DÉMOCRATIE,

URL: <https://antipresse.net/la-suisse-va-voter-pour-ou-contre-son-mythe-fondateur/>

.....

## Heidi et Heida

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 13 | 28.2.2016

**J**AIME LA SUISSE, ET J'AIME LE LUI DIRE. LE PROBLÈME, C'EST QUE LA SUISSE N'AIME PAS ÊTRE AIMÉE. ELLE SE DÉTOURNE EN CRISPANT SA FRIMOUSSE COMME UNE ENFANT FAROUCHE QU'ON ESSAIE D'EMBRASSER. LA SUISSE SE MÉFIE DE L'AMOUR. ELLE SAIT QU'ELLE NE LE MÉRITE PAS, PAR CONSÉQUENT L'AMOUR QU'ON LUI PORTE NE PEUT ÊTRE QUE SUSPECT ET INTÉRESSÉ. ON PEUT AIMER LES COMMODITÉS QU'ELLE OFFRE AUX NANTIS, SA PROPRÉTÉ ET SON ORDRE, LA PONCTUALITÉ DE SES TRAINS, LA BLANCHEUR DE SES CIMES ET L'ONCTUOSITÉ DE SON CHOCOLAT. MAIS AIMER LA SUISSE *POUR ELLE-MÊME*, QUELLE FOLIE !

On sait d'ailleurs très bien, depuis le prodigieux slogan concocté aux frais de la Confédération pour l'expo universelle de Séville en 1992, que *la Suisse n'existe pas !* Quand on voit des choses qui n'existent pas, on va se faire soigner...

Cela dit, il faut nuancer. Il y a deux Suisses dans la maison Helvétie. Ce sont, comme dans les contes des frères Grimm, deux sœurs jumelles vivant sous le même toit. Appelons-les Heidi et Heida. Elles sont aussi opposées de caractère

qu'elles se ressemblent de visage. Heidi ne pense qu'à vivre sa vie. Heida ne pense qu'à protéger sa vertu. Celle qui refuse sa joue à qui veut l'embrasser, c'est elle, Heida. Heida ne tend sa joue que pour recevoir des gifles, toujours bien méritées.

Heidi n'a rien contre les baisers, mais elle est rarement là pour les recevoir. Elle est trop occupée par les travaux des champs, le soin du bétail ou les randonnées en montagne. Elle est fière de ce qu'elle a, car elle en connaît le prix. Après le travail, elle aime à faire la foire. Elle se frotte volontiers aux fils de famille qui feraient de bons partis ou aux garçons de ferme qui la font rire.

Heida, elle, a le sens des responsabilités. Vivant avec une sœur volage, elle s'est instituée gardienne du foyer. Elle n'en sort guère, pour ne pas éclabousser sa vertu. Aussi, si l'étranger de passage voit une joue derrière la fenêtre, et qu'il a envie de l'embrasser, ce sera à coup sûr celle de Heida. Il s'attend à une peau de pêche bien tendue, mais il tombe sur une pomme fripée.

Heida se consacre aux études, à l'administration, à l'éthique et à la morale. Elle commente et elle juge depuis sa fenêtre. Elle est tour à tour professeure ou avocate, pasteur ou activiste. Elle a la fibre humanitaire : elle fait siens tous les malheurs qu'elle n'éprouve pas. Avec le temps, la maison Helvétique est devenue un ménage où règne une stricte répartition des tâches. Heidi rapporte le fromage et la viande ; Heida prêche le végétarisme. Heidi peint en rose les pièces de la maison ; Heida recouvre la façade de goudron. Heidi travaille pour deux ; Heida parle pour deux. Heidi aime Heida comme elle s'aime elle-même ; Heida n'aime que celui qui la hait.

\*

J'ai conçu ce petit conte il y a bien longtemps, à l'époque de mes études. Je voyageais avec un ami dans un wagon-restaurant entre Berne et Zurich. Dans notre dos, deux dames d'allure bourgeoise parlaient boulot. Elles étaient si émues qu'on ne pouvait ne pas les écouter. L'une, qui travaillait à l'accueil des réfugiés, racontait à l'autre l'agression dont elle avait fait l'objet. Un Africain s'était présenté, qui se disait opposant politique et menacé de mort dans son pays. Comme la commission lui faisait observer que son dossier ne comportait aucune preuve de persécution, l'homme s'est échauffé. Au lieu de répondre, il a sauté au cou de ma distinguée voisine.

« Oh ! Et qu'avez-vous fait ? »

— Il a fallu appeler la sécurité pour le calmer. Et puis, vu sa réaction, on a compris qu'il était *vraiment hypertraumatisé*.

— Ah, oui, évidemment, bien sûr... »

Bref, notre martyr avait prouvé son droit à l'asile en essayant d'étrangler une juriste fédérale... Chapeau, maestro : ce fin psychologue avait scanné Heida jusqu'au tréfonds de son âme. Un étranger, pour elle, c'est déjà sacré en soi ; un étranger violent, c'est carrément un VIP !

\*

Nous avons tous deux, mon camarade et moi, éclaté de rire en entendant la chute du récit. Les deux dindes se sont retournées avec des moues offensées. Elles ne nous ont pas dit un mot, mais ont ostensiblement quitté leur table. J'ai vu du coin de l'œil que les autres témoins de la scène n'étaient pas à l'aise. Nous pensions que ces braves Helvètes s'amuseraient de la coûteuse sottise de ces deux bureaucrates, or ils avaient tous planté le nez dans leur thé. Mais nous étions tous deux d'origine étrangère. Nous n'avions pas encore compris la loi : on ne plaisante pas avec l'asile en Suisse, en aucun cas, sous aucun prétexte. Sauf, bien entendu, pour rajouter une couche sur le racisme des Suisses...

Heida a peut-être oublié le *Notre Père*, elle n'a pas perdu pour autant ses réflexes puritains. Plaisanter avec l'asile et l'étranger est à ses yeux un blasphème impardonnable. Seuls les métèques osent s'y aventurer!

■ SUISSE, IDENTITÉ, NATION, TRADITION, HAINE DE SOI,

URL: <https://antipresse.net/heidi-et-heida/>

.....

## Le délit de sale gueule médiatique tel qu'on le pratique

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 14 | 6.3.2016

**L**E 1ER MARS 2016, LE CONSEILLER D'ÉTAT (MINISTRE DU GOUVERNEMENT) OSKAR FREYSINGER, CHEF DU DÉPARTEMENT DE LA FORMATION ET DE LA SÉCURITÉ DU VALAIS, PRÉSENTAIT UNE BROCHURE BILINGUE CONTENANT DIX THÈSES SUR L'ÉCOLE, TRÈS BRIÈVEMENT EXPLICITÉES. LA PLUPART DES MÉDIAS ONT CORRECTEMENT INFORMÉ SUR CETTE INITIATIVE PEU ORDINAIRE EN SUISSE. D'AUTRES EN ONT PROFITÉ POUR ALIMENTER LEUR CAMPAGNE DE DÉNIGREMENT SYSTÉMATIQUE À L'ÉGARD DE FREYSINGER, PAR AILLEURS SEUL MINISTRE UDC DANS LES GOUVERNEMENTS DE SUISSE ROMANDE.

Levons d'emblée toute ambiguïté : en tant que conseiller de communication (sur mandat externe) du chef du DFS, j'ai participé à l'élaboration de ces thèses, dont le but était de définir une plate-forme philosophique stable et universellement acceptable pour la mission de l'école et tenter de mettre fin à l'expérimentation permanente dont des générations d'élèves sont les otages. L'élaboration de ce texte simple et bref a nécessité des mois de réflexion et de concertation ouverte avec les responsables de l'enseignement. Le ministre lui-même a été professeur d'allemand pendant 28 ans. Voir ce travail scrupuleux ravalé par le quotidien cantonal à une simple opération de « com »

cachant d'hypothétiques attaques contre l'école et les enseignants m'a obligé à réagir contre une dérive médiatique dont cette illustration locale est particulièrement probante.

D'autres exemples de manipulations et d'occultations du *Nouvelliste* sont disponibles sur [oskaretvous.ch](http://oskaretvous.ch), le blog-journal de bord du conseiller d'Etat Freysinger.

Ce n'est pas *ès-fonctions* que j'ai écrit cette lettre au rédacteur en chef du *Nouvelliste*, mais en tant que lecteur et ancien collaborateur de ce journal (par ailleurs repris depuis peu par le groupe Hersant). Les sources sont au fond de la lettre.

\*

*M. Vincent Fragnière, rédacteur en chef Le Nouvelliste, Sion*

Mon cher Vincent,

Je t'aurais écrit ce qui suit même sans le mandat que j'accomplis auprès du DFS. Il s'agit d'une prise de position personnelle et humaine.

Avant-hier, ta collaboratrice Christine Savioz a passé une heure à écouter le conseiller d'Etat exposer ses convictions sur l'école dans un seul but : trouver la manière de les travestir et de les dénigrer. L'enseignement est un métier qu'Oskar Freysinger connaît bien et qu'il a pratiqué avec enthousiasme et succès. Traiter ainsi un engagement réfléchi et sincère, c'est lui pisser sur les bottes. Non professionnellement, ni politiquement, mais humainement.

Dans son commentaire, Christine Savioz érige la suspicion en analyse et la supputation en information. Cela se résume à : « *Pour le moment, pas de quoi fouetter un chat, mais ce n'est qu'une tactique. Qui sait quelle entourloupe il nous prépare !* » Avant même que ces thèses aient commencé de circuler, on met en garde le public, non contre leur contenu, décrété anodin, mais contre ce qu'elles pourraient éventuellement cacher.

C'est ce qui s'appelle du *délit de sale gueule*, proclamé et assumé. Vous affichez dès la « une » votre ironie à l'égard de cet homme, de son travail, de ses idées. Je n'ai jamais vu dans les médias *formellement non militants* cette forme de malveillance systématique. Vous accordez la même place à cette réflexion stratégique sur l'école qu'à l'ouverture, (quelques pages plus loin) d'une cafétéria à la Médiathèque de Martigny par le service de la Culture. Sauf qu'ici, c'est pour louer, et là pour dénigrer.

Je ne compare même pas cet éreintage au reportage fouillé du [Walliser Bote] du même jour, comme nous le faisons parfois. Il n'est qu'à lire le bref article du [24 Heures] de ce matin, froidement équitable, pour comprendre le degré de suspicion que vous mettez dans tout ce qui touche à Oskar Freysinger.

La « méthode paranoïaque-critique » est une invention de Salvador Dalí, mais il ne la destinait pas aux journalistes.

L'école est l'un des enjeux clefs pour une société. Les têtes que nous formons aujourd'hui assureront (ou non) nos retraites demain. Nous voyons quotidiennement et partout les ravages d'une école-laboratoire, d'une école fluctuant au gré des modes qui utilise des générations d'enfants comme cobayes. Dire « non » à cela, rappeler que 2 et 2 font 4, ce n'est pas « enfoncer des portes ouvertes », c'est afficher une volonté explicite d'enrayer la dérive. Faire lire des classiques, apprendre des poèmes, c'est faire participer les enfants à la culture universelle, les monter sur l'épaule d'un géant (comme il fut dit hier), plutôt que de les laisser croupir dans le marécage pédagogue qui réinvente la roue toutes les années. La catastrophe pédagogique que subit le monde industrialisé est au moins aussi lourde de conséquences que la catastrophe écologique.

Mais tout cela ne vous intéresse pas. Ce qui vous intéresse, ce sont les combines, les échos, les rumeurs, les opinions. Une classe du cycle d'orientation aurait plus fidèlement traduit l'enjeu et l'ambiance — détendue et ouverte — de cette conférence que votre journaliste professionnelle !

Votre hostilité à l'égard du conseiller d'État Freysinger n'a d'égale que la déférence avec laquelle vous traitez les affaires de certains de ses collègues. Que Freysinger ait fait passer au Grand Conseil tous ses projets malgré sa position minoritaire n'est jamais relevé. Qu'il ait réussi à économiser dix millions par an dans son département depuis son arrivée est simplement occulté. Il a fallu que le magazine *Bilan* s'y mette pour qu'on ait pour la première fois un aperçu circonstancié de sa gestion. Pour le *Nouvelliste*, ce qu'il fait ne compte pas. La seule chose qui compte, ce sont les (mauvaises) intentions qu'on lui prête et le sillage de médisances qu'il laisse sur son passage.

La haine rend plus bête que la bêtise elle-même et vous avez ostensiblement sacrifié les critères déontologiques du journalisme à votre parti pris, faisant du *Nouvelliste* un outil de règlement de comptes de plus en plus prévisible. Je n'ai même pas besoin de l'inclure dans ma revue de presse quotidienne, et je ne suis pas le seul. On vous lit pour le sport et les morts. Votre réflexion de fond sur les affaires du monde, vous la pompez dans les journaux français. Vous n'êtes pas un vecteur d'information, ni un remorqueur d'opinion, vous n'êtes qu'une télécabine sans pilote qui ne connaît que la descente.

A ce train-là, vous êtes bien partis pour n'être plus, bientôt, qu'un support publicitaire assorti de poncifs pavloviens. Salive pour le commerce. Salive pour les gentils sportifs et les chanteuses sympa. Salive pour l'humanitaire, le solidaire, l'associatif. Grognements contre les idées qui dépassent. Contre les idées tout court, puisqu'une idée qui ne dépasse plus cesse d'être une idée.

Continue ainsi, Vincent ! Écarte ce message comme l'exagération d'un type orienté. Je m'en fiche ! Je connais l'histoire de ce journal, je lis ses archives. Ce qu'il avait de pire jadis, sa partialité politicienne, n'a été qu'aggravé, bien



que sous d'autres drapeaux. Ce qu'il avait de meilleur, la curiosité, le caractère, la franchise et le style, en a été arraché comme de la mauvaise herbe. La table rase intellectuelle entreprise sous ta responsabilité est l'équivalent d'une correction du Rhône qui se réduirait à un robinet. A quoi bon vous lire encore, à quoi bon protester ? Vos excès alliés à vos manquements auront bientôt raison de la crédibilité qui vous reste.

Bon travail !

Slobodan Despot

### Sources :

- [L'ARTICLE DU *NOUVELLISTE*]
- [LE COMMUNIQUÉ] ANNONÇANT LA PARUTION DES *10 THÈSES* (ET LEUR [TEXTE EN PDF]).
- POUR LA CURIOSITÉ : L'ÉREINTAGE ATTENDU DANS [*LE TEMPS*], FEUILLE ULTRAGAUCHISTE PORTÉE À BOUT DE BRAS PAR LE GRAND CAPITAL.
- DÉSINFORMATION, SUISSE, UDC, MÉDIAS,

URL: <https://antipresse.net/le-delit-de-sale-gueule-mediatique-tel-quon-le-pratique>

.....

## L'automobile, une cellule pour rêver de liberté

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 15 | 13/03/2016

**C**ES JOURS-CI, NOTRE RÉGION EST LA VICTIME DU SALON DE L'AUTO DE GENÈVE. VICTIME, CAR LA MANIFESTATION ATTIRE TELLEMENT DE MONDE QUE LES PÉRIPHÉRIQUES GENEVOIS NE SONT PLUS QU'UN BOUCHON. LES RADIOS NE CESSENT D'EXHORTER LE PUBLIC À ALLER SE POURLÉCHER SUR LES BAGNOLES... *EN TRAIN !*

La vertueuse Helvétie, comme d'autres pays du *boboland* européen, passe son temps à vanter les vertus des transports en commun. Puis, l'heure venue, elle se précipite tout entière au salon de l'auto. Sans doute en quête d'une bouffée de liberté, fût-elle chargée de vapeurs d'essence.

Quand nous étions enfants, notre père nous y emmenait chaque année, et j'adorais ça. C'étaient les fastueuses années 70-80 et le monde de l'auto avait une tout autre allure. Les marques avaient une identité esthétique (fût-elle moche) bien plus affirmée. Les lignes étaient plus simples, souvent anguleuses — sans doute du fait des limitations techniques de la tôlerie et de la rationalisation du montage. L'écart de prix entre les modèles les plus modestes et les *supercars* était nettement moins spectaculaire. Il s'est amplifié depuis dans les deux sens, vers le bas mais surtout vers le haut. Autre écart significatif, celui séparant la vitesse maximum *possible* de la vitesse maximum *autorisée*. Il y

a trente ans, la voiture de classe moyenne plafonnait autour de 170 km/h et les limitations sur autoroute étaient à 130 ou 140. On pouvait donc pousser sa machine dans ses derniers retranchements sans trop craindre les repréailles. En ces époques bénies, c'étaient des flics *en personne* qui vous pinçaient, et non des radars cachés. Il y avait en somme un peu plus de *fair-play* entre les gendarmes et les voleurs et l'amende était, selon les critères actuels, ridicule.

De fait, la plus grande différence entre les autos d'alors et celles d'aujourd'hui n'est pas visible. Elle se trouve, comme on dit, *sous le capot*. Et elle ne tient pas seulement à la technique. L'impératif de sécurité a fait quasiment doubler en trente ans le poids des voitures, annihilant en grande partie le perfectionnement de la motorisation. Seule révolution vraiment intégrée : le moteur hybride. Qui, par des complications folles, ramène à peu près la consommation d'essence des véhicules à ce qu'elle serait *sans motorisation électrique* s'ils étaient construits en fonction des conditions réelles de la circulation contemporaine et non d'un fantasme de puissance et de vitesse. Mais ni pour les hybrides, ni pour les tout électriques, personne ne répond où l'on trouvera l'électricité nécessaire pour mouvoir l'ensemble du parc, ni (surtout !) ce qu'on va faire de ces montagnes de batteries usées hautement polluantes. N'eût-il pas été plus simple d'alléger le tout ?

#### LA PHILOSOPHIE DU FIL À LA PATTE

Non, la vraie différence est ailleurs. Elle n'est pas dans la technique mais dans la modification de notre rapport à la technique.

J'ai relaté *jadis*, avec ravissement, un test automobile des années 76 ou 77 découvert dans un vieil illustré au fond d'une armoire. Deux journalistes avaient emmené le dernier coupé Renault de Suisse à Barcelone et retour et racontaient leurs festins arrosés, leur admiration des paysages, leurs essais de vitesse (elle tenait *presque* les 180 km/h en pointe promis). La présence d'un cendrier généreux entre les sièges arrière était un gros *plus* qui compensait largement l'étanchéité très relative du cockpit ! Or cette voiture-là, avec ses joyeux drilles et ses pièces branlantes, était *infiniment* plus proche d'un état de liberté que ses héritières d'aujourd'hui.

A notre époque, en tout premier lieu, les auteurs de cette virée inconsciente assortie d'aveux complets auraient directement fini au clou ! Avec sa nouvelle loi sur la circulation, significativement appelée *Via sicura*, la Suisse s'avère plus sévère, en certains cas, pour les excès de vitesse que pour le viol. Hissant le *chauffard* au rang du brigand et de l'assassin, elle punit un acte *potentiel* au même titre qu'un acte consommé. Elle identifie donc un comportement à risques à un crime, même si ce comportement ne débouche sur aucun dommage pour personne. La route devient le théâtre d'un dressage pavlovien féroce qui infantilise, culpabilise et débilite, ce au moment même où d'autres formes de criminalité sont traitées avec une compréhension et un

tact extrêmes. L'avocat Maurice Von der Mühl décrit bien cette évolution paradoxale dans son livre totalement occulté Non à la peine de mort sur les routes.

Cette loi, pourtant, s'accorde à merveille avec la tendance actuelle de la philosophie automobile, axée sur la *sécurité* et l'*assistanat*. Si ces notions sonnent moins sexy que *vitesse*, *prestige* ou *liberté*, elles n'en sont pas moins hautement profitables. Elles justifient l'empêchement du parc automobile et l'inclusion de mille gadgets sophistiqués auxquels ni le conducteur, ni même son mécanicien, n'osent plus toucher. Certains véhicules ne peuvent plus rouler s'ils ne sont pas suivis par GPS. Cela offre aux constructeurs la possibilité d'analyser leur fonctionnement en temps réel. De la sorte, les clients payants deviennent les « beta-testeurs » de leurs nouveaux modèles. On peut les immobiliser à distance en cas de non-paiement de leur leasing. On connaît même des cas où le conducteur a été dénoncé par le constructeur pour une infraction non perçue par la police !

#### VERS L'HUMAIN À BÉQUILLES INTÉGRÉES

Ce qui écrase l'humain réjouit les structures. Dans les démocraties modernes, cet écrasement a pour alibi le principe de précaution. L'État est heureux de continuer à percevoir la manne des taxes sur les carburants grâce à des véhicules inutilement lourds, tout en rognant grâce à des lois sécuritaires la liberté d'action des individus. L'industrie, elle, continue d'offrir des performances de course sur des engins prévus pour une circulation de tortues couvées par les radars. Les dispositifs de sécurité passive et active sont ainsi surdimensionnés en fonction de conditions d'utilisation qui n'existeront jamais. D'une pierre, l'industrie fait ainsi trois coups :

- ELLE ALOURDIT LES VÉHICULES ET REPOUSSE AINSI UN DÉCROCHEMENT CONCRET DE LA DÉPENDANCE PÉTROLIÈRE ;
- ELLE JUSTIFIE PAR DES INNOVATIONS TECHNIQUES MARGINALES UN RACCOURCISSEMENT DE LA DURÉE DE VIE DES MODÈLES ET UN RENOUVELLEMENT PLUS RAPIDE DU PARC ;
- ELLE MAINTIENT, AVEC DES COMPTEURS CALÉS À 260 OU 300, L'ILLUSION DE LIBERTÉ ET LA TENTATION DE TRANSGRESSER QUI GARNIT LA CAISSE DES AMENDES ET CONTRAVENTIONS ET MAINTIENT LE CONDUCTEUR EN ÉTAT PERMANENT DE CULPABILITÉ.

A ceci vient s'ajouter une panoplie d'auxiliaires à la conduite, à la navigation et au parage qui diminue objectivement la compétence des conducteurs et les rend dépendants de ces béquilles. Pourquoi s'entraîner au parage latéral quand l'ordinateur peut le faire pour nous ? Dans Forteresse, son roman d'anticipation visionnaire, Georges Panchard représente comiquement une humanité des années 2030 incapable de marcher sans ses *youpalas* pour adultes et roulant dans des voitures suédoises hypersécurisées... à 35 km/h ! Cette vision d'avenir frappe par sa justesse. Notre voiture du futur sera un cocon intelligent conduisant lui-même ses occupants vers leur destination dans un confort et une sécurité de cellule molletonnée. D'ici à ce qu'il décide de lui-même de

la destination et de l'horaire, il n'y a qu'un pas, que nous accueillerons avec soulagement.

Plus nous déléguons le pilotage de notre vie aux systèmes et aux machines, et plus nous perdons la conscience de ce qu'est notre liberté. La seule contrepartie de cette course à la dépendance est une meilleure sauvegarde de notre intégrité corporelle. A quoi nous sert la vie si c'est pour vivre enchaînés ? Cette éternelle question des rebelles, le monde industrialisé ne se la pose plus. L'évolution de l'automobile résume à elle seule le cheminement délibéré de l'*homo œconomicus* vers l'esclavage.

■ AUTOMOBILE, ÉCONOMIE, ENVIRONNEMENT, AIR DU TEMPS, SUISSE,

URL: <https://antipresse.net/lautomobile-une-cellule-pour-rever-de-liberte/>

.....

## Philippe Nantermod : pourquoi dire NON à la redevance généralisée pour le service public?

LE DÉSINVITÉ DE LA SEMAINE. AP 15 | 13/03/2016

**P**HILIPPE NANTERMED, NÉ EN 1984, EST CONSEILLER NATIONAL SUISSE (PLR) ET PASSIONNÉ PAR LE DÉBAT PUBLIC. ADVERSAIRE DE PRINCIPLE DE LA MAINMISE DE L'ÉTAT SUR LA SOCIÉTÉ, IL S'OPPOSE ARDEMMENT À LA RÉVISION DE LA LOI SUR LA RADIO ET LA TÉLÉVISION (LRTV) QUI PRÉVOIT UNE REDEVANCE GÉNÉRALISÉE POUR LA RÉGIE AUDIOVISUELLE FÉDÉRALE (SSR).

Cette révision, adoptée en 2015 et qui doit être appliquée dès 2018, suscite des interrogations de fond. A l'heure où les sources d'information et de divertissement se diversifient et se libéralisent, comment justifier que des médias d'État soient financés par tous — particuliers et entreprises —, même ceux qui en consomment très rarement, voire jamais ?

Dans le texte qui suit, Philippe Nantermod livre l'argumentation essentielle de son initiative « No Billag ! ».

### NO BILLAG : le service public au XXI<sup>e</sup> siècle

« NO-BILLAG » a un but simple : supprimer le financement par des taxes des chaînes de télévision pour le remplacer par un paiement en lien avec la consommation réelle des spectateurs, qu'il s'agisse d'un abonnement ou d'un pay-per-view.

Un tel principe ne pouvait pas être admis dès les débuts de la SSR pour des

raisons principalement techniques. Lorsqu'une télévision captait les ondes du ciel et que le seul moyen de contrôle consistait à enregistrer les appareils, il ne pouvait exister d'autre moyen de financer le service que d'imposer une taxe sur chaque téléviseur plutôt que de vendre des abonnements à la chaîne ou à l'émission. La redevance concrétisait grossièrement le principe du consommateur-payeur. La révision de la LRTV de 2015, adoptée par une majorité hasardeuse, a transformé cette redevance en véritable impôt, annihilant toute relation entre le prix payé et la consommation, à contresens de tous les développements récents propres à un Etat moderne.

Contrairement aux affirmations des partisans du statut quo, le projet proposé aux citoyens avec l'initiative NO BILLAG ne vise pas à démolir le « service public » ou à prendre une revanche supposée sur des médias dont l'orientation politique ne plairait pas aux initiants. Non, l'initiative vise à adapter les médias suisses aux évolutions technologiques et sociales.

Comme dans le domaine du livre, du cinéma, de la musique, de l'hôtellerie, des taxis ou du commerce de détail, celles et ceux qui ont cherché par des lois à forcer les consommateurs à maintenir leur habitudes qui valaient avant internet se sont tous plantés, avec plus ou moins de gravité. La télévision, et à moindre échelle la radio, seront certainement les prochaines victimes d'Internet si les élus ne réalisent pas que les changements sont plus profonds que le simple transfert de l'image du poste de télévision à la tablette. Ceux qui ne voient qu'un changement de support n'ont rien compris à l'évolution, mais sont forts dans les secteurs en question ; ils sont aujourd'hui les fossoyeurs des médias de demain.

La technologie a changé, et avec elle, l'offre télévisuelle a autant explosé qu'elle s'est transformée. Les films se regardent à la demande, les événements sportifs s'achètent à la carte. Les téléspectateurs zappent. Évidemment, une telle évolution ne peut que nourrir la discussion sur l'opportunité d'un financement aussi anachronique que celui que nous connaissons aujourd'hui des médias publics.

Est-il encore acceptable que ceux qui regardent cinq minutes de programme SSR par mois paient le même montant que ceux qui passent deux heures devant la RTS chaque jour ? Clairement, non. Il n'y a aucune raison, alors que l'on est capable de savoir exactement ce que chacun consomme, que les uns paient pour les autres. De la même manière, les CFF remplissent un rôle de service public sans pour autant que chacun paie le même montant, sans égard à sa consommation. De même, les factures de téléphone varient en fonction de l'utilisation concrète de chaque utilisateur.

D'aucuns s'inquiètent de la disparition hypothétique de l'offre télévisuelle helvétique, certains parlent même de disparition de la SSR. Aujourd'hui, les ménages élisent des représentants qui leur imposent de verser chaque année 400.- pour financer ce service. Je ne comprends pas pourquoi ces mêmes élec-

teurs ne continueraient pas à dépenser une somme environ similaire pour leur consommation télévisuelle si celle-ci n'était plus pillée par Billag, mais simplement échangée sur une base volontaire. A croire que les Suisses ne sont d'accord de payer que lorsqu'ils ont un pistolet sur la tempe.

Avec ce genre de réflexion, nous devrions tous être abonnés de force au *Matin*, avoir un demi-tarif envoyé automatiquement chaque 1er janvier par les Chemins de fer fédéraux et être inscrits sans discussion au théâtre municipal. C'est évidemment absurde. La SSR percevra toujours de quoi vivre, sans redevance, parce qu'elle saura répondre à la demande de son public et lui vendre ses produits. A défaut, c'est la concurrence des chaînes régionales, comme Canal 9 en Valais, qui pourra alors se battre avec les mêmes armes et contraindre la grande machine à devenir meilleure.

Aujourd'hui, le débat se cristallise autour de la définition du service public. Quelle discussion malsaine ! Le contenu du produit doit être défini par la rencontre de l'offre et de la demande, pas par une poignée d'élus siégeant dans des commissions. Comment assurer la réalisation d'un programme qui plaise, tout en remplissant des objectifs d'intérêt public, s'il doit suivre les méandres bureaucratiques du processus législatif ? Un programme adapté aux goûts d'aujourd'hui est un programme dynamique, qui puisse être adapté en fonction des goûts, renouvelé selon les nouveaux besoins des consommateurs, et non pas arrêté derrière les portes des séances de l'Assemblée fédérale. Mais pour y arriver, il faut considérer que le produit de la SSR est proposé aux citoyens plutôt qu'aux politiciens de Berne.

Comme trop souvent, le débat sur le financement de la SSR revient à chercher à bricoler des outils du XXème siècle sans comprendre les changements profonds qu'implique la révolution numérique du XXIe siècle. NO BILLAG est la seule solution sur la table pour réaliser cette adaptation.

■ TÉLÉVISION, LIBÉRALISME, IMPÔTS, SUISSE, ETAT,

URL: <https://antipresse.net/philippe-nantermod-pourquoi-dire-non-a-la-redevance-generalisee-pour-le-service-public/>

.....

## La fête à Satan

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 16 | 20.3.2016

**L**E 16 MARS DERNIER, J'AI PARTICIPÉ À UN DÉBAT TÉLÉVISÉ SUR L'ATTITUDE DE LA SUISSE FACE À L'AFFLUX DES MIGRANTS. ON M'AVAIT PRÉVENU AVANT L'ÉMISSION QUE JE SERAIS UN PEU ISOLÉ DANS MON « CAMP ». J'AURAIS EU DE LA PEINE À DÉFINIR PRÉCISÉMENT CE QU'ÉTAIT MON « CAMP », MAIS ON SE COMPRENAIT.

D'une manière générale, c'était le parti de ceux qui s'opposaient à la migration de masse. Il est difficile, m'avait-on dit, de trouver des voix défendant cette option. « Pas dans la population, en tout cas », ai-je fait observer. N'empêche : de fait, je me suis retrouvé seul face à une tablee comprenant des ministres, des administrateurs et des humanitaires.

La position du « un contre tous » en débat ne m'effraie pas, elle me convient même. On profite de l'avantage psychologique du *minority report* et l'on s'épargne le boulet des « alliés » compromettants qu'on aimerait faire taire. D'autre part, étant moi-même un produit des migrations, et ayant publié des livres chaleureux et ouverts sur la question, je n'avais aucune hypothèque morale.

Le problème, c'est que la bataille n'a pas eu lieu. Les deux armées se sont croisées et saluées courtoisement, de loin, avant de poursuivre chacune dans sa direction.

Il y a de nombreuses raisons, sur un plan rationnel et concret, de réfléchir sur les causes et les effets du phénomène migratoire. C'est la seule chose que, dans ma position, je crois pouvoir faire. Ce devrait être aussi le devoir de toute la chaîne des décideurs et des administrateurs faisant face à ce problème afin de pouvoir l'anticiper, le comprendre et éventuellement l'enrayer. Pour peu qu'on s'entende sur une hypothèse de base : que de déraciner un nombre indéfini de millions de musulmans au Moyen-Orient pour les disperser parmi des populations européennes agnostiques et réticentes dans des climats hostiles jusqu'en Scandinavie est une *tragédie* pour ceux qui migrent comme pour ceux qui les voient venir.

Mais c'est ce plus petit dénominateur commun qui pose problème, et qui a donc fait capoter le débat. Une confrontation suppose un point de contact, même infime.

#### LA « CHANCE » DES NANTIS

Plus vous montez dans la hiérarchie sociale, en Suisse comme dans d'autres pays développés, et plus votre acceptation du phénomène migratoire croît. Du *working poor* au haut fonctionnaire, la réaction passe du rejet égoïste, mais sincère, à l'« ouverture » plus ou moins spontanée. A trois mille francs suisses de revenu mensuel, c'est une calamité. A dix-huit mille, c'est une « chance » ! En plus de tous les avantages qu'ils offrent, les hauts revenus (ou l'appartenance aux structures de pouvoir) vous octroient le luxe de pouvoir afficher votre générosité. Il faut dire que le haut fonctionnaire risque beaucoup moins que le *working poor* de se voir menacé dans son emploi, ou simplement troublé dans son sommeil, par le voisinage de ces nouveaux arrivants.

Certes, il y a des exceptions, d'un côté comme de l'autre, et les médias s'emploient à monter en épingle les unes et à discréditer les autres. Mais le plan général, à l'heure où j'écris et au lieu d'où j'écris, est clair. Toute prise de posi-

tion autre que celle prônant l'accueil sans conditions passe pour excentrique et moralement vile. Sans quoi je ne me serais pas retrouvé seul contre six, en tant qu'alibi de pluralité, dans un débat d'audience nationale.

*On nous retire le droit d'être contre*, clame Botho Strauss. Mais il pourrait aller plus loin : on nous retire aussi le *droit de penser*. L'interdit ne porte pas seulement sur l'opinion, il s'étend aux facultés cognitives et logiques. La seule pensée admise est d'ordre pratique et logistique. Elle se borne à gérer le désastre. L'examen des causes et des conséquences est *a priori* écarté.

## LA NEF DES FOUS

Voyant rapidement que le débat n'aurait pas lieu, j'ai observé et j'ai réfléchi. Nos Suisses, toujours zélés, toujours premiers de classe, repoussent tant qu'ils peuvent la perspective d'une fermeture des frontières. Ils déplorent que les États voisins ferment les leurs, au risque de créer un entonnoir à migrants dont l'aboutissement, en cul-de-sac, serait la Suisse. L'évocation d'un recours à l'armée leur fait dresser l'échine. En même temps, certains exécutifs présents se plaignent, non du déferlement, mais de la clef de répartition dudit déferlement, espérant la corriger au détriment d'autres cantons. Sans s'apercevoir qu'ils adoptent par là même l'attitude « j'aime-les-migrants-mais-plutôt-chez-mon-voisin » qu'ils reprochent aux pays environnants. Puis, en duplex de Berne, on fait parler un apparatchik de l'humanitarisme d'État.

A l'écran paraît un visage presque comiquement défait sur fond de palais fédéral désert, filmé de nuit. L'ambiance évoque la chute de Saïgon ou les derniers jours des Ceausescu. L'apparatchik admet avec embarras que les mesures prises en collaboration avec l'UE n'ont donné aucun résultat, sinon symbolique, qu'aucune solution n'est en vue côté européen, mais que son gouvernement y croit. Qu'il restera solidaire de l'UE, dont il n'est pas membre, même lorsque tous les rats auront quitté le navire. En même temps, on voit bien qu'il n'y croit pas, qu'il aimerait crier aux fous, mais que sa fonction, son confort et toute son éducation le lui interdisent.

Il sait, lui — tout comme moi et comme les exécutifs — que la Suisse n'est pas le Liban. La population du Liban est certes faite d'un tiers de réfugiés, fais-je observer, mais c'est un vivier pour l'Hezbollah. Et ce sont pour la plupart des gens de même religion, victimes de conflits de proximité, en Syrie ou en Israël. Voudriez-vous donc libaniser la Suisse ? Pourquoi pas, laissent entendre les humanitaires. Il n'y a, disent-ils, qu'à étendre le concept de proximité. Insécurité ? Rumeurs. Terrorisme ? Exagérations. Conflit culturel ? On n'en parle même pas. Des esprits capables de mettre sur un même pied le capharnaüm libanais et la société suisse, régentée par le principe de précaution, les assurances et la prévoyance, peuvent bien réduire la terre entière à un camp de réfugiés.

Une image m'est venue à l'esprit. Mes interlocuteurs sont dans un canot



troué. Ils écopent tant qu'ils peuvent, mais l'eau monte sans répit. Ils écopent encore plus, mais personne ne songe à boucher le trou au fond de la cale. On n'ose même pas le constater. Si l'eau se répand, ce n'est pas à cause du trou, c'est parce qu'il y a *encore* de l'air au fond du canot, sous la ligne de flottaison. Qui sommes-nous pour empêcher l'eau d'occuper toute la place disponible ? Cette hypnose, composée à parts égales de peur et de conviction, porte un nom : l'aveuglement idéologique.

## IDÉOCRATIE

Les humanitaires, de conviction ou de profession, ont la haute main sur le processus. Leur position est la seule qui ne puisse être réfutée : il y a *là-bas* des gens qui souffrent, nous crient-ils, et nous ne les aidons pas assez. C'est évident. On n'en fait jamais assez pour panser la douleur du monde. Quoi que nous fassions, nous serons pleutres et égoïstes. L'argument humanitaire, émotif, a toujours existé. Mais il a toujours eu en face de lui l'argument politique, rationnel. Sauf que plus personne aujourd'hui n'ose se « salir les mains » en invoquant la raison d'État ou l'intérêt national. Les politiques ne sont tout simplement plus là. Ils ont décampé. L'humanitarisme est donc devenu raisonnable et la réflexion politique irrationnelle.

Dans une société réelle, fût-elle gouvernée par les plus hautes exigences morales, le devoir d'entraide s'arrête à la mise en péril de l'existence de ceux qui aident et, par là même, de leur capacité d'aider. On l'apprend à chaque décollage d'avion : quand tombe le masque à oxygène, vous êtes prié de l'appliquer d'abord à votre bouche avant d'aider votre enfant ou votre voisin. Aller au sacrifice ne peut être qu'une affaire personnelle. On ne l'exige pas d'une communauté à moins de vouloir sa disparition.

Mais pourquoi pas, en fin de compte ? Car nous ne vivons pas en Europe dans une société réelle. Nous sommes immergés dans une société idéologique, plus exactement idéocratique : le pouvoir public est tout entier fusionné avec l'idéologie, une idéologie de glorification de l'Autre (et donc d'abaissement du Même). Il ne lui est pas permis d'agir en dehors d'elle. S'il le fait — par remords ou par irruption de bon sens — ce sera en sous-main. Par exemple en assimilant la migration au terrorisme et attendant que la population elle-même en tire les conséquences. C'est ce que fit le pouvoir français en brandissant un passeport syrien retrouvé à côté d'un kamikaze du 13 novembre — passeport dont le détenteur fut ultérieurement retrouvé bien vivant en Serbie. C'est ce qu'a fait le commandant de l'OTAN en Europe, le général Breedlove, en déclarant le 2 mars que l'État islamique se répandait « comme un cancer » dans le milieu réfugié. C'est ce que font les ministres en lâchant des chiffres alarmants sur la criminalité des migrants, quitte à se rétracter le lendemain (comme le fit le ministre allemand de Maizière en octobre 2015).

Afin de garder la main sur l'ensemble du processus (action et réaction), le

pouvoir préfère monter des menaces fantasmatiques ou exagérées et occulter les actes réels. On livre ainsi une lutte féroce au terrorisme ponctuel — qu'on se rappelle les 5000 cartouches tirées contre les djihadistes de Saint-Denis ! —, mais on s'efforce d'atténuer et d'excuser les actes de terreur collectifs qui mettent concrètement en péril la paix et la sécurité de tous, comme les agressions de Cologne et d'ailleurs.

#### SANCTIFIER L'AUTRE, DISSOUDRE LE MÊME

De cette manière, l'on a découpé le terrorisme médiatique de ce qui devrait être l'un de ses foyers logiques naturels (et du reste revendiqué comme tel par l'État islamique lui-même) : le milieu migrant. La paranoïa publique traduite par l'état d'exception et les lois de surveillance s'arrête au seuil de la galaxie migratoire. Un pays comme la Suisse, qui fut tout entier mis en alerte cet hiver à cause de deux suspects syriens repérés à Genève (et discrètement relâchés début 2016), ne veut rien savoir des taux de criminalité ni du pourcentage de fausses identités parmi les migrants qu'il accueille.

De la même façon, il est interdit de s'interroger sur la démographie pour le moins étonnante de la vague migratoire. La proportion des hommes adultes dépassait les deux tiers à l'été 2015. Les ONG ne martèlent-elles pas que les femmes sont les premières victimes des conflits ? Si tel est le cas, qu'a-t-on fait d'elles ? Mystère.

Enfin, l'on évite également toute évocation des origines du mouvement, un imbroglio de causes qui foncièrement ne nous concernent pas : règlement de comptes historiques entre sunnites et chiïtes ; politique pétrolière et néocoloniale de l'Occident ; réveil de la Russie, expansion du néo-ottomanisme turc ; hostilité d'Israël aux régimes arabes laïcs. La seule part de responsabilité collective des peuples d'Europe réside dans leur passivité vis-à-vis des interventions de leurs pays pour le compte de l'OTAN au Moyen-Orient, interventions qui ont dévasté cette région et l'ont mise à la merci des fondamentalistes sanguinaires. Ils sont aujourd'hui priés de payer *personnellement* les dégâts de leurs propres gouvernements, et il n'est pas question qu'ils s'en rendent compte.

Dans un univers totalitaire, il n'est pas impensable de soumettre un corps social à des pressions qui peuvent le faire éclater. C'est même dans l'ordre des choses. Selon Hannah Arendt, le totalitarisme « n'est pas tant un "régime" politique qu'une "dynamique" autodestructive reposant sur une dissolution des structures sociales » (Wikipedia). Le mécanisme de cette dissolution était clairement visible lors de ce non-débat. Les humanitaires culpabilisent les administrateurs, qui à leur tour imposent aux exécutifs des missions impossibles. Ceux-ci s'en acquittent tant bien que mal auprès d'une population de plus en plus réticente. Or tout au bout de cette chaîne qui s'initie dans les abstractions géopolitiques, il y a des citoyens qui n'y sont pour rien, qui ne

demandent qu'à vivre comme ils l'ont toujours fait et à qui l'on explique qu'il n'en est plus question, que leur *normalité* n'est plus qu'un *égoïsme*.

La seule irruption de réalité concrète et locale, dans mon débat, est survenue lorsqu'un exécutif a avoué, face à une citoyenne pétitionnant contre un centre de réfugiés, que les populations n'auront pas le choix. De fait, le système fait passer les intérêts des migrants (et des milieux minoritaires qui les *veulent* en Europe) avant ceux de ses électeurs et contribuables. Il est même entré dans une course contre la montre : combien de millions réussira-t-il à injecter avant l'explosion — ou l'implosion ? La poursuite de cette politique imposera un lavage de cerveaux massif, une déculturation des populations locales et des mensonges permanents sur la nature des événements. Elle suscitera automatiquement le développement de mouvements identitaires qui serviront d'alibi à la restriction des droits démocratiques. Le bout du chemin n'offre que deux perspectives : la lobotomisation des peuples d'Europe dans leur conscience, leur culture et leur identité ou la guerre civile.

Depuis la médiatisation ignoble du cadavre du petit Aylan, les lamentations qui s'élèvent autour de la tragédie moyen-orientale résonnent de plus en plus comme le rire de Satan, le Diviseur.

■ SUISSE, MIGRANTS, DIABLE, TOTALITARISME, MÉDIAS,

URL: <https://antipresse.net/la-fete-a-satan/>

.....

## L'UDC n'est pas morte, mais elle doit tuer le père !

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 16 | 20.3.2016

**D**EPUIS QUE L'INITIATIVE DE MISE EN ŒUVRE SUR LE RENVOI DES CRIMINELS ÉTRANGERS A ÉTÉ NETTEMENT REFUSÉE (59 %), LES COMMENTATEURS PATENTÉS DES MÉDIAS SUISSES SE GARGARISENT DE DISCOURS CONVENUS DONT LES REFRAINS POURRAIENT ÊTRE « ON A GAGNÉ ! » OU « L'UDC A PERDU ! »

L'important pour les chantres de la presse bobo est de souligner l'unanimité, l'union sacrée anti-UDC. Les chefs de tous les autres partis n'ont donc pas manqué de saluer avec force *posts* ou *tweets* les militants engagés en première ligne contre la formation politique no 1 du pays, les représentants de la société dite civile censés avoir fait basculer l'opinion dans les derniers jours avant le vote, et, *last but not least*, les *people* ou « intellectuels » qu'on a découverts présents comme jamais dans cette campagne hautement émotionnelle.

« Cette mobilisation, note la ministre de la justice Simonetta Sommaruga, a

amené aux urnes des gens qui d'habitude n'y vont pas, notamment les jeunes ». Une mobilisation « par tous les moyens de communication possibles », sur un sujet « pas particulièrement sexy ». Des mots chics et chocs pour la pianiste du Conseil fédéral. Des mots qu'elle a ponctués d'une vision très particulière de la démocratie directe : « Personne ne devrait devenir tout puissant, pas même les citoyens »...

L'envolée lyrique anti-UDC prend même des accents opératiques chez son collègue de parti et président, Christian Levrat : « La société civile s'est mobilisée pour défendre clairement l'État de droit, la protection des minorités et l'humanité (*ndla : rien que ça !*), face à la xénophobie et aux tendances totalitaires de l'UDC ». Même le pondéré patron des Libéraux-Radicaux, Philipp Müller y est allé d'un satisfecit au parfum de grand soir : « Une dynamique incroyable... Des comités interpartis qui se sont formés spontanément... » Pour Le Temps, journal chouchou des bien-pensants, les Suisses ont préféré « la voie de la sagesse à la pyrotechnie politique ».

Bref, en résumé, tout le monde a gagné parce que l'UDC a perdu. CQFD. Mais le parti de Blocher a-t-il vraiment perdu cette bataille du 28 février ? Toni Brunner, son actuel président, n'est pas de cet avis : « La campagne a eu l'avantage de mettre sur le devant de la scène la problématique de la sécurité ». Et ce thème-là, personne ne le conteste, constitue du beau grain à moudre pour les agrariens. Par ailleurs, la mise en application de l'initiative contre l'immigration de masse passera sûrement par un nouveau scrutin populaire et donc une campagne des plus musclées. Sans oublier le match serré qui s'annonce autour de la problématique des juges étrangers. Des ingrédients qui font généralement le lit de l'UDC.

« Le vote du 28 est un accident de parcours, nous confiait cette semaine un parlementaire alémanique de l'UDC. Nos adversaires ne réussiront pas deux fois de suite une telle mobilisation. Et nous maîtrisons le calendrier, nous sommes capables de recommencer suffisamment tôt pour les empêcher de s'organiser efficacement ». Un de ses collègues romands acquiesçait : « Les médias et nos détracteurs habituels peuvent savourer leur champagne : les bulles vont passer très vite ! Notre électorat, c'est pratiquement un Suisse sur trois. Largement assez pour garder le pied au plancher et imposer notre agenda ».

Combative, l'UDC le restera donc, mais elle ne pourra toutefois faire l'économie d'un débat de fond s'agissant de ses instances dirigeantes. Aujourd'hui, Christoph Blocher et ses proches tiennent en effet toutes les commandes de l'avion. Ils assurent notamment le financement de pratiquement toutes les campagnes de votations, ainsi que des élections au niveau national. « C'est le seul point noir, la seule faiblesse de notre organisation », souffle un cadre haut placé de l'UDC, lui aussi anonyme tant on craint encore les colères de Blocher au sein du parti. « Ici, on ne remet pas assez en cause ni le chef, ni

ses soutiens historiques. En clair, on ne prépare pas correctement ceux qui doivent succéder aux équipes actuelles, car ces dernières n'en ont désormais plus pour longtemps ».

Quand on lui parle de la guerre de succession au sein du Front National en France ou de Forza Italia chez nos voisins transalpins, notre interlocuteur abonde dans le même sens : « Jean-Marie Le Pen et Silvio Berlusconi n'ont pas vu venir leur déclin. S'en sont suivies des batailles homériques. Blocher, c'est du pareil au même. Il se croit éternel, mais son entêtement freine l'émergence de nouvelles générations UDC. Car n'en déplaise aux bien-pensants, nous avons beaucoup de potentiel chez les jeunes, y compris d'origine étrangère. Si l'on parvient à gérer enfin cette transition – qui est, je pèse mes mots, indispensable – nous retrouverons très vite des sommets électoraux et des succès en votations ».

Pour l'avoir souvent côtoyé, je prends volontiers le pari que Christoph Blocher ne l'entendra pas de cette oreille. Partir, pourquoi pas ? Mais jamais, ô grand jamais, avant d'avoir remporté l'année prochaine la mère de toutes les guerres, le grand combat contre les bilatérales. Même si l'on peine encore à définir les contours de ce futur scrutin atomique, le « parrain » en fera une affaire personnelle et y investira ce qu'il faut d'argent pour inspirer une campagne ravageuse. Alors, alors seulement, il pensera peut-être à cette retraite que même les siens appellent aujourd'hui de leurs vœux.

■ UDC, SUISSE, FRONT NATIONAL, DROITE, NATIONALISME

URL: <https://antipresse.net/ludc-nest-pas-morte-mais-elle-doit-tuer-le-pere/>

.....

## Macron et Trudeau versus Schneider-Amman

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 17 | 27.3.2016

**C'EST UN PEU COMME SI VOTRE POTE BANQUIER OU ASSUREUR DU FITNESS DEVENAIT MINISTRE. ILS SONT JEUNES, SÉDUISANTS, ULTRA-COMPÉTENTS, TRUSTENT LES UNES DE MAGAZINES, OBTIENNENT DES RÉSULTATS ET DES SUCCÈS INDISPUTABLES.**

Le ministre français de l'Économie, Emmanuel Macron, et le Premier ministre canadien, Justin Trudeau, sont en train de bouleverser les codes de la politique. De repousser dans l'ombre le modèle à costume gris façon François Hollande ou Johann Schneider-Amman...

Jadis les politiques avaient une expérience souvent conséquente, une profession, un véritable socle intellectuel. Poincaré était un brillant avocat, Clemenceau un médecin et un journaliste mordant, de Gaulle un officier

visionnaire, Blum et Pompidou des conseillers d'Etat d'envergure, Raymond Barre professeur d'université, pour ne citer que quelques exemples prestigieux. Aujourd'hui, nous avons affaire à une espèce nouvelle de purs politiciens, issus des hautes écoles et des cabinets parlementaires. Ils ont le sens absolu de la communication et bâtissent leur carrière sur un réseau, familial ou clanique. Jouent clairement la carte d'un certain narcissisme en étalant leurs passions et leur vie privée dans les médias.

#### BIÈRE, SANDWICH AU THON ET TATOUAGES

Prenez Justin Trudeau, le fils de Pierre Elliott, Premier ministre du Canada durant seize ans. Justin – c'est ainsi qu'il se fait appeler – a accédé au même poste grâce à son sourire ravageur et un charisme réformiste qui n'est pas sans rappeler un certain Tony Blair, précurseur du genre. Parmi ses premières décisions – qui peuvent paraître anecdotiques mais qui sont en fait extrêmement révélatrices – la mise à l'écart du mobilier historique des Premiers ministres au profit d'un petit bureau modeste du type Monsieur et Madame Tout-le-monde; ou encore un appel aux citoyens pour constituer sa nouvelle équipe, démarche qui lui a ramené en quelques jours la bagatelle de 22'000 curriculum vitae. Entre deux dossiers épineux, Trudeau fils, 44 ans, 1 mètre 88, a gardé sa bonne vieille habitude de prendre une bière et un sandwich au thon au pub, en bras de chemise, ce qui permet aux convives d'apprécier ses tatouages.

On est là à des années-lumière du Canada de son prédécesseur Stephen Harper, qui frissonnait d'une peur de l'autre et de l'ennemi potentiel typiquement nord-américaine. Justin, lui, vante un libéralisme où les civilisations communiquent encore et s'efforcent de se construire un avenir commun. Il n'hésite pas à parler de la qualité des services de santé, de la culture bilingue du pays, de la paix, du travail à partager. Ou plus récemment, de l'accueil des réfugiés par dizaines de milliers. Voire même de la compréhension des vrais musulmans.

Il faut dire que Pierre Elliott, son père, avait une indéniable fibre sociale, sa première initiative à la fin des sixties avait été ainsi de décriminaliser l'homosexualité, de légaliser l'avortement et de financer la culture. Une telle éducation laisse donc forcément des traces orientées vers les grands changements de société. Sans oublier que le jeune garçon a pu côtoyer grâce à son père des personnalités comme Margaret Thatcher ou Ronald Reagan. Il était du reste encore bébé lorsque Richard Nixon pronostiqua qu'avec un tel papa, il deviendrait un jour « PM ».

Bien sûr, les opposants du nouveau Trudeau stigmatisent une certaine naïveté politique, notamment dans l'analyse de la situation mondiale et du terrorisme international, mais sur le terrain, à la base, la mayonnaise citoyenne semble bel et bien prendre. Les Canadiens éprouvent une vraie

nostalgie des temps où tout allait bien, et Justin, c'est dès lors leur nouvelle potion morale, celle qui leur promet un virage à 180 degrés.

### UN COUPLE TRÈS SINGULIER

Ancien banquier d'affaires et chouchou du président Hollande, Emmanuel Macron, 38 ans, présente un profil tout aussi spectaculaire que Justin Trudeau. Capable de ne pas se raser durant plusieurs jours même lorsqu'il est représentation officielle. De faire des discours en anglais dans les universités de Voltaire et Rousseau. De courir les soirées au bras de sa compagne, qui fut autrefois sa professeure et qui a vingt ans de plus que lui, ce qui est loin d'être banal dans le monde politique français et lui a valu par conséquent l'admiration sans condition de la presse féminine et des cercles people parisiens.

« Je ne cache pas ma vie privée, confiait-il au "Times", parce que je trouve que ce serait ridicule et que, lorsqu'on s'engage en politique, on s'engage pleinement. Je ne la cache pas parce que je pense que nos proches subissent suffisamment de pressions pour mériter une place à nos côtés ». Et de facto, son épouse dispose d'un bureau mitoyen du sien, mais elle est bénévole et non rémunérée par le ministère. Macron ou « De la transparence en démocratie » !

Devenu ministre de l'Économie, l'ancien secrétaire général de l'Élysée affiche une philosophie révolutionnaire au pays de la Révolution. Pour lui, l'État n'est pas là pour protéger les ouvriers contre les patrons capitalistes : il est là pour proposer les conditions saines et indispensables pour faire tourner la machine et favoriser les entreprises. Ça lui a valu une suspicion ravageuse de la part de toute la gauche tricolore et des syndicats, mais le soutien inattendu d'à peu près toute la droite intelligente. Du coup, il est l'un des rares dans la cacophonie actuelle à comprendre le ras-le-bol du peuple et sa crise de confiance en les élites. Il a le tutoiement facile et – comme Trudeau – un sourire ravageur qui rappelle vraiment Tony Blair.

### LE TEMPS DES ROTHSCHILD

Révéléateur des temps politiques qu'il annonce, son rapport à l'argent. Macron n'a ainsi jamais fait mystère du million qu'il gagnait à la banque Rothschild, par rapport aux 180'000 francs qu'il perçoit aujourd'hui de la République. Mais de préciser en dénonçant le tabou de l'argent en France : « J'ai choisi de servir mon pays sous François Hollande alors que j'aurais pu, c'est vrai, devenir beaucoup plus riche (...) Je suis profondément choqué que les gens désapprouvent ma réussite professionnelle. Quand on réussit, c'est preuve que la mobilité sociale existe ». On retrouve là le sens du discours de Justin Trudeau...

Les grands dossiers à la sauce Macron ? L'Europe, qu'il peut parfaitement envisager sans les Britanniques, car pour lui, pas question de concessions, on avance ensemble ou on n'avance pas. Une vraie flexibilité pour les entreprises,

qu'elles puissent engager en période de haute conjoncture et licencier sous avis de tempête. Et surtout, Macron veut en finir avec toutes les barrières réglementaires. « Toutes les mesures que je défends, dit-il, visent à rendre l'économie plus souple et plus mobile ».

Nous voilà donc à des galaxies de nos braves conseillers fédéraux. Regardez les photos de Justin Trudeau et d'Emmanuel Macron. Et écoutez leurs discours respectifs. En face, jetez un œil sur youtube.com en ciblant le discours du président de la Confédération, Johann Schneider-Ammann, vantant l'usage du rire pour les malades, un must tragi-comique. Ou suivez les conférences de presse de Simonetta Sommaruga, Didier Burckhalter ou Guy Parmelin... Le résultat est terrible : la Suisse n'a ni Trudeau ni Macron et sa politique se meurt.

Je mettrais de côté quelques personnages porteurs d'espoir : Philippe Nantermod, le PLR valaisan ; Jean Christophe Schwaab, le PS vaudois ; Thomas Aeschi l'UDC zougais, ou même une Christa Markwalder, la PLR bernoise. Mais ne rêvons pas : en France comme en Suisse, le gris des costumes seniors est encore et toujours de rigueur.

■ POLITIQUE, SUISSE, FRANCE, FINANCE, ÉCONOMIE

URL: <https://antipresse.net/macron-et-trudeau-versus-schneider-ammann/>

.....

## Liliane Held-Khawam: les Etats sont-ils en train de devenir des sociétés anonymes ?

LE DÉINVITÉ DE LA SEMAINE. AP 17 | 27.3.2016

**G**ESTIONNAIRE D'ENTREPRISES, CONSEILLÈRE EN MANAGEMENT, LILIANE HELD-KHAWAM TIENT EN TOUTE DISCRÉTION UN BLOG ÉTONNANT. ON Y DÉCOUVRE UNE CHRONIQUE DOCUMENTÉE DE LA « RÉORGANISATION DU MONDE » SELON LA LOI DES CORPORATIONS.

Qu'il s'agisse de fiscalité, de monnaie, de politique énergétique ou de transhumanisme, l'auteur montre avec sang-froid et précision le détournement des institutions publiques et des coutumes héritées vers un nouveau modèle, transversal et transnational, de pouvoir et de « gestion » de la masse humaine.

LHK n'avance rien sans preuve. Aucune arrière-pensée « conspirationniste » dans ses analyses, mais une froide et rationnelle description des faits, doublée d'une remarquable capacité de synthèse. C'est ce qui confère à ses essais une



pénétration redoutable et une hauteur de vues qui évoque par moments les visions futuristes d'un Alexandre Zinoviev.

Explorant des zones d'ombre où les médias de grand chemin ne s'aventurent pas, LHK finit par s'interroger sur ce qu'il reste de l'intérêt public et de la démocratie elle-même dans des Etats qui se transforment, morceau par morceau, en sociétés anonymes au profit et sous l'impulsion de castes non élues. A partir de deux exemples touchant son pays, la Suisse — la politique monétaire et le bradage de l'énergie hydraulique — elle nous montre à quel point les peuples sont abreuvés d'illusions sur les agissements véritables de ceux qui devraient défendre leurs intérêts. Cet entretien général sera utilement complété par des lectures tirées de son site.

- A ÉCOUTER: L'ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SLOBODAN DESPOT LE 24 MARS 2016 (40 MIN. SUR SOUNDCLOUD).

- GLOBALISATION, MONDIALISME, ÉCONOMIE, SUISSE, TOTALITARISME

URL: <https://antipresse.net/liliane-held-khawam-les-etats-sont-ils-en-train-de-devenir-des-societes-anonymes/>

.....

## RBI : vers une Suisse sociale de cœur et libérale de raison ?

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 19 | 10.4.2016

**L** E 5 JUIN PROCHAIN, LES CITOYENS SUISSES SE PRONONCERONT POUR OU CONTRE UN REVENU DE BASE INCONDITIONNEL OU RBI.

Si le Conseil national a rejeté l'initiative par 157 voix contre 19, et le Conseil des États par 40 voix contre 1 et trois abstentions, le débat fait désormais rage entre les milieux économiques qui craignent pour la santé des entreprises et de l'emploi, et les promoteurs du tout social qui voient dans cette votation une chance unique de garantir une vraie dignité pécuniaire à l'ensemble de la population helvétique. Pour les uns, l'actuel filet de protection des citoyens (chômage, rentes AI et aide sociale) a fait ses preuves et n'a nul besoin de lifting. Pour les autres, instaurer un revenu de base inconditionnel, donc verser un certain montant à chaque Suisse indépendamment de ses revenus, équivaldrait à garantir à tout un chacun de pouvoir participer dignement à la vie du pays. Les premiers hurlent au loup et jurent que le nombre de personne exerçant une activité lucrative baisserait inévitablement en cas d'acceptation, que cela aggraverait le manque de main-d'œuvre et de personnels qualifiés, qu'il faudrait alors augmenter massivement les impôts pour financer tout ce

dispositif. Les seconds parlent de bonheur pour tous et argumentent sur le thème « 2500 francs par adulte et 625 par ado ou par enfant, ce n'est pas cher payé ». A noter qu'à la base de cette initiative, on retrouve un entrepreneur, Daniel Häni, qui milite pour le RBI depuis un bon quart de siècle, au travers d'ouvrages, de films et de tribunes publiques. En 1998, ce Bâlois a même créé un lieu de vie, le Café Unternehmen Mitte, où se mêlent les PME en coworking, les artistes et les agitateurs d'idées. Sur les principes sociaux du partage, le tout génère 3,5 millions par année avec un millier de clients chaque jour. Häni expérimente lui-même son idée en se contentant pour vivre des 30'000 francs qu'il reçoit d'une fondation. Son leitmotiv est simple : « les Suisses pourraient vivre mieux ensemble, ils vivent aujourd'hui en dessous de leur potentiel ». Ou encore, plus directement : « Non pas travailler pour obtenir un salaire, mais avoir un revenu pour mieux travailler et vivre ». Au bout du compte, Häni estime que les citoyens seraient au paradis et moins manipulables.

## Le vrai prix du bonheur

Les chiffres objectifs d'un tel dispositif ? La Confédération a calculé (données 2012) qu'un oui l'obligerait à verser 208 milliards de revenu de base aux 6,5 millions d'adultes et au 1,5 million d'enfants et d'adolescents que compte grosso modo le pays. Là-dessus, il y a quelque 55 milliards d'économie sur la sécurité sociale. Les fonds à dénicher, soustraction bien comprise, sont donc de l'ordre de 153 milliards. A partir de là, on prélèverait 128 milliards sur le revenu professionnel, en retranchant 2500 francs aux citoyens ayant un salaire supérieur au RBI, ceux se situant en dessous déduisant l'intégralité de leur rétribution. Resteraient alors à financer 25 milliards. Les initiants évoquent une taxe sur le trafic numérique, la Berne fédérale une hausse de 8 points de la TVA. Toute la difficulté réside dans le fait qu'il n'existe à l'heure actuelle aucune expérience internationale du type RBI (sauf peut-être en France et en Allemagne où l'idée fait son chemin dans divers rapports ministériels) et que la Suisse ferait œuvre de pionnière dans un domaine où on ne l'attend pas forcément. Elle devrait sans doute réinventer un rôle pour le travail rémunéré, se trouver une cohésion sociale nouvelle, un filet de protection sociale complètement redessiné. Bref, un travail de titans ! Cette réflexion, un homme la conduit depuis quatre ans maintenant au royaume du capitalisme triomphant : Nick Hanauer, millionnaire du numérique ayant débuté dans le commerce d'oreillers, gourou du contrôle des armes à feu, et philanthrope du salaire minimum aux États-Unis. D'élections municipales en élections régionales, de référendum en décisions d'entités locales (villes, institutions, grandes entreprises), il soutient et finance depuis 2012 toutes les campagnes qui permettent de doubler le salaire minimal américain, ces

7.25 dollars de l'heure qui constituent la base vitale de l'Amérique profonde. Porté à 15 dollars, ce revenu n'est rien d'autre qu'une vraie redéfinition du capitalisme qui bat en brèche le vieux principe états-unien dit de « la richesse cascade » qui veut que plus les patrons font de profits, mieux cela vaut pour tout le monde. Pour Hanauer, comme il le disait récemment dans « The Atlantic », « investir dans la classe moyenne est la meilleure chose que l'on puisse faire en faveur des entreprises ». Et son combat porte ses fruits. D'abord à Sea-Tac, petite ville de la banlieue de Seattle, puis à Seattle même, puis à Los Angeles et à San Francisco. Désormais, même l'État de New York envisage d'adopter les quinze dollars horaires comme salaire minima.

## Un cercle vertueux de prospérité

Là où les patrons suisses s'emportent en affirmant qu'un RBI accroîtrait le chômage — exactement ce que martèlent leurs homologues américains confrontés au philanthrope et à ses amis — Nick Hanauer parle d'un cercle vertueux de prospérité. Soutient qu'au contraire, cela générerait de l'emploi car la demande en produits et en services des travailleurs mieux dotés augmenterait à coup sûr. Il appelle ça la théorie du middle-out economics (économie qui vient du milieu ou des classes moyennes), un concept qu'on retrouve même depuis quelque temps dans les discours de Barack Obama, c'est dire s'il a fait du chemin, même s'il faut clairement une économie solide par aller dans cette direction, ce qui n'est pas encore tout à fait le cas dans la zone Amérique... Et l'économie suisse, alors ? Selon les initiants du Revenu de Base Inconditionnel (sondage DemoSCOPE janvier 2016), seuls 2 % des Suisses arrêteraient de travailler, et 8 % pourraient l'envisager. Aucun risque dès lors de susciter une démotivation généralisée dans notre sacro-sainte sphère professionnelle. Cette même étude souligne qu'en cas de oui le 5 juin, 67 % des Suisses n'auraient plus aucune peur existentielle, 54 % profiteraient de cette aubaine pour parfaire leur formation, 22 % opteraient pour le statut d'indépendants, 40 % s'engageraient davantage dans le bénévolat et 53 % passeraient plus de temps en famille. Un tableau idyllique pour celles et ceux qui croient encore en certaines utopies. D'ailleurs, 60 % des 20-35 ans — la fameuse « génération Y » — pensent que ce RBI verra le jour en Suisse même si cela prendra du temps et que l'initiative du 5 juin a peu de chance de passer la rampe. Le sondage commandé par Daniel Häni nous offre en outre une conclusion qui ne plaira guère aux milieux patronaux mais qui dit beaucoup de choses de notre pays. 98 % des Suisses interrogés affirment en effet qu'ils continueraient de travailler avec le même entrain même en recevant 2500 francs par mois. Häni, entrepreneur social de cœur et libéral de raison. Comme la Suisse de demain ?

- SUISSE, SOCIÉTÉ, POLITIQUE, ÉCONOMIE, LIBÉRALISME

URL: <https://antipresse.net/rbi-vers-une-suisse-sociale-de-coeur-et-liberale-de-raison/>

.....

## Vienne, Venise, Vail, Valais : les vérités du tourisme de demain

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 20 | 17.04.2016

**D**ANS LES ALPES FRANÇAISES COMME DANS LES ALPES VALAISANNES, LES AUTORITÉS, IMMUALES, MISENT ENCORE ET TOUJOURS SUR LES SPORTS D'HIVER, À GRANDS COUPS DE CANONS À NEIGE LÀ OÙ LE CLIMAT NE PERMET PLUS UN REVÊTEMENT NATUREL. AU MIEUX, L'ÉTÉ VENU, ON BALISE QUELQUES CHEMINS POUR LES MARCHEURS ET D'AUTRES POUR LES BIKERS ET LEURS VTT QUI RENVERSENT TOUT SUR LEUR PASSAGE. POURTANT LES EXEMPLES D'UN TOURISME DIFFÉRENT ET AMBITIEUX EXISTENT.

Prenez Vail, Colorado, ce qui se fait de mieux dans le domaine ski américain. On s'y rend en deux clics avec un système de réservations groupées, on y bénéficie des installations les plus modernes et les mieux cadencées, on peut même profiter des pistes de façon privative si l'on loue son appartement au travers d'une syndication qui offre cette facilité de plus en plus appréciée des vacanciers. L'été, pléthore d'événements ultra-spectaculaires, du rodéo géant aux meilleurs festivals de musique. De nombreuses stations européennes peuvent certes en dire à peu près autant, mais à Vail, on a poussé la réflexion bien plus loin qu'à Méribel ou à Verbier. Les institutions en charge du développement économique de la vallée ont en effet élaboré un concept où la qualité de vie, le dynamisme et l'adaptabilité de la communauté locale servent à attirer du vrai business, pas l'argent facile des remontées et des hôtels, non, les dollars des entreprises, petites, moyennes et grandes. Une fondation dotée d'un contact unique cherche et recrute des pourvoyeurs d'emplois à fortes valeurs ajoutées. Pour ce faire, on a mis en place un contrôle du coût des produits comme des terrains pour rester parfaitement concurrentiels avec des zones similaires plus au Sud ou en Californie. Bref, on a mitonné dans la vallée de Vail un véritable esprit de bienvenue : un esprit dit des entrepreneurs de montagne, habitués à relever tous les défis dans un climat plus rude. Une expérience dont les Européens, Savoyards et Valaisans en tête, feraient bien de s'inspirer. Informations, statistiques, conseils stratégiques sur [www.vailvalleymeans-business.com](http://www.vailvalleymeans-business.com).

## VIENNOISERIES MARKETING

Second exemple de tourisme offensif : Vienne. La capitale autrichienne vient de boucler une année tout simplement record avec des nuitées en hausse de 13 %, à plus de 1,7 million, avec pour la première fois des revenus générés au-dessus du milliard d'euros. Le secret de nos voisins ? Des facilités pour les congrès, foires, séminaires, conférences ou festivals au top de l'efficacité, avec un marketing groupé pour faire connaître loin à la ronde les atouts viennois. Ainsi, en 2015, Vienne a accueilli, tenez-vous bien, 3685 congrès ou assimilés, soit 81 % des revenus touristiques, pour plus de 19'000 places de travail. Une étude du cru vient en outre de déterminer qu'un participant à une conférence viennoise y dépensait journalièrement 534 euros. Quand je pense que le Valais rêve depuis vingt ans d'organiser les Jeux Olympiques alors que ses hôteliers seraient parfaitement incapables d'accueillir un congrès d'envergure réellement mondiale !

L'autre atout du tourisme viennois fait également cruellement défaut sous nos latitudes : on y a repensé la muséologie et l'offre muséale à l'aune des critères les plus modernes. Même le business peut y louer des prestations culturelles. On est là à des années-lumière de nos musées austères sans guide ni coin pour enfants. Pour une Fondation Gianadda ou une Fondation Arnaud, combien d'expériences mal abouties pour nos courageux visiteurs !

## VENISE : LA CARTE LOCALE

Plus près de chez nous, bien que prise d'assaut par des paquebots dix fois plus gros que le Titanic, Venise continue de développer son tourisme en jouant ses propres jokers. Et si 20 millions de visiteurs défient chaque année 58'000 Vénitiens dans un combat totalement inégal, ceux-ci résistent. Bien sûr, les principales attractions de la Cité des Doges demeurent le fer de lance de leur stratégie économique, mais désormais, on peut même bénéficier de découvertes à thèmes à forte valeur ajoutée, comme les découvertes des Palais privés sur fond de gastronomie et de musique, comme les itinéraires culturels de Corto Maltese ou de Vivaldi. La couleur locale, ici, n'est pas feinte. Avec ses grandes traditions de qualité et de professionnalisme, elle est mise en avant pour fidéliser la clientèle tout en lui donnant l'impression d'être autre chose qu'une invitée de passage. Dans les quartiers les plus authentiques, on a même instauré un tarif que les habitants disent vénitien et qui consiste à payer moins cher des consommations prises debout dans des espaces aménagés à cet effet. Côté attractions et transports, on fait dans le ticket groupé et on s'efforce de maintenir des prix abordables. On est là très loin du n'importe quoi régissant certains tarifs dans nos stations alpines.

## DES PISTES POUR LE VALAIS

Les quelque 25'000 PME suisses actives dans le tourisme souffrent

aujourd'hui de la politique du franc fort. Et la Suisse accuse aussi le coup d'une évolution plus fondamentale, révélée notamment au plan mondial par l'Institut IPK : ces cinq dernières années, les villes ont gagné 58 % de clientèle, tandis que les campagnes en perdaient 17 %. Pour la montagne, l'habitat fragmenté et pas toujours suffisamment rénové complique encore l'accueil. Alors que faire ? Regrouper ses forces, comme l'ont fait les gens du Colorado. Améliorer les infrastructures, sur le modèle choisi par les Autrichiens. Innover sans cesse, à l'instar des Vénitiens. Et surtout, investir dans l'outil de travail, l'une des choses les plus difficiles à faire dans les régions périphériques de montagne.

Comment peut-on faire de l'argent sérieusement avec le tourisme en Valais quand on compte pas moins de 67 organisations de promotion sur un petit territoire peuplé d'à peine 330'000 habitants ? Comment gérer individuellement chacun son petit télésiège à l'heure mondiale du contrôle des coûts. Comment faire venir de nouveaux invités si on ne leur présente que de vieux produits datés et déconnectés des curiosités contemporaines. Il faut décidément impérativement repenser notre *business model*, penser global, ensemble, et surtout, inventer très vite les outils qui nous font encore défaut.

■ SPORT, SUISSE, ÉCONOMIE, USA, ENVIRONNEMENT,

URL: <https://antipresse.net/vienne-venise-vail-valais-les-verites-du-tourisme-de-demain/>

.....

## Après le naufrage Swissair, la noyade Swisswater ?

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 21 | 24.4.2016

### **A** PRÈS LE NAUFRAGE SWISSAIR, LA NOYADE SWISSWATER ?

Je vis dans un pays de conte de fées, le Valais. L'air y est pur, la montagne majestueuse et l'eau claire y ruisselle de partout. Depuis un siècle, ce canton — comme d'autres régions alpines — a bâti un admirable système de production hydroélectrique. Il est puissant, sûr, non polluant et parfaitement intégré au paysage. Ces tranquilles lacs de montagne que nous longeons lors de nos balades semblent être là depuis la création du monde : ce sont des réservoirs artificiels. Ces conduites qui dévalent les coteaux acheminent l' au vers la plaine où elle sera convertie en mégawatts dans des usines silencieuses et discrètes, souvent enterrées.

Pour en arriver là, les communautés de ce pays ont investi pendant des

décennies dans des travaux pharaoniques. Le barrage de la Grande-Dixence est le plus haut barrage-poids du monde. Son édification a été un exploit légendaire, chanté par Chappaz et Godard. Il est au cœur d'un réseau complexe de vases communicants reliés par des dizaines de kilomètres de galeries. A des siècles d'ici, on admirera encore la sagesse, la ténacité et l'intelligence des hommes qui ont su aménager une telle industrie au cœur des Alpes sans les dénaturer.

Or voici qu'on nous apprend que ce patrimoine serait en passe de devenir un boulet. Que notre énergie hydraulique n'est plus compétitive, qu'elle coûte trop cher. Que les sociétés de distribution font des déficits.

Je ne crois pas être le seul à avoir été abasourdi par cette révélation. Si l'hydraulique des Alpes suisses n'est plus rentable, quelle autre production d'énergie pourrait l'être ? Les grands barrages ont été construits une ou deux générations avant nous et dureront bien plus longtemps que des centrales thermiques ou nucléaires. La matière première ne risque pas de manquer, même si le réchauffement climatique fait reculer les glaciers. Le jour où il ne pleuvra plus sur les Alpes, cela signifiera que le cœur de l'Europe sera devenu inhabitable.

L'effectif humain nécessaire à cette production est relativement peu nombreux. L'empreinte écologique ? Nulle. La demande ? Elle ne risque pas de baisser.

Comment diable peut-on perdre de l'argent avec un outil pareil ? me suis-je donc demandé, comme beaucoup de citoyens de ces contrées.

#### LES BANANERAIES NE BOUGENT PAS NON PLUS

Mon étonnement aurait pu en rester là. Les technocrates qui sortent par troupeaux des universités sont capables de faire capoter les entreprises les plus stables. Quelle était déjà cette régie de chemins de fer qui a dû faire élargir tous ses quais de gare parce qu'elle avait commandé des trains trop larges ?

Puis j'ai entendu, dans les médias, une petite phrase qui m'a fait penser qu'il pouvait y avoir autre chose, dans cette affaire, que de la mauvaise gestion. Cette petite phrase avait été répétée coup sur coup, telle quelle, par plusieurs personnalités politiques connues pour leurs orientations ultralibérales. Expliquant qu'il fallait confier le sort de l'industrie hydraulique aux lois du marché, ces personnalités répétaient ceci :

De toute façon, ils ne vont pas partir, les barrages. Personne ne va les emporter...

Bien entendu que personne ne va les emporter, ces mastodontes imbriqués dans la roche. C'est un truisme. Cela va de soi ! Mais justement : cela va *trop* de soi. Lorsque les politiques recourent aux truismes, cela signifie qu'ils vous

enfument. Qu'ils veulent endormir votre vigilance ou, comme les hypnotiseurs, fixer votre attention sur un sujet secondaire.

Dire aux Suisses que personne ne va emporter leurs barrages, c'est les anesthésier en prévision de leur vente à des intérêts privés. Cela revient à dire aux Congolais que personne ne va délocaliser les mines du Katanga. Ou aux paysans d'Amérique centrale que *leurs* bananeraies ne vont pas partir parce qu'elles sont rachetées par *United Fruit*. Cela leur fera une belle jambe...

Que sous-entendait-on dans le cas qui nous occupe ? Qu'à la rigueur, on pourrait récupérer les barrages ? Qu'on pourrait au besoin chasser les repreneurs ? Dans un pays où l'on a un respect fanatique de la propriété privée ? Voyons...

### L'ENJEU STRATÉGIQUE

Cet argument démagogique trop souvent répété trahit donc un travail (en l'occurrence maladroit) de communicateurs, de *spin doctors*. A quelle fin ?

M'est revenue à l'esprit une visite dans une station de pompage-turbinage des Alpes, voici quelques années. L'ingénieur en chef, un homme brillant, nous avait expliqué l'avantage stratégique du réseau hydraulique suisse : sa souplesse. J'ai appris alors que les Suisses achetaient de l'électricité bon marché à leurs voisins, dans les heures creuses de la nuit, afin de *repomper* l'eau dans leurs lacs pour la faire *redescendre* aux heures de pointe et revendre du kilowatt à plein tarif ! Les grands investissements récents dans les Alpes valaisannes avaient justement pour but non d'augmenter la capacité de production, mais de perfectionner encore ce système à vase clos en fonction du marché européen.

Les pays voisins n'ont pas cet avantage. La France produit essentiellement de l'électricité nucléaire. Le débit des centrales nucléaires n'est pas modulable : elles tournent à plein rendement ou elles ne tournent pas. L'Allemagne, elle, s'est équipée en une trentaine d'années d'un parc imposant d'éoliennes, complétés par du photovoltaïque. L'effort est remarquable, et grassement subventionné par l'État allemand. Mais ces deux productions sont par leur nature même tributaires de la météorologie.

Par ailleurs, l'Allemagne exploite des centrales à charbon. Son empreinte en matière Co2 reste colossale malgré l'effort consenti en faveur des énergies renouvelables. Il en va de même dans les pays de l'Est. Tout ce réseau européen est interconnecté. Le consommateur suisse ignore qu'au prix du kWh hydraulique suisse, propre, il consomme aussi de l'électricité de charbon tchèque, « sale », qui coûte bien moins cher à produire.

Là est justement le hic : l'industrie hydraulique suisse, si performante qu'elle soit, est concurrencée à l'échelle du continent par des productions à bon marché, mais très polluantes, ou des productions propres, mais très subventionnées. Ceci alors même qu'elle constitue le tampon et le balancier



indispensable à l'équilibrage de tout le système énergétique du continent. Qui ne voudrait mettre la main sur un tel levier ?

Le sens commun nous porterait à des solutions simples pour lever cette anomalie qui offense... le sens commun. On pourrait par exemple réserver la production nationale en priorité à la consommation nationale. Il faudrait pour cela substituer une vision politique de l'énergie à une idéologie mercantile. On a vu les effets grandeur nature d'une telle libéralisation avec l'exemple de la Californie, où les prix ont explosé tandis que le service s'effondrait. Le peuple suisse a du reste voté sur la libéralisation de son énergie, et il a voté *contre*. Mais qui tient encore compte du vote des peuples ?

### DÉMOCRATIE OU LOBBYCRATIE ?

Il est étonnant de voir avec quelle distraction la plupart des médias et des politiques, en Suisse, abordent cette question. Les ressources hydrauliques de ce pays sont un atout stratégique dont l'importance ne pourra que croître avec la décrépitude des installations nucléaires et les problèmes de pollution liés au charbon. Outre la production énergétique, elles hébergent aussi un trésor de plus en plus précieux : des réserves immenses d'eau potable très pure. Or on confie leur gestion à des entreprises qui font du *trading*, autrement dit qui jouent au casino avec une ressource vitale, et dont la direction est en grande partie en mains étrangères. Dans le discours public, l'expression *intérêt national* a complètement disparu. Ce qui signifie, concrètement, que des investissements consentis par la nation pour sa sécurité et sa sauvegarde sont désormais à la disposition d'acteurs privés au gré des lois du marché — elles-mêmes influencées et pipées par ces mêmes acteurs.

A l'opposé de cette désinvolture du *mainstream* politique et médiatique, il existe dans ce pays et ailleurs des gens qui suivent avec une attention aigüe l'évolution de cette industrie. En particulier, les analyses de Liliane Held-Khawam ou de Christian Campiche donnent une idée des enjeux et des manœuvres en cours. En étant pessimiste, on pourrait croire que les Suisses vont vivre, très prochainement, un cataclysme *Swisswater* encore plus grave et plus traumatisant que la faillite organisée de Swissair, dont les responsables n'ont jamais été sanctionnés.

Cela peut aussi être une vue de l'esprit. Quoi qu'il en soit, l'enjeu de l'eau suisse mobilise des cercles de plus en plus étendus de citoyens préoccupés. Nous en avons vu un échantillon lors de la soirée Antipresse consacrée à cette question, le 19 avril dernier. Il s'agit de gens instruits, intelligents et conscients, souvent ingénieurs, juristes ou gestionnaires, réunis autour d'une cause qui transcende et ridiculise les clivages politiques.

Il est significatif qu'ils trouvent en face d'eux une classe politique ensommeillée comme le château de la *Belle au Bois dormant* et des autorités publiques qui ne font que céder et complaire aux intérêts des lobbies. Lesquels lobbies

se sentent si intouchables qu'ils peuvent se permettre dans la bouche de leurs tribuns des arguments aussi cyniques et grossiers que celui des bananeraies évoquées tout à l'heure. La plus vertueuse démocratie du monde devrait s'inquiéter d'être traitée à l'égal d'une colonie tropicale.

■ ÉNERGIE, SUISSE, GLOBALISATION, ENVIRONNEMENT, ALLEMAGNE

URL: <https://antipresse.net/apres-le-nauffrage-swissair-la-novade-swisswater/>

.....

## Ces fous qui inventent le tourisme de demain !

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 21 | 24.4.2016

**L'**ANTIPRESSE A LEVÉ UN VRAI LIÈVRE DANS UNE RÉGION ALPINE OÙ, OBJECTIVEMENT, PLUS PERSONNE NE DÉTIENT LA VÉRITÉ EN MATIÈRE ÉCONOMIQUE.

Beaucoup de réactions suite à mon sujet touristique de la semaine dernière. Des soutiens enthousiastes qui aspirent à des jours meilleurs pour l'économie touristique valaisanne. Des insultes à peine voilées des partisans du « Y-en-a-point-comme-nous ». Des professionnels intéressés et en manque de débat démocratique. Bref, l'Antipresse a levé un vrai lièvre dans une région alpine où, objectivement, plus personne ne détient la vérité en matière économique.

D'où l'idée, cette semaine, de vous présenter un projet pilote qui va rayonner bien au-delà de nos frontières un zeste étriquées. Celui qui est porté par la compagnie culturelle valaisanne Interface et son boss inspiré André Pignat, par beaucoup de politiques du Val d'Hérens, et par des acteurs de l'économie privée un peu plus éveillés que la moyenne nationale.

De quoi s'agit-il ? Petit zoom arrière, sur la compagnie Interface... Prix du public du prestigieux Festival d'Avignon en 2014 avec leur spectacle « Teruel », les gens d'Interface sont désormais résident d'un magnifique théâtre alpin, Le Balcon du Ciel, à Nax dans le Val d'Hérens. Une aventure qui les a rapprochés des autorités locales et des acteurs touristiques de la région. Et qui est porteuse d'un projet touristiques comme il y en a peu. André Pignat, détendu sous le soleil du Valais : « L'idée de base était simple, à la fois économique et culturelle : créer un événement de grande qualité qui augmente les nuitées dans la région et qui soit totalement innovant en matière touristique. »

### CHARBON OU DIAMANT

Et notre ami artiste de se faire physicien : « C'est la théorie du carbone. La manière dont se lient des éléments peut déboucher alternativement sur du charbon ou du diamant. Ni plus ni moins. Nous, on a essayé de lier les acteurs

du tourisme pour que tout scintille. Entre les hôteliers, les architectes qui ont conçu de manière spectaculaire les Mayens de la Forclaz, la commune de Mont-Noble, et d'autres acteurs de la région, comme l'hôtel de Paille, on a imaginé pour cet été, et même au-delà, des rendez-vous qui unissent le théâtre, la danse, les échanges, la santé (ndlr : apprendre les secrets des plantes de la montagne), la recherche du bio et du vert, et l'accueil des visiteurs. Le tout dans une ambiance exigeante où la qualité et le relationnel priment... »

En détails, dans le Forum Mont-Noble, le théâtre Balcon du Ciel — un lieu capable de s'ouvrir alentour sur les montagnes du Valais — va accueillir le meilleur des productions Interface, ainsi que des *master class* de haut niveau auquel Monsieur et Madame Tout-le-monde pourra accéder. Le logement, la nourriture et les activités sociales seront prioritairement orientées autour de la nature, de la santé et de l'échange. Même les transports seront marqués du sceau du respect de notre décor magnifique, avec l'apport de véhicules électriques pour circuler entre les lieux du Festival. Un peu à l'instar de ce qui se fait à Saas Fee et à Zermatt.

« Les plus belles idées sont les plus simples, explique André Pignat. On va créer des pauses, des silences, des respirations, des réflexions, des partages. Je crois sincèrement que c'est cela le tourisme du futur. Une ambiance où l'âme et l'humain prennent le dessus sur le stress de nos quotidiens. Je suis enchanté d'avoir trouvé dans le Val d'Hérens des partenaires qui partagent ces valeurs et organisent leur dynamisme pour qu'on puisse accueillir nos visiteurs avec le cœur, l'intelligence et la chaleur des gens qui ont envie que le monde change... »

Ce qu'il y a d'intéressant dans l'approche des communautés du Val d'Hérens et de la troupe Interface, c'est la priorité donnée — dans le sens noble du terme — au populaire, en associant le meilleur de l'engagement amateur et de la créativité professionnelle. « On veut aller chercher et faire s'exprimer ce qu'il y a à l'intérieur des gens », insiste André Pignat. « On va partager sur la montagne, on va vivre nos émotions, on va grandir, et tout ça ensemble... »

Acteurs, danseurs, clowns, écrivains, peintres : le Festival du *Balcon du Ciel* et ses suites vont imprégner durablement l'une des vallées les plus formidables du Valais. « Ce sera possible car nous faisons jouer toutes les synergies, sourit Pignat. Et surtout, parce que dans les rapports de qualité, et dans le respect des particularismes locaux, tout le monde est gagnant. Oui, ce Festival sera bel et bien un modèle, mais un modèle qu'on espère contagieux et qui représente une alternative sérieuse au tourisme pur et dur que notre région pratique encore trop souvent. En disant cela, je sais que nous nous ferons des ennemis, mais notre ouverture d'esprit, notre approche professionnelle et notre envie de tisser des liens dans notre société compensent largement ces légers désagréments. »

Et le directeur-metteur en scène d'enfoncer le clou : « L'intensité des créa-

teurs et des artistes, les secrets des médecins anciennes, l'envie de privilégier l'air pur, les labels bios et les produits de notre terroir : tout ça nous entraîne dans un autre monde touristique et culturel, un univers où il n'est plus d'abord question de rentabilité, de profits ou de subventions. Une parenthèse naturelle où le bien-être et l'amitié nous fournissent l'énergie de poursuivre, toutes et tous, nos parcours dans le respect de nous-mêmes et de celles et ceux qui nous entourent. »

Bien sûr, les acteurs professionnels du tourisme me rétorqueront que l'essentiel réside dans les flots d'argent qui gonflent en saison notre économie locale. Bien sûr, certaines stations ont déjà joué la carte culturelle. Pourtant, le projet Interface et Val d'Hérens a quelque chose d'unique et de prometteur. Il place en effet l'émotion et le cœur — oui, je sais, c'est incompatible avec le capitalisme qui verrouille nos sociétés occidentales — d'une expérience humaine où l'on peut allier développement personnel, repas sur l'alpe, santé et rencontre. J'ai la naïveté de croire qu'il y a là en germes tout ce qui fera le succès de notre tourisme de demain. Bravo donc aux gens de la commune de Mont-Noble, à Interface, à l'Hôtel de Paille, aux Mayens de la Forclaz, d'avoir compris que la Belle au bois dormant n'était jamais aussi belle que lorsqu'elle se réveillait et souriait au monde entier !

■ SUISSE, ÉCONOMIE, SPORT, ENVIRONNEMENT, USA,

URL: <https://antipresse.net/ces-fous-qui-inventent-le-tourisme-de-demain>

.....

## Djoko, l'homme que les médias adorent détester

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 24 | 15.5.2016

IMAGINEZ UN INSTANT QUE NOTRE *RODGEUR* FEDERER NATIONAL SOIT EN PASSE DE BATTRE UN NOUVEAU RECORD MYTHIQUE ! QUE D'ENCRE ET DE BONS SENTIMENTS COULERAIENT DANS LA PRESSE DU MONDE ENTIER ! TRÈS VITE, ON FRISERAIT MÊME L'ÉCCEUREMENT... POURTANT, DES RECORDS LÉGENDAIRES ONT ÉTÉ ATTEINTS CETTE SEMAINE DANS LA DISCRÉTION LA PLUS ABSOLUE. IL FAUT DIRE QU'ON LES DOIT À NOVAK DJOKOVIĆ, L'HOMME QUE LES MÉDIAS ADORENT DÉTESTER, LE PLUS MAL AIMÉ DE TOUS LES GRANDS CHAMPIONS.

A Madrid, le Serbe vient en effet de décrocher un vingt-neuvième titre en Masters 1000, du jamais vu jusqu'ici ! Mieux, avec ce soixante-quatrième succès en carrière, il rejoint deux idoles incomparables du tennis moderne : leurs majestés Björn Borg et Pete Sampras.

A sa prochaine finale victorieuse – pourquoi pas à Rome cette semaine ou à

Roland-Garros début juin – le « Djoker » sera seul sur le toit du monde. Mais sera-ce suffisant pour qu'on lui rende enfin l'hommage qu'il mérite, alors qu'il vient d'aligner une série colossale de 15 gains face à un membre du Top 10 ? Rien n'est moins sûr, même si le principal intéressé ne boude pas son plaisir : « C'est flatteur de me retrouver à la hauteur de telles légendes du sport. Particulièrement Pete Sampras, parce que j'ai grandi avec lui. Quand j'étais enfant, il gagnait tout. Être à sa hauteur, c'est quelque chose de grand, d'incroyable, c'est un bel accomplissement et c'est une source de motivation... » Une motivation qui lui fait rêver de Grand Chelem cette année, et même de dépasser bientôt les 17 tournois majeurs de Federer. « Ce serait mentir de dire que je n'y pense pas, a expliqué le numéro 1 mondial au micro de *Cadena Cope*. Je crois que je peux y parvenir et je peux atteindre beaucoup de choses dans ma carrière. » En attendant, il aura déjà fort à faire pour se débarrasser de toutes les casseroles que ses contradicteurs s'amuse à attacher aux lacets de ses baskets.

#### ACCUSATIONS À PEINE VOILÉES DE DOPAGE

Dernière en date, la polémique sur le dopage. Interrogé par des journalistes anglais, Andy Murray a reconnu qu'il suspectait certains joueurs « qui répètent des matches de six heures, sans jamais montrer la moindre fatigue ». L'allusion était même si claire qu'elle a fait bondir Boris Becker, le coach de Djoković, et la star elle-même : « Tant que nous n'avons pas de preuves que ce jeu n'est pas propre, alors il est propre ! » Loin d'éteindre les braises, l'ancien patron de l'Agence mondiale antidopage, le Canadien Dick Pound, en a alors remis une couche avec le franc-parler corrosif qui est le sien : « C'est une approche à la Lance Armstrong. Je n'ai jamais été positif donc je suis propre. Faux... Je crois que cela va plus loin que ce que la plupart des personnes pensent. » On le voit : tout est bon quand il s'agit d'écorner l'image du génial cogneur serbe.

Parmi les coups tordus dont raffolent les gazettes populaires figurent les mises au pilori de Srdjan Djoković, le père du joueur. On lui reproche de s'en prendre au gentil Federer, qu'il souhaite voir prendre sa retraite, alors qu'il dit là tout haut ce que des centaines d'autres pensent tout bas. Idem avec Nadal qu'il accuse d'avoir laissé tomber son fils lorsqu'il a commencé à perdre contre lui.

Et puis, il y a la « guéguerre » sur le sexe des anges en tennis, autrement dit sur la juste rémunération des féminines. Les chroniqueurs ont ici reproché à Djoko de briser le sacro-saint égalitarisme qui plane sur les circuits. Or concrètement, les arguments du champion n'ont rien de sexiste et reposent sur des réalités économiques bien réelles. Son verbatim ? « *Les statistiques montrent que le tennis masculin attire plus de monde. Selon moi, c'est l'une des raisons qui font nous devons toucher plus... Tant qu'il y aura des données sur*

*celui qui attire le plus de spectateurs, qui vend le plus de billets, il devrait être équitablement récompensé. » Où est le scandale ?*

#### LA QUESTION À 100 FRANCS : SON NATIONALISME

Président des tennismen pros de Serbie, l'ancien ministre des affaires étrangères Vuk Jeremić résume la situation d'une jolie formule : « Novak est définitivement le Serbe le plus important au monde... Le tennis serbe est ce qui se fait de mieux dans notre pays ! Et Novak, avec ses valeurs de dur au mal et de réussite, est le symbole d'un pays qui peut faire des miracles. C'est notre ambassadeur de bonne volonté. Il en a le statut officiel. »

Alors que les footballeurs locaux et leurs kops ultranationalistes font désordre sur la scène internationale, l'exemplarité du « Djoker » incarne une nation renaissante et fière de ses talents. La victoire en Coupe Davis face à la France fut ainsi la première récompense sportive collective du pays et Novak Djoković l'artisan de cet acte fondateur. Généreux – il donne aux écoles et aux hôpitaux – et ardent défenseur des valeurs familiales, le numéro 1 mondial joue à merveille les modèles pour tout un peuple habitué à être traîné dans la boue depuis les conflits balkaniques. Il aime faire plaisir à ses concitoyens en déclarant régulièrement son amour absolu du pays. D'ailleurs, sur les courts, ses chaussures favorites portent les couleurs du drapeau serbe. En politique pure, Djoko a là encore choisi de monter au filet et de prendre des risques en revendiquant son hostilité à l'indépendance du Kosovo. En économie, il a créé la chaîne de restaurant Novak où les clients ont régulièrement la chance de l'approcher, et l'Académie de tennis éponyme, afin de rendre aux siens un peu de ce qu'ils lui ont apporté.

Côté religion aussi, le Serbe assume ses choix : chrétien orthodoxe fervent, il est pratiquant et a fait à plusieurs reprises des dons importants aux monastères serbes. Rien de condamnable donc, mais cela n'a jamais empêché la presse internationale de transformer son amour du pays en nationalisme et sa foi en preuve d'obscurantisme conservateur. « Pourtant, note Bogdan Obradović, son capitaine en Coupe Davis, Novak a bel et bien réussi à construire une nouvelle image de la Serbie. » Suffisant pour être descendu en flammes ? Lui s'en fout. Il vit sa vie. Il accepte le statut de héros de la nation. Comme ce jour de 2011 où, après avoir gagné son premier Wimbledon, il est accueilli à Belgrade par plus de 100'000 Serbes venus l'acclamer.

Avec le « Djoker », ce sont certes les trophées d'un homme, mais aussi les victoires de toute une nation !

■ SPORT, SUISSE, MANIPULATION, SERBIE, MÉDIAS

URL: <https://antipresse.net/djoko-lhomme-que-les-medias-adorent-detester/>

• • • • •

## Henri-Louis Matter, ou comment la Suisse ignore ses génies

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 25 | 22.5.2016

**C**ETTE SEMAINE, JE VAIS VOUS PARLER DE QUELQU'UN DONT ON NE PARLE JAMAIS. PARCE QU'EN SUISSE, LA NOTORIÉTÉ NE TOUCHE QUE LES ARTISTES COMMUNS, MALLÉABLES ET NATURELLEMENT « PRESSE-COMPATIBLES ». BREF, DES CRÉATEURS SPÉCIALISÉS DANS LEUR PROPRE SERVICE APRÈS-VENTE ET QUI ONT LA PARTICULARITÉ DE PRÉMÂCHER LE TRAVAIL DES PLUMITIFS DE SERVICE.

Pourtant, le compositeur Henri-Louis Matter est une peinture reconnue comme telle par les plus grands Européens, comme son ami György Kurtag. Il est même le seul musicien suisse du XXe siècle à avoir écrit un opéra (*La Femme et le Pantin*) et un requiem (les *Requiem Gesänge*), deux aventures auxquelles j'ai eu la chance de participer de l'intérieur. Il en aurait sans doute fallu beaucoup, mais alors beaucoup plus pour que le monde de la musique classique romande lui fasse une petite place au soleil, à l'exception notoire de Renée Auphan, alors directrice du TML-Opéra de Lausanne et qui a créé son opéra, ainsi que des chefs d'orchestre Jean-François Monod et Eric Bauer, qui ont régulièrement joué ses pièces. Pas de chaire de composition pour le solitaire des bords du Lac, aujourd'hui prisonnier d'un EMS à Château d'Oex. Pas de commandes émanant de grandes fondations ou d'associations paraétatiques. Peu ou pas d'hommages médiatiques.

Mais qui est donc Matter ? Il naît à Lausanne en 1946, fils d'un éminent musicographe. Une enfance studieuse où trois passions se disputent ses faveurs : l'astronomie, la physique et la chimie. A l'adolescence s'y ajoute le jazz au travers du choc que sera pour lui la découverte du be-bop et de Charlie Parker. Il apprend le saxophone et la clarinette en autodidacte, et finira même par tourner de clubs en cabarets, aux quatre coins de l'Europe, avec un orchestre de jazz monté avec son frère et des potes. Des *sixties* qui lui inspireront un roman fantastique, *La vie d'Hubert Levray*, aujourd'hui disparu. A 16 ans, autre grand choc émotionnel : il voit Ansermet diriger du Debussy et décide aussitôt de suivre ses premiers cours d'harmonie au Conservatoire de Lausanne. Suivront le contrepoint, la composition et l'orchestration auprès d'Andor Kovach. Il remporte plusieurs fois le concours Alexandre Dénéreaz. A 22 ans, il compose sa première œuvre majeure, la *Sonate pour violoncelle seul*, créée par la Canadienne Hélène Gagné.

### BIOGRAPHE INSPIRÉ DE WEBERN

En 1970, Henri-Louis Matter est cofondateur de l'Ensemble lausannois de

musiques artisanales (ELMA), qui se consacre à l'improvisation (musique intuitive). Entre 1972 et 1974, il enseigne l'harmonie à l'Institut de Ribaupierre. La Fondation François Olivier lui commande l'œuvre *Temps composés*, qui est créée le 15 juin 1974 aux Concerts de l'Ouest, de même que la première version de *L'imaginaire*, pour deux pianos. Suite à une erreur du preneur de son, la bande de l'enregistrement du concert est malheureusement vierge. Henri-Louis Matter le prend comme un signe du destin et renonce à composer durant plusieurs années. En 1976, il est engagé par le magazine romand *L'Illustré*. Il est l'auteur à L'Age d'Homme d'une biographie tout simplement exceptionnelle de Webern.

En 1981, Henri-Louis Matter renoue avec la composition lors d'un séjour dans les montagnes neuchâteloises (premier des Rilke-Lieder : *Da stieg ein Baum*). Parmi ses compositions, citons l'orchestration pour 15 musiciens de *La Belle Hélène* d'Offenbach, à la demande du Théâtre municipal de Lausanne, les *Lenau-Lieder*, et, on l'a vu, de l'opéra *La Femme et le Pantin*, des *Requiem Gesänge* (dont je vais vous narrer l'histoire ci-après), et du *Triosatz pour cordes*. En 1996, un Fonds Henri-Louis Matter a été créé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne à l'occasion du cinquantième anniversaire du compositeur.

Particularité étrange pour un compositeur, Henri-Louis Matter entend et voit souvent les mots avant les notes. Surtout quand il écrit pour la voix. Je me souviens de lui dans son minuscule studio de Chexbres, dominant le Léman et les vignes, et de ses prouesses de magicien lorsqu'il faisait surgir de façon quasi réelle dans sa cuisine des pans entiers de son opéra.

L'histoire des *Requiem Gesänge* est similaire. La disparation de son ami, le compositeur Jean Perrin, en 1989, est un catalyseur immédiat de toute sa réflexion sur la mort. Matter décide dans l'instant de s'atteler à un requiem tout ce qu'il y a de plus classique, avec le texte latin de la Messe des Morts dans le missel. Très vite, il fréquente les églises avec une amie mezzo-soprano et travaille d'arrache-pied. Je me souviens avoir entendu alors un Kyrie qui sonnait magnifiquement bien. Mais Henri-Louis exprimait, lui, tout autre chose : un vrai malaise dont nous parlâmes des nuits durant. Il trouvait le texte insupportable. Odieux. Un jour, il m'a dit : « c'est un manifeste sado-maso où l'on parle davantage d'enfer que de rédemption et de vie éternelle ». Alors, comme souvent, comme toujours même, Matter a fait du Matter. Il est entré en réflexion deux ans durant sans jamais perdre de vue son projet. Et il a fini par trouver la solution. Chez Lenau, chez Rilke, chez la mystique allemande de Mechtild von Magdeburg, et dans la poésie populaire autrichienne.

Son coup de génie ? Garder l'esprit du texte liturgique et le traduire avec des vers qui l'expriment de manière laïque. Cette fois, les mots et les images pouvaient enfin se fondre avec les notes. Lors d'un après-concert à Zurich, Henri-Louis Matter présente son instrumentation « voix moyenne de préfé-



rence baryton-basse » au grand chanteur Thomas Hampson, lequel, dans sa loge et au piano interprète la totalité de la partition et l'encourage à mener le projet à son terme. Parce que Jean Perrin, comme son autre ami Kurtag, était humble et discret, Matter renonce toutefois à ajouter les deux cors et la harpe que lui suggérait Hampson. Il n'écrira que pour des cordes et avec une rigueur toute cistercienne. Comme un film en noir et blanc. Dans une lettre qu'il m'envoie alors, il me dit, sans orgueil mais avec sa précision de mathématicien de la musique : « C'est la seule œuvre de moi dont je suis sûr qu'elle passera les siècles ! » Fin janvier 2015, il me confiera sobrement : « Je le pense toujours... »

Pour vivre, une œuvre comme les *Requiem Gesänge* d'Henri-Louis Matter a besoin de relais aussi exigeants et passionnés que lui. Il y aura d'abord le chef Jean-François Monod qui la créera à Paris, dans la mythique salle Gaveau. Puis la partition tombera dans les mains aussi précises qu'inspirées du maestro Eric Bauer, qui va la faire jouer à plusieurs reprises. Toujours avec la même profondeur, la même tension. Et toujours avec le même chanteur, le baryton-basse suisse Claude Darbellay. Grâce à ce duo et à la Fondation Coromandel, un CD voit le jour en mars 2016. « *Ils ont tout compris de moi et de ma musique*, me confiait un jour Matter. *La qualité de leurs interprétations fut sans conteste le plus cadeau de ma vie.* »

Les *Requiem Gesänge* d'Henri-Louis Matter, ou comment écrire un requiem sans croire en Dieu.

■ CULTURE, ART, SUISSE, PERSONNALITÉS, MÉDIAS

URL: <https://antipresse.net/henri-louis-matter-ou-comment-la-suisse-ignore-ses-genies/>

.....

## Ce n'est qu'un au revoir...

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 27 | 5.6.2016

**J**E TIRE MON CHAPEAU!

J'aurais pu vous parler de Roland-Garros qui, comme le Zouave, a les deux pieds dans la Seine. De l'équipe de France de football qui n'a toujours pas de défense et dont le sélectionneur est taxé de racisme par les stars Benzema, Cantona et Jamel Debbouze. De l'équipe de Suisse qui tire plus que les autres mais toujours en dehors du cadre. Du PSG qui a gagné quatre titres en France pour la deuxième fois consécutive, ce que les émirs qataris ont qualifié de saison extrêmement décevante.

J'ai failli évoquer la passion, la maladie ou le complexe — c'est selon — des

Suisse lorsqu'il s'agit d'inaugurer le Gothard, plus beau tunnel ferroviaire du monde, devant lequel même « Flamby » Hollande s'est incliné. Ou encore l'intérêt morbide de la presse helvétique pour ses tueurs nationaux, du Valais à St. Gall. Des films porno choc qui circulent dans le préau des écoles vaudoises, voire de cette prof au Texas qui est tombée enceinte de son élève de 13 ans et qui moisit en prison.

Nous aurions pu gloser sur Hillary qui trouve que Donald est dangereusement incohérent. Ou sur Mohamed Ali — mon cher Cassius Clay — qui a terminé sa route sur une terre qui n'était pas à sa taille, lui qui fut le plus beau, le plus puissant, le plus rusé, un citoyen politiquement unique, un penseur digne des livres les plus pointus, ou, comme il le disait lui-même, tout simplement le plus grand.

Nous aurions pu ensemble écouter Prince dont on sait désormais qu'il a terminé le sien par overdose comme tant d'autres étoiles du rock.

Nous aurions pu rire un peu devant les tractations de Jean-Luc Mélenchon avec le Parti Communiste Français en vue d'une candidature à la présidentielle. Ou devant le clip Dim de Frédéric Beigbeder et ses copies féministes qui surgissent un peu partout sur le web.

Oui, j'aurais pu... Mais voilà, de façon plus terre à terre et moins ludique, j'ai choisi cette semaine de prendre congé de mon Presse-Citron, donc de vous. N'y voyez aucun désintérêt pour l'Antipresse, aucun découragement (le nombre d'abonnés progresse régulièrement). Je suis plus prosaïquement à un carrefour professionnel qui implique en toute logique un devoir de réserve. Difficile en effet de servir une communauté dans son ensemble et de vibrionner chaque fin de semaine entre coups de cœur et coups de gueule, bons points et assassinats joyeux. En clair, je vais donc m'éloigner de la politique et du journalisme pour m'investir pleinement dans le développement culturel et touristique. Et puis, *last but not least*, je n'exclus pas de trouver une formule — 100 % culturelle cette fois — qui me permette un jour de vous retrouver ici encore plus nombreux.

Bonnes lectures ! Vive le service public ! Car, comme le disait l'irremplaçable « dédramatiseur-de-tout », Monsieur Pierre Desprogres, « la mort devrait être un service public gratuit pour tout le monde, comme la naissance. » Alors, chères amies, chers amis, ne pleurons pas celle du Presse-Citron...

■ SUISSE, ÉCONOMIE, SPORT, MÉDIAS, GÉOPOLITIQUE

URL: <https://antipresse.net/ce-nest-quun-au-revoir/>

.....

# On ne trompe pas le Diable deux fois

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 29 | 19.6.2016

C ONTE SUISSE 2.0

*Note de l'auteur* : Cette nouvelle version du « Pont du Diable » est une pure œuvre de fantaisie. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé serait totalement fortuite.

## I. SON PETIT TRAIN ÉLECTRIQUE

Le Prince des Ténèbres s'ennuyait depuis près de mille ans sur son rocher du Gothard lorsqu'il sentit, vers la fin du XXe siècle, des foreuses lui chatouiller le séant. Les industriels descendants des Helvètes aux bras nouveaux venaient d'entamer le chantier de ce qui devait être le tunnel le plus long du monde. Il se frotta les griffes !

Depuis près de mille ans, il ruminait son humiliation par ces montagnards pour qui il avait construit un premier pont en une seule nuit. Leur modeste contrepartie consistait à lui céder la première âme qui le franchirait. Et ces madrés apprentis-banquiers lui avaient dépêché... une chèvre ! Cette fois-ci, il comptait bien récupérer son dû. Il attendit donc, patiemment ou impatiemment, on ne le sait pas : car que pèsent dix-sept années dans l'agenda du Diable ?

Dix-sept ans et onze virgules un milliards de francs plus tard, les gnomes désormais urbanisés organisèrent une grande fête pour inaugurer leur œuvre, dont ils s'attribuaient tout le mérite. Ils ne savaient pas qu'on ne creuse pas même une taupinière dans ces montagnes sans son aval. Ils ignoraient que les neuf vies perdues « par accident » au fil des travaux n'étaient qu'un acompte sur ses services. Un ouvrier tous les six kilomètres de galerie ! A l'époque, il avait demandé une âme pour dix mètres de passerelle... Mais il les avait laissés faire, se contentant de leur souffler quelques suggestions.

Les descendants n'étaient pas du même bois que les aïeux. Ils étaient plus réceptifs, plus « ouverts » comme ils le disaient eux-mêmes. Les retourner n'était qu'un jeu d'enfant. Le Malin décida que leur prodige d'Ingénierie serait son cadeau du millénaire, comme les éternels adolescents s'offrent un petit train électrique à cinquante ans.

Ce premier jour du mois de juin de l'an de grâce 2016, Satan s'installa donc devant son écran plasma et s'apprêta à savourer la cérémonie d'ouverture. Il fit défiler les chaînes nationales, mais ne trouva nulle part la retransmission. Les bulletins de nouvelles n'en passaient que des bribes, très brèves, très recadrées, avec des commentaires presque embarrassés. La grande messe noire

que lui avaient annoncée ses espions était pourtant devisée à huit millions. Les nains avaient vu les choses en grand : six cents figurants, des chœurs, des orchestres, des écrans géants. Ces lèche-culs avaient même fait venir un metteur en scène allemand, pour flatter le grand empire voisin et bien montrer qu'ils ne savaient plus rien faire tout seuls. (Décidément, les temps ont bien changé, s'était dit l'Ennemi en se lissant les cornes.)

Tout cela était bien alléchant, mais à quoi bon si on ne le retransmettait pas en diablovision *urbi et orbi*? Les médias assommaient leur public avec des ouvertures de jeux olympiques qui coûtaient à peine davantage. Sans oublier l'incessant matraquage des *events* de l'Expo.02, en 2002... Et maintenant ? *Black out* sur le chantier du siècle ? Il mettrait bon ordre à tout cela ! En attendant, il se passa quelques vidéos de l'État islamique dont il goûtait l'exécution soignée et l'humour subtil.

## II. LE DEBRIEFING

La cérémonie une fois terminée, le Prince des Ténèbres convoqua en sa caverne alpestre ses sbires et ses indics, qu'il avait infiltrés parmi le personnel et les invités de la manifestation. Ces démons mineurs se mirent à caqueter tous en même temps.

— Silence ! tonna le Maître des Enfers. C'est moi qui pose les questions. Et je ne veux entendre qu'une seule voix !... La cérémonie fut-elle en tout point conforme aux normes sataniques ?

— Oui, Maître ! s'écrièrent les démons d'une seule voix.

— Fut-elle cacophonique, puante et laide à souhait ?

— Oh oui, Maître !

— Mes attributs et symboles ont-ils été disposés en bonne place ?

— Oui, Maître !

— Honorés et vénérés sans équivoque ?

— Oui, Maître !

— Y a-t-on représenté mes fidèles lieutenants ?

— Oui, Maître, en l'apparence de Baphomet, le démon ailé aux seins de femme. On lui a même ajouté une jolie tête blafarde d'hydrocéphale mort-né.

— Et ma maudite personne ?

— Oui, Maître, sous l'effigie d'un grand bouc.

— A-t-on fait défiler l'humanité esclave à mes pieds ?

— Oui, Maître, sans le moindre doute. Une armée de prolétaires, tout d'orange vêtus, avançant au pas de zombie sous l'aile du Baphomet...

— Et mes domestiques humains, ces larves complaisantes ?

— Offerts comme sur un plateau en sous-vêtements blancs, Maître, et dans des poses lascives.

— Leurs plateformes, qui plus est, étaient poussées à grand-peine par des

prolétaires, pour bien distinguer la caste initiée de la caste laborieuse, ajouta un démon isolé dans un élan de pédanterie.

— Une seule voix ou rien, ai-je dit !

Le démon dissident s'évapora aussitôt dans un nuage de soufre. Le lendemain, le Département fédéral de la Justice déplora par communiqué la disparition d'un de ses plus compétents chefs de service lors d'une randonnée en montagne.

— Il n'empêche, poursuivit le Tentateur après avoir foudroyé le bavard, cette attention aux détails me plaît. On reconnaît bien là l'esprit germanique ! Aurait-on poussé la prévenance jusqu'à convier ma fiancée, la Putain de Babylone ?

— Oui, Maître : la Femme Écarlate était bien là, impossible à confondre dans sa robe rouge ! Elle était grosse de vos œuvres et portait, par surcroît de dérision, un vicieux petit sac à l'effigie de la croix suisse...

— Ah, leur croix blanche ! Ils la mettent à toutes les sauces sitôt qu'il s'agit de fourguer du bibelot. Elle se vend si bien qu'on en aura bientôt oublié sa détestable signification !

Sur ces mots, le Diable fut pris d'un rire tonitruant qui fut enregistré par les sismographes dans tout le massif du Gothard.

— Bien ! Bien ! Bien ! Mes petits démoncules, tout ceci me paraît fort bien emmanché. A-t-on proclamé, en fin de compte *urbi et orbi* mon Nom maudit ?

La troupe démoniaque fut parcourue d'une hésitation. Un ange essaya de passer.

— Comment ? Je ne vous entends pas !

— C'est-à-dire, Maître... La cérémonie n'était guère verbale. Ce n'était pas le concept. Même les chants étaient dépourvus de paroles audibles.

— L'a-t-on écrit alors, en grandes lettres de feu et de suie ?

— Euh, l'écrit n'était pas non plus dans le concept, Maître... Mais ils ont vu Votre maudit visage se dessiner mille fois sur leur écran géant, avec des effets de stroboscopie...

— Maigre consolation... Un petit pentagramme, au moins ?

— Non, mais tous ont pu Vous admirer, sous la forme du Bouc, besognant sur scène la Femme Écarlate !

— Une telle scène, Maître, se passe de sous-titres, enchérit un incubé imprudent qui fut aussitôt éviscéré. Le lendemain, on apprit qu'un illustre réalisateur suisse, dont les films dépassaient les mille entrées, était mort d'overdose.

— Je sens le doute en moi s'immiscer, marmonna le Diviseur. Vous n'allez pas me dire encore qu'on a invoqué une fois de plus l'Autre, l'Innommable...

— Vous voulez dire le Christ, Maître ? demanda un lémurien distrait qui fut immédiatement emporté dans un cri glaçant par des chauves-souris géantes. Le lendemain, un éminent professeur de théologie fribourgeois ne se présenta pas à ses cours.

Les autres n'en firent aucun cas, mais protestèrent à l'unisson :

— Oh, non, Maître ! Pas une seule fois ! Soyez tranquille !

— J'ai pourtant lu qu'on avait convoqué les prétendues « autorités religieuses »...

— Certes, Maître, mais nous en avons profité pour jeter la discorde entre les pseudo-chrétiens en remplaçant le pasteur par un imam et en oubliant totalement l'orthodoxe ! Puis on les a tous envoyés en troupeau bénir un coin de tunnel désert. Personne n'en a fait cas.

— Ne me mentez pas ! rugit l'Obscur. La radio a bien rapporté la présence d'un évêque dans le cortège !

Sur ces mots, la troupe bigarrée des démons mineurs pouffa d'un rire franc qui laissa le Maître pantois.

— Mais non, Maître ! Ce n'était qu'un figurant avec une mitre ! Un évêque de carnaval ! Une potiche ! Un conciliaire !

— Vous me rassurez sur ce point. Mais mon triomphe est bancal. Au lieu de messe noire, les médias ne parlent que de « légendes montagnardes », de « folklore alpin »...

— Enfin, Maître... C'est ce qui figurait dans le communiqué de presse, pour bermer le bon peuple avant la cérémonie. Vous savez très bien, Maître, que les journalistes ne regardent pas plus loin que le bout de leur nez, même quand ils se retrouvent face au Diable en personne dans un tunnel.

— Vous m'en direz tant ! Ne cherchez-vous pas à m'enfumer ?

La servile assemblée s'émut tant que chacun, malgré la menace, se remit à glapir pour lui-même.

— Depuis quand le folklore alpin comprend-il les scarabées égyptiens ?

— L'arbre de vie renversé ?

— Le sacrifice de l'agneau ?

— La croix couchée ?

— Les esprits-meules de foin du vaudou ?

— La cheffe de cérémonie en tunique blanche déchirée ?

— Que vous faut-il de plus, Maître ?

Débordé par le tumulte, le Prince de ce monde renonça à sévir. Lorsque les mauvais esprits se furent calmés, il étira ses bras et parla ainsi :

— Je vous ai compris ! Cette cérémonie me plaît assez, ne serait-ce que par sa saine laideur foutraque ! A-t-elle été applaudie par le peuple, toujours friand de mardis gras et de saturnales ?

— Oh, Maître, les édiles étaient ravis !

— Les notables éblouis !

— Les conseillers abasourdis !

— Les communicateurs ébahis !

— Taisez-vous ! Une seule voix, je vous rappelle !

— Oui Maître, reprit le pandémonium d'une seule voix. Toute l'élite

helvétique et eurocratique était là. Et elle applaudissait à tout rompre ! Les ministres et les chefs d'État avaient la bouche en cul-de-poule comme des satrapes goûtant les poèmes du sultan.

— Toute l'élite, cela fait combien de monde ? Était-ce un nouveau Woodstock, au moins ? Une Nuit debout ?

De nouveau, un ange tenta de passer. Cette fois-ci, il y réussit.

— Euh... Maître... On a visé surtout les décideurs. C'était le concept.

— Les décideurs, cela nous donne combien ?

— Mille personnes, Maître...

— Mille personnes ? *Mille personnes !* Vous vous foutez de moi ? Pour une cérémonie à huit millions ? Quel gaspillage ! Je ne reconnais plus mes Suisses !

L'immense éclat de voix fit effondrer un pan de rocher dans le canton d'Uri. On déplora six victimes.

— C'est quand même tout ce qui compte en Suisse et en Europe, Maître.

— Ne me vendez pas votre baratin de relations publiques ! Pas à moi ! Les « tout ce qui compte » autoproclamés, ça vaut pipette ! Je les connais trop bien : ils travaillent presque tous pour moi. C'est le peuple qu'il me faut, les ignares, les candides, les béotiens, les supporters de football !

Dans son emportement, le Seigneur des Mouches se transforma en un tourbillon de glaires qui recouvrit l'inferral parlement de crachats gluants.

— C'est la télévision qu'il me faut, m'entendez-vous ? tempêta la nuée visqueuse. La télévision, pharmacie de l'immondice, hospice de la vulgarité, boulevard de la bêtise ! La télévision, ce vase d'iniquité, ce lavage de cerveau permanent ! La télévision, cet encéphalogramme du nivellement par le bas et le plus bas encore ! Bref...

Il s'était rhabillé en tissu de ténèbres et rassis sur son trône.

— Bref : je veux voir ma cérémonie transmise en Eurovision !

Les démons écarquillèrent leurs yeux injectés.

— En différé, Maître ? Aucun producteur ne la prendrait.

— Oui, Maître : c'est déjà une vieille histoire. Tout événement passé devient ringard dans l'heure, ajouta un lézard à lunettes rondes qui voulait faire l'avantageux. Il fut aussitôt vitrifié. Le lendemain, la Première chaîne nationale mit au concours le poste de rédacteur en chef de l'information.

— Qu'à cela ne tienne ! Amenez-moi les producteurs du spectacle !

### III. RENCONTRE AU SOMMET

Le soir même de la cérémonie d'inauguration, un étrange incident se produisit dans le tunnel du Gothard. Un train spécial avait été affrété pour un aller-retour dans les galeries avec les VIP et les organisateurs du spectacle. Vers le milieu du trajet, le conducteur crut voir une silhouette se jeter sur les voies et déclencha le frein d'urgence. Au même moment, la lumière vacilla et s'éteignit. Après quelques minutes, l'éclairage revint de lui-même et le train

put repartir : le conducteur avait manifestement été victime d'une illusion d'optique.

On s'aperçut alors qu'il manquait quatre personnes dans la voiture présidentielle : le metteur en scène, l'acteur qui jouait le bouc et celui qu'on avait affublé d'ailes et d'une tête de bébé mort-né pour jouer l'Antéchrist, et puis surtout... Madame la Ministre des Transports, vedette et patronne de l'événement. Aucune porte n'avait été ouverte : ils étaient tous quelque part dans le train. Mais où ?

Pendant que les services de sécurité se grattaient le crâne, les quatre disparus se regardaient dans le blanc des yeux au milieu d'un vaste hall sans fenêtres orné d'immenses rideaux de velours rouge. De faibles néons grésillants dessinaient autour d'eux comme un test de Rorschach d'ombres et de mouvements indistincts. Puis une voix caverneuse résonna dans leurs têtes.

— Madame, Messieurs et tout ce qu'il y a entre deux, soyez les bienvenus en mon austère demeure !

Ils se tournèrent vers le coin le plus sombre de la cathédrale de béton et n'y virent qu'une paire de braises rougeoyantes.

— Je sais : ça fait un peu blockhaus. Mais nous faisons notre possible pour vous obliger.

Aussitôt, ils sentirent derrière leurs mollets le rebord de quatre fauteuils de cuir rouge et s'y assirent machinalement. La ministre fut la première à ouvrir la bouche :

— Où sommes-nous ? Si c'est un kidnapping, je vous avertis...

— Ne vous alarmez pas, Madame : vous êtes aussi libres que des humains peuvent l'être. Quant au lieu... vous n'êtes qu'à quelques mètres au-dessus de votre train, au milieu du Gothard.

— Comment cela ? Je connais par cœur les plans. Il n'y a rien au-dessus du tunnel.

— Rien sur les plans, non. Mais vous connaissez les ingénieurs : sitôt que vous leur parlez sécurité et progrès, ils se mettent en quatre. Cette annexe ne vous aura coûté que deux ou trois cents millions. Bien moins que la surfacturation de vos contractants...

— Qui êtes-vous d'abord, Monsieur ? s'empressa de demander la ministre, qui s'était recomposé une posture officielle.

— Vous le saurez assez tôt, Madame. Mais de grâce, épargnez-moi ce sourire idiot.

— Mais je ne souris pas. Je n'ai aucune envie de sourire !

— Elle ne sourit pas, Maître, flûta soudain une voix multiple et haut perchée, comme un chœur de castrats. Ce n'est que le rictus boutiquier des officiels suisses. Ils l'affichent tout le temps, même quand ils dorment.

— Ce me semble être une moquerie...

— Non, Maître, c'est une crampe des zygomatiques. A force de vouloir



rassurer et plaire à tout le monde, elle est devenue congénitale. Ils ne s'en rendent même pas compte !

Les quatre otages assistaient médusés à ce dialogue sans visages.

— Madame, reprit la voix grave, je dois vous dire que vous m'avez fait un honneur et un grand plaisir par votre tenue.

Sans s'en rendre compte, la ministre jeta sur ses atours un regard coquet.

— Cela vient de chez...

— Oui, Madame : de chez nous. Une belle femme comme vous se postant en robe de vierge déchirée devant l'un de mes antres c'est... comment dire ? Du plus haut érotisme satanique !

— Et d'une belle dérision à l'égard de l'Autre, de l'Innommable... enchérit la voix plurielle.

Les quatre humains furent soudain pris de panique. Les deux comédiens se prirent par la main.

— En effet, jeunes gens : vous voici chez Satan ! Lucifer ou Belzébuth si vous préférez...

Le rocher trembla. Une lueur bleue parut dans le coin sombre et révéla quelques formes. Soudain, l'interprète d'Antéchrist poussa un cri aigu et se recroquevilla sur sa chaise, faisant tomber ses prothèses mammaires.

— Mais... Maître ! Ce n'est même pas un trans ! C'est un homme déguisé !

— On n'en avait pas sous la main... expliqua le metteur en scène comme pour s'excuser.

— Et alors ? Encore mieux ! Ce mauvais déguisement ne fait qu'ajouter le factice à la dérision. Mais qu'avez-vous donc, jeune homme ?

— Aah, rappelez ces araignées !

— Il est arachnophobe, ajouta le metteur en scène. Mais où voit-il des araignées ?

— Oh, cela me revient, fit l'Immonde. Ceux qui me craignent me voient sous l'aspect de leur pires cauchemars. Tu me paraissais plus fier en éventant les esclaves humains de tes ailes blanches, mon garçon...

Comme le comédien tremblait de tous ses membres, le Malin s'apitoya.

— Peut-être seras-tu plus à l'aise en compagnie de celui que tu singeais, mon fidèle Baphomet ?

L'ombre grouillante se changea aussitôt en un démon hideux à tête de bouc et ailes de chauve-souris, des seins de femme très pâles sortant de sa poitrine velue. Les trois autres se couvrirent la face, mais le pseudo-Antéchrist s'effondra au sol. Son âme s'envola au ciel comme la buée d'un vapoteur.

— Peste ! tonna le démon. Une âme de perdue !

— Malédiction ! Il n'a pas supporté la vision de la laideur. C'était un agent de l'Ennemi, de l'Autre, de l'Innommable...

— Vous pourriez lire plus attentivement les CV de vos figurants, monsieur le Régisseur, gronda le Pervers.

L'adipeux metteur en scène sembla se liquéfier.

— Pardon, monsieur... Satan ! Je... On ne m'y reprendra plus...

— Aucun risque, en effet. Et maintenant, Madame, à nous deux. Pourquoi avez-vous empêché le peuple de voir mon apothéose ?

— Mais... Je n'ai rien empêché du tout.

— Si. Vous avez réservé ma messe noire à un millier de VIP inutiles. Vous avez dépensé huit mille francs par place assise ! Pensiez-vous que le bon peuple ne méritait pas de voir le spectacle ? Qu'il n'était qu'une quantité négligeable ? Ou l'avez-vous simplement oublié dans l'équation, comme d'habitude ?

— N... non. C'était le concept.

— Eh bien, votre concept, vous allez le changer.

Instinctivement, la ministre avait déjà tiré son portable de son sac à main.

— Vous allez m'appeler vos collègues ministres aux manières de sommeliers, vos chefs de cabinet métrosexuels, vos copains patrons de presse et même s'il le faut vos camarades du Parti demicrotte-clampin. Et vous leur direz de passer *mon* apothéose en Eurovision !

Sur ces mots, le Bouc se manifesta pour la première fois :

— Excusez-moi, monsieur... monsieur Lucifer, mais je crois que c'est impossible. Le Diable lui-même ne pourrait faire repasser un *event* périmé à la télévision...

— Oui, que voulez-vous : au XXI<sup>e</sup> siècle, l'audimat est la divinité suprême, confirma le metteur en scène allemand.

Ce furent leurs dernières paroles. A la place du comédien, ne resta sur le fauteuil qu'un trophée de chamois, et une flaque de saindoux se substitua au lard germanique. La ministre, comprenant qu'on ne plaisantait plus, masqua son éternel sourire de la main gauche tandis que sa droite composait fébrilement des numéros.

— Ne vous pressez pas, Madame, le Diable a tout son temps, reprit la voix sur un ton patelin. Vous êtes désormais mon hôte chérie et choyée. En attendant que votre mission soit accomplie, nous enverrons un de nos démoncules prendre votre place. Vos concitoyens n'y verront que du feu. Quant à ces trois insignifiants, on aura oublié leur disparition dès les prochaines nouvelles de 20 heures...

#### IV. ÉPILOGUE

Le metteur en scène et les deux comédiens ne furent jamais retrouvés dans le train officiel. Le mystère de leur disparition demeura entier et le tunnel du Gothard, comme le pont médiéval, fut baptisé depuis lors *le tunnel du Diable*. Quant à la ministre, elle finit par sortir du cabinet de toilette où elle était allée se repoudrer minutieusement. Elle a repris ses fonctions avec entrain et même soufflé l'office fédéral de la Culture à un collègue endormi. Elle annonce

d'importants événements culturels et médiatiques en Suisse pour ces tout prochains mois.

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DIABLE, TECHNOLOGIE, SATIRE,

URL: <https://antipresse.net/on-ne-trompe-pas-le-diable-deux-fois/>

.....

## Méditations sans chaussures

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 35 | 1.8.2016

**U**NE RÉFLEXION RELAXÉE SUR DES SUJETS QUI NE LE SONT PAS TANT QU'ÇA.

### SE DÉTENDRE

Nous aimons tous l'été. C'est la saison où les messieurs en costume-cravate passent enfin pour les cornichons qu'ils sont. Nous voyageons légers, mettons les orteils à l'air et les plus audacieux reprennent contact avec la terre par la plante des pieds. Nous sommes attentifs aux goûts simples, à la température et à l'odeur des choses. La mémoire des sens nous rappelle que nous ne flottons pas dans une bulle en suspension au-dessus de la nature, mais que nous en faisons partie comme tout le reste du vivant.

On m'objectera que cet été 2016, avec son enfilade de catastrophes et son climat pourri, est le moins propice pour cette reprise de contact avec notre nature élémentaire. Et je dis: non! Justement.

Quand l'ordre est mis en déroute par la violence,  
 quand nous sentons vaciller le cadre immuable de notre vie sociale,  
 quand, face au désastre, les «dirigeants» et les «experts» n'ouvrent la bouche  
 que pour déverser des flots d'idioties,  
 quand les bulletins météo deviennent aussi peu fiables que le reste des infos,  
 quand on ne peut même plus ouvrir la rubrique des sports,  
 c'est qu'il est temps de toucher le sol des pieds et du front, de se réjouir  
 d'avoir reçu de bonnes jambes et de bons bras, de retourner un coin de jardin,  
 de boire un humble vin de table avec deux glaçons et trois amis et de serrer  
 dans ses bras le tronc d'un arbre ou le corps velu d'un chien.

Je ne parle même pas du «recours aux forêts», de Jünger ni de Thoreau, de Gauguin ni de Rousseau. Je ne fais pas l'éloge du retour à la nature: je m'adonne à la nature. Je n'ai pas besoin pour cela de m'isoler au fond des bois: j'ouvre les fenêtres, je sors sur la terrasse, je hume avec gratitude l'odeur du béton oint par la pluie. Et je pense alors que, quoi qu'il arrive, les pluies continueront de tomber et les herbes de monter. Que, quoi qu'il arrive, la

nature continuera de nous nourrir, fût-ce de racines amères. Que, lorsque la civilisation industrielle aura été taillée en pièces par l'alliance cocasse de la haute technologie et de la basse barbarie, il nous restera toujours le système neuro-végétatif de la planète Terre.

Je n'ai jamais goûté si fort la saveur des pastèques, le fumet des grillades ni la richesse des vins, jamais eu autant de plaisir à voir des enfants barboter dans le sable qu'en cet été 2016 où les aveugles eux-mêmes ont entrevu la fin prochaine d'un monde qu'on croyait installé à demeure.

## SE RENCONTRER

Ce 2 août à 16h30, je participe à une rencontre autour du miel avec mon *Miel* à la chapelle Saint Clair au Verney (Bramans, Savoie). En compagnie du chaleureux Henri Duchemin, écrivain et chroniqueur sur France bleue-pays de Savoie, auteur de *Bee Happy*.

## S'IDENTIFIER

Le magazine *L'Hebdo* a demandé à quelques invités de livrer leurs sentiments sur leur *suissitude*. Ma réponse est ci-dessous. A tous nos lecteurs suisses: bonne Fête nationale du 1er Août !

## ETRE SUISSE

Je suis arrivé en Suisse à l'âge de six ans sur la banquette arrière de l'auto parentale. Au nord de Milan, quand j'ai vu s'approcher les Alpes bleues et blanches, j'ai supplié mon père de freiner. Nous ne pourrions jamais traverser ce mur. Je n'avais encore jamais vu de vraies montagnes.

Je suis arrivé en Suisse d'un pays socialiste, athée, qui avait réalisé la société parfaite sur terre, mais qui n'en était pas moins ruiné et qui allait finir à feu et à sang. Lorsque j'ai vu ce drapeau *de gueules, à la croix alésée d'argent* flotter devant les maisons comme sur les palais, lorsque j'ai entendu les récits fondateurs et appris que la Constitution commençait par «Au nom de Dieu tout-puissant», j'ai cru un instant que le monde était partagé comme les royaumes du *Seigneur des Anneaux* et que j'avais quitté le Mordor pour le Gondor, un cauchemar idéologique pour des terres de miséricorde.

La vie s'est chargée d'y mettre les nuances.

J'ai aimé la Suisse, infiniment, pour la beauté de sa nature et le reflet qu'elle laisse dans l'âme des hommes. Je l'ai aimée pour l'instruction qu'elle m'a donnée. Je l'ai aimée pour la générosité obscure et bougonne d'un peuple qui passe pour avaricieux.

J'ai aimé la Suisse modérément pour le confort et l'aisance qu'elle procure. Puis je l'ai détestée pour cette même raison. Cette aisance qui procède de la modération et de l'humilité a transformé la modération en tiédeur et l'hu-

milité en haine de soi. Je ne parle pas ici des gens — il en est de tout poil, ici comme partout — mais de l'esprit dominant.

Quoi qu'il arrive, me voici désormais titulaire du passeport frappé de cette croix du Christ que les apparatchiks qui me l'ont décerné trouvent aujourd'hui embarrassante. Me voici protégé par cette Constitution invoquant le Dieu tout-puissant que les élites locales s'emploient à escamoter. Me voici membre d'un peuple bifide qui dans un même mouvement se flatte d'être à nul autre pareil et se rabaisse plus bas que terre. Me voici, avec mon instinct slave de la bravade, à devoir composer avec ce respect poltron des autorités (même ostensiblement débiles) et cette passion du conformisme qui ont donné à la plupart des poètes suisses le sentiment d'être étrangers chez eux.

*Omorphi kai paraxeni patriida*, « belle et étrange patrie », chante Elytis à propos de sa Grèce, et je souffre de voir si peu de Suisses embrasser dans une même bienveillance la beauté et l'étrangeté de leur destin. Ils m'irritent quand ils s'autocontratulent, mais je les méprise quand ils font profession de se mépriser eux-mêmes. Non l'eux-mêmes qui dit « je » — ça jamais ! — mais l'eux-mêmes qui dit « nous » et qu'ils traduisent de plus en plus par « eux » (les autres, les ploucs). Au moins suis-je dans la mêlée et non sur le perchoir de l'arbitre, comme tant de naturalisés de passage.

J'aurais aimé être footballeur et devoir choisir entre ma patrie d'origine et celle d'adoption. J'aurais opté, bien entendu, pour la plus mal famée. Malgré son opulence, ma Suisse remplit le critère. C'est pour cela que je l'aime.

Slobodan Despot

.....

#### PROMOTION

L'ANTIPRESSE a désormais son *dress code* : un logo imprimé en lettres d'argent sur un t-shirt noir en coton organique de première qualité (voir image). Pour commander : nous écrire en précisant votre taille.

- 30 € EN TAILLES S-XXXL (SLOBODAN DESPOT, 195 CM, PORTE DU XXL)
- OFFERT POUR TOUT DON DE 100 € ET PLUS !

#### RAPPEL

L'ANTIPRESSE est totalement indépendante. Si cette lettre vous plaît et si elle vous est utile, n'oubliez pas de la soutenir par un don !

- SPIRITUALITÉ, SUISSE, LITTÉRATURE, AIR DU TEMPS, CENSURE,

URL: <https://antipresse.net/meditations-sans-chaussures/>

.....

# Les fées suisses, ou Alice au Bois dormant

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 40 | 4.9.2016

**P**ARMI LES ÉTUDIANTS DE MA GÉNÉRATION, EN SUISSE, CEUX QUI S'ENGAGEAIENT DANS LA FILIÈRE BANCAIRE DEVENAIENT DES STARS OU DES NABABS. IL Y A DE CELA UN QUART DE SIÈCLE ET LES TEMPS ONT BIEN CHANGÉ. LA PROFESSION DE BANQUIER NE FAIT PLUS RÊVER GRAND MONDE. ELLE PÈSE PLUTÔT, QUELQUEFOIS, SUR LE CŒUR DE CEUX QUI L'EXERCENT.

J'ai gardé quelques bons amis dans cette discrète corporation. Vu la modestie de mon envergure financière, ce ne peuvent être que des amis sincères. Je recueille d'eux des confessions émouvantes.

## BANKER'S BLUES

« Imaginez ce que c'était », me disait récemment l'un d'eux en contemplant le Léman depuis l'une des terrasses les plus spectaculaires de la Riviera vaudoise. « Les clients privés passaient relever les compteurs une ou deux fois par an, ils retiraient un peu de blé pour leurs vacances dans la région, pour quelques montres et bijoux, quelques nuits d'hôtel. Ils nous régalaient dans un bon restaurant, trop contents d'avoir eu un peu de bénéfice. Ils n'insistaient pas sur la performance des portefeuilles, la sécurité leur suffisait. C'étaient rarement des professionnels de la finance. Parfois, ils avaient hérité du compte sans même s'y attendre, à l'ouverture d'un testament... »

Bref, ils étaient pour ainsi dire en famille, chez nous.

« Et puis, un jour, il nous a fallu les appeler un par un et les sommer de déguerpir *fissa*, en les traitant presque comme des criminels. »

Ce jour-là, c'était ce jour étrange où le gouvernement suisse a décidé de baisser pavillon devant toutes les exigences du fisc américain, en se courbant encore plus bas qu'on ne lui avait demandé.

La fortune de mon voisin ne m'a jamais empêché de dormir. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai jamais réussi à me sentir de gauche. Je souriais intérieurement du côté ironiquement patelin, un peu façon « Tontons flingueurs », de ce *lamento*. J'entendais déjà nos sirènes bien-pensantes : *Salaires du crime... Blanchiment de trafic... Fraude fiscale...* Certes, certes. Mais il n'y a pas que ça. A voir l'usage que certains États font de l'argent de leurs contribuables, leur soustraire la manne constitue parfois un exploit moral. Comme de retirer la came aux toxicos.

Quoi qu'il en soit, l'affaire qui nous concerne tous ne tient pas à cela. L'affaire tient à une colossale rupture de confiance entre la Suisse et toute une clientèle qui a, des décennies durant, contribué à sa prospérité. L'affaire tient aux conséquences profondes de cette rupture sur toute l'économie du pays,

dont on ne ressent que le début. La désaffection visible de certains établissements historiques de la Riviera, comme celui où nous parlions, n'en était qu'un signe avant-coureur. J'ai pensé à ce vieux patron d'un palace montagnard, qui ne laisse pas passer un petit-déjeuner sans vous poser la main sur l'épaule et s'enquérir de votre sommeil. Imagine-t-on cette villégiature nonchalante, à la vaisselle de vermeil aussi cabossée que son maître d'hôtel, se reconvertir dans les séminaires de *boîtes*, la retape d'équipes de foot et les symposiums de médecins ?

Mais l'affaire tient surtout, pour nous qui sommes à l'écart du monde de la finance et de la grande économie, à la suppression des derniers sanctuaires de la vie privée qui n'étaient pas encore entièrement livrés à la curiosité insatiable des bureaucraties. Avec l'échange automatique des données bancaires, nous entrerons pratiquement dans le cauchemar de la transparence totale que décrivait Zamiatine dans son anti-utopie *Nous autres*, où l'*homo sovieticus* du futur devait vivre dans des appartements de verre. A l'œil omniscient de l'Etat-Dieu, rien ne saurait être caché...

C'est cet aspect des choses qui préoccupe un autre de mes amis, directeur d'une « petite » banque.

« Et ils ont même livré les noms des employés qui ont soi-disant aidé à frauder le fisc américain. Des gens qui ne faisaient que faire leur travail. Qui auraient été sanctionnés s'ils ne l'avaient pas fait... »

#### LE SENS DES MOTS

Je parlais de cette entourloupe dans le tout premier numéro de l'Antipresse, celui du 6 décembre 2015, en relevant que la ministre des finances en charge de cette capitulation avait été jusqu'à violer la Constitution suisse pour suspendre le droit de ses concitoyens au bénéfice des États-Unis. A ce jour, elle n'en a retiré aucun désagrément.

« Comment appellerait-on cela, dans la vie courante ? » demandai-je à mon ami.

« Une trahison. »

Bien. Mais on n'est pas dans la vie courante. On est dans la haute politique et la haute finance.

D'autres « petits » banquiers ont dû se rendre à Canossa — autrement dit à Washington — à l'incitation de leur gouvernement qui préconisait le règlement « à l'amiable » avec les Américains plutôt que la confrontation. L'arrangement consistait à soumettre rétroactivement leurs agissements à la loi américaine.

« Aviez-vous quelque chose à vous reprocher ? demandai-je à l'un d'eux.

— Du point de vue du droit suisse, non. Or, nous étions en Suisse. Personne ne nous avait prévenu que nous serions un jour soumis à un droit étranger.

— Et ?

— On s'en est sortis avec quelques millions de dollars d'amende. Pour solde de tout compte... Enfin, je croise les doigts !

— Et cela, comment l'appellerait-on dans la vie courante ?

— Un racket. »

Bien. Mais on n'est pas dans la vie courante. On est dans un autre monde. Un monde feutré où le racket est officialisé au plus haut niveau sous des appellations rassurantes et où la Constitution a toujours le dernier mot... sauf dans les cas où quelqu'un parle plus fort qu'elle.

## UN UNIVERS ENCHANTÉ

Cet univers onirique n'est pas sans rappeler Alice au pays des merveilles. On y évolue parmi des créatures bavardes ou souriantes, parfois ironiques, parfois bienveillantes, parmi des murs sur lesquels il ne faut pas s'appuyer et des meubles qui se dissipent sous votre cul. C'est scandé de chœurs qui psalmodient des hymnes à la bonne entente et truffé de dames patronnesses qui versent du thé dans des tasses sans fond. C'est un peu comme dans Alice, sauf que les chutes y sont dures et définitives. Bienvenue dans l'univers enchanté du pouvoir helvétique !

Bien qu'on y compte encore une déplorable majorité d'hommes, ou de créatures qui y ressemblent, les dames patronnesses sont les véritables reines du château. Elles sont bien élevées, toujours souriantes et ont le souci de plaire à chacun. Mme *Vive-les-Schtroumpfs*, la mère supérieure de l'ordre de la Finance, en était le parangon avec ses *yeux étonnés d'oisillon qui vient d'éclore*. Elle était, j'en suis convaincu, pétrie de vertus personnelles, de compassion et d'une intégrité sans faille dans la conduite de sa vie. Son seul défaut était sa trop bonne éducation. Lorsque les sheriffs ont fait mine de dégainer, elle ne leur a pas répondu : « Commencez par fermer vos saloons du Delaware », non. Elle a immédiatement fermé toutes les enseignes helvétiques qui risquaient de leur faire concurrence.

Les banques, c'est important, bien entendu. Mais pour les dames patronnesses, être bien noté est plus important encore. Elles feraient tout, malgré leur féminisme exacerbé, pour mériter la caresse sur la joue que le régent réserve aux meilleures élèves. Leur souci de bienséance humanitaire est si ardent, si communicatif, qu'il est devenu la préoccupation première de toute la nomenclatura helvétique.

On pourrait objecter, non sans motif, que la Suisse était soumise à de telles pressions qu'elle n'avait pas le choix, que la concession était inévitable, etc. Peut-être. Mais le démantèlement de la place bancaire a été si précipité, si impératif, si *tacite*, il a donné lieu à si peu de débats — et bien entendu à aucune excuse à l'égard, par exemple, des citoyens livrés en pâture — qu'on a l'impression d'un phénomène cyclonique, d'une catastrophe naturelle où la volonté et le pouvoir des responsables locaux n'aurait joué aucun rôle. Comme



si la menace n'avait pas consisté en un boycott économique, voire en une exclusion du marché du dollar, mais en une apocalypse nucléaire définitive.

Dans la vie courante d'une démocratie (directe, en plus !) on aurait soupesé les pour et les contre et l'on aurait mis en place un débat public. C'est ce que nous avons essayé de susciter, modestement, par un livre (*Mon banquier m'a dit*, éd. Xenia). Dans le monde onirique, les choses arrivent comme par magie. Une vilaine fée jette un sort, la cour entière tombe dans un profond sommeil, et pendant ce temps l'on emporte le trésor ou on enlève la jeune princesse. Lorsque les ministres, conseillers auliques, chambrières et chambellans se réveillent, tout est accompli. Leur responsabilité n'est pas engagée et ils retournent à leurs affaires comme si de rien n'était.

#### VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU DE THÉ ?

Mais la mise à sac de la place bancaire suisse appartient déjà au passé, tout comme le *grounding* stupéfiant de Swissair, la meilleure compagnie aérienne au monde. Les voleurs sont passés, l'hypnose s'est dissipée, on s'est relevé et l'on a fait le ménage. En attendant la suite.

Et la suite promet d'être encore bien plus spectaculaire. Les dames patronnesses prennent fait et cause pour les « migrants » sans trop se demander, même, ce que ce mot recouvre. Ainsi l'une d'elles, députée socialiste, aide les clandestins à passer la frontière et appelle les Suisses à violier leur propre loi. Deux échelons plus haut, tout en haut, sa consœur Mme Sommaruga n'a d'autre souci que d'en répartir le plus grand nombre possible dans le pays en suscitant le moins possible d'oppositions. Pendant ce temps, les responsables des cantons soumis à la pression migratoire qui lui demandent des renforts pour tenir les frontières reçoivent des messages lénifiants et finissent par s'organiser tout seuls.

Ainsi la police du canton du Valais refoule-t-elle ces jours-ci vers l'Italie quelque 25 à 35 clandestins par jour, ceci en appui du travail des gardes-frontières qui relèvent, eux, de la Confédération. 30 par jour, c'est 1000 par mois. Rien que pour la police supplétive et pour un canton de 300'000 habitants. Étrangement, les médias de grand chemin ne manifestent guère de curiosité pour cette filière qui défile sous leur nez. Pas d'images, SVP : vous risqueriez d'alarmer la population.

On relève tout de même que la violence est en train d'exploser dans les centres d'accueil pour les requérants d'asile. On nous signale aussi que l'Allemagne (principale destinataire du flux) commence à s'interroger sur sa politique d'ouverture et incite sa population à faire des réserves, évidemment pour parer au terrorisme. Mais on ne se demande pas ce qu'il adviendra si l'Allemagne finit par fermer sa frontière, comme elle le peut, et/ou si l'Italie refuse de reprendre « nos » refoulés. Va-t-on laisser se former des jungles, avec des barrages routiers montés par des passeurs armés comme à Calais ?

Et si ce joyeux amoncellement de nuages devait éclater en orage, comment la petite Suisse réagirait-elle ? Par la répression, le bouclage et la riposte, comme dans la vie courante, ou par un nouveau sort hypnotique jeté par une vilaine fée ? Ce serait bien pratique : toute la cour de Berne tomberait dans un profond sommeil, pendant que les méchants flics des provinces refouleraient la cohue et monteraient des camps d'internement, ou se feraient rouler dessus. Et puis l'on se réveillerait à la fin du tournoi sans s'être sali les mains et l'on composerait avec bonne grâce avec la situation, quelle qu'elle soit.

Le pire, avec ces personnages de contes de fées, c'est qu'on ne peut même pas leur en vouloir. Voici bien des années, un témoin précieux du monde enchanté nous a expliqué pourquoi :

Les gens sentimentalement vertueux comme Lord Halifax ou Mme Roosevelt font beaucoup plus de mal dans le monde que les méchants reconnaissables comme tels. Soljénitsyne a livré la parabole parfaite à ce sujet avec sa description de la visite guidée de Mme Roosevelt dans un camp de travail où il purgeait sa peine. L'éminente dame, qui pondait les platitudes morales de la pensée humaniste-libérale contemporaine avec la facilité et l'abondance du saumon le plus prolifique, se laissa facilement persuader que le camp en question était une institution vouée à redresser les penchants criminels et dirigée avec humanité. Une femme réellement vicieuse aurait eu honte d'avoir été aussi stupide et aussi crédule. (Malcolm Muggeridge, *Chronicles of Wasted Time*, vol. 2, p. 45. Traduction SD.)

La Suisse est un pays sans malice. C'est pour cela qu'on l'aime et c'est ce qui la perdra. C'est pourquoi les dames patronnesses, à Berne, continueront d'arrondir des yeux candides, quoi qu'il arrive, et de servir du thé, fût-ce dans des tasses sans fond.

■ SUISSE, FINANCE, ÉCONOMIE, GLOBALISATION, MODERNITÉ

URL: <https://antipresse.net/les-fees-suissees-ou-alice-au-bois-dormant>

.....

## Du renseignement? Pour quoi faire ?

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 42 | 18.9.2016

**L**A LOI SUR LE RENSEIGNEMENT SUISSE (LRENS) A DU PLOMB DANS L'AILE. ALORS QU'ELLE SEMBLAIT DESTINÉE À PASSER L'ÉPREUVE DU PEUPLE HAUT LA MAIN, LES RÉCENTS SONDAGES LAISSENT PRÉSAGER D'UN RÉSULTAT SERRÉ LE 25 SEPTEMBRE PROCHAIN. DE QUOI CETTE HÉSITATION EST-ELLE LE SIGNE ?

Cette perte de confiance est typique de ces idées qui « vont de soi » tant qu'elles ne sont pas soumises à un examen trop poussé. Il *va de soi* qu'il faut se prémunir au mieux contre le terrorisme et la grande criminalité. Il *va de soi* que cette tâche est une prérogative fondamentale de l'Etat. Il *va de soi* que cela coûte, tant en termes d'argent qu'en termes de libertés. Il n'existe aucun moyen de traquer et de neutraliser une poignée d'individus malfaisants sans que cela n'entraîne un inconfort pour l'ensemble du corps social.

Ces évidences-là ne sont pas négociables. Surtout pas dans une société vieillissante en proie à des peurs irrationnelles et régie de manière de plus en plus tyrannique par le principe de précaution. Après tout, les Suisses ont accepté sans broncher une assurance maladie obligatoire pour tous *mais* gérée par des entreprises privées et très lucratives, une assurance dont les prestations s'amenuisent à mesure que ses coûts explosent. En un mot, ce peuple de comptables avisés devient une vache à traire placide sitôt qu'on lui parle de sa santé.

#### EXTENSION DU DOMAINE DE L'ÉCOUTE

La santé des Suisses n'a pas de prix, donc la sécurité non plus, ont dû se dire les *spin doctors* de la très discutée Loi sur le Renseignement. De fait, ils sont aisément parvenus à vendre leur raisonnement à toute la zone « responsable » et sécuritaire de l'éventail politique, en d'autres termes à la droite. Ils ont également lancé cet été une opération subliminale en direction de l'économie. Le 18 juillet, le chef des services de renseignements de la Confédération (SRC) s'est ainsi fendu d'une étrange circulaire aux entreprises pour leur recommander une vidéo de « sensibilisation » superficielle et naïve sur l'espionnage économique. La démarche ne prend son sens que dans la perspective de la votation qui devrait accorder à ce même M. Seiler une rallonge d'au moins 50 millions annuels.

Depuis, on a entendu des voix qui permettent de situer plus clairement la fonction de cette loi dans le paysage géopolitique. Parmi ses défenseurs les plus éminents figure ainsi le porte-parole officiel de l'OTAN en Suisse, le lieutenant-colonel Alexandre Vautravers, directeur de la *Revue militaire suisse* et professeur à la Webster University, dont la palette d'activités comprend entre autres le recrutement pour la CIA. De fait, comme le relève Sébastien Fanti dans notre entretien, le SRC suisse entretient d'excellents rapports avec ses homologues US et un effet immédiat de la LRens serait d'arrimer plus étroitement encore les services suisses au dispositif du renseignement américain.

#### LE MANQUE FATAL D'UN « ONZE-SEPTEMBRE » SUISSE

Or, une moitié des Suisses (ou presque) se méfient de ce « progrès sécuritaire ». Cela montre que ce peuple n'a pas perdu son réflexe civique consistant à soupeser froidement les propositions qu'on lui soumet. C'est justement ce

réflexe rationnel qu'il aurait fallu neutraliser en premier. Les deux grands obstacles à l'adoption d'un *Patriot Act* à la Suisse tiennent en effet au fait 1) qu'il ne dépend pas du parlement, mais du peuple et 2) que la Suisse n'a pas — heureusement — connu son Onze-Septembre ni son Bataclan.

Si cette votation était intervenue ce printemps, au lendemain de la mort des deux seules victimes suisses notoires du terrorisme islamique, la loi passait haut la main. Cela même si Jean-Noël Rey et Georgie Lamon ont été fortuitement pris dans une fusillade d'AQMI au Burkina Faso. Dans le sillage d'un événement traumatique, même sans rapport avec le sujet, aucune discussion de fond ne serait possible et je ne serais même pas en mesure d'argumenter comme je le fais ici. Par contraste, l'absence de contexte émotionnel dans le cas helvétique nous permet de réfléchir posément à la finalité de telles démarches ainsi qu'aux manipulations qu'elles recouvrent.

La guerre aux concepts est la plus évidente de ces manipulations mentales. Les concepts sont des abstractions commodes. La lutte « contre la faim dans le monde » ne coûte rien et emporte l'adhésion de tous. Mais la lutte contre les *affameurs du monde* impliquerait de montrer du doigt des entreprises puissantes et d'agir contre elles. De même, la « guerre contre le terrorisme » est un chapeau de magicien qui recouvre tout, en premier lieu l'instauration d'une surveillance généralisée des populations, mais également, dans la stratégie atlantiste, une mainmise militaire sur les sources et les voies d'acheminement de l'énergie, ainsi que l'octroi de crédits pharaoniques pour des gadgets dont le seul effet tangible est d'enrichir des armées de sous-traitants.

On ne saurait évidemment prêter de telles ambitions au modeste SRC suisse, mais les tranches de budget sont bien là, et elles seront affectées d'une part à l'inflation de la classe bureaucratique et d'autre part à l'achat de logiciels — à l'étranger! (Il est étonnant qu'un pays qui s'enorgueillit de ses écoles polytechniques et de sa recherche de pointe n'envisage pas un seul instant de développer *en interne* les logiciels censés assurer sa sécurité...)

#### LE TERRORISME EST UNE CHOSE...

Et l'amélioration du renseignement de terrain, notoirement déficient en Suisse ? Il n'en est pas question. Il n'en a jamais été question. J'ai eu l'occasion de lire des rapports de renseignement rédigés par des chercheurs sur des menaces pressantes (en un mot : l'islamisme). Ces documents contenaient suffisamment de faits et de noms pour contraindre les autorités compétentes à l'action. Ce côté « mise en demeure d'agir » est peut-être le défaut essentiel du renseignement classique. Il ne laisse guère d'alibi à la passivité des gouvernants.

Le renseignement par moisson de données, lui, est beaucoup plus *cool*. Il est nimbé d'impartialité et d'« objectivité » scientifiques. Il dépend d'algorithmes, de programmes, de sélections savantes. Les informations pertinentes y sont

noyées dans une masse que des humains mettraient des siècles à trier. On va donc s'en remettre à des robots. La chaîne de décision se dissout dans la brume technologique. Au fil du processus, même si l'on n'a pas la garantie d'attraper les « gros poissons » qu'on vise, on pourra toujours extraire de la nasse quelques « prises collatérales » en lien avec des affaires tout autres. Les criminels de profession, habitués à l'ombre, développent continuellement des contre-feux. Ils changeront leurs *firewalls*, appelleront la drogue « farine » et l'explosif du « sirop ». Les amateurs et les innocents, eux, n'auront aucune parade. Dans les filets du renseignement électronique, le menu fretin est la prise la plus sûre. On ne va pas quand même pas *tout* rejeter à la mer...

### ...MAIS LES TERRORISTES EN SONT UNE AUTRE !

Ces technologies sont le propre de sociétés qui font la guerre à des concepts et non à des réalités. Le terrorisme, ou l'« extrémisme violent » dont parle la LRens, sont des *concepts*. Elle ne deviennent matérielles que lorsque le *terrorisme* s'incarne en des *terroristes*, l'*espionnage* en des *espions*, etc. Or c'est cette *incarnation* qui pose problème aux sociétés occidentales avancées. A cet instant précis, le dispositif sécuritaire est contrecarré par le dispositif juridique et humanitaire. L'Européen moyen est irrémédiablement partagé entre le besoin de protéger ses fesses et l'obligation d'être gentil.

Imagine-t-on cela ? Une fois que les ennemis sont identifiés, il s'agit de les « neutraliser ». Autrement dit, de les arrêter par la force. En Europe, le code pénal les protège pratiquement jusqu'à l'accomplissement de l'acte. Des batteries d'avocats et d'ONG veillent au respect scrupuleux de leurs droits, à la salubrité des prisons, à la correction des procédures. Qu'il s'agisse de petits dealers ou d'égorgeurs fanatiques, aucune différence de traitement n'est admise. Les responsables des services de sécurité de l'Etat doivent donc choisir tôt ou tard entre la légalité et l'efficacité (1). Or l'efficacité implique la torture, l'assassinat et autres vilénies pudiquement appelées « opérations humides ». Les Etats-Unis n'ont aucun problème avec cela. La Russie non plus. La France s'arrange pour ne prendre aucun terroriste vivant et va les tuer au Mali s'il le faut. Mais la Suisse ? La vertueuse Suisse ? Ce n'est pas d'un surplus de renseignements qu'elle aurait besoin, mais d'un changement complet de mentalité.

### CE QU'ON N'OSE DIRE NI PENSER

Il y aurait un moyen bien plus direct et moins coûteux de parer aux menaces que la LRens prétend affronter avec 50 millions annuels de récolte de données. Il s'appelle la *discrimination* et repose sur une application *réelle* du principe de précaution. Sans copier le *raisonnement lapidaire de Mark Steyn* sur la signification du prénom le plus répandu à la fois dans l'islam et dans certaines maternités d'Europe, il serait logique d'identifier des idées et des milieux a

*priori* plus dangereux que d'autres et de leur faire supporter *prioritairement* le poids matériel et psychologique de la surveillance. Dans cet esprit, on serait amené à fermer toute institution financée par des pays qui soutiennent le terrorisme islamique, à renvoyer ou enfermer les imams qui prêchent la violence, à censurer la littérature qu'ils répandent et à traiter avec une sévérité exemplaire les « candidats » qui se livrent au tourisme fondamentaliste vers le Moyen-Orient.

Or il va de soi que la Suisse n'en fera rien. La *discrimination* est à la fois une démarche *totale*ment proscrite et l'outil de base de tout renseignement et de toute sécurité. On continuera donc de masquer par des paravents coûteux le fatalisme et la passivité face à la menace la plus grave qu'aient connue la liberté et la paix civique en Europe.

S'adonner à la surveillance généralisée sera donc aussi efficace pour combattre le que de danser pour faire venir la pluie. La population s'en rend compte sans même oser le formuler. Mais ce n'est pas si grave, au fond, puisque du terrorisme, la Suisse n'a même pas encore eu un avant-goût. Les effets du « terrorisme islamique » en Europe sont infinitésimaux par rapport à la criminalité de droit commun ou aux accidents de la route : il reste essentiellement un joujou pour les politiques et les journalistes. L'idéologie dont il procède et le modèle de société qu'elle colporte n'ont pas besoin de bombes ni de clandestinité pour s'imposer, elle agit en plein jour. Nos espions électroniques sont des professeurs Tournesol qui auscultent avec un stéthoscope un barrage sur le point de céder.

## EPILOGUE

Le Tribunal fédéral suisse vient de libérer un Irakien condamné pour soutien à Daech et de casser sa procédure d'expulsion. A quoi servent les renseignements dans un pays aussi idyllique ?

P. S. — Esther est une victime suisse de l'attentat de Nice qui a pu constater par le (non-)traitement qu'elle a reçu à son retour au pays combien ce pays était impréparé à affronter la réalité du terrorisme. Elle a voté NON à la LRens, la considérant comme une loi hypocrite et inutile, et appelle son entourage à faire de même.

(1) Ce dilemme est somptueusement illustré par *Le Bouclage*, le grand roman contemporain de Vladimir Volkoff.

■ SUISSE, RENSEIGNEMENT, ESPIONNAGE, TERRORISME, TECHNOLOGIE

URL: <https://antipresse.net/du-renseignement-pour-quoi-faire/>

• • • • •

## Le téléphone fixe, un outil réactionnaire?

ENFUMAGES, PAR ERIC WERNER. AP 43 | 25.9.2016

**R**ÉFLEXION SUR L'ESCROQUERIE TECHNOLOGIQUE À PARTIR D'UN SIMPLE TÉLÉPHONE.

Quand, comme cela m'est arrivé récemment, on demande à un collaborateur de Swisscom pourquoi son entreprise a décidé de passer à la téléphonie numérique, alors même que l'ancienne téléphonie analogique donnait pleine et entière satisfaction et que l'on sait très bien que la nouvelle téléphonie, plus complexe, n'offre pas les mêmes garanties de fiabilité que l'ancienne, il vous répond que « c'est pour faire des économies ». Autrement dit : *qu'importe la qualité du produit, ce qui compte, c'est d'accroître nos bénéfices.*

A partir de là, vous choisissez. Beaucoup d'usagers, pardon : de clients, vont très probablement, à l'avenir, se détourner de la téléphonie fixe pour se contenter désormais du portable. Comme le portable est d'un beaucoup plus grand profit pour les opérateurs que le fixe, Swisscom ne s'en plaindra évidemment pas. Au demeurant, il est très possible qu'un jour ou l'autre Swisscom en vienne à supprimer purement et simplement la téléphonie fixe, au prétexte que seule une petite minorité de citoyens, qui plus est mal pensants, technophobes, allergiques au « progrès », etc., continueraient à l'utiliser. C'est peut-être déjà programmé. Les gens auront dès lors le choix entre faire ce qu'on leur dit de faire, acheter un portable, ou se retrouver dans la même situation que leurs ancêtres avant l'invention du téléphone, quand les gens ne pouvaient communiquer entre eux que par la poste.

C'est peut-être ce qui m'arrivera un jour. Car, personnellement, je n'ai pas de portable (gadget antiéconomique, cancérigène, instrument, surtout, de traçabilité), et personne, jamais, ne réussira à m'en faire acheter un, pas même mon opérateur préféré.

Pour accroître ses bénéfices, Swisscom a donc décidé de passer à la téléphonie numérique. Profitant de l'occasion, l'opérateur a par annulé les contrats jusque-là en vigueur (dans mon cas le téléphone fixe et Internet) pour les remplacer par une offre combinée incluant la télévision. On appelle cela un pack. Ces pratiques sont courantes dans l'économie marchande, elles s'enseignent en première année dans les écoles de commerce et de marketing. On pousse ainsi les gens à surconsommer, ce qui, explique-t-on, est une bonne chose pour l'économie. Indispensable même : autrement l'économie s'effondrerait. Swisscom travaille donc pour l'économie. Merci Swisscom. Mais on pourrait aussi se demander s'il est tout à fait normal, et à vrai dire moral, d'utiliser la téléphonie fixe comme moyen de pression pour pousser les gens à

acheter des choses qu'ils n'auraient pas envie autrement d'acheter : en l'occurrence un accès à la télévision. Les gens ont le droit de ne pas avoir de télévision.

Un bon 5 % des gens n'ont pas aujourd'hui de télévision, cela pour diverses raisons : certains parce qu'ils considèrent que c'est un instrument de propagande, d'autres pour ne pas perdre leur temps, d'autres encore pour préserver leurs enfants, etc. Les autorités aimeraient bien, d'une manière ou d'une autre, casser cette forme de résistance (car c'en est une). Quel meilleur moyen pour y parvenir que de dire aux gens : « Vous voulez le téléphone ? Soit, mais vous prendrez en même temps la télévision. Vous ne voulez pas de télévision ? Eh bien, vous serez privé de téléphone. La ligne sera coupée le 30 octobre ». Au passage, on rappellera que Billag, l'organisme de perception de la redevance TV, est une filiale de Swisscom.

Les gens peuvent se passer de beaucoup de choses, mais assurément pas du téléphone. Dans une société atomisée comme la nôtre, le téléphone est ce qui maintient un minimum de lien social entre les personnes. C'est très ténu comme lien, mais c'est un lien quand même. Le téléphone est un remède contre la solitude. On a besoin également du téléphone pour appeler les urgences, une ambulance en cas d'AVC, etc. En ce sens, le téléphone fixe est un bien de première nécessité, au même titre que l'eau potable et l'électricité. On n'a pas le droit de jouer avec ces choses, en particulier, comme le fait Swisscom, en les faisant entrer dans des packs à prendre ou à laisser, et tant pis pour vous si vous les laissez, ce n'est pas notre problème : « *We don't care* ». Que dirait-on si Énergie romande en faisait de même avec l'électricité ? Ou le fournisseur d'eau potable avec l'eau potable ?

Autrefois (à l'époque des PTT) le téléphone était un service public, l'idée, effectivement, étant que dans la mesure où le téléphone était un bien de première nécessité, il revenait à l'État de s'en occuper. Aujourd'hui cette conception n'a plus cours. Non seulement l'État ne dépense plus le moindre centime pour le téléphone, mais ce qu'il attend au contraire du téléphone, c'est qu'il lui rapporte le plus d'argent possible. C'est la fonction même de Swisscom. La mission première de Swisscom, entreprise commerciale mais en mains publiques, est de contribuer, autant que possible, au sauvetage des finances publiques, et à cette fin, de maximiser ses profits. C'est un collecteur d'impôts. Il en va de même, on le sait, de la Poste, autre ex-service public reconverti en vache à lait de l'État total. Les dirigeants savent ce que l'État attend d'eux et agissent en conséquence. Ou alors on les remplace.

Je ne vais pas trop me plaindre de Swisscom. L'opérateur a finalement accepté de ne pas m'envoyer de « TV box », autrement dit de boîte de télévision. Je continuerai donc, pour un temps au moins, à disposer du téléphone et d'Internet. Ouf !

Mais ensuite encore j'ai eu des surprises. A priori, on aurait pu penser que l'opérateur se serait fait un devoir d'installer lui-même le nouveau système



de téléphonie numérique au domicile de ses « clients ». Dans quel monde vivez-vous ? Chaque « client » reçoit un kit d'utilisateur, à charge pour lui de se débrouiller comme il le peut avec ce qu'il y a dedans. Rien de plus simple, lisez le mode d'emploi. Comme, en réalité, rien n'est plus compliqué, ledit « client », après avoir bien transpiré, se voit tout naturellement contraint de faire appel à un professionnel. Je ne sache pas que les organisations de consommateurs, si promptes, en d'autres domaines, à monter au créneau pour un oui ou pour un non, s'en soient, à ce jour, le moins du monde émues.

Les adeptes néolibéraux de la déréglementation applaudissent bien sûr des deux mains. Le monde bouge, c'est ça la vie, le progrès. Certains complèteront en disant : c'est ça la gouvernance. Le service public aboli, l'usager transformé en simple client, l'évolution technologique comme prétexte pour camoufler une opération de mercatique, le tout-numérique pour déstabiliser les gens, leur compliquer au maximum la vie, en voilà quelques ingrédients. Aujourd'hui on rode le système. Quelle régression !

Eric Werner

- TECHNOLOGIE, SUISSE, INTERNET, AIR DU TEMPS, ÉCONOMIE,  
URL: <https://antipresse.net/le-telephone-fixe-un-outil-reactionnaire/>

.....

## Phases terminales

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 45 | 9.10.2016

« TOUT VA BIEN, VOUS EXAGÉREZ. LES PHÉNOMÈNES QUE VOUS MONTEZ EN ÉPINGLE NE SONT PAS DU TOUT REPRÉSENTATIFS D'UNE RÉALITÉ QUI VOUS ÉCHAPPE. NOUS, D'EN HAUT, NOUS VOYONS L'ENSEMBLE DU TABLEAU... »

C'est le *jingle* que les porte-voix de l'officialité s'évertuent à glisser dans chaque intervalle de silence séparant deux aveux de désastre. Mais les pauses se faisant de plus en plus serrées, l'homélie ne va pas tarder à se réduire à « *Vos gueules, là-dessous !* »

### ESCHATOLOGIES

Le temps nous est donc compté, non seulement à cause de l'accumulation des signes, mais aussi du fait de ce paradoxe bien connu en zone totalitaire : plus les signes seront ostensibles, et plus il sera interdit de les voir. Les sociétés qui laissent se creuser de tels fossés entre la réalité éprouvée et ses représentations admises n'ont que deux issues possibles, l'implosion ou la guerre

jusqu'à l'épuisement. Il se peut que l'Europe occidentale s'offre le luxe de goûter aux deux.

Malgré leurs discours lénifiants, aucun membre de la caste gouvernante n'ose répondre aujourd'hui à une question très simple : « Comment imaginez-vous votre pays et le monde dans dix ans ? » Ils enveloppent l'avenir de formules creuses et ils font bien. Car tout avenir concret envisagé à partir du point où nous sommes leur donnerait tort.

Un sentiment se répand parmi les populations et il devient de plus en plus manifeste dans les échanges que nous entendons. Les théologiens l'appelleraient un sentiment eschatologique : l'attention portée à la fin des temps. Ce genre de discours passe très bien dans la bouche des scientifiques, même si leur catastrophisme tombe bien souvent à côté. En reprenant leurs mots, on dirait que nous avons passé en bien des domaines le point de non-retour. Non-retour de l'effet de serre, de l'exploitation pétrolière, du dépeuplement des océans. Nous ne sommes pas maîtres de l'avenir, mais nous savons qu'en certains domaines, même si nous décidions demain matin de faire machine arrière de toutes nos forces, nous ne réussirions jamais à réparer les dégâts causés.

Les mêmes pressentiments *terminaux* transposés au domaine politique et « sociétal » relèvent, en revanche, du « grand tabou ». Le « grand remplacement » des Français dénoncé par Renaud Camus ne sera sans doute admis, et revendiqué, que par ceux qui les auront remplacés. Même si ceux-là mêmes qui censurent un tel pronostic travaillent ouvertement à sa réalisation, qu'ils présentent comme une solution à la fois bienvenue et inéluctable.

Tandis que la France se perd dans ses harmonies virtuelles et ses conflits innommables, le pays le plus armé du monde s'apprête à faire son choix de gouvernement entre un bateleur improbable et une femme compromise et malade. Le choix, en d'autres termes, entre un État ingouvernable et un État fou. Si l'Amérique des Bush-Clinton-Obama était un empire abusif, l'Amérique post-Obama sera une sérieuse menace à la vie sur terre. Mme Clinton, marionnette d'un complexe militaire aux abois et sponsorisée par les parrains du terrorisme islamiste, a nettement annoncé sa direction, qui est celle de la fuite en avant. L'imaginer aux commandes du feu nucléaire devrait inspirer des cauchemars à tous nos journalistes. C'est sans doute pourquoi ils ont décidé de se boucher les yeux et les oreilles à la cire et de soutenir *mordicus* son élection. Dans tous les enjeux existentiels depuis la chute de l'« empire du Mal » (de l'URSS), l'option prise par l'Occident a invariablement été l'option du pire.

Le caractère systématique de cette orientation pose des questions non plus politiques — on est bien au-delà —, mais ontologiques. A quelles forces obéit le système où nous vivons ? Est-il voué au bien commun et à la survie de la

communauté, comme devrait l'être tout « contrat social » ? Est-il au contraire attiré par la destruction et le mal, ou du moins indifférent à cet égard ?

### L'ASSASSIN CAVALIER

Bien en deçà des enjeux planétaires évoqués plus haut, la tranquille Helvétie nous offre en ce moment même un test « grandeur nature » des tendances profondes de la société démocratique avancée où nous vivons.

Durant la semaine écoulée (du 3 au 6 octobre), la justice genevoise a essayé de juger un psychopathe, Fabrice A., pour un crime retentissant : l'égorgement de sa sociothérapeute Adeline le 12 septembre 2013. L'affaire elle-même n'est que trop claire, le coupable ayant tout avoué sans états d'âme. Mais elle est chargée d'éléments emblématiques dont les ramifications sont proprement glaçantes. Résumons.

Suite à un viol commis en 1999, Fabrice A. est condamné à 18 mois avec sursis. En 2001, au même endroit, il commet un deuxième viol et se voit condamné à 15 ans de prison. Au sujet de ces deux actes, il déclarera après le meurtre d'Adeline : « Ce n'était pas grave, je n'ai tué personne ». Entre-temps, il est placé dans un centre de réinsertion « modèle » pour criminels dangereux, appelé « La Pâquerette ». Il y côtoie du personnel féminin, notamment sa future victime, sur qui il « flashe » tout de suite. Dans le cadre de sa réinsertion, il se voit offrir des cours d'« équithérapie », autrement dit l'État lui paie des cours d'équitation que nous ne pouvons offrir à nos propres enfants.

Ce 12 septembre 2013, justement, il sort accompagné de la seule Adeline pour une journée hors les murs de la « Pâquerette ». Avant de se rendre au lieu de son « équithérapie », près de la frontière franco-suisse, il demande à sa conductrice de l'emmener vers une coutellerie. Adeline obtempère sans discussion, sans même signaler à sa base le changement de programme. Il y achète le couteau pliable de marque Victorinox qu'il a commandé à l'avance et avec lequel il l'égorgera. Il incite sa thérapeute à s'engager sur une route secondaire, l'attache à un arbre, tente de l'embrasser et lui tranche la gorge. Puis il vole sa voiture pour filer en Pologne, où il espère retrouver une ancienne relation, objet de ses fantasmes, qui par peur a dû changer de vie. Heureusement pour elle. C'est là, en Pologne, qu'il sera arrêté.

### UNE COCAGNE POUR VIOLEURS

Sans le sang versé, cette histoire pourrait être une satire burlesque. Ce n'est pourtant que le plat récit des événements. Voici un violeur récidiviste, froid, obsédé, qui organise et dirige ses propres sorties en liberté. Qui manipule ses thérapeutes jusqu'à les rendre complices de leur propre assassinat. Le procès nous en apprendra de plus belles encore avant d'être interrompu en raison d'une nouvelle « expertise » :

- QUE FABRICE A. TROUVAIT SA PREMIÈRE CONDAMNATION POUR VIOL RIDICULE ;

- QU'IL A ENVOYÉ DES CARTES POSTALES MOQUEUSES AUX MAGISTRATS GENEVOIS ;
- QU'IL AURAIT ÉTÉ AUTORISÉ, À LA «PÂQUERETTE», À CHATTER AVEC DES FEMMES À L'EXTÉRIEUR ;
- QUE LES PENSIONNAIRES DE CETTE INSTITUTION « MODÈLE » POUVAIENT SORTIR POUR ALLER TROUVER DES PROSTITUÉES, QUI NE SAVAIENT MÊME PAS À QUI ELLES AVAIENT AFFAIRE ;
- QUE LE FUTUR ASSASSIN AVAIT LUI-MÊME PROPOSÉ, LE FAMEUX JOUR, D'ÊTRE ACCOMPAGNÉ DE DEUX THÉRAPEUTES, MAIS QUE CEUX-CI AVAIENT REFUSÉ, TELLEMENT ILS LUI FAISAIENT CONFIANCE ;
- QUE LUI-MÊME DÉCLARERA QU'IL N'ÉTAIT « PAS ADAPTÉ » À LA « PÂQUERETTE », QU'IL ÉTAIT UN « CAS TROP LOURD » ;
- QU'IL DÉNONCERA L'INCOMPÉTENCE DE SES PSYCHIATRES QUI «N'ONT RIEN VU, RIEN APPROFONDI».

Je passe sur cent détails de même acabit restituant l'image d'une Cocagne pour violeurs. Une Cocagne si bien nommée ! L'association de la pâquerette, cette fleur candide des comptines et des albums pour enfants, au traitement de la violence et du vice, ne pouvait germer que dans des cerveaux infantiles ou pervers, ou les deux. Par-delà cette utopie soixante-huitarde, c'est tout un système dont Fabrice A., par son seul cas, instruit le procès. L'irresponsabilité y côtoie la désinvolture, la désinvolture s'y drape de bêtise, la bêtise se résout dans la jobardise et le tout se fond dans une conception criminellement erronée de l'être humain, fondée sur les rêveries mille fois démenties de Rousseau. Il est vrai que l'ancêtre de toutes les illusions de «gauche» était natif du coin...

En un mot, c'est comme si tout avait été minutieusement mis en place, y compris par la victime elle-même, pour qu'Adeline soit assassinée. Et comme si tout avait été monté de telle sorte que personne n'en réponde.

Dans cette phase, soudain, la naïveté bête fait place au machiavélisme bureaucratique le plus retors. Voici donc cette commission parlementaire, créée pour analyser les « dysfonctionnements » de l'affaire, qui se réunit des mois durant à grands frais sans rien produire, le rapporteur désigné ayant pris un « retard abyssal » dans sa rédaction au sujet d'une question de sécurité essentielle. Mais bon : la même commission se sera vu barrer l'accès aux archives de la Pâquerette pendant un an environ. Sans compter, selon la RTS, qu'on soupçonne des « entraves » venues du chef du gouvernement genevois lui-même ; sans compter que la direction de la « Pâquerette » a « délibérément tu » des informations à l'égard des autorités de surveillance, que des documents psychiatriques n'ont pas été transmis au personnel traitant...

Une Cocagne où les violeurs ne sont manifestement pas les seuls menteurs...

#### UNE IMPLOSION INSTITUTIONNELLE

« Le procès de Fabrice A. pourrait devenir aussi celui des institutions », annonçait la Radio suisse romande deux jours avant son commencement. Mais le procès n'a pas eu lieu. Il a encore été repoussé de plusieurs mois pour une nouvelle « expertise » (de quoi ? par qui ? pourquoi ?). L'égorgeur n'a pas

été condamné. Le sera-t-il un jour ? Un psychiatre suffisamment minutieux réussira-t-il à lui ôter les derniers restes de responsabilité ? Condamné ou non, du reste, quelle importance, s'il doit retourner dans ce pays de Cocagne où les malfrats font de la voile et montent à cheval ?

Quant au procès des institutions, nous en sommes encore plus loin, alors qu'il était le plus intéressant. Les ministres et les fonctionnaires couvrant ce sinistre capharnaüm n'ont pas songé à démissionner. Ce n'est pas que l'opinion l'ait exigé, mais on aurait pu leur prêter un semblant de conscience et d'honneur... Mais on est en Suisse. En Suisse, on ne démissionne pas. Tout va bien dans le meilleur des mondes possibles. Comme dans l'affaire Luca. Comme dans mille cas où l'on fait comme si de rien. Le « commesideriennisme » helvétique a même été promu en substantif par Etienne Barilier dans son livre de vérité *Soyons médiocres*. Et ne parlons pas de références littéraires encore plus cruelles, comme l'immortel *Bonhomme et les incendiaires* de Max Frisch, où ce bon bourgeois tend aux pyromanes déclarés l'allumette qui mettra le feu à sa maison, avec un grand sourire benêt et une paquerette aux lèvres.

#### L'HYPERJURIDISME, OU L'ABOLITION DE TOUTE JUSTICE

Que nous apprend le procès avorté de l'égorgeur Fabrice A. ? Beaucoup de choses. J'en retiens cinq.

A) Les violeurs en Suisse sont bien mieux traités que les chauffards. « Venez me chercher, bande de cons ! » écrivait Fabrice d'Irlande aux piteux magistrats qui lui avaient infligé une peine qu'il jugeait lui-même ridicule. En ce moment même, un homme qui a violé dix filles mineures se promène en liberté dans les rues de ce pays, tandis qu'un excès de vitesse qui n'a mis aucune vie en péril vous vaut de la prison ferme. Dans un cas, la cautèle des circonstances et des vices de forme protège le criminel *réel*; dans l'autre, l'application stricte du principe de précaution envoie au clou des fauteurs *en puissance*, c'est-à-dire des gens qui n'ont fait aucun mal à personne. Le lien entre les deux ? L'hyperjuridisme. La destruction complète de l'esprit par la lettre de la loi. La bureaucratisation extrême des rapports humains.

B) Le crime de Fabrice A. est l'un des crimes les plus hideux et les plus indiscutables qui soient. Le traitement que lui réservent les institutions suisses relève moins de la nécessité de réprimer le crime que du besoin de justifier l'existence et les salaires d'une cohorte de thérapeutes, psychiatres et autres intermédiaires faisant objectivement barrage à la justice.

C) La civilisation, de tout temps et en tout lieu, traite le crime de sang avec la gravité, la sévérité et la solennité qu'il requiert en tant qu'atteinte la plus grave à l'humanité en nous. Une société qui traite le crime de sang comme une équation juridico-administrative se met au ban de la civilisation.

D) De fait, cette incapacité à juger clairement et rapidement des actes on

ne peut plus clairs jette le doute sur la capacité de cette société à protéger ses membres. Comme le disait le théoricien de la société moderne, Thomas Hobbes (Antipresse 44) : « *La loyauté des sujets vis-à-vis du souverain est censée durer aussi longtemps, mais pas davantage, que dure le pouvoir au moyen duquel il est à même de les protéger.* » En cas d'aggravation des crises qui nous guettent, une justice pareillement ligotée ferait rapidement place à l'arbitraire de l'autodéfense et des tribunaux de rue. « *Car le droit naturel qu'ont les hommes de se protéger eux-mêmes, quand personne d'autre ne le peut, ne saurait être levé par aucune convention.* ».

E) Le caractère onirique des événements, la naïveté stupéfiante des protagonistes — ou, pire, leur indifférence — et l'immunité dont jouit toute la chaîne ayant conduit à l'égorgement d'Adeline indiquent une confusion préoccupante des notions de bien et de mal dans le milieu où ce cauchemar se produit.

\*

On est en Suisse. Tout va bien. La justice et le droit règnent — tant qu'on ne les sollicite pas. On condamne le mal — tant qu'il ne frappe pas à notre porte; auquel cas, on négocie. C'est un monde parfaitement humanitaire et parfaitement inhumain.

Le diable ricane et investit dans Victorinox.

■ CENSURE, FRANCE, SUISSE, JUSTICE, CRIMES,

URL: <https://antipresse.net/phases-terminales/>

.....

## «Le Temps», ou le journalisme comme épouvantail

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 53 | 4.12.2016

**L**ES SUISSES SONT L'UN DES SEULS PEUPLES D'EUROPE À NE POUVOIR S'ÉVADER HORS DE L'UE, AYANT REFUSÉ D'Y ADHÉRER EN 1992. OR LE *SWISSEXIT* EST POSSIBLE ET MÊME NÉCESSAIRE. C'EST UNE LIBÉRATION QU'IL EST URGENT D'ACCOMPLIR SI CE PEUPLE ENTEND CONSERVER SA DÉMOCRATIE, SES LIBERTÉS ET SON VISAGE.

La dictature dont il est question ici n'est pas visible au premier abord. Elle entrave pourtant les habitants de ce pays à chaque pas, prétend modeler chacun de leurs comportements, juge chacune de leurs pensées, raille leurs décisions et met en doute leur jugement. Cette dictature virtuelle et très réelle, particulièrement en Suisse romande, c'est celle du système médiatique. Un

système de coercition et de censure vivant largement aux dépens de ceux-là mêmes qu'il s'emploie à rééduquer contre leur gré.

Dans une partie des rédactions — celle qui se pique le plus d'influencer la vie publique — l'ambition de contrôler la pensée a pris le pas sur la mission d'information. Leur activité réelle illustre pleinement la question que pose Noam Chomsky en ouverture de son essai sur le *Media Control*:

«Le rôle des médias dans la politique contemporaine nous oblige à nous interroger dans quel monde nous voulons vivre et, particulièrement, quel sens il faut donner au “démocratie” dans notre société démocratique.»

La chasse aux sorcières lancée cette semaine par le journal *Le Temps* à l'encontre du conseiller d'Etat Oskar Freysinger donne une belle illustration du pouvoir de nuisance grotesque de ce quotidien, véritable *Politburo* de la pensée unique dans notre coin de pays. Rien ne vaut le témoignage direct. Etant moi-même visé dans cette cabale, il m'a paru utile de livrer ici quelques réflexions en temps réel sur l'opération d'intimidation totalitaro-foutraque dont nous faisons l'objet.

#### LE GOUROU

Avant le résumé des faits, une remontée aux sources. Le dimanche 27 novembre, je faisais partie des Beaux parleurs du sympathique Michel Zendali sur RTS1. L'invité du jour était Jean Ziegler. L'«insumbersible» bateleur marxiste, mais aussi professeur à l'Université et grand apparatchik des Nations-Unies, a nié obstinément, au mépris de la plus simple évidence, que son ami à peine décédé Fidel Castro fût un dictateur. La réinvention de la réalité, avec un *pathos* parfois digne de Victor Hugo, est une «signature» de JZ. Signature appropriée pour un écrivain et un militant, mais pour un professeur titulaire de *sciences* humaines? Il y a longtemps que personne n'ose plus poser franchement la question, de peur de se faire traiter de réac et de larbin des banques.

Or si Ziegler est un opposant dans sa tête, il est un possédant dans sa vie. La révolution? Oui, mais depuis sa résidence dans l'arc lémanique, et avec ses émoluments de grand mandarin international. La lutte contre la faim dans le monde et l'esclavagisme des multinationales? Bien sûr! Mais aussi les sorties à ski avec Peter Brabeck, le patron de Nestlé. Celui-là même pour qui veut privatiser l'accès à toute l'eau potable! La démocratie? Oui, mais en compagnie des Mugabe, Kadhafi, Ben Ali et de toute la galerie des dictateurs du Tiers-Monde : des fréquentations pour lesquelles il n'est pas même égratigné par les médias suisses.

Lorsque je lui ai platement demandé s'il se classait lui-même parmi les pauvres ou les riches, Ziegler a eu un court-circuit de quelques secondes, puis m'a répondu par une esquive de jésuite.

Cet écart quasi-poétique entre l'idéal et le réel, entre les mots et les actes, m'a inspiré une *Ode à Jean Ziegler*. J'y peins l'illustre maître à penser en Robin des Bois qui *adresse toujours, avec sa grâce innée / à l'épouse du sheriff une boîte de pralinés*.

Car la boussole de JZ n'est pas dans son cœur comme il le prétend, elle est dans sa moelle épinière et le guide sans faille vers les centres du pouvoir. (N'a-t-il pas, dans sa jeunesse où le gauchisme n'était pas encore «branché», pétitionné pour l'exclusion de sa société d'étudiants d'un *vrai* intellectuel communiste, André Bonnard?) Ziegler est un cheval de cirque qui ne se cabre que sous les feux de la rampe. Tout bien pesé, son bilan intellectuel et moral s'approche du néant, et il le sait. D'où sa hantise de la mort et son obsession avec les thèmes de la foi.

Depuis les années 70, Jean Ziegler a inspiré, sinon formé, toute une génération de gauchistes universitaires helvétiques. Si le modèle idéologique est périssable, l'exemple comportemental est essentiel. L'impudence de Ziegler constitue une formidable désinhibition. Il aura marié la carpe et le lapin, la rébellion et le confort matériel, la respectabilité sociale et la subversion. Il est cette passerelle entre le capital et la révolution qui cimente le système médiatico-politique suisse du XXI<sup>e</sup> siècle. Il est un pionnier du nihilisme habillé de bons sentiments.

Pendant notre émission, Jean Ziegler a menti sans vergogne et s'est fièrement déclaré «polchévique» dans son inénarrable accent bernois. A mes yeux, les *polchéviques* sont responsables de 60 millions de morts à l'Est. Dans le pays où je suis né, ils sont venus parachever le travail d'extermination des nazis et installer une chape de plomb politiquement correcte qui s'est résolue par une guerre sanglante. Mais je n'aurais jamais songé à quitter la table ni à réclamer son éviction de l'ONU et des universités. Les mots ne sont pas des balles, dit-on chez moi. Les disciples de Ziegler, eux, n'ont pas cette *coolness* à l'égard des écarts verbaux.

#### L'AFFAIRE SAN GIORGIO

Le 29 novembre dernier, le conseiller d'Etat valaisan Oskar Freysinger, dont je suis le chargé de communication, présentait en *conférence de presse* les travaux d'une commission qu'il avait initiée pour étudier les «crises sociétales», en particulier les risques liés à d'éventuels effondrements financiers et aux mouvements migratoires. Ces travaux s'inscrivaient dans l'analyse et la gestion routinières des risques et des dangers affectant le territoire. Ils étaient motivés par l'absence de doctrine cohérente en la matière au niveau fédéral suisse.

L'un des consultants externes, Piero San Giorgio (auteur d'un ouvrage très connu, *Survivre à l'effondrement économique*), participait à la conférence. Il y a parlé peu (voir la *vidéo*). Les premiers échos médiatiques étaient factuels et



sereins jusqu'à ce que le *Temps*, le lendemain, s'empare du sujet et s'attaque à San Giorgio, à cause de ses idées et de ses fréquentations. Dans la foulée, les réseaux sociaux déterraient une vidéo filandreuse où le survivaliste exprime des vues stupides et inacceptables. Emboîtant le pas au Politburo du *Temps*, la cabale médiatique s'est ensuite déchaînée. *Le Temps*, menant la meute, a publié un deuxième article quasi-identique au premier, puis, le 3 décembre, un éditorial appelant au renversement du ministre élu Freysinger. Dans l'intervalle, ses journalistes houspillaient la population sur les réseaux sociaux. Et la fameuse vidéo sur YouTube était devenue l'argument capital de la «commission avec le nazisme».

On reprochait donc à Freysinger (ainsi qu'à moi-même) d'avoir recruté San Giorgio au début de cette année à cause d'une vidéo vieille... *d'une dizaine de jours* (publiée le 22 novembre 2016)! Nous n'aurions pas seulement dû être vigilants à l'égard de notre consultant, mais encore *voyants* et prédire tous ses *dérappages à venir*. Dans la foulée, la collègue socialiste de Freysinger au gouvernement valaisan a rompu la collégialité et dénoncé son choix, puis la présidence du parti dont elle est membre a appelé à la démission d'Oskar Freysinger (qui est par ailleurs de loin le mieux élu des ministres de l'actuel gouvernement).

Survenant à trois mois des prochaines élections, cette chasse aux sorcières charrie bien entendu des motivations politiques évidentes qu'on n'a pas besoin de détailler ici: Freysinger est membre du parti souverainiste (UDC), populaire et délié de tout conflit d'intérêt par où l'on pourrait le tenir. Mais elle révèle surtout des mécanismes d'amalgame, d'emballement grégaire et d'obscurcissement mental qui mettent en question l'appartenance d'un tel «journalisme» à la sphère de l'information.

#### UNE ANTHOLOGIE DU DÉLIRE

La guerre du *Temps* contre la «révolution conservatrice» valaisanne est une vieille scie. Elle a pris par moments des tournures burlesques, ainsi le 20 avril 2011, lorsque ce «journal de référence» a cru bon d'annoncer un «putsch» de l'«ultra-droite» en Valais. Une conspiration dont j'aurais été une cheville ouvrière et que Pascal Décaillet a résumée de manière ironique et hilarante :

[Un pronunciamiento, composé du rédacteur en chef [du *Nouveliste*, Jean-François Fournier], d'un Serbe fou [Slobodan Despot], d'un Saviésan semi-Habsbourg [Oskar Freysinger] et d'un peintre non-dégénéré [Jérôme Rudin] se prépare à prendre le pouvoir en Valais.](<http://pascaldecaillet.blog.tdg.ch/archive/2011/05/04/un-putsch-se-prepare-en-valais.html>)

Cette «enquête» était à la fois un monument de conspirationnisme halluciné et le fruit d'un véritable travail de harcèlement policier sur plus de deux mois dont j'ai rendu compte dans une lettre ouverte au délateur en chef de ces Dupond-Dupont du journalisme. La filature avait pour but de prouver

des connexions entre les éditions Xenia dont je suis le directeur et d'obscurs milieux ultracatholiques. Jamais *Le Temps* ne m'avait consacré autant de place (comme éditeur ou comme auteur) dans ses pages culturelles que dans ses fumeries d'opium politiques.

Puis, en 2013, j'ai été nommé conseiller en communication du ministre brillamment élu! Le *putsch* cauchemardé deux ans plus tôt par les médiums du *Temps* commençait-il à se réaliser? Prise de panique, la rédaction n'a pas hésité à tomber dans l'amalgame raciste. C'était à la fois grotesque et pernicieux. J'y ai donc répondu en deux phases, une ludique et une grave.

Cet autre chef-d'œuvre du journalisme de gouttière s'appuyait sur une accusation au napalm. On m'accusait de négationnisme à propos de Srebrenica. Le malheur est que cet argument, repris d'un article hostile paru dans un journal suisse allemand, ne pouvait se fonder que sur une seule source: une tribune de ma plume publiée... par *Le Temps* lui-même, le 1er juin 2011, et largement rediffusée sans susciter de polémique. Si j'étais négationniste, mes procureurs étaient mes complices!

Le but de la manœuvre était de me compromettre suffisamment pour obliger Freysinger à me répudier et donc de l'isoler dans sa nouvelle fonction. Mais la révélation de ce sublime autogoal a diffusé une vague d'hilarité sur les réseaux sociaux et a fait cesser les attaques du *Temps* contre ma personne. De mon côté, j'ai interrompu toute collaboration avec cette officine complotiste qui pratiquait la discrimination ethnique.

## LA NUIT AMÉRICAINE

On pourrait dire que mon cas de «Serbe de service» est particulier. Entendu. Prenons-en un autre qui ne me concerne pas. Comme la plupart des journaux bien-pensants, *Le Temps* s'est lourdement trompé dans ses pronostics sur l'élection américaine. Si sa rubrique financière avait manifesté un aveuglement et une partialité comparables dans ses analyses boursières, il y a longtemps que le quotidien n'existerait plus. Car les pages économiques sont le vernis de respectabilité de ce pamphlet déclinant, ainsi que son seul argument de vente publicitaire. L'horlogerie de luxe, la bijouterie et la banque qui portent ce journal à bout de bras n'ont pas d'autre motif de s'y afficher que la promesse qu'il se retrouvera sur le bureau des classes de revenus à 250'000 francs et plus. Lesquelles classes passeront avec un léger sourire sur ses éloges de la révolution socialiste «chic & soft» sponsorisés par les joailliers et se rendront directement sur les pages sérieuses où l'on caresse leur hyperfortune dans le sens du poil.

Mais passons: juste avant de foirer totalement sur les élections U. S., *Le Temps* avait publié un «supplément papier imprimé à New York», destiné soi-disant à prendre la température sur place. Faute de servir de thermomètre, c'était au moins un *«numéro collector qui se veut aussi un magnifique objet*

*de design*». Et il était sponsorisé par... l'ambassade des Etats-Unis à Berne! Autrement dit, par Mme Suzi LeVine, qui est une «fervente supportrice de Barack Obama et a levé plus d'un million de dollars de fonds pour son élection en 2008 et sa réélection en 2012». En d'autres termes, *Le Temps* s'est fait tout simplement l'agent de relations publiques du camp démocrate!

«Si l'ambassade d'Union soviétique, à Berne, avait sponsorisé à l'époque le supplément d'un quotidien suisse sur les "élections" en URSS, tout le monde aurait crié au scandale. Si celle de Russie l'avait fait dernièrement, on aurait entendu les donneurs de leçons parler d'atteinte à la liberté d'expression... Là, c'est celle des USA à Berne qui passe - entre autres - à la caisse pour nous permettre d'entendre de belles paroles sur l'élection présidentielle américaine. Et rien. Pas de débat. Les temps changent...» écrira Patrick Vallélian, le fondateur de *Sept.info*, le sanctuaire du journalisme sérieux et sans préjugés en Suisse romande.

De fait, la prostitution affichée du *Temps* n'a suscité aucun débat. Une fois qu'un vice est ancré dans les mœurs, il devient une vertu.

On apprenait ainsi, dans la foulée de la victoire de Trump, que l'Etat suisse, par l'entremise de sa ministre Micheline Calmy-Rey, avait versé un demi-million de francs à la Fondation Clinton. Ce n'était en tout cas pas la rédaction du *Temps* qui allait enquêter sur cet étrange emploi de l'argent du contribuable. Elle n'y aurait même pas vu un soupçon d'irrégularité. Juste un subside aux nécessaires du «camp du Bien».

Au lendemain de ce Fukushima de l'information qu'était la victoire de Trump, les médias anglo-saxons se sont livrés, parfois, à de profondes et graves remises en question. Celle du *Temps* fut publiée, sous l'habituelle forme burlesque et insultante, par son rédacteur en chef. A première vue, cela ressemblait à une parodie:

«Les médias, qu'ils le veuillent ou non, évoluent dans le monde de l'élite. Ils ne se frottent pas assez à la population aux mains calleuses, aux petits employés ou aux plus jeunes dont les opportunités se réduisent considérablement. Le journaliste ne sait plus être curieux des aspirations des habitants à sa périphérie.» (Stéphane Benoît-Godet, «A quoi servent les élites?», *Le Temps*, 10.11.2016)

Avait-il jamais vu une main calleuse, ce Jean-Vincent Placé du journalisme? En lisant de telles âneries, j'imaginai les petits marquis surpoudrés de Que la fête commence!), les noceurs lourdement maquillés du Satyricon) de Fellini et tout ce que l'histoire a charrié de précieux benêts pour annoncer les fins d'époques.

#### DE LA PRESTITUTION ET DE SON USAGE

*Leur idiotie n'est pas circonstancielle ni momentanée, elle est systémique et structurelle*, écrivais-je dans *Antipresse* 50. Mais les compromet-elle vrai-

ment? Oui, dans la mesure où ils perdent de plus en plus de lecteurs et doivent le remplacer par des publicités contraignantes et des recapitalisations. Non, dans la mesure où leur fonction n'est pas d'être intelligents, ni curieux, ni perspicaces, ni intègres. Ni même articulés.

Leur fonction est uniquement de servir, comme le lardin manucuré du *Temps* l'a avoué malgré lui. «*Les médias, qu'ils le veuillent ou non, évoluent dans le monde de l'élite.*» Quelle est donc cette élite où vous êtes, professionnellement, *obligé* d'évoluer, «que vous le vouliez ou non»? Celle de l'argent qui vous entretient, bien entendu, les élites culturelles ou sportives ne retenant personne contre son gré. Une élite que vous servez de trois manières:

A) En flinguant les «ennemis» qu'elle vous désigne, ou plutôt que vous identifiez du bas de l'échine (Freysinger, par exemple, qui fut l'un des rares parlementaires suisses à n'être acheté —pardon: *recruté* — par aucun groupe d'intérêt et qui déposa des motions contre les manigances bancaires).

B) En escamotant les turpitudes de ceux que vous servez et de leurs alliés, clients ou obligés.

C) En accaparant l'esprit du bon peuple avec des peurs fabriquées et des indignations factices, lui évitant ainsi de réfléchir à sa condition réelle et à la responsabilité de ladite «élite» dans cette condition.

En l'occurrence, dans l'affaire Freysinger-San Giorgio, la mission A a également servi pour les missions B et C. Pendant que *Le Temps* orientait l'attention de *l'ensemble des médias suisses romands* sur l'affaire anodine du survivaliste présent à la conférence de presse du DFS valaisan, il jetait dans l'ombre, entre autres:

1. le contenu de ladite conférence, à savoir la première étude sérieuse menée à un niveau officiel sur deux types de crises hautement probables et jamais encore traitées en tant que telles dans ce pays;
2. la trahison, par le gouvernement fédéral, du vote populaire du 9 février 2014 contre l'immigration de masse;
3. la mainmise sur les deux chambres du parlement suisse d'un géant de l'assurance maladie, dont les employés siègent dans les commissions de santé en plus de présider désormais le législatif (voilà un sujet de la plus haute importance pour leur bourse que les citoyens suisses n'auront même pas vu passer).

Je ne parlerai même pas du plan international: les nominations intéressantes et *avisées* annoncées par Trump ou la déconfiture des islamistes alliés de l'Occident à Alep.

Je mentionnerai en revanche, car c'est significatif, le plan local: deux jours avant cette conférence, l'émission *Mise au point* divulguait une affaire troublante à l'hôpital de Sion: la mort d'un bébé suite à une erreur de diagnostic,

suivie de dysfonctionnements gravissimes de procédure impliquant la disparition de preuves. Si la Santé, en Valais, avait été du ressort d'Oskar Freysinger, il aurait déjà été contraint à la démission par le feu médiatique. Mais comme elle est du ressort d'une femme socialiste, *Le Temps* a préféré compter les poils de la barbe de San Giorgio. Une mort d'enfant, c'est tellement moins important que des propos «nazifiants»!

#### LA NÉGATION MÊME DU JOURNALISME

Je me repose donc ma question de 2013, en l'actualisant: à quoi *Le Temps* passe-t-il son temps?

- A POINTER LES COMPROMISSIONS MORALES *IMAGINAIRES* CHEZ SES ADVERSAIRES TOUT EN S'ES-SUYANT CONCRÈTEMENT LE DERRIÈRE AVEC LA DÉONTOLOGIE DE SA PROFESSION.
- A ÉPINGLER LE RACISME ET LA DISCRIMINATION ETHNIQUE *POTENTIELS* CHEZ SES ADVERSAIRES TOUT EN Y RECOURANT POUR LES DISCRÉDITER!
- A DÉNONCER LES DÉRIVES POLICIÈRES ET SÉCURITAIRES *HYPOTHÉTIQUES* DE SES ADVERSAIRES TOUT EN METTANT EN PLACE UN FLICAGE DU PLUS BAS ÉTAGE.
- A CATALOGUER LES «MILIEUX CONSPIRATIONNISTES» TOUT EN VENDANT À SES LECTEURS DES SPÉCULATIONS CONSPIRATIONNISTES ÉCHEVELÉES.

En somme, nous voyons ici l'incarnation même de Tartuffe au XXI<sup>e</sup> siècle et la parfaite illustration du paradoxe d'Orwell: «la vérité, c'est le mensonge et la guerre, c'est la paix».

Cette absence totale de recul sur soi, cette résistance endurcie aux faits et cette impudence dans la compromission témoignent de l'influence comportementale que le grand enfumeur Jean Ziegler a eue sur toute une génération d'«intellectuels». Ce n'est pas du journalisme: c'est une industrie du chantage et de la manipulation gérée par des «démons de petite envergure» et d'aucune conviction au profit d'un système ni humain, ni moral, ni de gauche, ni de droite. Au profit du profit et de la transformation d'un vieux pays d'Europe en société anonyme.

Malgré son lectorat limité, ses pertes chroniques, sa vacuité et ses partis pris caricaturaux, *Le Temps*, à cause de son extrémisme même, donne le ton de tout le système médiatico-politique en Suisse romande. Ses chasses aux sorcières recouvrent de sordides règlements de comptes, dont l'affaire exposée ici n'est qu'un exemple. Il ne s'agit ni de principes, ni d'idées, ni de morale: il s'agit d'intimidation et de pouvoir.

Au cours de cette semaine, plusieurs journalistes de métier et de talent dans ce pays m'ont appelé pour me témoigner leur solidarité clandestine, comme au temps de l'URSS. S'exprimer publiquement? Risqué. Les petits délateurs de *Temps* sèment dans leur corporation une réelle terreur.

C'est peut-être pour cela que M. Blocher, le patron de l'UDC, est intéressé à racheter ce journal. Vu leur absence d'échine et de dignité, il sait que ces eurocrates mondialistes peuvent se transformer du jour au lendemain en

isolationnistes patriotes. Il n'y aura même pas besoin de les virer. Il faudra juste leur enseigner un peu de sérieux et de crédibilité et ils pourront flinguer avec zèle les causes qu'ils défendent aujourd'hui.

- MÉDIAS, JOURNALISME, SUISSE, LAVAGE DE CERVEAU, TOTALITARISME

URL: <https://antipresse.net/le-temps-ou-le-journalisme-comme-epouvantail/>

.....

## «De l'urgence d'être humain»

CANNIBALE LECTEUR . AP 54 | 11.12.2016

**C**ETTE SEMAINE, PASCAL VANDENBERGHE CÈDE SA PLACE À SLOBODAN DESPOT, QUI PROPOSE UNE BRÈVE PRÉSENTATION D'OUVRAGE EN VIDÉO.

Pourquoi ne donnerions-nous pas nos organes? s'est demandé le rédacteur en chef d'Antipresse en lisant L'urgence d'être humain de Philippe Morel et Joël Cerutti. Pourquoi ne pas contribuer à combattre, par son don personnel, un trafic hideux et planétaire, dont l'objet est le corps humain lui-même?

- VIDÉO SUR YOUTUBE (7 MINUTES)
- SANTÉ, ANTIPRESSE, DESPOTISME, ÉCONOMIE, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/de-lurgence-detre-humain/>

.....

## Le Verbe

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 56 | 25.12.2016

**U**N CONTE THÉOLOGIQUE POUR LES LONGS APRÈS-MIDI D'ÉTÉ...

«Allez! On pousse! On s'accroche! Et on cesse de râler!»

Le petit groupe avançait à la queue leu leu vers le col, semblable à une procession de fourmis. Le chef de file marchait cinq mètres devant le peloton et vociférait sans se soucier de l'effet de ses harangues. Sa silhouette de colosse faisait se retourner tous les randonneurs qu'ils croisaient sur le sentier. Il portait des lunettes rondes de glacier, un sac à dos militaire ignorant les matériaux allégés et un piolet qu'il avait dû voler dans un musée. Une soutane grise

de poussière tombant sur les godillots parachevait son allure de maréchal alpestre.

L'abbé Tarasque conduisait sa «volière de sales gosses» en excursion comme un capitaine mène sa troupe à l'assaut. La marche en montagne faisait partie intégrante de sa méthode d'enseignement philosophique. Une journée de crapahut valait deux journées de dispense de cours, tant son influence au Collège était grande. Elle facilitait aussi, disait-on, l'épreuve terrible des examens, en particulier pour les bons grimpeurs. Ceux qui ne râlaient pas.

En attendant, il fallait marcher, marcher et marcher encore. Si t'as une cloque, serre les dents, expliquaient les «anciens» aux «bleus». Si t'as une entorse, fais-toi épauler. Tarasque n'interrompt sa marche qu'à partir de la fracture ouverte.

Tarasque avait un nom de famille, quelque chose comme Ammann ou Amiel. Personne ne s'en souvenait. Le recteur lui-même lâchait parfois («l'abbé Tar...») avant de bifurquer sur ce nom officiel de lui seul connu. Tarasque, c'était plus qu'un surnom: une marque. A ses yeux, foi, philosophie et montagne étaient une seule et même chose sous trois appellations différentes. Sous Tarasque, la vie était un perpétuel effort, une conquête incessante des cols et des sommets. Il aimait citer le verset de la porte étroite et ancrant toute sa philosophie dans le commencement de l'Évangile de St Jean.

— *In principium erat verbum*, hurlait-il justement à ses pupilles suants et pantelants. *Au commencement était le Verbe*, nous dit l'Évangéliste. Et que nous fait-il comprendre en disant cela? Eh bien, que vous, moi, ces cailloux et l'univers entier sommes la création du Verbe de Dieu. Et non le résultat arbitraire d'une série de coups de dés, comme le prétendent ces imbéciles de matérialistes.

Pour bien inculquer à ses élèves, et pas seulement aux chamois et aux marmottes, cette thèse centrale de son *credo*, il s'était retourné vers eux et marchait à reculons en agitant son piolet.

— Combien faut-il d'assemblages fortuits de molécules avant de tomber sur un être monocellulaire en état de marche?

— Dix puissance soixante-six, Monsieur! répliqua aussitôt Mottet, qui était un marcheur entraîné, mais aussi une lèche.

— Et combien mettez-vous de temps de cuisson pour toute cette tambouille?

— Environ sept milliards d'années, Monsieur.

— Juste! A un ou deux milliards près. Et du monocellulaire à l'être humain?

La réponse tarda cette fois-ci. L'ascension était entrée dans une phase abrupte et les étudiants n'avaient plus assez de souffle pour répondre à ce quiz.

— Cent milliards d'années ou une seconde et demie, selon l'humeur divine, lança une voix qui montait du fond de la troupe. C'était la voix de M. Gaudenzi, la «voiture-balai» des randonnées de Tarasque et son meilleur ennemi à la ville. Il fermait le peloton d'un pas de flâneur, avec un paquetage très succinct.

— Vous, le touriste, on ne vous a rien demandé! lâcha l'abbé en pivotant sur lui-même. Les lacets devenaient sérieux et il avait dû se résoudre à les affronter de face. Tout le monde se tut pendant la demi-heure qui suivit.

En bon professeur de littérature, M. Gaudenzi affectait un air bohème, portait des cheveux longs en crinière et ne pouvait s'empêcher de jeter des regards veloutés aux jeunes filles. Pour le reste, c'était un maître rigoureux, populaire et cultivé. Il avait voyagé, s'était intéressé aux religions de l'Orient et avait même envisagé, un bref instant, d'entrer dans les ordres. Même à la montagne, et malgré son amicale admiration pour son confrère, il ne pouvait s'empêcher d'«entrer dans le lard» de Tarasque, qui du reste n'en manquait pas. Ils n'étaient d'accord sur rien sauf sur leur étrange affection mutuelle et leurs *disputationes* étaient devenues une tradition, en tous lieux et par tous les temps.

Tarasque se serait bien passé de Gaudenzi à la montagne, de temps à autre — il lui coupait le souffle, au propre comme au figuré —, mais son contradicteur l'y talonnait avec obstination. Il le faisait, il est vrai, sur la discrète recommandation du recteur, qui s'inquiétait de voir l'ardent professeur de «philo-alpinisme» emmener ses pupilles trop haut et trop loin. Deux ou trois fois déjà, des parents s'étaient plaints de «mobbing». Douillette époque.

\*

Aux abords du col, la pente s'adoucit un peu, mais le sentier se détériora. Il n'était bientôt plus qu'une trace de pas dans un pierrier vertigineux surplombant un magnifique lac glaciaire. Cela n'empêcha pas Tarasque de reprendre sa péroraison:

— C'est par le Verbe que nous existons et que nous agissons. La réalité est une syntaxe où nos actes occupent la place du verbe divin. Par nos actes, nous créons la réalité...

— Elle ne nous a pas attendus pour exister, la réalité! lança l'homme de queue. Et cessez de tirer la couverture à vous, si j'ose vous le recommander, monsieur l'abbé!

— Quand on manque d'arguments, on tombe dans l'attaque *ad hominem*, rétorqua l'abbé sur un ton légèrement excédé.

— Ce n'est pas attaquer votre personne que de vous signaler que vous apprêtez constamment l'Évangile à votre sauce, et délibérément. Ici-bas, dans le monde civilisé, on appelle cela de la malhonnêteté intellectuelle.

La fatigue et la faim rendaient les échanges plus directs et plus mauvais que d'ordinaire. A trente mètres de son adversaire, Tarasque brandit son piolet comme une massue et s'apprêta à rétorquer, mais M. Gaudenzi fut plus rapide:

— Vos étudiants méritent depuis longtemps une petite explication de texte et je m'en vais la leur donner. Saint Jean ne fait pas de la classification gram-



maticale. Ce que vous réduisez au *verbe*, c'est le *logos* des Grecs. Le mot, la parole en général.

— C'est bien ce que je dis!

— Non! Vous vous accrochez à la Vulgate, la traduction latine de saint Jérôme, qui est truffée d'approximations. Alors même que vous savez le grec.

— Je ne fais que me référer au texte canonique, monsieur l'orientalisant! maugréa Tarasque en faisant dévaler quelques cailloux.

— Canonique pour *votre* paroisse, l'Église de Rome, qui du reste a dissuadé ses propres ouailles de le lire, des siècles durant.

— Rome, une paroisse? s'échauffa Tarasque.

Son contradicteur l'avait piqué au vif, tout exprès. Peut-être à cause de ce début d'arthrose qui le faisait secrètement souffrir.

Les étudiants tournaient leurs têtes entre les deux débattaires, comme s'ils assistaient à un match de tennis. Ils en profitaient pour freiner un peu la cadence.

— On n'est plus à l'ère des grimoires et des autodafés, l'abbé! N'importe qui peut consulter les textes sur l'internet. Et il tombera sur le *Logos*. Il découvrira même qu'en latin, la signification de *verbum* est bien plus large que l'usage que vous en faites.

— Cessez de couper les cheveux en quatre, monsieur le professeur de littérature! On sait que vous êtes obsédé par les infimes nuances de sens et la sonorité des mots.

— Il ne s'agit ici ni de nuances, ni de sonorités! Il s'agit de l'essence même de notre vision du monde. Vous réduisez l'être à l'action, parce que vous pensez que le verbe est tout. Mais le *logos*, c'est à la fois le verbe, le substantif, l'adjectif, la conjonction, le souffle. C'est notre premier vagissement! C'est la différence entre le silence total du néant et le brouhaha de la vie.

M. Gaudenzi s'interrompt, les poings sur les hanches, cherchant sa respiration. Il n'avait jamais poussé la contradiction à de telles profondeurs. Tarasque suffoquait lui aussi, mais pour d'autres raisons.

— Pour quelqu'un qui a failli entrer en religion, voilà une drôle de profession de foi! Allez-vous nous faire le coup du Grand Tout, de l'Atman et du Brahman ou de je ne sais quelle harmonie panthéiste?

Sa réplique tomba dans le vide. Gaudenzi n'avait fait qu'une pause avant de reprendre de plus belle:

— Dans les langues slaves, votre *verbum* se traduit par *slovo*, autrement dit le *mot*, voire la simple lettre! Le phonème, à la rigueur. A partir de là, ils ont construit une explication du monde qui n'est pas moins valable que la vôtre.

— Si vous me parlez de nos frères orthodoxes, je vous arrête tout de suite. A part quelques arguties d'érudits sur le *filioque*, je ne vois pas en quoi leur théologie diffère de la nôtre...

— Vous ne voyez pas en quoi? fit le professeur avec une grimace doulou-

reuse, peut-être pris d'un point de côté. Vous ne voyez pas en quoi? C'est qu'il vous faut ouvrir les yeux.

— Et voilà! On va encore m'accuser de n'avoir rien lu! Vous marchez au bord du ridicule, M. le professeur: gardez-vous d'y basculer!

— Ah ça non! Vous avez beaucoup lu, je le reconnais. Vous avez même trop lu, peut-être. Et vous avez réfléchi à tout, sauf à la dioptrie de vos lunettes de lecture.

— Je n'ai pas besoin de lunettes de lecture, Dieu merci!

— Façon de parler. Votre dioptrie, c'est le verre déformant qui filtre tout ce que vous lisez et apprenez en fonction de vos dogmes...

— Il n'y a pas de religion sans dogmes...

— Non, mais en l'occurrence, vous enseignez la philosophie. L'amour de la sagesse. Et là, votre dogme, comment dire... Il est un peu envahissant, pour un observateur dégagé.

L'abbé Tarasque s'était arrêté au milieu de la pente, le nez ruisselant de sueur. Son visage arborait l'expression intimidante et grotesque d'un masque chasse-démon tibétain. Il semblait n'attendre qu'un mot de son critique pour fondre sur lui comme un tigre des neiges.

— Vous avez raison, l'abbé: faisons une pause et profitons de la beauté qui nous entoure.

— Ah, vous bottez en touche! Mais ça ne se passera pas comme ça.

— Certes non, mais octroyez-nous trois minutes de respiration et de contemplation.

Les collégiens n'avaient pas attendu cette proposition pour s'asseoir sur les pierres ou sur leurs sacs et sortir leurs gourdes.

Le professeur de littérature prit quelques grandes inspirations et poursuivit sur un ton conciliant:

— Vous êtes un extraordinaire guide de montagne, Bernard. (C'était la première fois que les étudiants entendaient le prénom de Tarasque.) Mais ce n'est pas la montagne en soi qui vous passionne. C'est le symbole, la métaphore que vous y trouvez.

L'abbé le fixait, intrigué, sans rien dire.

— La montagne est votre champ de bataille. C'est votre porte vers le salut. Vous nous parlez sans cesse de «grimper vers Dieu». Pour décrire l'interdépendance des hommes, vous dites: «Nous sommes tous encordés». La vie, pour vous, est une marche sans fin, un effort toujours plus appuyé. Le bon chrétien, à vos yeux, se reconnaît au filet de larmes et de sueur qu'il laisse derrière lui.

— Vous affabuleez, Gaudenziiii, coooomme d'habituuuude! rugit Tarasque sur le mode théâtral qu'il adoptait parfois en cours pour tancer un cancre. Mais il ne le contredit pas.

— Oh, votre doctrine de la souffrance et de l'effort n'a rien d'excentrique. Des générations et des générations de pasteurs l'ont imposée à leurs brebis,

sous diverses formes. Mais en vous entendant, je me dis qu'elle prend peut-être sa source, en partie, dans ce modeste petit malentendu de vocabulaire. Votre obsession de l'agir, du faire, du rachat par les œuvres, comme on disait autrefois, est évidemment liée à votre réduction de la Parole divine au verbe, au détriment des autres éléments du langage, à commencer par le substantif.

— Voilà qui est pour le moins *capillotracté*. Même les sales gosses ne vous écoutent plus. Vous vous égarez, Gaudenzi!

— Bon, alors allons au plus simple: votre éthique du *faire* s'oppose à la contemplation de l'*être*, qui est la base de toutes les mystiques, y compris de la tradition chrétienne.

M. Gaudenzi s'était levé et avait étendu les bras.

— Vous voyez ce magnifique cirque montagnoux? Vous sentez cet air? Vous imaginez la sensation de cette eau cristalline et glacée si vous y mettiez vos pieds bouillis par la marche? Oui? Non! Pour vous, mon bon Bernard, tout cela n'est que le théâtre des opérations. Pour vous, il n'existe que ce col, là-haut, à 2578 mètres d'altitude exactement, qu'il nous faut rejoindre avant midi. Pourquoi? Parce que le salut est une porte étroite, parce qu'on «monte» vers Dieu et qu'on «descend» dans les enfers. Parce que l'homme selon Bernard est comme un cycliste: il avance ou bien il tombe!

La petite troupe des collégiens commençait à murmurer et à pouffer discrètement. Mais Gaudenzi était lancé.

— Pour vous, Dieu est au sommet de ce col. Il faut marcher, défricher, conquérir, coloniser le monde, planter son drapeau dans les lieux les plus inaccessibles. Il faut agir, car agir, c'est être le Verbe divin. Mais pour d'autres, Dieu les attend dans le bleu de ce lac, en contrebas. Nous ne le rejoignons pas par des chemins rocailleux, nous attendons que la surface de l'eau soit bien calme pour voir notre propre visage réflété par le Divin... Nous n'avons pas à courir après l'Être: nous baignons dedans à chaque instant de notre vie...

— Balivernes! tonna l'abbé Tarasque. C'est bien ce que je disais: panthéisme, hindouisme, syncrétisme... Si c'est tout ce que vous avez à m'opposer, rentrez dans le rang, M. Gaudenzi, et cessez de freiner la marche. Nous devons être rentrés avant le crépuscule!

Disant cela, Tarasque repartit vers l'avant et vers le haut à grandes enjambées, en martelant le sol de son piolet avec une énergie décuplée. Sa «volière» n'avait même pas eu le temps de s'harnacher qu'un crissement sinistre la pétrifia. Sous les coups du piolet, le chemin de corniche s'était ébréché et la soutane grisâtre de l'abbé Tarasque dévalait la pente en direction du lac dans un épais nuage de poussière et de cailloux.

\*

Il fallut appeler l'hélicoptère, qui arriva rapidement, Dieu merci. On avait hissé l'abbé Bernard Ammann d'une combe où il gisait inconscient après une

centaine de mètres de glissade. A l'hôpital, on réduisit ses fractures et on le laissa récupérer dans le coma pendant plusieurs semaines.

Durant son profond sommeil, il fut veillé chaque jour, dès la sortie des cours, par son meilleur ennemi. M. Gaudenzi était persuadé qu'il avait provoqué l'accident en le faisant sortir de ses gonds et n'arrivait pas à se le pardonner.

Un mois après son accident, l'abbé Tarasque se réveilla et communiqua, d'abord, par des mouvements de paupières et de menus signes de la main. Il avait conservé la sensibilité de tous ses membres et put s'alimenter normalement et se dresser dans son lit au bout d'une semaine. La faculté de parole, en revanche, ne lui revenait que lentement. Il commença par prononcer des jurons et des interjections sans queue ni tête. Il enchaîna par des adjectifs élémentaires. Deux mois après sa chute, il pouvait décliner son identité et nommer les choses autour de lui.

M. Gaudenzi l'assista patiemment dans son combat pour la langue. Il apporta des livres illustrés, lui lut des textes, lui réapprit la prononciation de certains sons. Peu à peu, l'abbé récupéra l'essentiel de ses facultés linguistiques. Mais à son grand désarroi, et à la stupéfaction des médecins, l'abbé Tarasque demeura incapable de retrouver la plupart des verbes, à l'exception des auxiliaires.

Il essaya, avec le soutien de M. Gaudenzi, de reprendre ses cours. Les élèves, qui l'adoraient, s'efforçaient de remettre les verbes dans les blancs de son discours. «Il faut (...) la pensée de Pascal», disait-il, et la classe d'énumérer: *comprendre, assimiler, réfuter, résumer...* jusqu'à ce que le bon verbe jaillisse du lot.

Mais cette solution ne le satisfaisait pas. Il ne savait plus s'il était le maître ou l'élève et parlait de moins en moins. Il restait de longues minutes à contempler le ciel par la fenêtre. Puis, de temps à autre, il dardait son regard sur un élève et lui disait soudain: «tristesse». Ou «démon de midi». Ou «affligé par la rupture». Ou «divorce dans la maison». S'ensuivait un bref message de conseil et de réconfort, évidemment dépourvu de verbe et qui parfois ressemblait à un haïku:

« Pour un jour de chagrin, tant d'années de joie.»

«Mariage-guerre en chambre, séparation-réparation.»

« Amours de jeunesse, fleurs de courgette. Un peu dans le cœur, un peu dans l'assiette.»

Après quelques mois, et à sa demande, l'abbé Tarasque fut relevé de ses cours. Il voyagea quelque temps, puis revint s'installer dans son abbaye, où il passa toutes ses matinées sur un banc dans la véranda de l'hospice. Aussitôt, les étudiants firent la queue pour lui parler. Avant même qu'ils ne se présentent devant lui, l'abbé Tarasque voyait l'affliction qui les rongeaient et la leur révélait en deux ou trois mots. Ils repartaient souvent avec un conseil à déchiffrer et ruminer, parfois avec une simple caresse dans leurs cheveux. Beaucoup pleu-

raient en le quittant. Etaient-ce des larmes de joie ou de chagrin? ils n'auraient su le dire.

\*

La rumeur sur la sainteté du père Ammann dépassa de loin l'enclos de son abbaye, et même les frontières suisses. Même des protestants et des agnostiques vinrent le trouver, espérant qu'il leur réapprendrait à pleurer.

Nouvelle originellement parue dans l'1Dex Mag n° 1, décembre 2016.

■ LITTÉRATURE, SUISSE, RELIGION, SPORT, PHILOSOPHIE

URL: <https://antipresse.net/le-verbe/>

.....

## Vous avez dit libéralisme ?

CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 59 | 15.1.2017

**À** ENTENDRE DISCOURIR CEUX QUI, AUJOURD'HUI, SE RÉCLAMENT DU «LIBÉRALISME», ADAM SMITH (ENTRE AUTRES) DOIT SE RETOURNER DANS SA TOMBE! PRENEZ LE CAS, PAR EXEMPLE DE PHILIPPE NANTERMED, DÉSORMAIS CONSEILLER NATIONAL: SA PLACE SERAIT DAVANTAGE AU PARTI PIRATE QU'AU PLR.

Sauf qu'au Parti Pirate, il n'aurait eu aucune chance d'être élu au Conseil national. Trop bête, non? Cela aurait été dommage. Enfin, surtout pour lui.

Parmi les nombreux mots ou concepts galvaudés et manipulés, libéralisme est sans doute l'une des principales victimes. Un petit cours d'histoire pour remettre les choses à leur place serait salutaire. C'est ce que nous propose Francisco Vergara dans Les fondements philosophiques du libéralisme. Didactique, pédagogique, synthétique et très facile d'accès, ce livre dont la dernière édition remonte à 2002 («La Découverte/Poche») n'a pas pris une ride. Ni perdu de son utilité, à l'heure où François Fillon se profile comme un «Thatcher à la française» dans son programme électoral.

Il convient tout d'abord de distinguer trois familles de pensées à ne pas confondre: la *prélibérale*, celle du *libéralisme classique*, et enfin l'*ultralibérale*.

L'idée prélibérale date du XVIIe siècle, avec John Locke. Dès ses origines, les libertés sont au cœur de l'idée libérale. Mais chez Locke, s'il y a bien liberté de conscience, on n'en légitime pas moins l'esclavage et on accepte la censure, par exemple.

C'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et quasi simultanément au Royaume-Uni (avec Adam Smith et David Hume) en France (Turgot et Condor-

cet), aux États-Unis (Thomas Jefferson) et en Allemagne (Humboldt et Kant) que le libéralisme classique se déploie, devenu projet de société prônant un espace de liberté beaucoup plus étendu que par le passé (liberté personnelle, économique, religieuse, d'expression, etc.). Mais dans ce projet, la non-intervention de l'État n'est pas une condition *sine qua non* du libéralisme. C'est parfois même l'inverse.

C'est au milieu du XXe siècle, avec en particulier Milton Friedman et Friedrich Hayek que le rôle de l'État comme entrave au libéralisme devient déterminant et qu'on passe à l'ultralibéralisme.

Et ceux qui aujourd'hui ultralibéraux, se réclament du libéralisme classique, salissent un projet de société qui était plus qu'honorable. Ce sont des usurpateurs qui se fabriquent une vertu, et dont le dogmatisme n'a rien à envier à celui des gauchistes les plus rétrogrades.

Car allons plus loin (c'est-à-dire au-delà du livre de Vergara) : ces «dois du marché» (censées s'autoréguler, mon œil!) appliquées à un monde globalisé, où les États sont soit réduits (de leur plein gré, en toute conscience) dans leur pouvoir d'intervention, soit complices, favorisent des multinationales (notamment les GAFA) qui visent directement à annihiler les libertés individuelles, alors que celles-ci étaient au cœur même du projet libéral classique. C'est en tout cas l'objectif de ces multinationales, quelles que soient les prétendues «valeurs» qu'elles prônent et les buts «nobles» qu'elles osent prétendre s'être assignés: leur vrai but est bien leur seul profit, qui passe par une domination du monde. Mais je m'emporte!

J'ai côtoyé Francisco Vergara lorsque j'habitais Paris. Côtoyé plus que connu: c'était un homme réservé, discret. Économiste et journaliste, il était l'un des collaborateurs de *L'État du monde*, l'annuaire géopolitique publié annuellement, à l'époque, par La Découverte, maison où j'œuvrai entre 1998 et 2004. Nous habitions le même quartier dans le Xe arrondissement. Je le croisais parfois le dimanche au bord du canal Saint-Martin (c'était au début des années 2000, juste avant que ce quartier devienne à son tour un haut lieu «bobo» par un phénomène de gentrification, comme on dit quand on est moderne!). Un jour, nous nous sommes assis sur un banc, et il m'a raconté un petit peu de son histoire. Né au Chili en 1945, il avait dû fuir le pays en 1973, après le putsch de Pinochet, pour éviter le cachot, la torture, et peut-être pire encore. Il avait fui seul: le reste de sa famille étant pro-Pinochet, elle était restée à Santiago. Il n'avait depuis son départ plus jamais eu le moindre contact avec aucun de ses membres. C'était un double exilé: de son pays et de sa famille. Je ne l'ai plus revu depuis mon départ de Paris, en 2004. J'espère qu'il va bien.

Quoi qu'il en soit, ce livre donne de quoi claquer le bec à tous les malappris se revendiquant du libéralisme, alors qu'ils n'en sont que les avatars atrophiés, des sectateurs ineptes.

Pascal Vandenberghe

■ SUISSE, POLITIQUE, LIBÉRALISME, IDÉES, PHILOSOPHIE

URL: <https://antipresse.net/vous-avez-dit-liberalisme/>

.....

## Qui a (vraiment) tué la presse papier?

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 62 | 5.2.2017

**Q**UI A ASSASSINÉ *L'HEBDO*? QU'EST-CE QU'ON A OUBLIÉ D'EXAMINER DURANT L'AUTOPSIE? N'AURIONS-NOUS PAS AFFAIRE À UN TUEUR EN SÉRIE? ET AUTRES MYSTÈRES CACHÉS DANS LES ABATTOIRS DE LA PRESSE...

### REQUIEM NON LARMOYANT

La Suisse romande parle français, consomme de la télévision et de la presse françaises, mais ne pense pas français. Elle ne pense pas non plus alémanique. Elle ne pense même pas tant «romand» que cantonal. Au milieu de ce creuset de particularismes, il y avait un magazine qui ambitionnait d'élever le regard par-delà les bocages, de relier le particulier à l'universel. L'idée était audacieuse, l'espace de manœuvre millimétré. Par-delà ses partis pris, *L'Hebdo* de Jacques Pilet instaurait un forum où la culture, la politique et les questions de société laissaient leurs couleurs locales au vestiaire. Un *dress code* chic selon les uns, snob selon les autres. Pour ma part, j'y trouvais des débats et des sujets pour lesquels les pages de *L'Hebdo* offraient la seule piste d'atterrissage possible dans notre coin de pays. C'était *malgré tout* un outil de désenclavement. Faut-il être myope pour se réjouir de sa disparition!

Mais je ne me joindrai pas au chœur des pleureuses. On m'a demandé un témoignage, non des condoléances.

Pour croître et durer, *L'Hebdo* n'avait que deux options: soit s'implanter fermement dans son pot, soit étendre son terreau. Il en a choisi une troisième en forme d'oxymore: l'internationalisme provincial. Il s'est arc-bouté sur une prédication européiste qui n'intéressait personne depuis 1992 et faisait sourire hors frontières, là où l'on *vivait* ces illusions plutôt qu'on ne les rêvait. Comme sa religion ne «vendait» plus, il s'est mis à vanter les terrasses de Suisse romande en parodiant *L'Illustré*. De fait, ce n'étaient pas les «sujets sérieux» qui fatiguaient le public, mais bien la rigidité mécanique et la ringardise de l'approche. *L'Hebdo* a connu une forte érosion de ses abonnés durant la dernière décennie sans jamais se remettre en question. Car ce n'était pas un désaveu: c'étaient juste des réacs qui n'avaient rien compris!

Ayant curieusement été coopté au «Forum des 100», j'ai assisté voici quelques années à un «petit déjeuner» organisé par Ringier. On y a décortiqué

la surface de pub, la stratégie marketing, les classes de revenus, mais pas un seul instant le contenu rédactionnel, le cœur du problème. Je me suis dit alors que l'affaire était pliée. Le destin de *L'Hebdo* résume à lui seul la tragédie de l'idéalisme soixante-huitard dont il était l'un des derniers échos. A force de vouloir rectifier la raison des gens, il a été rectifié par la raison des chiffres.

#### UN DEBRIEFING À CÉILLÈRES

Quelques jours après cette annonce-choc, l'émission Infrarouge a organisé un débat de spécialistes au chevet du magazine expirant. Après l'avoir porté à bout de bras pendant quinze ans, son éditeur Ringier (allié à Axel Springer) a donc fini par le lâcher. Parce qu'il «ne reflète plus l'air du temps», estime Tibère Adler, l'ex-patron d'Edipresse. Alain Jeannet, le rédacteur en chef, pense que si le magazine a tenu si longtemps, ce n'est pas *malgré* son positionnement de gauche, mais *grâce* à ses «valeurs», à sa «vue de la société qui n'est pas forcément majoritaire». Tenir si longtemps avec des positions aussi marginales était carrément un «petit miracle», comme les intervenants ont proclamé à l'unisson.

A cet instant précis, le spectateur attentif pourrait se poser des questions. Quel est alors ce magazine ou ce journal non nommé qui correspondrait à une vision de la société «majoritaire»? Comment? Il n'existe pas? Mais pourquoi? Au lieu d'éponger quinze ans durant les pertes d'un magazine représentant des idées sans appui, ses éditeurs n'auraient-ils pas eu l'idée de le recadrer, voire de créer un titre non concurrent mais complémentaire, adressé justement à cette opinion «majoritaire» que *L'Hebdo* dédaignait? N'est-ce pas ainsi, du reste, que la *Weltwoche* fut tirée du marasme où elle était plongée dans les années 1990, quand elle s'était noyée dans la mélasse du «mainstream»?

L'appel de cette opinion dédaignée est pourtant bien réel. Il s'exprimait jusqu'au cœur même de l'émission, par la voie du canal des téléspectateurs, la «Parole citoyenne». Laquelle parole exprime avant tout le rejet du «politiquement correct» et la méfiance quant au *contenu même* de l'offre, ce contenu qu'on se refuse absolument à mettre en question. «Actuellement, la presse ne sert plus à rien, mis à part à faire peur et embobiner les gens», clamait ainsi la voix du peuple.

Mais il n'y avait personne pour l'entendre. La cause était entendue d'avance. *L'Hebdo* est tombé victime du «changement des habitudes de consommation de l'information» (Jeannet), nullement de l'inadéquation de son offre ni de l'incompétence de ses responsables.

Comme il est de rigueur par les temps qui courent, il fallait un «expert» pour légitimer l'autisme du milieu. Le *Monsieur Loyal* désigné était un professeur en «sciences de la communication» de l'Université, Patrick-Yves Badillot. Lequel nous a servi les évidences de service — érosion des lecteurs et effondrement de la publicité — qu'on connaît sans forcément être payé 15 ou 20 briques par



mois. Sans oublier la vague inquiétude sur la qualité du débat démocratique et l'avenir de la démocratie: «Chaque fois qu'un journal disparaît, la qualité de l'information s'érode aussi». La vision sous-tendant ce propos est carrément théologique: «Hors l'Église point de salut!» Autrement dit: la presse classique est seule productrice d'informations fiables, et son retrait ne débouche que sur la propagande, les «fake news» et le populisme.

Le fait qu'il n'y ait eu, durant toutes ces années où *L'Hebdo* régna sans partage sur la culture politique en Suisse romande, *aucun* contrepoids au discours gauche bobo sur le marché suisse francophone, ou le fait que ce magazine encore un peu diversifié ait été sacrifié à la survie du *politburo* globaliste régional, à savoir le quotidien de censure *Le Temps*, semblent totalement échapper à la conscience de nos experts et à leur analyse. C'étaient pourtant, me semble-t-il, des données fondamentales du problème. Un public ulcéré par le mépris des journalistes, lassé d'une vision du monde systématiquement biaisée où il ne se reconnaissait pas, s'est naturellement détourné de cette presse de prêchi-prêcha et s'en est allé chercher son bol d'air frais dans l'anarchie de l'internet et des réseaux sociaux. Et les publicitaires, sans états d'âme, lui ont emboîté le pas.

Ceci n'est pas une explication exhaustive, mais au moins un paramètre de l'équation. Le paramètre, justement, qu'on a voulu éluder. En prétendant, notamment, que la désaffection de la «presse papier» était purement une affaire technique, un progrès inéluctable et sans retour vers le virtuel. *Comment expliquer alors la vive résistance et même la remontée du livre papier par rapport aux e-books?*

Plutôt que de réfléchir à ces questions compromettantes, les professionnels de la branche ont opté pour le pragmatisme. Les journalistes, espèce menacée, en réclamant leur mise sous protection de l'État (Ah! Ces veinards de collègues de la SSR qui profitent de la redevance universelle et obligatoire). Les éditeurs, en «diversifiant leurs sources de profits».

On nous a donc révélé que l'idéaliste Ringier, qui se présente par ailleurs comme un «collectionneur d'art zurichois» et non comme un requin d'affaires, a racheté d'innombrables sites utilitaires du type petites annonces et que son grand concurrent suisse Tamedia a fait de même. Des activités sans rapport avec l'édition, mais qui ont l'avantage de recapter cette même manne publicitaire qui a fui la presse. Autrement dit, les propriétaires de journaux eux-mêmes accélèrent l'agonie de leurs «fleurons» sur qui l'on verse ensuite des larmes de crocodile en invoquant la mise en danger du débat démocratique que ces mêmes «fleurons» se sont employés à censurer, canaliser et émasculer.

Tel est donc, au sortir de cette semaine funeste, le paysage après la bataille dans une des régions les plus riches du monde occidental. Et la perspective n'est guère plus entraînante. Quelques titres locaux et marginaux qui survivent par leur positionnement de niche et l'engagement sans bornes de

leurs (petits) propriétaires. Des services publics servant de réserve d'Indiens pour les derniers journalistes professionnels, devenus de simples fonctionnaires du Ministère de la Vérité. Et un magma de publications internet plus ou moins fiables, plus ou moins orientées, plus ou moins rentables.

Est-ce vraiment la seule musique d'avenir pour ce pays qui a jadis servi de refuge et de dernier recours pour la vie intellectuelle en Europe?

### *Un antécédent exemplaire*

A priori, cette triste affaire pourrait n'avoir qu'un intérêt régional. Mais l'affaire *L'Hebdo* n'est qu'un résumé en petit de l'assassinat du métier de journaliste par ses protagonistes mêmes.

Il suffit de tirer le fil rouge pour étendre le cas à l'Europe entière, terrain d'expansion des grands groupes de presse germano-suisse récemment reconvertis dans les petites annonces. Ainsi notre «collectionneur d'art zurichois», M. Ringier, s'est-il intéressé, ces vingt dernières années, à la presse dans les pays de l'Est. Dans la Serbie ruinée, il a racheté à bas prix le quasi-tabloïd *Blic*, puis son opposé diamétral le magazine *NIN* (*Nedeljne informativne novine*, «Journal d'information hebdomadaire»).

*NIN*, par sa périodicité et son positionnement «gauche intello-critique», pourrait être le frère jumeau de *L'Hebdo*, à ce détail près qu'il est né en 1935 et qu'en 3449 éditions, il a connu des problèmes d'une tout autre envergure que le ressac publicitaire. *NIN*, c'était, dans la Yougoslavie socialiste, le pôle le plus lu et le plus respecté de la pensée libre. C'était une institution du journalisme indépendant, au même titre et plus encore que le *Canard enchaîné* en France.

De quelle liberté la pensée pouvait-elle disposer dans un système totalitaire, me demandera-t-on? Eh bien, à voir le destin de ces deux demi-frères de la presse Ringier, il y a de quoi dissiper certaines idées toutes faites.

Le *NIN* d'avant Ringier était rompu aux luttes idéologiques. Il avait été interdit, mis sous tutelle, connaissait censures et contrefeux. Ses journalistes maniaient l'ironie, le sous-entendu et l'antiphrase, se jouant des règles du «politiquement correct» avec l'assentiment passif d'un pouvoir démonétisé.

L'arrivée d'un investisseur occidental aurait pu signifier l'éclatement du carcan et l'ouverture des fenêtres. La réalité fut exactement inverse.

En septembre 2009, peu de temps après leur rachat, le collectif des journalistes de *NIN* adressait une lettre solennelle à Michael Ringier dénonçant l'assassinat de leur titre.

Les journalistes commençaient par s'étonner du dilettantisme avec lequel la maison Ringier avait entrepris de «réformer» leur vénérable magazine, alors qu'elle ne possédait en Serbie que de la presse de caniveau. Puis ils décrivent une évolution cauchemardesque.

«Très rapidement, le rédacteur en chef a été limogé et remplacé par un jour-

naliste relativement anonyme venu du quotidien *Blic*. Cette relève s'est faite pratiquement de nuit, sans un seul mot d'explication ou un communiqué pour les lecteurs...»

S'ensuit la description, dans un langage peut-être un poil trop riche pour la compréhension de M. Ringier, d'une suite d'«innovations» barbares, mufles et par-dessus le marché incompétentes, témoignant de méconnaissance (et de désinvolture) tant à l'égard du public que du métier.

Comme ailleurs, la politique de l'éditeur occidental aura été de simplifier la pensée, abrutir («dumb down») le contenu, «optimiser» les processus, notamment en remplaçant des professionnels chevronnés par des «blancs becs» arrogants venus du monde du tabloïd. Bref, la raison commerciale remplaçant l'éthique journalistique. Résultat:

«Après seulement quelques numéros, la qualité du *NIN* s'est effondrée au niveau le plus bas de ces dernières décennies, comme en témoignent les avis des collègues d'autres médias, mais également les nombreuses réactions négatives de nos lecteurs du pays et de l'étranger.»

Il fallait le faire, après 40 ans de communisme et une décennie de «dictature» sous Milošević... Concrètement, cela donne:

«Les thèmes sont mal choisis, les journalistes se voient imposer des listes d'interlocuteurs obligatoires, aucune conception rédactionnelle n'est discernable, en un mot, le *NIN* n'est plus aujourd'hui qu'un navire sans barreur. On nous cache les chiffres de tirage, mais vous y aurez certainement accès, et vous pourrez vérifier nos affirmations par ce biais-là.»

Et la lettre se termine par une mise en garde solennelle qui devrait résonner en 2017 jusque dans les oreilles des collègues suisses — du moins ceux d'entre eux qui ne sont pas sourds par métier:

«Monsieur Ringier, vos gens en Serbie, avec ou sans votre connaissance et votre incitation, vont détruire l'hebdomadaire *NIN*. Si cela arrive, votre capital en souffrira, mais également, et c'est bien plus important, votre réputation dans toute cette région où vous avez des affaires variées. Vous allez passer à profits et pertes votre déficit, mais nous, journalistes, nous restons dans les décombres de quelque chose qui a été construit des décennies durant par de meilleurs et de plus grands travailleurs que nous, et dont nous sommes aujourd'hui les héritiers à peine dignes mais fiers. Et — si quiconque s'en soucie encore — les principales victimes seront nos fidèles lecteurs...»

Ayant invité leur patron à venir voir par lui-même les dégâts et à remettre en selle le magazine avec des gens compétents, les journalistes concluaient lugubrement:

«Faute de quoi, vous risquez de rester dans les mémoires comme l'homme qui a contribué à détruire une tradition fascinante du journalisme en Serbie.»

Voilà qui est fait! Ringier n'a pas eu l'élégance du torero qui eût consisté à proprement achever le meilleur newsmagazine des Balkans. Il a fait pire: pour la première fois de sa longue existence, il l'a contraint à se plier au «politiquement correct» par un autoritarisme sec et sans appel jamais vu sous ces latitudes. Il l'a *raboté*, lissé et ravalé au rang du tout venant. *NIN* existe encore, mais au milieu d'une offre variée où des magazines indépendants sont plus audacieux, plus véridiques et plus engagés, et surtout *plus lus*. Paradoxe dans un pays où le revenu moyen est au *dixième* de celui de la Suisse!

Les journalistes qui lisent cet article feraient bien de se faire traduire l'intégralité de la lettre de leurs collègues serbes. Ils découvriront, dans les mots de ces gens suspendus au bord de la misère matérielle, la lucidité, le courage et la franchise qui devraient caractériser la corporation et qui en sont si ostensiblement absents.

Ils y découvriront surtout la recette du brouet insipide et infect dans lequel ils vont bientôt tous mijoter. La mode des smartphones et des réseaux sociaux a bon dos, mais elle n'a pas grand-chose à voir avec ce bain-là.

■ JOURNALISME, MÉDIAS, AIR DU TEMPS, SOCIÉTÉ, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/qui-a-vraiment-tue-la-presse-papier/>

.....

## Le cercle des poètes réels

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 66 | 5.3.2017

**U**NE ESQUISSE D'AUTOBIOGRAPHIE INTELLECTUELLE, À L'OMBRE DE L'ÂGE D'HOMME ET DES GÉANTS QU'ON Y CROISAIT.

Je suis entré aux éditions L'Âge d'Homme en 1986, à peine âgé de dix-neuf ans. Je m'étais inscrit à l'université de Lausanne sans conviction et je voulais financer mes études tout seul. Mon professeur de français au lycée m'avait recommandé d'aller frapper à la porte de cette maison prestigieuse dont le siège était également à Lausanne. A l'époque, L'Âge d'Homme jouissait d'une renommée mondiale pour ses grandes traductions du monde slave, en particulier les œuvres immenses de Vassili Grossman et d'Alexandre Zinoviev. En plus de leurs exceptionnelles qualités littéraires, les grands auteurs slaves publiés à L'Âge d'Homme étaient porteurs de témoignages capitaux et irréfutables contre un empire qu'il était encore malséant et dangereux de critiquer: le régime soviétique. Grossman comme Zinoviev, du reste, avaient d'abord été imprimés à L'Âge d'Homme en langue originale russe et réintroduits en URSS par des canaux clandestins.

## PREMIERS LABEURS

Vladimir Dimitrijevic (*Dimitri* pour le cercle des amis et connaissances) passait pour un énergumène, un flibustier et un fieffé réactionnaire. On lui reconnaissait néanmoins une culture immense, des intuitions de prophète ainsi qu'un flair éditorial hors du commun. Avant d'être reçu par lui, j'avais dû attendre des heures durant, comme chez le dentiste, dans une salle d'attente constituée de deux banquettes de bus VW. Je lui avais apporté des essais de traduction manuscrits. Il n'avait pas même ouvert mon cahier, mais m'avait fixé d'un air maussade, s'était tourné vers son fouillis de dossiers et en a tiré un pavé de la taille d'une Bible. «Pourriez-vous me traduire ceci?» Ce n'était pas la Bible, mais ce n'en était pas loin. *Le Pécheur* de Dobrica Ćosić (Dobritsa Tchossitch), le plus grand écrivain serbe vivant, qui était aussi le plus illustre opposant au régime titiste. Il vivait encore en résidence surveillée, mais sa production littéraire était tolérée. Tolérée sans plus: *Le Pécheur* était à la fois un best-seller et un motif de mise aux arrêts si on vous piquait à le lire pendant votre service militaire. C'était aussi la première partie d'une trilogie colossale sur la folie des luttes intestines du communisme à la veille de la IIe Guerre mondiale: *Le Temps du Mal*. Cette imposante œuvre littéraire et politique était confiée sans un instant d'hésitation aux bons soins d'un étudiant inconnu.

J'ai donc traduit les 800 pages du *Pécheur*, maladroitement, en quelques mois. Puis la suite — plus de 1000 pages —, durant l'été de mes vingt ans. Dix heures de travail de forçat chaque jour pendant que mes camarades d'études bourlinguaient ou se doraient la pilule. Le métier du livre m'a été inculqué comme chez les artisans de jadis le maniement des outils: à force d'usage, jusqu'au sang, jusqu'à l'évanouissement.

Je pensais alors que ces travaux n'étaient que des expédients. Mon projet était de m'inscrire à l'académie de cinéma de Prague. On n'y avait pas voulu de moi. J'ai poursuivi en parallèle des études de lettres à l'université et la pratique des lettres dans la traduction et l'édition. Inutile de dire que la différence entre la théorie et la pratique s'est rapidement révélée abyssale.

C'est stupéfiant à écrire aujourd'hui, mais on était encore au temps du Rideau de Fer. Au-delà de *Checkpoint Charlie*, c'était la misère, la terreur, la censure. En-deçà, à Berlin, la liberté d'expression, d'entreprise, de développement... Et une sécurité, une aisance qui rendaient la vie presque insipide. Influencé par mes lectures de l'époque, j'ai cru comme beaucoup que nous touchions à la «fin de l'histoire».

## LE RÉVEIL DE L'HISTOIRE

J'y ai cru, mais pas très longtemps. La guerre a éclaté en Yougoslavie, comme une tempête dans un ciel bleu, au tournant des années 1990. Une monstrueuse machine de propagande et de désinformation s'est mise en place. Bien que d'origine mixte, serbo-croate — typiquement yougoslave, donc —,

j'ai pris parti pour le camp des proscrits: les Serbes. De même que je soutenais les Indiens dans les westerns, à l'époque où on les peignait encore comme des sous-humains.

L'Age d'Homme venait de vivre son apogée. En 1986, *Migrations* de Milos Tsernianski, le «plus beau roman du monde», lui avait valu le Grand Prix de l'Académie française. En Suisse, la collection *Contemporains* rassemblait les plus fortes voix de la littérature contemporaine, tandis que *Poche Suisse* rassemblait le meilleur de l'héritage helvétique. L'Age d'Homme hébergeait les plus éminents auteurs belges, les grandes traductions classiques, l'histoire du cinéma, le théâtre d'avant-garde. L'Age d'Homme publiait l'intégrale du merveilleux Georges Haldas et poussait avec Vladimir Volkoff jusque dans les eaux du best-seller...

Au moment de mon arrivée, ces belles années prenaient fin. Avec Gorbatchev et le démantèlement de l'URSS, on s'était empressé de décréter l'antisoviétisme *has-been* pour ne pas devoir lui donner raison. Vladimir avait perdu de précieux soutiens. Les ventes fléchissaient. J'attribuais alors cette crise à la conjoncture. Je vois aujourd'hui qu'elle avait aussi d'autres motifs. Notamment celui-ci, qui était encore invisible: le règlement de comptes du monde occidental avec le monde russe. L'assèchement graduel de l'intérêt culturel pour le monde de l'est. La réduction de la littérature et du cinéma russes «eurocompatibles» à des histoires d'ivrognes et de crétins corrompus.

De 1989 aux années 2000, la Russie n'a plus existé sur la scène internationale. Les Allemands et les Américains avaient décidé de dépecer la Yougoslavie et de «punir» les fidèles alliés des Russes sur place (qui étaient aussi ceux des Français, autres absents de l'histoire): les Serbes. C'était une curée explicite, haineuse, à ciel ouvert, masquée par un lavage de cerveaux d'une ampleur jamais vue. Volkoff, spécialiste du genre, allait l'appeler un «cas d'école» de désinformation. Dans ce contexte, nous avons créé, V. D. et moi, un «institut serbe» à Lausanne ainsi qu'une petite revue brochée que nous imprimions nous-mêmes, dans nos locaux: *Raison garder*. Qu'on le croie ou non, cette revue — et elle seule — a recensé *en temps réel* les grandes manipulations de masse et les *false flags* que des auteurs impartiaux décortiqueront après coup. (Voir notamment *Les vérités yougoslaves ne sont pas toutes bonnes à dire* (Albin Michel) de Jacques Merlino, qui vaudra à son auteur, alors directeur des infos à France 2, une spectaculaire déchéance professionnelle.)

Je n'ai pas une ligne à regretter, pas une phrase à changer à cette première incursion dans l'«antipresse». Notre revue avait vraiment su «raison garder» en une époque de folie et d'aveuglement où des ouvrages tendancieux truffés de centaines d'erreurs factuelles comme *Vie et Mort de la Yougoslavie* du ridicule Paul Garde tenaient lieux de référence pour les journalistes et les diplomates. Une décennie après les événements, je créerais une nouvelle maison d'édition, Xenia, entre autres afin de continuer de publier des grands «chaî-

nons manquants» tels que l'enquête de Jürgen Elsässer sur la manipulation du djihadisme par les services secrets occidentaux au temps de la guerre yougoslave (Comment le Djihad est arrivé en Europe).

#### LE GRAND TRI

En attendant, cette polémique avait changé mon destin. Je ne deviendrais ni cinéaste, ni grand mandarin. J'ai fini par abandonner l'université, découragé tant par le conformisme pompeux qui y tenait lieu de science que par la passivité du milieu académique à l'égard d'une déformation massive de l'histoire par les médias. L'Age d'Homme, dont le patron lui-même avait mis en jeu la réputation à cause de cette guerre, restait mon dernier refuge et ma seule académie. Mon frère Marko m'y a rejoint en ce temps-là. Nous avons traduit, mis en forme, illustré, édité, des centaines d'ouvrages. Le premier conflit de l'après-guerre froide avait fait le tri autour de nous. Il y avait les spectres qui, tout instruits qu'ils étaient, s'alignaient sur la rumeur commune et nous répudiaient pour péché d'opinion. Et puis les vivants qui, comme Volkoff, Zinoviev, Dutourd, Marejko, Werner ou Haldas, restaient fidèles à la maison dans la tourmente.

Dimitri était malcommode, avare, caractériel et orgueilleux, mais il mettait la littérature et les idées au-dessus de tout. Avec lui et ses auteurs, j'ai appris très jeune que la régression totalitaire n'était pas liée à un pays, ni à une idéologie, mais à la modernité elle-même. Et que la littérature *en soi*, quand on y croit et qu'on s'y consacre vraiment, est une forme de résistance universelle.

La liberté d'esprit avait un prix: celui de la solitude, de l'incompréhension et du dénuement. *There is no free dinner*, disent les Anglo-Saxons. Si vous voulez manger à la table des esprits libres et des écrivains sans concessions, vous devez souvent vous contenter de pâté froid. Et c'était bien notre menu. Dimitri était tout le temps sur la route avec ses fourgonnettes. Nous nous arrêtions sur des aires de repos, en Bourgogne ou dans le Jura, pour avaler un bout de fromage et de saucisson, fouettés par le vent. Nous parlions des auteurs, des projets, de l'idiotie contemporaine ou des beautés de la France. Nous étions libres.

J'ai quitté l'Age d'Homme en 2004, n'arrivant plus à m'entendre avec cet homme difficile. En partant, je lui ai prédit son sort et celui de la maison. Aujourd'hui, sous la direction de sa fille Andonia, L'Age d'Homme a changé de domaines d'intérêt. Ceux qui l'ont connu dans les années héroïques savent que c'était bien plus qu'une maison d'édition: une zone libérée.

■ LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE, TOTALITARISME, SUISSE, RUSSIE

URL: <https://antipresse.net/le-cercle-des-poetes-reels/>

• • • • •

## Du «plouc» néomoderne

CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 71 | 9.4.2017

« TOUT REGARD DIRIGÉ VERS LE HAUT EST UNE RÉSISTANCE À LA PLOUKITUDE. »

A l'origine, le terme «plouc» désignait péjorativement les paysans bretons ou plus généralement les Bretons exilés à Paris pour y chercher un meilleur sort économique. Ils étaient ainsi plus de 200'000 dans la capitale française au début du XXe siècle. Le Robert nous apprend qu'il s'agit d'une apocope des noms de communes bretonnes en *plouc* et *ploug* (comme Plougastel, par exemple). Avec le temps, ce qualificatif s'est largement étendu, et devient aujourd'hui un concept en soi dans le livre que viennent de consacrer Jean Romain et Stéphane Berney à leur description des maux dont souffrent nombre de nos contemporains occidentaux, *Ploukitudes* (Slatkine, 2017), mot-valise pour désigner cette «plouc attitude» qui étend ses ramifications de l'école aux cocktails mondains, lors desquels «droitdelhommisme» et «égalitarisme» font office de petits fours. Le plouc néomoderne est arrivé, aussi indigeste que le beaujolais nouveau!

Jean Romain, philosophe, romancier et essayiste, est également député au Grand Conseil du canton de Genève, et compte une vingtaine de livres à son actif. Stéphane Berney, journaliste, est également poète, avec trois livres publiés et un blog de poésie, «Périmètre des carburatrices».

Puisqu'il s'agit d'un livre d'entretiens, j'ai choisi moi aussi la formule de l'entretien pour vous présenter ce livre et je remercie Jean Romain d'avoir accepté de se prêter au jeu des questions-réponses pour *Antipresse*.

Pascal Vandenberghe

### Cannibale Lecteur: Comment définiriez-vous le plouc moderne?

Jean Romain: Il faut comprendre la situation actuelle pour tenter de cerner le plouc néomoderne. On doit partir d'un constat: la perte du tragique de l'histoire dans la conscience de l'homme européen du XXIe siècle. Par «tragique» de l'histoire, il faut entendre le fait que l'histoire se déroule dans et par des conflits qui opposent des visions du monde antagonistes et explosives parce qu'incompatibles. Les hommes ont toujours vécu avec la conscience que l'autre n'était pas l'ami, mais l'ennemi potentiel. Ce tragique ne peut pas être confondu avec le pathétique ni avec le dramatique; c'est le fait que deux positions antagonistes sont toutes deux cohérentes mais incompatibles.

Or, aujourd'hui trois aspects structureaux ont dilué ce tragique. Le premier est la modernisation rapide de nos sociétés grâce à la technologie, à la communication. Le deuxième est la mondialisation des marchés et des flux de popu-



lation. Le troisième est la disparition du communisme comme idéologie alternative de référence.

L'homme vit dans la certitude qu'un conflit entre les États occidentaux est non seulement impossible, mais presque ridicule. Embourgeoisé et consumériste, l'Occident a évacué le poids de l'histoire, et il entrevoit seulement à peine la revanche de la géographie. En effet, quatre zones géographiques sont potentiellement explosives, et pour des raisons de territoire: la question israélo-palestinienne, celle de la Chine et de Taïwan, celle de la péninsule coréenne, et celle du Cachemire.

Ce basculement de l'historique vers le géographique a donné au conflit une autre dimension, et a fait que le plouc néomoderne est devenu cet homme optimiste ou pessimiste, mais plus tragique.

Alors, il donne dans les modes passagères, langagières, communicatives, infantiles, etc. pour supporter d'être devenu cette sorte d'exilé du tragique. Une plouc attitude: une *ploukitude*, mot-valise. Et il faut reconnaître que son inventivité est assez drôle. C'est cette drôlerie que nous avons voulu suivre avec un œil amusé.

**CL: Le plouc a de nombreux points communs avec le bobo. Il se fond cependant plus facilement dans la masse et semble moins reconnaissable par des signes extérieurs. En quoi est-il différent du bobo, et qu'est-ce qui permet de l'identifier?**

JR: Le plouc est un homme décalé: il est exilé dans son propre univers. Le bobo est un bourgeois dans l'âme. Mais le plouc dépasse les clivages usuels qui permettent de saisir la typologie humaine. Ce qui est caractéristique du plouc, c'est qu'il est de toutes les modes, car le fait d'endosser le costume du bobo, celui du prolo ou celui de déjanté lui permet de se fondre dans la masse des suiveurs. Il est un spécialiste du camouflage parce que cela lui permet de dissimuler le décalage derrière un paravent. Peu importe lequel, au fond. Le bobo ne joue pas de jeu, il correspond à ce qu'il est; le plouc, lui, est un acteur qui emprunte au caméléon sa technique, sans en avoir conscience. S'il est assez difficile de repérer le plouc léger, le plouc lourd s'entend de loin avec ses gros souliers.

**CL: Le plouc est présent dans toutes les générations, de la prime enfance à la vieillesse, en passant par son épanouissement et sa maturité. Quels sont les principaux symptômes de la ploukitude pour chaque de ces quatre périodes?**

JR: Ce n'est pas un imbécile et on ne peut pas le confondre avec l'abruti ordinaire. Pour faire très simple: l'enfance du plouc s'origine dans l'école et l'éducation, qui suit toutes les modes en matière de pédagogie, et ces modes ont abouti à massacrer la langue et à installer l'incuriosité du monde. C'est le langage ultra-ringard qui caractérise la jeunesse du plouc. La maturité du plouc s'inscrit dans l'indignation au lieu de l'action concrète et de l'engage-

ment. Quant à la vieillesse du plouc, l'héritage qu'elle laisse est assez mince parce qu'elle veut du passé faire table rase, puisque c'est justement ce passé qui alimente le décalage.

**CL: Le plouc est-il un «gentil» ou un «méchant»?**

JR: Il n'est ni gentil ni méchant car ces deux particularités ressortissent à un caractère, à une psychologie. Or, ce n'est pas le caractère qui fait le plouc, c'est la situation dans laquelle il baigne. Par exemple, son obsession du «vivre-ensemble» lui permet de faire basculer les antagonismes sociaux ou politiques au profit d'une pâle morale passe-partout et qui ne lui coûte rien. Mais cette obsession n'est ni gentille ni méchante, elle fait partie de son maquillage. Elle lui permet de passer inaperçu dans la masse. Le conformisme qui le caractérise est une manière de s'éclipser du monde réel. Le déni de réalité le tente souvent.

**CL: \*Où voyez-vous les poches de résistance à cette ploukitude en voie de généralisation?**

JR: Tout homme qui est conscient du tragique de l'histoire est un résistant au conformisme néomoderne et au vide organisé par les médias. Ce tragique historique est le terreau de l'humour, de la légèreté, de la solitude choisie, de la marche intérieure, du sens des limites et des frontières, de la tenue. De la lecture et de ce qui élève aussi. Tout regard dirigé vers le haut est une résistance à la ploukitude. Ce qui contre les béni-oui-oui, ce qui refuse la régression vers l'enfance de notre société, est bienvenu.

Un homme qui rit (et qui sait aussi rire de lui-même) est déjà un homme disposé à ne pas céder à la lourdeur ambiante. Car le vide est terriblement lourd, tout comme le divertissement, terriblement ennuyeux.

Quant aux débats où tout le monde est d'accord pour qu'au final on s'inscrive du côté du Bien calibré, ils sont épuisants parce qu'on ne gagne plus avec la vérité la plus vraie ni avec la justice la plus juste, mais avec la larmoyance la plus larmoyante.

■ AIR DU TEMPS, HUMOUR, SUISSE, SOCIÉTÉ, MODERNITÉ

URL: <https://antipresse.net/du-plouc-neomoderne/>

.....

## S'armer d'une loupe

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 71 | 9.4.2017

**L**ES COMMUNES SONT UN MICROCOSME, ON Y RETROUVE EN PLUS PETIT LES MÊMES PHÉNOMÈNES QUE CEUX QU'ON OBSERVE EN PLUS GRAND, À L'ÉCHELLE, PAR EXEMPLE, DE L'ÉTAT TOUT ENTIER. IL FAUT, IL EST VRAI, PARFOIS S'ARMER D'UNE LOUPE.

Ainsi cette récente déclaration d'un élu communal de la région lémanique: «Je pars du principe que vous, conseillers municipaux et communaux, vous êtes plus à même de juger nos institutions qu'un citoyen lambda qui participe à la vie communale uniquement derrière deux décisis avec les copains du bistrot (...)» [1].

Je laisse ici la référence aux décisis avec les copains du bistrot. Pour qui a un peu fréquenté ou seulement même approché le milieu politique (ce qui fut momentanément mon cas, il y a un bout de temps déjà, il est vrai), la phrase fait évidemment sourire. Il y aurait un bel article à écrire sur les rapports des «conseillers municipaux et communaux» à l'alcool à certains endroits en Suisse. Et je ne parle même pas de l'échelon au-dessus: députés, ministres, etc.

*In vino veritas.* Je ne saurais dire si l'élu en question était lui-même ou non derrière deux décisis lorsqu'il a tenu les propos qu'on vient de citer. Ce qui est assez clair en revanche, c'est qu'il nous livre ici le fond de la pensée. La sienne propre, mais très certainement aussi celle de bon nombre de ses collègues. Elle rejoint, au niveau relativement modeste qui est le sien, ce qui se dit (le plus souvent, il est vrai, en privé) dans les cercles hauts placés de la suprasociété. Sauf, justement, qu'elle s'exprime ici sans fard.

Le député Jean Lassalle, aujourd'hui candidat hors-parti à l'élection présidentielle en France, un honnête homme, a récemment fait un tour de France à pied, afin d'aller à la rencontre de la France dite invisible, celle que certains spécialistes en géographie humaine appellent aussi «périphérique» (Christophe Guilluy). Il en a rapporté un certain nombre d'observations précieuses, entre autre celle-ci, relative aux sentiments que les Français nourrissent à l'endroit de leurs hommes politiques, sentiments, on est bien obligé de l'admettre, de profonde détestation: «Le niveau de détestation des politiques est impressionnant», disait Jean Lassalle en 2013 (sur Europe 1). Cette haine a plusieurs explications possibles, mais il en est une assez évidente: le mépris que les hommes politiques portent au «citoyen lambda», mépris, soit dit en passant, qui transparait assez dans les propos qu'ils tiennent à journée faite au sujet du «populisme» (c'est même très révélateur). Personne n'aime beaucoup se sentir méprisé, en particulier quand on l'est par des gens dont le bilan est aujourd'hui celui que l'on sait: plus catastrophique que ça, tu meurs. La réponse logique au mépris, c'est la haine.

Je parlais de cette commune de la région lémanique, restons-y. En 2016, année d'élection, les «conseillers municipaux et communaux» décidèrent d'augmenter de six points (chiffre non négligeable) le coefficient d'impôt communal. Ils le firent en toute fin de législature, mais aussi, sans le faire exprès évidemment, *juste après les élections communales*. Il serait indécent ici de parler de mépris [2], encore moins d'atteinte à la démocratie. Seul en cause, bien sûr, le hasard du calendrier.

Une même prudence s'impose lorsqu'on en vient à évoquer un autre épisode

récent dans la commune. Toujours en 2016, les services de l'État firent croire à la population que des étudiants allaient s'installer à un endroit donné de la commune, alors qu'en réalité il s'agissait d'une cinquantaine de migrants. Certains crièrent à la manipulation («On nous a roulés dans la farine»). Lesdits services eurent beau jeu alors de dire que les migrants en question étaient bel et bien des étudiants, puisqu'il leur incombait d'apprendre le français! Personne n'avait donc triché ou menti, c'est simplement le «citoyen lambda» qui n'avait pas compris ce qu'on lui disait. Quant aux nuisances dont se plaignaient certains habitants, nuisances les empêchant, la nuit, eux-mêmes et leurs enfants, de dormir (au point que certains envisageaient de déménager), il n'y avait pas lieu de dramatiser. «Nous prenons les choses en main», ont assuré lesdits services [3].

Mettre les gens devant le fait accompli, c'est ce qu'a très bien su faire, en 2015, Mme Merkel en Allemagne. On ne discute pas, on agit. Ensuite on dit: voyez, c'est fait, on ne peut plus revenir en arrière. C'est très efficace comme méthode. On se tromperait, bien sûr, en y voyant une marque de mépris. Simplement les autorités *savent*, alors que le «citoyen lambda», lui, *ne sait pas*. Il ne sait que boire des verres. Les autorités, dans leur grande bonté, le font ainsi bénéficier de leurs lumières. C'est une stratégie aujourd'hui bien rodée [4]. Très probablement, aussi, s'enseigne-t-elle. On voit bien en même temps dans quel système, aujourd'hui, on vit.

NOTES:

1 *Le Régional*, 29 mars 2017, p. 15.

2 La manœuvre échoua, car l'UDC locale (droite souverainiste) contesta la hausse d'impôt par référendum.

3 *Le Régional*, 7 septembre 2016.

4 Pour la France, cf. p. ex. *Le Figaro*, 13, 15 et 24 septembre 2016.

■ DÉMOCRATIE, CORRUPTION, SUISSE, AIR DU TEMPS, MANIPULATION

URL: <https://antipresse.net/sarmer-dune-loupe/>

.....

## À la découverte d'un zutiste

CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 72 | 16.4.2017

**L** ES HISTOIRES DE GILBERT PINGEON NOUS EMMÈNENT DANS UNE HISTOIRE QUI EST PLUS QUE LITTÉRAIRE.

J'avais prévu de vous entretenir d'un livre que m'a prêté Slobodan, dont il m'avait parlé sans l'avoir lu. Hélas, je l'ai trouvé trop mauvais (le livre, pas

Slobodan) et du coup je me suis retrouvé un peu «à sec» jeudi soir pour remplir mes obligations cannibalo-lectrices et néanmoins dominicales. De passage vendredi dans nos bureaux déserts (le Vendredi Saint est férié dans plusieurs cantons suisses) afin d'y régler quelques affaires pendantes (qu'il suffit de suspendre d'une main alerte pour pouvoir passer ensuite à autre chose), mon regard se posa sur les deux hautes piles en équilibre instable constituées des livres et épreuves que j'ai reçus ces derniers temps et auxquels je n'avais pas encore pris le temps d'accorder la moindre attention, celle-ci ayant été uniquement concentrée jusque-là sur l'acrobatique exercice consistant à rajouter un livre nouvellement arrivé sur l'une des deux piles (après avoir un bref instant hésité sur le choix de l'heureuse élue) sans la faire choir (avec l'inévitable effet domino qui la fera forcément s'orienter, comme aimantée, vers sa tour jumelle si elle venait à décider que c'en est trop pour elle).

J'en ai extrait délicatement celui que les Éditions de l'Aire ont eu la bonne idée de m'envoyer: le dernier livre de Gilbert Pingeon, *Zut* (sans point d'exclamation), dont la couverture est ornée d'une belle illustration du peintre chaudefonniier Jean-Michel Jaquet. Auteur d'origine neuchâteloise, Gilbert Pingeon a déjà commis nombre de livres: de la poésie, des romans, des nouvelles, son journal... bref plus de vingt-cinq livres publiés depuis plus de trente ans. Avec un succès qui n'a hélas guère passé les frontières de la Suisse: je serais curieux de savoir combien de lecteurs d'*Antipresse* hors Suisse ont déjà vu son nom ou lu un de ses livres...

L'explication du titre m'est donnée par la dédicace que m'a faite l'auteur: «...et zut et rezut! on ne se lasse pas de répéter ce si joli mot». Or c'est bien du goût des mots dont il s'agit ici dans ce recueil de textes courts (de quelques lignes à quelques pages), ordonnancés en neuf chapitres, et dont plusieurs s'apparentent très clairement à la nouvelle, d'autres à la fable ou au conte. Le chapitre intitulé «La librairie Vercingétorix» a forcément attiré mon regard, et c'est celui que j'ai lu en premier. Si certaines histoires qu'il contient sont de l'ordre de l'anticipation (sur un monde sans livre, et naturellement constitué d'individus illettrés), d'autres semblent tirées de l'expérience de l'auteur: c'est du «vécu», comme on dit. Mais qu'elles soient issues du réel ou imaginaires, elles savent toutes «dire» quelque chose, et ce n'est pas à une simple promenade littéraire que nous convie ici Gilbert Pingeon.

Malgré le titre de cette chronique, Gilbert Pingeon n'est pas un «zutiste» au sens propre du terme: il est bien trop jeune pour avoir été membre de ce groupe auquel appartenaient Verlaine, Rimbaud et Richopin, entre autres. Mais la qualité de sa plume est indéniablement poétique et littéraire. C'est un plaisir des yeux et de l'esprit que de vagabonder dans ces textes drôles, fins, jouissifs, et diablement bien écrits.

■ LITTÉRATURE, SUISSE, CULTURE, HUMOUR, AIR DU TEMPS

URL: <https://antipresse.net/a-la-decouverte-dun-zutiste/>

.....

## Padamalgam (2)

CANNIBALE LECTEUR PAR PASCAL VANDENBERGHE, AP 75 | 7.5.2017

**O**Ù MIREILLE VALETTE TRAQUE VAILLAMMENT *LE RADICALISME DANS LES MOSQUÉES SUISSES*.

Après quelques mois de «relâche», les Éditions Xenia, dont la direction est reprise par Marko Despot, publient ce printemps trois nouveaux livres: *Balkans, la fracture*, d'Alexis et Gilles Troude, deux universitaires français, *L'Amérique perdue*, de Paul Craig Roberts, et un troisième, qui sera le sujet de cette chronique: *Le radicalisme dans les mosquées suisses*, de Mireille Vallette, deuxième épisode de notre petite série intitulée «Padamalgam», le premier ayant été consacré, rappelons-le pour les récents abonnés, au livre de Hamed Abdel-Samad, *Le fascisme islamique* (Grasset, 2017), dans Antipresse n° 67.

Mireille Vallette, journaliste résidant à Genève, tient un blog sur le site de la *Tribune de Genève* depuis plusieurs années. Qualifiée par *Le Temps* de «pasionaria de l'anti-islam» à l'occasion du lancement de l'Association Suisse Vigilance Islam en 2015, cette femme «de gauche et féministe», comme elle se décrit elle-même, n'en est pas à son coup d'essai en termes de publication.

En 2009 paraissait *Islamophobie ou légitime défiance?* (Éditions Favre), premier opus dans lequel elle mettait en évidence les doubles discours des «guides spirituels» actifs en Suisse, ces imams et porte-parole pratiquement tous intégristes qui accaparent l'espace public. Dans *Boulevard de l'islamisme: L'essor du radicalisme en Europe illustré par l'exemple* (Xenia, 2012), elle élargissait son champ d'investigation à l'Europe, dénonçant notamment la censure du débat public sur l'islam orchestrée pour les mouvements dits «antiracistes» et le peu d'écho médiatique dont bénéficient les musulmans combattant l'obscurantisme. Elle y montrait surtout l'essor des associations et mosquées, qui témoigne de la progression de cet islam revendicatif, réactionnaire, qui cherche à imposer ses règles dans nos sociétés.

Ce phénomène n'a fait que s'amplifier. Et les nombreux attentats sur le sol européen depuis 2012 n'ont eu pour conséquence que de renforcer encore la posture du «padamalgam», que ce soit dans la plupart des médias ou dans les discours et politiques des gouvernements.

La suisse n'y échappe pas: c'est le sujet de ce nouveau livre, *Le radicalisme*

dans les mosquées suisses, qui montre comment, au fil des années, les différents organes de l'islam ont su s'insérer dans le tissu helvétique, et bénéficient d'une grande mansuétude et compréhension (c'est le moins que l'on puisse dire) des autorités. On pourrait même aller jusqu'à dire que Mireille Vallette effectue ici le travail qui devrait revenir aux services de renseignements. Son œil affûté et en permanence en éveil lui permet de dresser un état des lieux impressionnant de l'islam en Suisse, des mouvements et personnes qui le promeuvent.

La Suisse, qui a joué un rôle clé dans l'implantation des Frères musulmans en Occident. Par exemple avec la banque Al-Taqwa, installée dans le Tessin, et qui finance le développement de la confrérie; l'un des principaux dirigeants de cette banque est aussi le fondateur de la Communauté islamique du Tessin (CIT), dont les objectifs stratégiques visent clairement à l'infiltration de la société et de ses institutions.

Objectifs atteints dans bien des villes de Suisse, où les associations prolifèrent et ont amplifié leur présence depuis quelques années, et où la complaisance des autorités à l'égard des exigences croissantes des musulmans est de plus en plus palpable. Un exemple? En 2014, les autorités bâloises subventionnent une crèche dénommée «Mini Ummah» (il fallait oser!), dont le secrétaire de l'association qui la gère, Aziz Osmanoglu, originaire de Turquie, avait déclaré quelques années plus tôt à la journaliste Karin Bauer, dans un reportage de la RTS («Derrière le voile»): «En Suisse, on donne une amende si on est mal garé pour qu'on ne recommence plus. En islam, on coupe la main des voleurs ou on leur donne des coups de fouets. C'est une réponse adaptée... Oui, je serais pour que la charia soit introduite en Suisse.» Il est stupéfiant que les autorités n'aient pas effectué la moindre enquête avant d'accorder leur blanc-seing à cette association et de subventionner cette crèche (tombée aux oubliettes depuis...). Ce n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres, patiemment recensés et documentés par Mireille Vallette au fil des années.

L'un des arguments répété à l'envi par ceux qui voient (et fustigent) l'islamophobie comme un manque d'ouverture et de tolérance est toujours le même: «Ce que nous ne connaissons pas nous fait peur.» Un peu facile. Et surtout totalement faux. C'est même plutôt l'inverse avec l'islam: c'est quand on le connaît qu'on prend peur! Alors à tous ces bien-pensants qui, petit à petit, laissent l'islam imposer ses règles dans nos pays et remettre en question les nôtres, on ne peut que conseiller de mieux le connaître, cet islam, ou tout au moins d'entendre ceux qui le connaissent, comme par exemple l'historien français spécialiste de l'islam René Marchand, cité par Mireille Vallette: «Sauf à réécrire le Coran et la vie du Prophète, un islam qui ne serait qu'une religion, qui ne serait pas politique, juridique, qui ne régenterait pas les mœurs, la vie privée des musulmans, un tel islam n'existe pas, n'a jamais existé, ne peut exister.»

Évidemment, ça modifie quelque peu le regard, et n'incite pas à la «tolérance» à outrance. Cette tolérance, qu'il conviendrait de ne pas confondre avec l'ouverture d'esprit, et à propos de laquelle Paul Claudel fait dire à l'un des personnages de sa pièce de théâtre *La Ville*: «La tolérance? Il y a des maisons pour ça!»

*Post-Scriptum*: Après rédaction de cette chronique, nous avons appris vendredi que les autorités de zurichoises ont recommandé aux communes du canton de refuser l'autorisation de distribution du Coran sur la voie publique par l'association salafiste «Lis!» («Lies!» en allemand), très active dans toute la Suisse, mais dont les actions ont déjà été interdites en Autriche. «Lis!» est le premier mot du Coran. Mario Fehr (PS), le ministre zurichois PS a toutefois précisé qu'il n'en va pas de la «liberté de religion», mais de la nécessité d'empêcher le recrutement de djihadistes. Le Canton de Zurich a par ailleurs demandé l'interdiction de la branche suisse de l'association salafiste «Die wahre Religion» («La vraie religion»: les autres sont donc toutes fausses, CQFD! Nous y reviendrons prochainement), déjà interdite en Allemagne. Dernier sursaut avant capitulation totale ou premier signe d'un réveil des autorités? Il est trop tôt pour le dire...

■ ISLAM, ISLAMISME, SUISSE, SÉCURITÉ, POLITIQUE

URL: <https://antipresse.net/padamalgam-2/>

.....

## L'espion qui venait des banques

ANGLE MORT PAR FERNAND LE PIC. AP 76 | 14.5.2017

**U**N IMBROGLIO POLITICO-JURIDICO-FINANCIER HELVÉTO-GERMANIQUE DONT ON POURRAIT TIRER UNE SÉRIE À RALLONGES. NOUS EN LIVRONS, EN EXCLUSIVITÉ POUR LES LECTEURS D'ANTIPRESSE, UN BREF SYNOPSIS, OÙ L'ON DÉCOUVRE QUE LES GRANDES BANQUES ENTRETIENNENT DES SERVICES DE RENSEIGNEMENT INTERNES AUXQUELS LES LIMIERS FÉDÉRAUX N'ONT RIEN À REFUSER.

Dani (Daniel M...) était un bon flic zurichois. Il commença sa carrière à 21 ans comme policier-patrouilleur. Il démontra des qualités d'enquêteur qui le conduisirent au bout de quelques années vers la brigade chargée de la criminalité organisée. On dit même qu'il alla jusqu'à faire de l'infiltration dans certains réseaux de trafiquants colombiens. Il en garda des amis flics de terrain comme lui, notamment au sein du FBI, en Floride, comme Carlos, Alejandro et Bill.

En octobre 1999, son ancien chef zurichois, Thomas Schwyzer, est embauché par l'UBS comme chef des enquêtes criminelles et informatiques. Pour



constituer son équipe, il fait appel à quelques-uns de ses anciens hommes de la Criminelle zurichoise. Parmi eux Dani, bien sûr, qui s'y verra confier la protection et la sécurité personnelle des membres de la direction et du conseil d'administration du groupe au plus haut niveau.

Dani s'épanouit: bond salarial, intimité avec les patrons de la première banque suisse, travail d'équipe dans ce qui est en train de devenir une véritable milice privée de renseignement, puissante et haut de gamme.

L'escouade de Thomas Schwyzer dispose à l'évidence de crédits importants et des «black-cards» UBS qui vont avec. Un sentiment de pleins pouvoirs les habite, notamment pour surveiller et ficher beaucoup de monde: employés mais aussi professionnels externes, journalistes, etc. Une base de données nominative est à leur disposition à cet effet, la fameuse «GTS» (Global Tracking System). Réunis dans leurs discrets bureaux d'arrière-cour de la rue St Annagasse, à Zurich, il leur arrive même de procéder à de véritables interrogatoires de police, lorsque le doute s'installe envers tel ou tel employé soupçonné de fraude ou de fuite.

Or, les fuites deviennent un enjeu majeur depuis qu'un inspecteur fiscal de Rhénanie-du-Nord-Westphalie très zélé et très efficace, le célèbre Peter Beckhoff, a reçu, à la fin des années 1990, la bénédiction de ses supérieurs pour corrompre le plus illégalement du monde des employés de banques et obtenir d'eux des listes d'évadés fiscaux, allemands ou autres, notamment en Suisse.

C'est là que les choses vont basculer pour Dani, notre ancien patrouilleur. Après la trahison d'Heinrich Kieber, cadre modèle de la banque LGT du Lichtenstein, c'est au tour du Crédit Suisse de se faire voler ses fichiers clients pour le compte de Beckhoff. Afin de ne pas se faire repérer, sa taupe au sein du CS, Sina Lapour, les recopiait à la main et les reconstituait en fichiers excel à la maison. Lui et son intermédiaire, l'autrichien Wolfgang Umfogl, qu'il avait l'habitude de retrouver au Banane Fitness Centre à Winterthur, avaient pompé des centaines d'identités avant que la sécurité du groupe, dirigée alors par Christoph Beat Zumstein, s'en aperçût.

Est-ce la raison de son départ pour l'UBS en 2010? Toujours est-il qu'il y débarqua effectivement, comme supérieur hiérarchique de Schwyzer et ne fut pas remplacé au Crédit suisse.

C'est cette même année que Dani quitte l'UBS mais continue de travailler pour elle en indépendant, notamment comme correspondant de la société KDM, basée à Francfort. Cette agence d'investigation privée recycle des agents de renseignement, à l'image de son fondateur Klaus-Dieter Matschke, ancien du Bundesnachrichtendienst (BND). Dani y côtoie notamment Gianpaolo Spinelli, démobilisé de la CIA à la suite de blessures par balles.

Dani aidera l'UBS à repérer des taupes fiscales traitées par Beckhoff. De fait, ce dernier fera l'objet d'un mandat d'arrêt de la part du Ministère public de la Confédération (MPC). Il est vrai que le procureur général Michael Lauber

connaissait bien Beckhoff puisqu'il fut directeur de l'Association des banquiers du Liechtenstein au moment du scandale LGT.

Beckhoff a récemment pris sa retraite sans jamais se faire arrêter. En revanche, Sina Lapour fit quelques mois de préventive avant de passer un accord à minima avec le MPC et n'écopa que d'un sursis et d'une bien maigre amende de 3'500 CHF.

Son camarade tyrolien Wlofgang Umfogl eut moins de chance. On le retrouva pendu par un câble de téléviseur dans sa cellule de Berne, le 29 septembre 2010. Il avait tout juste 43 ans. L'enquête conclût bien entendu au suicide, quoiqu'en dise sa famille ou certains complotistes allant jusqu'à évoquer l'idée saugrenue d'une privation contrôlée d'oxygène.

Mais le mal était fait. Les banques suisses furent mises à l'amende par l'Allemagne et l'UBS eût à s'acquitter d'une somme de plus de 360 millions de francs en juillet 2014. Dans une atmosphère de paranoïa aigüe assez compréhensible, c'est dans ce contexte qu'elle en vint à soupçonner Dani. Son hébergement chez KDM ne traduirait-il pas un double jeu au profit de l'Allemagne ou même des Etats-Unis?

Pour en avoir le cœur net, on tentera alors de le piéger en lui offrant à son tour de lui acheter des fichiers. Dani voit ainsi débarquer dans sa vie Wilhelm Dietl, ancien du BND lui aussi, reconverti dans le journalisme après la trahison de son chef August Hanning, qui dévoila sa fonction. Dietl aurait agi en équipe avec un autre ex-collègue célèbre pour ses frasques, Werner Mauss. Dans le montage de cette opération, le nom de l'éminent juriste interne Oliver Bartholet (*general counsel wealth management*) est cité.

Dietl demande à Dani de lui procurer des listes de clients allemands ayant des comptes chez Gazprom Bank. Il est surpris que ce dernier accepte si vite et lui en fasse livraison si promptement. On se rendra compte tout aussi vite qu'il s'agit de faux grossiers. La raison en est simple, Dani lui-même enquêtait sur son commanditaire. Car, ce que ne savent pas ses anciens camarades de l'UBS, c'est qu'il avait été recruté par le Service de Renseignement de la Confédération (SRC) depuis 2010 pour remonter les filières de dénonciations fiscales. L'infiltration il l'a démontré, ça le connaît.

Alors que l'UBS croit tenir sa taupe, Dani, l'homme de confiance, croit tenir son filon. Bartholet informe le procureur de la confédération Carlo Bulletti, qui met sur l'affaire une équipe de pas moins de 50 enquêteurs! Nom de code: «opération Eiswürfel». Il leur faut un flagrant délit et c'est Dietl qui leur montera.

Daniel est finalement arrêté à Zurich en février 2015. Surprise, les limiers de la Fedpol découvrent du matériel du SRC lors des perquisitions et Daniel leur raconte évidemment tout, puisqu'ils sont du même bord. Après tant d'efforts, tout ça pour rien? Au fil des procès-verbaux, ils comprennent que Daniel n'est pas leur homme. Mais ce sont ces PV d'audition de simple police, non

couverts par le secret-défense du SRC qui perdront Daniel. Trop de gens y ont eu accès, ils se mettent à circuler notamment dans la presse, dévoilant la vraie fonction de Daniel aux autorités allemandes. L'ayant placé sous surveillance, elles attendront le moment propice pour l'arrêter. Ce sera chose faite le 28 avril 2017. La période des élections est toujours idéale à cet effet, surtout lorsqu'un Martin Schulz est en lice. Une belle occasion pour l'ancien président du Parlement européen de taper sur la Suisse une fois de plus.

Quant à l'UBS, qui s'est tiré une belle balle dans le pied, plus personne n'en parle puisqu'elle a si bien su transmettre le mistigri au MPC. La faute est retombée sur lui et sur la Suisse. Mais c'était sans compter avec les talents du conseiller fédéral Guy Parmelin, qui vient tout juste de signer l'armistice sous forme d'un accord de non-espionnage réciproque entre l'Allemagne et la Suisse...

■ ESPIONNAGE, SUISSE, MÉDIAS, MANIPULATION, FINANCE

URL: <https://antipresse.net/lespion-qui-venait-des-banques/>

.....

## Les marcheurs

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 84 | 9.7.2017

**U**N CONTE DE TERREUR ALPESTRE.

Tous les amis à qui il en parlait lui disaient la même chose. C'est pour cela, du reste qu'il ne se confiait à personne, ou presque. «On dirait *Shining!*» Bien sûr! Sitôt qu'il se passe des choses dans un hôtel perdu dans la neige, ils se figurent des revenants et un cinglé avec une hache. Et, du coup, ils rangent son histoire dans les produits intéressants de l'imagination.

Tout d'abord, il était loin d'être perdu, son hôtel — enfin, celui de la famille. Qui d'ailleurs ne leur appartenait plus depuis plus de vingt ans, même si tout le monde continuait de l'appeler «Hôtel Métral». De son plateau alpin, il dominait toute la haute vallée du Rhône. Les routes étaient dégagées toute l'année. On envoyait même le minibus chercher les touristes à l'aéroport, à moins d'une heure. Certains redescendaient par la voie la plus rapide: en parapente.

Il n'en était pas ainsi du temps de l'arrière-grand-oncle, qui l'avait construit. Il l'avait planté tout au bout du village de Champ-d'Aulin qui passait, déjà, pour la commune la plus haute d'Europe. On le disait fou, il se savait visionnaire. Qui prenait la peine, alors, de monter dans ces rocailles peuplées de goitreux et de vaches maigres? Les artistes, les poètes, les Anglais exaltés. Ils se moquaient

bien du confort et des «commodités», ces clients-là. Ils voulaient de l'exclusif, de l'extraordinaire. La vue d'aigle, les couchers de soleil rougeoyants, les sentiers qui longent les à-pics. Il leur avait fourni tout cela, à grands frais. Il avait fallu en monter, des carrioles de pierres et d'ardoises, sur ce plateau à chamois. Trois ouvriers s'étaient tués, et l'on ne comptait pas les mules.

Tout ça pour six mois — et encore — de belle saison. De la Saint-Georges à la Saint-Martin, et l'on bâchait à la première neige. Le ski, en ce temps-là, n'était encore qu'un moyen de transport, pénible et dangereux. Les villageois ne s'y résignaient qu'en dernier recours. Deux heures à suer jusqu'à Cinlucques, pour l'épicerie ou le médecin. Le reste du temps, on se calfeutrait dans les chalets ensevelis, pareils à des tumulus blancs.

Le couple d'hôteliers, tout bourgeois «de par en bas» qu'ils étaient, faisaient de même. Le personnel congédié, les dernières malles expédiées, ils hivernaient seuls dans leur bâtisse du bout du plateau. Ils n'avaient pas les moyens, les premières années, de payer quelqu'un pour le faire à leur place. Ils n'avaient pas confiance non plus.

Yves-Marie se demandait souvent comment ils faisaient. Il les imaginait le premier soir de fermeture, les oreilles inondées par ce silence soudain, se regardant longuement dans les yeux. Comme s'ils se jaugeaient l'un l'autre avant le grand saut dans le vide... Ou pas. C'était un autre temps. Les astronautes qui passent six mois en conserve dans leur station spatiale, on les fête comme des héros. Les vieux ne voyaient sans doute aucun exploit dans leur hivernage, juste la nécessité toute nue. La cave était pleine, le bûcher garni: que pouvait-il leur arriver? La corporation corrosive des sondeurs d'âmes n'avait pas encore tout envahi. Comme on avait moins peur, sans la psychologie...

Pourtant, de leurs semestres d'ermitage ils avaient tiré des heures de récits qu'on se transmettait de génération en génération. Les hurlements des meutes de loups affamés, la nuit, du temps où c'étaient de vrais fauves. Les avalanches de fin du monde dans le dévaloir tout proche, leurs colonnes de neige et de poussière qui cachaient le ciel des heures durant. Les variations infinies du givre sur les vitres que la grand-mère aimait à reproduire dans un cahier. Le gibier qui venait se réfugier dans les dépendances pour y mettre bas, les cerfs qui quémendaient la nourriture sur le pas de la porte.

Les apparitions de fées, les légendes de créatures des bois, d'errants farceurs à pied de bouc, ils les laissaient aux culs-terreux. Eux étaient trop instruits pour cela. Il fallait être ingénieur de l'École polytechnique pour oser dresser une maison de bonne maçonnerie sur cet éperon solitaire où les paysans évitaient même de mener leurs vaches.

Leurs histoires de revenants dans les couloirs de l'hôtel en étaient d'autant

plus intrigants. En homme organisé, ayant par ailleurs du temps à tuer, le vieux Georges avait méticuleusement consigné les «visites» dans son journal de bord. Cela avait commencé dès la première saison de garde, à l'hiver 1907-1908. Les bois étaient neufs, les poutraisons cherchaient encore leur assise et les écarts de température les faisaient travailler. Ainsi interprète-t-il d'abord les «craquements et martèlements» que tous deux entendaient très distinctement à la nuit tombée. Il épingle même l'«imagination fiévreuse» de sa femme Hermine, qui croit d'emblée entendre des bruits de pas.

Mais comment expliquer alors le caractère aléatoire des manifestations? Elles se reproduisaient parfois deux ou trois nuits d'affilée, puis l'on n'entendait plus rien pendant une semaine ou dix jours. Le retour était d'autant plus impressionnant. L'Hermine insistait: c'était des pas qu'on entendait sur les planchers, qui se rapprochaient et s'éloignaient. Elle avait même cru identifier deux ou trois démarches bien typiques, dont celle d'un boiteux ou d'un pied bot. Il y avait un pas plus jeune dans le lot, pensait-elle aussi. On les entendait monter les escaliers, se rapprocher, et même frapper aux portes! Une ou deux fois, «ils» avaient cogné si fort sur celle de leur chambre que la clef était tombée.

Georges avait fouillé toute la maison, de fond en comble, pour rassurer son épouse et aussi pour la taquiner un peu. «Tu veux qu'ils soient où, la journée? Dans la soupente? Sous les lits?» Qu'ils viennent du dehors était exclu: leurs pas sur la neige les auraient trahis. Il était capitaine dans l'armée, avec sabre au mur et revolver d'ordonnance dans la table de nuit. Quand les craquements commençaient de se multiplier, il allumait la lampe à pétrole et se dressait sur le lit, arme au poing. Ce n'était pas un pleutre. Il ne croyait ni à Dieu ni à Diable. Mais quelque chose le retenait quand même de se coller à la porte et d'ouvrir à l'improviste au moment où «ça» venait frapper.

Cet homme franc et méticuleux avait même noté cela dans son journal: sa réticence à ouvrir sa porte, la nuit. Alors même qu'il était certain de ne rien rencontrer derrière. «Il est des choses à prendre comme elles sont», écrit-il en conclusion. Par la suite, il se contentera, des années durant, de relever les dates et les heures des passages, ajoutant quelques détails triviaux lorsqu'il y a lieu. «Chat terré pendant deux jours» ou «marche fendue entre rez et 1er».

C'était tout. Les deux hôteliers avaient appris à vivre avec leurs «marcheurs» comme on s'habitue à un voisin somnambule. Mais quelques années plus tard, ils remirent brusquement l'hôtel à leur neveu, redescendirent sur le Lac et ouvrirent un restaurant. Eux qui n'avaient jamais eu une bisbille dans leur nid d'aigle commencèrent à se disputer pour tout et pour rien. Leurs chamailleries et leurs brusques sautes d'humeur éloignèrent rapidement les clients. A moins de cinquante ans, ils étaient tous deux internés à l'asile psychiatrique de Montcorsaire.

Personne n'avait fait le rapprochement entre leur démence précoce et leurs

longs hivernages. Encore moins avec les visites consignées dans le livre de bord.

(A suivre)

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DESPOTISME, HISTOIRE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs/>

.....

## Les marcheurs (2)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 85 | 16.7.2017

### **R**ÉSUMÉ DE L'ÉPISODE PRÉCÉDENT

*L'hôtel Métral est une vieille auberge située sur un promontoire spectaculaire des Alpes. On y entend parfois, la nuit, d'étranges bruits ressemblant à des pas dans les couloirs. Le fondateur du lieu et sa femme les avaient souvent entendus durant leurs longs mois d'hiver dans la maison esseulée. Ces manifestations ne semblaient pas les déranger outre mesure, lui et sa femme. Pourtant, ils finirent par quitter précipitamment les lieux et furent rapidement internés dans un asile psychiatrique. Leur descendant Yves-Marie est intrigué par le phénomène, mais n'ose trop en parler autour de lui.*

.....

Comment le grand-père Louis avait-il reçu le «cadeau» de son oncle lorsque celui-ci avait décidé de remettre l'affaire et de redescendre en plaine? Sans doute s'était-il demandé comment il allait remplir cette bâtisse démesurée, de saison en saison. La Belle époque était terminée, la crise avait secoué le monde entier. Il fallait ajuster les prix, varier les offres puis s'accommoder d'une clientèle familiale autrement plus turbulente que les poètes mondains, les minéralogistes maniaques et les alpinistes millionnaires. L'hôtel les avait fait vivre, oui, et sur trois générations. Mais c'était au prix d'un labeur que ni lui ni ses frères et cousins n'étaient plus disposés à affronter. Ils avaient fini par vendre à un groupe hôtelier. La fragmentation et les discordes de l'hoirie aidant, personne n'en était sorti enrichi. Tout au plus étaient-ils soulagés.

Le nouveau directeur, un Allemand dépêché de Bavière, semblait ravi de son affectation. C'était un professionnel, volontaire et organisé; un «crocheur» comme on disait dans la région. Il avait adopté le lieu comme s'il venait de se trouver un foyer pour la vie et l'administrait comme on commande une tête de pont. Yves-Marie l'appréciait pour sa jovialité, sa culture, son ouverture d'es-

prit. Ils partaient même parfois en randonnée ensemble, quand il lui venait l'envie de revoir le village et son cirque montagneux.

Lors d'une de ces expéditions, comme ils tuaient le temps dans un refuge en laissant passer une averse, le Bavarois lui avait parlé du phénomène. Yves-Marie en avait été surpris, et même désarçonné. Il n'avait plus pensé aux «marcheurs» depuis son adolescence. Ils ne s'étaient plus jamais manifestés avec la violence décrite par Georges, le fondateur. Il est vrai qu'on ne fermait plus durant tout l'hiver. Bien au contraire: depuis la construction de la route et l'arrivée du car postal, la neige était devenue la principale attraction. On fermait en novembre, et l'on ne s'attardait dans les lieux que pour les nettoyages et les ravalements. Plus personne n'avait le temps d'ausculter les craquements de la charpente et les caprices du vent.

«On ne t'a jamais signalé ces grincements, comme des bruits de pas, dans les couloirs et dans les combles?» lui avait demandé Axel, d'un ton distrait, en regardant tomber la pluie.

«Bien sûr que si, avait-il répondu. Ils font partie de la légende des lieux.» Il n'avait pas précisé qu'il les avait entendus lui aussi, ne sachant dans quel rayon son compagnon de randonnée classait ce genre d'histoires. Probablement s'en moquait-il, ce manager formé à balayer les dilemmes plutôt qu'à philosopher dessus.

Ce dont il avait été témoin — trois ou quatre fois dans sa jeunesse, pas plus — aurait fort bien pu être des mouvements de fouines ou le jeu du bois des planchers. Que valaient ses souvenirs, d'ailleurs? Il était le lettré de la famille, le plus influençable. A part lui, seule sa sœur Joëlle et le cousin Florian soutenaient avoir entendu les Marcheurs. Les témoignages se faisaient de plus en plus rares à chaque génération. Comme si les ondes de la radio et de la télé avaient fini par dissiper les esprits et les spectres que les anciens croyaient croiser dans chaque coin d'ombre.

Le grand-père Louis, cela lui revenait maintenant, n'avait pas été enchanté à l'annonce de son encombrant héritage. Les difficultés économiques, pourtant, ne pointaient pas encore à l'horizon. Il avait aidé l'oncle Georges et la tante Hermine parce qu'il aimait la montagne et qu'eux n'avaient pas d'enfants. A la longue, ils l'avaient pour ainsi dire adopté, la tante en particulier. Comment aurait-il pu rejeter leur offre? Mais il avait toujours refusé d'hiverner. Les premières années, avant la route, il avait loué des paysans pour garder les lieux. Ceux de l'endroit, aucun salaire ne parvenait à les décider. Il dut faire venir des Piémontais, de l'autre versant des Alpes. Sur quelques photos, on pouvait voir leurs gueules de contrebandiers sous de grands chapeaux noirs, peu différents des loups qu'ils traquaient. Le neveu de Georges le libre penseur était, lui, un véritable dévot. Il ne manquait pas une messe du dimanche et

faisait bénir l'hôtel par le curé à chaque fête importante. Son épouse, mamie Adèle, soutenait qu'il n'était jamais resté seul dans son hôtel en quarante ans. Elle disait aussi qu'il se levait parfois la nuit, tiré de son sommeil par des alertes que lui seul entendait, et allumait toutes les ampoules électriques de l'étage. Lui-même n'avait jamais parlé des Marcheurs, mais il avait passé sa vie, de toute évidence, à guetter leur venue. Il mourut jeune encore, à moins de soixante ans, d'une défaillance cardiaque.

Pourquoi Axel s'intéressait-il maintenant à ce folklore? se demanda-t-il après que la conversation se fut éteinte, épiant discrètement le profil net de l'Allemand. L'orage de montagne ne faiblissait pas, bien au contraire. Le sentier conduisant au refuge était strié de rigoles, barré de coulées de boue. Ils avaient encore un col à franchir pour retomber sur les hameaux, trois cents mètres plus haut. Ou la nuit à passer dans ce gîte sombre et sans chaleur.

«Et toi-même, tu en penses quoi?» reprit son compagnon comme pour dissiper le silence qui s'était lové entre eux.

«Moi? Je... j'aurais de la peine à en juger.

— Griselda, la vieille femme de chambre, me dit que tous les enfants les avaient entendus. Donc toi aussi, normalement...

— Peut-être. Il y a tant de bruits dans une vieille maison. Et puis, aussi, l'on jouait à se faire peur, entre gosses... On s'emmerdait ferme. Toutes ces vacances au grand air, personne ne nous demandait si l'on s'y amusait, ni comment.»

Axel sourit, d'un air un peu emprunté.

«Oui, ça doit te paraître bizarre que je t'en parle, moi. Mais tout le monde me raconte des choses. Même les rares gars plutôt sobres du coin...»

Yves-Marie sourit à son tour.

«Oh, les histoires de fantômes, il n'y a que ça dans les vallées.

— Bien sûr...» fit la voix à l'accent allemand.

Il faisait si sombre maintenant qu'il ne distinguait presque plus son profil. Mais il aurait juré que le directeur avait retenu sa phrase au dernier moment. Il reprit quelques instants plus tard, sur un ton tout différent.

«L'autre jour, je faisais un peu de tri dans la bibliothèque et je suis tombé sur un livre assez imposant. Du Dr Nicolieriaz, le fameux médecin-photographe alpin. *Sur l'échine des géants*, ou quelque chose comme ça. Ses histoires d'expéditions...

— Oui, je vois. Le genre de beau livre que tous les hôtels de montagne laissent traîner dans leur lobby.

— C'est ça. Pour qu'on feuillette, mais que personne ne les lise, surtout.

— Pile-poil! concéda Yves-Marie. Moi-même, je l'ai tellement de fois parcouru...



— Que tu n’as même pas remarqué la photo de ton hôtel avec un client célèbre? Une photo en double page, en plus!»

Si! Il s’en souvenait maintenant. Ces arcades romanes à l’arrière-plan ne pouvaient appartenir qu’à leur établissement. Mais l’énergumène qui se tenait face au photographe accaparait toute l’attention. Maigre, hirsute, tanné, avec une barbiche en pointe d’un blond presque translucide, contemplant un objet hors du champ avec des yeux exorbités. Un peu flou, même, comme s’il venait de bouger...

«Kidderley!

— Exact. Joasaph Hayre Kidderley en personne a séjourné dans ton hôtel. Et toi, tu l’avais oublié!»

Cet Écossais flamboyant s’était illustré en son temps, moins par la gloire de ses succès que par la folie de ses défis. Il avait tenté, le premier, d’enchaîner plusieurs 4000 mètres en vingt-quatre heures. Il avait lancé des expéditions dans l’Himalaya avec des Européens mal préparés qui y avaient été décimés et des sherpas qu’il fouettait, disait-on, jusqu’au sang quand ils refusaient d’avancer. Il était cyclothymique, opiomane, arrogant et infiniment cultivé. Ses séjours dans les Alpes avaient plutôt une fonction de délasserment. Ils lui servaient aussi à appâter des mécènes pour ses entreprises futures. Le brave Dr Nicolieriaz, qui le suivait partout, était son biographe officieux. Il le vitupérait dans ses récits, mais demeurait fasciné par lui comme une souris par un serpent.

«Kidderley n’avait plus rien à conquérir dans le coin, fit observer Axel, et ses crédits auprès des riches amateurs suisses étaient épuisés. Il a pourtant passé des semaines à l’hôtel Métral. Si tu prends la peine de lire le bon docteur Nicolieriaz, tu comprendras pourquoi. Il n’est pratiquement jamais sorti de la maison et il y a peut-être tué un homme.»

(A suivre.)

■ LITTÉRATURE, SUISSE, NOUVEL AGE, HISTOIRE, CULTURE, .

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs-2/>

.....

## Les marcheurs (3)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 86 | 23.7.2017

### RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

*L’hôtel Métral, perché sur un belvédère alpin, passe pour hanté. On y entend depuis sa fondation des bruits de pas, attribués à des «marcheurs» invisibles.*

*Yves-Marie, descendant des fondateurs, n'aime pas trop parler de ces phénomènes dont il a lui-même été témoin. Il revient néanmoins de temps à autre visiter l'établissement que la famille a vendu. Son nouveau directeur, l'Allemand Axel, lui rappelle qu'un alpiniste illustre, Kidderley, a séjourné dans les lieux et qu'il a laissé un souvenir plus qu'étrange.*

.....

Sitôt rentré de sa course en montagne, Yves-Marie s'était mis en tête de retrouver ce fameux ouvrage du Dr Nicoleriaz où il avait entrevu la photo de l'excentrique Ecossais. Axel lui avait bien proposé de lui prêter son exemplaire, mais il avait décliné. Qu'on n'aille pas croire que ces choses le turlupinaient outre mesure...

Il finit par le dénicher dans la bibliothèque paternelle. Un bel ouvrage un peu ébréché, de grand format, presque carré, comme on n'en faisait plus depuis longtemps. Les clichés, imprimés à l'héliogravure sur un papier ivoire, ressortaient avec une densité et un contraste saisissants.

Il savait à peu près où se trouvait le chapitre qui l'intéressait, mais pris d'une sorte de superstition, il avait entamé la lecture depuis la première page. Le bon docteur était une figure attachante de l'époque héroïque de l'alpinisme. Il documentait ses expéditions avec un appareil énorme, à pied et à plaques, qui devait peser plus lourd, à lui tout seul, qu'un équipement complet d'aujourd'hui. En cent ans, l'art photographique n'avait pas progressé en qualité. La seule chose qui avait changé, c'était le confort. Une photographie de montagne en 1900 valait son pesant de sueur, de danger et d'audace.

Il immortalisait des ascensions dramatiques, des randonnées interminables, épuisantes, qu'on entreprenait avec des vêtements à peine différents d'une tenue de ville et des chaussures simplement cloutées. Sa *camera oscura* plantée dans la neige capturait une cordée au bout d'un sentier fraîchement creusé ou un groupe rayonnant de fierté serré sur un sommet, pipes au bec et piolets dressés...

Il admirait en particulier les dames qui cheminaient imperturbablement sur des crêtes jamais explorées avec leurs longues robes et leurs chignons à peine défaits. C'était un autre temps, un temps inimaginable. Les chapitres du Dr Nicoleriaz regorgeaient de notices sur la vie et les coutumes des paysans de montagne, sur leurs parlers aussi, pratiquement hermétiques. Yves-Marie pensa avec amusement à ces pensionnaires parisiennes de l'hôtel qui, voici quelques années, étaient redescendues d'une « buvette » de glacier en s'extasiant sur le « patois » de la tenancière. Or cette brave femme était simplement une saisonnière portugaise...

Cette lecture lui procurait un plaisir immense, presque troublant. C'était comme s'il s'était immergé dans un monde où l'air était plus pur, les eaux plus claires, les regards plus francs, les rochers plus tranchants. Même les objets

rescapés de ce temps — jumelles, gourdes, godillots — avaient davantage de poids et de présence que leurs descendants affinés par la technique. Ils étaient tous faits de main d'homme, et non mécaniquement reproduits par des machines.

Vers le milieu du livre, il tomba sur les premières évocations de Kidderley. Une photographie le choqua presque: on y voyait l'Écossais dément se vautrer dans un minuscule lac de l'Himalaya entièrement nu, ventre à l'air, le sexe pendant. Son harnachement gisait éparpillé sur les rochers. Il paraissait savourer le soleil et l'instant, indifférent à l'objectif du témoin. Dans les pages qui suivent, il est rapporté que cette expédition fut particulièrement difficile à cause des sautes d'humeur de son affréteur — lui, justement — qui menaçait à l'occasion ses compagnons avec un revolver. Quelle mouche l'avait-elle piqué, se demande le prude médecin suisse, d'emporter une lourde arme de poing dans une telle équipée?

Puis l'on redescendit de plusieurs milliers de mètres pour se retrouver dans l'hôtel de famille aux arcades romanes. Kidderley l'utilisait comme camp de base pour rayonner dans tout le massif alpin. Il s'adonnait moins à l'ascension, en l'occurrence, qu'à la descente, effectuant de fréquents séjours dans des stations à la mode sur les lacs ou dans les Grisons. Le chroniqueur note qu'il était membre de nombreuses associations alpines, mais également de deux ou trois sociétés ésotériques disposant de centres importants en Suisse. Lorsqu'il descendait à Montreux, il revenait chargé de livres et d'un bric-à-brac ressemblant à «l'attirail d'un culte égyptien».

Yves-Marie se raidit un peu en abordant les pages consacrées à «une étrange retraite» dans son hôtel. D'une visite en ville, Kidderley avait ramené une femme pâle et plutôt disgracieuse avec un homme à collier de barbe qu'il présentait comme son valet. Ils s'étaient enfermés des semaines durant dans deux suites communicantes occupant pratiquement l'entier du dernier étage. Le docteur Nicolieriaz, sceptique par conviction et par métier, rapporte avec dédain que l'Écossais avait eu vent de la réputation des lieux et qu'il s'était mis en tête de «faire parler» les insaisissables marcheurs. Il choisit pour cela une saison creuse, les dernières semaines avant la fermeture annuelle.

De toute évidence, la discrétion à toute épreuve était une vertu cardinale de l'hôtellerie helvétique d'ère la grande époque. Car l'on vit défiler au dernier étage de l'hôtel Métral une quantité alarmante de boules d'opium, dont les effluves empestaient, lit-on, tous les couloirs. Les «Anglais» se faisaient monter de l'alcool et de la bière par caisses, accompagnés de temps à autre — rarement — de fromage et de pain. Le jour, on ne les entendait pas. La nuit, ils se livraient à de mystérieux rituels avec litanies et chants «hystériques». A plusieurs reprises, le personnel terrorisé vint alerter le médecin

suite aux coups et aux cris qu'on avait entendus. Sans doute était-on en train de violer cette femme... La première fois, il monta, frappa à la porte — sans effet. Puis il la battit à coups de poings avec la dernière énergie, constatant que les cris n'arrêtaient pas. Il finit par entrer, et fut pris à la gorge dès le pas de porte par l'alpiniste, hérissé, exorbité, livide. Méconnaissable! Derrière lui, avant de se faire jeter dans le couloir comme un malpropre, il eut tout juste le temps d'apercevoir le regard mauvais de la femme. «C'était comme si on l'avait surprise dans des ébats, ou en train de voler dans la caisse du bar», note le docteur désemparé.

Les nuits suivantes, il ne se dérangea plus. Sauf une fois. Logeant au premier, il n'entendait pas les débauches du troisième. Cette nuit-là, en revanche, il fut réveillé par d'autres bruits. Ceux qui lui étaient déjà familiers, tant il en avait entendu parler. Ils piétinaient là, dans le couloir, à quelques pas de sa chambre. Il fut saisi d'un état second, note-t-il minutieusement, mais qui ne le priva pas de sa lucidité, au contraire. Avec sang-froid, il essaya de faire correspondre les pas à la description qu'en avaient faite les vieux Métral. Deux démarches lourdes, fatiguées — disaient-ils — accompagnées d'un pas plus léger, presque celui d'un enfant. Rien de cela, non! C'était saccadé, précipité, presque virevoltant. Comme des félins sur deux pattes, observe-t-il. Ou des forcenés. Et si c'étaient les énergumènes du dessus, se demande-t-il aussitôt, imbibés de drogues, errant dans les étages? Sur cette réflexion, somme toute rationnelle, Nicolieriaz ouvrit la porte, armé de son bâton de marche, et se précipita vers l'interrupteur de la lumière du couloir. Les ampoules électriques n'éclairèrent que du vide. Entretemps, les bruits de pas s'étaient évanouis, ou plutôt retirés vers les étages supérieurs. Le docteur avait même cru entendre un grincement ou un petit cri.

Il monta donc, à pas feutrés, vers le troisième, tout en allumant au fur et à mesure les lumières. Il s'immobilisa devant la suite de Kidderley. Rien ne bougeait, mais il perçut comme un bourdonnement venant de derrière la porte. Il y colla l'oreille. Ce qu'il entendit le «dérouta». Ce verbe, dans la prose flegmatique du Dr Nicolieriaz, paraît l'expression d'une alarme extrême. Le bourdonnement, «plus grave que le premier "La" d'un piano», ressemblait à un chant choral, mais ralenti à l'extrême. Ce n'étaient plus des voix, c'étaient des vibrations tectoniques, vaguement modulées, interrompues de temps en temps par des hoquets vomitoires montant de gueules animales plutôt qu'humaines. Le bon docteur n'osa pas entrer. Il ne frappa même pas. Ce n'est pas la peur qui l'arrêta, explique-t-il catégoriquement, mais comme un insurmontable dégoût.

Le lendemain, à son réveil, il trouva l'hôtel plongé dans un silence inhabituel. Puis, vers midi, l'on vit arriver une patrouille de policiers montés de la vallée. En parlant avec le personnel, il apprit qu'on avait retrouvé le valet de l'alpiniste — l'homme au collier de barbe — étouffé dans sa chambre.

On disait qu'il s'était noyé dans son propre vomi. Son maître avait expliqué, impassible, que le brave homme buvait outre mesure, et en cachette.

L'après-midi même, après qu'on eut emporté le mort, Kidderley fit descendre ses malles, ses sacs à dos, cordes et piolets. La femme très pâle et morose le suivait avec ses quelques besaces et sacs de voyage, affichant un air indigné comme si on lui avait vendu un bouge miteux au prix du cinq étoiles. Malgré les gants et la voilette, le praticien avait remarqué qu'elle était couverte d'ecchymoses et de griffures.

Yves-Marie était abasourdi en refermant le volume. Tout cela s'était passé dans son hôtel, pratiquement sa maison natale. Tout était consigné avec précision par un témoin candide, insoupçonnable, depuis plus d'un demi-siècle. Encore eût-il fallu le lire. Mais qui a jamais vraiment lu un beau livre?

(A suivre.)

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DESPOTISME, HISTOIRE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs-3/>

.....

## Les marcheurs (4)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 87 | 30.7.2017

### RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

*L'hôtel Métral, cet antique haut lieu du tourisme alpin suisse, est-il hanté? D'où proviennent ces bruits de pas que nombre de personnes y ont entendus? Alors que l'établissement a été revendu à un groupe hôtelier, l'un des derniers descendants de son fondateur y retourne, intrigué par ces hallucinations. Il découvre, grâce à un livre oublié, que le mystère des «marcheurs» a même suscité des expériences bizarres, menées par un alpiniste excentrique, où il y eut mort d'homme.*

Ce n'était pas ainsi qu'il imaginait le passé de ce lieu et les gens qui l'avaient fréquenté. C'était comme si le récit du Dr Nicolieriaz avait entrouvert une porte vers un autre monde, menaçant, insoupçonné. Ces quelques pages, enfouies dans un innocent album d'explorations alpines, lui apparaissaient comme une dose de poison enveloppée dans un papier de confiserie. *Sur les épaules des géants...* Une de ces couvertures incontournables qu'on était sûr de retrouver dans tous les gîtes, toutes les auberges de montagne de ce coin des Alpes.

Il était passé tant de fois à côté de ce livre, il l'avait même feuilleté, parcouru — sans jamais se douter du message qu'il renfermait à son adresse et qu'il attendait patiemment de lui délivrer, quelque part au début du XXIe siècle.

Comment avait-il fait pour ne jamais remarquer le chapitre Kidderley? Cela avait quelque chose d'ironique, et presque de vexant.

Pour Yves-Marie, comme pour la plupart des gens de sa génération, la montagne évoquait la santé, le sport, les défis qu'on se pose à soi-même. Elle apparaissait toujours baignée de soleil, nette et propre. Les grands alpinistes, à ses yeux, étaient des gens positifs qui se levaient tôt, menaient une vie simple et dormaient à poings fermés. Le profil et les expériences de Joasaph Kidderley n'entraient pas dans ce tableau. Il était à la fois grand explorateur et débauché, spirite, charlatan, érudit, oiseau de nuit. Il lui semblait que cet homme corrompait tout sur son passage. Son simple séjour à l'hôtel Métral, des décennies avant sa propre naissance, polluait le décor immaculé de son enfance. Comment avait-il pu, dans ces chambres accueillant des familles et des amoureux de la nature, se livrer à de telles orgies nocturnes en compagnie d'une femme douteuse et d'une espèce de brute qu'il a sans doute fini par étrangler? A quelle religion bizarre appartenaient les grimoires qu'il avait entassés? Quel culte pouvait bien imposer de tels rites, comprenant la drogue, les excès, la mortification sadomasochiste?

Les «marcheurs» même s'ils n'étaient qu'une pure hallucination, avaient servi de prétexte à cette liturgie infernale. Cela leur conférait tout à coup un statut de réalité.

Il évita de reparler du livre avec Axel lors de leur rencontre suivante. Cet intérêt pour la légende du lieu devenait peu à peu une manie honteuse qu'il s'efforçait de travestir. Aussi ne livra-t-il pas ses vraies raisons lorsqu'il annonça au directeur de l'hôtel son intention d'y effectuer un séjour d'une semaine à l'arrière-automne, si possible durant la période de congé. Il voulait, lui dit-il, retrouver les odeurs et les silences de son enfance.

Axel parut interloqué, mais il sourit aussitôt. «Pourquoi pas? Tu es chez toi, après tout...»

Il réserva donc une chambre pour le premier week-end de novembre, deux jours avant la fermeture annuelle, et obtint la permission de conserver les clefs de la maison jusqu'au dimanche suivant... ou jusqu'au jour qui lui convenait.

Cela lui était venu comme une toquade, au fil de la discussion. Sa décision le surprit lui-même. Il avait de la peine à se l'expliquer, et d'autant plus à la motiver auprès de son amie. Monter à la saison triste, rester seul dans l'hôtel désert... «C'est le cap de la quarantaine», lui dit Caroline. «Tu fais ta petite crise du retour à l'enfance. Tu espères rencontrer là-haut ton double qui n'a jamais grandi.»

L'explication relevait de la psychologie de magazine féminin, mais elle n'était pas entièrement fausse, se dit-il. Il y avait bien des fantômes dans cette bâtisse, ou en tout cas un: celui de ce petit garçon qui y avait grandi comme

au paradis, baigné de soleil, comblé de jeux et d'attention, pensant que cette idylle n'aurait jamais de fin.

Sa vie d'adulte, il s'en avisait maintenant, n'était qu'un passe-temps, une suite de distractions destinées à combler la perte de ce jardin secret. Quelques décennies seulement avaient passé, mais le monde d'alors avait d'autres dimensions, d'autres saveurs. La télévision en couleur venait d'arriver, un seul poste pour tout l'hôtel: on s'assemblait encore au salon du rez-de-chaussée pour regarder les nouvelles comme on allait à la messe. Les villageois parlaient encore patois, leurs dames passaient le dimanche en robe traditionnelle à tablier. On entendait les gens chanter, et pas seulement à la radio. Mais c'était le temps, surtout, qui avait une consistance différente. Un après-midi de marche dans les bois ou, tout simplement, de lecture, c'était une belle, longue tranche de vie, et non cet espace étroit entre le repas de midi et celui du soir. La valeur des heures, depuis quelques années, fondait comme neige au soleil.

L'hôtel isolé sur son éperon était le château fort qui protégeait cette vie-là. Il s'imaginait parfois qu'elle s'y répétait chaque jour, à l'identique — avec tartines du matin, sorties avec le grand-père, jeux dans la forêt — comme une chorégraphie tournant en boucle, comme la ritournelle gravée sur le rouleau d'une boîte à musique.

Caroline n'aimait pas trop la montagne. Elle voulait bien l'accompagner dans les randonnées faciles, mais les raidillons, les pierriers et les piolets lui faisaient horreur. «Je ne vois pas le plaisir qu'on a à se fatiguer encore le dimanche quand on a bossé à en crever toute la semaine», ainsi résumait-elle sa philosophie. Sa décision de l'accompagner là-haut, au moins les quelques premiers jours, le surprit passablement. Il n'osait s'avouer qu'elle lui faisait aussi plaisir.

Ils se présentèrent donc à la réception un vendredi après-midi, avec un bagage minimal. Axel leur offrit la fondue traditionnelle puis se retira pour les laisser savourer leur séjour. Ils remplirent le week-end d'excursions et de promenades, s'octroyèrent un passage aux bains thermaux et assistèrent aux préparatifs de la fermeture. Le directeur de l'hôtel, comme de rigueur, avait l'œil sur tout. A la fin, il leur laissa les clefs avec un geste ironiquement pompeux et descendit à l'aéroport pour trois semaines de vacances exotiques avec sa femme.

Le dimanche soir, ils étaient seuls dans la vaste maison. Cela avait quelque chose d'irréel et d'excitant. Ils parcoururent les couloirs vides, burent un verre de porto sur le grand canapé en face de la cheminée du salon et finirent, bien entendu, par faire l'amour sur place. Même dans ces instants-là, Yves-Marie dressait l'oreille, épiait l'irruption des marcheurs. Mais il n'entendit rien.

On leur avait proposé l'une des petites suites du troisième — les meilleures

chambres —, mais il avait refusé. C'était l'étage de Kidderley! Il intoxiquait encore les lieux à un siècle de distance. Il préférait rester au premier.

Avant de monter dans leur chambre, ils sortirent encore faire un petit tour dans les bois. La soirée était claire, l'air plutôt tiède pour la saison. En contemplant le scintillement des lumières dans la vallée, il raconta à Caroline son obsession. Cette fille de la ville venue d'un autre canton ne savait rien de la rumeur locale, mais elle n'en fut pas choquée. «Un vieil hôtel sans fantômes, c'est comme un fromage sans croûte», observa-t-elle comiquement.

«Mais ce ne sont pas des... enfin, on n'en sait rien...», protesta-t-il. Après avoir fait quelques pas dans la direction du retour, il reprit sa réflexion à voix haute:

«A la base, c'est probablement de l'autosuggestion. Imagine ces deux vieux qui passaient l'hiver seuls ici, sans enfants, sans télé ni radio, sans visites. Et ce n'étaient pas des paysans de montagne habitués à la solitude. Ils venaient de la ville. Et là, soudain... le silence total. Même à l'époque, cela devait être spectaculaire.

— Oui, probablement. Et alors?

— Alors? On joue à se faire peur. On voit des formes humaines dans les arbres, à la nuit tombée. On épie le moindre craquement en s'imaginant qu'il est provoqué par un pied fourchu sur une marche d'escalier.»

Yves-Marie se tut soudain. Une évidence venait de lui sauter aux yeux.

«Tu m'as dit qu'ils tenaient carrément un journal de ces hallucinations? C'est un peu plus sérieux que des craquements par-ci par-là...

— Oui, justement! Et sais-tu ce qu'ils y ont noté? Qu'ils entendaient deux ou trois pas lourds, massifs, et un pas léger, comme celui d'un enfant. Or trois ouvriers sont morts durant la construction de l'hôtel...

— Les voilà donc qui reviennent les hanter!

— Arrête de m'interrompre! Évidemment, c'est la version film de série B. Mais il y a l'autre bruit de pas, celui qui paraît léger. Or Georges et Hermine avaient un grand malheur dans leur vie, qui les a sans doute poussés à entreprendre cette construction audacieuse dans les montagnes. Ils ne pouvaient pas avoir d'enfants.»

La conclusion s'imposait d'elle-même. Personne n'eut le mauvais goût de l'énoncer. Le froid commençait de tomber sur les montagnes, faisant reluire le firmament d'un éclat net et glacé. Ils rentrèrent à l'hôtel et verrouillèrent soigneusement les portes. Ils laissèrent la lumière dans les couloirs pour la nuit.

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DESPOTISME, HISTOIRE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs-4/>

• • • • •



## Les marcheurs (5)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 88 | 6.8.2017

### RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

*Légendes, hallucinations ou réalité? Les bruits de pas entendus dans ce vieil hôtel alpin depuis sa fondation lui ont valu une réputation de maison hantée. Certains y ont même séjourné à la seule fin de faire «parler» ces invisibles marcheurs. Yves-Marie, descendant du premier propriétaire, est de plus en plus fasciné par cette énigme. Il a décidé de passer quelques jours dans le silence des lieux, durant la période de fermeture. Sa compagne Caroline l'y a suivi.*

.....

Il eut une nuit agitée et détesta d'emblée la journée qui s'ouvrait devant lui. Les pointes des sapins cardaient une brume grisâtre. De l'eau s'égouttait de partout, reliques d'une averse nocturne qui s'était immiscée dans ses rêves. Étaient-ce des rêves, du reste? N'étaient-ce pas plutôt des pensées et des obsessions proliférantes qu'il n'avait pas su contenir?

Il se tourna vers Caroline qui dormait encore, lui tournant le dos. Cela aussi l'irrita. Comme si elle boudait. Comme si son trouble ne la concernait pas. Ne pourrait-elle pas différer sa redescente en ville, prévue ce matin, de vingt-quatre heures? Sans doute, s'il le lui demandait. Mais il n'avait pas envie de lui demander. C'était ridicule, humiliant. Si au moins il avait fait beau. «Es-tu pressée? On pourrait se faire enfin ce col de la Faille...» Mais avec ce temps de chien, elle n'avait rien de mieux à faire que de décamper.

Si elle l'aimait, elle sentirait son appel d'elle-même, sans qu'il dise rien. Mais il était certain qu'elle ne sentirait rien du tout. Son agenda, à elle, était sacré. Une fois qu'elle y inscrivait un rendez-vous, même futile, elle s'y tenait avec une rigueur fanatique. Les femmes sont plus rusées que nous, se dit-il. Leur besoin d'organisation donne une justification raisonnable à leur peur de l'incertitude.

Et pourtant, elle constata dès son réveil qu'il avait mal dormi. «Tu as entortillé tes draps, mon chéri. Mauvaise digestion?» Non, bien entendu: ils n'avaient presque rien mangé la veille. Au café, elle le devisagea longuement: «Tu aimerais peut-être que je reste?» Il déclina en bougonnant — et se maudissant intérieurement du même coup. C'était le ton qui rendait la proposition inacceptable. «Mon pauvre chéri, que ferais-tu sans moi?» Qu'aurait-elle dû dire? Qu'elle restait un jour de plus, simplement et sobrement. Plutôt que de rejeter le choix sur lui, en le culpabilisant.

Il ravala sa rancœur et se recomposa une bonne mine pour l'accompagner

à la station de bus du village. L'air vif et odorant d'après l'orage dissipait les derniers filaments de la nuit. Ils attendirent un bon quart d'heure sous l'abri en se tenant par la main, comme des ados. Lorsqu'elle disparut dans le car jaune de la Poste, il ressentit un pincement de regret qui lui fit se mordre la joue. Pourquoi n'avait-il pas simplement accepté sa proposition avec gratitude? Avec humilité?

«Parce que ces deux vertus te sont totalement étrangères, mon vieux», se répondit-il enfin, cynique, en reprenant le chemin de l'hôtel.

Il y avait moins d'une demi-heure de marche, mais il la fit traîner. Ses rêves irrigués de pluie lui restaient parfaitement en mémoire, preuve qu'il était resté éveillé une grande partie de la nuit. La veille, sous le ciel étoilé, ils avaient compris. Ou cru comprendre. Ce lieu, cette vieille bâtisse excentrique, était une chambre d'échos. Oui, on y entendait des bruits, des craquements, mais c'était l'imagination qui les amplifiait et leur donnait une forme identifiable, comme l'on croit distinguer des visages dans les cratères de la Lune. Le vieux Georges Métral entendait marcher les ouvriers qui s'étaient tués à construire son rêve alpestre. Sa femme, elle, entendait trotter l'enfant qu'elle n'aurait jamais. Ils avaient confondu leurs hallucinations comme ils avaient confondu leurs existences, seuls durant tout l'hiver dans cet ermitage.

Puis il y eut ce cinglé, cet Écossais dépravé. L'illustre Lord Kidderley avait dilapidé une fortune héritée de plusieurs générations d'esclavagistes à chasser son ennui et à combler le trou béant de ses appétits. Il escaladait les montagnes non pour se surpasser, mais pour prouver qu'il était un demi-dieu. Et il invoquait les esprits pour la même raison. Il épiait les manifestations de revenants et courait les faire chanter et danser à sa baguette, comme le chef d'un orchestre de démons. Qu'avait-il cru entendre, ce drogué, dans les couloirs de l'hôtel? L'histoire ne le disait pas. Mais son candide biographe, le Dr Nicoleriaz, avait scrupuleusement décrit les échos que lui-même avait cru déceler. Comme par hasard, il avait identifié les «marcheurs» à Kidderley lui-même et à ses acolytes, parce que l'énergumène le fascinait autant qu'il en avait horreur. Il était dans sa démesure le contrepoint exact de son existence sage et de ses passions mesurées de médecin suisse.

Il poussa la grande porte de l'établissement, qu'il n'avait pas pris la peine de fermer à clef. Le silence était dix fois plus écrasant que le premier jour, lorsqu'il était arrivé avec Caroline. Cette fois-ci, il était vraiment tout seul. Il s'immobilisa au milieu du hall d'entrée, face à la réception, auscultait les lieux. Le tic-tac amorti du vieux coucou lui parvenait du salon. A part cela, rien. Au bout d'une minute, il distingua son propre pouls dans les tempes et la jugulaire.

Et lui-même, Yves-Marie, qu'avait-il entendu dans son enfance, s'il avait vraiment entendu quelque chose? Ce souvenir secret, qui l'habitait depuis tant

d'années, il le mettait maintenant en doute. Peut-être ne les avait-il entendus que pour faire comme sa sœur Joëlle et son cousin Florian, pour ne pas être en reste? Peut-être avait-il multiplié des bruits infimes par le coefficient de son imagination romanesque? Il y avait repensé la nuit même. Il avait lu jadis une étude déconcertante sur la mémoire des témoins, dans les procès. Très souvent, les gens étaient persuadés *mordicus* d'avoir vu des choses tout simplement impossibles. Le piéton écrasé par une camionnette blanche alors qu'il s'agissait d'une voiture de sport rouge, etc. La mémoire, expliquaient les psychologues, s'avérait particulièrement incertaine dans les situations traumatiques. Or ce sont souvent celles où les détails comptent le plus...

Il se rendit dans la vaste cuisine et s'affaira méticuleusement à se préparer un repas. Il ne cuisinait jamais pour lui tout seul, mais cela l'occupait. Il avait vu un véritable carrousel défilé devant ses yeux pendant la nuit et les images s'imprimaient encore sur sa rétine. Il avait revu la bouille pittoresque de cet ami de ses parents, le bon René, qui était promoteur immobilier dans la région. Ce fils de paysan n'avait aucune façon. On lui aurait donné quelques francs pour se vêtir convenablement et passer chez le dentiste. Mais grâce à son flair et à la fabuleuse conjoncture des années 70, il s'était bâti un empire.

Son épouse étant morte prématurément, il s'était remarié avec une de ses secrétaires. Monique n'avait rien pour elle — pâle, bougonne, maigrelette —, sauf un atout clef: elle était plus jeune que sa propre fille. Pour lui complaire, il avait déménagé dans la vallée d'où elle descendait. Il y avait racheté un gros vieux chalet sur une source chaude. Là encore, il n'avait pu résister à l'appel de la bonne affaire. L'objet était bradé à cause de ses «mauvaises ondes».

Il ne faut pas bâtir sur les sources, car elles sont peuplées d'esprits, prévenaient les vieux de la vallée — et surtout pas sur les sources chaudes, qui font remonter les esprits «de tout en bas». René s'en fichait éperdument. A cause de ces superstitions, le chalet avait sans cesse changé de main, perdant de la valeur à chaque revente. C'était tout ça d'épargné pour la restauration, qui fut magnifique. Il s'y installa avec sa jeune épouse — et aussitôt les histoires commencèrent. Des portes qui claquent sans raison, ou qui se ferment à clef toutes seules. Des planchers qui s'effondrent. Des chocs dans la plomberie, des vitres rayées par on ne sait quelles griffes. Il racontait tout à ses amis, amusé au début, puis incrédule, puis tout de même agacé. Tous posèrent le même diagnostic: sa Monique, qui de toute évidence ne l'aime pas lui, mais son argent, a décidé de le faire clamser avant l'heure. Ses copains avaient les deux pieds bien campés sur terre, et ils travaillaient souvent dans la construction. Ils venaient inspecter, démystifier, recommander... On ne mâchait pas ses mots, dans le coin. «C'est pas des fantômes, c'est ta gamine qui te zigouille à petit feu, mon pauvre René.»

Ainsi jusqu'au jour où il les convoqua tous en témoins dans sa chambre à coucher. Le père d'Yves-Marie avait ensuite raconté la chose à la famille,

médusé: Tous les matins, au milieu du lit soigneusement fait par la bonne, on voyait se former un petit tas de sable tombant de nulle part, comme dans un sablier. Cela s'arrêtait à midi et il fallait secouer la couverture. René avait fait colmater et repeindre le plafond, sans parvenir à arrêter le phénomène. Puis, sans crier gare, il était mort d'une crise cardiaque. A midi pile.

Dans son rêve éveillé, le bon René n'avait plus son petit chapeau de pedzouille. Il était vêtu d'un blouson en daim, comme un architecte élégant, et lui proposait un appartement dans un immeuble tout neuf. «Tu as encore le choix des finitions, profite!» Comme Yves-Marie hésitait, René lui avait tourné le dos: «Je vais expédier un autre rendez-vous maintenant, puis je reviens vers toi.»

Au milieu de la nuit, Yves-Marie avait nettement entendu quelque chose râper sur le plancher du couloir. Le bon René, bousculé dans l'enfance par une vache, avait toujours traîné la patte.

Peut-être aurait-il dû en parler à Caroline?

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DESPOTISME, HISTOIRE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs-5/>

.....

## Les marcheurs (6)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 89 | 13.8.2017

### RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

*Intrigué par la légende des «marcheurs» qu'on entend depuis toujours dans les couloirs de l'hôtel Métral, un descendant du fondateur décide d'en avoir le cœur net. Yves-Marie ne croit pas aux revenants, mais il se souvient aussi qu'il a distinctement entendu ces bruits. Il s'y installe pour une petite semaine durant la fermeture annuelle, quand tout est tranquille. Son amie Caroline l'y accompagne les deux premiers jours. Lorsqu'elle redescend dans la vallée, il regrette amèrement de l'avoir laissée partir. Le voici seul avec les «marcheurs»... ou avec les spectres de son imagination.*

.....

L'après-midi commençait à se dissoudre dans le crépuscule. Si seulement il avait fait beau! Les rougeurs du ciel reflétées par les glaciers déferlent dans ces montagnes comme une ultime fête des sens avant le couvre-feu de la nuit. Mais non. Il n'y avait qu'un matelas de brume qui virait du blanc blafard au

gris sale comme si l'on baissait l'intensité d'une ampoule derrière un verre dépoli.

Il ne savait plus que faire de lui-même. Il était comme le meuble de trop dans cette grande bâtisse déserte. Il avait anticipé pourtant, dressé une liste d'occupations triviales pour les moments creux. Rattraper son courrier, classer les milliers de photos de son disque dur, lire cet essai sur l'air du temps que tout le monde lui a recommandé... Oui, mais où? Dans sa chambre? Elle lui paraissait bizarrement étroite maintenant qu'il y était tout seul. Dans le lobby, vaste et empli de recoins sombres? Il avait toujours le sentiment que quelqu'un s'y penchait sur son épaule. La terrasse était la seule option agréable, mais par ce temps...

Il finit par s'installer dans la réception, bien éclairée, avec une paroi rassurante de clefs et de dépliants dans son dos. Il y travailla jusqu'à ce que son ordinateur lui signale l'épuisement prochain de sa batterie. Il n'eut pas le courage de remonter chercher l'alimentation électrique, préféra déboucher une bouteille de vin rouge et se préparer un repas composé. La cuisine avait toujours été son chasse-spleen. Il termina par un plateau de fromages qui lui donna soif et il finit le flacon.

Rentré dans la chambre, il voulut lire quelques pages du fameux essai, mais le silence était si profond qu'il en eut des acouphènes. Il alluma la télévision murale, cet accessoire qu'il détestait par ailleurs dans les chambres d'hôtel. Ailleurs, le plus souvent, le poste s'ouvrait d'emblée sur un canal érotique. Ici, son prédécesseur avait eu le bon goût de finir sa soirée sur la chaîne des classiques du cinéma. Il tomba sur «Coup de foudre à Notting Hill». Il rit de bon cœur, à haute voix, en se délectant de cette comédie sentimentale qu'il aurait en d'autres lieux raillée avec dédain.

Puis il fallut bien éteindre. Il n'avait pas envie de dormir. Le rêve de la nuit précédente l'avait laissé sur une situation en suspens dont il ne souhaitait pas connaître le dénouement. En remontant du réfectoire, il avait songé un instant à laisser l'éclairage dans les couloirs. Mais il s'était dit que cela fausserait d'emblée l'expérience qui motivait son séjour. Il resta les yeux ouverts, tourné vers la fenêtre, jusqu'à ce que le sommeil l'engloutît par surprise.

Il en fut tiré par un bruit dont il ne savait s'il venait du monde réel ou de ses rêves. Ce n'étaient pas des pas dans le couloir, mais un choc extérieur, comme un volet qui claque. Possible... un vent s'était levé durant la nuit. Il souleva son smartphone posé sur la table de chevet: minuit trente. Il avait dormi à peine une heure. Il envoya un mot d'amour à Caroline, espérant qu'elle répondrait. L'indicateur de réseau affichant «4G» le rassurait: il était en contact direct et rapide avec le monde vivant. La réponse arriva dans la minute: «Moi aussi... Tu ne dors pas?» Ils échangèrent quelques textos sur les impressions de la journée, puis elle cessa de pianoter à l'autre bout. Elle s'était endormie...

A moins qu'elle en ait marre, qu'elle me trouve puéril, ridicule? A moins que

la ligne soit coupée? A moins qu'elle soit morte? Il perçut l'irruption de cette idée grotesque comme un choc au ventre. Cela lui rappela les ruminations de son enfance. Quand il se trouvait seul dans la nuit, il en rajoutait, se rappelait des histoires à faire dresser l'échine. Il trouvait une délectation perverse à se terroriser lui-même.

Et le malaise lui revint, comme jadis. «Derrière cette nuit, il n'y a rien!» se répétait-il alors, mais uniquement pour le plaisir d'être démenti, au matin, par l'odeur du pain grillé et les gaies remontrances de sa mère. Cette fois-ci, il n'y aurait ni pain grillé ni maman. Rien que la brume et les eaux qui suintent autour de cette caserne maudite.

«Ça ne te plaît pas?» lui demanda une voix familière et comique comme si elle sortait d'un dessin animé. Le bon René était *revenu vers lui*, comme il l'avait promis. «Ce n'est pas ce que tu m'as proposé», eut-il envie de répondre, «cet appartement était tout neuf, or ici...» Non, il n'eut pas envie: il l'avait *dit!* Ses propres mots, cette fois-ci, l'avaient tiré du deuxième lambeau de sommeil. Il n'avait jamais parlé en dormant. Il se dressa dans le lit, alluma la lampe de chevet. A la suite de sa propre voix, il était certain d'avoir entendu tout aussi distinctement un pas boitillant qui s'éloignait. Son cœur battait à tout rompre. Il resta assis dans son lit, osant à peine soulever de temps en temps son téléphone pour consulter les réseaux sociaux.

L'aube le trouva somnolent, adossé à ses oreillers. En voyant le jour transpercer un ciel un peu moins épais, il se recroquevilla en chien de fusil et dormit deux heures.

Son premier souci de la journée fut de meubler cette vaste étendue de temps qui s'ouvrait devant lui. Il alla marcher trois heures, passa par l'épicerie du village juste avant midi, moins par nécessité que pour voir du monde. Il se prépara un repas avec les provisions qu'il venait d'acheter. Puis il retourna à la réception où il avait laissé son ordinateur portable. En l'ouvrant, il se rappela qu'il avait encore oublié l'alimentation dans sa chambre. Il y monta en pestant.

Lorsqu'il redescendit, il s'aperçut que le réseau wi-fi de la maison était tombé. Rien de grave: il savait comment coupler l'ordinateur à son téléphone pour retrouver un accès internet. Mais où était le téléphone, maintenant?

Il était certain de l'avoir laissé sur le comptoir de la réception. Il voyait encore sa forme noire se découper sur le bois violemment éclairé du pupitre. Il n'était plus là. Ni sous le meuble. Ni dans l'un de ses tiroirs. Il commença par se fâcher, mais l'affolement suivit. Il refit le chemin jusqu'à sa chambre et retour: rien. A la cuisine? Rien. Or il n'était allé dans aucune autre partie de l'hôtel, et il était certain de l'avoir eu avec lui jusqu'à la fin de son excursion de la matinée: il lui servait de carte géographique.

Affolé, il finit par appeler Caroline, piteusement, avec le poste fixe de l'hôtel.

Il lui demanda de composer son numéro afin de le retrouver par le son. Au bout d'une vingtaine de sonneries, il n'avait toujours pas donné signe de vie.

«Comment est-ce possible? Serait-il dehors, sur le chemin?» Il sortit sur le perron, fit le tour de la bâtisse, sans succès. Puis, en ôtant ses bottes dans le hall d'entrée, il eut une surprise qui lui bloqua le diaphragme. Le smartphone, son lien avec le monde extérieur, reposait sur le coin du *desk* dans la position exacte où il l'avait laissé. L'appareil était sans doute réglé sur le mode «silencieux», pour qu'il ne l'eût pas entendu. Mais en le déverrouillant, il s'aperçut que le problème était ailleurs: personne ne l'avait appelé depuis la veille.

Comment avait-il fait pour ne pas le voir alors qu'il n'avait jamais quitté sa place? Comment Caroline avait-elle fait pour composer un faux numéro? Ou avait-elle seulement fait semblant? Il la rappela et se mit à crier sur elle au bout de deux phrases. Effarée, elle haussa le ton à son tour:

«Pourquoi je ne t'aurais pas appelé? Pourquoi? Tu délirés, là. Qu'est-ce qui te terrorise à ce point? Si t'as la trouille de ce lieu, redescends et calme-toi!»

Et Caroline lui raccrocha au nez. Sa fureur retomba aussitôt. Elle a raison, se dit-il. J'ai la trouille. J'ai peur comme jamais de ma vie!

«De deux choses l'une, conclut-il. Soit je suis en train de délirer et de perdre la raison, soit ces bruits que j'entends sont réels.»

Il résolut donc, dès l'après-midi de son deuxième jour de solitude, d'enregistrer son journal de bord «ainsi que les bruitsages y afférents» avec son smartphone. Cette dictée quasi permanente lui permettrait de ne plus égarer son téléphone. Elle constituerait aussi le seul témoignage probant sur les dernières heures de lucidité d'Yves-Marie Métral avant son internement.

*(Suite et fin au prochain numéro)*

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DESPOTISME, HISTOIRE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs-6/>

.....

## Les marcheurs (7 et fin)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 90 | 20.8.2017

### RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

*Yves-Marie s'est installé pour une semaine dans l'hôtel Métral, fondé par son arrière-grand-oncle, pour se confronter au mystère des «marcheurs», ces bruits de pas que l'on croit y entendre depuis sa construction même. Son amie Caroline lui a tenu compagnie pendant les deux premiers jours, puis il s'est retrouvé seul à épier les manifestations du surnaturel... à moins que ce soient ses propres*

*hallucinations? Pour faire la part du réel et du fantasme, il décide d'enregistrer sur son téléphone ses observations ainsi que tous les bruits suspects.*

.....

**ENREGISTREMENT N° 1**

[Craquements et frictions.]

Yves-Marie Métral, au loin:

Un-deux-trois... Un-deux-trois... Test d'enregistrement. Je suis à trois mètres environ de l'appareil. Ho, hé! Y a quelqu'un?

[Des pas qui s'éloignent.]

Me voici à dix mètres. Est-ce que vous m'entendez encore?

**ENREGISTREMENT N° 2**

Je n'aime pas m'enregistrer. Ma voix ne me ressemble pas. Elle me fait presque peur, là...

Ça fait deux jours que je n'ai pas ouvert la bouche. Ma chère Caroline préfère communiquer par écrit. Elle a raison. Je suis venu ici pour traquer des bruits bizarres, mais je préfère de loin le silence. Même mon téléphone me dérange et me fait sursauter.

[Bruits de pas sur du gravier.]

Je vais rentrer dans l'hôtel. Dès la tombée de la nuit, je relance ce truc au moindre soupçon.

**ENREGISTREMENT N° 3**

[Murmure à peine audible.]

Il est vingt heures. Il fait nuit noire. J'ai allumé quelques lampes et j'essaie de lire dans le lobby. Mais j'ai plutôt envie de causer dans le micro, en ce moment.

Ça me rappelle mes études. J'avais un dictaphone, avec des microcassettes. Comme les médecins et les avocats. Je me donnais l'air important en dictant mes notes. Sauf qu'il n'y avait personne pour les retaper, après. Je faisais les deux boulots, le patron et la secrétaire...

**ENREGISTREMENT N° 4**

[Légers froissements, puis silence total pendant trois bonnes minutes. Puis voix très basse.]

Vingt et une heures trente-trois. J'ai entendu quelque chose. Ou alors, j'ai



seulement cru entendre, mais j'ai sursauté quand même. Je suis aux aguets comme un lièvre en période de chasse. A ce stade, c'est plus de l'autosuggestion, c'est de l'autohypnose.

[...]

En fin de compte, l'enregistreur tranchera. C'est couru d'avance, de toute façon. Il n'y aura rien sur la bande et j'aurai l'air con. Au pire, faudra passer chez l'oto-rhino pour un contrôle de l'ouïe.

ENREGISTREMENT N° 5

C'est bien ce que je disais. J'ai réécouté la prise de tout à l'heure et il n'y avait rien. Vingt-deux heures passées et je n'ai toujours rien croqué. Je vais me faire un sandwich.

ENREGISTREMENT N° 6

Il est onze heures et demie du soir. J'ai bu une bière avec le sandwich et j'en ai emporté une dans ma chambre. Résisté à l'envie d'allumer la télé. J'ai lu un moment et je m'en vais éteindre. R. A. S. pour toute la soirée. Tout est calme. En même temps, je me sens un peu foireux. Tout ça pour... ça! Qu'est-ce qui m'a pris d'aller jouer au chasseur de fantômes?

ENREGISTREMENT N° 7

[Crissements aigus et sons informes durant quinze minutes.]

ENREGISTREMENT N° 8

[Déclics et respiration haletante.]

...Je n'y crois pas! Littéralement: j'y-crois-pas! C'est incroyable!

[Remue-ménage. Froissements de draps.]

Il est minuit dix-sept. Mon cœur bat à se rompre, mais je suis parfaitement conscient. Il y a un quart d'heure environ, j'ai été réveillé par... Par Kidderley. Enfin, par un vieil homme gras et chauve. Rien à voir avec l'alpiniste. Pourtant j'ai compris que c'était lui.

[Lourde expiration.]

Reprenons-nous. Bordel! Voici... Je commençais à m'endormir lorsque j'ai été irrité par une odeur de tabac. Enfin, plutôt... d'herbe. Une odeur de drogue. Euh... comment... comment dire ça? Quand j'ai ouvert les yeux, un homme était assis sur l'autre lit. L'autre abat-jour était allumé, je le voyais en ombre chinoise. Il... il était massif, déplumé. Il avait un nœud papillon, ça m'a frappé... Et il fumait une longue pipe. Une pipe d'opium, je crois.

Je me suis dressé sur les oreillers. Il m'a souri, mais d'un sourire qui n'annonce rien de bon. En plus, il avait les dents pourries, comme les Anglais. Alors il m'a parlé. Avec un fort accent anglais, aussi. C'est ce qui m'a donné la certitude que... Que c'était lui. Peut-être à la fin de sa vie. Il était bavard, précieux... Immonde.

Voici ce que je me rappelle.

«Well... Tu penses donc être compétent pour venir taquiner les habitants d'ici? Peut-être. Mais la montagne, ce n'est pas seulement du soleil et des cailloux. La montagne, elle n'est pas là pour que toi et tes camarades, vous puissiez transpirer dessus et vous prendre en photo. Elle était là un petit peu avant vous. Tu sais ça? Tu sais qu'il y a toujours eu du monde par ici, que tout est occupé? Jusqu'au dernier refuge au bout du dernier sentier? Et bien au-delà.»

En parlant, il gesticulait avec sa pipe en direction des sommets et il enfumait toute la chambre. Puis il s'est levé avec un rire brusque, hideux. Comme s'il se moquait de lui-même, de ce qu'il venait de dire et du monde entier. Il était cabotin, ridicule.

Il m'a tourné le dos, faisant mine de se diriger vers la sortie. Mais il n'avait pas fini:

«Ton aïeul, l'ingénieur, il ne vous a rien dit. Il vous a enfumés encore plus que moi. Ils n'étaient pas ici tout l'hiver pour garder l'hôtel. Et ce n'était pas sa femme qui était stérile, mais lui! Il avait entendu dire que les femmes de maris hongres venaient discrètement sur cette corniche pour se faire... enfin... aider par *eux*.»

Ça donnait des monstres et des loups-garous, mais ça évitait la honte sur la famille, m'a-t-il dit. Et Georges y avait soi-disant amené sa femme, qui le prenait pour un fou, mais il ne pouvait évidemment rien dire à personne. Il fallait donner le change. Un ingénieur de polytechnique, en 1900, accordant du crédit à ces superstitions, aurait immédiatement fini à l'asile.

«Elle n'a pas été grosse au bout du premier hiver et il les a maudits... enfin... indisposés. Il croyait avoir signé un contrat, comme dans le business. Pour un peu, il leur envoyait son avocat.»

Il a pouffé en changeant encore une fois de ton, de visage, d'attitude. Il a pris un air mondain pour dire: «Ce ne sont pas des interlocuteurs très... obligeants. Moi-même, j'y ai laissé mon secrétaire et les parties intimes d'une catin. Encore heureux que j'aie gardé ma tête! J'en ai recensé pourtant un bottin entier, des démons. Les dieux de l'Himalaya étaient presque plus accommodants.»

Et là, le bonhomme a simplement ouvert la porte qui donnait sur le noir. En la refermant derrière lui, il m'a dit: «Bonne chance, jeune homme!»

[Remue-ménage. Déplacement d'objets]

Voilà, c'est le cauchemar d'où je suis sorti il y a cinq minutes à peine. Il était si fort, si présent, qu'en me réveillant je sentais encore cette odeur d'opium.

Non, soyons justes: je la sens toujours! Et je regarde encore cette lampe de chevet qui brûle à côté du lit de Caroline. Quand suis-je allé l'allumer? Pourquoi?

[Un silence.]

Au fond, je suis peut-être somnambule.

ENREGISTREMENT N° 9

Minuit vingt-six.

Ce n'est pas peut-être: je suis certainement somnambule. Je viens de découvrir sur le téléphone une séquence enregistrée entre minuit et minuit seize. Au moment même, autrement dit, où je faisais mon cauchemar. Je ne sais même pas où j'ai pu pêcher de tels sons, cette espèce de pluie de copeaux de métal. Sans doute une distorsion électronique, une saturation du micro, je n'en sais rien. Mais j'ai peur de m'endormir maintenant. Si j'allais ouvrir le gaz ou me casser le cou dans les escaliers?

ENREGISTREMENT N° 10

[Voix étouffée, panique.]

C'est là, dans le couloir du dessus. Ça marche, très nettement, avec des pas lourds, pendant que je parle. Je me tais et je laisse tourner.

[...]

Ces hallucinations sont horribles. Je ne sais plus où finit le rêve et où commence la réalité. Comment peut-on faire un cauchemar et le décrire en même temps, dans le monde réel? Cet enregistreur est le seul moyen qui me reste pour me rassurer. Évidemment qu'il n'y a rien. Évidemment que j'affabule, et j'aurai la preuve! Mais ce n'est pas moins grave. Je préférerais presque que ce soient des fantômes. L'autre explication, c'est que je suis malade. Psychiquement déséquilibré.

[...]

C'est de plus en plus convaincant. De plus en plus là! J'ai l'impression de me voir devenir fou! Le comble de l'observation participante. Hihi!

[Il se tait pendant une trentaine de secondes.]

Là! C'est descendu. Sans se presser. Mais en appuyant sur chaque pas. Il y a peut-être une canne. Ou une patte qui traîne. Comme la nuit dernière... Et maintenant, c'est arrêté juste devant ma porte.

[Il crie.]

Qui êtes-vous? Mais qui êtes-vous?

[Silence. Un ton plus bas.]

Évidemment. Vous êtes... Moi, rien que moi! Il n'y a rien derrière cette porte.

[Encore plus bas.]

Enfin, si. Il y a tout un monde. Mais il est dans ma tête. Dans ma tête!... Dans ma tête, il y a une porte exactement comme celle-ci et, derrière, tous les fantômes que je suis capable d'inventer. La preuve...

[Remue-ménage. Il se lève de son lit, fait quelques pas. La voix s'éloigne.]

Qui d'autre que moi a osé ouvrir la porte quand vous étiez derrière? Hein? Qui?

[Bruit d'une porte qu'on ouvre brusquement. Quelques secondes de silence. Puis des pas qui se précipitent dans le couloir. Le téléphone enregistre encore quarante-deux minutes de silence complet avant de s'éteindre.]

## ÉPILOGUE

N'ayant plus de nouvelles d'Yves-Marie, son amie Caroline alerta la police le lendemain matin. On finit par le retrouver, inconscient, dans une ravine, à plus d'un kilomètre de l'hôtel, où il était tombé en se cassant le bassin. On n'arrivait pas à comprendre pourquoi il était sorti en plein mois de novembre uniquement vêtu d'un haut de pyjama et en pantoufles.

Ce mystère s'éclaircit à son réveil, lorsqu'on s'aperçut qu'il avait perdu la raison. Yves-Marie ne prononça plus jamais un seul mot.

En raison de ces circonstances bizarres, la police ouvrit une enquête. Les experts se penchèrent en particulier sur les fichiers audio de son téléphone portable. En amplifiant le signal, ils y découvrirent un brouhaha de pas et de frottements suggérant la présence de plusieurs autres individus dans l'établissement.

■ LITTÉRATURE, SUISSE, DESPOTISME, HISTOIRE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/les-marcheurs-7-et-fin/>

.....

## Soumission à la genevoise

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 92 | 3.9.2017

LA ROME DU PROTESTANTISME EST-ELLE EN PASSE D'ILLUSTRER LA PROPHÉTIE DE MICHEL HOUELLEBECQ SUR LA SUJÉTION DES MILIEUX ACADÉMIQUES À L'ISLAM?

C'est le magazine *Réformés* (n° 9, septembre 2017) qui nous en fait le récit le plus idyllique: dès cet automne, l'Université de Genève propose une «*formation continue destinée aux imams*». L'article, rédigé dans une belle langue de bois anesthésique, précise que l'initiative répond à une sollicitation de la communauté albanophone locale, nous promet «*une approche historico-critique de*

*l'islam*», et sous-entend, comme il se doit, qu'elle représente une garantie de modération et de respect des «valeurs démocratiques».

Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Pour autant qu'on ne se pose pas de questions. Et c'est justement ce que l'article nous dissuade de faire: poser des questions. Avaler la pilule, la faire avaler plus loin et ne se préoccuper de rien.

#### CONFIANCE OU COMPLAISANCE?

En tout premier lieu, l'article omet de rappeler ce fait essentiel que la formation des imams en Europe n'est pas une idée neuve, ni une locale, ni une initiative venant «de chez nous», mais un vieux projet des Frères Musulmans, le courant incarné par Tariq Tamadan, notamment via le Conseil européen de la fatwa, qui depuis des décennies «encourage des initiatives de formation d'imams locaux».

Au contraire, pour bien nous endormir, on commence par faire parler des musulmans partisans d'un islam libéral — mais sans nous dire ce qu'est cet islam. Dans la région d'origine des pétitionnaires, c'est plutôt le radicalisme pro-Daech qui gagne du terrain, comme en témoigne le livre de Saïda Keller-Messahli.

N'importe: «*Des rapports de confiance se sont établis*», assure le délégué genevois à l'intégration. Aurait-on eu besoin de le préciser s'il s'était agi d'un partenariat avec des juifs, des bouddhistes ou des chrétiens orthodoxes?

Mais puisqu'on y est, on se dit que des rapports de *méfiance* seraient peut-être plus indiqués en pareille affaire, surtout à Genève. Souvenons-nous: les rapports de confiance n'allaient-ils pas de soi entre l'Etat de Genève et frère Hani (l'autre Ramadan) le jour où il fut engagé comme professeur du secondaire? N'est-ce pas justement à cause de cet excès de confiance que les bureaucrates se sont avisés si tardivement de l'incompatibilité entre son idéologie et son travail dans une école laïque? Quoi qu'il en soit, le fondamentaliste avocat de la lapidation des femmes se pourvut en justice et fit vivre à la cité de Calvin un coûteux et interminable cauchemar judiciaire avant d'être enfin limogé. Puis de revenir par la petite porte, après s'être fait expulser de France pour menaces à l'ordre public, afin d'expliquer aux bons Suisses les horreurs de l'islamophobie.

Vous vous croyez dans une pantalonnade à la Mr. Bean? Détrompez-vous! La jobardise des élites suisses est sans limite.

Avec un zeste de méfiance et de bon sens, Genève aurait pu s'épargner de verser un million d'indemnités diverses à cet obscurantiste retors et à ses œuvres. Lequel obscurantiste, accessoirement, officiait déjà comme imam à la mosquée des Eaux-Vives en violation flagrante du principe de séparation de l'Eglise et de l'Etat...

## LE RECYCLAGE D'UN PLAGIAIRE

Mais rassurez-vous! C'est le «responsable académique du projet» qui vous l'ordonne. François Dermange, professeur d'éthique à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Genève, ne craint qu'une chose: sa propre population «qui a peur et connaît mal l'islam», car «du côté des musulmans, la voix qu'on entend le plus est celle d'un islam politique». La solution? «Si on ne veut pas laisser la parole uniquement à ces courants, il faut se donner les moyens de promouvoir d'autres voies».

Lesquelles, monsieur le Professeur? Pouvez-vous nous citer l'exemple d'une voie de l'islam acceptable par une majorité de musulmans qui ne soit pas politique? Qui ne réclame pas la soumission de la société à ses normes? Les wahhabites? Les Frères musulmans? En dehors de ces deux courants qui ont fait main basse sur l'islam en Suisse [1], voyez-vous un autre débouché professionnel possible pour vos imams? Peut-être chez les ahmadis de Zurich? Oups! Ils sont interdits de pèlerinage à la Mecque comme apostats, notamment parce que trop modérés.

Mais si nous avons peur, nous les ignares, c'est que nous ne comprenons pas bien le véritable islam, tant il a été occulté par le faux islam: «il est vrai aussi qu'historiquement les courants libéraux ont été balayés par des courants plus populaires». Les pauvres! Au moment même où ils allaient nous rassurer, voilà qu'ils se sont fait décapiter! Au fait, le wahhabisme est-il un courant «populaire», ou une construction de clercs d'émirs visant, justement, à tenir en laisse la population, M. le Professeur? A moins qu'on le confonde avec le salafisme des Frères, ce mouvement qui sous prétexte d'ouverture à la modernité prêche une régression sexiste, violente et autoritaire?

Voilà, de la part d'un professeur de l'Université, un résumé bien peu scientifique. Mais tout de même plus crédible que l'idée selon laquelle «à peu près toutes les sciences ainsi que la philosophie nous ont été transmises par l'islam».

Cette théorie fait l'objet de vifs débats dans la communauté des historiens, notamment depuis la publication de la thèse de Sylvain Gouguenheim. Or notre professeur d'éthique donne sa caution académique à un aveuglement délibéré du public en faveur de l'islam. Pour montrer une telle assurance, il faut tout de même effacer de l'histoire l'existence de l'Empire romain d'Orient jusqu'à la chute de Byzance en 1453, avec ses bibliothèques et ses savants et leurs relations continues avec les foyers de la Renaissance italienne.

On s'attendait à plus de loyauté de la part d'un théologien genevois à l'égard de sa propre culture. Mais pardon: «Notre rôle à l'université n'est pas du tout de plaider pour le christianisme». Un théologien qui plaiderait pour le christianisme? Du dernier ringard! Le bon peuple genevois qui finance cette faculté appréciera.

Nous voilà donc bien renseignés sur les connaissances et l'impartialité du responsable académique chargé par M. le conseiller d'Etat Maudet d'intro-

duire la formation des imams dans une faculté jusqu'ici chrétienne. Ne nous manque plus qu'un tout petit détail que ni le journal *Réformés* ni les grands médias n'ont mentionné: c'est que M. le professeur Dermange est un plagiaire avéré, mais étrangement maintenu à son poste malgré le scandale et l'insurrection de ses assistants et étudiants après la découverte de son pillage de Paul Ricoeur. Une performance, de la part d'un professeur d'éthique! «Une maladresse de ma part», avait-il déclaré à l'époque, même pas capable de reconnaître ses dons de faussaire.

Autant dire que nous avons là le profil idéal pour le poste. «Un traître à notre goût», aurait dit John Le Carré.

### PERSPECTIVES D'AVENIR

Mais passons. Faisons confiance, puisqu'on ne nous laisse pas le choix. Installons-nous confortablement dans notre fauteuil et essayons d'imaginer comment la Faculté de théologie va faire pour former les cadres d'un islam «réformé» (puisque'on est à Genève).

Va-t-elle leur imposer un code de conduite conforme à nos lois et coutumes démocratiques? Par exemple, leur faire prêter serment sur un décalogue de ce genre:

1. La loi divine à la loi humaine tu subordonneras.
2. L'égalité des sexes tu garantiras.
3. L'abjuration de l'islam tu autoriseras.
4. L'histoire de l'islam en historien tu étudieras.
5. Les mécréants à la géhenne point ne voueras.
6. Au nom de ta foi point ne tueras.
7. A César ce qui est à César tu rendras.
8. Aux infidèles point ne dissimuleras.
9. La lapidation tu prohiberas.
10. Au sacrifice animal tu renonceras.

Cela paraît totalement inimaginable? Ce sont pourtant des exigences minimales en société démocratique, et c'est bien là le hic! Si la puissante Eglise catholique a pu retirer de sa liturgie la damnation des juifs, pourquoi l'université de Genève ne pourrait-elle pas intégrer une semblable décence dans son programme?

Mais ne rêvons pas. Avec un féal aussi obséquieux et moralement compromis à la tête du projet, on imagine mal l'Université imposer une quelconque exigence extra-islamique à ses futurs imams. Ils pourront, s'ils en ont envie, promettre d'être sages, ou alors pratiquer une duplicité totale: dans tous les cas, la décision dépendra d'eux et d'eux seuls, et non de ceux qui auront payé leur formation.

Au fait: qui va la payer? Autorisera-t-on l'apport de capitaux privés, d'où qu'ils viennent, ou le contribuable suisse assumera-t-il seul les frais de laboratoire?

De plus: qui va les former? Des théologiens protestants ou des coreligionnaires? Eux-même formés par qui? Autorisera-t-on leur formation à distance

(p. 48 du programme UNIGE)? On n'en sait encore rien, mais si oui, l'Etat de Genève paiera-t-il *aussi* la formation d'imams en terre d'islam?

On évoque l'interdisciplinarité: la Faculté prévoit-elle, par exemple, d'organiser des «ponts académiques» avec la chaire d'études de genre *hébergée par la même université*? Des séminaires interdisciplinaires entre la communauté LGBT et les futurs responsables religieux musulmans? Voire des stages croisés? Une lesbienne s'essayant au métier d'imam, un barbu découvrant son ambiguïté sexuelle? Ou encore mieux: des travaux pratiques avec des apostats de l'islam ayant proclamé leur athéisme ou leur conversion?

De magnifiques échanges en perspective. Mais qui évidemment n'auront jamais lieu. Selon toute vraisemblance, la belle initiative de la Faculté genevoise reviendra tout simplement à légitimer la subversion de l'ordre démocratique.

Le conseiller d'Etat Pierre Maudet, actuellement candidat au Conseil fédéral, qui a voulu ce programme et qui a mis à sa tête un universitaire compromis — et d'autant plus malléable —, a-t-il entièrement confiance dans le mécanisme qu'il a mis en marche? Si oui, quel bénéfice personnel en attend-t-il? Sinon, quelles parades a-t-il prévues si l'expérience devait tourner au vinaigre, notamment dans ses aspects sécuritaires dont il se préoccupe tant?

Quant à nos amis théologiens protestants, aussi surannés dans l'Europe du XXIe siècle que des professeurs de marxisme à la fin de l'URSS, on dirait qu'ils se cherchent de nouveaux dogmes. Ils ont commencé par se trouver de nouveaux maîtres.

On navigue ici entre le *Monsieur Bonhomme* de Max Frisch tendant aux incendiaires l'allumette qui mettra le feu (annoncé) à sa propre maison — et l'inoubliable marigot académique du *Soumission* de Houellebecq. A cette différence près que le ralliement des universitaires d'Houellebecq à l'islam *suit* la prise du pouvoir politique par les musulmans. Alors qu'à Genève, elle va à sa rencontre.

C'est donc ça, l'esprit d'ouverture!

~~~~~  
NOTE

1. Voir à ce sujet l'enquête préoccupante de Mireille Vallette, *Le radicalisme dans les mosquées suisses*.

■ ISLAM, ISLAMISATION, SUISSE, UNIVERSITÉ, PROPAGANDE

URL: <https://antipresse.net/soumission-a-la-genevoise/>

.....



## Vaisseaux fantômes

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 93 | 10.9.2017

**C'**EST EN LEUR POSANT DE VRAIES QUESTIONS QUE LE DOUTE NOUS SAISIT: NOS INSTITUTIONS SERAIENT-ELLES DEVENUES DES COQUILLES VIDES?

En publiant, la semaine dernière, «Soumission à la genevoise», nous nous attendions à essayer quantité de réactions du milieu universitaire ou médiatique. Qu'une faculté de théologie protestante décide soudain de former des imams, que ses professeurs justifient ce virage en défigurant l'histoire de la civilisation et en déclarant qu'ils ne sont pas là pour défendre le christianisme, c'étaient là des énormités qui me semblaient mériter une interrogation publique.

Que les médias, notamment religieux, relaient ces énormités sans broncher, sans s'interroger *en tout premier lieu* sur le financement de cette formation à l'heure où l'argent du Golfe façonne les profils et l'orientation d'une grande partie des imams en Europe, sans même invoquer le sacro-saint principe de précaution, cela nous semblaient des lacunes de l'information plutôt surprenantes.

Enfin, nous demandions-nous, dans quel paysage enchanté la Faculté espérait-elle insérer ses imams pacifiques, ouverts et «eurocompatibles»? A l'heure qu'il est, vu la configuration réelle des communautés en Suisse, elle avait en gros le choix entre former des wahhabites, des frères musulmans ou des chômeurs.

En bref et en conclusion: est-ce bien le rôle d'une faculté de théologie (jusqu'à nouvel ordre chrétienne) que de contribuer à l'islamisation de l'Europe?

Il y a peu d'enjeux publics, à l'heure actuelle, qui soient plus déterminants pour l'avenir de nos pays que ceux dont il est ici question. Pour cette raison, nous avons envoyé l'article à des responsables de la communauté protestante genevoise ainsi qu'à la rédaction de la revue *Réformés*, interpellée dans l'article, en leur demandant de prendre position.

Le nombre des réponses s'élève à... zéro! Il n'y a même pas eu d'accusé de réception. D'autre part, nous savons par notre fichier d'abonnés qu'un grand nombre de journalistes et d'universitaires en Suisse romande reçoit l'Antipresse chaque dimanche. De ce côté-là non plus, personne n'a bronché. Etrange léthargie quand on sait que l'initiateur politique de ce programme aussi discutable que peu discuté, M. Pierre Maudet, se trouve être justement candidat au Conseil fédéral, soit aux plus hautes fonctions exécutives en Suisse. Un journaliste taquin aurait pu avoir l'idée de lui glisser cet oursin sous l'oreiller. Non?

J'abandonne ici cet étonnement ironique. J'ai trop lu Dürrenmatt et Frisch pour être surpris. Sitôt qu'on lui tend un miroir véridique, qu'on soulève des questions de fond sur son identité, sa justice, sa sécurité ou son avenir, la société suisse devient le palais de la Belle au Bois dormant, où les chanceliers, les palefreniers et les cuistots, frappés d'un sortilège, dorment d'un sommeil profond, leurs outils encore à la main.

La nouveauté de la chose, c'est que cette narcose peut aujourd'hui aisément être étendue à l'Europe entière, du moins sur certains sujets. On peut même, très empiriquement, théoriser ces comportements. Ne nous trouvons-nous pas face à des institutions devenues des navires sans barreaux, qui «courent sur leur erre» comme on dit chez les marins, par la simple inertie de leur masse historique, mais qui n'ont plus ni capitaine, ni orientation, ni projet autre que de rester à flot? Et ce, quel qu'en soit le prix, quels que soient les vents dominants, quel que soit le pavillon qu'on hissera sur leur mât?

Nous n'allons donc pas lâcher le morceau. Si le journalisme a encore une raison d'être en cette saison d'ouragans et de tables rases, c'est dans ce questionnement inconfortable et irritant qu'elle réside. Tout contenu, aujourd'hui, qui ne fasse pas fuir les «gros annonceurs», est du divertissement. Autrement dit, du chloroforme.

PS — Nous avons publié cet article en libre accès afin que vous puissiez le diffuser. islam, islamisme, christianisme, suisse, université  
URL: <https://antipresse.net/vaisseaux-fantomes/>

.....

## Éloge de l'artisan

CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 93 | 10.9.2017

**O**U LE PORTRAIT D'UNE MAISON D'ÉDITION COMME ELLES DEVRAIENT L'ÊTRE.

Comme son ami Paul Celan, Ghérasim Luca (né Salman Locker en 1913) naquit en Roumanie, dans le milieu juif ashkénaze. Ce poète, reconnu à partir du début des années 1970 par des philosophes comme Gilles Deleuze et Félix Guattari pour le renouvellement qu'il apporta à la poésie, écrit la majeure partie de son œuvre en français après son installation définitive à Paris en 1952. Comme son ami Paul Celan, mais une vingtaine d'années plus tard, il se suicida en se jetant dans la Seine en 1994, *«puisqu'il n'y a plus de place pour les poètes dans ce monde»*, comme il l'écrivit dans la lettre d'adieu qu'il laissa.

C'est en hommage à ce personnage et écrivain hors du commun et à l'un de ses livres en particulier que furent créées à Genève, l'année de sa disparition, les Éditions Héros-Limite.

J'explique souvent que l'une des particularités du monde du livre, ce qu'il est composé de trois métiers d'artisan: deux en amont (l'écrivain et l'éditeur), le troisième en aval (le libraire), mais que les deux premiers sont séparés du troisième par un rouage industriel, celui de la diffusion/distribution, devenu hyperdominant avec la concentration de l'édition qui s'est opérée durant les trente dernières années. Cette cohabitation antinomique entre des mondes artisanaux et un univers industriel n'est pas simple, c'est le moins que l'on puisse dire.

Certes, il y a des écrivains qui écrivent des livres à la chaîne, utilisant les recettes du marketing pour «fabriquer du best-seller»; certes, il y a des éditeurs qui eux-mêmes utilisent les mêmes recettes dans le même but; certes, de nombreux revendeurs de livres sont plus proches de la grande distribution que du métier de libraire au sens noble du terme. Il n'en demeure pas moins que la «vraie vie» du livre, celle qui crée la richesse littéraire et intellectuelle, ne peut s'épanouir que dans une approche artisanale, où le geste, le mouvement, le rythme, sont à chaque fois différents, faisant de chaque livre une «pièce unique».

Après vingt-trois ans d'activité et un rythme de publication actuellement de moins de vingt nouveautés par an, après avoir commencé plus modestement avec deux à cinq livres par an durant leurs dix premières années d'existence, axées sur le livre d'artiste et de poésie, les Éditions Héros-Limite poursuivent leur travail d'artisan, avec des livres très soignés, sobres et élégants, courageux, parfois difficiles. Le catalogue est impressionnant de qualité et de diversité, révélant ainsi en creux la personnalité de l'éditeur, Alain Berset [1] : comme tous les éditeurs «artisans», ce sont ses affections, goûts et passions qui guident ses choix, pas la recherche du succès commercial. La ligne éditoriale, c'est celle-là: la qualité des textes. Qu'il s'agisse de poésie, de littérature, de chroniques, ou d'essais, d'écrivains français, suisses, russes ou chinois, de rééditions de textes anciens ou de nouveautés, qu'importe: ces caractéristiques sont secondaires! La Littérature, quand elle mérite cette majuscule, est par définition universelle et intemporelle.

Qui peut de nos jours oser traduire en français et publier un recueil de chroniques inédites de Kurt Tucholski ? Ou lancer en 2016 une collection nommée «Tuta Blu» (le «bleu de travail» en italien), pour y accueillir des rééditions de textes littéraires anciens, comme Les deux bouts, ces amusants reportages réalisés à Paris au début des années 1950 par l'écrivain et journaliste Henri Calet auprès de «petites gens», ou des textes nouveaux sur le monde du travail comme cette Vie de facteur, récit autobiographique du Genevois Jean-Jacques Kissling, facteur devenu photographe?

Oh certes, il existe de nombreuses maisons d'édition qui font un travail aussi remarquable et intéressant. Donc indispensable. C'est ensuite une question d'affinités: à chacun de trouver, au hasard d'une promenade en librairie, l'œil aux aguets, un livre qui saura lui parler, l'attirer dans ses rets. Loin du vacarme et de la bouillie pour chats de la «dittérature autoroutière», la magie opère: le lecteur lui-même devient un artisan, traçant son chemin dans les marges, butant sur une pierre, découvrant de nouveaux paysages, de nouvelles odeurs, de nouvelles couleurs. La belle vie, la vraie vie, quoi!

~~~~~  
NOTE

2. Pour nos abonnés suisses, même s'il est sans doute inutile de la préciser: cet Alain Berset n'a évidemment rien à voir avec son homonyme conseiller fédéral!

■ LITTÉRATURE, JUDAÏTE, SUISSE, TRADUCTIONS, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/eloges-de-lartisan/>

.....

## Transmission

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 97 | 8.10.2017

**A** L'ÈRE DU NIVELLEMENT DE TOUT, L'ÉLEVATION CULTURELLE EST DEVENUE UN COMLOT ET UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE UISSANT LES SEULS RÉSISTANTS RÉELS.

«C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal» (Hannah Arendt)

Je voyageais depuis une heure dans un compartiment étrangement désert, entre Lausanne et Paris, lorsque deux compatriotes suisses sont venus briser ma solitude. Un homme âgé, en sandales, avec une voix posée, profonde, aimant s'écouter parler et un jeune homme de moins de vingt ans, métis afro-européen aux traits racés. Avant même de s'asseoir, ils bavardaient avec animation. Je n'avais aucun moyen de ne pas les entendre: autant les écouter.

La conversation n'était pas désagréable, et infiniment moins fruste que les monologues téléphoniques des narcisses cellulaires qui se croient seuls au monde. Elle m'est apparue d'un niveau culturel peu ordinaire.

J'ai pensé au premier abord à un prof d'université en vadrouille accompagné d'un étudiant. Ils m'agaçaient un peu. Le vieux par l'onctuosité du ton qui trahissait son besoin de séduction. Le jeune par son accent vaudois qui rendait optionnelle toute affirmation, et ses «Ah? OK!» mécaniques en guise d'acquiescement à chaque phrase. Ç'aurait pu être une transposition académique de *Mort à Venise*. L'agacement se teintait d'une pointe de dégoût.

Pourtant je ne peux m'empêcher de suivre la conversation — l'envie me vient même, par moments, de m'en mêler. Ils touchent à tout, comme des êtres qui se découvrent. Histoire, architecture, actualité, poésie. C'est par Baudelaire qu'ils ont commencé, et par des questions de versification. Le jeune — appelons-le Basile — est articulé, cultivé, largement au-dessus de la moyenne de son âge, mais avec des lacunes effarantes pour le vieil homme («Louis Jouvét? C'est qui?»). Il a le raisonnement mûr, modérément de gauche, mais des tics de «Yo».

Le vieux Pygmalion est chaleureux, comme pressé. Pressé de transmettre, me dis-je, transmettre tout ce qu'il peut à ce jeune homme réceptif et capable de compréhension. Enchanté de cette rencontre quasi-miraculeuse qui lui donne l'occasion de partager un peu de ce qui fait le sel de sa vie — et qui sans doute n'intéresse plus personne autour de lui. La Providence lui a offert trois heures et un vaste champ libre à irriguer. Hâtons-nous! Une telle aubaine ne se présente pas deux fois. Les références et les anecdotes fusaient comme par téléchargement.

Le jeune est ravi lui aussi, penché en avant dans une pose avide, presque conspirative. A un moment donné, il se lève et demande à son maître s'il aimerait prendre quelque chose. Puis il rapporte deux boissons de la voiture-bar, avec une déférence et une attention à la posture qu'il n'aurait certainement pas eues face à une quelconque personne âgée, peut-être même face à son propre grand-père. Avant même de se rasseoir, il reprend son questionnement au point exact où il l'avait laissé. Comme l'on arrive dans une grande gare, ils dévient du sujet philosophique qui les occupait pour détailler les styles d'architecture et passer en revue les choses vues ou à voir dans cette cité historique, sans oublier les hauts faits de ses princes.

Ce n'est pas l'Académie, me dis-je. Le vieil homme a la culture trop ouverte, trop éclectique et le regard trop désintéressé, et le garçon n'affiche aucune des certitudes arrogantes du jeune intellectuel — il n'a que des questions, pas encore de réponses toutes faites. Ou plutôt si: c'est l'académie, la vraie, celles des jardins et des écoles buissonnières. Celle qui élargit les vues plutôt que de les focaliser.

Assez tardivement, ils se présentent l'un à l'autre. De fait, ils se sont rencontrés dans le train. Comme je l'avais subodoré, aucun d'eux n'était un mandarin. Le jeune sortait d'apprentissage. Le vieux avait fait le sien comme compositeur-typographe, l'élite des artisans. Un noble métier qu'il a dû décrire comme un art oublié à son jeune disciple, né à l'ère de la PAO et des presses numériques. Le garçon est assez intelligent pour n'être pas embarrassé par son beau prénom archaïque (mettons Basile).

Car, dans l'intervalle, et sans même m'en apercevoir, j'avais changé d'humeur et d'opinion sur ce petit symposium. La passion qui l'animait n'avait rien d'égrillard. Mais c'était une passion devenue trop rare pour être comprise

et admise sans suspicion: la pure et gratuite joie de l'échange entre deux âmes cultivées. Ce n'était plus l'ambiance humide et délétère de Thomas Mann qui m'irriguait l'esprit, mais la poésie vivifiante de la grande route du nord de l'Inde où cheminait le jeune Kim) de Kipling avec son vieux Lama Rouge.

J'assistais peut-être à une entrevue éphémère, peut-être au début d'une longue relation — quoi qu'il en soit, à une rencontre qui marquerait pour longtemps ces deux hommes. Ils ne savaient pas, eux non plus, ce qu'ils allaient faire de cette paternité/filiation impromptue, d'où leur émerveillement. Ils se découvraient locuteurs d'une langue secrète et universelle qui franchit les âges, les milieux, les continents et les cultures: LA culture. Ils se découvraient titulaires d'une égalité intangible, celle qui relie ceux qui croient en des valeurs plus grandes que leur propre personne, ses goûts et ses opinions.

A l'ère des transmissions horizontales, superficielles — internet, réseaux sociaux, bribes de savoir et stimuli électroniques —, ils redécouvraient un pilier de leur civilisation, de toute civilisation: la transmission verticale. La sagesse et le savoir transmis comme des épées ou des vêtements liturgiques par les anciens à ceux qui leur succéderont, de préférence deux générations plus tard.

C'est très précisément cette forme de transmission totale, à la fois intellectuelle, comportementale, généalogique et sensitive, que l'idéologie égalitariste a décidé d'abolir, ayant toute verticalité en horreur. Et c'est la principale raison pour laquelle la civilisation dite moderne finira dans la bestialité et le cannibalisme.

*Ces pensées et mille autres me venaient en les écoutant. Quelques jours plus tard, comme je rencontrais quelques classes de lycéens qui avaient lu mon Miel, la petite conjuration du TGV m'était encore revenue à l'esprit et m'a donné l'envie de transmettre à ces jeunes gens, plutôt que de simplement les entretenir. La conférence s'en est ressentie. Au bout de ces deux heures de communion, un de leurs professeurs m'a assuré que jamais personne, ni à l'école ni en famille, ne «leur avait parlé ainsi». Ce n'étaient pourtant que de simples évidences, trop simples pour qu'on songe encore à les rappeler. La première étant que la clef de toute souveraineté réside en l'individu et dans les ressources de son esprit. Et qu'à contrario, le désert des esprits rend futile toute tentative de résistance collective.*

Car il est une fonction négligée de la culture: nous servir de palissade face à la laideur et à la brutalité du monde, de boue Quiès dans sa cacophonie, de mot de passe et de main tendue dans la solitude du temps. Les êtres qui y baignent ont des alliés et des frères dans le monde entier. Ceux qui en sont dépourvus restent à jamais des esclaves solitaires des pouvoirs, des modes et du temps, quelle que soit leur fortune ou leur rang social.

■ CULTURE, LITTÉRATURE, TRADITION, SUISSE, AIR DU TEMPS,

URL: <https://antipresse.net/transmission/>

.....

## Ce que nous voulons faire de nous (2)

NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 99 | 22.10.2017

ANTIPRESSE LANCE SON DRONE! ET VOICI LE POURQUOI ET LE COMMENT.

### D'OÙ NOUS VENONS

L'Antipresse a été lancée par moi-même et Jean-François Fournier le 6 décembre 2015 en réaction à la pauvreté et à l'étréouesse d'esprit du paysage médiatique actuel. Notre manifeste de l'époque reste plus actuel que jamais:

«L'Antipresse est née de notre sentiment d'étouffement et de désarroi face à l'appauvrissement constant de l'information des médias de grand public, au relâchement de leur langue et de leur style, à leur incohérence intellectuelle, à leur parti pris devenu structurel, à leur éloignement préoccupant de la réalité vécue par la plupart des gens.»

C'était, au départ, une simple «lettre aux amis» envoyée par un tandem d'auteurs flanqué d'une dessinatrice, Maëlle, et de ses chats. Comme je l'ai mentionné dans le dernier numéro, nous ne cherchons pas l'*affluence*, c'est-à-dire la quantité, mais l'*influence*, c'est-à-dire la qualité. Nous écrivons d'une manière claire et accessible, mais nous nous adressons à un lectorat choisi. Ou plutôt un lectorat qui nous choisit, parce qu'il a déjà fait un bout de chemin en marge des lieux communs et des illusions qui gouvernent l'époque.

Par ailleurs, nous ne sommes pas des corsaires mandatés par un souverain quelconque pour attaquer les pavillons ennemis. Nous sommes d'authentiques pirates, agissant uniquement pour notre compte et selon nos vues, avec les équipiers qui partagent notre quête, d'où qu'ils viennent. Nous ne critiquons pas la modernité parce que nous sommes «réacs», mais parce qu'elle est critiquable comme toute chose à l'aune du sens commun. Nous essayons d'être vrais, concrets et humains. Tout ce qui bat pavillon de la contrefaçon, de l'abstraction et de l'inhumanité nous est donc *naturellement* adverse.

En bref, nous nous efforçons d'atteindre un idéal semblable à celui que vient de nous décrire un lecteur attentif:

«En ces temps orwelliens, Antipresse, c'est la presse. C'est-à-dire: Antipresse est ce qu'on attend d'une presse libre, digne, indépendante, intelli-

gente, qui n'essaie pas de nous imposer des idées, qui nous donne à réfléchir, qui respecte ses lecteurs.»

#### L'AVENIR D'ANTIPRESSE: LE DRONE

Depuis 99 semaines donc, sans exception, l'Antipresse vous arrive chaque dimanche aux alentours de 7 heures du matin. Elle s'est étoffée, la petiotte, et elle s'est étendue. Aujourd'hui, chaque lettre représente (avec sa «main courante») plus d'une vingtaine de pages de livre en moyenne. Autrement dit, plus de 1000 pages par an. En matière de contenus originaux, cela rivalise pratiquement avec un hebdomadaire. Outre l'originalité des vues et la rigueur de la langue que tous les lecteurs nous reconnaissent, il nous arrive aussi de plus en plus souvent de «lever des lièvres» et de publier des informations inédites qu'on ne trouve pas dans les médias professionnels. «Ce n'est plus un ballon, c'est un aéronef», pour paraphraser nos chers Monty Python.

Avec cinq mille abonnés, ou peu s'en faut, l'Antipresse suscite aussi des attentes et des questions auxquelles il nous faut répondre. Pour marquer son passage de l'*anti* à la *presse*, l'Antipresse se dote d'un magazine, d'abord électronique et — dans un deuxième temps — sur support papier.

Répondant aux demandes répétées de nos lecteurs, nous lançons donc l'Antipresse dans un format lisible et pérenne.

*Le Drone de l'Antipresse* sera donc la suite de la lettre que vous appréciez, mais distribuée sous trois formes:

- LA LETTRE ÉLECTRONIQUE DU DIMANCHE MATIN;
- UN JOURNAL DE 16 PAGES AU FORMAT PDF IMPRIMABLE QUE LES ABONNÉS RECEVRONT EN MÊME TEMPS QUE LA LETTRE;
- UN JOURNAL IMPRIMÉ LIVRÉ PAR LA POSTE.

Il s'ajoutera un *site internet* d'information et d'archives, également très demandé par les lecteurs.

#### POURQUOI CE NOM?

*Drone* (anglais) : Faux-bourdon. Insecte pacifique, agaçant et nécessaire.

*Drone* (français) : a) Aéronef sans humain à bord. b) Média de haut vol avec humains à bord lancé en 2017 en Suisse.

Le Drone n'est jamais immobile. Il bouge, il observe, il enregistre, analyse et intervient. Et, surtout, il voit les choses sous un angle inédit et souvent surprenant.

D'où sa devise: ***Les choses vues d'en haut.***

#### RUBRIQUES PRÉVUES:

- *LE BRUIT DU TEMPS* (ANC. NOUVELLEAKS) PAR SLOBODAN DESPOT



- *CANNIBALE LECTEUR* DE PASCAL VANDENBERGHE
- *LA POIRE D'ANGOISSE* PAR SLOBODAN DESPOT
- *ENFUMAGES* PAR ERIC WERNER
- *ANGLE MORT* PAR FERNAND LE PIC
- *RECONQUÊTES* PAR SLOBODAN DESPOT
- *TURBULENCES* (ANC. MAIN COURANTE)
- *GÉOLOCALISATION* (CORRESPONDANCES D'AILLEURS)
- *PASSAGER CLANDESTIN* (ANC. DÉINVITÉ)
- *NOUVELLES DE XENIA*
- *CRASH* (ÉCONOMIE, PAR VINCENT BAUD)
- *RADIO-DRONE*

### CE QUE CELA SUPPOSE

Jusqu'ici, tout le dispositif de l'Antipresse était une affaire interne. J'ai moi-même conçu la maquette de la lettre et sa base de données, mise en place le site internet, le blog Tumblr et la «Main courante», organisé le système d'abonnement et d'envoi, etc. Le *Drone*, pour bien fonctionner, exige une certaine part d'organisation professionnelle.

#### LE DRONE

- DÉVELOPPEMENT DE MAQUETTES
- MISE EN PAGE, RELECTURE ET CORRECTION
- MISE EN LIGNE
- IMPRESSION, ENVOI, GESTION D'ADRESSES

#### LE SITE

- DÉVELOPPEMENT ET MAINTENANCE DU SITE INTERNET
- ARCHIVAGE DES FICHIERS
- SÉCURISATION ET SAUVEGARDE

#### LE DÉVELOPPEMENT FUTUR

- ENQUÊTES ET REPORTAGES
- PROMOTION
- ORGANISATION DE CONFÉRENCES

**NOTRE BUT: 1000 ABONNÉS LE PREMIER MOIS, 5000 AU 1ER JANVIER 2018**

Dès le numéro 101, nous entamerons notre migration vers la plateforme

du Drone. Vous recevrez gratuitement le numéro zéro (collector) et les quatre premiers numéros.

L'abonnement minimal de base (édition numérique) sera de **50 €/CHF par an, soit 1 €/CHF** par numéro! Pour recevoir l'édition papier à votre domicile (40 x par an), il vous sera demandé un supplément à l'abonnement de base de 100 €/CHF, soit **150€/CHF pour l'édition numérique et l'édition papier.**

Ces formules de base seront complétées par des offres intéressantes et sensées. L'abonnement sera lancé avec la parution du numéro 0 (Antipresse 101).

**Le Drone est un vaisseau indépendant qui ne compte sur l'aide de personne... à l'exception de ses équipiers. De vous!**

■ ANTIPRESSE, IDÉES, JOURNALISME, MÉDIAS, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/ce-que-nous-voulons-faire-de-nous-2/>

.....

## Les détenteurs de la vérité nous parlent

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 103 | 19.11.2017

**L**E 11 NOVEMBRE DERNIER, À QUELQUES MOIS DU VOTE SUR L'ABOLITION DU SERVICE PUBLIC EN SUISSE, L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉTUDIANTS DU LYCÉE-COLLÈGE DE ST-MAURICE ORGANISAIT UN DÉBAT DE HAUT VOL SUR LE THÈME «VÉRITÉ ET MENSONGES DANS L'INFORMATION». HAUTEMENT INSTRUCTIF!

La matinée était modérée par Guy Mettan (Notre désinvité d'Antipresse n° 6), journaliste et homme politique, président du Club suisse de la presse. Autour de lui, Gaétan Vannay, grand reporter international pour la RTS et journaliste indépendant, Daniel Warner, politologue et ancien représentant du Parti démocrate américain en Suisse, et Roger de Weck, journaliste et ancien président de la SSR (le service public suisse).

Gaétan Vannay fut interpellé en son temps pour son rôle de journaliste «embedded» parmi les milices opposées au gouvernement Assad au début de la guerre en Syrie. Assumant le risque de se faire le porte-parole d'un camp en présence, il a expliqué ses raisons de se prêter à ce jeu et les garanties d'impartialité qu'il a estimé pouvoir fournir. «Les faits, les faits, rien que les faits», a-t-il répété et illustré. On aurait aimé davantage de *recul sur faits*, ayant en vue que le slogan «les faits sont têtus» nous vient du camarade Lénine, probablement le plus grand bâtisseur de fausses réalités de toute l'histoire. Par exemple sur la fonction des mouvements d'opposition dans le contexte

(aujourd'hui avéré) d'une guerre *internationale* contre la Syrie (et non simplement civile). On est un peu resté sur notre faim.

Le chaleureux Daniel Warner, lui, a abordé le sujet de la journée d'un point de vue rigoureusement opposé. Non la sèche objectivité des faits (auxquels on peut faire dire ce qu'on veut), mais l'autorité personnelle et morale du journaliste en tant qu'«avoué», homme de confiance et médiateur de son public. L'exemple était magnifiquement choisi: le rôle et l'attitude du grand Walter Cronkite lorsqu'il eut la pénible tâche d'annoncer à l'Amérique la mort du président Kennedy en novembre 1963. Qui sont les autorités personnelles, les hommes de confiance dont nous disposons aujourd'hui, s'est demandé Warner. En y répondant implicitement: personne! Nous sommes entrés dans l'ère des *systèmes*, où la véracité des informations est moins une affaire d'intégrité et d'honnêteté personnelles que de bases de données et de logiciels.

Paradoxalement, cette «objectivisation» de l'information n'a nullement limité l'influence des faiseurs d'opinion, agences RP et autres lobbyistes. Le rappel d'une conférence programmatique de John Randin, dès les années 1990, qui implanta au centre du territoire les notions de *perception management*, de *strategic influence* et de *information warriors* — bref, d'une information *intéressée*, malléable et entièrement subordonnée aux puissances de l'argent — a rendu soudain le slogan «des faits, rien que des faits» étrangement naïf. Quoique, bien entendu, nécessaire.

Enfin, ce fut le tour de Roger de Weck, vieux routier du journalisme suisse et allemand, entre autres rédacteur en chef au *Tages Anzeiger*. Et là, certains dans salle ont commencé à se gratter la tête...

Nous sommes à quatre mois d'un vote historique en Suisse, portant sur l'initiative «No Billag» qui propose purement et simplement l'abolition du service public dans la Confédération. La conférence tout entière était marquée par cette échéance. En tant qu'ancien directeur de la SSR, M. de Weck fut écouté avec une attention extrême.

Avec sa froideur auguste et pondérée, M. de Weck aurait bien pu jouer l'inquisiteur dans une reconstitution historique. A St-Maurice, le 11 septembre, il jouait plutôt le ministre de l'information dans un *flash-back* soviétique. Il a livré une vision étrangement simpliste de l'univers médiatique, en commençant par une découpe manichéenne du paysage américain sous Trump: d'un côté les agitateurs et les faussaires façon *Fox News* (donc les partisans de Trump), de l'autre les médias «sérieux» dont les têtes d'affiches n'étaient pas nommées, mais se sous-entendaient.

Faut-il avoir eu les yeux fermés ces derniers mois (indépendamment de son opinion sur le Donald) pour considérer comme «sérieuses» les usines à complots sensationnalistes et paranoïaques façon CNN qui n'ont toujours pas produit la moindre preuve de leur feuilleton de l'année: la «main russe»

dans l'élection américaine. Sans parler de leur couverture outrancièrement partisane de l'élection elle-même et de leurs colossales erreurs de pronostic.

Imperturbable, M. de Weck a classé avec un dogmatisme de théologien le journalisme «sérieux» (et menacé) d'un côté, l'amateurisme des «non-professionnels» de l'autre, rejetant implicitement toute la galaxie des blogs et sites associatifs, quelquefois animés par des intellectuels de haut vol et d'un désintéressement total, dans la complotosphère.

Selon lui toujours, le travail des médias «professionnels» se distinguait a) par le sérieux des informations (face aux *fake news* de l'autre camp); b) la sobriété du ton face au pathos de l'autre camp; c) la reconnaissance de l'information comme une valeur en soi et non comme instrument d'influence ou de pouvoir. Le mauvais journalisme, lui, se signalait par la «personnalisation à outrance», le «manichéisme» de la vision morale et la «recherche de sensation».

Cet exercice de taxonomie était pour le moins risqué, mais M. de Weck ne semblait se rendre compte de rien, sinon de son bon droit. Il eût été facile de retourner un par un ces critères contre les médias de grand chemin par des exemples concrets et de leur substituer une liste de sites «amateurs» se distinguant justement par la fiabilité des informations, la modération du ton et la non-instrumentalisation des faits. Ou, tout simplement, de ressortir les «unes» des journaux «sérieux» comme les siens traitant, au hasard, de la crise yougoslave, ukrainienne ou syrienne, pour démontrer par l'exemple ou se logeaient *réellement* la personnalisation, le manichéisme et le sensationnalisme.

Aux questions qui lui étaient posées par des spectateurs éberlués ou sceptiques, il répondait avec une langue de bois rodée, on le sentait, par des centaines d'heures de réunions bureaucratiques.

Nous avons ainsi noté au cours de son exposé que M. de Weck semblait attribuer une pathologie du renfermement, de la peur et de la méfiance à une partie de la population suisse, séduite par des thèses «populistes». Il déplorait aussi que certains médias se soient ralliés à ces thèses par «appât du gain» (comme si les médias «corrects» étaient, eux, indifférents au profit!). Relevant cet ensemble de prises de position au ton paternaliste, nous avons réussi en fin de réunion à lui poser une question simple: *en tant qu'ancien directeur de la SSR, estimait-il que le service public était investi d'une mission d'éducation du peuple en fonction de certaines idées, ou seulement d'information?*

En d'autres termes: *le service public est-il au service de toute la population des contribuables, ou seulement de ceux qui pensent et votent correctement?*

L'ancien directeur du service public suisse s'est lancé dans une digression hautement subtile mais n'a pas répondu à notre question. Il faut espérer, pour l'avenir du service public suisse, que son successeur saura y répondre de manière brève et convaincante.

PS — L'association organisatrice a enregistré l'ensemble des débats. Nous ne savons ce qu'elle compte en faire, mais nous croyons hélas que la diffusion de l'exposé de M. de Weck constituerait un argument efficace pour les partisans de «No Billag». Hélas, car nous estimons qu'un pays dépourvu de service d'information public et impartial n'est rien de plus qu'une société anonyme. Or, avec de tels donneurs de leçons comme avocats, c'est ce qui risque d'arriver au service public suisse.

- MÉDIAS, SUISSE, JOURNALISME, DÉMOCRATIE, POLITIQUE

URL: <https://antipresse.net/les-detenteurs-de-la-verite-nous-parlent/>

.....

## La mauvaise chute de Tariq al-Capone (2)

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 104 | 26/11/2017

**T**ARIQ RAMADAN EST-IL «TOMBÉ COMME MOSSOUL ET RAQQA», DANS UN COMBAT FRONTAL, OU SOMMES-NOUS EN TRAIN DE JUBILER PARCE QU'IL S'EST PRIS LES PIEDS DANS LE TAPIS? VU L'INFLUENCE DU PERSONNAGE AUPRÈS D'UNE PARTIE DE LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE ET D'UNE CERTAINE «CLAQUE» INTELLECTUELLE OCCIDENTALE, LA QUESTION N'EST PAS SANS IMPORTANCE.

Comme on pouvait s'y attendre, la déchéance de l'islamiste le plus présentable dans les salons et les auditoriums a encore donné lieu à des exercices comiques de contorsion bien-pensante. D'accord, il a agressé des femmes (à moins que ce soit un «complot sioniste», qui sait?), mais enfin, quel homme ne l'a pas fait — ou pas eu envie de le faire? Toutes les sociétés sont phallogocratiques, clament les puritains.e.s islamogauchistes, toutes reposent sur une «culture du viol», réel ou symbolique, et T. R. n'est que le dernier arrivé dans un club d'abuseurs qui accueille déjà du beau linge: éminents producteurs et réalisateurs de cinéma, journalistes, etc.

La condition d'entrée au *Rape club* est simple: il suffit d'être adulte et de sexe masculin. Tout homme, tôt ou tard, finira par frapper à la porte...

Par cette vaste généralisation, on détourne les regards de ce qui est le véritable éléphant dans la pièce. Et si l'on focalisait un peu? Si, en dehors de l'appartenance sexuelle, on se penchait aussi sur l'idéologie ouvertement professée par cet abuseur à répétition présumé?

### UNE FABLE ÉDIFIANTE

Revenons pour commencer sur une leçon parcourue un peu trop vite. Je mentionnais la semaine dernière un ouvrage que Frère Tariq avait publié au Liban en 1995. On y lisait un exemple édifiant tiré de la vie d'Ali. Au moment

d'achever un ennemi vaincu qui lui avait craché au visage, le guerrier avait rengainé son épée et laissé vivre l'homme terrassé. Devant les récriminations outrées de ses très humanistes compagnons d'armes, Ali leur explique: «*Il m'a craché au visage et j'ai craint de le tuer par colère vis-à-vis de ma propre personne et non pour Dieu.*»

Cet épisode, selon Frère Tariq, «permet de mesurer combien les premiers compagnons du Prophète (bsl) étaient proches de Dieu et l'aimaient de tout leur être». Car il permet de répondre à une question capitale: «Est-ce parce qu'on nous insulte personnellement qu'on réagit ou est-ce l'exigence de justice et de dignité devant Dieu qui est notre moteur?»

Ainsi donc, en se bornant à rappeler un exemple canonique, notre *esco-bar* [1] en arrive sans se mouiller personnellement (l'esquive étant sa grande spécialité) à justifier la violence djihadiste. Car ce conte moral est évidemment destiné à être lu à rebours. Ce qu'il n'est pas permis de faire à cause de nos sentiments propres, il est permis de le faire au nom de la «dignité» de Dieu. Tuer l'ennemi à terre n'était pas un problème pour Ali: c'était de le tuer pour soi-même et non en tant qu'offrande à Allah. Or de la permission à l'injonction, il n'est qu'un pas.

Les récits abondent sur la placidité des djihadistes qui, lors des attentats, poignardent ou fusillent des femmes et des enfants sans haine particulière, juste parce que leur sang serait censé satisfaire la justice d'Allah. C'est pas pour eux, c'est pour Dieu. Ça change tout! Et l'on ne manque pas non plus de témoignages de proches sur le calme, la douceur, voire la gentillesse de tant de jeunes gens qui viennent d'accomplir d'épouvantables carnages avant de se faire abattre à leur tour. «On ne comprend pas! Un garçon si sympa, si ordinaire...»

Bien sûr qu'on ne comprend pas. Puisqu'on ne lit pas ce qui est écrit en toutes lettres...

«Le moment est crucial», note Frère Tariq. Serait-il suffisamment crucial, chez les partisans de cette lecture-là de l'islam, pour qu'on puisse étendre cette éthique de la violence admise à d'autres domaines que la razzia et la guerre? Par exemple, aux rapports avec les femmes?

## LA VIE, C'EST LE MAL

Il ne me semble ni abusif ni original de relever que l'islam traditionnel a un problème avec les femmes. Le christianisme aussi, du reste, à ce détail près que le modèle de société qu'il a fondé a passé son temps, ces deux ou trois derniers siècles, à repousser les ténèbres du puritanisme. Sans oublier cet autre détail que le puritanisme est combattu en tout premier lieu par le Christ lui-même, ami des prostituées et ennemi juré des scribes, des pharisiens et des formalistes de tout poil, qu'il traite joliment de «*sépulcres blanchis*».

Vassili Rozanov, l'un des plus audacieux penseurs chrétiens, a consacré

des pages troublantes à cette étrange dérive d'une parole de vie et de lumière vers une idéologie de la stérilité et de la noirceur à mesure que le christianisme s'officialisait. Les hommes de la clarté lunaire sont-ils encore évangéliques, se demande-t-il. Ou ne seraient-ils pas retombés — enchaînons-nous — dans les dérives manichéennes que le christianisme des origines a justement combattues? De la Perse ancienne jusqu'aux gnostiques, des gnostiques aux délires écolo-gauchistes et véganes, la haine des *cathares* (des *purs*, en grec) pour le joyeux bordel, la *bransloire perenne* (selon Montaigne) qu'est ce monde peuplé d'humains mal torchés est une objection constante à l'insouciance coupable où nous nous vautrons depuis la nuit des temps. Quel baume au cœur des rabat-joie et des frustrés de tout genre que de pouvoir déclarer le monde entier bon à brûler parce qu'ils n'y ont pas trouvé leur juste place! Quel alibi pour les révolutionnaires, les inquisiteurs et les tartuffes que de pouvoir régler leurs comptes avec de moins ratés qu'eux au nom d'une raison supérieure liée à la malignité de la vie elle-même. Or qu'est-ce qui perpétue cette vie mal embouchée sur terre, sinon la fertilité de la femme?

Un certain islam, ainsi, a décidé de mettre des barrières entre les hommes innocents et leurs éternelles tentatrices. Il faut être ouest-européen et n'avoir eu avec l'islam que des rapports expéditifs de colon à colonisé pour accorder foi aux fables selon lesquelles les voiles plus ou moins intégraux «protégeraient» les femmes et témoigneraient du «respect» qu'on leur porte. Cela serait-il vrai, du reste, qu'il faudrait s'interroger sur l'incapacité de ladite idéologie à juguler les pulsions bestiales du mâle autrement qu'en supprimant l'objet de leur concupiscence.

Dans les sociétés qui ont une pratique plus longue et plus quotidienne de cette idéologie, comme l'Inde, la Russie, la Grèce ou la Chine, on se berce d'un peu moins d'illusions. C'est pourquoi, dans lesdites sociétés, tout «dialogue» avec les repose avant tout sur un rapport de forces. Sans rapport de forces, point de dialogue car la *soumission*, dans son concept même, l'exclut.

#### LA LEÇON OUBLIÉE DE COLOGNE

Ainsi en va-t-il aussi, du reste, dans les sociétés arabo-musulmanes elles-mêmes lorsqu'elles essaient de prendre part à la modernité (et que *nos* donneurs de leçons ne les renvoient pas à coups de bombes ou de révolutions montées à leurs coutumes régressives). C'est qu'on y est un peu informé du problème. C'est pourquoi la pratique et la prédication de l'islam sont sévèrement encadrées par l'Etat dans tous les pays musulmans, alors qu'en Suisse ou en Grande-Bretagne les prédicateurs fondamentalistes et leurs sponsors du Golfe persique ont pratiquement carte blanche. Ce n'est que dans un tel cadre qu'un tartuffe fondamentaliste peut sévir dans la plus parfaite impunité des années durant.

On aurait pu croire que la vague migratoire de ces dernières années finirait

par mettre au parfum nos oies blanches. Nous en sommes encore loin, alors même que les agressions de Cologne nous ont donné un aperçu grandeur nature des défis qui attendent les femmes en Europe, et qui sont d'une tout autre nature que l'«outrage sexiste verbalisable» que M. Macron a soudain décidé de réprimer avec la dernière énergie.

Au lendemain de ce *gang-bang* en place publique, j'ai raconté (Antipresse n° 7, 17.1.2016) comment mon salon de coiffure «hommes» (mais tenu par des dames) à Belgrade avait soudain été envahi par de petits groupes, certes très candides, de jeunes réfugiés syriens:

«La coiffeuse n'en revenait pas:

— Pourquoi nous? Il y a tant de salons tenus par des hommes, en ville...

Pour ma part, c'était *justement* la raison. Les jeunes réfugiés venaient là moins pour se faire couper les cheveux que pour se faire frôler par des femmes. Combien d'entre eux avaient été touchés au corps par une femme autre que leur mère? Ils arrivaient rarement de Damas, plus souvent de campagnes reculées. La visite dans ce salon de coiffure était pour eux une expérience érotique avouable.»

A la suite des mêmes événements, l'écrivain algérien Kamel Daoud livrait, dans une tribune du Monde, une analyse beaucoup plus incisive du conflit entre l'islam et la femme:

«Le rapport à la femme est le nœud gordien, le second dans le monde d'Allah. La femme est niée, refusée, tuée, voilée, enfermée ou possédée. Cela dénote un rapport trouble à l'imaginaire, au désir de vivre, à la création et à la liberté. La femme est le reflet de la vie que l'on ne veut pas admettre. Elle est l'incarnation du désir nécessaire et est donc coupable d'un crime affreux: la vie.

C'est une conviction partagée qui devient très visible chez l'islamiste par exemple. L'islamiste n'aime pas la vie. Pour lui, il s'agit d'une perte de temps avant l'éternité, d'une tentation, d'une fécondation inutile, d'un éloignement de Dieu et du ciel et d'un retard sur le rendez-vous de l'éternité. La vie est le produit d'une désobéissance et cette désobéissance est le produit d'une femme.»

## LA PILULE DE DÉSINHIBITION

Kamel Daoud est sans doute un libre penseur, un hérétique. Mais ce qu'il dit entre si bien en résonance avec l'exemple du prophète Ali, loué par le bon Tariq. Tuer ou violer pour ses passions (donc pour la vie), c'est *haram*. Tuer ou violer pour Dieu, c'est *halal*. Pour se mettre en règle avec Dieu, il suffit de donner à ses pulsions une justification théologique. Une pilule de désinhibition dont les mécréants, les athées et les libertins ne disposent pas — et doivent du coup la remplacer par la drogue ou l'alcool.



Henda Ayari, la première femme qui a porté plainte contre Tariq Ramadan pour viol, résume l'attitude de son agresseur présumé par une maxime qui claque comme un fouet: «soit vous êtes voilée, soit vous êtes violée». Si une femme est violée parce qu'elle était *dévoilée*, le viol n'avait pas pour «moteur» la satisfaction des basses pulsions de l'homme (qui est tout de même du châtiement l'arme nécessaire), mais «l'exigence de justice et de dignité devant Dieu».

Encore une fois, le cas n'est pas jugé, et nous n'irons pas plus loin dans la spéculation. Après tout, la possibilité que Frère Tariq soit victime de dénonciations calomnieuses voire d'un «complot sioniste» n'est pas à exclure tout à fait.

Sans enfreindre sa présomption d'innocence, on pourrait tout de même lui poser cette simple question à la fois théologique et pratique: sur les 72 vierges qui constituent la récompense des bienheureux dans l'au-delà, combien sont consentantes? Un bon théologien devrait pouvoir répondre sans peine.

## NOTE

1. «ESCOBAR, subst. masc. — Personnage hypocrite, sachant utiliser d'adroits subterfuges pour arriver à ses fins ou les justifier.» Cf. Antipresse 103.

■ ISLAM, UNIVERSITÉ, SUISSE, MÉDIAS, MANIPULATION

URL: <https://antipresse.net/la-mauvaise-chute-de-tariq-al-capone-2/>

.....

## À l'Uni de Genève, on ne badine pas avec le harcèlement...

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 105 | 03/12/2017

**M**AIS ON PEUT PRENDRE DES LIBERTÉS AVEC LE FRANÇAIS.

La semaine dernière, les étudiants de l'Université de Genève ont eu droit à une brusque irruption de cerveau lavage dans leur temple protégé de la Raison et du Savoir. De quoi s'agit-il? De la campagne #UniUnie contre le harcèlement qui comme son nom l'indique vise à semer la discorde et la suspicion. Elle le fait dans un français exquis et subtil, digne des lieux augustes qu'elle investit et de la population hautement instruite qu'elle interpelle:

«Une femme prof on lui parle de ses enfants. Un homme prof on lui parle de ses projets.»

«Et si au lieu de commenter mes jambes ma robe mon décolleté ma démarche vous commentiez ma recherche?»

Sur le sol, çà et là, de grands autocollants ronds et dramatiques marquent des scènes de crimes:

«Ici le sexisme a fait une victime.»

«Ici, une femme a pris la défense d'un homme.»

Les photos de la campagne nous ont été transmises dès le premier jour par une étudiante, ni bégueule ni fondamentaliste, mais légèrement incommodée par le caractère insistant et pathétique de cette communication. Une suggestion ressemblant à un début de plaisanterie accompagnait les images:

«Et le rond ICI, UNE FEMME EN A EU ASSEZ DES FÉMINISTES, il est où?»

Bien qu'elle appartienne au sexe victimisé, nous avons mis en garde cette jeune personne contre tout «déravage» du côté de l'humour. L'une des affiches, en effet, la menaçait sans fard de suites pénales:

«Je suis incapable de supporter une petite blague misogyne. Mon avocat non plus.»

Les féministes de l'Uni Genève manient le français aussi bien que l'humour. Leur avocat non plus.

PS On remarquera tout de même que, lorsque les affaires deviennent sérieuses, nos féministes déclinent l'avocat.e strictement au masculin...

PS 2 Le magazine *Vigousse* nous annonce en exclusivité que la même université a préparé un nouveau *hashtag* encore plus redoutable: #NousNeSommesPlusDesEnfants, une campagne contre l'infantilisation des étudiants. Les slogans sont tout aussi percutants! C'est qu'on est des grands, maintenant. Na!

■ UNIVERSITÉ, FÉMINISME, LAVAGE DE CERVEAU, POLITIQUEMENT CORRECT, SUISSE  
URL: <https://antipresse.net/a-luni-de-geneve-on-ne-badine-pas-avec-le-harcelement/>

.....

## Rien à signaler

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 107 | 17/12/2017

**L**E PUBLIC EST-IL DEVENU LA BELLE AU BOIS DORMANT, ATTENDANT LE BAISER DU RÉVEIL AU MILIEU D'UN CHÂTEAU ENDORMI? SI TEL EST LE CAS, LE PRINCE CHARMANT QUI LA TIRERA DE SON SOMMEIL NE SEMBLE PAS DEVOIR VENIR DES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN.

Au cours de l'automne qui s'achève, les autorités suisses — pour ne prendre qu'elles — ont notamment envisagé

- DE PROCLAMER LA LIBÉRALISATION TOTALE DE L'AGRICULTURE;
- D'INVESTIR 8 MILLIARDS DANS DE NOUVEAUX AVIONS DE COMBAT;
- DE CONSIDÉRER LE GLYPHOSATE COMME UN PRODUIT ANODIN ET DONC DE MULTIPLIER PAR UN FACTEUR 1200 LES TAUX DE GLYPHOSATE AUTORISÉS DANS LES EAUX.

Et cætera.

Face à ces projets d'une portée considérable sur la bourse, la santé, le paysage et la souveraineté des Helvètes, quelle a été la réaction de leurs médias? La même, à peu de chose près, que celle d'un sismographe qui enregistre une secousse de magnitude exceptionnelle. Est-il là pour la commenter? Non. Pour alerter la population? Encore moins.

La placidité des médias suisses de grand chemin est d'autant plus remarquable que, dans le cas des avions de combat à 8 milliards, le ministre en charge de justifier cette dépense somptuaire ruineuse a été pris en flagrant délit d'affabulation. Même le parti souverainiste n'a pas jugé utile de contester qu'on veuille s'arrimer à l'OTAN par des achats d'armes si piteusement justifiés. Oups! Il est vrai que le ministre en charge en est membre...

On pourrait étendre l'observation à l'actualité internationale récente. Révélations sur l'identité des snipers de Maïdan par une enquête italienne; *coming out* d'un responsable de la DCA ukrainienne sur la destruction de l'avion malais; ou, tout fraîchement, abolition de la neutralité du net par une obscure commission étasunienne. Autant de sujets «brûlants» qui devraient être du pain béni pour des médias en perte de lectorat et de légitimité. Curieusement, ils n'en font rien. On se demande pourquoi. C'est sans doute l'approche des fêtes. Il ne faut pas alarmer les consommateurs, ils risqueraient d'acheter moins.

- SUISSE, MÉDIAS, JOURNALISME, MONDIALISATION, DÉMOCRATIE

URL: <https://antipresse.net/rien-a-signaler/>

.....

## La Suisse a-t-elle encore besoin d'un service public?

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 112 | 21/01/2018

**A**VEC LE VOTE SUR L'INITIATIVE «NO BILLAG», LE PEUPLE SUISSE SE PRÉPARE À DIRE OUI OU NON AU MAINTIEN DE MÉDIAS DE SERVICE PUBLIC. MAIS EST-IL POSSIBLE DE RÉPONDRE À LA QUESTION TELLE QU'ELLE EST POSÉE? ET QUE NOUS DIT CE CHOIX IMPOSSIBLE SUR L'ÉTAT DE LA COMMUNAUTÉ HELVÉTIQUE?

Grâce à leur démocratie directe, les Suisses peuvent décider de tout. Y

compris de leur propre disparition, si le cœur leur en dit. Ainsi sont-ils invités à se prononcer, le 4 mars prochain, sur la fermeture ou le maintien de Billag, une filiale de leur opérateur national de téléphonie, Swisscom.

En l'occurrence, Billag n'est qu'un rouage administratif, mais qui sert à récolter la redevance radio-TV universelle et obligatoire. L'initiative «No Billag» vise donc *de facto* à supprimer les médias de service public financés par les citoyens (dont une petite part de redevance est aussi redistribuée à certains médias privés). Lancée par des milieux ultralibéraux, elle est aujourd'hui surtout soutenue par des figures de l'UDC, le parti national et souverainiste. Ce qui n'est pas un petit paradoxe.

Le choix posé est donc fatidique. C'est tout ou rien. Soit on abolit le service public et l'on soumet l'ensemble du paysage audiovisuel à la loi du profit. Soit on continue comme avant, avec une SSR (Société suisse de radiodiffusion) mastodontique, coûteuse, dépassée, incompétente et inefficace, comme le clament les ultralibéraux (et comme beaucoup le constatent). Et foncièrement partielle par-dessus le marché, comme le dénonce sans relâche tout ce que la Suisse compte de conservateurs et de souverainistes.

Contrairement à une pratique coutumière, le Conseil fédéral n'a pas estimé utile d'opposer à cette initiative simpliste un contre-projet. Signe que la SSR telle que décrite lui convient et qu'il compte sur la cruauté du choix pour décourager les Helvètes, qui passent pour un peuple mesuré.

Dans le même esprit, le parlement a rejeté une proposition de compromis de l'UDC, tenant essentiellement en des concessions financières: réduction de la redevance à 200 francs annuels (contre 450) et exemption de la taxe pour les entreprises, dans la mesure où les particuliers sont déjà tous astreints à payer. Unique (et mesquin) geste de conciliation du gouvernement, la réduction promise de la fameuse redevance à 365 francs (un franc par jour). Comme d'habitude, on espère que le marchandage sur les coûts permettra d'éviter les questions de fond.

#### UN MARCHÉ COMME UN AUTRE?

Le gouvernement avait adopté la même stratégie du dédain lors du vote improbable sur l'interdiction des minarets en 2009. Et le coup de semonce des citoyens s'est transformé en ratonnade. Va-t-on vers une issue semblable le 4 mars prochain? Nous n'en savons rien. Ce qui importe, ce sont les questions de fond que posent à la fois l'initiative et la (non-) réaction des élites interpellées.

Lors du lancement de l'initiative, nous avions offert une tribune au plus communicatif de ses défenseurs, Philippe Nantermod (PLR), par ailleurs coqueluche des médias suisses romands. Depuis lors, le jeune avocat et parlementaire semble avoir refréné quelque peu son élan (peut-être craint-il l'*après-4-mars* en termes de temps d'antenne?). A l'époque, son argumenta-

tion reposait sur deux piliers: a) *l'anachronisme* du système des médias d'État et de leur structure de financement; b) *l'iniquité* d'une redevance imposée à tous, y compris ceux qui ne «*consomment*» jamais de radio-TV:

«La technologie a changé, et avec elle, l'offre télévisuelle a autant explosé qu'elle s'est transformée. Les films se regardent à la demande, les événements sportifs s'achètent à la carte. Les téléspectateurs zappent. Évidemment, une telle évolution ne peut que nourrir la discussion sur l'opportunité d'un financement aussi anachronique que celui que nous connaissons aujourd'hui des médias publics.

Est-il encore acceptable que ceux qui regardent cinq minutes de programme SSR par mois paient le même montant que ceux qui passent deux heures devant la RTS chaque jour? Clairement, non. Il n'y a aucune raison, alors que l'on est capable de savoir exactement ce que chacun consomme, que les uns paient pour les autres.»

Il serait tentant de le suivre: pourquoi ne pas étendre à tous les domaines un service à la carte et donc un rapport commercial «ajusté» entre un «prestataire» et un «client»? Sauf qu'on n'est pas ici dans un rapport commercial et que le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. Libérer les moutons enchaînés? A la bonne heure! L'ultralibéralisme tient tout entier dans cette formule de Clemenceau: «un loup libre dans une bergerie libre». Et pour leur offrir quoi? Un supermarché du divertissement permettant à tout un chacun de se claquemurer dans sa bulle médiatique, parachevant ainsi l'atomisation de la société. Papa ne regarde que *History Channel* et ses gigantesques complots archéologiques. Fiston se cantonne au sport. Fille s'enfile des heures de séries gothiques. Maman, elle, n'a pas le temps d'ouvrir la télé. De quoi vont-ils bien pouvoir causer?

Que leur en restera-t-il? Que nous resterait-il, à nous qui avons grandi dans les années 70-80, si nos émissions fétiches avaient été lardées de *commercials* et suspendues au couperet de l'audimat? Pour ma part, j'ai appris l'italien en regardant les dessins animés de la *Scaccia pensieri* sur la télé tessinoise, chaque samedi à 19h15. Des années durant. Sans pubs. Impensable aujourd'hui! Tout comme est impensable l'impact des grandes émissions culturelles et de débat sur notre formation commune. *Oiseaux de Nuit. Apostrophes. Table ouverte. Droit de réponse*. On y repense et l'on pleure, comme quand vous revient le goût des sablés de grand-maman.

#### QUEL SERVICE POUR QUELLE COMMUNAUTÉ?

Les services d'État reposent sur l'idée qu'une communauté a quelques valeurs et intérêts en commun et que ses membres acceptent de financer des services dont ils ne sont pas les bénéficiaires directs. Sinon, pourquoi les personnes sans enfants accepteraient-elles de payer pour l'école et les citoyens sans voiture pour l'entretien des routes?

Si la Suisse est une communauté nationale, la préservation de son service public n'est pas négociable et l'affaire est réglée. Mais, justement, il y a le *si*. Dans ce pays, au tournant du siècle, les institutions *officielles* se sont empressées de financer des *happenings*, des *events* et des expos sur le thème chic de «la Suisse n'existe pas». Dans ce pays — les sondages le confirment — l'identité première est cantonale. Puis linguistique. Nationale? C'est une abstraction. Pour communiquer avec ses camarades pioupiou dans l'armée suisse, il est devenu plus utile de connaître l'anglais ou le serbo-croate que les autres langues nationales.

Comment les Suisses peuvent-ils encore accorder foi à leur communauté lorsqu'ils ont vu une poignée de naufrageurs dépecer en toute impunité le fleuron de leur industrie — Swissair, la meilleure compagnie aérienne au monde — pour l'offrir en pièces détachées aux Allemands? Lorsqu'ils ont vu l'argent du contribuable repêcher la flibuste bancaire multinationale appelée UBS sans autre «merci» que la mutualisation de ses pertes? Lorsqu'ils ont vu les employés de ladite banque, dont le seul crime était d'avoir fait leur travail, offerts en pâture par leur propre gouvernement à la vindicte d'une puissance étrangère? Car il y a le même rapport entre une grande banque «suisse» et les intérêts de ce peuple qu'entre une doudoune Victorinox de 2017 et un canif pour soldats de 1891.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

## LA VOIX DE SON MAÎTRE

Dans la Suisse qui entre aujourd'hui en débat sur son service public, il reste autant de souveraineté populaire qu'il y a d'orange dans un Orangina. Si les apparences sont sauvées, les lobbies règnent sans opposition notable. Le service public a-t-il été un contrepoids à cette transformation d'un État en société anonyme? Non. Comme d'autres institutions, il a peu à peu oublié qui le mandatait et le finançait. N'étant que le relais du pouvoir en place, on ne peut reprocher au chien de singer le maître.

Dans les faits, il y a belle lurette que les élites dirigeantes de ce pays comme d'ailleurs ont troqué les loyautés verticales contre les loyautés horizontales. Vous ne rendez plus de comptes à la «base» qui vous a porté là où vous êtes et qui vous entretient: vous rendez des comptes aux membres de la même caste administrative, culturelle et financière qui règne uniformément sur l'ensemble des pays avancés.

La rhétorique gauchiste qui anime la majorité des médias, surtout dans le service public, n'a jamais dérangé cette caste-là, bien au contraire. Elle dresse entre les yeux du populo et la réalité froide du pouvoir qui le gouverne le rideau de brume des utopies, du sentiment humanitaire et du *wishful thinking*.

Pendant ce temps, les affaires sérieuses se poursuivent dans une discrétion propice.

On peut tout de même saluer, ceci dit, les interrogations franches que posent à l'occasion les médias d'État à la caste administrative et politique, notamment en matière de lobbying. Les grands médias privés ne sont pas toujours aussi curieux. Mais ces interrogations s'arrêtent sur le seuil de la malséance, un seuil aussi solide et aussi transparent qu'une vitre pare-balles.

#### «NI-NI», LA SEULE VOIE DIGNE

Depuis le début de l'année, les partisans du service public ont lancé une offensive tous azimuts contre «No Billag». L'ensemble des médias, ou peu s'en faut, y participent. Y prennent part même, malgré les proscriptions de leur hiérarchie, les employés dudit service. «*Plus ils parlent, et plus ils montent le peuple contre eux*», me confie un ex-journaliste de la SSR. «*En somme, ils mènent les deux campagnes à la fois.*»

De fait, l'absence d'inventivité et de recul sur soi dans le camp «Pro-Billag» répond au simplisme utilitaire et bas de plafond du camp adverse. On campe sur ses positions discréditées avec une inconscience de fin de règne.

Il serait utile de réécouter, à ce propos, la leçon de conduite méprisante adressée au «petit peuple» fermé et xénophobe par le grand mandarin Roger de Weck, lors de la table ronde sur les Médias organisée au Collège de St-Maurice en novembre dernier (Cf. Antipresse 103 du 19.11.2017). A quelques mois d'un vote crucial, l'ancien directeur de la SSR revendiquait sans gêne une mission d'éducation et de formatage des esprits. De respect des opinions adverses ou d'impartialité, il ne fut même pas question. Le discours de M. de Weck était le meilleur argumentaire *politique* pour voter «No Billag» que j'aie entendu à ce jour.

Ce n'est toujours pas une raison pour jeter le bébé avec l'eau du bain!

Car, du côté des gens normaux, apolitiques et désintéressés, on entend une variété d'opinions motivées et toutes perplexes, qui se résument à ce dilemme: «Nous voulons conserver un service public, mais pas celui-là!» Ce point de vue nuancé, le seul constructif, ne se reconnaît aujourd'hui ni dans le OUI, ni dans le NON. Il serait temps que cette majorité silencieuse qui dit *Ni-ni* prenne la parole. Que, par exemple, elle conditionne son soutien au service public par une mise en demeure. Laquelle ne saurait, selon moi, éluder les points suivants:

- L'INTERDICTION, DANS DES MÉDIAS FINANCÉS PAR LE CONTRIBUABLE, DE TOUT RECOURS À LA PUBLICITÉ. EN PLUS D'UNE POLLUTION AUDIOVISUELLE, CELLE-CI CONSTITUE UNE CONCURRENCE DIRECTE À L'ÉGARD DES MÉDIAS PRIVÉS.
- LA RÉINTRODUCTION DE VÉRITABLES PROGRAMMES CULTURELS À LA TÉLÉVISION, À LA PLACE DES EXPÉRIMENTATIONS MARGINALES ET DES PAPOTAGES PÉTASSIERS QUI N'INTÉRESSENT PERSONNE À L'EXCEPTION DE QUELQUES PETITS COPAINS.

- LA GARANTIE D'UNE ÉQUITÉ DE TRAITEMENT DE TOUTES LES OPTIONS POLITIQUES SIGNIFICATIVES DANS LE PAYS, EN PARTICULIER DANS L'ORGANISATION ET LA CONDUITE DES DÉBATS.
- L'INTRODUCTION DE PROGRAMMES PANHELVÉTIQUES POUR COMBATTRE LE FOSSÉ CULTUREL ET LINGUISTIQUE DU RÖSTIGRABEN. LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE ONT BIEN SU CRÉER ARTE ENSEMBLE.
- L'ABOLITION DE LA DOUBLE TAXATION PARTICULIERS-ENTREPRISES. ON N'A JAMAIS VU UNE SOCIÉTÉ ANONYME REGARDER LA TÉLÉVISION!

Je demande la Lune? Si tel est le cas, alors nous avons la mesure précise de la distance qui sépare la SSR actuelle d'un service public digne de ce nom.

Si le *Ni-ni* ne trouve pas sa voix ni sa voie, si les positions actuelles restent inchangées entre la morgue et la bêtise jusqu'au 4 mars, cette grande consultation populaire ne fera qu'entériner la vraie guerre des classes du XXIe siècle: la guerre entre ceux qui détiennent la parole publique et ceux qui la subissent.

- SUISSE, TÉLÉVISION, MÉDIAS, POLITIQUE, JOURNALISME

URL: <https://antipresse.net/la-suisse-a-t-elle-encore-besoin-dun-service-public/>

.....

## Le fleuve Amazon

ANGLE MORT PAR FERNAND LE PIC. AP 113 | 28/01/2018

**L**ORSQU'IL CRÉA SA PREMIÈRE LIBRAIRIE EN LIGNE EN 1994, JEFF BEZOS CARESSAIT SANS DOUTE DÉJÀ LE RÊVE FOU DE FONDER UN IMMENSE GROUPE QUI CHARRIERAIT LE PLUS GRAND FLUX DE COLIS DU MONDE. ET CE FUT RAPIDEMENT FAIT. L'ÉNORME DÉBIT DU FLEUVE AMAZONE L'A, COMME ON SAIT, INSPIRÉ DANS LE CHOIX FINAL DE SON ENSEIGNE.

Près d'un quart de siècle plus tard, Amazon est le numéro 1 de l'e-commerce mondial, dont 44% de parts de marché aux Etats-Unis. En 2017, le groupe de Seattle aura réalisé un chiffre d'affaires avoisinant les 170 milliards de dollars. Fort de ses 400 millions de clients dans le monde, servis par son demi-million d'employés, répartis dans plus de 170 dépôts et centres de tri (*Fulfillment centers*) sur quatre continents, c'est plus de 600 millions de colis qu'il expédie chaque année, notamment grâce à sa propre flotte de 32 Boeing 767.

Il n'aura fallu que vingt ans à Amazon pour dépasser le seuil des 100 milliards de dollars de chiffre d'affaires. Un record historique.

### L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE

En 2017, Jeff Bezos est aussi devenu l'homme le plus riche de la planète avec une fortune estimée par Forbes à 100 milliards de dollars. Parmi les recettes de son succès, il en est une qui figure déjà dans les manuels de management.



Elle consiste à viser le contrôle sur 100% de la chaîne de valeur du e-commerce. Lorsqu'un maillon de cette chaîne est absolument nécessaire et qu'aucun industriel n'a encore développé de solution, la règle sera qu'Amazon comble lui-même le vide. C'est le cas notamment du *Cloud*. Amazon a développé son propre système d'information sous l'enseigne **Amazon Web Services (AWS)** et déployé ses propres *data centers*. Tant et si bien qu'il en a fait une offre de service qui héberge des grands du net comme Netflix ou DropBox, quand ce n'est pas le gouvernement américain.

C'était en 2010. **Vivek Kundra**, américain originaire de New Delhi, était alors le premier responsable fédéral des systèmes d'informations dans l'administration Obama. Il fit l'annonce d'un vaste plan de refonte de l'informatique fédérale destiné à faire des économies draconiennes. C'est Amazon qui remporta l'appel d'offres. Cette même année 2010, Bezos se plia d'ailleurs très volontiers aux injonctions du *Deep state* lui intimant d'éjecter les sites WikiLeaks de Julien Assange qu'il hébergeait jusque-là. Motif ? La mise en ligne des collectes d'infos de Bradley Manning.

Notons au passage que, curieusement, la banque postale suisse Postfinance ferma également les comptes que Julien Assange avait ouverts chez elle. On s'est toujours demandé pourquoi.

#### UN FLEUVE SUR UN NUAGE (CLOUD)

Quoi qu'il en soit, pour Jeff Bezos, ce sera le début de l'aventure **Amazon GovCloud** actuellement au service de plus de 800 organismes fédéraux et locaux, avec parmi eux des poids lourds comme le Département d'Etat, la Navy ou encore l'US Air Force. Il est vrai que Bezos avait ses entrées au sein de l'Armée. Son grand père maternel, **Lawrence Preston Gise**, avait travaillé pour la DARPA (Defense Advanced Research Projects Agency), avant de devenir le directeur régional de la Commission américaine de l'énergie atomique (AEC) à Albuquerque. Son vrai grand-père paternel travaillait aussi dans le nucléaire à Albuquerque, pour le centre d'essais de Sandia (qui deviendra les Sandia National Laboratories), installé en plein cœur de la base de Kirkland, dépendant de l'US Air Force. « Vrai grand-père », car comme on le sait, Bezos est le nom du beau-père de Jeff, qui l'adopta très jeune. Pour la petite histoire, Jeff est né **Jeffrey Preston Jorgensen**, lorsque sa mère avait à peine 17 ans. Elle a vite divorcé du père de Jeff, Ted Jorgensen. Ce dernier termina sa vie comme il l'avait commencé : dans la pauvreté, survivant de l'usage et de la réparation de vélos, sans savoir que son fils était devenu un célèbre hecto-millionnaire sous un autre nom que le sien.

Bezos étendra sa collaboration avec la DARPA lorsqu'elle lui commandera, en commun avec Virgin Galactic de Sir **Richard Branson**, un projet de drone hypersonique servant de lanceur spatial réutilisable. Ce projet en cours est connu sous le nom de **Blue Origin**. A n'en pas douter, le savoir-faire qui s'y

développe en matière de drones ne sera pas perdu pour le convoyage de colis. Bezos collabore également avec la communauté du renseignement à qui il fournit le Cloud baptisé « Secret Region », dont le budget de développement a été de 600 millions de dollars depuis 2013. Cette solution est offerte aux dix-sept agences de renseignement des Etats-Unis, dont la CIA et la NSA.

On imagine sans peine le niveau de compétence requis par l'unité Amazon Web Service (AWS) pour remporter une telle commande. Pas étonnant qu'AWS soit considérée aujourd'hui par les analystes financiers comme la « vache à lait » du groupe Amazon. Son chiffre d'affaires annuel est actuellement d'environ 14 milliards de dollars pour plus de 3,5 milliards de résultat opérationnel. Avec une croissance annuelle à deux chiffres, AWS tire les résultats du groupe vers le haut. C'est également le cas de l'offre **Prime**, un service destiné aux acheteurs aisés qui leur garantit une livraison gratuite et sous 24 heures partout où cette offre est proposée dans le monde. Elle leur donne également accès à une foultitude d'autres services, tels que des contenus multimédias gratuits, ou plutôt inclus dans un forfait annuel d'environ 50\$.

#### A LA CONQUÊTE DE LA SUISSE

C'est dans ce contexte de puissance globale avérée et choyée par le *Deep state* américain que l'on apprend l'arrivée d'AWS et de l'offre Prime en Suisse. Une cible alléchante par son pouvoir d'achat.

S'agissant de Prime, certains s'en émeuvent à juste titre. Ils savent qu'une facilité d'accès d'Amazon au marché suisse sera très dommageable au commerce de détail. La cible apparaît clairement comme étant la grande distribution (COOP, Migros, Manor). Dans un premier temps sur toutes les gammes de produits « non food ». Dans un second temps, une fois qu'Amazon aura mis un pied en Suisse, probablement aussi dans l'alimentaire.

Le marché suisse était encore un peu protégé jusqu'à ce jour par les formalités de douanes complexes et chères que la non-appartenance à l'Union Européenne permet encore d'imposer. Mais **Postlogistics AG**, la filiale distribution de La Poste, a passé un accord non publié avec Amazon, dont on sait en tout cas qu'il aura pour effet de lever cet obstacle. La cible apparaît clairement comme étant la grande distribution (COOP, Migros, Manor).

Compte tenu des engagements stratégiques de la directrice générale de la Poste, madame **Susanne Ruoff**, qui a passé 20 ans chez IBM, et qui aimerait nous faire croire que La Poste pourrait concurrencer de front les GAFAs ; compte tenu également de l'engouement du DG de Postlogistics, le Dr. **Dieter Baumbauer**, pour la mise en œuvre accélérée de cette stratégie, on peut se demander si on ne se dirige pas, tout simplement, vers une privatisation de la Poste, à haute valeur ajoutée en investissements dans des solutions d'e-commerce tout au bénéfice d'Amazon. Certains maillages très discrets d'AWS en Suisse méritent qu'on se pose la question.

Les services d’AWS sont disponibles en Suisse depuis 2015. Des grands comptes helvétiques sont déjà engrangés, dont Novartis, IATA, et même la Confédération. La filialisation d’AWS a été enregistrée dès 2015 à l’enseigne d’**Amazon Web Services Switzerland GmbH** (AWS Suisse). Il existe également une seconde filiale d’Amazon, enregistrée pour sa part en 2017, à l’enseigne d’**Amazon Data Services Switzerland GmbH** (ADS Suisse).

En 2015, la presse alémanique annonçait que La Poste comptait parmi les clients d’AWS. Aujourd’hui, on ne retrouve plus cette information et La Poste semble utiliser le Cloud concurrent de Microsoft. Mais à y regarder de plus près, on se rend compte qu’un projet phare de Madame Ruoff y a bien eu recours. Il s’agit de la solution **Twint** de paiement par téléphone mobile, qui fut entièrement développée et commercialisée par Postfinance, ancien établissement public transformé en société anonyme en 2013. Postfinance attira ensuite à elles d’autres banques, mais AWS reste aujourd’hui la solution Cloud de Twint. Jusque là, il n’y a évidemment rien à redire.

#### DÉBATS D’INITIÉS

En revanche, du côté des deux filiales suisses d’Amazon (AWS et ADS), dont au moins l’une traite directement avec un avatar de La Poste, il existe un point commun troublant, en la personne de leur gérant, monsieur **Urs (Yves) Bruggisser**. Dans le civil, M. Bruggisser — le fils de Philippe Bruggisser, fossoyeur historique de Swissair — est surtout banquier : directeur au sein de la banque Pictet en charge de la clientèle du Moyen-Orient. Il est donc aux premières loges pour appréhender la stratégie suisse d’Amazon, qu’il a pour mission, au moins sur le papier, de mener à bien. On imagine qu’il doit suivre de près l’intégration de cette stratégie dans le proche voisinage, puisqu’au moins l’Allemagne est partie prenante via son CEO Ralf Kleber, sans parler du Luxembourg qui abrite le siège européen d’AWS. Une structure qui ne plait d’ailleurs pas trop à Margrethe Vestager, la Commissaire européenne à la concurrence pour des raisons de fiscalité un peu trop optimisée à son goût.

Mais la vraie question est plus ouverte. M. Bruggisser connaît bien les pratiques d’Amazon et tous ses développements helvétiques qui se sont accélérés en 2017: on peut se demander en quoi ces connaissances ont pu influencer les investissements de son employeur, la banque Pictet. Celle-ci vient en effet d’augmenter sa participation de plus de 24% dans le capital d’Amazon, selon le dépôt réglementaire 2017Q3 auprès de la SEC. Aurait-elle l’idée que les accords passés avec La Poste seront très rapidement profitables à Amazon ?

■ ÉCONOMIE, GLOBALISATION, INTERNET, SUISSE, CORRUPTION

URL: <https://antipresse.net/le-fleuve-amazon/>

• • • • •

## M. Krankenkassis s'achète une e-virginité

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 113 | 28/01/2018

**A**VANT SON ENTRÉE AU COLLÈGE GOUVERNEMENTAL SUISSE, NOUS CROYIONS QUE LE DR IGNAZIO CASSIS ÉTAIT UN AGENT D'INFLUENCE AU SERVICE DES ASSURANCES AINSI QU'UN EUROSCEPTIQUE TEMPÉRÉ. MAIS NOTRE MÉMOIRE NOUS JOUE DES TOURS.

C'est que le CV ci-dessus lui est rapidement apparu quelque peu encombrant. C'est pourquoi le conseiller fédéral tessinois, avec l'aide des services informatiques à sa disposition, a entrepris de «nettoyer» sa biographie sur le web. Et il le fait dans les deux directions: à la fois vers le haut et vers le bas.

Vis-à-vis de son nouvel entourage supranational, il efface par exemple ses bonnes blagues sur Twitter à propos du Brexit et de la désaffection de l'UE.

Vis-à-vis de l'opinion suisse, il a entrepris d'abolir son passé d'éminent lobbyiste qui lui avait valu le sobriquet de «Krankenkassis» (de l'allemand *Krankenkasse*, assurance maladie). Le seul lobby révélé par les médias et les moteurs de recherche en lien avec le Dr Cassis est celui des armes (ProTell), auquel il avait adhéré de manière éphémère et peu active. En revanche, ses liens beaucoup plus serrés avec les pouvoirs de la santé et de l'assurance sont soigneusement effacés.

Avec une bonne équipe de communicants et la panoplie actuelle des moyens technologiques, les gouvernants ont donc le moyen de changer de peau (ou de veste) sitôt que l'«avatar» qui leur a servi à se faire élire leur devient inutile.

■ BIG BROTHER, SUISSE, LOBBIES, INTERNET, CORRUPTION

URL: <https://antipresse.net/m-krankenkassis-sachete-une-e-virginite/>

.....

## Le libre-échange et ses impasses

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 114 | 04/02/2018

**E**N DÉCEMBRE 2016, LE MINISTÈRE SUISSE DE L'ÉCONOMIE A PUBLIÉ UN RAPPORT «SUR LES RISQUES AUXQUELS EST EXPOSÉ L'APPROVISIONNEMENT DU PAYS». UN AN PLUS TARD, LE BIMENSUEL *LA NATION* EST REVENU SUR CE TEXTE POUR EN PRÉSENTER UNE ANALYSE CRITIQUE [1].

Cet article est très intéressant. D'après l'auteur, le rapport en question brosse un tableau plutôt sombre de la situation. L'article de *La Nation* s'intitule

d'ailleurs: «Un approvisionnement fragile». L'auteur analyse dans le détail les raisons de cette fragilité. Certaines tiennent au fait que le pays est aujourd'hui très dépendant de ses importations dans tous les domaines, d'autres au fait que rien ne fonctionne aujourd'hui en Suisse sans électricité, en sorte qu'une éventuelle crise d'approvisionnement dans ce domaine porterait en elle le risque d'une paralysie générale. Car les pompes à essence elles-mêmes fonctionnent avec du courant électrique! Les pompes à eau aussi, est-il rappelé dans l'article.

L'article insiste également sur l'extrême vulnérabilité du pays en matière numérique: «*Les chaînes de transport maintenant très fragmentées font désormais appel à d'innombrables acteurs dont les activités sont coordonnées et tracées par des logiciels de gestion et de communication complexes et étendus.*» C'est se mettre à la merci d'une éventuelle défaillance («bug») informatique, pour ne rien dire d'une éventuelle cyberattaque.

Toujours selon l'article, «*des stocks de céréales, huiles, sucre, café et fertilisants ont été constitués et permettent de couvrir deux à quatre mois de besoins.*». Si l'on retient ce dernier chiffre, l'autonomie alimentaire du pays serait donc au maximum de quatre mois. C'est à la fois beaucoup et peu. Beaucoup si l'on compare ce chiffre à celui, par exemple, de la France. Ainsi, en 2010, dans un documentaire intitulé Solutions locales pour un désordre global, la cinéaste Coline Serreau avait révélé que l'autonomie alimentaire de la France n'était que de *vingt jours*. A Paris, ce laps de temps était plus court encore: *quatre jours*. Quatre mois, c'est évidemment plus que quatre jours. Mais on peut aussi considérer que quatre mois, c'est très peu. Quatre mois, c'est vite passé. On a peut-être à manger pendant quatre mois. Et après?

C'est ici que les réflexions d'auteurs se rattachant peu ou prou à la mouvance «survivaliste» trouvent leur utilité. A un moment donné, chacun en vient à se rendre compte qu'il ne peut plus compter sur l'État pour assurer sa propre subsistance (pour ne rien dire de sa propre protection). Partant, il lui faut se prendre lui-même en charge. L'exigence d'autonomie est ici transférée du plan étatique au plan individuel. Les auteurs survivalistes donnent un certain nombre de conseils en ce domaine [2]. Il est utile, par exemple, d'avoir son potager à soi pour y cultiver ses propres légumes. Peut-être aussi quelques poules. Une chèvre. Etc. C'est le tout début, le commencement du commencement. Mais à ce niveau-là déjà il faut éviter quelques erreurs. On a intérêt par exemple à ne pas installer son potager trop près des villes. En cas de pénurie alimentaire, les campagnes périurbaines seraient en effet très vite pillées et razziaées (c'est ce que rappelle Coline Serreau dans son film). Mieux vaut donc choisir une région relativement éloignée des villes. En France, c'est chose relativement facile (Massif central, Cévennes). En Suisse, peut-être moins.

Pourquoi parler de ces choses? D'abord parce que quand, pour une fois, un document officiel nous fait toucher la réalité, au lieu, comme c'est le plus

souvent le cas, de l'occulter ou de l'enjoliver, cela mérite un coup de chapeau. C'est suffisamment rare pour qu'on le signale. Pour une fois, l'État dit la réalité. Cela étant, il faut aussitôt ajouter ce qui suit.

C'est vrai que pour une fois l'État dit la réalité. Mais ce qu'on constate aussi (et l'article de la *Nation*, dans sa conclusion, ne manque pas de le relever), c'est qu'il n'en tire *aucune conséquence pratique*. Le rapport constate par exemple que le pays est largement dépendant de l'étranger pour ses approvisionnements en énergie et en produits de première nécessité. Il souligne aussi les risques que cela comporte. On s'attendrait, à partir de là, à ce qu'il formule quelques recommandations: moins de dépendance à l'égard de l'Europe, par exemple. Ou encore une meilleure prise en compte de l'impératif d'autoproduction alimentaire. Cette attente est malheureusement déçue. On est bien obligé au contraire de constater que l'actuel gouvernement (à l'instar de l'UE, qu'il imite en tout), se montre plus intransigeant que jamais dans sa défense du libre-échange. Il dérégularise à tour de bras, en est même venu récemment à afficher son intention de vendre les barrages alpins. C'est un trait schizophrénique. D'un côté le gouvernement publie un rapport en lequel il met en garde contre les risques découlant d'une trop grande dépendance à l'égard de l'étranger, de l'autre il prend des décisions qui toutes contribuent à accroître encore la dépendance en question.

Beaucoup de gens, en fait, sont comme ça. Ils sont complètement lucides sur ce qui se passe (en particulier sur ce qui leur arrive), et néanmoins se comportent comme s'ils ne l'étaient pas. C'est très bizarre comme attitude. Encore une fois, le gouvernement suisse admet les risques auxquels nous expose le libre-échange. Il admet qu'il y a là un problème. Il dit la réalité. Et néanmoins il se comporte comme s'il ne l'avait pas dite. Comme si la réalité n'était pas celle qu'il avait dite. Allez comprendre [3].

~~~~~  
NOTES

1. Cédric Cossy, «Un approvisionnement fragile», *La Nation* (Lausanne), 19 janvier 2018.
2. Cf. par ex. Piero San Giorgio, *Survivre à l'effondrement économique, Manuel pratique, Le Retour aux Sources*, 2011.
3. Dans son dernier livre (*Où en sommes-nous? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017), Emmanuel Todd s'en prend aux «économistes qui signent des pétitions pour affirmer les bienfaits du libre-échange», alors même que les populations n'ont dans leur ensemble qu'à se plaindre du libre-échange. Il les traite de «*criminels, passibles de poursuites en justice*» (p. 335). Le cas de figure ici envisagé est différent. On a affaire à des gens qui disent certaines choses (ils ne mentent pas, ils disent la vérité), mais par ailleurs agissent comme s'ils ne les avaient pas dites.

■ SUISSE, SURVIVALISME, CRISE ÉCONOMIQUE, ÉCONOMIE, GUERRE

URL: <https://antipresse.net/le-libre-echange-et-ses-impasses/>

.....

## La guerre pour la drogue

ANGLE MORT PAR FERNAND LE PIC. AP 115 | 11/02/2018

« IL N'Y A AUCUNE RAISON DE PUNIR LES GENS QUI CONSOMMENT [DE LA DROGUE], S'ILS NE NUISENT PAS AUX AUTRES. » C'EST CE QUE DÉCLARAIT RUTH DREIFUSS, ANCIENNE PRÉSIDENTE DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE (1999), AU « CARREFOUR DES IDÉES », ORGANISÉ PAR AVENIR SUISSE, À GENÈVE, EN 2016. CE COMBAT POUR LA LÉGALISATION DES DROGUES EST LOIN D'ÊTRE PERSONNEL. IL S'INSCRIT MÊME DANS UN PROJET ÉTONNAMMENT ÉLABORÉ DONT MME DREYFUS N'EST QU'UN ÉMINENT RELAIS.

Ruth Dreifuss est, comme on le sait, la porte-parole en chef de **George Soros** en cette matière. Membre du conseil consultatif sur les questions de la drogue au sein de la fondation faîtière d'*Open Society*, elle est également présidente de la *Global Commission on Drug Policy* (GCDP), basée à Genève. Ce club d'anciens chefs d'État, ministres et secrétaires généraux de l'ONU, outre quelques milliardaires actifs, est financé par l'Open Society et le Département fédéral (suisse) des affaires étrangères.

Une preuve de plus que le gouvernement helvétique n'estime plus nécessaire de cacher son noyautage par les réseaux privés du *Deep state* américain.

Mme Dreifuss officie également au sein de la fondation britannique «Transform Drug Policy», qui est évidemment une autre entité de la galaxie Open Society. On l'y trouve aux côtés de quelques-uns des mêmes grands prêtres du sacerdoce sorosien que ceux de la GCDP, tels que **Barack Obama**, **Bill Clinton**, **John McCain**, **Kofi Annan**, **Sir Richard Branson**, **Bill Gates** ou encore l'ancien numéro 2 du MI6 **Nigel Inkster**. Ce dernier est coauteur du très stupéfiant rapport Drugs, Insecurity and Failed States: The Problems of Prohibition. Et comme les liens de légitimation intellectuelle se font toujours au détour de supercheries endogamiques plutôt universitaires, l'autre coauteur dudit rapport, **Virginia Comolli**, une Mata Hari assumée de l'Intelligence Service, dispose également d'un poste à l'université de Swansea (Pays de Galles), au sein du Global Drug Policy Observatory (évidemment toujours financé par Open Society). Or, le jeune Khalid Tinasti, qui n'est autre que le secrétaire général de la GCDP précitée, dirigée par Dame Ruth, y opère également. «Joli monde», comme disait la chanson!

## L'ÉTAT, DEALER N° 1?

En trois ONG et deux départements universitaires, on dessine déjà la matrice d'une authentique machine de guerre d'influence, déclinée en d'innombrables sous-structures, qu'il serait trop fastidieux d'inventorier ici, et où s'entrecroisent pêle-mêle les baronnies médiatiques, «non-gouvernementales», militaires, diplomatiques, religieuses, médicales, universitaires, commerciales ou encore bancaires du roi Soros Premier. Les mauvaises langues, comme celle du président hongrois **Viktor Orbán**, n'y voient pas de différence avec une organisation «mafieuse». Que diantre va-t-il chercher là! Comme le disait Dame Ruth dans une interview au journal *Le Temps* parue en 2015 et qui ne choqua personne: L'État doit juste «se substituer aux dealers». On ne saurait être plus clair. L'État doit produire lui-même et exporter, ou acheter et importer les «stupéfiants», ces poisons de la «stupeur», comme au bon vieux temps des guerres de l'Opium.

Car ce que Dame Ruth et son mentor de Soros veulent assurément, c'est nous refaire le coup des «traités inégaux» de Nankin (1842) et de Tianjin (1858), mais à l'échelle planétaire. C'est en effet à ce moment-là que l'économie des drogues s'imposa comme une pièce maîtresse du processus de mondialisation naissant, sachant depuis lors, qu'il ne saurait y avoir de mondialisation sans drogue. Alors, autant la contrôler comme au XIXe siècle.

## LA GUERRE DE L'OPIUM 2.0

Souvenons-nous: les importations de thé vers le Royaume-Uni, que la Chine était encore seule à produire, créèrent un déficit ruineux pour l'Empire britannique. Celui-ci répliqua par l'exportation, vers la Chine, d'opium illicite, cultivé principalement au Bengale, sous monopole de l'*East India Company*. La Chine importa rapidement plus d'opium qu'elle n'exportait de thé et comme ses échanges internationaux se payaient en Tael d'argent, à un cours qui se fixait déjà à Londres et New York, elle produisit une inflation qui l'obligea à interdire l'importation d'opium, quitte à le produire elle-même pour étancher la dépendance de son peuple.

Ceci conduisit les Anglais à obliger le «Fils du Ciel» à rouvrir son marché, par la force des canonnières.

L'opiomanie chinoise fut à la fois le premier phénomène d'addiction de masse de l'histoire humaine et la première intégration structurelle du marché de la drogue au succès annoncé d'une mondialisation de l'économie, garantie par la guerre.

À la fin du XIXe siècle, l'opium était passé du statut de produit thérapeutique à celui de produit commercial récréatif et permit de financer les coûteuses possessions coloniales de l'empire britannique. Avec la chute de la dynastie Qing, c'est encore l'opium qui permit à la jeune république de



Chang Kai-shek de financer son installation depuis les aires de production du Yunnan en passant par l'Indochine française. Ces domaines furent ensuite transférés vers le fameux Triangle d'or au tournant des années 40. Le narcotraffic international était né comme instrument de puissance de l'État et ce que l'on comprend du discours sorosien, c'est qu'il est grand temps qu'il redevienne licite afin que tous les intérêts privés du globe puissent en tirer profit.

La justification thérapeutique a de quoi faire sourire dans ce contexte, lorsque l'on sait que toutes les guerres soutenues par Soros, de l'Afghanistan au Caucase en passant par les Balkans et les Printemps arabes, puisent dans le marché de la drogue pour se financer. Ce n'est pas son vieux complice **Lord Mark Malloch-Brown** qui le contredira. Il fut successivement administrateur du Soros Advisory Committee on Bosnia (1993-1994), vice-président de l'Open Society Institute et coprésident du Board of Trustee de la fondation faitière, entre autres grâces et titres conférés par le roi Soros en personne. Or, en 2007, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères du gouvernement Gordon Brown, le même préconisa tout simplement de légaliser le marché de l'opium afghan, estimé à l'époque à pas moins de 8200 tonnes, sur un modèle de subventions équivalent à celui de la Politique Agricole Commune européenne. Il offrait ainsi à l'OTAN d'acheter la drogue directement aux fermiers, à un prix certes plus élevé que celui imposé par les narcotrafiquants locaux, principalement pakistanais d'ailleurs, mais en s'assurant d'un monopole par les armes. En bref, il substituait les puissances étatiques et commerciales de l'OTAN aux dealers, selon la formule de Ruth Dreifuss.

#### DE LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION À LA SOCIÉTÉ D'ADDICTION

Le grand absent de cet immense projet de captation d'héritage agricole et néanmoins psychoactif, c'est le drogué. En réduisant son état d'individu responsable à celui de malade qu'il faut soigner, Soros déguise à peine son objectif d'étendre la neutralisation du libre arbitre citoyen, déjà bien entamée. Le projet sorosien n'est autre que de parachever le passage de la société de consommation à la société d'addiction, dans un contexte général d'intensification des émotions psychostimulées et d'accélération des cadences de ces «récompenses» festives chimiquement assistées. Soros sait qu'on entre dans toute drogue sans effort et sans études, et que des millions de jeunes s'y installent justement sans jamais plus réussir à faire d'efforts ni d'études. Il sait que l'assuétude n'est autre que la manifestation d'un échec du contrôle de soi, qui laisse symétriquement la place au contrôle *sur* soi, exercé nécessairement par les vendeurs et les taxateurs de drogue, ses obligés.

Les enjeux économiques sont évidemment à la mesure de l'investissement d'influence. Pour la seule Amérique du Nord, le marché du cannabis licite a progressé de 34% en 2016, avec 6,7 milliards de dollars de ventes, et de 37% en 2017, avec 16 milliards de dollars. L'arrivée de la Californie dans le jeu, depuis

le 1er janvier 2018, va évidemment faire exploser ce chiffre. A elle seule, elle représente un marché illicite estimé à plus de 13 milliards de dollars, dont la légalisation devrait absorber tout de suite 62 % selon les dernières études. D'ici 2021, le marché du cannabis licite devrait ainsi représenter 40 milliards de dollars aux États-Unis et créer plus de 410 000 emplois. Quant aux recettes fiscales, on les estime à pas moins de 4 milliards de dollars. Si on y ajoute la réduction drastique des coûts de police et justice, qui se chiffrent aujourd'hui autour des 27 milliards de dollars, on voit mal comment la légalisation n'envahirait pas tous les agendas législatifs américains à très court terme. Les européens suivront dans la foulée.

■ DROGUES, MONDIALISME, SOROSPHERE, SUISSE, GLOBALISATION

URL: <https://antipresse.net/la-guerre-pour-la-drogue/>

.....

## Les églises et le mariage pour tous

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 116 | 18/02/2018

**L**E MARIAGE POUR TOUS EST À L'ORDRE DU JOUR. LES ÉGLISES ELLES-MÊMES SE DISENT DÉSORMAIS INTÉRESSÉES. CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT PLUS OU MOINS DÉJÀ FRANCHI LE PAS, EN INSTITUANT DES «BÉNÉDICTIONS» POUR LES COUPLES HOMOSEXUELS.

On le voit par exemple en Suisse romande, où le journal protestant, pour illustrer le sujet, a récemment publié la photo d'un couple d'hommes nus en train, apparemment, de faire l'amour [1].

Chacun sait que la Bible est hostile à l'homosexualité. La condamnation de l'homosexualité ne se rencontre pas seulement dans l'Ancien mais également dans le Nouveau Testament (st Paul). Pour en venir à légitimer le mariage pour tous ou son équivalent, les responsables d'églises sont donc obligés de contourner ces textes, ce qu'ils font de diverses manières, soit en les minimisant, soit en les réinterprétant, réinterprétation qui elle-même peut prendre plusieurs formes.

La plus courante consiste à relativiser de telles condamnations en les considérant comme reflétant un certain état de choses social et/ou culturel, état de choses aujourd'hui dépassé. On serait donc en droit de les considérer elles-mêmes comme obsolètes. La formule rebattue «il faut vivre avec son temps» résume bien cet état d'esprit. La volonté d'alignement s'affiche ici sans fausse honte.

On peut aussi, plus subtilement, recourir au raisonnement par analogie. En substance on dit: il en est de la condamnation biblique de l'homosexualité

comme des interdits alimentaires de l'Ancien Testament. L'Évangile affirme que ces interdits sont sans importance, il s'en est donc affranchi. Il en va de même de la condamnation de l'homosexualité. Elle aussi est sans importance. En l'absolutisant, comme on aurait parfois tendance à le faire, on contreviendrait à l'esprit même de l'Évangile, qui ne cesse d'opposer le nouveau à l'ancien. Le nouveau, en l'occurrence, ce serait le mariage pour tous. On retombe ici sur l'argument précédent.

Il est tout à fait vrai que l'Évangile oppose le nouveau à l'ancien. On ne se trompe pas en le disant. Encore importe-t-il de le lire de près.

Au chapitre X de l'Évangile de Marc (des quatre Évangiles celui où l'opposition entre le neuf et l'ancien est peut-être la plus soulignée: elle articule l'ensemble de l'ouvrage, en dessine le plan d'ensemble), l'auteur explique très bien en quoi, selon lui, l'Évangile est novateur. Il est novateur essentiellement dans deux domaines: celui de la sexualité, d'une part, du rapport à l'argent de l'autre. Celui de la sexualité d'abord. L'auteur affirme, en effet, l'indissolubilité du mariage. L'ancienne loi juive admettait au contraire la possibilité du divorce. Désormais cette possibilité est exclue: «Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni» [2]. Celui du rapport à l'argent ensuite. Les riches sont invités non seulement à faire l'aumône, comme le recommande la morale courante, mais à distribuer tous leurs biens aux pauvres. C'est à cet endroit qu'on rencontre la célèbre métaphore du trou de l'aiguille: «Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu» [3].

Tels sont les deux domaines en lesquels l'Évangile se montre, au sens strict, novateur (notamment par rapport à l'ancienne loi juive). Mais s'il est novateur, ce n'est pas en allant *moins loin* qu'auparavant, mais au contraire *plus loin*! C'est là le point.

Dans son dernier livre, récemment paru, l'historien et sociologue Emmanuel Todd consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle le «premier christianisme», chapitre en lequel il insiste sur le fait que si le christianisme a pu attirer, comme il l'a fait, autant de monde aux premiers siècles de notre ère, c'est en raison même de son «extrémisme» [4] au double plan sexuel, d'une part, social de l'autre. Sexuel: la valeur donnée à l'abstinence, à tout le moins à une certaine retenue dans ce domaine. On est «très loin», en tout état de cause, «d'une conception soixante-huitarde de la sexualité comme "libératrice".» [5] Social également: l'amour des pauvres. On retrouve ici le chapitre X de l'Évangile de Marc. Ce double «extrémisme» est la marque propre du christianisme, ce qui lui confère sa spécificité (au regard d'autres mouvements ou courants de pensée des premiers siècles de notre ère). C'est ce qu'il y a *d'original* en lui. Donc aussi de nouveau.

On ne saurait par conséquent se dire chrétien si l'on ne prend pas grand soin de ne pas se laisser piéger par la sexualité, d'une part, par l'argent et les

richesses de l'autre. C'est à cela, d'abord et avant tout, qu'on est invité à *croire* (au sens, oui, tout à fait, du *credo*). On croit ou non au reste. Mais ce n'est pas cela d'abord (le reste) qui définit le chrétien. Ce qui le définit d'abord, c'est ce qu'on vient de dire.

Bref, on a le droit de réinterpréter les textes, mais dans certaines limites seulement. Il faut en particulier que l'interprétation proposée s'accorde avec l'inspiration d'ensemble de l'Évangile, à ce qui lui confère sa marque, sa spécificité propre. Autrement on n'interprète pas les textes, on les trahit. Ce qui condamne le mariage pour tous, ce ne sont pas les condamnations bibliques de l'homosexualité. Elles sont sans grande importance. Les fondamentalistes littéralistes se trompent en pensant le contraire. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'on peut les faire passer par profits et pertes. Mais presque. La comparaison avec les interdits alimentaires se justifie, de ce point de vue, pleinement. C'est *autre chose*, en fait, qui est en cause. Il faut élargir le débat.

Ce qui, fondamentalement parlant, est en cause, c'est le rapport à la sexualité *en général*. L'Évangile nous met en garde contre tout assujettissement dans ce domaine. Nous sommes invités à prendre nos distances, à la limite à *renoncer* à la sexualité. Inutile de dire qu'un tel discours est aujourd'hui totalement inaudible.

Mais n'en déplaise aux responsables d'églises (qui en l'ignorant ou feignant de l'ignorer, en préférant, comme ils le font, sacrifier à l'air du temps, aux réquisits de l'idéologie dominante, achèvent de se discréditer, eux-mêmes en même temps que les institutions qu'ils représentent), *c'est* le discours chrétien. Ce qu'avait bien compris, par exemple, Tolstoï en écrivant sa *Sonate à Kreutzer*. Il faut aujourd'hui relire ce texte magnifique et par ailleurs si actuel, qui dit bien ce qu'il faut penser de la sexualité dans une optique réellement chrétienne. (En plus c'est un texte féministe: chrétien *et* féministe. Autre raison encore de le relire).

On a naturellement tout à fait le droit, comme le font les responsables en question, d'avoir sur la sexualité les idées qui sont les leurs. Cela les regarde. Mais ce faisant ils tournent le dos au christianisme. Ils ont tout à fait le droit de le faire, éventuellement même, si le cœur leur en dit, de fonder une nouvelle religion (articulée sur les LGBT). Pourquoi non. L'État laïc tolère toutes les religions. Mais ils sont extérieurs au christianisme.

---

#### NOTES

1. *Réformés (Lausanne), février 2018*, p. 10.

2. Marc, 10, 9.

3. Marc, 10, 25.

4. Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous? Une esquisse de l'histoire humaine*, *Seuil, 2017*, p. 132.

5. *Ibid.*, p. 130.

■ SEXE, HOMOSEXUALITÉ, RELIGION, CHRISTIANISME, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/les-eglises-et-le-mariage-pour-tous/>

.....

## ROGER FEDERER, UNE EXPÉRIENCE RELIGIEUSE

PAIN DE MÉNINGES. AP 117 | 25/02/2018

«Il y a trois types d'explications à l'ascendant de Federer. L'un implique mystère et métaphysique et il est, je crois, le plus proche de la vérité. Les deux autres sont plus techniques et passent mieux dans le journalisme. L'explication métaphysique, c'est que Roger Federer est l'un de ces athlètes rares et surnaturels qui paraissent exemptés, du moins en partie, de certaines lois physiques... La balle qui survient reste suspendue pour lui une fraction de seconde de plus qu'elle ne devrait... En particulier dans la tenue toute blanche que Wimbledon se plaît à exiger encore, il apparaît comme ce qu'il pourrait bien (à mon avis) être vraiment: une créature dont le corps est fait à la fois de chair et, comment dire, de lumière.»

— David Foster Wallace, *Roger Federer en tant qu'expérience religieuse*, New York Times, 20.8.2006.

■ TENNIS, SPORT, SUISSE, RELIGION, LITTÉRATURE

URL: <https://antipresse.net/roger-federer-une-experience-religieuse/>

.....

## Que reste-t-il de l'université?

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 118 | 04/03/2018

**T**OUT PASSE, TOUT COULE, DISAIT HÉRACLITE. MAIS IL Y A UNE EXCEPTION: LES MOTS DE LA LANGUE. TRÈS RELATIVE, IL EST VRAI. AVEC LE TEMPS, LES MOTS EUX-MÊMES FINISSENT PLUS OU MOINS PAR PASSER. ILS PASSENT ET SONT ALORS REMPLACÉS PAR D'AUTRES. MAIS MOINS VITE. IL Y A PLUS DE PERMANENCE DANS LES MOTS DE LA LANGUE QUE DANS LA RÉALITÉ QU'ILS RECOUVRENT.

D'où, parfois, le fait que certains mots sont décalés par rapport à cette réalité. On croit qu'ils désignent certaines choses alors que les choses en question, soit ont purement et simplement disparu, soit se sont transformées au point de devenir complètement *autres* par rapport à ce qu'elles étaient précédemment. On croit qu'on parle des mêmes choses, alors qu'en fait non: elles n'ont plus

rien à voir. On le voit par exemple avec l'État. L'État s'appelle aujourd'hui toujours l'État, mais la réalité que ce mot recouvre n'a plus grand-chose à voir avec celle qu'il recouvrait autrefois. C'en est une autre très différente. Les gens s'en rendent plus ou moins compte, mais plus ou moins seulement. Ils sont donc souvent déçus dans leurs attentes, ce qui est normal puisque l'État qu'ils imaginent (protecteur, pacificateur, redistributeur, etc.) n'a plus rien à voir avec la réalité.

On pourrait en dire autant d'autres institutions comme les églises. Nous en avons touché un mot dans notre précédente chronique.

Ou encore des universités. Parlons un peu des universités. Là encore, l'Université s'appelle toujours l'Université, mais l'Université telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, n'a là non plus grand-chose à voir avec ce qu'on appelait ainsi autrefois (vers 1950 encore). Le mot subsiste, non la chose. Le métier de professeur s'est en particulier sensiblement transformé. Ce métier était autrefois caractérisé par la *scholè*, le loisir studieux. La *scholè* était ce qui permettait de faire de la recherche, d'écrire des livres. Car un professeur était avant tout quelqu'un qui écrivait des livres. Il menait une vie retirée, bien sûr aussi sédentaire, entièrement vouée à l'étude. C'était une sorte de moine laïc. Or, depuis une quarantaine d'années, la *scholè* s'est réduite «comme peau de chagrin» [1]. Le professeur n'est plus du tout aujourd'hui un moine laïc, il mène la même vie exactement que ses contemporains. Il participe à des travaux de commissions, passe une bonne partie de sa vie dans les aéroports, etc. Il est en proie au stress, n'échappe pas toujours au burn-out, etc.

Cette évolution n'a rien en elle-même de mystérieux. Il faut y voir une simple conséquence de l'alignement de l'institution académique sur le fonctionnement d'ensemble de la société néolibérale, fonctionnement marqué par la densification du temps, la compétition à outrance, l'assujettissement aux lois du marché, etc.

Dans un entretien au *Figaro* en 2015, l'historien Patrice Gueniffey observait: «On a créé des critères inadaptés pour évaluer les carrières des universitaires, notamment en dévalorisant le livre au profit de l'article hyperspécialisé, si possible dans une revue anglo-saxonne (...). Cela n'a aucune raison d'être, si ce n'est la peur de ne pas apparaître dans les classements mondiaux. Il faut produire des articles et des colloques à la chaîne. C'est l'effet de masse qui compte, la bibliométrie» [2].

#### DES PUBLICATIONS EN CASCADE... POUR QUELS LECTEURS?

Trois ans plus tôt, en 2012, le philosophe Peter Sloterdijk se montrait plus sévère encore: «De plus en plus de textes sont écrits pour n'être jamais lus» [3]. Et de fait, personne ne les lit jamais. Personne ne les lit jamais parce que, tout simplement, ils sont *sans intérêt*. Ils ont le plus souvent été écrits dans l'urgence, à la hâte. Or cela se voit. Beaucoup sont également répétitifs.

Les auteurs se copient eux-mêmes, ou pire encore copient des collègues. Ce n'est pas en vain que les affaires de plagiats se sont multipliées ces dernières années dans le milieu universitaire [4]. Ces affaires pourraient passer pour anecdotiques, mais à tort. Elles sont au contraire symptomatiques de la dégradation actuelle des conditions de travail à l'Université, dégradation marquée par le fait que les universitaires ne disposent plus aujourd'hui du calme et de la sérénité requis pour se concentrer sur leur travail de recherche et ainsi accoucher d'une pensée réellement personnelle.

Car s'il est quelque chose qui caractérise la pensée personnelle, c'est bien qu'elle n'obéit pas aux lois du marché!

On décrit ici une tendance générale. Or, bien sûr, il y a des exceptions. Un certain nombre d'universitaires ignorent «des articles et les colloques à la chaîne». Ils publient des livres qu'on lit et non des articles «hyperspécialisés» que «personne ne lit». Mais ces exceptions sont rares. Comme le relève le philosophe Christophe Bouton, \*«la recherche exige un horizon temporel indéfini: on sait quand elle commence, mais on ne sait jamais exactement quand elle va finir, précisément parce qu'on ne connaît pas à l'avance ce qu'on va découvrir. En situation de pénurie temporelle, elle devient un investissement aussi coûteux qu'aléatoire» [5]

Coûteux, en particulier, en termes d'apparition dans les «classements internationaux». Autrement dit de carrière.

#### LA MATRICE DU CONFORMISME

Dans son dernier livre, Emmanuel Todd relève que l'Université est aujourd'hui «un des pôles les plus conformistes de la société». Il cite en exemple le «*conformisme internationaliste*» des universitaires, leur «*acceptation du libre-échange qui détruit les ouvriers*», leur «*tendresse pour une immigration sauvage qui nie, au fond, la nécessité d'un territoire stable pour que la démocratie fonctionne*» [6]. On pourrait aussi citer l'idéologie du genre. Ce conformisme reflète pour l'essentiel l'alignement de l'Université sur le fonctionnement d'ensemble de la société néolibérale. Il en est l'expression idéologique. Sauf, bien sûr, qu'il contribue à l'accentuer encore. C'est un processus cumulatif.

On était habitué jusqu'ici à ce que le lieu privilégié de la recherche soit l'Université. Il est à prévoir que ce sera de moins en moins le cas à l'avenir. Il n'y a pas à s'en lamenter, juste à le constater. Tout comme on constate que la vie chrétienne se vit beaucoup plus aujourd'hui à l'extérieur des Églises dites chrétiennes qu'à l'intérieur. Ou que beaucoup de choses que faisait autrefois l'État ne sont plus aujourd'hui faites par l'État mais par d'autres ayant pris le relais de l'État (l'individu lui-même, notamment). La chose divorce du mot, la fonction de l'organe dont elle était originellement la fonction. Il en va de même en l'occurrence. Dois-je ici préciser que quand je parle de recherche,

je l'entends au sens d'activité libre et désintéressée: intrinsèquement et par principe non-conformiste, donc.

~~~~~  
NOTES

1. Christophe Bouton, *Le Temps de l'urgence*, Le Bord de l'eau, 2013, p. 88.
  2. *Le Figaro*, 5 novembre 2015.
  3. *Le Monde*, 29-30 janvier 2012.
  4. Cf. p. ex. *Le Monde*, 11 novembre 2010, 26 janvier 2011, 2 mars 2011, 3 mai 2012, etc.
  5. Christophe Bouton, *op. cit.*, p. 92.
  6. Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous. Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017, p. 340-341.
- SUISSE, UNIVERSITÉ, ÉCOLE, ETAT, AIR DU TEMPS
- URL: <https://antipresse.net/que-reste-t-il-de-luniversite/>

.....

## Suisse: le service public est sauvé...

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 119 | 11/03/2018

### **M**AIS EST-IL PLÉBISCITÉ POUR AUTANT?

Avec 71% de «non», les Suisses ont donc balayé l'initiative *No Billag*, qui visait de facto à la suppression des médias de service public. Aucun canton ne l'a acceptée. On pourrait penser qu'elle a même abouti à l'effet contraire. L'ampleur du rejet vaut plébiscite pour le mandarinat journalistique qui flotte à la surface du corps social comme de l'huile sur l'eau, le recouvrant comme une mince pellicule et faisant membrane avec l'atmosphère extérieure.

Les donneurs de leçons de stricte obéissance socialiste vont donc pouvoir reprendre leurs homélies sans craindre de contradiction. Les programmes culturels vont pouvoir resserrer encore un peu les liens du copinage bien-pensant. Les rédacteurs incompetents, surnuméraires et semi-illettrés pourront dormir sur leurs deux oreilles sans plus trembler pour leurs hypothèques ni leurs pensions de retraite. Les revues de presse pourront se poursuivre sans aucune mention des sites et des blogs plus fréquentés que certains journaux de référence.

D'aucuns pensent qu'un vote serré eût obligé la médiacratie dominante à se mettre en question. C'est une illusion. La caste ne sait faire que ce qu'elle a appris. Elle est enracinée dans une idéologie sans contact avec le sol qui



était surannée dès le temps de ses études. Et le soulagement d'un «non» aussi massif doit provoquer des spasmes jubilatoires au sein d'un milieu déjà fréquemment grisé par la cocaïne et l'alcool.

Mais tout cela n'est pas grave. Ce que nous dit ce vote, c'est que les Suisses ne croient pas au bulldozer ultralibéral de l'«ouverture» universelle, de la réduction de tout au marché et du darwinisme économique. Ce qu'il confirme aussi, c'est que les Helvètes tiennent à leurs médias d'Etat, même si vous n'en trouverez pas un tiers ni un quart pour en dire du bien. C'est qu'ils se sentent encore comme une communauté et que la télévision nationale en est l'incarnation. Ce n'est pas parce qu'on a un mauvais pape qu'on cesse d'être catholique...

Le rejet de *No Billag* ne résoudra aucune des dérives qui ont conduit des esprits trop schématiques à lancer une telle initiative. Mais il débouchera sans doute sur une initiative plus réfléchie qui, sans tuer le service public, secouera sérieusement le cocotier. Nous avons déjà esquissé quelques suggestions dans ce sens (voir Drone 002, 21.1.2018):

- L'INTERDICTION, DANS DES MÉDIAS FINANCÉS PAR LE CONTRIBUABLE, DE TOUT RECOURS À LA PUBLICITÉ.
- LA RÉINTRODUCTION DE VÉRITABLES PROGRAMMES CULTURELS.
- LA GARANTIE D'UNE ÉQUITÉ DE TRAITEMENT DE TOUTES LES OPTIONS POLITIQUES SIGNIFICATIVES DANS LE PAYS.
- L'INTRODUCTION DE PROGRAMMES PANHELVÉTIQUES POUR COMBATTRE LE FOSSÉ CULTUREL ET LINGUISTIQUE DU RÖSTIGRABEN.
- L'ABOLITION DE LA DOUBLE TAXATION PARTICULIERS-ENTREPRISES.
- SUISSE, MÉDIAS, ÉCONOMIE, JOURNALISME, LAVAGE DE CERVEAU

URL: <https://antipresse.net/suisse-le-service-public-est-sauve/>

.....

## Un printemps suisse

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 121 | 25/03/2018

**L**ES GRANDS MALADES ET LES VELLÉITAIRES SE PAIENT D'ILLUSIONS. C'EST AUSSI LE PROPRE DES SOCIÉTÉS VIEILLISSANTES. HEUREUSEMENT, IL EXISTE ENCORE QUELQUES INDIVIDUS AUX YEUX GRANDS OUVERTS...

Les Helvètes commencent à découvrir une réalité à laquelle rien ne les avait préparés et qui les effraie. C'est pourtant peu de chose: leur fameux système de paiement des retraites (AVS) risque de connaître le même sort que la mer d'Aral. Le phénomène est connu, il affecte l'ensemble des sociétés nanties: le vieillissement de la population tarit les sources de liquide tout en augmentant

le nombre des nécessiteux. Leurs ancêtres, ceux qu'on voit dans les livres de Gotthelf et de Ramuz, hausseraient les épaules. Ou plutôt non. Ils se demanderaient comment l'on peut même prétendre à une telle faveur: être payé par l'État pour ne rien faire. Mais à l'époque où vivent ces ancêtres revêches et nouveaux imbibés de kirsch et d'âpre tabac, la gestion des géniteurs âgés est encore une affaire privée.

#### ENVOYER LES VIEUX SUR LA BANQUISE?

Aujourd'hui, le financement des retraites est un pilier de l'édifice social. C'est le monde à l'envers et la meilleure preuve que nous avons changé de civilisation. Les Suisses l'ont si bien compris qu'ils se pourvoient de deuxièmes et de troisièmes *piliers* pour mieux rembourrer leur cocon de vieillesse. Car ils ont aussi compris, étant plutôt fûtés en la matière, qu'il ne faut jamais se fier *uniquement* à la providence de l'État.

Inévitablement, la crise de l'AVS a fini par alerter les *Beaux Parleurs* de la Radio, dont je fais partie. L'autre dimanche, j'ai été le seul, autour de la table, à ne pas montrer d'inquiétude. J'ai fait le bravache, sans doute à cause de mes racines slaves. *«J'ai eu cinquante ans de vie extraordinaire, je ne peux qu'être reconnaissant pour la suite, quoi qu'il m'arrive. De toute façon, j'ai accompli mon devoir biologique, laissant deux filles sur cette terre: c'est d'elles qu'il faut s'occuper, non de moi. Et puis, je suis croyant. Le Seigneur pourvoira...»*

Et bla, et bla... J'aurais pu encore citer l'Évangile: *«Ne vous inquiétez donc pas du lendemain; car le lendemain aura soin de lui-même.»* (Matt. 6, 34) C'était du dandysme facile à l'adresse du grand public. Tout le monde s'inquiète de ses vieux jours, moi y compris. Et personne ne songe plus ni à s'accrocher aux basques de ses enfants. Sinon quoi? S'exiler sur la banquise, comme les vieux Esquimaux, en attendant que l'ours blanc vienne nous manger? En termes modernes (et moins douloureux) cela se traduit par le consentement à l'euthanasie.

L'inénarrable Jacques Attali, dans un de ses livres, estimait qu'au-delà de «60-65 ans l'homme vit plus longtemps qu'il ne produit et il coûte cher à la société», et qu'«en tant que socialiste» il était «contre l'allongement de la vie», prophétisant: «l'euthanasie sera un des instruments essentiels de nos sociétés futures». Mais le voici qui fête ses trois quarts de siècle et il ne semble pas prêt à appliquer sa recette à son propre cas.

Bref, ma provocation gratuite n'avait qu'un seul motif sérieux — celui que je n'ai pas eu le temps ou la présence d'esprit de mentionner. C'est le refus d'ajouter une crainte de plus à la liste des phobies socialement entretenues qui nous ligotent et nous empêchent de vivre. Peur du terrorisme, peur de l'insécurité, peur de la maladie... Plus nous avons peur, et plus les compagnies d'assurances se gorgent d'argent et de puissance, et plus l'appareil de contrôle et de coercition gagne d'emprise sur nous. Lorsque j'entends des gens de vingt

ou trente ans parler de leur AVS, j'ai l'impression d'avoir devant moi des vieillards prématurés. Le monde a changé de manière stupéfiante depuis le tournant de l'an 2000. Imagine-t-on à quoi il va ressembler après 2050, lorsque les jeunes d'aujourd'hui seraient censés toucher leurs pensions de retraite?

#### CONVERSATIONS DE TABLE

«*L'intelligence prévoyante est la fleur du Tao...*», nous dit le *Livre du Tao*, «... et le commencement de la bêtise». Tel est en peu de mots le résumé du drame de la Suisse d'aujourd'hui. Un pays qui, à force de tout vouloir organiser et anticiper, finit par rester démuné devant l'imprévisibilité du destin. C'est du moins ce que j'essayais d'expliquer l'autre jour à Miriam autour d'une salade de poulpe dans un sympathique restaurant italien. Miriam vit en Suisse depuis plusieurs années, mais dans une autre Suisse: celle qui sert de havre aux multinationales, qui parle anglais et qui ne se mêle pas à la vie locale. Elle connaît la Suisse réelle comme l'on connaît les villes par leurs aéroports et leurs chaînes d'hôtels. De plus, elle vient d'un grand pays chaotique où l'Helvétie est vénérée comme un modèle indépassable de société réglée et donc heureuse. L'idée que les Helvètes puissent rester démunis face à un problème aussi essentiel lui paraissait tout simplement absurde.

«Les retraites, c'est avant tout une affaire de démographie, me disait-elle. Pourquoi les Suisses ne favorisent-ils pas massivement les familles? Pourquoi ne subventionnent-ils pas les bébés? Ils auraient les moyens...

— C'est déjà le pays au plus fort taux d'étrangers en Europe. Tu imagines l'appel d'air que cela ferait?

— Et alors? Ils n'auraient qu'à limiter les aides à leurs citoyens.»

Je souris devant tant de candeur, en songeant combien ce prétendu «grand village» qu'est la Terre interconnectée est en réalité cloisonné. Ce qui semble évident et normal aux uns apparaît inconcevable, voire criminel, aux autres. Même l'UDC, le parti nationaliste suisse, n'oserait proposer les solutions qui viennent spontanément à l'esprit d'une cadre supérieure titulaire d'un doctorat en économie et dépourvue de convictions politiques, mais venant d'un pays d'Orient.

«Tu n'y songes pas? La Cour européenne des droits de l'homme, à Strasbourg, exploserait de requêtes. La Suisse serait mise au ban des nations...

— C'est toi qui es trop fataliste. Qui pourrait interdire à cette nation de s'occuper de sa propre survie?»

A la table voisine dînait un homme entre deux âges en tenue «sport-chic» dénotant la profession libérale et l'aisance matérielle. Comme nous avions un peu élevé la voix, il s'immisça dans notre conversation dans un anglais excellent légèrement teinté d'accent vaudois.

«Excusez-moi, Madame, mais je crains que votre ami n'ait un peu raison,

dit-il d'un ton humble et très serein. Nous sommes dans un pays qui s'est lui-même condamné à l'inaction...»

Il se présenta. Il était ingénieur dans les technologies de l'information, indépendant, et semblait très bien mener sa barque. Il était d'origine mixte, aussi, ce qui le rendait peut-être un peu plus délié qu'un Suisse «moyen». Il nous parla de son pays pendant plus d'une heure, visiblement heureux de trouver des interlocuteurs sans tabous idéologiques. Je n'eus pas l'outrecuidance de l'enregistrer, ni la présence d'esprit de prendre des notes. Je restitue donc de mémoire.

«La démocratie directe? Oui, c'est un magnifique outil, et qui fonctionne pour les petites choses. Dans les enjeux stratégiques, elle reste lettre morte. On ne l'applique pas, ou on la neutralise. Pourquoi? Parce que la démocratie, c'est le *vouloir*, tandis que le *pouvoir* est ailleurs. Ceux qui le détiennent ne rendent pas de comptes au peuple, mais à leurs employeurs.»

Comme Miriam écarquillait les yeux, il précisa sa pensée:

«Eh oui: l'ensemble des élites est aux mains des lobbies. Le recrutement est pratiquement automatique sitôt qu'on est élu pour siéger à Berne. C'est pourquoi l'industrie chimique et les assurances constituent le véritable pouvoir.

— Mais c'est de la corruption?

— Non. Enfin, oui si vous voulez: mais une corruption si étroitement intégrée au système, si omniprésente qu'on ne la voit plus. Mais ce n'est pas le plus grave. Le plus grave, c'est que les institutions deviennent peu à peu des coquilles vides dirigées par des personnes moralement et intellectuellement inaptés aux fonctions qu'elles occupent. Elles ne comprennent pas les problèmes, parce qu'elles n'ont pas besoin de les comprendre. Le mécanisme tourne tout seul.»

Tout cela était dit avec un sourire de mandarin, sans passion, sans cynisme et sans l'ombre d'une arrière-pensée politique. *Albert* nous démontait la Suisse comme l'on décompose un logiciel en lignes de code pour le *déboguer*.

«Voyez l'écrasement de la population par des assurances dont elle ne profitera jamais, et dont la cagnotte inutilisée est accaparée sans retour par les assureurs qui la réinvestissent dans l'immobilier ou les chaînes d'hôtels. C'est un hold-up au grand jour, mais qu'on accepte. Jusqu'à ce que la surcharge devienne intolérable, que le recours aux aides sociales se généralise et mette les collectivités en faillite.

En attendant, même les hauts salaires ne permettent plus l'épargne. Il en faut deux pour une famille ordinaire. Derrière les apparences, on revient au régime antique: on donne juste assez de calories aux esclaves pour qu'ils puissent revenir travailler le lendemain...»

Il nous parla encore d'un domaine qu'il connaissait bien: la formation dans les hautes écoles, de plus en plus contrôlée par les sponsors privés. Insista sur l'inertie des institutions dépassées par les défis du temps, la lourdeur et

la lenteur des procédures de décision. On croyait lire parfois du Jean Ziegler, parfois du Dürrenmatt. Il évoquait les entraves croissantes à la liberté d'entreprendre, mais citait l'école néomarxiste comme exemple de critique économique et sociale pertinente.

En l'écoutant, j'essayais de caser ses idées dans la palette des partis qui forment le consensus helvétique. Cet esprit lucide pouvait par moments sembler d'extrême-gauche, puis virer dans des remarques qu'on retrouverait plutôt à l'UDC. Mais dans le fond, il était fondamentalement libéral, c'est-à-dire confiant dans la souveraineté de l'individu. Autant dire inintégrable à l'offre actuelle, où le libéralisme n'est plus que le cache-sexe d'un arrai-sonnement du matériau humain par l'alliance tacite du corporatisme et de l'étatisme.

Albert avait du temps pour causer en attendant la recharge de sa Tesla. Son esprit non conventionnel s'appliquait aussi à son organisation pratique. Nous sommes sortis du restaurant à la fermeture et avons poursuivi nos échanges sur le parking voisin. Malgré la noirceur des constats, nous étions de bonne humeur. La nourriture avait été bonne, la soirée douce. On était au premier jour du printemps.

Et puis, après avoir fini de casser du sucre sur la pauvre Suisse, nous avons esquissé quelques comparaisons avec le voisinage. Les problèmes d'ici nous sont soudains apparus, somme toute, bénins. «On s'en sortira, de toute façon, avait conclu notre ingénieur. Mais il faudra juste radicalement changer notre manière de penser. Et ça, c'est douloureux.» On pourrait commencer, me dis-je, par considérer la Suisse non plus comme une exception, mais comme un pays ordinaire, exposé comme tous les autres aux séismes de la technologie et de la globalisation.

#### RIEN DE NEUF? VRAIMENT?

L'inertie mentale est notre pire ennemi. La Suisse est une terre de startups, de recherche et de technologies de pointe. Pourtant, en développant les connaissances et les outils du troisième millénaire, elle se calfeutre dans des coutumes et des croyances d'une autre ère. Cette paresse intellectuelle l'empêche de voir la *métamorphose* kafkaïenne qu'elle subit: la transformation d'une communauté civique exemplaire en société anonyme.

Il serait bon que la lucidité, l'intelligence et le réalisme sans fard retrouvent une place dans le débat social sans aussitôt être affublés d'étiquettes infamantes. Dans ses éditoriaux politiques de 1944, George Orwell notait que «rien de neuf sous le soleil» était le slogan favori des milieux conservateurs. Selon eux, tout phénomène nouveau n'était qu'une répétition de l'histoire sous des oripeaux à la mode. Le socialisme, par exemple, n'était au fond qu'une hérésie chrétienne, etc. S'il revenait aujourd'hui, Orwell ne manquerait pas d'étendre l'étiquette de «conservateurs» à tout le spectre politique. Car l'ensemble des

institutions s'évertuent à réduire à du *connu* le monde totalement *inédit* que nous voyons se développer sous nos yeux. Il n'y a qu'une obscure fraternité d'individus normaux, comme Albert, pour voir toute l'*anormalité* inhumaine du régime auquel nous sommes tous invités à nous plier.

- LIRE CE PROPOS: LE CRÉPUSCULE DE LA BANQUE NATIONALE SUISSE DE VINCENT HELD (ÉD. XENIA).
  - SUISSE, SOCIÉTÉ, AIR DU TEMPS, GLOBALISATION, HISTOIRE
- URL: <https://antipresse.net/un-printemps-suisse/>

.....

## Guy Mettan: des médias et de la régression intellectuelle

PASSAGER CLANDESTIN. AP 121 | 25/03/2018

**L** E JOUR DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES EN RUSSIE, NOUS AVONS INTERROGÉ UN EXPERT SUR LA RÉALITÉ DE LA VIE POLITIQUE RUSSE ET LES REPRÉSENTATIONS QU'ON S'EN FAIT.

Directeur du Club suisse de la Presse, passionné du débat et de la confrontation des idées, Guy Mettan nous a déjà confié sa vision du monde et de l'évolution des médias (voir Antipresse n° 6 | 10.1.2016). Il prolonge ici sa réflexion sur la provincialisation de l'information en Occident, la disparition de l'Europe de la scène mondiale et la dégradation générale du niveau intellectuel et culturel dans nos pays.

- ENTRETIEN RÉALISÉ LE 18 MARS 2018 PAR SLOBODAN DESPOT. A ÉCOUTER SUR SOUNDCLOUD (22 MINUTES).
  - RUSSIE, SUISSE, PROPAGANDE, MÉDIAS, JOURNALISME
- URL: <https://antipresse.net/guy-mettan-des-medias-et-de-la-regression-intellectuelle/>

.....

## Christian Constantin voulait me dire...

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 126 | 29/04/2018

**L** E PLUS GROS TIRAGE DE L'ÉDITION SUISSE (170'000 EX.) VIENT DE PARAÎTRE. C'EST UN LIVRE ÉCRIT, FINANCÉ ET DIFFUSÉ PAR L'ENTREPRENEUR CHRISTIAN CONSTANTIN EN FAVEUR DE LA CANDIDATURE DE SION POUR LES JEUX OLYMPIQUES D'HIVER 2026. C'EST

AUSSI, ET SURTOUT, LE PORTRAIT D'UN MILIEU ET D'UNE CULTURE UNIQUES EN SUISSE. ET MÊME DANS TOUT LE MONDE DÉVELOPPÉ.

Christian Constantin m'a écrit. Personnellement. Il a fait déposer dans ma boîte aux lettres une missive sous la forme d'un petit livre de 64 pages au format poche. «Je voulais vous dire», commence-t-il — c'est d'ailleurs son titre —, mais sa formule de politesse ne tient pas la distance. A la page 55, il finit par me tutoyer:

«Tu vois, je voulais te dire — tiens voilà que je te tutoies (*sic*), c'est une habitude chez moi, je ne suis pas valaisan pour rien...»

Non, il n'est pas valaisan pour rien, le CC! Il a peut-être même rajouté cette grossière faute d'accord par pure valaisannerie. Pour faire plus proche de moi. Plus intime encore. Pour que ça fasse griffonné sur un coin de nappe et envoyé à la diable, sans relecture. Bref, pour me faire oublier que je ne suis qu'un des 170'000 destinataires de son tous-ménages destiné à «vendre» aux Valaisans le projet des Jeux olympiques d'Hiver 2026 dont il est le principal promoteur et probablement aussi le principal bénéficiaire putatif.

J'admire cet homme. Pour son audace. Sa vitalité. Sa roublardise. Malgré mon admiration, je l'étudie aussi. En tant qu'archétype de cette *valaisannerie* qu'il incarne si pittoresquement et qu'il revendique du reste à tout bout de champ. On se demande parfois s'il ne force pas son accent martignerain et la teinte afro-kitsch de ses costumes comme M. Blocher fait le bossu en public à la manière des paysans de la Suisse primitive, mais se tient droit comme un jockey lorsqu'il dîne avec son épouse dans la bonne société zurichoise.

CC n'est pas qu'une autoparodie de Valaisan. Il est aussi un flibustier des affaires. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le plus fréquent de ses sobriquets. Il ne semble pas le déranger. Patron du FC Sion, il semble briller davantage dans l'achat-vente de jeunes mollets que dans la conquête des titres. Architecte, il a contribué de manière déterminante à débarrasser la vallée du Rhône de ses derniers restants d'harmonie et de rusticité. «*Entre l'odeur du béton et celle des vestiaires, je suis un entrepreneur, un bâtisseur, un sportif*»: ainsi se décrit-il lui-même au dos de son livre. Guère de place pour l'odeur de l'herbe, des vaches et des vents frais des glaciers qui ont jadis valu à son canton une image *premium* de paradis sur terre.

La valaisannerie de CC ne s'abreuve pas à ces sources-là. Elle puise dans des citernes à la fois plus archaïques et plus récentes.

Plus récentes, celles des Maquereaux des Hautes Cimes fustigés par Maurice Chappaz.

Plus archaïque, plus revendiquée aussi, la tradition d'*anarchisme-roublard-au-grand-cœur*, un peu filou, un peu poète, dont l'immortel faux-monnayeur Farinet est resté l'emblème. A ce détail près que Farinet distribuait son or à

ses maîtresses et aux nécessiteux. Nous ne savons si CC fait de même: que ta gauche ignore ce que fait ta droite, comme dit l'Évangile. Mais nous voyons qu'il exploite le modèle à fond.

Qui d'autre réussit, chaque année, à rassembler tout ce que le Valais et la Suisse compte d'huiles pour payer 200 francs la choucroute du FC Sion? Est-ce pour le club qu'ils viennent, ces 7000 fans? Évidemment que non. Est-ce pour la choucroute? Encore moins. C'est pour CC et lui seul, pour sa tignasse improbable, son complet rouge, ses pitreries avec motos et poulettes sur scène, sa mégalomanie. Et puis peut-être un peu, aussi, pour le malin plaisir de voir jusqu'où il arrivera à persuader les personnalités du cru de se ridiculiser dans des sketches de potache écrits pour sa seule gloire...

Où ailleurs, d'ici jusqu'en Centrafrique et au Kazakhstan, pratique-t-on le business à la manière de CC? Dans ce pays si méticuleusement normé qu'est la Suisse, qui peut encore proclamer des chantiers pharaoniques sans budget, sans études d'impact et de faisabilité, sans autre boussole que sa propre fantaisie? Où plante-t-on — fût-ce en tant que purs concepts — des centres commerciaux ou des hôtels rutilants dans des lieux sans accès, sans infrastructures, sans sécurité, sinon dans les pays du Deuxième ou du Tiers-Monde... et en Valais. Dans le Valais de CC!

En entendant son avion Piaggio irritant comme une mobyette passer au-dessus de ma tête quand je me promène au bord du Rhône, je repense souvent à ce coup de maître que fut son projet de superstade valaisan prévu dans ses vergers de Riddes. Aussitôt l'on convoqua une assemblée primaire extraordinaire pour dézoner les terrains. Car que ne ferait le peuple valaisan pour la promotion du foot? Une fois que le mètre carré fut déclaré constructible et son prix démultiplié en conséquence, une fois que l'attention du pays entier fut attirée sur ces pommeraies oubliées en marge de l'autoroute, CC put enfin se lancer... dans la spéculation! Il n'envisagea même pas de construire son stade, mais revendit les terres dézonées à Ikea avec une plus-value dont lui seul et Dieu (ou l'administration fiscale) connaissent le montant.

Christian Constantin illustre mieux son nom que son prénom. Si ses procédés ne sont pas toujours chrétiens, ils sont indiscutablement impériaux. Le dernier en date a consisté à mander à tous ses sujets (car en Valais, l'État, c'est *lui*) une bulle — spéculative? — les enjoignant de voter OUI à ses Jeux. Pour l'écrire, il s'est adjoint la «complicité» — et non l'«assistance» ou la «collaboration», termes trop plats et précis: on reste filou et baratineur jusque dans le détail — de l'élégant et talentueux Philippe Dubath. La *complicité*, entre affairistes et poètes, peut mener loin. Elle confère à ce petit livre un véritable souffle lyrique, pour ne pas dire épique. Voter NON aux Jeux de CC n'est même pas envisageable. En tout cas pas avec de bonnes raisons:

«Bien sûr, on peut dire non aux Jeux olympiques, on peut dire qu'on n'en veut pas, sans trop savoir pourquoi...» (p. 25)



De fait, ceux qui n'ont pas acheté la fiolle du bonimenteur ne savent jamais trop pourquoi ils l'ont refusée, sinon que son sourire mièvre ou le rose de sa cravate ne leur revenait pas. Mais ce n'est pas à ceux-là que CC s'adresse, sinon pour les complexer un peu. Parce que lui, l'évangéliste, n'a que mépris pour les tièdes. Lui, c'est un ardent local-patriote, qui emmène ses amis en hélicoptère pour qu'ils prennent conscience «*de la grandeur, de la majesté, de la simplicité à la fois accessible et lunaire des joyaux du Valais*» (p. 11). (Des joyaux, diraient les mauvaises langues, qui seront bien plus accessibles mais bien moins majestueux — et surtout moins simples — une fois que le béton et les vestiaires de CC seront passés par là.)

Car CC se dévoue pour son pays, il se dévêt même, pour nous, jusqu'aux poils de poitrine: «Ce pays est mon pays», clame-t-il, la main sur le cœur, dans sa lettre d'amour, «je ne pourrais pas lui faire le moindre mal» (p. 17).

C'est sans doute pourquoi il l'a fait composer chez l'Aire à Vevey, au canton de Vaud, et imprimer «en Europe» (p. 63), c'est-à-dire en Pologne, en Bulgarie ou en Espagne, probablement, pour quelques centimes de moins à l'unité.

En bonne valaisannerie, le patriotisme consiste à aimer son pays, mais encore plus ses affaires. Quitte à délaissier le pays un tout petit peu. Ce n'est pas tous les jours que les imprimeurs valaisans reçoivent des commandes de lettres intimes à 170'000 exemplaires.

■ SUISSE, SPORT, ÉCONOMIE, PROPAGANDE, LITTÉRATURE

URL: <https://antipresse.net/christian-constantin-voulait-me-dire/>

.....

## Corruption: l'arbre qui cache la forêt

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 130 | 27/05/2018

**L**A SUISSE S'EST LONGTEMPS CRUE IMMUNISÉE CONTRE LA CORRUPTION, MAIS ELLE EST PEUT-ÊTRE EN TRAIN DE PERDRE SES ILLUSIONS. OU PEUT-ÊTRE EST-CE LA RÉALITÉ ELLE-MÊME QUI CHANGE?

C'est aussi une possibilité. Beaucoup disent que l'ancien monde est mort: en ce domaine-là aussi, peut-être. Certains rêvent d'une Suisse digitale. En voici un échantillon.

D'une manière générale, on devrait toujours se dire que le meilleur terreau encore pour la corruption, c'est quand on dit il n'y a pas de corruption. Car, à ce moment-là, personne n'est sur ses gardes. Les gens font la sieste, dorment sur leurs deux oreilles. Rien ne s'oppose donc au développement du phénomène. Le non-immunisé peut travailler en toute quiétude.

A *contrario*, il est vrai, quand il se sent trop en sécurité, il est amené à commettre certaines imprudences. Beaucoup pensent qu'ils ne courent aucun risque. C'est alors, bien évidemment, qu'ils en courent le plus! Sauf, justement, qu'ils ne le savent pas. Ils se permettent donc de plus en plus de choses, qui plus est de plus en plus ouvertement. Pensez de moi ce que vous voulez, je m'en moque. Les journalistes sont des copains, etc.

Et puis patatras, une dénonciation inopinée. On ne sait plus quoi dire, on bégaye devant les micros qui se tendent. Maman au secours!

Marquons un temps d'arrêt. J'ai toujours pensé personnellement que les rémunérations des titulaires de postes électifs, en Suisse, étaient trop élevées, à vrai dire *beaucoup* trop élevées. Ces rémunérations atteignent facilement aujourd'hui des montants représentant cinq ou même six fois le salaire médian en Suisse. C'est tout à fait excessif. Je n'ignore pas les justifications qui en sont parfois données. L'une d'elles, qu'on nous sert régulièrement, est que de tels montants seraient un rempart contre la corruption. Ils diminueraient, dit-on, l'envie d'aller se servir directement dans la caisse, d'arrondir ses fins de mois en acceptant des pots-de-vin, des dessous-de-table, etc. Personnellement, je pense exactement le contraire. Ce sont ces montants même qui exposent à la tentation. Et pour cause, puisqu'ils constituent en eux-mêmes une forme de corruption: en l'occurrence institutionnelle.

D'une manière générale, plus on touche d'argent, plus nécessairement aussi on est porté à vouloir en toucher davantage encore. Certains pensent que la corruption institutionnelle est ce qui protège contre la corruption tout court. Mais les deux choses sont liées. Les plus sujets à la corruption ne sont que rarement ceux qui gagnent le moins. La richesse a les mêmes effets grisants que l'alcool et/ou la vitesse au volant. On flotte, on ne touche plus terre. Jusqu'à l'accident (évidemment prévisible).

D'habitude, quand un scandale éclate, on se focalise sur la chose elle-même, ce qui s'est passé. On cherche à savoir qui, exactement, a fait quoi, où, comment, pourquoi. Il est intéressant aussi de savoir qui est en rapport avec qui. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Comment également ils occupent leurs loisirs. On n'est pas outre mesure surpris, mais il est toujours utile d'en avoir la confirmation. On en conclura ensuite ce qu'on voudra. Mais c'est anecdotique. Si ces histoires sont intéressantes, c'est moins en elles-mêmes que par l'éclairage qu'elles jettent sur le contexte en lequel elles s'inscrivent, contexte, en même temps, qui les a rendues possibles. C'est sur ce contexte, avant tout, qu'il faut se focaliser.

En règle générale, il faut le reconnaître, ces affaires ne sont pas d'une *très grande* importance: trafic d'influence, renvois d'ascenseurs, micmacs divers et variés, tourisme gratuit pour l'empereur, sa femme et le petit prince, d'autres choses encore de ce genre, etc. Mais ce sont des métonymies. Ce qui se lit en filigrane, c'est le fonctionnement d'ensemble d'une société: la nôtre en l'oc-

currence. Ces gens sont dans le mimétisme, ils suivent le courant dominant (*mainstream*). S'ils n'avaient pas le sentiment, comme ils l'ont, d'être portés par le courant, croit-on qu'ils agiraient comme ils le font? De tels comportements sont certes illégaux. Mais ils n'ont rien, en revanche, d'à proprement parler *anormal*. Ils sont au contraire complètement *normaux* : normaux, au sens où ils reflètent les normes en vigueur, normes avouées ou inavouées (argent, profit, optimisation fiscale, mes jetons de présence, qu'attend-on d'ailleurs pour les augmenter, rentabilité, productivité, ôte-toi de là que je m'y mette, etc. Un grand oublié: le bien commun).

Chacun a aujourd'hui intériorisé certaines règles de base, celles, en particulier, du chacun pour soi, le marché déréglementé pour tous. Qui croirait que cela reste sans conséquences?

Bref, il ne faudrait pas que l'arbre cache la forêt. On s'indigne volontiers de ce que certains, non contents de gagner ce qu'ils se sont à eux-mêmes, collectivement, octroyés, profitent de leurs fonctions pour s'octroyer individuellement quelques centimes ou francs supplémentaires. On a sans doute raison, on ne dira pas ici le contraire. Mais regardons-nous un peu dans la glace. Que penser, par exemple, de la place qu'occupent aujourd'hui même, en Suisse, oui, en 2018, certains lobbies ou groupes d'intérêts? Dire que rien ne se fait sans leur aval serait peu dire. Au Parlement même, la question n'est plus tant de savoir qui est en rapport avec qui, mais plutôt: qui est *au service* de qui (on a l'embarras du choix). A vrai dire, cette question, personne ne se la pose, car les réponses sont connues de tous. Les intéressés eux-mêmes n'en font pas mystère. Eux-mêmes reconnaissent volontiers et en toute candeur que s'ils ont été élus, c'est pour faire ce qu'ils font: pour cela même et rien d'autre. C'est aussi ça, le contexte.

■ SUISSE, CORRUPTION, POLITIQUE, SOCIÉTÉ, AIR DU TEMPS

URL: <https://antipresse.net/corruption-larbre-gui-cache-la-foret/>

.....

## Libéralisme et éthique

CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 131 | 03/06/2018

**P**ETITE ENTORSE CETTE SEMAINE À LA FORMULE TRADITIONNELLE DE CANNIBALE LECTEUR: JE VOUS DONNE À LIRE UNE «LETTRE OUVERTE» QUE J'AI ADRESSÉE MARDI 29 MAI À MME SUZANNE RUOFF, DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA POSTE SUISSE SA. CETTE LETTRE, QUI EXISTE ÉGALEMENT EN LANGUE ALLEMANDE, A ÉTÉ ENVOYÉE À TOUTS LES MÉDIAS SUISSES ROMANDS ET ALÉMANIQUES. MAIS DANS LE DOUTE SUR L'ÉCHO QUE LUI ACCORDERONT LESDITS MÉDIAS TRADITIONNELS ET SUR UNE ÉVENTUELLE RÉPONSE DE

SA RÉCIPIENDAIRE, J'AI PROPOSÉ À SLOBODAN D'Y CONSACRER MA CHRONIQUE DE CETTE SEMAINE. JE VOUS LA LIVRE TELLE QUELLE, SANS COUPES NI AJOUTS.

*A Mme Suzanne Ruoff, directrice générale de La Poste Suisse SA*

Chère Madame,

Si j'en crois la *Tribune de Genève* du 9 mai dernier, vous avez confirmé, lors d'une conférence de presse donnée au centre de tri de Daillens, l'existence d'un contrat global entre La Poste Suisse SA et la multinationale américaine Amazon. Vous auriez déclaré n'avoir «pas d'états d'âme» et que «si nous [La Poste] ne l'avions pas fait, Amazon aurait signé avec un de nos concurrents. Un tel contrat est bon pour le maintien des places de travail à La Poste et en Suisse.» De tels propos, prononcés au XXI<sup>e</sup> siècle, ne peuvent que faire réagir. Je ne reviendrai pas ici en détail sur les volets juridique et politique qu'un tel contrat implique, mais sur un troisième volet, celui de la responsabilité sociale (RSE) et de l'éthique.

En effet, la question des conditions qui ont été négociées dans le cadre de ce contrat (volet juridique) fera certainement l'objet d'une enquête: les réponses apportées le 8 mai[1] par le Conseil fédéral aux questions posées par le Conseiller national Olivier Feller (PLR/VD) dans deux interpellations déposées le 26 février sont suffisamment floues et confuses pour mériter d'envisager de demander à la COMCO d'aller y voir de plus près. Quant au volet politique, en particulier sous l'angle de la mission de service public de la Poste, je me suis déjà exprimé sur ce sujet dans *Le Temps* le 26 février[2] et la question devra être débattue au Parlement.

Mais venons-en au troisième volet, celui de la RSE et de l'éthique. De nos jours, toutes les entreprises dignes de ce nom prennent en compte leur responsabilité sociale et visent à être, dans la mesure du possible, des entreprises éthiques, et non plus guidées exclusivement par leur seul profit. C'est une attente légitime de la société et des consommateurs, mais aussi des États, qui ne pourra que s'accroître davantage à l'avenir, pour le plus grand bien de tous. Si les entreprises privées s'orientent de plus en plus dans ce sens, on serait en droit d'attendre qu'une entreprise de service public comme La Poste soit exemplaire dans ce domaine.

Or, en signant un contrat avec Amazon, La Poste néglige délibérément ces aspects: poursuivie dans plusieurs pays de l'Union européenne, mais aussi dans certains États des États-Unis pour ses pratiques de détournement fiscal systématique et à grande échelle, mais aussi connue pour ses pratiques «sociales» indignes, plus proches de l'esclavage moderne que de celles d'une entreprise respectueuse de ses employé(e)s, Amazon n'est pas une entreprise répondant aux critères les plus simples de la responsabilité sociale ni du

développement durable. À ce propos, en ce qui concerne les conditions de travail chez Amazon, je vous invite à prendre connaissance d'une enquête réalisée par le cabinet français Syndex, à la demande du CHSCT[3], auprès d'un tiers des employé(e)s d'un entrepôt français d'Amazon (en l'occurrence celui de Montélimar), et dont le site capital.fr a rendu compte des conclusions le 27 avril dernier[4].

L'*Institute for Local Self-Reliance* (ILSR) est quant à lui un organe national de recherche américain fondé il y a 42 ans. Il a publié en novembre 2016 un rapport sur les impacts d'Amazon aux États-Unis, vingt ans après la création de cette société à Seattle. Le SLF (Syndicat de la librairie française) a traduit ce document en français[5]. Ce rapport exceptionnel par les données chiffrées qu'il fournit montre bien que loin de «créer des emplois», Amazon en détruit:

*« Amazon a éliminé environ 149'000 emplois de plus dans le commerce de détail traditionnel qu'il n'en a créé dans ses entrepôts et le rythme de ces licenciements se précipite parallèlement à l'accélération de son propre développement »,*

et que l'économie dans sa totalité souffre de ce monopole grandissant:

*« Amazon, en accroissant sans cesse sa part de marché, a déjà vidé plus de 14 millions de m<sup>2</sup> de locaux commerciaux, l'équivalent de 700 hypermarchés et provoqué la fermeture de 22'000 magasins de centre-ville. »*

De la sorte, outre l'évasion fiscale qu'elle pratique, par la destruction de l'activité économique qu'elle provoque, la compagnie américaine «assèche» les rentrées fiscales et augmente les coûts sociaux. Vous devriez lire ou relire ce qu'écrivait Adam Smith en 1776 dans *La Richesse des nations*, la bible du capitalisme moderne: *« Il est souvent conforme à l'intérêt de la population d'élargir le marché, mais réduire la concurrence lui sera toujours contraire. »* La concurrence en soi est saine. Pour peu que les règles du jeu soient les mêmes pour tous! De toute évidence, par ses pratiques Amazon viole les règles du jeu de la concurrence, et en lui ouvrant le marché suisse, La Poste se fait sa complice, légitimant ces pratiques par le contrat qu'elle a signé.

La responsabilité sociale implique que les entreprises vérifient que les parties prenantes auxquelles elles ont à faire, et en particulier celles avec lesquelles elles s'engagent contractuellement, répondent à certains critères. Ce n'est de toute évidence pas le cas ici. Affirmer ne pas avoir «d'états d'âme» n'est-il pas faire preuve de cynisme et d'arrogance? Et se réfugier derrière le fait que si La Poste n'emporte pas ces contrats, alors ce sont ses concurrents qui le feront, est un argument irrecevable: le dealer de rue non plus n'a pas d'états d'âme, et utilisera le même argument de la concurrence; tout comme le banquier pour blanchir de l'argent sale, ou encore le marchand d'armes pour faire ses «petites affaires»... Le proverbe «Si ce n'est pas moi, un autre le

fera» est la porte ouverte à toutes les barbaries, à toutes les dérives, aux pires exactions.

Venant d'une entreprise de service public – dont, je le répète, on serait en droit d'attendre l'exemplarité – dont l'intégrité est déjà mise en cause pour avoir détourné plus de cent millions de francs de l'argent des cantons et de la Confédération dans «l'affaire Car Postal»[6], de telles pratiques renforcent l'idée que La Poste a perdu toute notion du service public, et soulèvent des questions sur sa stratégie et sa gouvernance, eu égard aux exigences éthiques faisant désormais partie intégrante des stratégies et de la gouvernance, de la PME à la multinationale. Contrairement à ce que prônent les ultralibéraux, dont vous faites indéniablement partie, le libéralisme originel n'est pas l'abandon de tout rôle de l'État ni la dérégulation sans contrôle. Le dévoiement des fondements du libéralisme[7] auquel se livrent les ultralibéraux mène notre monde à une catastrophe écologique, économique et sociale. Il est plus que regrettable que La Poste Suisse y participe ainsi, «sans états d'âme». C'est-à-dire «sans conscience».

La société civile ne peut que souhaiter que La Poste, son Conseil d'administration et la Confédération prennent en compte les responsabilités qui incombent à une entreprise publique. En espérant que vous-même prendrez conscience de l'importance fondamentale de ces questions, je vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de mes respectueuses salutations.

Pascal Vandenberghe

~~~~~  
NOTES

1. <https://www.parlament.ch/fr/ratsbetrieb/suche-curia-vista/geschaefft?AffairId=20183013> et <https://www.parlament.ch/fr/ratsbetrieb/suche-curia-vista/geschaefft?AffairId=20183014>
2. <https://www.letemps.ch/opinions/poste-service-public-aux-sevices-publics>
3. Le comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail (CHSCT) est, en France, une institution représentative du personnel au sein de l'entreprise ou de l'administration.
4. <https://www.capital.fr/entreprises-marches/amazon-un-rapport-alarman-sur-les-conditions-de-travail-a-montelimar-1285393>
5. [https://www.payot.ch/docs/default-source/communication/ilsr\\_amazonreport.pdf?sfvrsn=d473da5a\\_2](https://www.payot.ch/docs/default-source/communication/ilsr_amazonreport.pdf?sfvrsn=d473da5a_2)
6. <https://www.nzz.ch/schweiz/7-fragen-7-antworten-zur-postauto-affaere-ld.1356375>
7. Je ne peux que vous recommander la lecture du livre de Francisco Vergara, *Les fondements philosophiques du libéralisme: Libéralisme et éthique* («La Découverte/Poche», 2002)

■ LIBÉRALISME, SUISSE, ÉCONOMIE, CORRUPTION, AIR DU TEMPS

URL: <https://antipresse.net/liberalisme-et-ethique/>

.....

## Sébastien Fanti: «Pour combattre la toute-puissance des GAFAs, il nous faut une armée de 300 Spartiates numériques»

PASSAGER CLANDESTIN. AP 131 | 03/06/2018

**E**NTRETIEN AVEC SÉBASTIEN FANTI, AVOCAT SPÉCIALISTE DU DROIT DE L'INTERNET ET PRÉPOSÉ À LA PROTECTION DES DONNÉES DU CANTON DU VALAIS (IL FUT LE «DÉSIN-VITÉ» DE L'ANTIPRESSE N° 42 DU 18.9.2016).

### **Que signifie l'entrée en vigueur du RGPD pour nos vies?**

Tout dépend de ce que l'on va en faire, mais sur le plan juridique, c'est un changement de paradigme complet. Désormais, la loi vous reconnaît la propriété inaliénable de vos données personnelles sur l'internet et par la même elle décrète illégale leur exploitation non consentie. Depuis la mise en place de l'internet, ou en tout cas de ses applications commerciales, les données personnelles étaient considérées comme un vivier où l'on pouvait chasser à l'infini sans rendre compte à personne. De fait, nous prenons conscience désormais, et rétroactivement, que c'était une spoliation. A l'ère de la spoliation succède l'ère de la réappropriation.

### **Croyez-vous que les géants de l'internet vont se laisser faire?**

Evidemment que non. L'économie est un hérisson. Elle va essayer de faire amender le texte, et en attendant — très probablement — enfouir plus profond les données sensibles. On peut s'attendre à des campagnes de communication sur le thème: «le RGPD coûte trop cher, il est compliqué et ne sert à rien». On mettra en place des *cunctatori*, des temporisateurs, pour ralentir voire enrayer son application effective.

Si l'on se fie aux autorités pour faire respecter nos droits, le changement prendra des années et finira sans doute par s'enliser. En l'occurrence, c'est aux citoyens de prendre l'initiative. Ceux qui, comme l'avocat autrichien Max Schrems, portent plainte et frappent fort rendent service à leurs voisins, même en ne s'occupant que de leur propre cas. En s'appuyant sur le RGPD, ils ne passeront plus pour des excentriques ou des kamikazes. Une fois condamnés, les géants du net deviendront prudents et devront s'adapter.

**On a tout de même l'impression qu'ils se sentent au-dessus des lois.**

Oui, tant qu'on ne la leur applique pas. Voyez par exemple chez nous: depuis qu'on a fixé l'âge de la majorité numérique à 16 ans, il n'y a plus de Whatsapp dans les écoles. C'est un petit territoire de reconquis pour la paix de l'enseignement.

Nous avons aujourd'hui de nouveau besoin des 300! Trois cents guerriers spartiates postés aux défilés numériques au quatre coins du monde, qui veilleront au respect des lois et attaqueront les GAFA à chaque infraction. Ce harcèlement du petit au gros aura du retentissement et finira par les fatiguer.

**On est un peu au-delà de cette asymétrie classique. C'est pour ainsi dire un combat de l'humain contre la machine...**

Exactement. Ce ne sont pas des petites mains humaines qui nous volent nos données, comme de vulgaires pickpockets. Ce sont des algorithmes, des robots qui peuvent traiter des millions d'individus. Il n'empêche que quelqu'un a bien dû les programmer et les mettre ne route.

C'est un monde opaque. On ne nous montre que ce qu'on est obligé de nous montrer. Mais au gré des scandales qui ne feront que se multiplier, on en apprendra toujours plus sur leurs pratiques.

**Et pendant que nous serons occupés par ces diversions, le front de la guerre numérique se déplacera furtivement ailleurs...**

Personne, bien entendu, ne détruira entièrement ses bases de données pour les reconstituer au coup par coup ensuite. Récupérer sur une base consciente et volontaire des informations librement aspirées à l'échelle des masses prendrait des siècles. Des modèles économiques désormais incrustés dans le paysage ont été réalisés sur la base de ce pillage. Ils ne vont pas fermer boutique à cause d'une loi.

### **Que faire alors?**

C'est simple. Pour commencer, exercer le droit nouvellement acquis à l'égard de tous les détenteurs de nos données. Facebook, par exemple, devra désormais effacer pour de bon les contenus des comptes désactivés. On peut leur laisser un délai de grâce de quelques mois, puis leur écrire une lettre formelle, adressée au siège de la firme, au nom du droit d'accès aux données privées. De manière plus immédiate et pratique, il peut être utile de prendre désormais une nouvelle adresse e-mail, vierge, qui ne pourra plus servir d'identifiant pour un traçage aussi massif de vos comportements. De même pour les avatars et profils de réseaux sociaux. La propriété de nos données personnelles que la loi nous reconnaît désormais est semblable à un titre de propriété immobilier: la maison est à vous, certes, du coup les charges du ménage et de l'entretien vous incombent. Nous allons développer dans les mois à venir un véritable petit guide, concis et accessible, de la nouvelle jungle numérique.

- ENTRETIEN MENÉ PAR SLOBODAN DESPOT LE 31 MAI 2018. POUR EN SAVOIR PLUS SUR L'APPLICATION CONCRÈTE DU RGPD, RENDEZ-VOUS SUR LE [SITE DE SÉBASTIEN FANTI](#).



- INTERNET, ESPIONNAGE, SUISSE, BIG BROTHER, TECHNOLOGIE

URL: <https://antipresse.net/sebastien-fanti-pour-combattre-la-toute-puissance-des-gafa-il-nous-faut-une-armee-de-300-spartiates-numeriques/>

.....

## Denis Pittet a bien connu l'ère du journalisme

PASSAGER CLANDESTIN. AP 138 | 22/07/2018

**A**NCIEN RÉDACTEUR EN CHEF, AUJOURD'HUI CHARGÉ DE COMMUNICATION, MAIS SURTOUT JOURNALISTE DE VOCATION ET DE MÉTIER, DENIS PITTET ÉVOQUE AVEC DES MOTS ÉMOUVANTS LA DISPARITION, CE SAMEDI 21 JUILLET 2018, D'UNE INSTITUTION DE LA PRESSE SUISSE: LE QUOTIDIEN *LE MATIN*, LÂCHÉ PAR SON ÉDITEUR TAMEDIA. «*LES JOURNALISTES SONT CONNUS — ON PARLE DE SIGNATURES — ET LE TON EST BIEN PLUS LIBRE QU'AUJOURD'HUI. LES CRITIQUES, LES ÉDITOS SONT PARFOIS VIRULENTS. MAIS LES LECTEURS AIMENT CELA.*» DES ÉVOICATIONS QUI NOUS PERMETTENT DE MESURER LE CHEMIN PARCOURU...

### *Mon Matin*

En 1962 — j'ai 4 ans — mon papa, journaliste sportif à la Tribune de Lausanne, part pour la Coupe du monde de foot au Chili. Cela fait partie de mes premiers souvenirs. Qu'on le veuille ou non, ma vie, celle de ma famille a longtemps, très longtemps, été liée à l'avenue de la Gare, au 39, à la Tour, à tant de choses.

Aujourd'hui, à deux jours de la fin de ce journal, je ne peux m'empêcher d'écrire quelques lignes. Il ne s'agit pas de régler des comptes ou de refaire l'Histoire. Je veux partager. Accessoirement, si ce petit récit peut atteindre — mais j'en doute — le cortex en pierre de certains — tant mieux. Mais j'en doute et de toute façon, encore une fois, l'essentiel est ailleurs.

Papa part 6 mois au Chili. Quand il revient, je me faufile à travers les files du petit aéroport de Genève pour aller le retrouver. Il est journaliste sportif papa et en grandissant, je me rends compte — ou pas d'ailleurs — qu'il fait un métier merveilleux dans un journal merveilleux, vivant, historique (1862), qu'il a plein de collègues sympa. C'est le temps des apéros, des broches à Bottens, de l'insouciance. La Tribune roule, son édition du dimanche dépasse régulièrement les 100 pages, l'argent et les moyens ne sont jamais une question.

Papa partira souvent. Aux JO, aux Coupes du monde, au rallye de Monte Carlo, au sacre du Shah d'Iran en 1971 sauf erreur. J'ai connu au travers de lui les pots de colle, un téléphone pour deux postes de travail posé sur un axe

qui tournait de l'un à l'autre, le crépitement de la machine à écrire, les «obus» qu'on envoyait dans des tuyaux magiques et qui tombaient dans un bac en faisant un bruit sourd en arrivant. C'était l'internet des années soixante-70.

J'ai vu les linotypes, l'odeur du plomb et ce coin de Lausanne, en plein centre, occupé par *24 Heures Presse SA*, qui deviendra Edipresse. Y'avait aussi Poupette qui s'occupait des voitures des directeurs, dont la fabuleuse Jaguar type E de Marcel A. Pasche — le boss opérationnel — qui, dans le fond, aimait bien la frime. Plus tard, devenu stagiaire dans cette grande maison, je le vois encore débarquer un samedi soir d'édition juste avant minuit, vêtu d'une veste en jeans avec un... Mickey brodé dans le dos!

Le modèle *Tribune de Lausanne* — *Feuille d'Avis de Lausanne* ne bougera guère entre leur création jusqu'à la fin des années 80. Collégien en 1974, je lisais avec passion Bertil Galland le samedi ou Jean-Marie Vodoz. Les pages sportives du *Matin*, alors les plus importantes de Suisse, font référence. La *Tribune* est imbriquée totalement dans la vie des gens. Les journalistes sont connus — on parle de signatures — et le ton est bien plus libre qu'aujourd'hui. Les critiques, les éditos sont parfois virulents. Mais les lecteurs aiment cela.

Sans le savoir, je tombe peu à peu dans la marmite. Danièle, ma sœur, aussi. Y'a pas de hasard. Lorsque je signe D.P ma première chronique sportive sur le volley suisse — en 1979 — j'ai 21 ans, j'ignore encore que journaliste deviendra ma profession. J'écris pour *Vevey-Riviera*, pour *l'Équipe*, pour la *Tribune Le Matin* qui devient (en grand format) *Le Matin* en 1984. Papa nous quitte en 1985 et Marcel Pasche m'offre une place de stage. Je dis oui. C'est parti full-time pour 22 ans, jusqu'à fin août 2007 où je suis viré comme un malpropre, avec six autres collègues. Sept personnes, c'est la première charrette de l'histoire qui se termine dans deux jours.

Le bar de la Tour restera un lieu mythique: on y boit des verres, on y boit le café, on s'engueule autour des sujets, on critique, on aime. Je verrai André Jaunin, rédacteur en chef dur mais juste, verser un seau à glace sur la tête de Manzagold. A cette époque, 1985, la rotative vit et vibre encore dans les entrailles de la Tour. On écrivait notre papier, puis, à peine 5 heures plus tard, on descendait chercher le journal sur la ligne de production et on se relisait, car le journaliste est égocentrique. Puis c'était la montée à la Cité et la primeur pour les clients du *XIIIe Siècle* de lire le journal du jour à minuit et deux minutes....

Entre 1979 et 2007 j'aurai vécu «*Matin*» 28 ans. Mais j'aurai vécu *Matin* toute ma vie puisque j'ai des photos de moi dans un tiroir d'un meuble classeur — je dois avoir 4 ans — au 39 de l'av. de la Gare. Alors oui, aujourd'hui, à deux jours de la disparition physique de ce journal, je suis triste. Triste pour les journalistes qui perdent leur emploi et voient une passion ou une trajectoire cassée, brisée. Triste parce que c'est un pan de l'histoire de ce coin de Pays qui disparaît.

Avant Internet, avant l'instantanéité, on partait sur le terrain. Le premier arrivé ou disponible prenait une voiture de service et cherchait un photographe et on se lançait sur les routes, sans GPS, pour aller témoigner d'un crash d'avion ou d'un drame en mer. On allait vers les gens, on essayait de comprendre, puis d'expliquer. On passait des heures à trouver une cabine téléphonique et on dictait. Parfois le chef nous demandait de rester un jour de plus sur place et alors on se pliait en maugréant aux ordres du chef parce que c'était le chef.

La *Tribune de Lausanne* parlait de Lausanne, du canton de Vaud, un peu de la Suisse et de l'étranger. Elle parlait beaucoup sport. Elle était noir et blanc. Comme la TV. Les premières UNE en couleur apparaissent en 1986. Chez Edipresse, la généralisation des ordinateurs (donc l'abandon des Hermès) se fait autour des années 90. Ensuite tout s'accéléra: arrivée difficile d'Internet sans qu'on comprenne trop au début ni ce que c'était, ni comment cela fonctionnait (bonjour les premières adresses Internet) et surtout ni ce que cela allait amener comme conséquences sur notre métier et notre *Matin* chéri.

Je voudrais aussi rendre hommage au *Matin* des années 1990-2005 et à la clairvoyance de Marcel Pasche. Car le *Matin* faisait ce que nul autre journal ne faisait alors: il était un trouble-fête intelligent. On avait un bureau dans les cantons de Genève, de Neuchâtel, du Jura, de Fribourg et du Valais! On avait un bureau à Zurich et un à Berne. Avec deux, voire trois journalistes et deux photographes. Ce n'était pas du luxe; c'était intelligent et malin. Le *Matin* mettait donc les pieds dans le plat là où le *Nouvelliste* ne pouvait pas s'exprimer. Combien d'affaires valaisannes ont-elles été dénoncées dans le *Matin* simplement parce que le *Nouvelliste* «ne pouvait pas»? On travaillait en priorité sur l'actualité, toujours l'actu, et ensuite seulement on faisait un peu de magazine et peu de people. Les correspondants cantonaux du *Matin* étaient un trésor. Et ce trésor travaillait en équipe avec la centrale, qui souvent complétait le sujet cantonal en y apportant des compléments ou des mises en perspectives. C'est de ce *Matin*-là dont je veux me souvenir en priorité.

Je pourrais encore dire mille choses. Je dirai les matches de hockey épiques entre collègues; je dirai les nuits de la presse où le tout Lausanne et le tout gotha se pressait pour boire et manger; je dirai ces week-ends de Pâques où il fallait se tordre le cerveau pour trouver des sujets et remplir ce journal fantastique qui sortait 7 jours sur 7 et 365 jours par an. Je dirai ce 31 août 1997 lorsque — chef d'édition du week-end — je suis arrivé à la rédaction vers 11 heures et que j'ai commencé à passer en revue les photos tombées la nuit... On y voyait un banal accident de la route, une voiture noire toute démolie. Y'avait tellement de ces photos que je me suis mis enfin à lire les légendes: Lady Di était morte. Je ne vous dirai pas ma tête mais je vous dirai que moins d'une heure après, nous étions au moins 30 à travailler sur une énorme édition spéciale. Le *Matin*, c'était ça: une équipe, un esprit, des professionnels aimant leur métier.

Je terminerai par une réflexion en tant qu'ancien rédacteur en chef — remplaçant du rédacteur en chef entre 1999 et 2007 (oui, mon titre officiel, quoi...) : notre ambition — et celles de ceux qui ont suivi, je n'en doute pas une seconde — était de faire tous les jours un journal vivant, complet, impertinent, parfois drôle, mais, pour moi, toujours centré sur l'actualité. *Le Matin* était UN journal avec UNE équipe et la pire erreur qui ait été commise de son histoire et d'avoir créé un *Matin dimanche* séparé du *Matin* semaine. Vous pouvez tourner cela dans tous les sens, ce fut une catastrophe. L'idée du demi-format et son lancement le 11 septembre 2001 (cela ne s'invente pas) était en revanche une bonne idée. Ce jour-là, aux commandes opérationnelles, j'ai vécu à nouveau une chose unique et propre à ce journal: de la solidarité, du professionnalisme, de l'efficacité.

La guerre contre Tamedia et la lente agonie qui a suivi, cette triste histoire, vous la connaissez toutes et tous mieux que moi.

Je lirai avec émotion le journal de samedi. On mesurera un vide certain lundi matin.

■ JOURNALISME, PRESSE, SUISSE, ECONOMIE, SPORT

URL: <https://antipresse.net/denis-pittet-a-bien-connu-lere-du-journalisme/>

.....

## Censure, pluralisme, liberté de l'information

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 140 | 05/08/2018

**L**ES DIFFICULTÉS DE LA PRESSE SONT GRAVES. PEUT-ÊTRE MÊME SONT-ELLES INSURMONTABLES. MAIS CELA NE DEVRAIT PAS NOUS CONDUIRE À TOUT ACCEPTER, Y COMPRIS LA MISE SOUS TUTELLE ÉTATIQUE DE L'INFORMATION, AVEC À LA CLÉ L'IMPOSITION DE VÉRITÉS D'ÉTAT.

Je n'étais pas un lecteur du *Matin*.

Je ne lis, à vrai dire, pas (ou plus) beaucoup les journaux. Ne fréquente également que très peu les sites d'information sur Internet. J'ai longtemps été un fidèle lecteur du *Monde*, mais à un moment j'ai pensé que je ne perdais rien en arrêtant de le lire. Et je me suis vite rendu compte que j'avais raison. Ce journal est très orienté idéologiquement, et lorsqu'il en vient, comme c'est le cas aujourd'hui, à faire la leçon aux autres sur ce qu'est ou non la vérité, je me dis volontiers qu'il est particulièrement mal placé pour le faire. De temps à autre, il m'arrive d'acheter le *Figaro* ou *Libération*, mais je m'en veux quelque part de cette faiblesse, car, me semble-t-il, le temps que je passe à lire ces deux journaux pourrait être utilisé plus intelligemment: à lire des ouvrages spécia-

lisés par exemple. C'est ainsi aujourd'hui qu'on s'informe. Je mets peut-être un bémol sur les chroniques spécialisées: livres, santé, cuisine, voyages, etc. Elles sont souvent intéressantes. Il y a parfois aussi de bonnes choses dans les pages «Opinions». Mais l'information est une chose, les opinions une autre.

Je n'étais donc pas un lecteur du *Matin*, mais j'avais de l'amitié pour ce journal. Voici pourquoi.

On reproche volontiers aux journaux suisses de dire tous plus ou moins la même chose. J'ai moi-même, en plus d'une occasion, été amené à développer cette critique. En gros elle est fondée. L'absence de pluralisme est certainement une des raisons et non des moindres du naufrage actuel de la presse écrite en Suisse romande. Cela étant, s'il me faut ici parler de moi-même, je dois reconnaître que la presse romande s'est plutôt montrée bienveillante à mon endroit. L'épisode auquel je fais référence remonte à une trentaine d'années. J'enseignais à l'époque la philosophie à l'Université de Genève. Les universités sont en principe des endroits calmes. Calmes, certes, mais pour autant qu'on sache se tenir soi-même calme et tranquille. C'est le cas d'à peu près tout le monde, mais il me semble que ce n'était pas exactement le mien. Je connus donc à cette époque quelques difficultés. Parler de pogrom serait évidemment trop dire. Mais je sentis passer le vent du boulet.

C'est le *Journal de Genève/Gazette de Lausanne* qui m'avait en ligne de mire. Pour savoir ce qu'était à l'époque le *Journal de Genève/Gazette de Lausanne* il suffit de feuilleter aujourd'hui les pages du *Temps*. Inutile d'en dire davantage. A quoi, comme en écho, s'ajoutaient les dires et déclarations de certains de mes collègues. C'était très nouveau pour moi. Je n'avais jamais encore vécu ce genre de choses. Les spécialistes soupesaient mes chances de survie professionnelle. Car, très clairement, le pronostic vital était engagé. Sauf que je reçus un jour la visite d'une journaliste du *Matin*. Elle voulait tout simplement me poser des questions, avoir ma propre version des faits. C'est ce qui fit, je pense, en partie au moins, que je survécus. Je dis en partie, car d'autres personnes me vinrent en aide. Mais la double page que me consacra un beau matin, c'est le cas de le dire, *Le Matin* joua certainement un rôle dans ce retournement de situation. Personne, vraiment, ne s'y attendait.

Aujourd'hui encore je revois la tête de mes collègues. Ils furent tous très dignes, firent bon visage à mauvaise fortune.

J'ai donc à l'égard du *Matin* et de sa journaliste une dette personnelle de reconnaissance. Comme quoi, le pluralisme, en Suisse romande, n'est pas complètement un vain mot. L'épisode que je viens d'évoquer remonte, il est vrai, à plus de trente ans en arrière. L'histoire est ce que jamais on ne revoit deux fois. Qu'est ce qui se passerait aujourd'hui dans un cas de figure similaire? Il est très difficile de le dire. Qu'est-ce qui relève du hasard? De la nécessité? Aujourd'hui encore, j'ignore si la journaliste du *Matin* qui, il y a trente ans, est venue un jour sonner à ma porte le fit de sa propre initiative à elle

ou à l'initiative de son rédacteur en chef. Ce que je pense, en revanche, c'est qu'aucun système n'est jamais intégralement verrouillé. Intégralement, non. Il y a toujours des failles dans le système. Je veux ici parler des personnes concrètes et vivantes. Ce sont *elles* les failles dans le système. En l'occurrence cette journaliste.

Tout le monde a bien conscience que les médias suisses romands (presse écrite, radio et télévision) sont aujourd'hui soumis, comme du reste partout (ou presque), à une censure qui ne dit pas son nom. Il y a ce qu'on a le droit de dire et le reste. Chacun sait également ce qu'il risque s'il enfreint certains interdits. Interdits, il faut le dire, qui ne portent pas seulement atteinte au droit à la liberté d'expression (pourtant garanti par l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme), mais plus fondamentalement encore au droit à une information vraie. C'est presque plus important encore. La presse et les médias officiels ne cessent en permanence de vitupérer les fabricants de *fake news*, personnages, à les en croire, sévissant en permanence sur Internet, mais peut-être feraient-ils bien, en la matière, de balayer d'abord devant leur propre porte. Car ils auraient beaucoup à faire.

Nul ne sait vers quoi on se dirige aujourd'hui en matière d'information. Assurément pas vers moins de censure. Dans un article récemment paru dans la revue *Krisis*, on pouvait lire ce qui suit:

«Au-delà de la diversité des lignes éditoriales de la presse, la plupart des grands médias sont, du moins en France, largement subventionnés par l'État, et détenus par de grands actionnaires rompus aux affaires. Loin de constituer un contre-pouvoir, la participation de l'État dans les grands médias contribue à perpétuer un discours général dont on peut deviner en creux les opinions qu'il s'agit de contenir ou d'éviter: mesures protectionnistes, points de vue eurosceptiques, analyses détaillées des tenants et aboutissants des grandes directives de la politique européenne, etc.» [1]

A l'heure où il se murmure à Genève et à Lausanne que la solution aux difficultés que traverse à l'heure actuelle la presse romande est toute trouvée: il suffirait de recourir aux finances publiques, elles sont là pour ça, on ferait bien de méditer de telles remarques. Si l'on admet que l'absence de pluralisme n'entre pas pour peu dans le processus ayant conduit récemment, en Suisse romande, à la liquidation de plusieurs titres, en attendant celle d'autres (prévue ou à venir), le recours à l'État pour aider la presse écrite à surmonter ses difficultés financières relève de la fuite en avant. Qui paie commande. Comment imaginer un seul instant qu'une telle aide serait accordée sans contrepartie? Les difficultés en question sont graves. Peut-être même sont-elles insurmontables. Mais cela ne devrait pas nous conduire à tout accepter, y compris la mise sous tutelle étatique de l'information, avec à la clé l'imposition de vérités d'État.

1. Sylvain Fuchs, «Les mirages de la finance: une utopie contemporaine», *Krisis*, juin 2018, p. 28.

■ CENSURE, LIBERTÉ, MÉDIAS, DÉMOCRATIE, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/censure-pluralisme-liberte-de-linformation/>

.....

## Summertime blues, version helvétique

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 142 | 19/08/2018

**LES TROIS LANGUIDES NON-AFFAIRES DE LA MI-ÉTÉ, OU COMMENT LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN DE SUISSE ROMANDE FONT UNE FOIS DE PLUS LA PREUVE DE LEUR INUTILITÉ.**

Comment happer l'attention du chaland en tongs qui lèche sa glace au creux de l'été? En inventant des scandales, bien entendu. Trois «affaires» politico-médiatiques ont tenté de raviver l'encéphalogramme du Suisse romand absorbé par ses grillades et ses festivals. Mais leur traitement nous en apprend davantage sur le fonctionnement des médias et de l'officialité que sur les enjeux soulevés.

### FLIP

Twitter est une drôle de bac à sable où les apparatchiks les plus coincés se déboutonnent volontiers la chemise, parfois jusqu'en-dessous de la ceinture. M. Gerhard Pfister devait avoir attrapé une insolation lorsqu'il s'est pris au conseiller national socialiste Carlo Sommaruga en le traitant d'admirateur des dictateurs de gauche, de macho hypocrite et d'antisémite. On ne nous soupçonnera pas d'indulgence pour M. Sommaruga et ses certitudes d'idéologue. On ne nous soupçonnera pas non plus de pudibonderie en matière d'expression publique. Mais l'accusation d'antisémitisme peut être lourde de conséquences, surtout lorsqu'elle est réitérée de tête froide. Or M. Pfister a réitéré son attaque à la radio nationale, en soutenant que l'appel au boycott d'Israël était une preuve suffisante d'antisémitisme.

Qu'on puisse combattre (comme un Roger Waters, par exemple) la politique de cet Etat proche-oriental à cause des droits de l'homme et du sort des Palestiniens n'est évidemment qu'une hypocrisie, un alibi du racisme antijuif. M. Pfister est donc capable de lire et de juger les pensées intimes de son collègue socialiste: sans doute un effet collatéral de son insolation.

*Errare humanum est, perseverare diabolicum!* Les médias se sont emparés avec délectation de la dispute, jetant de l’huile sur le feu. Et flip... et c’est tout! Aucune réflexion de fond sur cette dérive, aucune condamnation politique. Car M. Pfister n’est pas qu’un troll survolté: c’est aussi le président suisse du PDC, le parti ultrapolitiquement correct des «valeurs de la famille». Qu’il ait fini par s’excuser n’atténue en rien le crétinisme dont il a fait preuve.

Il a au moins le mérite de nous rappeler que son parti uniquement désigné par son sigle *PDC*, mais qui s’appela jadis «démocrate chrétien», traverse un long désert de convictions et d’idées depuis que le Vatican ne lui dit plus ce qu’il faut penser et que cet aboiement inopiné de son chef ressemble fort au couinement d’un chien de compagnie en quête d’un nouveau maître.

#### FLAP

Autre vedette du PDC, le conseiller national Yannick Buttet a défrayé la chronique voici quelques mois avec la révélation surmédiatisée de ses harcèlements à l’encontre du sexe protégé. Son incapacité à juguler Popaul lui a coûté très cher. Lynchage médiatique, *mea culpa* larmoyant, démission... Sa carrière publique semblait enterrée.

Mais c’était sans compter avec le *summertime blues* médiatique. Voici donc que le *Matin Dimanche* lui tresse à la mi-août sa couronne de martyr. Avec une sidérante complaisance, il laisse le harceleur infidèle et obsédé nous dérouler le récit de son «chemin de croix»! Après avoir pleuré sur ses victimes, les familles sont invitées à s’apitoyer sur le queutard. Qui est victime de quoi en fin de compte? Même un jésuite y perdrait son latin!

Le trafic d’indulgences du *Matin Dimanche* vaut celui des papes de la Renaissance. Il révèle même une semblable stratégie commerciale: on commence par flanquer la tête des pécheurs sous l’eau — jusqu’au bord de la noyade — pour ensuite mettre en scène leur rédemption!

Et flap! Les procureurs se transforment en avocats. *Buzz* à l’aller, *rebuzz* au retour. Quant aux principes d’éthique, de morale et de bon goût, on s’en tamponne dans les grandes largeurs!

#### FLOP

A la mi-été, les parlements votent les lois impopulaires et les institutions évacuent leurs flops les plus compromettants. Le 10 août était la date idéale pour publier le résultat tant attendu de la première année de formation des imams à l’université de Genève: 2 diplômés seulement! *Le Courrier* nous rapporte avec une réserve toute *british* la langue de bois désarmante du responsable du projet, l’éminent professeur François Dermange:

«les participants ont énormément travaillé, mais une majorité n’a pas réussi à atteindre le niveau de français B2 exigé par l’université pour les formations continues.»



En clair: une majorité de candidats pour cette formation motivée par la volonté d'intégration des responsables religieux islamiques et payée par le contribuable satisfait même pas le critère d'intégration le plus élémentaire, celui de la langue. On n'ose imaginer le reste...

Ce n'est évidemment pas un échec, nous assure l'inénarrable Dermange, mais au contraire une incitation à continuer.

*Errare humanum est*, disions-nous...

La canicule et la «molle du Lac» font des miracles: personne ne relève, personne ne questionne le gouvernement genevois sur ses choix de principe et de personnel. Personne ne se demande comment on a pu confier un projet politiquement aussi délicat à une médiocrité morale et intellectuelle compromise dans le milieu académique en tant que plagiaire.

Pour notre part, nous avons dénoncé ce projet comme illusoire et condamné d'avance, tant à la radio que dans l'Antipresse (n° 92 du 3.9.2017). Nous étions bien les seuls!

Flip, flap, flop... Les «affaires» vont et viennent, accompagnées par le ronron paresseux et complaisant des médias de grand chemin. Eux qui aiment à se présenter (lorsqu'on les conteste par voie de référendum) comme la «conscience critique» de la société suisse n'émettent plus que des bruits de léchage et de suction.

Au lendemain de la disparition traumatisante du quotidien *Le Matin*, le moins qu'on puisse dire est que les survivants ne se démènent pas pour justifier leur existence. Ils ne devront bientôt plus leur survie qu'au besoin de l'État d'anesthésier sa population. Et aux subsides y relatifs.

■ SUISSE, MÉDIAS, POLITIQUE, SOCIÉTÉ, ISLAM

URL: <https://antipresse.net/summertime-blues-version-helvetique/>

.....

## Suisse, le nez dans l'assiette

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 144 | 02/09/2018

**L**E MENU DES RÉFÉRENDUMS SUISSES NE MANQUE PAS DE SAUCES INSIPIDES ET DE HORS-D'ŒUVRES SANS INTÉRÊT. LE DEUX INITIATIVES ALIMENTAIRES QUI SERONT VOTÉES 23 SEPTEMBRE PROCHAIN SOULÈVENT EN REVANCHE DES ENJEUX VÉRITABLEMENT ESSENTIELS ET POTENTIELLEMENT SUBVERSIFS — JUSQUE SUR LE PLAN DE NOTRE SOUVERAINETÉ PERSONNELLE.

**NOUS SOMMES CE QUE NOUS MANGEONS**

Dimanche dernier, je me suis arrêté sur une grande aire d'autoroute aux

environs de Paris. J'y ai découvert une nation hors-sol qui semble sortir du néant au mois d'août pour y retourner sitôt les congés terminés: les *aoûtiens*, justement. Leurs monospaces chargés de cycloferraille à l'arrière et de catafalques en plastique moulé sur les toits formaient le campement d'une armée tartare. Et tels les Huns découvrant la civilisation, ils étaient en train de saccager la supérette où j'avais (ô inconscient!) voulu acheter une boîte de biscuits.

Comme je venais d'enjamber un panier d'achats qui paraissait abandonné, ses détenteurs sont apparus, les bras chargés de butin, en clamant que «c'était leur place» et que je coupais la file devant la caisse. «Comme vous voudrez», ai-je murmuré, indifférent. Sur quoi le chef de la tribu, l'œil mauvais, m'a jeté un «ça vous va pas?» quérulent et ridicule. Je n'ai pas réagi, il faisait une tête et demie de moins que moi. En revanche, je les ai observés sans gêne. L'épouse du gringalet à peau d'orange avait la consistance flasque et le teint gris d'un brillat-savarin trop mûr. La même hyperobésité américaine guettait les enfants, qu'on essayait de tranquilliser en leur fourrant perpétuellement du sucré dans la bouche. Tous étaient structurellement nerveux et offensés. «Nous sommes ce que nous mangeons», ai-je conclu en voyant le contenu de leur panier.

#### LA RÉVOLUTION DU VENTRE

Nous commençons seulement à comprendre tout l'impact de la nourriture sur notre état et notre comportement. Il ne s'agit pas simplement de l'influence physiologique des aliments et de leur assimilation par le corps, mais d'une interaction bien plus subtile que de la simple chimie. La science a établi depuis longtemps déjà la présence d'une grande quantité de neurones (et de papilles gustatives) dans notre ventre. De fait, celui-ci se révèle être notre «deuxième cerveau», et non seulement en raison des tempêtes émotives («viscérales») dont il est le siège. Mais tandis que la science des boyaux se transforme en neuro-gastro-entérologie, la compréhension de notre usine de vie reste à un niveau primaire, entravée de traditions sans caution, de préjugés néfastes — et aussi de conditionnements sociaux et publicitaires que l'industrie agroalimentaire n'a aucun intérêt à remettre en question.

La conscience de ces choses est généralement plus répandue parmi les peuples nordiques qu'ailleurs — même si elle est en train de contaminer l'ensemble des populations exposées à la suralimentation. Le succès fulgurant du livre de Giulia Enders sur Le charme secret de l'intestin en témoigne.

Cet automne, les Suisses vont pouvoir déterminer en votation populaire la provenance, la qualité et les conditions de production du contenu de leur assiette. C'est une première mondiale. C'est aussi le privilège exotique et surprenant de la seule démocratie directe au monde.

Le légendaire critique culinaire de *Marianne Périco Légasse*, qui avait recommandé aux Français de «voter avec leur assiette», est le premier à s'en

réjouir. Il nous écrit *«que la Confédération helvétique se comporte comme une nation souveraine et qu'elle saura prendre ses responsabilités en termes de protection de son agriculture. Ce que la France devrait faire depuis longtemps.»*

#### POUR UNE SUISSE LOCAVORE

Après avoir inscrit l'an dernier la sécurité alimentaire dans leur Constitution, les Suisses se prononceront donc le 23 septembre prochain sur deux textes parallèles et complémentaires:

- 1) L'INITIATIVE DES VERTS «POUR DES ALIMENTS ÉQUITABLES». EN BREF:

«...développer l'offre en aliments produits dans le respect de l'environnement et des animaux, ainsi que dans des conditions de travail équitables. La Confédération devrait garantir le respect de ces conditions en ce qui concerne la production indigène. Des contrôles spécifiques devraient garantir que les aliments importés sont eux aussi produits en respectant ces conditions. L'initiative vise également à réduire l'impact du transport des denrées alimentaires sur l'environnement, à lutter contre le gaspillage alimentaire et à promouvoir les produits locaux et de saison.»

- 2) L'INITIATIVE DU SYNDICAT AGRICOLE UNITERRE «POUR LA SOUVERAINETÉ ALIMENTAIRE». COMME LA RÉSUME LE GOUVERNEMENT:

«Elle propose des mesures destinées à promouvoir une agriculture locale, diversifiée, durable et sans OGM. L'État devrait garantir de bonnes conditions de travail et des salaires convenables aux personnes qui travaillent dans ce secteur et devrait également protéger l'agriculture locale en prélevant des droits de douane sur certains produits, voire en interdisant certaines importations.»

L'enjeu commun: des denrées produites dans de meilleures conditions, aussi localement que possible, en vue d'une alimentation plus saine et mieux contrôlée. L'initiative syndicale va plus loin en proposant de faire barrage à la malbouffe industrielle importée.

Le gouvernement de Berne a immédiatement capté le potentiel subversif de ces textes, en particulier du second. A la fin même de son résumé, il s'empresse d'ajouter que *«de telles mesures protectionnistes vont toutefois à l'encontre des accords internationaux conclus»* — et de recommander un double NON.

Les partis institutionnels ont réagi comme on s'y attendait: approbation à gauche, rejet dans les milieux de la droite bourgeoise. L'UDC, plus grand parti de Suisse, manque une fois de plus l'occasion d'affirmer le souverainisme qui motive sa popularité. Si son aile romande approuve les initiatives, la centrale alémanique les rejette. Dans la formule *«lib-nat»* qui constitue son ADN, la composante *nationale* passe curieusement à l'as sitôt que les dogmes *libéraux* sont mis en péril. Le champ de bataille de la souveraineté *concrète* s'est considérablement déporté ces dernières années vers des domaines qui n'entraient pas jusqu'alors dans le champ politique. Le *Parti populaire suisse* (nom alle-

mand de l'UDC) s'évertue à ne pas le voir et son conservatisme réflexe trace la courbe de son gracieux déclin dans les décennies à venir.

### LA STRATÉGIE DE LA PEUR

Pouvoir voter sur tout et sur rien est une chose. S'exprimer en pleine connaissance de cause dans un paysage politico-médiatique dominé par les lobbies en est une tout autre. Quant à voir la volonté populaire appliquée lorsqu'elle a «mal voté», cela tient du miracle. Les Helvètes attendent toujours de voir les étrangers criminels expulsés et l'immigration jugulée comme ils en ont clairement et souverainement décidé.

Les deux initiatives alimentaires vont elles aussi devoir affronter ces obstacles. Comme d'habitude, les adversaires — gouvernement en tête — jouent l'air de l'apocalypse. L'intensité de la psychose fomentée par les *spin doctors* est du reste un bon indicateur de l'importance des enjeux. On se souviendra qu'au lendemain du NON à la CEE/UE de 1992, la Suisse devait sombrer dans la misère et l'isolement, et que l'interdiction des minarets en 2009 allait valoir à la Suisse un boycott féroce de la part du monde musulman...

De même, aujourd'hui, une alimentation plus saine et plus locale compromettrait le pouvoir d'achat, alourdirait l'administration, appauvrirait l'offre et — surtout ! — abolirait les accords internationaux signés par la Suisse, notamment dans le cadre de l'OMC.

L'argument du panier de la ménagère sonne particulièrement hypocrite lorsqu'on sait que le marché alimentaire suisse est dominé de manière écrasante par les deux grands distributeurs Migros et Coop, dont l'entente cartellaire sur les prix a été maintes fois épinglée. Comme le relève sobrement Pierre-André Tombez, président de l'Alliance pour la souveraineté alimentaire, «la grande distribution suisse est celle qui fait le plus de marge en Europe, ce qui est un facteur du tourisme d'achat. Nous prônons la vente directe».

La stratégie de la peur a fini par atteindre son effet, du moins en partie. Le soutien populaire massif aux initiatives aurait perdu dix points au cours du mois d'août (64% à 55%). Il témoigne néanmoins de l'attention accordée par les Suisses à la qualité tant sanitaire qu'éthique de leur nourriture — et aussi du décalage existant entre ce souci et la dogmatique libre-échangiste de leur propre gouvernement. Le drolatique ministre du rire, Johann Schneider-Amman, n'est-il pas allé proposer la liquidation de la paysannerie suisse par l'ouverture tous azimuts quelques mois à peine après le plébiscite de la sécurité alimentaire nationale?

Dans ce paysage sans imagination ni surprises, le frétilant libéral Philippe Nantermod a eu le mérite de soulever la seule objection éthiquement respectable à l'assainissement par référendum de la nourriture des Suisses: celui de la liberté de s'empoisonner! Le voici, dans ses propres mots, convoquant à

l'appui de ses principes le modèle de nutrition qui met tout le monde d'accord, l'Amérique:

«Mon assiette me regarde. Et la majorité, aussi forte soit-elle, ne sera jamais légitimée à m'imposer un régime alimentaire (...)

Je me souviens de mon premier voyage outre-Atlantique. Arrivés dans un *dinner*, mon interlocuteur, d'ordinaire gourmet, avait arrosé tous ses plats de ketchup, en s'exaltant: "C'est ça l'Amérique. C'est la liberté." Ça m'est resté. C'est vrai, c'est un peu ça la liberté.»

L'image est saisissante. «Laissez-moi la liberté de consommer un concentré d'immondices qui aura fait le tour de la Terre avant d'atterrir dans mon assiette en éliminant au passage, telle une boule de *bowling*, trois ou quatre paysans locaux, ces quilles inutiles...»

#### NOTRE DESTIN ENTRE NOS MAINS

Il n'est jamais inutile de rappeler que les lobbies (essentiellement pharma et assurances) contrôlent la vie politique suisse d'une manière autrement plus efficiente que la répartition des partis. Seuls une poignée d'élus au parlement fédéral ne *sont pas* membres d'un conseil d'administration, ce pavillon de complaisance de la corruption[1] indirecte. Sans même évoquer [le *pedigree* de certains ministres fédéraux]() au sein de ces structures de pouvoir informelles mais prédominantes. Cela explique, dans ce cas comme dans d'autres, le fossé béant qui se creuse entre la sensibilité populaire et la classe politique.

On peut donc compter sur les lobbies pour décourager l'électorat ou désamorcer son vote. Il n'en reste pas moins que les deux initiatives du 23 septembre auront permis aux Suisses d'aborder une question primordiale, celle qui se trouve au point de départ de toute idée d'autonomie et de santé, individuelle ou collective: que mangeons-nous? Et donc: de quoi sommes-nous faits?

Il ne fait aucun doute que cette interrogation essentielle titillera les esprits bien au-delà des frontières fédérales.

~~~~~  
NOTE

1. *Corruption*, le mot tabou absent du vocabulaire public dans la «plus parfaite démocratie au monde», qui n'aime pas trop gratter la façade de sa respectabilité. Etudier à ce propos le lexique des médias de grand chemin dans leur traitement de l'affaire Pierre Maudet.

■ SUISSE, SANTÉ, ÉCONOMIE, SOCIÉTÉ, POLITIQUE

URL: <https://antipresse.net/suisse-le-nez-dans-lassiette/>

.....

## De l'incorruption suisse

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 145 | 09/09/2018

**L**A SUISSE, PAYS DE LA DÉMOCRATIE DIRECTE, DE LA NEUTRALITÉ ET DES BONS OFFICES, NE CONNAÎT PAS LA CORRUPTION. DU MOINS... ELLE IGNORE LE TERME, SINON POUR DÉSIGNER CE QUI SE PASSE AILLEURS. MAIS SI L'AILLEURS S'INVITAIT PAR ICI?

J'ai accepté cette semaine de participer à un débat télévisé sur un fait divers politique assez médiocre et sordide connu en Suisse sous le nom d'*affaire Maudet*. Beaucoup ont été surpris de m'y voir, à commencer par moi-même. «Mais qu'est-ce que tu es allé faire dans cette gonfle?» m'a demandé par la suite un ami genevois sur un ton presque courroucé. Il savait de quoi il parlait, étant lui-même membre du PLR, le parti des affairistes-progressistes-mais-conservateurs-à-l'occasion dont l'antihéros de la soirée était l'une des étoiles montantes. Ma prestation a dû lui sembler embarrassante pour l'intéressé — et donc pour son parti.

Je n'avais pourtant aucune intention de m'acharner sur cet éminent Genevois que je ne connais pas, ni d'ailleurs sur qui que ce soit. Ce qui m'intéressait, c'était un phénomène d'ordre général: la difficulté qu'on a dans la vie publique suisse à nommer correctement les choses par leur nom, surtout quand elles sont un peu sales. Il me semblait que cette peur des mots justes expliquait parfois l'incurie et l'aveuglement qui transforment des dysfonctionnements en dérives et les dérives en «affaires». Le débat en question ayant pris une tournure extrêmement personnelle, il m'a paru utile d'exposer ici les observations qui m'ont conduit à accepter l'invitation.

Commençons par résumer l'«affaire» pour ceux qui ne l'ont pas suivie. Le conseiller d'Etat Pierre Maudet était la figure charismatique du gouvernement cantonal genevois. En 2015, ce jeune loup prometteur, qui allait bientôt briguer un siège au gouvernement fédéral, s'est laissé offrir un voyage à Abu Dhabi par le prince héritier local. A l'occasion du Grand Prix de Formule 1, M. Maudet a emmené sa famille et son chef de cabinet pour un week-end prolongé dans l'Emirat. Soit quatre jours à cinq personnes en classe business dans un palace qui passe pour le plus cher du monde, ou peu s'en faut: 50'000 francs suisses au bas mot. Sans compter les menus plaisirs sur place, dont nous n'avons pas idée. Le voyage est organisé par un ami du ministre et néanmoins homme d'affaire libanais, Antoine Daher, mais payé par le cheikh, et M. Maudet le sait au moment du départ[1].

En 2017, après que les médias ont levé le lièvre, le ministère public genevois ouvre une enquête grâce au zèle d'un inspecteur de la brigade financière. La procédure suit encore son cours.

Rien que des banalités en somme. Pourquoi le ministre ne se laisserait-il

pas inviter par un prince arabe en arguant du bien public, du *soft power* et de la courtoisie à l'égard des gros investisseurs potentiels du Golfe? Défendu avec des arguments réalistes, le voyage eût peut-être même pu être assumé par l'Etat genevois. Or M. Maudet, sitôt l'affaire connue, s'affole. Sur le moment même, il a versé quelques dons à des Eglises, signe qu'il n'avait pas la conscience en paix. (Dons sans proportion, tout de même, avec le coût de son voyage: culpabilité ne veut pas dire générosité!) Pressé de questions, il se met à mentir comme un écolier pris en faute. Il minimise le coût de l'escapade, souligne qu'elle n'a rien coûté à la collectivité publique. Au moment des aveux, il dit avoir cru que le voyage a été payé par «un ami d'un ami». (Vous imaginez-vous accepter un simple billet d'avion d'un «ami d'un ami», sans parler de l'équivalent d'une voiture de classe supérieure?) Acculé sur ses escamotages, il affirmera avoir ainsi voulu «protéger sa famille». De quoi? De qui?

Ces quiproquos dignes d'une pièce de Feydeau et ces faux-fuyants infantiles surprennent de la part d'un apparatchik qui a bâti sa carrière sur une réputation d'efficacité et d'intelligence. Ils laissent place aux conjectures les plus inquiétantes. Sa rencontre «improvisée» avec le prince héritier, le cheikh Mohammed bin Zayed al-Nahyan, était-elle si fortuite que ça? Quelqu'un l'aurait-il organisée — et «palpé» pour ce contact?

Faute d'explications claires, on est également libre de mettre cette excursion arabo-persique en rapport avec l'initiative hâtive du même Maudet en faveur d'une formation des imams par l'Université de Genève. Une formation lancée l'an dernier sous l'égide d'un professeur lui-même moralement compromis pour plagiat et qui s'est avérée un fiasco cuisant.

Bref: la roche Tarpéienne, comme disaient les Anciens, n'est pas loin du Capitole. Ces bredouillages ont fini par entraîner un désastre dont l'intéressé va essuyer les plâtres pendant longtemps. Du bout des lèvres, avec un sourire mièvre — comme il est d'usage en Suisse — ses collègues du gouvernement et ses camarades de parti lui disent déjà adieu. Au train où vont les choses, il se peut même que le système le crucifie en exemple pour pouvoir dire «vous voyez, on s'en occupe...»

#### LES PAVILLONS DE COMPLAISANCE

Or de quoi s'occupe-t-on? De cette chose qu'on ne nommera que par ses attributs ou ses effets, mais jamais par son nom: la *corruption*.

Soyons clair: je ne prétends pas ici déraciner la corruption. Elle est tapie dans l'ombre de toute stature politique, étant consubstantielle à la nature humaine. Les croisades anticorruption sont de vieux dadas de la gauche idéaliste qui finissent très souvent par lui sauter à la figure — ce qui ne l'empêche pas de récidiver sans cesse, telle une mouche se cognant à la vitre, parce que justement elle veut ignorer la nature humaine. Ces dernières années, la «lutte anticorruption» fournit aussi la mèche des révolutions dites «colorées»

orchestrées par la Sorosphère au profit de l'empire atlantiste ultralibéral, et qui consistent en gros à remplacer des responsables corrompus par des responsables corrompus *et* incompetents.

Au Congrès de Vienne de 1814, le prince de Talleyrand a sauvé la mise à son pays, même s'il s'est servi lui-même d'abord, et copieusement. Que serait-il resté de la France ravagée par l'aventure napoléonienne si par un réflexe puritain on avait remplacé le ministre le plus corrompu de son temps par un «M. Propre» pur et naïf comme une jeune fille?

En Suisse, d'aussi cyniques pesées d'intérêts passent mal. Tout membre de la classe dirigeante est immaculé jusqu'au jour où l'on découvre — ô surprise! — qu'il avait les pattes grasses et les poches avides. Le mot de corruption n'est employé, en général, que pour parler de ce qui se passe en France, en Russie ou ailleurs. Pas chez nous...

Selon l'un des participants du débat de mercredi dernier, M. Claude Ruey, ex-ministre cantonal vaudois et ex-président d'un lobby de poids (santésuisse), la classe politique suisse serait protégée de ces tentations par le «surmoi protestant» et sa morale individuelle rigoureuse. A force de se le répéter, les membres de l'élite politique finissent par se croire frappés d'un label «bio» qui exclut *a priori* les marchandises frelatées. C'est sans doute pourquoi les nouveaux élus aux chambres fédérales acceptent sans états d'âme les fauteuils offerts au sein de conseils d'administration dans des domaines d'activités qu'ils ne connaissent parfois que de très loin. Selon les chiffres de 2010, les 246 élus des deux chambres fédérales cumulaient plus de 1400 mandats dans des conseils d'administration, des associations ou des fondations. *Seuls 12 députés n'annonçaient aucun lien avec des groupes d'intérêts*. Honneur aux philanthropes qui s'occupent d'associations faméliques, mais la plupart ne *siègent* pas seulement pour purifier leur karma. Pas plus qu'on ne les invite à *siéger* à cause de leur seule compétence... [3].

Il est beaucoup plus facile, et plus profitable en termes de démagogie, de s'attaquer aux turpitudes trop humaines de quelques individus — énumérés du reste pendant l'émission —, que de se pencher sur ces dérives d'ampleur sociétale. Le recrutement routinier de la classe politique dite «de milice» par les pouvoirs économiques — en particulier l'industrie pharmaceutique et les assurances — neutralise en grande partie les impondérables de la démocratie directe. Il constitue ce que j'ai appelé le pavillon de complaisance d'une corruption systémique.

L'évocation de ces problèmes de fond passe bien au-dessus des préoccupations journalistiques et même académiques. Elle est laissée à quelques trublions du monde littéraire ou militant, tels les Max Frisch, les Friedrich Dürrenmatt, les Georges Haldas ou les Jean Ziegler — le plus lucide d'entre tous étant le tragique «Fritz Zorn», l'auteur de Mars, confession posthume



et d'autant plus impitoyable d'un enfant de l'«austère» bourgeoisie suisse. A l'échelon des affaires courantes, ils sont balayés d'un revers de main[2].

### LE MARCHÉ AUX INDULGENCES

La Suisse est un pays structurellement corrompu, c'est pourquoi elle ne peut faire autrement que de se croire propre. L'organigramme de sa corruption est imprimé sur les papiers peints des institutions, c'est pourquoi on ne le voit pas. En revanche, on en sent les effets. Ils consistent par exemple en la formation d'une caste ignorant les partages socio-politiques, occupée à s'autocongratuler et s'autoabsoudre. Ceux qui y sont admis, d'où qu'ils viennent, laissent rapidement au vestiaire leur sens moral. De même que le sens des réalités matérielles de la vie ordinaire ainsi que le goût élémentaire de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas.

Cela explique peut-être l'étrange effondrement du «compétent» Pierre Maudet. Pourquoi refuser un week-end coûtant le quart de son salaire de ministre quand «tout le monde fait la même chose»? Les députés genevois se rendent bien chaque année à Taïwan à l'invitation du *soft power* asiatique. Jusqu'il y a peu, les élus fédéraux en profitaient aussi — puis quelqu'un s'est dit que c'en était peut-être un peu trop voyant. Et ne parlons pas des colloques et séminaires dont l'industrie de la santé fait profiter ses bienheureux invités, politiques ou non. Ne parlons pas non plus du rôle des *spin doctors* — désormais incontournables — dans le camouflage rhétorique des diverses formes de trafic d'influence ayant pignon sur rue en Helvétie[4].

En se rendant à Abu Dhabi, M. Maudet savait parfaitement qu'il enfreignait la loi. Mais il était en même temps convaincu que la loi n'était pas faite pour des gens comme lui. Cet homme réputé intelligent s'est comporté comme un imbécile puéril parce qu'il a été victime de l'autoillusion collective de la caste dont il était issu. A moins que sa réputation d'intelligence soit elle-même une de ces vertus illusoire que la caste se décerne par manque de repères dans le monde réel?

### NOTES

1. En tant que haut fonctionnaire quoiqu' élu, il ne peut ignorer que cela contrevient directement à l'article 25 de la loi sur le personnel de l'administration genevoise, laquelle «interdit aux membres du personnel de solliciter ou d'accepter pour eux-mêmes, ou pour autrui, des dons ou autres avantages en raison de leur situation officielle».
2. On consultera avec profit la dernière version (2018) du «Registre des intérêts» pour le [Conseil national](#) et le [Conseil des Etats](#).
3. Ainsi, en juin 2016, une initiative parlementaire visant à obliger les élus à divulguer les revenus issus de leurs activités extra-parlementaires «dans la mesure où celles-ci pourraient donner l'impression d'une dépendance vis-à-vis d'un groupe d'intérêts» est balayée à 67%.
4. L'enquête de référence sur le sujet: *Les spin doctors du palais fédéral* de Judith Barben (éd. Xenia).

- SUISSE, CORRUPTION, POLITIQUE, SOCIÉTÉ, ÉCONOMIE

URL: <https://antipresse.net/de-lincorruption-suisse/>

.....

## Futurisk

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 145 | 09/09/2018

**B**REF MANIFESTE D'UNE CHRONIQUE DES TEMPS À VENIR, DES DÉLICES ET DES PIÈGES QU'ILS NOUS PRÉPARENT.

Je me souviens encore, comme si c'était hier, du jour où mon père est rentré à la maison, nanti de l'ouvrage honni. De ce *Livre blanc* qui déclencha, à l'approche de Noël, l'une des colères les plus homériques qu'il m'a été donné de vivre. Il criait, éructait des injures et maudissait les capitalistes, coupables, à ses yeux, d'avoir brisé le pacte social.

Ce livre d'à peine 80 pages trône toujours dans la bibliothèque familiale. Je n'osais alors y toucher de peur d'être littéralement contaminé par cette prose libérale, socialement séditeuse.

Publié en décembre 1995 par David de Pury et deux professeurs de l'Université de Saint-Gall, il avait fait l'effet d'une bombe[1]. Réellement. Souvent ce qualificatif est usurpé, mais il était ici pleinement justifié. Critiques acerbes, presse assassine, refus de débattre furent quelques-uns des dommages collatéraux que les auteurs ont dû affronter.

Quelques années plus tard, à force de revoir l'ouvrage dans cette bibliothèque, différentes interrogations se sont manifestées. La plus pressante avait trait à la réalité et la pertinence du contenu.

Ces libéraux extrêmes avaient-ils raison avant tout le monde ? Quelqu'un a-t-il songé à confronter les thèses articulées et défendues au réel ? D'autres se sont-ils risqués à cet exercice périlleux, respectivement climactérique ?

C'est cette histoire qui a inspiré la série d'articles qui vous seront offerts dans la rubrique *Futurisk*.

Esquisser l'avenir inévitablement technologique qui nous guette sans la prétention de s'inscrire dans la futurologie ni dans les sciences spéculatives. Quelle sera notre vie à l'aune des développements prévisibles qui vont bouleverser nos existences virtuelles et moléculaires ? Avec pour point d'orgue inévitable l'aspect humain...

J'espère en toute humilité que ce voyage vous séduira.

## NOTE

5. «En décembre 1995, Monsieur David de Pury, alors coprésident du groupe ABB, et les Professeurs de l'Université de St-Gall Heinz Hauser et Beat Schmit publient un pamphlet sous le titre *Ayons le courage d'un nouveau départ, un programme pour la relance de la politique économique de la Suisse*. Cette publication est patronnée par un comité composé d'un bouquet d'administrateurs siégeant aux plus influents conseils d'administration suisses. Le livre fait suite à une première étude publiée en 1991 par la fondation Max Schmidheiny intitulé *La politique économique de la suisse face à la concurrence internationale – programme pour un ordre plus libéral*, qui affichait clairement son ambition de déclencher un processus de renouveau économique et se présentait en tant que Livre blanc pour l'économie suisse.

■ SUISSE, FUTUR, TECHNOLOGIE, LIBERTÉ, LIBÉRALISME

URL: <https://antipresse.net/futurisk/>

.....

## Aux racines de la corruption

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 146 | 16/09/2018

**L**ORSQU'UNE AFFAIRE DE CORRUPTION ÉCLATE AU GRAND JOUR, LES COMMENTAIRES PARTENT UN PEU DANS TOUS LES SENS. CE QUI EST NORMAL, PUISQU'IL Y A PLUSIEURS MANIÈRES D'ABORDER LE PROBLÈME.

La première consiste à se demander: qu'est-ce qui a bien pu se passer dans sa tête? Comment a-t-il pu en venir là? On se focalise ici sur une personne particulière, l'homme (ou la femme) pris la main dans le sac, avec à la clé des développements psychologiques plus ou moins fouillés: il/elle a cédé à l'*hybris*, il/elle a perdu le «sens des réalités», les griseries du pouvoir, le pouvoir qui rend fou, etc. On s'interroge aussi sur les éventuelles «motivations» du monsieur ou de la dame, sur son rapport à l'argent, au sexe, etc. C'est un premier niveau d'analyse. On individualise le problème.

### MIMÉTISME?

On peut ensuite aller un peu plus loin et s'interroger sur le système lui-même: qu'est-ce qui, dans le système, en incite plus d'un à adopter un tel comportement? Car beaucoup, en fait, se contentent de suivre le courant. Puisque tout le monde fait comme ça, pourquoi pas moi aussi? Je ne vais quand même pas me singulariser au point de faire autrement. On sous-estime volontiers l'importance du mimétisme dans l'explication de certaines attitudes et comportements: entre autres ceux-là. Si j'accepte des cadeaux que je ne devrais, en principe, pas accepter, ce n'est pas seulement parce

que (de même que quand je suis à l'aéroport je passe par des portes spéciales interdites au commun des mortels) je m'estime au-dessus des lois: c'est tout simplement, très souvent, pour éviter de passer pour un original. Car il faut vraiment être un original pour refuser de tels cadeaux.

#### HABITUDE?

Il ne faut pas négliger non plus l'habitude. J'ai tellement l'habitude de faire ça que je n'y pense même plus. Mais cela revient plus ou moins au même. L'essentiel, ici, est la dimension sociale. A propos d'un tel qui s'est fait prendre la main dans le sac, on dit volontiers: il a commis un «écart». Ou encore: il a «dérapé». Ça, c'est l'approche psychologique. L'approche sociale est différente. Il n'y a, selon cette approche, aucun écart, aucun dérapage. L'homme (ou la femme) pris la main dans le sac est au contraire complètement dans la norme. Il/elle a fait exactement ce qu'on attendait de lui (ou d'elle) qu'il (ou elle) fasse. «On», c'est-à-dire ses pairs, ses collègues, les membres du groupe dont il/elle fait partie (en l'occurrence la caste aujourd'hui au pouvoir, ce qu'on pourrait appeler la suprasociété). De quelqu'un se contentant de faire ce qu'on attend de lui qu'il fasse, on ne va quand même pas dire qu'il a commis un «écart», à plus forte raison encore dérapé! C'est s'il avait agi *différemment*, autrement dit n'avait *pas* fait ce qu'on attendait de lui qu'il fasse, qu'on pourrait le dire. Les gens se seraient alors dit: tiens, il ne fait pas comme tout le monde. Or, là, il a vraiment fait comme tout le monde.

#### BÊTISE?

Autre approche encore. Elle consiste à retourner les termes du problème. On ne se demandera plus ici: pourquoi untel a-t-il fait ce qu'il a fait? Mais plutôt: pourquoi s'est-il ainsi fait prendre la main dans le sac? Plus crûment encore, pourquoi le système l'a-t-il lâché? Pourquoi spécialement lui et pas un autre? En quoi a-t-il déçu? Etc. Ici encore, le champ des réponses possibles est très large. Le système peut d'abord, tout simplement, sanctionner la bêtise. Que des «élus» se laissent corrompre n'est pas en soi un problème. Le système même les y pousse. C'est ainsi qu'on tient les gens, qu'on peut les contraindre à jouer le rôle qu'on attend d'eux qu'ils jouent, à la place qui est la leur, etc. Encore faut-il qu'ils ne fassent pas n'importe quoi. On n'aime pas trop les gens qui prennent des risques, plus forte raison encore des initiatives. Ni qui dépassent certaines bornes. Ils prennent des risques pour eux-mêmes, mais aussi pour le système. Ceux-là, on les lâche.

Le système fait ainsi d'une pierre deux coups. Il se débarrasse d'un certain nombre de poids morts, mais par ailleurs aussi délivre un message qu'on pourrait résumer comme suit: dans notre belle démocratie-témoin, la corruption n'a, comme vous le voyez, qu'un caractère marginal, voire exceptionnel. Elle n'affecte qu'une petite quantité d'individus, individus aussi peu représen-

tatifs que peu recommandables. Mais en aucune manière le système dans son ensemble. Lui-même reste au-dessus de tout soupçon. Ces opérations «mains propres» sont aujourd'hui bien rodées.

Au-delà, on pourrait être amené à interroger l'évolution même du système, en même temps que des formes de corruption qui lui sont associées. C'est peut-être le fond du problème. Jusqu'à tout récemment, la corruption fonctionnait sur un schéma relativement simple, celui de l'échange marchand. On te donne tant, en échange de quoi tu fais ce qu'on te demande, par exemple voter au Parlement dans le sens de nos intérêts. Si la personne achetée est membre d'un exécutif, on peut lui demander d'autres choses encore, certaines en rapport avec le poste qu'elle occupe. On ne va pas ici en dresser la liste. Elle occuperait plusieurs pages. Mais de toute façon, est-ce encore d'actualité?

### INTERPÉNÉTRATION?

Ce qu'on vient de décrire est la corruption qu'on pourrait qualifier de classique. Elle a toujours existé, mais avec l'avènement récent du néolibéralisme et l'effacement corrélatif de toutes les frontières, en particulier celle entre le public et le privé, elle a acquis un caractère quasi institutionnel. Cela étant, même en régime néolibéral, il subsiste encore certaines distinctions fonctionnelles. Par exemple, être député est une chose, salarié d'un lobby une autre. Le premier est peut-être influencé par ce que lui raconte le second, mais il n'est pas lui-même salarié d'un lobby. C'est ce qui peut-être est en train de changer aujourd'hui. On le voit par exemple en Suisse, où (comme le rappelait Slobodan Despot dans le dernier *Antipresse*) les 95% environ des députés siègent aujourd'hui dans des conseils d'administration et autres organes dirigeants. Autrement dit, la distinction fonctionnelle à laquelle il vient d'être fait référence n'existe plus.

Et donc également, on ne peut plus aujourd'hui parler de la corruption comme on le faisait auparavant. A la limite, même, quel sens cela a-t-il d'en parler encore? On n'est plus du tout ici dans le cadre d'un échange marchand (*tu me donnes tant, en échange de quoi je fais ça*), mais plutôt d'une relation hiérarchique comparable à celle articulant la structure d'une multinationale, avec d'un côté des donneurs d'ordres et de l'autre des gens se bornant à exécuter les ordres qu'on leur donne. L'ère des pots-de-vin, des dessous-de-table, des voyages aux frais de la princesse, des marchés publics truqués, d'autres choses encore de ce genre, est ainsi close. Les gens font ce qu'on leur dit de faire, c'est tout. Ils touchent, certes, de très gros salaires (complètement disproportionnés au regard des tâches qui sont les leurs, mais justement cela s'explique: ces supersalaires remplacent les anciens pots-de-vin), mais ils ne peuvent désormais prétendre à rien d'autre. C'est leur rémunération, ils doivent s'en satisfaire.

Ou ils ne s'en satisfont pas, mais alors ils se mettent eux-mêmes en danger.

C'est toujours une erreur que de retarder sur son époque. Ces gens-là retardent sur leur époque. Leurs réflexes restent ceux de l'époque précédente. Et donc ils gênent. À un moment donné, le système décide de s'en débarrasser.

■ SUISSE, CORRUPTION, ÉCONOMIE, SOCIÉTÉ, AIR DU TEMPS,

URL: <https://antipresse.net/aux-racines-de-la-corruption/>

.....

## Les profs à l'épreuve de l'intelligence artificielle

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 147 | 23/09/2018

OU COMMENT L'INFORMATISATION DES OUTILS D'ENSEIGNEMENT VA INTRODUIRE L'OBLIGATION DE RÉSULTAT EN ÉDUCATION. MAIS QUE FERA-T-ON DE TOUTS CES ÉLÈVES PARFAITS? AU FAIT, CELA ÉLIMINERA-T-IL LES CANCRES POUR AUTANT?

Les profs à l'épreuve de l'intelligence artificielle

**... Ou comment l'informatisation des outils d'enseignement va introduire l'obligation de résultat en éducation. Mais que fera-t-on de tous ces élèves parfaits? Au fait, cela éliminera-t-il les cancrs pour autant?**

2018

Il fait particulièrement beau en ce mois de septembre sous nos latitudes. La température estivale magnifie une saison aux couleurs chatoyantes. Tout est réuni pour que Tom Shark puisse profiter de longues soirées en compagnie de ses enfants férus de basket-ball et avides d'affronter leur père dans une discipline virile, le un contre un. Quand Bryan se présente ce midi au domicile familial, l'ambiance féérique vire au cauchemar. «*Un et demi ! Tu as fait un et demi à une petite feuille d'espagnol !*» Le courroux du père de famille ne cesse de croître au fur et à mesure des explications alambiquées de son fils. En définitive, le constat est sans appel : «*Tu n'as pas travaillé, point à la ligne, et tu seras donc sanctionné ! arrête de trouver des excuses avec ta moyenne de classe à 3.6 ou les prétendus manquements de ta prof ! On appelle cela la responsabilité individuelle mon fils et tu devrais avoir l'intelligence de reconnaître tes torts en lieu et place d'alléguer avec outrecuidance des arguments ineptes.*» La discussion houleuse se termine par une sanction drastique : la privation du jeu NBA2K19. Fin du chapitre.

2025

Tom Shark est particulièrement énervé. Son fils Bryan, conçu, élevé, façonné à son image vient encore de lui présenter une note catastrophique en

espagnol : un et demi ! Cette fois c'en est trop. Il se saisit de la tablette et appuie sur une touche intitulée *IAMaster*. Après avoir introduit dans un masque les griefs à l'endroit du Professeur de son fils, il envoie cette demande d'arbitrage par l'intelligence artificielle d'un simple clic.

Il est 8h01 ce vendredi 19 septembre 2025 lorsque Carla reçoit la demande émanant de Tom. Elle dirige alors sa souris vers l'écran qui lui permet d'accéder aux enregistrements vidéo de tous les cours d'espagnol ayant précédé l'examen litigieux. D'un simple cliquer-glisser, elle intègre au dossier qu'elle a créé ces images. Puis, toujours aussi aisément, elle y ajoute différentes informations comme la moyenne de classe, les notes antérieures de l'élève et surtout les antécédents du Professeur concerné. Ces antécédents sont constitués de tous les cas où un parent a exigé de pouvoir savoir si l'enseignant avait violé son devoir de résultat. Car c'est bien de cela dont il s'agit désormais : les parents exigent que leurs enfants deviennent intelligents et pour ce faire disposent d'une arme redoutable soit la confrontation de l'humain à l'intelligence artificielle. PROFS4.0 est un logiciel d'intelligence artificielle intégré à un robot qui permet à chaque professeur humain de disposer d'un vecteur de savoir Bryaniquement parfait pour l'assister durant ses cours. Un enfant est dyslexique ? Aucun problème, un programme topique a été développé. Tous les cas de figure ont été intégrés et la base de connaissance est infinie. En contrepartie, les professeurs humains ont désormais l'obligation de parvenir à des résultats scolaires évalués en temps réel et à défaut en cas de manquements avérés, ils sont remplacés par le robot d'assistance. Plus de cancrès, plus de fainéants... Il faut une jeunesse dont l'intelligence est la marque de fabrique.

Après analyse, il s'avère que Bryan n'était pas présent en classe ce matin-là, car il avait réussi à déjouer le contrôle biométrique placé à l'entrée de l'établissement scolaire.

■ FUTUR, TECHNOLOGIE, ÉDUCATION, TOTALITARISME, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/les-profs-a-lepreuve-de-lintelligence-artificielle/>

.....

## La soviétonostalgie des très riches

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 148 | 30/09/2018

**L**ES GENS NE DISENT PAS TOUJOURS CE QU'ILS PENSENT, MAIS PARFOIS OUI, QUAND MÊME. EXEMPLE, LE MILLIARDAIRE SUÉDOIS FREDERIK PAULSEN, CITÉ PAR *LE TEMPS*. NE DÉCLARAIT-IL PAS RÉCEMMENT À LA RADIO SUISSE QU'IL «REGRETTAIT "LES CRITIQUES ÉMOTIONNELLES INJUSTIFIÉES" ENVERS L'ANCIENNE URSS»?

Les trois mots «*critiques émotionnelles injustifiées*» sont ici mis entre guillemets: ils n'ont donc pas été inventés. Paulsen est un riche industriel aujourd'hui installé en Suisse. Le *Temps* lui consacre un article intitulé: «*Ce (riche) ami qui vous veut du bien*». Qui *vous*? L'article le précise en évoquant les liens d'amitié qui se seraient créés entre l'industriel en question et divers membres de la nomenklatura locale. *Vous*, en fait, ce sont *eux*: les membres de la nomenklatura locale. Au passage cette phrase: «*La gauche radicale ne se prive pas de rappeler que Frederik Paulsen bénéficie d'accords fiscaux, tant pour lui que pour son entreprise*».

Mais ce n'est pas notre sujet. Notre sujet, c'est cette phrase: «*il regrettait "les critiques émotionnelles injustifiées" envers l'ancienne URSS*». Elle retient en effet l'attention. «*Critiques émotionnelles injustifiées*», est-il dit. Le *Temps* qui cite ces trois mots aurait pu s'arrêter un instant pour les commenter. Or il ne le fait pas. Il ne les condamne pas non plus. S'il les cite, c'est sans doute qu'il les trouve un peu étranges. Autrement il ne les citerait pas. Un peu étranges, mais sans plus. En fin de compte, pas si étranges que cela. Pittoresques, si l'on veut. C'est une opinion parmi d'autres: chacun, n'est-ce pas, est libre de ses opinions. S'il s'était agi du nazisme, ce serait évidemment différent. Parler de «*critiques émotionnelles injustifiées*» exposerait, en ce cas-là, à des poursuites pénales. Mais, justement, il ne s'agit pas là du nazisme. Il ne s'agit que du communisme.

Sur le fond Paulsen a peut-être tort de dire ce qu'il dit, mais quelle importance? Qui s'intéresse aujourd'hui encore à l'ancienne URSS? La guerre froide appartient aujourd'hui au passé. C'est ce que pense, en fait, le *Temps*. Il est *temps* de tourner la page.

«Un (riche) ami qui vous veut du bien», dit Le *Temps*. Réflexion faite, ce titre a quand même ici son importance. Il renvoie à tout un arrière-plan sociologique, arrière-plan marqué par l'effacement progressif des anciennes frontières, aujourd'hui devenues obsolètes (comme toutes les autres), entre le public et le privé. Ou alors cette limite est devenue très floue: on ne sait plus très bien aujourd'hui par où elle passe. Coïncidence ou non, c'est aussi ce qui caractérisait l'ancienne URSS. Là aussi on avait quelque peine à savoir par où exactement elle passait. Sauf que dans l'ancienne URSS c'est le public qui avait avalé le privé, alors qu'aujourd'hui en Occident (et en particulier en Suisse, qui, comme souvent, fonctionne ici comme laboratoire), c'est l'inverse: le privé qui a avalé le public. Le privé, c'est-à-dire le monde des affaires.

La démocratie s'en porte-t-elle beaucoup mieux? Il n'y a pas ici de goulag, disent les dirigeants. C'est vrai, ils ont raison. Il n'y a pas ici de goulag. Sauf qu'à l'ère du tout-numérique, le goulag n'est de loin plus une nécessité. On peut au contraire très bien s'en passer. Mieux vaut même s'en passer que le contraire. Les gens ont leur portable allumé 24 heures sur 24: on gagne ainsi en flexibilité.



Dès lors, quoi d'étonnant à ce que certains en viennent aujourd'hui à reprendre à leur compte le langage et les idées caractéristiques des anciens compagnons de route du stalinisme comme réalité? C'est le contraire, à vrai dire, qui surprendrait. Car rien ne vient de rien. Entre les «accords fiscaux» dont bénéficie M. Paulsen, d'une part, et ses propres déclarations sur les «*critiques émotionnelles injustifiées*» envers l'ancienne URSS de l'autre, non seulement il n'y a pas incompatibilité, mais une très grande cohérence. On dit volontiers que la chute du mur de Berlin a marqué le triomphe de la liberté, en même temps que la fin de l'histoire. Va peut-être pour la fin de l'histoire. En revanche, je serais moins affirmatif pour le triomphe de la liberté. De quoi, en effet parle-t-on?

On pourrait dire à ce point: M. Paulsen, s'il vous plaît, avant de faire des déclarations à la radio, renseignez-vous un peu, juste un peu. Un minimum. Vous dites que vous n'aimez pas l'émotionnel. Lisez alors les historiens. Ils alignent des chiffres, ceux des morts, en particulier. Ce sont des chiffres, en eux-mêmes ils sont neutres. Les mêmes décrivent aussi ce qu'ils ont trouvé dans les archives. M. Paulsen, lisez-les. C'est vrai que leurs descriptions débouchent parfois dans des critiques. C'est très mal, on s'excuse pour eux. Pour autant, ce n'est pas une raison de les ignorer, d'être dans le déni. Lisez-les donc, et après dites-nous en quoi leurs critiques vous paraissent injustifiées. Le cas échéant, faites-vous aider par des scribes. Eux savent très bien faire ces choses. Vous apprendrez ensuite deux ou trois phrases par cœur: lorsqu'on passe à la radio, on n'a pas besoin d'en apprendre davantage.

On pourrait dire cela, mais il me semble utile et même nécessaire d'aller au-delà. A l'époque de la guerre froide, il y avait d'un côté les communistes et leurs compagnons de route fascinés par Staline et son régime, de l'autre les atlantistes anticommunistes. Les premiers disaient un peu ce que dit aujourd'hui M. Paulsen, les autres en prenaient le contre-pied. J'en étais. Soyons clair, je ne regrette rien de ce que j'ai pu dire et écrire à l'époque. Sur l'essentiel j'avais raison. Je dénonçais le goulag, j'avais raison de le dénoncer. C'était peut-être émotionnel, mais je n'en éprouve aujourd'hui aucune honte. Sauf que c'était peut-être insuffisant. C'est ce que je pense aujourd'hui. Il aurait fallu aller plus loin dans l'analyse. Ne pas se limiter à ne parler que du goulag («l'empire du Mal», selon les termes de Ronald Reagan), mais anticiper ce qui allait se produire *après* le goulag. De cela aussi il fallait s'occuper!

Certains l'ont fait. Citons ici Alexandre Zinoviev. On dira que Zinoviev parle du communisme, mais en fait le monde que décrit Zinoviev est déjà celui de l'*après-communisme*. Zinoviev éclaire, certes, le XXe siècle, mais davantage encore le XXIe. Un autre auteur qu'on pourrait citer est Alain de Benoist. Tout comme Zinoviev, Alain de Benoist a su ne pas se laisser enfermer dans les dichotomies de la guerre froide. L'un des premiers, dès les années 80 (et peut-être même avant déjà), il a dénoncé les impasses de l'économisme. En

Angleterre, très certainement aussi John Le Carré. Nul mieux que Le Carré n'a su décrire l'univers de la guerre froide, mais parallèlement aussi cet autre univers qui était alors en gestation et a fini par se *substituer* à l'univers de la guerre froide: celui de la mondialisation marchande. Je cite ici ces trois auteurs mais évidemment on pourrait en citer d'autres [1].

Ce que je veux dire, c'est qu'il faut, certes, être attentif aux périls de l'heure, mais avoir un œil également sur ceux du lendemain. Les deux choses.

~~~~~  
NOTE

1. Puisqu'il est ici question de la Suisse, on pourrait aussi citer Jean Ziegler. C'est un idéologue, il n'échappe pas toujours à la pensée dichotomique. Il s'est également souvent trompé. Mais parfois aussi il fait montre d'une certaine lucidité. On pense en particulier à sa *Suisse au-dessus de tout soupçon*, parue dans les années 70. Livre, je pense, qui gagne à être lu à la lumière de ce qui se passe aujourd'hui.

■ URSS, RUSSIE, SUISSE, COMMUNISME, TOTALITARISME

URL: <https://antipresse.net/la-sovietonostalgie-des-tres-riches/>

.....

## Patrick Gilliéron Lopreno, photographe

PASSAGER CLANDESTIN. AP 148 | 30/09/2018

**P**HOTOGRAPHE D'AGENCE ET ARTISTE INDÉPENDANT, PATRICK GILLIÉRON LOPRENO EST UN CHERCHEUR DE BEAUTÉ DOUBLÉ D'UN MÉDITANT. SON NOUVEAU LIVRE, *ÉLOGE DE L'INVISIBLE* (ÉD. TILL SCHAAP) ACCOMPLIT L'EXPLOIT DE METTRE EN LUMIÈRE, JUSTEMENT, CES FILAMENTS QUI ENRICHISSENT LA RÉALITÉ SUR UN AUTRE PLAN ET QUE L'ÂME SEULE PERÇOIT. LE TEXTE QUI SUIT EST LA PRÉFACE DE SLOBODAN DESPOT À CE LIVRE EXIGEANT ET INSOLITE.

## Pense avec la lumière!

Il y a quelque chose d'insensé à publier aujourd'hui un livre de photographies. Ou plutôt non: quelque chose d'héroïque. Un livre de photographies en soi est un geste de résistance.

A quoi?

*A la massification d'abord.* Aucun art n'a été plus noyé dans la masse, ces dernières décennies, que la photographie. La photographie, qui fut d'abord un artisanat hautement scientifique, est devenue un art, un témoignage et un langage avant de se noyer dans la publicité, puis dans l'épouvantable démocratisation du smartphone. A chaque minute, des millions de photographies sont prises dans le monde. Qu'aurait dit Nadar si on lui avait prophétisé qu'un jour, pas si lointain, tout le monde se promènerait avec une *camera oscura* performante dans sa poche? Car désormais nous sommes tous armés. Nous photographions tout, n'importe comment. Les enfants, les foules, la rue, les intérieurs. Mais aussi les quittances de restaurant, les paysages effilés par la vitesse du train, l'affiche de tel concert qu'on ne veut pas rater, l'emplacement de sa voiture dans un vaste parking. La photographie n'est, pour l'immense majorité des clics, qu'un trivial aide-mémoire.

Comme l'était le dessin, me dira-t-on, à l'époque de Vinci et de Rubens. Bien entendu. Mais la photographie a quelque chose de vampirique qui, à chaque nouveau cliché, ôte à son sujet une infime parcelle d'âme. C'est pourquoi les peuples archaïques — qui «ont le sens des choses premières» — s'en protègent tant qu'ils peuvent. Diablerie! Mais diablerie répercutée à l'infini par le progrès technologique. Sans le savoir, au jour le jour, par notre banal réflexe de prise de vue, nous «immortalisons» notre monde. Nous l'enfermons dans une vitrine électronique, à tout jamais. Où «tout jamais» désigne la durée de vie et la compatibilité en aval des supports électroniques de ces fantômes. Nous sommes-nous demandés combien coûte cet archivage du monde vivant en termes de téraoctets, c'est-à-dire de ferraille, de circuits truffés de substances toxiques et d'énergie électrique?

*A la dématérialisation ensuite.* Car c'est dans les méandres insaisissables du code binaire et de l'électronique que se loge désormais l'empreinte de la lumière sur un capteur-rétine. Nous pouvons photographier avec un simple téléphone ou un reflex sophistiqué, l'immense majorité de ces images ne se verront jamais imprimées dans la matière. Elles resteront d'insaisissables hallucinations, comme leur objet même: cet instant X dans le flux vibratoire du réel que nous avons essayé de figer. Elles seront pour toujours tributaires de tout le réseau énergétique et technologique que nous avons mis en place et qui déjà épuise la vie sur terre. Sans lui, sans ses logiciels et ses mégawatts, ces milliards d'images qui constituent la majorité de *tout ce qui a été capturé*

depuis l'invention de la photographie jusqu'à ce jour s'évanouiront comme si elles n'avaient jamais existé.

Or voici: malgré l'infinie banalisation, malgré le tout-à-l'écran, des photographes et des éditeurs ont encore l'audace et l'orgueil de mettre sur le papier des œuvres pour les distinguer et les protéger de cette *clicomanie* délirante. Ils isolent ces particules du mitraillage général, leur affectant un prix et faisant le pari de leur durée.

Je me suis remémoré tout l'historique de la photographie en contemplant les épreuves de Patrick Gilliéron Lopreno. J'ai pensé, encore davantage, à sa propre trajectoire. Jusqu'au moment présent, il était assez aisément lisible. Ses portfolios et ses livres ont une unité thématique et esthétique, d'ailleurs renforcée par le recours au noir-et-blanc. Vous ne pourriez pas intervertir une page de *Voyage en Suisse* avec une page de *Monastères*. La sémantique visuelle est cohérente, les associations d'idées viennent toutes seules. Tout aussi classique est la composition, étudiée, picturale. La plupart des livres de photo sont en réalité des *romans-photo*, obéissant à des contraintes de cohérence semblables à celles de la fiction en littérature. (Car, comme l'a noté Mark Twain, «la seule différence entre la réalité est la fiction, c'est que la fiction doit être crédible.»)

\*

Mais voici qu'il m'adresse un jeu de photographies apparemment disparates, comme tirées d'un de ces cartons à chaussures où on les entassait autrefois, en vrac — y compris les flous et les hors-cadre. Et puis un titre qui est comme un fil rouge: *Éloge de l'invisible*. Notre communication s'est limitée à cela. Je ne l'ai délibérément pas interrogé davantage. Le langage du photographe est dans son œil comme celui du footballeur est dans ses pieds. (D'où le désastre des conférences de presse sportives, où des artistes sublimes paraphrasent leur danse avec des mots d'une banalité affligeante.)

*Éloge de l'invisible*. Méditons. Je passe en revue les images, une par une. Paysage avec centrale nucléaire. Blés coupés au cordeau. Échangeur ferroviaire. Portrait. Signe routier sur fond de bois givrés. Portrait. Une première fois, je tombe en arrêt. Un homme, tout petit, marche seul avec son sac de commissions dans une rue ensoleillée, ombres rasantes et immeuble aux lignes aseptisées. L'atmosphère rappelle les déserts urbains métaphysiques de Chirico, avec une couche d'inhumanité architecturale par-dessus. Pourquoi a-t-il pris ce cliché?

Feuilletons, dans l'ordre qui se présente. Vitrail dans la pénombre. Portrait: encore une ombre oblique, encore un cabas de courses, aux mains d'une dame âgée cette fois, sur un escalier roulant. Les indices se précisent. Enseigne de restaurant au néon. Cocktail sur un zinc. Champ de blés hérissés, soyeux, éclatants. Vaste ciel sur une campagne au crépuscule nimbée d'une légère brume, elle-même percée par deux phares. Ombres d'un arbre et d'un enfant

sur un mur de béton lisse: encore la projection d'un soleil rasant. Encore les angles droits de la *technosphère*. Eau verte, limpide, d'un lac contrastant avec les rochers de la berge. Hippodrome, quelques ombres de spectateurs au premier plan. Lamas devant un arbre (cerisier?) en fleurs. Fresque naïve de la Mob, figurant le soldat suisse, sa femme et son enfant. Champ de coquelicots, simple et frais comme une robe imprimée. Fougères dans une cour de monastère. Brassée de paille jaune sur un champ noir fumant. Arbres roses de givres devant un immeuble jaune passé. Un lac reflétant le ciel, ceint d'une végétation opulente... mais surveillé par un pylône à haute tension, raide et indifférent comme un mirador. Des arcades de monastère ou de casbah dans une blancheur de Méditerranée...

J'en passe et de plus mystérieuses, comme ce bouchon de radiateur en forme d'aigle ou ce mur couvert de graffitis jusqu'au dernier centimètre devant lequel un jeune en veste à motif camouflage semble tétanisé par l'objectif, comme un faon capté par les feux d'une voiture.

Je feuillette et je feuillette encore. Pourquoi ces vaches paissant dans un champ plus électrifié qu'un camp de concentration? (Et pourquoi avoir recyclé ce vieux négatif argentique empoussiéré?) L'unité rassurante du noir-et-blanc n'est plus là pour lier l'ensemble. Quant à l'unité de sujet, n'en parlons même pas. La composition est toujours aussi rigoureuse, mais plus implicite, moins pensée.

Et c'est en énumérant cette suite de dissonances que, soudain, je comprends. C'est bête comme une lapalissade. L'invisible de Lopreno, c'est ce qui n'est pas visible. Mais qui est perçu quand même, comme un souffle, comme une réalité spirituelle. La narration de Lopreno, pour revenir au parallèle romanesque, est entièrement dans l'intertexte. Elle est pour ainsi dire chiffrée.

Et que me dit-elle, cette vibration, ce *bourdon* (non l'insecte mais la note continue qui sous-tend la mélodie, aussi bien baroque qu'indienne)? C'est évidemment personnel, peut-être influencé par quelques visions communes. La vibration de cet *Éloge* tient tout entière dans le contraste entre la nature inviolée et l'univers technologique. Le photographe documente l'envahissement de tout notre écosystème par les artefacts humains. Il témoigne de notre enfermement dans un labyrinthe de miroirs, froids, fonctionnels et hideux, nous renvoyant le plus inquiétant de nos visages: celui qui s'apprête (et s'en réjouit) à devenir robot. A se faire machine au moment même où la machine, comme l'avait fantasmé Philip K. Dick, devient plus intelligente et peut-être tout aussi sensible que l'humain.

En contrepoint à cet alignement d'oxymores industrie-nature, les blés, les coquelicots et les visages humains nés et non fabriqués — non fabriquables, aussi. Comme pour nous laisser une lueur d'espoir, un souvenir d'altérité. Cette altérité radicale de ce que nous (avec notre génie, notre science, nos outils) n'avons pas pu contrefaire — et qui nous dépasse tellement. Et dont

l'ultime ironie — illustrée par ces visages émouvants — est de nous avoir rendus uniques et incopiables, à la différence de toutes les inventions de notre transhumaine modernité.

L'œil de Patrick Gilliéron Lopreno est une révolte contre le monde moderne à lui tout seul. Il parvient à donner des formes et des couleurs aux réalités métaphysiques. Comment appelle-t-on un philosophe qui pense avec la lumière? Un photosophe?

Slobodan Despot

■ ART, PHOTOGRAPHIE, PHILOSOPHIE, SUISSE, MODERNITÉ

URL: <https://antipresse.net/patrick-gillieron-lopreno-photosophe>

.....

## Mon garagiste est un robot

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 149 | 07/10/2018

**L**ES ACCROCHAGES, TOUCHETTES ET AUTRES TÔLES FROISSÉES SONT DES ALÉAS DU QUOTIDIEN QUI PEUVENT NOUS EMPOISONNER LA VIE DES SEMAINES DURANT. L'AVENIR PROCHE RISQUE D'APPORTER DES SOLUTIONS RADICALES À LA QUESTION DES RESPONSABILITÉS. POUR NOTRE BIEN?

**Lundi 8 octobre 2018.**

Tom Shark est en retard. Après avoir déposé ses enfants à l'école, il s'engage sur l'autoroute A9 direction de Sierre. A la première sortie, il aperçoit un véhicule qui, venant en sens inverse, semble rencontrer des difficultés, sa trajectoire s'avérant des plus aléatoires. Alors que ce véhicule n'est plus qu'à quelques mètres, il oblique subitement, sans que sa direction ne soit prévisible. Le choc est immédiat et impossible à éviter. Tom qui doit se rendre au tribunal pour une audience descend de sa voiture et invective le conducteur responsable de l'accident. Celui-ci ne nie pas avoir opéré une manœuvre dangereuse et propose de signer un constat amiable. Une fois ces formalités accomplies, Tom appelle son garagiste et évoque avec lui les réparations à entreprendre sur son véhicule. Le garagiste lui précise que pour des raisons liées à la garantie, les travaux de carrosserie doivent être diligentés auprès de l'agence officielle de la marque. Quelques semaines plus tard, alors que les travaux de réparation ont été réalisés à satisfaction, Tom reçoit une lettre de l'assureur du conducteur responsable: «Cher Monsieur... il s'avère que les travaux réalisés excèdent manifestement le coût moyen... dès lors nous ne rembourserons que 70 % de la facture qui nous a été soumise». Il fulmine.

Ce courrier est annonciateur d'une longue procédure avec expertise et tout le toutim. Il va falloir démontrer que le coût des travaux n'est pas prohibitif. Après moult tergiversations et aléas procéduraux, une décision favorable est finalement rendue... 24 mois plus tard!

### **Mardi 8 octobre 2024**

Tom Shark se rend au Tribunal en voiture autonome. Il a opté pour le modèle berline A de la marque Fulgurator, une marque qui est apparue il y a deux ans à l'initiative d'un ancien ingénieur de Google. A la sortie de Sierre pour des motifs inconnus, le véhicule qui lui fait face s'écarte de la ligne idéale de conduite et vient percuter l'avant-droit de son petit bijou. Il descend alors et présente à l'autre conducteur une tablette permettant d'adresser directement aux assureurs le constat amiable électronique. Cette démarche lui prend moins de cinq minutes. De retour dans sa voiture, il appuie sur le bouton SOS figurant dans l'habitacle, ce qui génère un contact immédiat avec le représentant du constructeur du véhicule. Celui-ci lui propose de venir le chercher dans dix minutes. Ayant un peu de temps avant l'audience, il accepte. Lorsque le véhicule de dépannage se présente, une drôle de machine en est extraite. Il s'agit d'un scanner qui est utilisé pour identifier les dommages occasionnés au véhicule. Les images sont ensuite transmises au centre de contrôle qui, au moyen d'algorithmes, estime immédiatement le coût de la réparation et envoie son devis à l'assureur du responsable. La marge d'erreur est de 1 %. Lorsque les assureurs ne sont pas d'accord, un fond de différenciation des prestations d'assurance créé pour éviter des litiges inutiles assume le différentiel. Lorsqu'il rentre chez lui le soir même Tom trouve dans sa boîte de courriel un rapport des événements de la journée, ainsi que la mention de la clôture du cas après que la réparation ait été acceptée par toutes les parties. Il peut consacrer son temps, au demeurant précieux, à d'autres tâches moins rébarbatives.

■ SUISSE, FUTUR, TECHNOLOGIE, LIBERTÉ, SOCIÉTÉ,

URL: <https://antipresse.net/mon-garagiste-est-un-robot/>

.....

## Mme Leuthardt et la stratégie du choc

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 150 | 14/10/2018

**D**ORIS LEUTHARD EST UNE MINISTRE SUISSE. DURANT UNE DIZAINE D'ANNÉES ELLE A ÉTÉ EN CHARGE DES TRANSPORTS, DE LA POSTE, ET D'UN CERTAIN NOMBRE D'AUTRES CHOSES ENCORE. ELLE VIENT D'ANNONCER SON PROCHAIN DÉPART DU GOUVERNEMENT. DE PRIME ABORD, ON SERAIT TENTÉ DE DIRE: ET ALORS? MAIS CE NON-ÉVÉNEMENT N'EN A PAS MOINS SUSCITÉ DE NOMBREUX COMMENTAIRES.

Le *Temps*, par exemple, nous présente Mme Leuthard comme une «grande figure suisse du XXIe siècle»(1). Au XXe siècle, nous avons eu le général Guisan, Friedrich Wahlen, peut-être aussi Ramuz, Dürrenmatt, etc. Au XXIe siècle, nous avons Mme Leuthard. Il importe donc, un court moment au moins, de lui prêter attention.

On ne dira peut-être pas que si Mme Leuthard était un homme, personne ne s'intéresserait à elle: assurément non. Ni moins encore que les couronnes de louanges qu'on lui tresse aujourd'hui, en cette sainte année #MeToo, ont un petit air d'opportunisme. Tout petit. Mais on se doit ici quand même de rappeler que la ministre démissionnaire s'en va peu après l'éclatement du scandale de CarPostal, cette filiale de la Poste néolibérale que son prédécesseur direct, le socialiste Leuenberger (à moins qu'il ne faille remonter plus haut encore dans le temps), avait transformée en entreprise privée afin de lui permettre, comme à toute autre entreprise privée, de gagner de l'argent: le plus d'argent possible, en fait. La Poste reçut ainsi carte blanche pour augmenter ses tarifs, en même temps que pour accroître les cadences imposées à ses employés. Ce qu'elle ne manqua pas de faire, avec au final de beaux dividendes reversés à l'État actionnaire.

#### DÉRÈGLEMENTONS!

Avec toutefois une ombre au tableau: ce qui, justement, vient de se produire. Mme Leuthard a beau être une «grande figure suisse du XXIe siècle», elle n'avait rien vu venir. Il y a fort à parier que M. Leuenberger, lui non plus, n'aurait rien vu venir. Mais c'est un détail. Plus importante est cette autre remarque. A partir du moment où l'on dit que la seule chose qui compte est de gagner de l'argent, le plus d'argent possible, de tels accidents n'ont rien en eux-mêmes de très surprenant. C'est s'il ne s'en produisait pas qu'on serait, au contraire, surpris. Tout comme M. Leuenberger, Mme Leuthard est pour plus de marché, plus de concurrence, plus d'ouverture. Elle aime déréglementer, et elle déréglemente. Il est donc normal que les gens ainsi mis sous pression en viennent, à un moment donné, à commettre des délits. Non seulement c'est inévitable, mais c'est très probablement aussi voulu. Les néolibéraux sont sans état d'âme. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. C'est ainsi qu'on «avance», qu'on «fait bouger les choses». Ce n'est pas en vain qu'on a parlé de la «stratégie du choc» (Naomi Klein).

Aux dernières nouvelles, l'Office fédéral des transports vient d'assouplir la réglementation existante en matière de transports publics, en accordant à des entreprises privées des concessions pour l'exploitation de lignes de bus à longue distance. A juste titre, les syndicats dénoncent le danger que cette mesure représente «pour les transports publics suisses et pour le rail en particulier»(2). Or l'Office fédéral des transports dépend de Mme Leuthard. C'est donc une décision de Mme Leuthard. Dans un premier temps, les prix



vont très probablement baisser, ce qui contribuera à accroître encore l'aura de Mme Leuthard en tant que «grande figure suisse du XXI<sup>e</sup> siècle». Dans un second temps, en revanche, on verra s'accumuler les scandales et les dysfonctionnements en tout genre. Les pannes de train deviendront de plus en plus fréquentes, en attendant les ponts qui s'effondrent. La «stratégie du choc», quoi.

#### UN TROU DANS LES ALPES... ET DANS LA CONSTITUTION

Dans le même ordre d'idées, on ne manquera pas ici de rappeler le rôle de Mme Leuthard dans la décision du gouvernement, il y a quelques années, de construire un deuxième tunnel autoroutier sous le Gothard, alors même qu'il est stipulé dans la Constitution qu'il faut protéger les Alpes contre l'empiétement du trafic routier, et à cette fin, autant que possible, favoriser le transfert du trafic de marchandises de la route vers le rail. Or, avec ce deuxième tunnel autoroutier sous le Gothard, on fait exactement le contraire. En la circonstance, Mme Leuthard a donc très clairement violé la Constitution. On l'avait dit à l'époque, mais il n'est pas interdit ici de le répéter. Elle n'a bien sûr pas été seule à le faire, puisqu'elle a été suivie dans sa démarche par le gouvernement dans son ensemble, mais cela ne s'en inscrit pas moins à son bilan.

Remarquons au passage que violer la Constitution est aujourd'hui devenu en Suisse une quasi-habitude. Le gouvernement ne respecte la Constitution que quand cela l'arrange. Autrement, il passe outre. On vient de citer l'exemple du deuxième tube autoroutier du Gothard, mais chacun a bien sûr en tête la manière dont le gouvernement s'y est pris pour neutraliser la décision populaire du 9 février 2014 sur l'immigration de masse. Cette décision figure aujourd'hui noir sur blanc dans la Constitution, mais c'est comme si elle n'y figurait pas. Cela ne signifie pas nécessairement qu'on n'est plus en démocratie. Mais c'est une démocratie à la carte. On choisit ce qui plaît, on écarte le reste.

#### DÉMOCRATÀLACARTE

On voit donc en quel sens Mme Leuthard pourrait être qualifiée de «grande figure suisse du XXI<sup>e</sup> siècle». Elle l'est en ce sens, tout bonnement, qu'elle en est une figure emblématique. En tant que femme, tout d'abord, puisque, dans l'ordre hiérarchique des préoccupations de nos concitoyens, la question de la place des femmes dans la vie politique occupe aujourd'hui le sommet, éclipasant toutes les autres (en particulier celles abordées dans cette chronique)(3). En tant, ensuite, que personnification de la démocratie à la carte. Elle-même n'est bien sûr qu'un simple rouage du système, un pion parmi d'autres. Mais à cause de cela, justement, elle est pleinement représentative. Mme Leuthard personnifie et symbolise bien l'époque que nous vivons, celle d'un glissement progressif de l'ancienne démocratie vers la postdémocratie, et à partir de là,

très probablement, vers la «démocrature»(4). Comme elle donne l'impression d'être relativement intelligente (elle s'exprime plutôt bien en public), on ne saurait a priori exclure qu'elle en ait, très vaguement au moins, conscience. Très vaguement.

~~~~~  
NOTES

1. *Le Temps*, 27 septembre 2018.
2. Cité par *Le Courrier*, 8 octobre 2018, p. 2.
3. Un homme, même féministe, doit aujourd'hui presque s'excuser lorsqu'il se présente à une élection. Le socialiste Cédric Wermuth vient d'en faire l'expérience en Argovie. Ses camarades de parti l'ayant préféré à une femme dans la course à la candidature pour l'élection prochaine au Conseil des États, il a dû se défendre contre l'accusation d'être un *ladykiller* (*Le Courrier*, 28 septembre 2018, p. 8).
4. Néologisme souvent utilisé pour désigner certains régimes est-européens (Hongrie, Tchéquie, Pologne), mais qui en fait pourrait s'appliquer beaucoup plus légitimement à des pays comme la France et l'Allemagne. La France, en particulier, est assez typiquement aujourd'hui une démocrature (manipulation du mode de scrutin pour l'élection des députés à l'Assemblée nationale, politisation de la justice, verrouillage de l'information, violences policières, etc.).

■ SUISSE, ECONOMIE, SOCIÉTÉ, POLITIQUE, LIBÉRALISME

URL: <https://antipresse.net/mmeleuthardt-et-la-strategie-du-choc/>

.....

## Aquarius, Opération Tartuffe en Méditerranée

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 151 | 21/10/2018

**D**EPUIS QU'IL S'EST VU RETIRER SON PAVILLON PANAMÉEN, LE REPÊCHEUR DE MIGRANTS AQUARIUS (VERSEAU) EST TECHNIQUEMENT UN VAISSEAU PIRATE. DES ÉLUS SUISSES MILITENT POUR QU'IL SOIT FRAPPÉ DE LA CROIX BLANCHE. LES ARGUMENTS ÉMOTIONNELS ACCAPARENT LE DÉBAT. OR ON A ASSEZ VU, CES DERNIÈRES ANNÉES, OÙ LES ÉMOTIONS MÉDIATISÉES ONT MENÉ LES DÉMOCRATIES POUR Y RÉFLÉCHIR À DEUX FOIS.

## Partie I : Le verso du Verseau, ou les zones d'ombre de l'Aquarius

Juridiquement, le Panama est dans son droit. Même le secours en mer obéit à des règles, et l'Aquarius les a enfreintes.

Politiquement, il n'est de loin pas sûr que l'émotivité de nos belles âmes soit partagée par une majorité de la population. Pourquoi le Conseil fédéral devrait-il ignorer à la fois la loi et le sentiment populaire pour venir au secours de cette entreprise franco-allemande?

Car l'Aquarius n'est pas une voile solitaire. Il y a derrière lui une flotte de dix navires, des sponsors puissants, dont les organisations Soros, et des infrastructures complexes chapeautées par l'organisation SOS Méditerranée, créée pour l'occasion. Depuis 2016, selon le site de l'ONG, des centaines de milliers de personnes ont emprunté cette passerelle.

De tels chiffres relèvent de la démographie et non des fortunes de mer. Justifier l'activité de cette flottille en invoquant les lois régissant l'aide aux naufragés depuis le Moyen Age est une mignardise romantique assez étrange. On peut aller à la pêche avec une canne ou un filet dérivant derrière un chalutier, mais est-il honnête de confondre ces deux outils?

Il convient donc d'ouvrir les yeux. A tous les échelons de cette initiative, on parle allemand. Allemand, Klaus Vogel, le fondateur de SOS Méditerranée et capitaine de l'Aquarius. Allemand l'armateur, une Sàrl de Brême... dont les gérants seraient deux retraités tenant une pension de famille! Qui croira que ce sont les vrais patrons de ce navire dont l'entretien coûte 11'000 € par jour, sans les salaires (selon le site de l'ONG)? Auparavant, l'Aquarius appartenait aux gardes-côte allemands, l'un des outils de Frontex (l'agence garde-frontière de Schengen). Tiens donc... et SOS Méditerranée est présidée par l'armateur Francis Vallat, ex-vice-président de l'Agence européenne pour la sécurité maritime, qui travaille en étroite collaboration avec Frontex. Purs profils d'humanitaires!

De là à voir dans l'Aquarius le cheval de Troie d'une opération de RP visant à remplacer la filière terrestre politiquement grillée par une voie plus acceptable (et surtout moins visible) d'importation de migrants, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Nous noterons simplement que Mme Merkel a voulu et déclenché cette migration sans consulter personne, que cette décision lui a coûté très cher et que s'il est un pays qui doit offrir son pavillon à l'Aquarius, c'est bien son pays d'origine! Voire la France, qui en déstabilisant la Libye a ouvert la bonde au sud de la Méditerranée. Mais la fixation sur l'Aquarius étouffe la réflexion sur les responsabilités réelles de ce mouvement de populations qui est en train de faire éclater l'Union européenne.

Ces arguments, je sais, ne décourageront en rien nos belles âmes. J'ai publié jadis une belle enquête de Maria Pace Ottieri sur les premiers *boat people* débarquant en Italie. La journaliste les abordait avec sympathie, mais à partir

de leurs destinées individuelles, non du point de vue de la statistique ou de la morale. Le livre n'a intéressé personne chez nous. Le visage réel de ces gens demeure toujours aussi flou. Ce qui «nous» intéresse, c'est uniquement l'usage qu'on peut faire d'eux dans nos affaires internes.

L'urgence humanitaire justifie tout! C'est ainsi qu'à la tête de nos avocats de l'Aquarius on trouve un tartuffe qui peut à la fois donner aux Suisses des leçons de morale humanitaire et se faire payer des voyages à Abu Dhabi par un «ami» faisant partie, selon la presse espagnole, d'une famille liée au trafic d'armes... Il serait intéressant d'avoir son opinion sur la moralité de la chose.

■ (ARTICLE PUBLIÉ CE MÊME 21 OCTOBRE 2018 DANS *LE MATIN DIMANCHE*)

## Partie II : Dans les coulisses du pêcheur de migrants

L'Aquarius est à l'œuvre depuis février 2016. Il est affrété par l'association SOS Méditerranée, fondée à Berlin en 2015 par **Klaus Vogel**, capitaine de marine marchande puis curieusement reconverti comme professeur d'histoire à l'institut Max Planck et par la Française Sophie Beau, ancienne chargée de communication de Médecins sans Frontières et Médecins du Monde.

L'Aquarius appartient à l'entreprise allemande **Jasmund Shipping GmbH** (une Sàrl donc), elle-même filiale de **HEMPEL SHIPPING GmbH Bremen**. En grattant un peu, on découvre que les gérants de ces entités sont des retraités tenanciers d'une pension de famille. Le navire aurait été racheté aux garde-côte allemands, donc à la police fédérale, l'un des bras armés de **Frontex** (l'agence garde-frontière de Schengen, que d'aucuns considèrent comme une passoire). Il est intéressant de noter que la réforme de Frontex, qui — en raison du tollé suscité par l'afflux de migrants — l'a fait passer d'une agence de coordination entre douaniers européens à un corps garde-frontière à part entière, date exactement de 2015 (opérationnelle depuis 2016).

### LA FLOTTE

Au vu de tout ceci, on ne serait pas surpris de découvrir dans l'opération Aquarius un recyclage privé des *Küstenwache* imaginé par les services d'Angela Merkel. C'est d'autant plus curieux que les principaux navires de cette nouvelle traite des Africains sont en écrasante majorité allemands: les *Sea-Watch* I, II et III sont gérés par une ONG liée à **Watch The Med**, basée à Berlin et financée par **Soros** via sa filiale **ASGI** (Association for Juridical Studies on Immigration); le *Seefuchs* et le *Sea-Eye*, mis à l'eau en 2015 par l'entrepreneur **Michael Buschheuer** (qui s'est fait confisquer ou a fourni (?) un «go-fast» par les/aux garde-côte libyens); le *Lifeline*, géré par l'ONG allemande **Mission Lifeline**, fondée par Herr **Axel Steier**, spécialisé au départ sur la route des Balkans et

qui a lui aussi basculé sur la mer après 2015. Il y a aussi le *Luventa*, enregistré sous pavillon des Pays-Bas et détenu par l'ONG allemande *Jugend Rettet* et le *Minden* géré par l'ONG allemande **Lifeboat**, dirigée par **Günther Kloppert**, un ancien militaire allemand, soutenu lui aussi par Axel Steier et la **German Society for the Rescue of Shipwrecked Persons** (DGzRS), vénérable ONG semi-publique (équivalent de la SNSM) spécialisée dans le sauvetage en mer baltique et qui arbore une très martiale Croix de Fer rouge.

A part les Allemands, il faut citer l'*Open Arms*, en manœuvre depuis 2017 et géré par l'indépendantiste catalan Oscar Camps; le *Vos Hestia* de l'ONG hollandaise **Save the Children** et plusieurs autres affrétés par **MSF** (le *Bourbon Argos*, le *Dignity 1*, le *Topaz Responder*), etc.

### SOROS À LA RESCOUSSE

Pour revenir sur l'*Aquarius*, la page d'accueil du site internet français de l'ONG SOS Méditerranée indique qu'une journée en mer coûte 11'000 euros, sans les salaires. L'antenne française (Marseille) est gérée par la belle-sœur du capitaine Klaus Vogel, Mme **Caroline Moine**.

L'une des entités fondatrices de SOS Méditerranée est l'ONG **COSPE ONLUS** (Coopération pour le développement des pays émergents), financée par Bruxelles et le précédent gouvernement italien et qui s'occupe notamment d'optimisation de la couverture média sur les migrants avec l'**EPIM** (European Programme for Integration and Migration) cofinancée par **Open Society**. Ce petit monde travaille grâce à la plateforme **Open migration** qui est aussi financée par Open Society directement et via sa filiale **CILD** (Italian coalition for freedoms and civil rights).

Soros offre donc à ce petit monde la logistique médiatique, qui est le nerf de la guerre, car les budgets de chaque navire tournent autour de 7 à 10 millions d'euros. La machine à lever des fonds a tourné à plein régime. Parmi les «philanthropes», on retrouve à chaque étape la **OAK Foundation**, créée par le milliardaire anglais (né en Rhodésie) **Alan Parker**, qui vit à Genève. La OAK foundation finance aussi directement SOS Méditerranée.

Dans la nébuleuse des ONG secouristes, il faut citer **MOAS** (également directement financée par Open Society) qui après avoir oeuvré en Méditerranée avec le navire *Phenix*, soutient aujourd'hui les Rohingyas... Cette ONG est liée à l'**US Navy** et **Blackwater** (la société de mercenaires). Mais son premier financement lui a été donné par le **DFAE** (département suisse des affaires étrangères) via la DDC (Direction du développement et de la coopération) à hauteur de 250'000 CHF.

L'antenne suisse de SOS Méditerranée est à Genève. Le conseil d'administration est composé de **Thomas Bischoff**, médecin, **Béatrice Schaad**, directrice de la communication du CHUV, **Geneviève Mathaler-Conne**, médecin. La directrice est **Caroline Abu Sa'da**, une ancienne de MSF.

## AU POINT DE VUE DU DROIT

Les opérations de l'Aquarius posent deux problèmes essentiels.

**1) Débarquement.** La Convention de l'ONU dite de Montego Bay prévoit en ses articles 17 et suivants un «droit de passage inoffensif» pour tout navire, l'article 18, § 2, précisant que ce droit de passage peut comprendre l'arrêt, dans une installation portuaire ou au mouillage dès lors que cet arrêt s'impose «par suite d'un cas de force majeure ou de détresse ou dans le but de porter secours à des personnes, des navires ou des aéronefs en danger ou en détresse». Mais l'article 19 précise que le mouillage est inoffensif «tant qu'il ne porte pas atteinte à la paix, au bon ordre ou à la sécurité de l'État côtier», atteintes pouvant être constituées par l'embarquement ou débarquement de marchandises, de fonds ou de personnes en contravention aux lois et règlements [...] d'immigration de l'État côtier». Une autre convention internationale sur «la recherche et le sauvetage maritimes» du 27 avril 1979 (Convention Search and Rescue ou Convention SAR) prévoit à l'article 2.1.10 de ses annexes que «les parties s'assurent qu'une assistance est fournie à toute personne en détresse en mer. Elles le font sans tenir compte de la nationalité ou du statut de cette personne ni des circonstances dans lesquelles celle-ci a été trouvée». *C'est sur cet article que les politiques se fondent pour prétendre que l'accueil dans les ports est obligatoire, ce qui est faux puisqu'il ne s'agit que de repêcher les naufragés.* Mais ce qui complique les choses, c'est que c'est au pays riverain le plus proche qu'incombe l'obligation et comme la Libye n'a pas d'État, comme par hasard, le plus le plus proche est l'Italie car Malte n'a pas ratifié la Convention SAR. Aujourd'hui, l'Italie s'appuie sur le fait que la Libye a en réalité les moyens de récupérer les migrants, notamment grâce aux vedettes garde-côte qui lui ont été fournies, et que l'Aquarius avait dès lors l'obligation de se «délester» dans ce pays.

**2) Pavillon.** C'est sur la base du refus de l'Aquarius de restituer ses «clients» à la Libye que le Panama a retiré son pavillon à l'Aquarius. Avant cela, l'Aquarius avait obtenu un pavillon de Gibraltar, mais les autorités maritimes de Gibraltar n'avaient «pas donné leur accord à l'Aquarius, déclaré comme navire de recherche, pour qu'il réalise des actions de sauvetage» et l'Aquarius est passé outre, d'où le retrait. Or, sans pavillon (qui donne juridiquement sa nationalité au navire) pas de départ en mer possible. Et c'est là que trois parlementaires helvétiques — **Ada Marra** (PS/VD), **Guillaume Barrazzone** (PDC/GE) et **Kurt Fluri** (PLR/SO), ont déposé une interpellation pour que lui soit attribué un pavillon humanitaire suisse (sur la base de l'article 35 de la loi fédérale maritime), le tout à l'insistante requête de Caroline Abu Sa'da. Or l'Aquarius étant affrété par l'Allemagne, on se demande pourquoi ce ne serait pas Angela Merkel qui donnerait un pavillon?

## UN ENFUMAGE À L'ÉCHELLE DU CONTINENT?

Le gigantesque appel d'air unilatéralement créé en 2015 par l'Allemagne de Mme Merkel a abouti à un échec politique tant sur le plan interne allemand que sur le plan européen. Le problème de l'accueil des migrants voulus par l'Allemagne a scindé l'UE en deux camps. Les pays de l'ancien bloc de l'Est sont catégoriquement opposés à ce qui leur apparaît comme une menace de civilisation. A cause de ses propres calculs démographiques et économiques (ou ceux de son patronat), l'Allemagne semble vouloir maintenir le flux malgré tout. L'opération SOS Méditerranée démarre avec le «Wir schaffen das» d'Angela Merkel et la voie de terre, compromise, est remplacée par une filière maritime qui s'apparente à de la traite négrière. Le transport du fret humain est d'ailleurs dûment facturé (à 3000 € par tête). Le grand reporter Renaud Girard a d'ailleurs incriminé sans ambages les ONG d'aide au trafic d'êtres humains.

Faut-il donc que la Suisse s'associe par son pavillon à cette opération allemande aux soubassements moraux plus que discutables — et aux retombées politiques potentiellement destructrices pour le continent?

Les choses ne sont de loin pas aussi candides qu'elles l'apparaissent. Au moment même où nous constituons ce dossier, nous apprenions ainsi que l'un des trois élus suisses militant pour le parrainage «humanitaire» de l'Aquarius par la Confédération s'est vu payer un voyage à Abu Dhabi par Hugo Linares, le gendre de Abdul Rahmane el-Assir (intime de Ziad Takieddine), impliqué dans les affaires de ventes d'armes qui avaient mouillé M. Balladur (sous-marins apostés au Pakistan et frégates en Arabie saoudite), et qui aboutirent au fameux attentat meurtrier de 2002, où périrent notamment 11 officiers de la DCN française(1).

Avant de vouloir impliquer la Suisse dans le trafic d'êtres humains en Méditerranée, M. Guillaume Barazzone aurait pu se demander si d'autres trafics ne risquaient pas d'entacher son aube blanche de prédicateur humanitaire.

■ (DOSSIER CONSTITUÉ AVEC LA COLLABORATION D'ARNAUD DOTÉZAC.)

## NOTE

1. El-Assir fut arrêté en 2012 et interrogé par le juge van Ruymbeke. En revanche la justice suisse refusa son extradition au motif que le délit était prescrit en droit suisse.

• • • • •

LIRE À CE SUJET: UNE FOIS QUE TU ES NÉ, TU NE PEUX PLUS TE CACHER DE MARIA PACE OTTIERI

Ils déferlent sur les côtes de l'Europe. Qui sont-ils? Quel rêve les habite?

■ SUISSE, MANIPULATION, MIGRANTS, ALLEMAGNE, SOROSPHÈRE

URL: <https://antipresse.net/aquarius-operation-tartuffe-en-mediterranee/>

.....

## La corvée des réservations aériennes

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 151 | 21/10/2018

**Q**UOI DE PLUS ÉNERVANT QUE DE DEVOIR CHOISIR UNE OPTION DE VOL DANS LE CHAOS DES OFFRES PROPOSÉES SUR L'INTERNET. CE CAUCHEMAR RISQUE DE CHANGER AVEC LE DÉVELOPPEMENT DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE. SAURONS-NOUS MÊME SI L'OPÉRATEUR À L'AUTRE BOUT DE LA LIGNE EST UN ÊTRE HUMAIN ?

18 OCTOBRE 2018

Tom Shark peste contre ces agents de voyage, incapables de lui trouver un billet d'avion à un prix abordable à destination de New York dans huit mois! Il est vrai qu'avec sa famille recomposée comprenant deux ados et deux jeunes enfants, le challenge est important. D'autant plus important que si pour le vol aller la classe économique convient parfaitement, le vol retour doit, lui, être accompli en classe affaires. Après une recherche sur les sites de toutes les compagnies qui opèrent des vols directs depuis Zurich ou Milan, il doit se rendre à l'évidence: seules quatre compagnies sont en mesure de répondre à ses attentes, à des prix toutefois qu'il considère comme prohibitifs. Aucune offre spéciale ni promotion. Il parcourt donc le web à la recherche d'un *flight hacker*, soit d'un spécialiste de la recherche de vols à prix cassés. Deux personnes lui proposent leurs services pour des vols avec escale. Rien de bien folichon. Tom Shark est déçu: il ne comprend pas qu'au XXI<sup>e</sup> siècle il ne soit pas possible de faciliter ces recherches chronophages et rébarbatives. En désespoir de cause il contacte sa compagnie aérienne préférée et tente de savoir si des offres spéciales pourraient lui être formulées sur la base de ses miles pour le vol tant souhaité. En vain. Il doit désormais attendre, car tous les sites consultés ont conservé une trace de son passage et il ne pourra sans utiliser un autre navigateur obtenir des prix corrects. Flûte!

18 OCTOBRE 2024

Tom Shark se rend sur le site de la compagnie Flight4free et entame une conversation avec un opérateur au moyen du chatbot implémenté. Après quelques minutes, la compagnie lui propose un vol à destination de New York à un prix inférieur à 6'000 dollars pour 6 passagers, ce qui à l'aune des offres concurrentes est un prix très correct. Il ignore à ce stade si un c'est un humain



qui traite son dossier ou l'intelligence artificielle dont s'est dotée la compagnie pour améliorer la pertinence de ses offres et ses marges. Les agents de voyages sont en voie de disparition et il ne subsiste que quelques humains pour opérer des contrôles aléatoires de l'activité automatisée. Tom se voit même offrir un crédit pour ce vol, ce qui lui permettra de payer un montant mensuel. Il ne dispose pas encore de compte auprès de cette compagnie. Les acteurs du domaine du tourisme ont désormais bien compris que lorsqu'un client paie un voyage par acomptes, ils sont susceptibles d'accroître leurs marges, sans compter le fait qu'ils acquièrent ainsi des clients longtemps à l'avance. Quelques minutes après avoir signé électroniquement le contrat, Tom reçoit un listing des choses qui doivent être entreprises avant le voyage. Maxime doit renouveler son passeport biométrique, Théo s'acheter des t-shirts et Tim changer ses baskets. Grâce aux informations glanées sur le Net et à celles qui sont à compléter lors de la réservation, les listes de choses à faire sont désormais l'apanage de vos prestataires. Vous pouvez vous contenter de vivre en toute quiétude.

#### DÉCRYPTAGE

Le profiling des prospects et des clients va sans cesse s'affiner. Il devra donc être strictement encadré de manière à éviter les offres qui ne sont pas dans leur intérêt. Le recours à une intelligence artificielle sera ainsi annoncé et il sera proscrit de faire augmenter les prix en cas d'intérêt démontré par de répétées visites d'un site web par exemple. Les comparateurs de prix devront annoncer leurs méthodologies et ils feront l'objet de tests réguliers. En bref, toutes vos attentes pourront être satisfaites sans toutefois que cela ne péjore votre budget. Et en termes de protection de la vie privée, toute violation sera immédiatement et automatiquement sanctionnée, sans qu'il soit même nécessaire de porter plainte.

■ FUTUR, TECHNOLOGIE, BIG BROTHER, VOYAGE, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/la-corvee-des-reservations-aeriennes/>

.....

## Dick Marty, une grande âme suisse

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 153 | 04/11/2018

**A**VEC SON ŒUVRE DE PROCUREUR INTRANSIGEANT ET D'ENQUÊTEUR INTERNATIONAL, DICK MARTY S'INSCRIT NON SEULEMENT DANS LA CHRONIQUE MONDIALE DE LA LUTTE POUR LA JUSTICE, MAIS ENCORE PARI MI LES GRANDES CONSCIENCES DE L'HISTOIRE SUISSE. CELUI QUI SERAIT LE MEILLEUR CANDIDAT AU NOBEL DE LA PAIX EST AUSSI LE MIEUX

PLACÉ, PAR SON INDÉPENDANCE ET SON ABSENCE DE CONCESSIONS, POUR NE JAMAIS LE RECEVOIR.

J'ai connu dans ma vie un certain nombre de Suisses illustres et méritants et parmi eux un personnage d'une grandeur surprenante pour ce pays occupé, dit-on, à couper les têtes qui dépassent. J'ai ainsi été le collaborateur, l'éditeur et le confident de Franz Weber et je range cette amitié parmi les heures lumineuses de ma biographie. Franz Weber est bien davantage que le « militant écologiste » à quoi on le résume. Il est cet homme qui s'est dressé seul contre les promoteurs, les industriels et les massacreurs d'animaux aux quatre coins de la planète, animé de sa seule foi en une justice supérieure et de sa conviction que tout ce qui arrive en ce monde le concerne — nous concerne tous. Il illustre pleinement la haute exigence morale de Schopenhauer: *« Les vrais avantages personnels, tels qu'un grand esprit ou un grand cœur, sont par rapport à tous les avantages du rang, de la naissance, même royale, de la richesse et autres, ce que les rois véritables sont aux rois de théâtre. »*

La grandeur de son esprit lui avait fait voir à l'avance, et sans trop d'analyse, les dégâts de la société industrielle sur l'environnement, mais aussi sur l'héritage de la civilisation et sur l'âme humaine. La grandeur de son cœur l'a lancé dans des assauts héroïques, absolus, allant jusqu'à l'affrontement physique et à la mise en jeu de tout ce qu'il avait. Il a remporté seul des combats où des organisations puissantes n'osaient se lancer, volant au secours des affligés et des humiliés littéralement à la manière d'un chevalier blanc.

#### LES GARDIENS DE L'ÂME HELVÉTIQUE

Franz Weber n'est pas qu'une lumière morale, mais encore un remède au désenchantement du monde. Il s'inscrit en même temps dans une lignée très spécifiquement helvétique, le fil d'or d'une aristocratie d'âmes qui lave à elle seule les bassesses de la Suisse en tant qu'État et que système. Saints (Nicolas de Fluë), pédagogues (Pestalozzi), philosophes (Rousseau), samaritains (Dunand), administrateurs (Wahlen), savants (Jung), écrivains (Dürrenmatt), sont les pics de vie d'un cardiogramme historiquement plat (1). Ils assurent, ne fût-ce qu'à la cadence de quelques battements par siècle, le pouls d'un organisme qui aimerait tant n'être qu'un mécanisme.

Les grands Suisses sont des êtres profondément originaux, intrépides, asociaux, indifférents au qu'en-dira-t-on, créatifs, visionnaires. Leur oubli d'eux-mêmes en fait des phares de la conscience humaine, de la conscience tout court. Pour y arriver, il est vrai, ils ont bénéficié d'un avantage déloyal sur leurs voisins, sujets des rois et des empires: la naissance dans une société de *citoyens*, largement égalitaire, sans castes, où chacun pouvait tutoyer tout le monde.

On retrouve un lointain écho de cette simplicité et de cette ardeur d'âme

dans la candeur tragique d'un Jacobo Arbenz Guzmán, le fils de pharmacien suisse qui devint président du Guatemala avant d'être renversé par la CIA, comme tout chef d'État non crapuleux en Amérique latine. La Suisse-commerçant a commercialisé l'idéal humanitaire, en a fait tout à la fois une filière et un filon, confondu idéal et idéologie et fait mine de croire que la tendresse d'âme des fondateurs — signe de force, non de faiblesse — pouvait se cloner en règle morale. D'où la prolifération, sur les pas d'Henry Dunant, d'une séquelle de tartuffes et de roublards.

#### UN «PETIT RAPPORTEUR»? NON, UN TRÈS GRAND

Tout ceci pour dire que le fil d'or s'est orné, au début du troisième millénaire, d'une nouvelle étoile. En lisant les mémoires de Dick Marty, Une certaine idée de la justice (éd. Favre), j'ai retrouvé la charité et la conscience planétaire de Franz Weber, et cette même sourde exaspération mêlée de honte envers l'apathie des institutions et de la mentalité nationales qui dénote les cœurs rebelles et les dissidents de la plus parfaite démocratie au monde. Juriste, procureur, sénateur, Marty semble ne s'être flanqué dans les affaires les plus incertaines, les plus périlleuses, que pour écrire, à la soixantaine, l'un des ouvrages les plus riches et les plus exaltants sur le gouffre d'iniquité qu'est devenu ce monde.

Qu'avait-il besoin de ça, ce bourgeois radical BCBG, se demande-t-on en découvrant les périls et les pétrins où il s'est mis. Que ce soit dans le démantèlement (par le haut, les palaces, et non par les petits dealers de rue!) des réseaux de la drogue, le pistage des vols de torture de la CIA, la documentation de l'horreur du trafic d'organes au Kosovo, l'incrimination plus discrète mais ô combien délicate de la corruption du système politique suisse, la difficulté est toujours au rendez-vous... Déjà, se raconter en français quand on est de langue maternelle italienne? *«Je dois bien constater que lorsque j'ai le choix entre deux chemins, je choisis toujours le plus difficile»*, confesse-t-il d'emblée.

Cet homme contrarié et donc contrariant ne s'est jamais efforcé de faire plaisir, et on le constate. Avec un peu d'onction, il eût pu glisser son nom sur les listes du Nobel. Mais l'onction ni la complaisance ne font un bon procureur ni un enquêteur juste. Et Marty s'arrange pour déplaire à tout le monde — en premier lieu à ses propres hiérarchies — en prenant simplement au pied de la lettre les principes de base de son métier de juriste: *audiatur et altera pars* et pas de condamnation sans preuve. Les grands Suisses sont de grands ronchons et des emmerdeurs sans égal. Leur mauvaise humeur est proportionnée à notre éloignement des principes que nous prétendons défendre.

Tout est à lire et relire dans ce livre écrit et édité un peu à la hâte, mais d'une densité de microfilm et qui galope comme un thriller. On y découvre une conscience sociale plus à gauche que tous les socialistes, un individualiste plus confiant dans les libertés que les libéraux, un procureur plus attaché aux droits de l'accusé que ses propres avocats, une âme enfin et surtout avec un

sens presque simenonien de la réalité des hommes et du sens vrai de leurs actes. Normal: Marty n'est pas un technocrate, mais essentiellement un littéraire, partisan de Camus-la-conscience contre Sartre le tendancieux et Aron le froid cérébral.

Et c'est sans aucun doute sa culture littéraire qui lui donne cette audace dans les actes et cette liberté de propos. Pour les besoins de ses enquêtes, Marty s'est assis à la table du Diable (en mesurant bien la longueur de la cuiller), a inspecté en détail des cloaques devant lesquels ses collègues se bouchaient le nez et les yeux. Mais la grandeur de son esprit l'a toujours protégé de la chute dans le manichéisme et le jugement unilatéral. Vertu aussi rare que peu télé-génique. Que faire d'un enquêteur qui condamne les bourreaux sans donner raison à leurs victimes?

### LA BATAILLE DU KOSOVO

L'avant-dernier chapitre de son livre est particulièrement mémorable. En s'attaquant, pour le Conseil de l'Europe, à l'horrible rumeur du trafic d'organes au Kosovo, et en la menant à bout, Marty n'a pas seulement mis sa propre tête à prix, il s'est aussi mis à dos la nomenklatura de son propre pays, notamment indulgente à la cause kosovare, et pas seulement sur les terrains de football. Sous l'impulsion irréfléchie de l'émotionnelle ministre Micheline Calmy-Rey, la Suisse fut l'un des premiers pays à reconnaître (au mépris des usages, du droit international et des résolutions de l'ONU) l'indépendance du Kosovo. La reconnaissance de cette caricature d'État sous l'impulsion américaine fut le clou dans le cercueil de l'ordre diplomatique international. Il est cocasse de penser que c'est la Suisse «neutre et pacifique» qui y a servi de marteau.

L'implication militaire de l'Occident dans la sécession illégale de cette province puis la reprise de son administration de fait par l'OTAN ont conduit à une explosion de criminalité: expulsion massive de Serbes et autres populations non albanaises, enlèvements, expropriations... enfin trafic d'organes vivants prélevés sur des Serbes tués dans la fameuse «Maison jaune» — une terrible réalité face à laquelle le gouverneur onusien de la province, le calamiteux Kouchner, n'aura qu'un rire «obscène» (p. 246).

La mauvaise volonté des puissances responsables n'a pas empêché Marty de mener une enquête exemplaire dont la seule récompense à ce jour dans son pays se résume à des brassées d'orties et des murs d'épais silence. Sans y penser peut-être, il est devenu par son œuvre le deuxième grand témoin suisse incorporé à l'histoire serbe. Le premier fut Rodolphe Archibald Reiss, le savant qui servit de modèle pour Sherlock Holmes et fondateur, à Lausanne, de la science criminalistique. Les reportages de Reiss du front serbe ont démantelé à eux seuls la propagande de Vienne contre les «barbares» que les soldats de la «civilisation européenne» pendaient en masse dans leurs villages, sans discrimination entre soldats civils, hommes, femmes ou enfants.

Les [massacres et les camps de concentration (2) pour les insoumis Serbes furent le prototype austro-hongrois des génocides nazis. Épouvanté par l'hypocrisie de l'«Europe» et la profondeur du mensonge qu'il eut à combattre, le savant Reiss est allé jusqu'au bout de l'humain en lui. Il finit par devenir simple soldat serbe. Il a fait enterrer son cœur au mont Kajmakčalan, théâtre d'une bataille décisive.

Marty, lui, est allé jusqu'au bout du juriste en lui. Il reste jusqu'au bout un magistrat intransigeant — et même sacerdotal. Après avoir décrit les mille manières dont les hommes bafouent et contournent la loi écrite, après avoir illustré comment la loi *non écrite* conduit les hommes à faire et défendre le bien, — après avoir même concédé l'impossibilité, pour un État comme Cuba, à garantir une démocratie multipartite et les pleines libertés avec un voisin aussi agressivement intrusif que la CIA (p. 81) — il se livre à un plaidoyer vibrant en faveur du règne universel du droit(3). C'est peut-être, là encore, un des traits distinctifs des géants suisses: leur idéalisme confinant à la naïveté. Une candeur nécessaire quand on a «des montagnes à soulever».

~~~~~  
NOTES

1. Cette platitude proverbiale qu'Orson Welles résuma (avec l'injustice que s'autorisent les génies) par sa fameuse réplique du *Troisième Homme*: «*L'Italie sous les Borgia a connu trente ans de terreur, de meurtres, de carnage... Mais ça a donné Michel-Ange, de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité, 500 ans de démocratie et de paix. Et ça a donné quoi? L'horloge à coucou!*»
2. Il s'élève en particulier contre le référendum à venir sur les «juges étrangers», qui inscrirait dans la Constitution la primauté du droit suisse sur les lois internationales (dont celles régissant la CEDH).
3. «des paysans qui ne sont pas tués sont expulsés ou déportés. "inaugurant" ainsi les camps de concentration répartis à travers tout l'Empire austro-hongrois. Certains retrouvèrent cette fonction durant le second conflit mondial, comme Mauthausen. L'état-major austro-hongrois considérait tous les civils serbes comme des ennemis en puissance et entendait "faire payer" à la Serbie l'attentat de Sarajevo.» R. A. Reiss, «Serbie héroïque, Serbie martyre», le désastre de 1915.

■ USA, SUISSE, JUSTICE, MÉDIAS, GÉOPOLITIQUE,

URL: <https://antipresse.net/dick-marty-une-grande-ame-suisse/>

• • • • •

# La justice prédictive

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 153 | 04/11/2018

**D**E L'OXYMORE À LA CONCRÉTISATION OU LA RÉVOLUTION COPERNICIENNE DU SYSTÈME JUDICIAIRE

## 2 novembre 2018

Tom Shark en a assez. Il vient de parler, pour la énième fois, avec son avocat et force est de constater que la justice est une notion désormais connexe à la fantaisie. Cela fait deux ans qu'il attend que la Cour qui doit trancher son affaire patrimoniale daigne se prononcer! Pour une valeur litigieuse de 20'000 francs, le dossier lui a déjà coûté une somme supérieure en avance de frais, expertise et honoraires d'avocat. Le seul argument du Juge consiste à dire qu'il a trop de travail. Son avocat, en vieux briscard des prétoires, lui indique que le Juge commet certes un déni de justice en ne rendant pas sa décision alors que le dossier est constitué depuis deux ans, mais qu'il ne faut pas s'en plaindre sous peine de voir ses chances de succès se réduire comme peau de chagrin. En clair, faire constater le retard conduirait à s'aliéner le Juge. Il existe de surcroît un *gentlemen's agreement* entre magistrats et avocats qui prévaudrait et empêcherait son mandataire de se plaindre de ce regrettable état de fait. Tom rétorque qu'à l'aune des avances de frais sollicitées cela n'est guère sérieux et qu'il serait préférable de remplacer ces hommes par des robots.

## 2 novembre 2027

Tom Shark consulte le site internet de la justice de son Canton et constate, après s'être logué, que l'analyse préliminaire réalisée par l'intelligence artificielle est terminée. Il avait déposé sa requête, sans le concours d'un avocat, il y a de cela moins d'une semaine. Après que la partie adverse a eu l'occasion de se déterminer électroniquement relativement à sa prétention en paiement d'une somme de 20'000 francs, le logiciel de justice prédictive Poisson 2.0 a étudié tant les chances de succès que la question préliminaire de l'octroi de l'assistance judiciaire. Il a estimé que les arguments de Tom étaient, sur la base d'une comparaison avec 1500 jugements, dignes d'être acceptés à 54.6 %. L'assistance judiciaire lui serait donc octroyée pour initier la procédure formelle. À ce stade, il lui est demandé de confirmer qu'il souhaite introduire action, auquel cas la partie adverse, qui a également axé au résultat de cette analyse, sera nantie de cette décision. Il lui est également possible d'opter pour une médiation ou un arbitrage, moins formels et plus rapides encore. Tom choisit cette dernière option, car son coût est moindre. À ce stade, il a payé 100 francs pour obtenir une première analyse de son dossier et le coût total à l'issue de l'arbitrage ne devrait pas dépasser 500 francs, hors frais d'expertise.

En définitive, une transaction est venue à chef entre les parties et il a reçu la somme de 11'000 francs de la partie adverse, le logiciel d'arbitrage ayant axé son raisonnement sur les mêmes éléments saillants que celui du Tribunal. La procédure a duré 41 jours.

### **Analyse critique**

La justice prédictive est en passe de devenir réalité. Elle est paradoxalement éminemment conservatrice puisque, par nature, elle ne peut être prédictive qu'à travers l'analyse des décisions passées offrant conséquemment la probabilité d'une solution donnée. À titre d'exemple, les évolutions sociétales ne sont pas (encore) prises en considération, notamment par le biais de l'intégration des critiques doctrinales d'une jurisprudence établie.

Il a été démontré que les algorithmes utilisés pour calculer le risque de récidive des prévenus reproduisent les biais ou préjugés sociaux de leurs concepteurs. Le juge et les parties doivent donc pouvoir débattre du contenu et des résultats des algorithmes — ceux qui suggèrent des rédactions et, plus encore, ceux qui proposent des solutions — pour être en mesure de ne pas subir passivement leurs résultats, le cas échéant.

Il existe également un risque qu'un magistrat adopte le réflexe de se ranger à l'avis majoritaire.

En définitive, nous devons nous poser la question des limites intangibles de la justice prédictive. Comme le dit avec pertinence Me Louis Boré, je dois pouvoir regarder dans les yeux celui qui m'envoie en prison.

■ SCIENCE, SUISSE, FUTUR, JUSTICE, BIG BROTHER

URL: <https://antipresse.net/la-justice-predictive>

.....

## «Pas de juges étrangers dans nos vallées». Sérieusement?

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 154 | 11/11/2018

**L**E 25 NOVEMBRE PROCHAIN, LES SUISSES VONT SE PRONONCER EN RÉFÉRENDUM SUR LA PRIMAUTÉ (OU NON) DES LOIS NATIONALES SUR LE DROIT INTERNATIONAL. LES ENJEUX DES «VOTATIONS» HELVÉTIQUES ÉTONNENT PARFOIS LE MONDE EXTÉRIEUR PAR LEUR COMPLICATION. OR CELUI-CI EST TRÈS NET TANT DANS SON ENJEU QUE DANS SES CONSÉQUENCES POLITIQUES... ET PHILOSOPHIQUES.

«Quand la politique était plus locale, elle était plus véridique.» (G. K. Chesterton)

Voulez-vous «de droit suisse au lieu des juges étrangers»? La question posée cet automne aux citoyens helvétiques par l'initiative dite d'autodétermination est la plus importante, au moins, depuis le vote sur l'adhésion à l'UE du 6 décembre 1992. Elle est même plus cruciale dans ses implications que ce choix historique de la voie autonome qui, selon l'establishment *unanime* de l'époque, devait précipiter la Confédération dans l'isolement, la pauvreté et la crise sociale. Elle se résume, dans son essence, à la définition même de la souveraineté.

### LA RÉPONSE EST DANS LA QUESTION

En y pensant, on s'avise même — ô surprise! — qu'elle est tautologique. Dans un État indépendant et souverain, la suprématie des lois nationales n'est même pas objet de discussion: elle le définit justement en tant qu'indépendant et souverain. Il en est ainsi, en tout cas, pour les États qui se donnent les moyens réels de leur indépendance, à commencer par la maîtrise de leurs frontières. Ainsi, la liste des puissances non adhérentes à cette expérience pionnière de la justice mondialisée qu'est la Cour pénale internationale correspond au «top 5» des États à la fois les plus actifs sur le plan international et les plus jaloux de leur souveraineté. La non-adhésion de trois membres permanents du Conseil de sécurité sur cinq à cette institution fondatrice de la bonne conduite internationale font de celle-ci un club de seconds couteaux. On croit avoir franchi un portail de la conscience universelle alors qu'on piétine dans les portes cochères où les valets de Balzac médissent de leurs maîtres. Et la situation n'est pas près de changer.

Le fait même que les Suisses doivent se prononcer sur leur degré d'autodétermination montre combien l'indépendance de ce petit non-membre planté au milieu de l'UE est relative. Quoi qu'il en soit, ce peuple possède au moins



cet avantage sur ses voisins d'avoir les moyens de se poser la question et d'y répondre librement. (Savoir si sa réponse sera entendue des exécutifs est une autre paire de manches, voir le coulage de la décision «contre l'immigration de masse» du 9 février 2014.) Les sondages donnent le «oui» à la priorité nationale nettement perdant. On n'est jamais à l'abri d'une surprise à la manière du vote contre les minarets (en 2009) où le «oui», théoriquement largué, a fini par l'emporter à 57,5 %.

Mais on peut estimer, en l'état actuel des mentalités et des moyens de propagande mis en jeu, que si plus d'un citoyen sur trois se prononce pour la primauté de la législation nationale, ce sera un sérieux avertissement pour les élites gouvernantes dans le pays comme dans son entourage. Car hormis le parti ronchon «de service», l'UDC, personne en Suisse ne soutient cette initiative. Le gouvernement fédéral s'est prononcé nettement et précocement contre et les milieux politiques, académiques, juridiques, économiques, religieux, scolaires, médiatiques, artistiques y sont particulièrement hostiles. C'est d'ailleurs cette hostilité — traduite par des campagnes d'affiches beaucoup plus agressives que les messages sobres et les badges jaune soleil du camp du QUI — qui pourrait, davantage que les convictions intimes du citoyen, faire basculer la balance vers le «repli frileux».

#### UE, L'ANTI-VILLAGE GAULOIS

Le Suisse est bonasse dans la vie publique, mais volontiers vindicatif dans son isolement. L'issue du vote semble tenir à une question de psychologie: savoir si l'irritation face aux directives du politiquement correct l'emportera sur la peur qu'elles inspirent. Car, sur le fond, les arguments du «camp-des-lumières-et-de-la-raison», au cours de la campagne, ne sont apparus ni plus convaincants ni mieux étayés que ceux du «camp-de la méfiance-et-de-l'émotion». On peut ainsi se demander en quoi l'affirmation de la primauté du droit national mettrait *ipso facto* en péril les «600 traités internationaux» dont la Suisse est signataire — sinon par le risque (vraisemblable) que certains partenaires encore rattachés au projet globaliste déchirent ces accords pour punir les Suisses d'avoir mal voté. Auquel cas la violation du droit viendrait justement de ceux qui prétendent s'en alarmer chez les autres (*et parce qu'ils s'en alarment!*).

La délégation des pouvoirs vers le haut et le déclassé des structures nationales — à commencer par leurs frontières — en faveur de structures supra-étatiques demeurent des tendances dominantes dans les sociétés ouest-européennes. Ces tendances forment même, de nos jours, le caractère distinctif du *village gaulois à l'envers* qu'est devenu le noyau dur de l'Union Européenne, attaché à un supra-étatisme que le reste du monde rejette massivement. Le référendum suisse est un symptôme de cette refragmentation

apparaissant dans le cœur géographique de l'utopie globaliste. C'est pourquoi son enjeu dépasse de loin les frontières du pays.

#### L'ENJEU ESSENTIEL

Dick Marty, dans son livre fondamental (Voir le Drone de la semaine dernière) donne des exemples de dénis de justice flagrants où la CEDH aura été le dernier recours du justiciable helvétique — fustigeant parfois de manière humiliante les manquements de la Confédération en matière de droits de l'homme. Il se demande en conséquence à qui les victimes de l'incurie, de l'incompétence et de la plate corruption qui caractérisent parfois la justice helvétique iraient se plaindre. La question vaut d'être posée.

A ces exemples, on pourrait par exemple rétorquer par les abus criants auxquels conduit le mandat d'arrêt européen(1). Par l'opacité des mécanismes et l'illégitimité des structures non élues qui adoptent et modifient les lois supranationales, etc. On pourrait surtout se demander contre quelle infraction aux droits de l'homme la CEDH pourra encore nous protéger maintenant qu'elle semble avoir admis, avec son jugement du 25 octobre dernier, l'existence d'un délit de blasphème contre l'islam au nom de la «coexistence pacifique de toutes les religions» (et non du droit, relevons-le!). En tout cas pas contre les atteintes à la liberté d'expression.

Mais, au-delà de ces surenchères et surinterprétations, c'est à une question *métaphysique* que les Suisses sont appelés à répondre sans même le savoir. Les décisions d'une communauté particulière d'humains, correspondant à la sensibilité particulière et aux intérêts particuliers de cette communauté, sont-elles plus légitimes ou moins légitimes que des principes universels fixés par les philosophes et les magistrats? En d'autres termes, l'éthique, la morale et la vision du monde de la caste des juges sont-elles plus valides que l'éthique, la morale et la vision du monde d'un peuple, autrement dit d'un échantillonnage humain arbitraire tenu ensemble par les accidents de l'histoire et du territoire?

En d'autres termes encore: l'humanité peut-elle — doit-elle — se gouverner elle-même, dans les circonstances et les conditions particulières de sa vie sur terre, ou a-t-elle nécessairement besoin d'une élite sacerdotale qui la guide indépendamment de toutes ces déterminations locales, et au nom de principes aussi impersonnels et aussi universels (aussi *objectifs!*) en apparence que les lois de la nature?

#### MIEUX VAUDRAIT AVOIR TORT...

Il y a un certain risque que les Suisses, dans leur méfiance et l'orgueil de leur particularisme, optent pour la première voie. Mais il est hautement probable en ce cas que les élites annuleraient le résultat (comme pour le 9 février) par toutes les arguties juridiques à leur disposition. L'enjeu est trop important,

trop contagieux. Car il y a belle lurette que la gouvernance des juges dans l'ensemble qui nous entoure a «dissous l'électeur», comme le sous-entend Dieter Grimm dans un article remarquable du Monde diplomatique. Où va-t-on si l'électeur s'avise de dissoudre les juges?

On en arriverait, comme pour le vote sur le contrôle des étrangers, à un blocage des institutions soutenu par l'étranger. Un «oui» des Suisses le 25 novembre serait éthiquement, moralement et philosophiquement cohérent — mais politiquement néfaste. Ce serait un but contre le cours du jeu qui se joue en Suisse. Il ne ferait qu'accentuer le fossé entre le «peuple», entité théorique qui ne se concrétise qu'au moment du vote, et les élites qui mènent la barque au jour le jour.

La Suisse est en effet un laboratoire et un pivot du système global. Le même Dick Marty illustre par mille *compromissions* concrètes du gouvernement fédéral le degré d'inféodation de l'élite politique et économique du pays. Yeux fermés sur les avions de torture de la CIA, procureure «docile» pour le TPI recrutée personnellement par la secrétaire d'État U.S., complaisance face aux banques *too-big-to-fail* où la part de capital suisse est désormais insignifiante, militantisme en pointe pour la reconnaissance du Kosovo... la Suisse officielle n'a vraiment rien à refuser à l'Empire. Il est même hautement probable que, vu son importance diplomatique et financière, la Suisse y soit encore plus intégrée que ses voisins malgré sa souveraineté de façade. L'ensemble de ses institutions et de sa classe politique (à un parti près, fût-il le plus important) construisent avec une remarquable absence de pensée propre l'utopie périmée du monde uni, comme les aborigènes reproduisent en bambou l'avion qu'ils ont vu passer dans le ciel en espérant que leurs incantations le feront décoller(2).

Pour faire sortir le pays de ce rêve éveillé, il ne suffit pas de glisser un bulletin dans l'urne. Il faudrait, comme dans certains pays d'Europe de l'est, que le pouvoir réforme ses institutions, sa rhétorique, ses orientations stratégiques et son personnel en fonction du désir populaire. En l'état actuel de la société suisse, et du fait de la décentralisation structurelle de son modèle, un tel exemple de volontarisme n'est pas imaginable. C'est pourquoi, malgré l'originalité de sa démocratie directe, la Suisse restera arrimée à la construction globaliste quel que soit le résultat de son vote. Jusqu'à ce que l'édifice s'effondre. En attendant cette échéance sur laquelle nous n'avons aucun levier, il serait donc avantageux et profitable pour les Suisses de faire le gros dos comme d'habitude et d'engranger les dividendes de leur situation. Un «oui» le 25 novembre ne serait rien de plus qu'un «prurit démocratique» qu'on soignerait avec un peu de pommade.

Pourtant, un «non» sonnerait le glas de la démocratie directe, car toute initiative pourrait — moyennant une bonne batterie de juristes — être déclarée irrecevable sous prétexte d'incompatibilité avec le droit «supérieur» inter-

national. En cette affaire comme en d'autres, et quelles que soient par ailleurs nos convictions, mieux vaut se guider sur le simple bon sens: maintenir les pouvoirs dont nous dépendons aussi proches et aussi incarnés que possible. Et se souvenir, en l'occurrence, que les catastrophes annoncées lors des grandes votations antérieures n'ont jamais eu lieu. Un «oui» suisse ne serait une catastrophe que pour les intérêts particuliers de grands groupes mondialistes et non pas pour le pays et ses institutions.

~~~~~  
NOTES

1. Ce comportement ne s'explique pas seulement par la bêtise d'une pensée réflexe, mais encore par des nécessités sociales. Les intégrations supranationales offrent une justification et des débouchés à l'expansion de la nomenclatura administrative. L'inflation des structures politiques de la France depuis son entrée dans l'UE et les 600'000 élus pesant sur le budget de l'État en sont un exemple révélateur.

2. Voir à ce sujet l'article d'Eric Werner dans la même édition (154) de l'Antipresse.

■ SUISSE, DÉMOCRATIE, MONDIALISME, JUSTICE, MÉDIAS

URL: <https://antipresse.net/pas-de-juges-etrangers-dans-nos-vallees-serieusement/>

.....

## Mondialisme, le retour du balancier

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 154 | 11/11/2018

**L** E «ONE WORLD» SERAIT-IL PASSÉ DE MODE? LES PRÉDICATEURS DE L'OUVERTURE ET DE L'INTÉGRATION TOUS AZIMUTS NE BAISSENT PAS LES BRAS, POURTANT LEURS HOMÉLIES SONNENT DE PLUS EN PLUS VIEILLOT. SUBTILE IRONIE DE L'HISTOIRE.

Dans les débats sur et autour de la mondialisation, ceux adoptant des positions critiques en ce domaine se voient volontiers traités de passésistes. On leur reproche d'être en retard sur l'évolution générale, de ne rien comprendre non plus à leur époque. Les pauvres, susurre-t-on avec un brin, parfois, de condescendance. Comment ne se rendent-ils pas compte, ces gens, à quel point ils sont ridicules, passés de mode? Il y a un sens de l'histoire, il faut le respecter. C'est vrai dans tous les domaines, mais en particulier en politique. Comment peut-on seulement songer à revenir en arrière?

Et pourtant c'est bien ce qui se passe: beaucoup y songent. Sauf que «revenir en arrière» n'est peut-être pas, en l'espèce, l'expression la plus adéquate.

## LE MACRONISME, UN NOUVEAU PASSÉISME

Lors d'une récente conférence devant des étudiants de Sciences-Po à Paris consacrée à Macron et au «macronisme»(1), l'historien et démographe Emmanuel Todd s'est en effet attaché à montrer que l'incrimination de ringardise peut aisément se retourner. Quel est aujourd'hui le sens de l'histoire, cela se discute. On dit par exemple que les nations ont aujourd'hui fait leur temps. C'est ce que dit (et probablement pense aussi) en particulier M. Macron. L'avenir est au «multilatéralisme», dit-il. Et de fustiger les «nationalistes» qu'il oppose aux «progressistes». Car c'est être «progressiste» que de pousser à l'abolition des frontières. C'est ce qu'on disait déjà il y a dix ou vingt ans. Mais maintenant? Le seul endroit au monde où l'on est encore de cet avis, dit Todd, est la France de M. Macron. Partout ailleurs, en fait, on pense le contraire. Voyez Trump, le Brexit avec Mme May, l'Inde, la Chine, etc. Essayez par exemple de convaincre les dirigeants indiens ou chinois que l'avenir est au multilatéralisme. L'Allemagne elle-même est en train de virer de bord (si tant est qu'elle ait jamais adhéré au multilatéralisme autrement que du bout des lèvres: en feignant simplement d'y adhérer pour mieux défendre ses intérêts. Désormais elle joue cartes sur table).

Bref, c'est M. Macron qui est ringard en embrassant, comme il le fait, la cause du multilatéralisme, et non ceux qui aujourd'hui s'en détournent pour revaloriser ce qui, hier, était dévalorisé: à savoir l'Etat-nation et sa souveraineté. M. Macron croit peut-être être dans le sens de l'histoire, mais il se trompe. Il l'aurait été peut-être il y a dix ans. Or maintenant non, il ne l'est plus. Le vent a tourné. En fait, ce dont on se rend compte aujourd'hui, c'est qu'il n'y a plus de sens de l'histoire. Il y a, si l'on veut, différents sens de l'histoire, différents sens qui s'opposent entre eux: et donc ça va, ça vient. Jusqu'ici ça allait plutôt dans un sens, maintenant ça va dans l'autre sens: simple retour du balancier.

## ARRIÈRE- ET AVANT-GARDE: RETOURNEMENT DE SITUATION

Voyez la Suisse. Les électeurs de ce pays sont appelés un de ces prochains dimanches à se prononcer en votation populaire sur une initiative constitutionnelle visant à inscrire dans la constitution le principe de la primauté du droit suisse sur le droit international, concrètement à faire échec à la prétention des cours de justice internationale (la CEDH en particulier, mais pas seulement) à se transformer en autorité supranationale édictant des normes à valeur contraignante qu'il faudrait considérer comme supérieures aux lois internes, celles adoptées en votation populaire ou par le Parlement. Le gouvernement, l'ensemble des médias, le patronat, les lobbies économiques, bien sûr aussi les églises, font campagne contre l'initiative, mais si l'on en croit les sondages, non moins de 45 % des électeurs s'approprient à l'accepter.

C'est beaucoup, 45 %. Surtout quand on pense à l'énormité des moyens

mis en œuvre depuis une génération et plus pour essayer de gagner les populations à la cause de l'ouverture des frontières. Parler de bourrage de crâne serait peu dire. Cela a peut-être marché un certain temps, mais maintenant, non, cela ne marche plus. Ou moins bien. Cela coince. Chacun, en effet, sait de quel prix aujourd'hui se paye l'ouverture des frontières. Qui croit encore, par exemple, que l'ouverture des frontières serait gage de prospérité? C'est peut-être vrai pour les plus riches (certains d'entre eux en tout cas), mais assurément pas pour l'ensemble de la population, pour laquelle, au contraire, elle est synonyme de paupérisation, de déclassement social (cf. les anciennes classes moyennes), de stress au travail (et de plus en plus maintenant également hors des heures de travail), bref, d'insécurité généralisée. Les gens préfèrent ici se fier à leur propre expérience personnelle, au témoignage de leurs sens (ce qu'ils voient et entendent), plutôt qu'aux paroles lénifiantes des dirigeants.

Ils ne croient pas trop non plus ce qu'on leur raconte lorsqu'on leur dit que la CEDH, instance partisane s'il en est, défend les droits de l'homme. La justice n'existe jamais à l'état pur, chacun le sait. Il s'y mêle toujours un peu d'idéologie, on ne dira pas ici le contraire. Mais il y a le plus et le moins. Les gens savent très bien quel est l'état actuel des droits humains en Europe. La CEDH n'a évidemment pas pour mission de défendre les droits humains, si c'était le cas cela se saurait. Sa mission première, elle n'en a à vrai dire pas d'autre, est d'apporter sa pierre à la construction d'un État homogène et universel: ce qui ne saurait concrètement se faire qu'en violant toutes sortes de droits humains, comme on le voit par exemple avec le droit à la liberté d'opinion et d'expression, régulièrement bafoué par la CEDH.

Autre exemple, le «mandat d'arrêt européen», qui oblige les États membres de l'Union européenne à livrer leurs propres nationaux à la police d'un autre État membre, pour peu qu'il lui en soit fait la demande(2). On peut difficilement dire que cela profite aux droits de l'homme.

## LE RECOURS À LA NATION

Bref, le bourrage de crâne trouve ici ses limites. Faisons la part du discrédit actuel des dirigeants qui est cause de ce que de moins en moins de gens prêtent attention à ce qu'ils disent, ou que quand ils le font, en prennent spontanément le contre-pied. C'est certainement une explication possible, mais non la seule. L'autre explication est tout simplement que le discours mondialiste s'est très largement aujourd'hui essoufflé (tout comme, il y a une cinquantaine d'années, le discours nationaliste). L'écart avec la réalité est en effet trop grand. En plus, ce discours est très répétitif. Depuis trente ans et plus, les dirigeants suisses et leurs relais dans les médias répètent en boucle plus ou moins toujours la même chose. Il n'y a que très peu de renouvellement dans ce qu'ils disent. Leur discours relève de plus en plus de l'incantation. C'est eux en fait qui sont

ridicules. Ridicules, car passés de mode. Voyez par ailleurs leurs affiches. Là aussi l'incrimination de ringardise pourrait aisément être retournée.

Il ne s'agit pas ici de refétichiser la nation, encore moins l'Etat-nation. Mais en reconnaître la raison d'être toujours actuelle n'est en rien les refétichiser. C'est refuser la fuite en avant consistant à aller toujours plus loin dans une direction qui s'est d'ores et déjà révélée piégée et pour l'essentiel mortifère.

~~~~~  
NOTES

1. « Qu'est-ce que le macronisme? », conférence prononcée à Sciences-Po le 3 octobre 2018.

2. On a ainsi vu l'État français livrer une de ses ressortissantes à la police antiterroriste espagnole, au prétexte qu'elle sympathisait avec un parti politique supposé proche de l'ETA (*Le Monde*, 3 novembre 2012).

■ SUISSE, MONDIALISME, FRANCE, AIR DU TEMPS, SOCIÉTÉ

URL: <https://antipresse.net/mondialisme-le-retour-du-balancier/>

.....

## Antipresse, une chronique de ce temps

PASSAGER CLANDESTIN. AP 156 | 25/11/2018

**P**OUR UNE FOIS, L'ANTIPRESSE SE DÉINVITE... ELLE-MÊME! A L'OCCASION DE NOTRE 156<sup>E</sup> SEMAINE, J'AVAIS ENVIE DE COMPOSER UNE SORTE DE BILAN INTERMÉDIAIRE DU TRAVAIL DE L'ANTIPRESSE. LES QUESTIONS D'HERVÉ, L'UN RÉDACTEURS DU SAKER FRANCOPHONE, M'ONT FOURNI LE CADRE ET L'OCCASION DE CE RETOUR SUR SOI. VOICI DONC UNE SORTE DE *CREDO* QUI RENDRA NOTRE DÉMARCHE PLUS FAMILIÈRE AUX NOUVEAUX ABONNÉS, MAIS QUI RAFRAÎCHIRA PEUT-ÊTRE AUSSI LA MÉMOIRE DES ANCIENS. (SLOBODAN DESPOT)

### Un caillou dans les rouages du système

#### En quelques mots, quelle est l'histoire de l'Antipresse?

Puisque le mot est revenu à la mode, on pourrait assimiler l'Antipresse à une *jacquerie* interne au monde des médias. Avec mon ami Jean-François Fournier, journaliste chevronné et qui fut rédacteur en chef de journaux de grand public, nous commentions souvent le conformisme et la pauvreté des «médias de grand chemin». A la fin, nous avons mis en commun nos réseaux

et nous avons commencé d'envoyer une lettre à nos amis, chaque dimanche à 7 heures du matin. Ainsi depuis 156 semaines, sans un seul dimanche de congé!

Mon tout premier article, «Les lauriers du cheval de Troie» était consacré au retrait de la ministre Eveline Widmer-Schlumpf du Conseil fédéral suisse. Comme je l'avais prévu, le départ de Mme «Vive-les-Stroumpfs» devait donner lieu à un concert de louanges obligatoires et mécaniques dans les médias de grand chemin. En rappelant son bilan de naufrageuse de la place financière suisse au profit de l'impérialisme anglo-saxon, j'ai simplement mis le grain de sable nécessaire dans les rouages trop bien huilés de la propagande pavlovienne. Bien que composé d'évidences, cet article a immédiatement attiré sur nous l'attention du public suisse. Ceux que nous avons consacrés, dans la même veine, à des affaires françaises, nous ont en définitive attiré une majorité de lecteurs français.

### **Qu'est-ce qui vous distingue des autres «nouveaux médias»?**

Tout d'abord, la forme. Nous ne sommes pas un site ou un blog, mais avant tout et essentiellement une lettre-magazine. *Lettre* pour le côté personnel: nous écrivons à des correspondants qui ont choisi de nous recevoir, non à un public indéfini. *Magazine* pour le côté rédactionnel: chaque envoi est une édition, avec des choix éditoriaux et une manière de composer les choses qui nous est propre.

Ayant débuté comme une «réaction», nous avons fini, à force d'engagement et de régularité, par constituer une véritable chronique de ce temps. Désormais, nous avons un site qui sert de bibliothèque et d'archive à ce travail frénétique et touffu. On peut s'y retrouver par date, par auteur, par mots-clefs... mais on peut aussi y consulter nos éditions numéro par numéro. Cet apport ne change rien à la formule de base: la lettre qu'on découvre avec son café du dimanche. Les articles ne sont d'ailleurs mis en ligne qu'après l'envoi de la lettre.

Ensuite le fond. Nous n'avons pas de cause à défendre, sinon celle de l'esprit et de la culture, pas de programme sinon d'essayer de voir «des choses au-delà des choses» comme l'a génialement exprimé Victor Hugo. Nous ne faisons pas à proprement parler de la «réinformation». Nous proposons simplement des visions libres mais argumentées des grands sujets autour desquels régnait le plus strict unanimité. Le tout avec un soin maniaque de la langue et un enracinement vivant dans les grandes sources littéraires, esthétiques et philosophiques.

Plutôt qu'une «alter-information» faisant miroir au *mainstream*, nous cultivons donc plutôt une *autre école du regard*. Il n'est rien de plus «décalé», de nos jours et dans cet univers, que d'être classique, distancié et articulé.

Cela ne nous empêche pas de rester en prise avec l'actualité et de faire un travail journalistique de fond. C'est ainsi qu'une révélation venue de l'Anti-



presse a pu se retrouver cet été dans les questions posées aux protagonistes par la commission d'enquête sénatoriale sur l'affaire Benalla.

**Vous proposez plusieurs rubriques dans cette lettre d'information? Elles vivent chacune leur vie où y a-t-il un lien «caché» entre ces différentes approches, un processus ou un chemin pour vos lecteurs?**

La lettre s'est développée au gré de nos réflexions et des collaborations. Mon cofondateur Jean-François Fournier est parti, happé par des obligations professionnelles. Est arrivé Pascal Vandenberghe, notre «Cannibale lecteur» qui est à la fois éditeur et entrepreneur en tant que patron de la chaîne de librairies Payot. Eric Werner, philosophe bien connu, assure avec ses «enfumages» une critique distanciée de la manipulation ordinaire des esprits et des masses. Fernand Le Pic a exploré les coulisses du grand jeu géopolitique. Aujourd'hui, l'avocat Sébastien Fanti nous décrit l'avenir numérique qui nous attend et Arnaud Dotézac décortique le sens et le non-sens des mots dont on abuse dans les médias.

Il y a bien entendu un «lien caché», par-delà nos différences d'idées et de points de vue: le refus de la bêtise obligatoire et de la massification.

**Vous avez choisi un modèle payant il y a 1 an, quels sont les retours?**

Les retours sont bons — forcément, allais-je dire — dans la mesure où les abonnés qui ont fait le pas après deux ans de gratuité savaient ce qu'ils achetaient. Ceux qui ne se sont pas abonnés, par définition, ne vous envoient pas de retours. Cela dit, les abonnés payants ne représentaient à l'origine qu'un dixième de notre base d'adresses totale. Il faut conclure que — malgré les bonnes dispositions que nous avait laissé entrevoir un sondage préalable —, neuf lecteurs sur dix n'étaient pas prêts à payer pour un service qui jusqu'alors avait été gratuit.

Pour interpréter ces choses, il faut prendre en compte le contexte. Lorsque notre lettre s'est étoffée à la fois en termes de contenu et de public (aux alentours de 4000 correspondants), il a fallu trouver un moyen de la faire durer et de l'améliorer. Jusqu'alors, nous sollicitons des dons à bien plaisir. Mais on connaît bien, surtout dans le monde de l'internet, la cruelle courbe des rendements décroissants. On soutient volontiers l'initiative d'une startup, mais lorsque cette jeune pousse commence à s'installer dans le paysage, le public se dit qu'elle a sans doute bien d'autres donateurs, ou sponsors, pour la faire vivre. Donc, plus elle a besoin de finances, plus sa base de contacts s'agrandit, et moins — paradoxalement — elle reçoit.

La version payante répond à la fois à notre vœu de durabilité et à certaines demandes des lecteurs qui requéraient une part de professionnalisme. C'est ainsi que nous avons créé le Drone de l'Antipresse. Au lieu de diffuser un simple e-mail, nous donnons accès à un magazine PDF de 16 pages avec une typographie soignée qu'on peut lire sur tablette ou sur ordinateur, mais aussi imprimer et archiver.

C'est évidemment un modèle de développement lent et restreint, à contre-courant des tendances dominantes. En revanche, nous avons une base de lecteurs fervente et soudée, une vraie «communauté des gens normaux», qui grandit organiquement.

Cette croissance reste confidentielle, car elle se frotte à un grand écueil. Le réflexe de gratuité inculqué aux utilisateurs du net pose un grand problème à tout fournisseur de contenus sérieux et qui se veut indépendant. Les géants ont commencé par saturer le public avec un déferlement de services et de contenus gratuits, en escamotant habilement le contrecoup de cette générosité. *There is no free dinner*, dit-on dans le monde anglo-saxon. L'exploitation de vos données personnelles, le gavage publicitaire, voire la manipulation électorale (comme on l'a vu avec Cambridge Analytics) font partie du coût de cette «gratuité».

En tant qu'internautes, nous sommes tous des Pinocchios happés par les délices du parc d'attractions mais dont on s'apprête, à la sortie du train fantôme, à faire de la peau de tambour. Lorsque je m'en suis rendu compte à mon propre sujet, j'ai décidé de soumettre à une révision sévère ma propre consommation sur l'internet et de payer pour les sources et les outils dont j'ai besoin. Si je considère normal d'acheter mon journal en kiosque — même s'il est truffé de pubs —, pourquoi doit-il en être autrement avec les contenus virtuels? Surtout ceux produits par des structures petites et indépendantes.

Lorsque vous payez une chose, elle a pour vous un prix qui n'est pas seulement financier et un poids qui ne s'exprime pas forcément en grammes. Payer pour des contenus virtuels est d'autant plus méritoire et plus important. Cela renforce le statut de réalité de ces choses immatérielles que sont les idées. Après tout, on n'achète pas le journal pour son poids de papier (sauf pour emballer à l'occasion une salade), mais bien pour les valeurs immatérielles qu'il véhicule.

### **Y a-t-il une place pour une professionnalisation de la presse antisystème?**

Une presse antisystème professionnelle ne bascule-t-elle pas dans le système du même coup, dans la mesure où le système se compose aussi, en partie, du tissu d'intérêts du monde professionnel? Paradoxe à part: qu'est-ce que la presse antisystème? Je ne considère pas que nous nous battons *contre* le système, nous essayons simplement de suivre notre propre voie de développement et d'idées. L'Antipresse compte parmi ses abonnés des piliers du «système» (qui s'octroient peut-être, le dimanche matin, leur quart d'heure d'encanaillement...). Si les idées que vous proposez emportent suffisamment d'adhésions, vous finirez par professionnaliser leur diffusion. Et si les intégrations et les interdépendances qu'implique un tel développement finissent par prendre le pas sur le message, eh bien vous serez devenu un rouage du

système... Une plateforme comme Breitbart, qui se veut antisystème, est très professionnelle... mais est-elle vraiment hors du système?

**La presse antisystème au sens large est éclatée, multiforme, et même temps matricielle car beaucoup de sites ou d'écrivains sont connectés à la marge ou en contact informel comme on le fait dans cette interview. Quel est votre sentiment sur ce qu'est aujourd'hui et sur ce que pourrait devenir cette presse «libre»?**

Mon sentiment, sur le fond des choses, est celui d'un grand «déjà vu». Je suis né dans un pays socialiste, la Yougoslavie, dans sa phase de totalitarisme ramolli. Ce que j'y ai connu me fait penser que nous suivons en Occident une voie inverse: du totalitarisme diffus vers un régime carrément autoritaire. En France, par exemple, le système donne des signes de raidissement très avancé. Le totalitarisme est une régression et donc une simplification. On limite le champ de l'acceptable à un petit nombre d'axiomes carrés et simples — dérivant quelquefois de belles et grandes idées politiques, économiques ou sociales. Ceux qui ont le caractère ou la possibilité de s'opposer à cette régression le font au nom de mille raisons différentes. L'opposition au totalitarisme est une manifestation de liberté et donc forcément éclatée, chaotique, inintégréable.

Face à cette nébuleuse de réfutations, le «meilleur tour du Système» (comme l'écrit mon auteur Ted Kaczynski, *alias Unabomber*), consiste justement à creuser les divergences entre toutes ces énergies et à en faire des chapelles. Le devenir de la presse libre, si elle veut sauver les meubles d'une civilisation à la dérive, c'est justement de ne pas se laisser prendre à ce piège de la provincialisation, fût-elle idéologique (gauche-droite), géographique, culturelle, religieuse ou nationale. Si le Système, qui est foncièrement a-national et antinational, bichonne particulièrement les ultranationalistes, c'est qu'il connaît la martingale bien mieux que ces «idiots utiles».

**Vous-même, quel est votre rôle dans cette nébuleuse?**

Il serait très prétentieux de s'en attribuer un, mais à la lumière de ce qui vient d'être dit, je me vois comme une passerelle. Passerelle entre les deux Europe, est et ouest, entre deux générations (j'ai derrière moi un demi-siècle bien rempli), entre les langues, entre littérature et action, etc. L'un des slogans de l'Antipresse est «le monde à livre ouvert». En tant qu'éditeur et romancier, je lis le monde comme un livre et j'essaie de partager autour de moi cette ampleur de vue.

**On a pu suivre quelques passes d'armes en Suisse où le Système a dû réagir à certains de vos articles. Avez-vous essuyé des attaques venant de Paris? Du Québec?**

Non, je n'ai pas essuyé d'attaques à l'international! Du reste, même ici en Suisse, ce ne sont que des échanges et des mises au point. Être basé en Suisse comporte, entre autres, cet avantage de vivre dans une culture qui n'aime pas

la confrontation et qui, généralement, montre plus de patience (ou d'indifférence) pour les idées hors cadre.

Les seules menaces sérieuses que j'aie essayées étaient dues à mon travail d'éditeur et à des publications qui mettaient en danger des intérêts économiques et financiers, notamment dans le *Diafoirus-business* de la médecine.

Je ne cultive pas la polémique, même si mes textes, à une époque, étaient réputés pour leur venin. Je n'ai jamais eu de procès, jamais attaqué les personnes. Être abonné à la 17e Chambre correctionnelle ne serait pas une distinction à mes yeux et j'évite les mots qui pourraient m'y faire comparaître. Le style sert justement à cela: pouvoir tout exprimer sans trop dire.

Les grands mots, les polémiques personnelles n'ont d'autre effet que d'ancre chacun dans ses positions. Les contestations et les offenses ne font que solidifier des opinions auxquelles on n'est parfois même pas très attaché. Les débats à la française ressemblent à des assemblées de somnambules avec des phrases préenregistrées. Or en toutes choses, je suis pour l'éveil.

### **Êtes-vous dans les cercles du pouvoir?**

Je ne sais pas ce que cela veut dire. En tant que conseiller de communication en politique, j'en ai été proche. En tant qu'éditeur, on interagit évidemment avec les institutions. En tant que chroniqueur à la Radio suisse romande, je participe un peu du pouvoir médiatique. Mais tout cela est anecdotique. Mettons que, de ma marge, j'opère parfois des irrptions momentanées dans le cœur du système.

### **PUISQU'ON PARLE PRESQUE DE GÉOGRAPHIE, QUEL EST L'IMPACT DE VOTRE LETTRE DANS L'ESPACE FRANCOPHONE?**

Je n'en sais rien. Assez faible sans doute à l'échelon des masses. Mais justement, ce n'est pas ce que nous visons. Le seul impact qui me concerne est celui que je peux avoir sur chacun de mes lecteurs en tant que personne. C'est sur ce point précis que je me sens le plus extérieur au système: je ne connais que des individus, pas des conglomerats humains statistiquement définissables.

Mais il ne faut pas confondre l'*affluence* — votre nombre de visiteurs, par exemple — avec l'*influence*, soit votre impact réel sur la vie des gens. Suite mes articles sur le jeûne, par exemple, j'ai appris qu'un certain nombre de lecteurs avaient modifié des habitudes de vie essentielle, voire entrepris des jeûnes de longue durée. Mieux vaut rendre la vie concrètement meilleure pour une personne que fournir une distraction ou une brève consolation à dix mille.

### **ET VOS PROJETS? UNE DIFFUSION EN ANGLAIS? EN RUSSE?**

J'aimerais beaucoup lancer des lettres vers ces domaines-là, d'autant que j'aime écrire dans ces langues. Mais cela requiert plus de temps et d'énergie que je n'en dispose. Pour le moment, des gens talentueux et engagés se sont mis à la création d'une Antipresse serbe.

## AVEZ-VOUS UNE VOLONTÉ DE VOUS ENGAGER PLUS TARD SOUS UNE FORME PLUS POLITIQUE?

Je trouve la forme actuelle très politique, puisque nous nous mêlons constamment de l'organisation de la Cité et de ses failles. Si c'est pour soutenir une option politique précise ou fouiller dans les poubelles à la manière d'un anti-Mediapart, la réponse est non. Mon expérience de romancier m'a appris que la littérature, la pensée et le témoignage humain direct agissent bien plus profondément sur les âmes que les convictions politiques. Lesquelles, comme l'a observé Zinoviev, «n'ont le plus souvent aucune influence sur la conduite des gens».

- A PARAÎTRE CE MÊME 25 NOVEMBRE SUR LE SITE DU SAKER FRANCOPHONE.
- ECOUTER ÉGALEMENT L'ENTRETIEN AVEC ANTOINE DROUX SUR RTS/RADIO SUISSE ROMANDE 1, LE 24 NOVEMBRE.
- MÉDIAS, SUISSE, TOTALITARISME, CULTURE, POLITIQUE

URL: <https://antipresse.net/antipresse-une-chronique-de-ce-temps/>

.....

## Mia Vossen: Comment se moquer du peuple, même en Suisse

PASSAGER CLANDESTIN. AP 158 | 09/12/2018

**N**OTRE LECTRICE MIA VOSSEN, DE BELGIQUE, NOUS ADRESSE CE COMPTE RENDU D'UN LIVRE PARU VOICI QUELQUES ANNÉES AUX ÉDITIONS XENIA ET QUI SEMBLE AVOIR ÉTÉ UNE RÉVÉLATION POUR ELLE. JUDITH BARBEN, PSYCHOLOGUE, Y RÉVÈLE À QUEL POINT LA COMMUNICATION POLITIQUE, DANS CE PAYS DE POLITIQUES «AMATEURS» QU'EST LA SUISSE, EST ENCADRÉE PAR LES PROFESSIONNELS DE LA MANIPULATION.

### Les Spin Doctors du Palais fédéral de Judith Barben

Le citoyen ordinaire, travaillant pour se rendre utile en gagnant un salaire minimum, le citoyen honnête, ignore à quel point des « responsables » du pays se moquent de l'intérêt du pays, de l'intérêt des citoyens.

Les scandales autour de la fausse écologie, par exemple, écologie proclamée réelle dans le but de faire gagner des milliards à quelques parasites, me semblaient propres à nos démocraties parlementaires où le citoyen n'existe qu'au moment des élections... et encore !

A mon vif étonnement, la Suisse, patrie de la démocratie directe, elle aussi

est infestée de parasites qui doivent convaincre les citoyens de voter... en faveur d'autres parasites. Des spécialistes en « relations publiques » appelés « Spin Doctors », tels les hommes mandatés par les lobbies qui assiègent Bruxelles, arrivent à faire croire l'exact contraire de la vérité. Ils ont des moyens psychologiques et financiers, ils savent imposer leur « message », le répètent de mille manières différentes au point que même le Suisse traditionnellement libre et individualiste s'y laisse prendre... vote des lois contraires à ses intérêts... (ainsi, à l'heure actuelle, le GIEC nous sauve, les éoliennes sont indispensables, le diesel est spécialement polluant...)

Le livre de Judith Barben n'est pas récent, il n'est guère connu et ma librairie n'a pas pu se le procurer. Il faut le commander par internet directement à l'éditeur Xenia. Il est à lire par tous ceux qui veulent savoir comment on nous trompe et je vous en propose un petit extrait.

Précisons d'abord que le but d'une votation était d'unir différentes communes. Cette fusion devait permettre l'installation d'une multinationale au centre du territoire, installation impossible, inacceptable, si les communes concernées refusaient la fusion. La votation s'imposait.

*« Le cas est exemplaire. Comme souvent, c'est une élite puissante et riche, sans légitimité démocratique, qui a échafaudé des plans secrets derrière le dos du peuple pour servir ses intérêts privés. Cette élite a mandaté une troupe de spécialistes en relations publiques pour vendre le projet à l'aide d'arguments spécieux et d'astuces psychologiques.*

*Comme c'est souvent le cas, il a suffi qu'une seule personne ne se laisse pas intimider par les « autorités » et s'oppose au rouleau compresseur de la propagande (1). Encouragés et soulagés, d'autres se sont joints à elle pour s'opposer à la fusion, comme dans le conte des « Nouveaux habits de l'empereur » (2) (p.101)*

Ce petit extrait est optimiste ! Il nous montre que nous pouvons nous opposer à la volonté des parasites qui nous ruinent. Un « gilet jaune » suffit.... Si nous acceptons de nous instruire au lieu d'avalier docilement tout ce qu'on nous présente comme « vérité », nous pouvons – et pas seulement en Suisse – nous opposer à la volonté de ceux dont la convoitise est infinie et qui s'organisent dans le cadre de la mondialisation pour « diriger » le monde...

~~~~~  
NOTES

(1) Lisez aussi *Propaganda*, le livre d'Edward Bernays, écrit en 1928 et que seuls nos « responsables » semblent connaître.

(2) *Les nouveaux habits de l'empereur* est un conte de H.C.Andersen.

■ SUISSE, PROPAGANDE, MANIPULATION, POLITIQUE, PSYCHOLOGIE

URL: <https://antipresse.net/mia-vossen-comment-se-moquer-du-peuple-meme-en-suisse/>

# Un robot pour nous protéger du harcèlement politique ?

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 159 | 16/12/2018

**N**OUS SOMMES TOUS SUBMERGÉS DE COURRIERS ÉLECTRONIQUES — DONT UN GRAND NOMBRE DE SOLLICITATIONS À LA LIMITE DU SPAM. COMMENT NOUS EN SORTIR ? NOUS ENTOURER DE BARRIÈRES ? OU ENGAGER, DEMAIN, UN PETIT ROBOT TRIEUR ET RÉPONDEUR, UN CHATBOT À L'INTELLIGENCE PRESQUE HUMAINE ? EST-CE VRAIMENT UNE BONNE IDÉE ?

## 24 juin 2019

Tom Shark est ulcéré. Il ne cesse en ce printemps 2019 de recevoir de la publicité politique. Tartempion lui propose de changer son existence. Any Name insiste quant à elle pour le rencontrer virtuellement et lui faire part de son plan pour changer le sort de la planète. Pas un jour sans une sollicitation.

Après avoir contacté le Préposé à la protection des données, il doit se rendre à l'évidence la seule démarche qu'il peut accomplir consiste à requérir un blocage de ses données personnelles auprès des autorités cantonales et communales. Or cela ne le protège pas intégralement d'envois intempestifs, ni dans sa boîte aux lettres ni par courriel. En effet, les partis politiques ont droit de lui adresser de la publicité écrite sans obtention de son consentement préalable. Et en ce qui concerne le spam, dès lors qu'aucune sanction automatique n'est prévue, il prospère. Il n'existe aucun mécanisme qui permette à Tom de se soustraire à la publicité politique agressive en cette période d'élection.

## 24 juin 2023

Tim est fortement sollicité. Mais qui est Tim ? C'est le *chatbot* implémenté sur les sites des différentes administrations publiques en charge des élections et votations dans la Région « Suisse romande ». Il permet à chaque citoyen de choisir, en temps réel, quelle publicité celui-ci accepte de recevoir. Tom Shark décide de n'opter que pour une publicité émanant des partis *violet*, *mauve* et *rose*. Il choisit le mode de communication et accepte d'être contacté par vidéoconférence par Paul, Marc et Amélie et ce à une seule reprise durant la campagne d'élection. La prise de contact intervient sans que ses données personnelles ne soient communiquées aux candidats.

Aucun autre candidat ne pourra le contacter sous peine de sanction financière. De surcroît, le candidat qui sera surpris en flagrant délit de violation des règles en matière de protection des données personnelles risque tout simplement l'exclusion de la campagne. Les règles adoptées il y a quelques années sont strictes et précises. Elles ont pour but de permettre au citoyen de focaliser son attention sur les sujets, respectivement les personnes qui l'intéressent.

C'est ainsi en toute décontraction que Tom opère ses choix, sans aucune forme de pression liée à impétuosités partisans.

### Discussion

S'il est certes intéressant de limiter les interactions entre le citoyen et les politiciens, une telle démarche qui veut éviter la possibilité de manipuler l'opinion présente elle-même des risques. Celui qui, du côté de l'autorité, se voit notifier les choix du citoyen connaît tout de lui. Il pourrait ainsi établir des tendances. Il est donc fondamental que le processus soit totalement anonymisé et que les données soient détruites dès que les informations sollicitées ont été obtenues par le citoyen.

■ SUISSE, POLITIQUE, VIE PRIVÉE, TECHNOLOGIE, BIG BROTHER,

URL: <https://antipresse.net/un-robot-pour-nous-protéger-du-harcelement-politique/>

.....

## Anno Domini 2018

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 160 | 23/12/2018

**Q**UAND ON L'AUSCULTE DEPUIS LES SALONS D'UN BEL HÔTEL ANCIEN DES BORDS DU LAC LÉMAN, LE BRUIT DU TEMPS PREND SOUDAIN DES TONALITÉS FEUTRÉES. MAIS C'EST ALORS, PEUT-ÊTRE, QU'IL NOUS DONNE À ENTENDRE SA MÉLODIE LA PLUS FINE.

Pendant que son thé refroidissait dans sa théière, de Bold séchait sur son *laptop*. Il lui semblait revivre en plein jour un de ces rêves récurrents qui finissaient par lui pourrir le sommeil. Il retournait dans la salle de classe de son adolescence, on lui donnait des feuilles lignées et l'on inscrivait les sujets au tableau. « Vous avez quarante-cinq minutes. » Et il passait ces trois quarts d'heure à fixer bêtement le papier vierge... Lui qui, dans la réalité, rendait toujours ses compositions à la mi-temps, sans même les relire, sans se soucier du résultat : il serait de toute façon excellent.

Cette aisance pour laquelle on le haïssait, où était-elle maintenant ? Pourquoi les mots ne lui venaient-ils qu'au goutte-à-goutte ? Comme si chaque idée devait être décodée des heures durant comme un *bitcoin*...

Pour une fois, un magazine grand public lui avait commandé une tribune si facile : sa synthèse personnelle de l'an 2018 en quelques tendances et quelques événements clefs. Lui qui passait son temps, dans sa revue confidentielle, à décortiquer les « choses au-delà des choses », restait cette fois tétanisé à l'idée de *vulgariser* quoi que ce soit. Il lui semblait, à se retourner sur cette année frénétique, que les choses échappaient à tout jugement, que la réalité était devenue si excentrique, si granulaire, qu'on ne pouvait plus la résumer. Toute



tentative de synthèse ne serait qu'un prétexte à des contestations et des débats infinis.

Il leva la tête, toucha sa théière. Il avait voulu s'attaquer aux événements du Moyen Orient, puis à la crise de l'Union européenne — et il s'était surpris à fixer le lac au-delà des vitres. Pour se dégourdir les mains, il avait fini par cracher quelques lignes d'écriture automatique sur la seule idée qui occupait réellement son esprit.

« Si l'écrivain est une plante, l'oisiveté est sa chlorophylle. Absorber les mille stimuli de la vie, les transformer en impressions et les impressions en intuitions, puis donner à ses intuitions l'exosquelette d'une pensée est un processus plus proche de la biochimie que du raisonnement. Il requiert son temps propre, quelquefois des conditions particulières, il s'exprime en suintements ou en fulgurances. Il confine à la médiumnité comme tout art qui touche au bout de sa raison d'être. C'est pourquoi il ne risque pas d'être répliqué de sitôt par l'intelligence artificielle. Le danger qui le guette est à l'opposé : lorsque l'intelligence artificielle aura singé puis infecté toutes les autres aires de la pensée humaine, il ne restera peut-être plus personne pour prendre la littérature au sérieux, c'est-à-dire comprendre sa fonction *vitale* pour la conscience humaine, aussi vitale que le gai zézaïement des abeilles pour la survie de l'écosystème. (Et le succès massif d'une production romanesque préformatée pour donner des scénarios de films exploitables donne des raisons de le craindre.) »

Ce n'était certainement pas ce qu'attendaient les lecteurs de *Planétoïde*, le magazine survolté et surbranché qui démentait à lui tout seul la crise de la presse écrite. Mais c'était la seule chose que son cerveau et ses doigts avaient envie d'exprimer en cette sombre veille de solstice.

Cherchant une retraite bien cachée pour rédiger son article, il était revenu hanter un lieu qui avait jadis été son quartier général : le bel hôtel des *Trois Couronnes* de Vevey. Il y était attaché pour son calme, son intimité, la beauté de sa vue. Pour son sillage littéraire surtout : c'est en ce lieu même que Henry James avait situé le point de départ de *Daisy Miller*, son premier grand succès. En un siècle, le lieu ne semblait pas avoir beaucoup changé, sinon que les riches touristes américains n'y affluaient plus en tribus.

Dans une vie antérieure, il aimait particulièrement y traîner durant la période des fêtes. On s'y affalait sur des canapés de velours devant les cheminées et l'on contemplait, tout autour, le scintillement de bon goût des décorations de Noël pendant qu'un pianiste désabusé égrenait sur le mode patraque les succès du moment. L'éminent Pacheco, nœud pap et lunettes rondes, menait son bar comme un capitaine et réussissait la prouesse de vous servir avec une attention minutieuse tout en scrutant sans cesse, tête haute, la salle autour de lui, tel un avant-centre surentraîné dont les pieds travaillent tout seuls et qui réserve toute sa faculté de vision à l'analyse du champ de bataille.

« L'oisiveté est l'un des derniers luxes qui nous restent, et pour ma part c'est

un luxe... vital », nota de Bold en conclusion de son paragraphe. L'évidence le saisit au moment même où il tapait ces mots : bien entendu ! Il n'avait pas suffisamment glandé ces dernières semaines pour pouvoir produire quoi que ce soit de sensé. Comment l'abeille ferait-elle son miel si elle n'allait pas fôlâtrer dans les champs ?

Il se réjouit, au moins, d'avoir retrouvé cette vertu mystérieuse de l'écriture qui lui permettait de penser avec ses doigts. Personne ne le croyait lorsqu'il affirmait qu'il ne réfléchissait jamais, qu'il était tout surpris de voir ses propres idées s'afficher à l'écran au fil du tapuscrit. Elles montaient on ne savait d'où, attirées par le cliquetis du clavier, et se cristallisaient en apesanteur comme des flocons de neige.

Peut-être suffirait-il encore une fois d'écrire, sans y penser. Il s'étira, se retourna autour de lui pour réclamer de l'eau chaude. Du temps de Pacheco, il n'aurait même pas eu besoin de le faire. Pacheco le connaissait comme sa poche. Thé vert s'il venait matin, thé fumé l'après-midi avec deux recharges d'eau bouillante, et Southern Comfort le soir après 18 heures. Parfois même, avec ses observations détachées et discrètement humoristiques, il lui inspirait des sujets d'articles. Mais Pacheco n'était plus là. Il avait changé d'enseigne depuis que son vieil hôtel avait été vendu à un *groupe*. Les traditions qui faisaient jadis le charme du lieu étaient désormais des *valeurs ajoutées*. Elles étaient devenues fades comme des jeunes femmes trop conscientes de leur beauté, d'ailleurs elles n'existaient plus que sur leur site. Le pianiste avait fait place à un *streaming* sirupeux de *christmas evergreens* américains évoquant le confort vulgaire et enfumé des années cinquante. Et le barman *pantocrator* avait fait place à une volière tournante de stagiaires venus des *hotel schools*, infiniment polis et infiniment empotés.

Il avisa le jeune Jérémie qui l'avait servi et lui réclama de l'eau. « Un autre *lapsang*, Monsieur ? » (Il avait bien appris sa leçon !) Non, jeune homme. Juste de l'eau bouillante. Jérémie l'avait sans doute classé comme radin, alors qu'il aimait simplement diluer ce goût de brûlé. Il s'empressa néanmoins de le servir, apportant même une deuxième assiette de petits fours. Il faisait de son mieux, pourtant il avait laissé échapper un plateau tout à l'heure et oublié d'apporter leur commande à des clients qui étaient repartis furieux. Peut-être voulait-il trop bien faire, avec sa bouche entrouverte et ses yeux écarquillés ? Tous ces étudiants lui faisaient une impression de petites bêtes traquées.

Il se remit à écrire, mais ce fut la conversation de la table d'à côté, cette fois, qui le déranga. Il n'avait pas prêté attention à ces trois personnes bien mises jusqu'à ce que l'une d'entre elles, une jeune femme en jupe de cuir, prenne un appel et se détourne légèrement sur son fauteuil. Elle ne parlait pas beaucoup plus fort qu'avant, et pourtant elle était devenue insupportable. Il était question de détails pratiques liés à l'organisation d'un événement, rien de particulièrement urgent, lui semblait-il. Mais cet appel avait soudain rompu

leur cercle, éteint leur conversation et dépressurisé ce lobby calfeutré, comme si l'on avait cassé un hublot dans un avion. La brune dynamique s'était investie dans ses explications comme si plus rien n'existait, ni ce lieu, ni ses amis, ni ce scribe à laptop retranché dans son coin. Elle gesticulait en parlant et finit même par se lever et faire les cent pas.

De Bold sourit en imaginant l'héroïne de Henry James marcher entre ces mêmes tapisseries. Daisy Miller était-elle totalement candide ou subtilement rouée ? Le pauvre Winterbourne, son jeune soupirant, se déchirait à essayer de la comprendre. Elle savait se conserver un jardin secret, inaccessible, malgré son peu de culture. Et pourtant elle faisait partie, déjà, de cette caste frivole, dissipée, itinérante, qui avait le monde à ses pieds.

Dans les romans de l'époque, des destinées se jouaient à des signes infimes, à des climats... On épiait tout. On s'analysait. On se livrait à des journaux intimes ou à des confidentes choisies, en de longues lettres. L'humanité réelle qu'ils décrivent ne pouvait en être si éloignée. Il s'imagina, l'espace d'une seconde, interrompre le va-et-vient de la jupe en cuir et lui proposer un thé pour évoquer Daisy Miller. Il voyait déjà le regard hébété... ou pas ? Peut-être cette jeune femme, dans une vie parallèle, avait-elle eu des lectures ? Une bonne éducation ? Le problème, c'était qu'elle n'était pas là. Qu'il faudrait, pour pouvoir lui parler des livres ou de son âme, la faire redescendre d'on ne sait quel nuage, hérissée comme un chaton qu'on récupère au sommet d'un arbre.

De Bold abaissa les yeux sur son écran. Pendant qu'il la contemplait, ses mains avaient recommencé à courir sur le clavier. Il les laissa faire, curieux.

« Nous avons vécu en 2018 des événements colossaux. La rivalité des puissances en Syrie, les provocations et les manipulations médiatiques nous ont amenés au bord de la guerre nucléaire. Les changements climatiques se sont emballés. Les technologies du transhumanisme ont dévoilé leurs premières applications concrètes, la Chine a mis en place son redoutable écosystème virtuel qui autorisera bientôt un contrôle absolu des populations. L'expansion des cryptomonnaies adossées à la *blockchain* nous donne un aperçu de ce que seront sans doute les systèmes fiduciaires déshumanisés et décentralisés de demain. La France, avec les essais de Christophe Guilluy ou le roman de Patrice Jean, *L'Homme surnuméraire*, est entrée dans une nouvelle ère de la lucidité et du dégrisement — tout en sortant, peut-être, enfin de ses ringardes confrontations idéologiques. En même temps, la technosociété contemple impuissante la propagation d'une idéologie islamique régressive à l'intérieur même de ses murs, elle y prête même parfois la main. La Grande-Bretagne ne sait trop que faire de son Brexit, mais en face de son île, le continent ouest-européen s'enfoncé dans l'a-gouvernance. L'oblovisme est devenu la religion pratique des classes administratives. Les choses sont devenues trop compliquées. Les causes réelles des phénomènes sociaux, politiques, économiques sont masquées par un travail de commu-

nication/RP si intense, si perfectionné, que ses commanditaires mêmes s'y perdent et finissent par croire à leurs propres illusions.

On pourrait consacrer des livres à chacun de ces sujets, analyser et décoriquer, mais l'on manquerait le thème principal, et c'est pourquoi mon panorama 2018 s'en tiendra à ces quelques lignes. Le thème principal n'est nulle part dans le tableau. Il est de ce côté-ci du spectacle : non sur la scène mais dans la salle. Il est dans ma tête comme dans la vôtre, il surplombe et frappe d'insignifiance les missiles de croisière et les massacres terroristes, les mers qui s'assèchent et les utérus artificiels, la révolte des classes moyennes détrossées et la disparition du cash. Ce thème principal est le fil rouge de notre opéra contemporain, si présent et si entêtant qu'on ne le remarque même plus. Il tient en une phrase : *nous ne sommes plus là !*. Si le navire-monde part à la dérive, ce n'est pas (encore) parce qu'il est cassé. C'est parce qu'il n'y a personne à la barre. Plus les échéances se rapprochent, et plus nous faisons mine de croire — moi y compris — qu'elles concernent quelqu'un d'autre. Une version *beta* de l'humanité que nous observerions d'en haut se débattre dans sa cage de verre. Or, cette population-test, c'est nous. Et si l'an 2018, centenaire de la fin de la Grande boucherie, nous a adressé un message, c'est bien celui-là. Redescendons dans l'arène, ou nous allons disparaître sans même nous en apercevoir. Remarquez, le suicide par anesthésie a ses avantages... »

Stopanos de Bold s'arrêta, referma son *laptop* avec un claquement énergique, regarda sa montre : 18 heures 30. Il faisait nuit depuis un bon moment déjà. Pas question d'envoyer cette sombre digression à *Planétoïde*. Mieux vaudrait jeter l'éponge. A trois jours du bouclage, ils seraient furieux, mais ils se débrouilleraient. Il décida de ne rien décider, de retenter le coup le lendemain, chez lui. Puis de s'obliger à une semaine de *glande* totale.

Il jeta un regard circulaire, se hissa hors de son fauteuil. Où pouvait-il bien être encore, ce Jérémie ? Il se déplaça jusqu'au bar, caché par un pilier. Jérémie était en train de tirer laborieusement un cappuccino, la bouche entrouverte. « Vous pourriez m'apporter un Southern Comfort avec trois glaçons, je vous prie ? » lui demanda-t-il précautionneusement lorsqu'il eut fini. Le stagiaire le regarda d'un air désemparé. « La bouteille orange, là-haut à droite », lui indiqua-t-il du doigt et il retourna s'asseoir.

■ FUTUR, SUISSE, AIR DU TEMPS, LITTÉRATURE, NOUVEL AGE

URL: <https://antipresse.net/anno-domini-2018/>

• • • • •

## Hommeries

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 161 | 30/12/2018

**P**ETIT APERÇU DU JOUR PEUT-ÊTRE PAS SI LOINTAIN OÙ LES INVESTIGATIONS CRIMINELLES ELLES-MÊMES SERONT OUTSOURCÉES À DES PRESTATAIRES PRIVÉS, DES LIMIERS DE L'INTERNET.

Tom Shark termina la lecture de l'un des ouvrages de Karl Kraus, un écrivain autrichien connu et redouté pour ses talents de satiriste et de pamphlétaire. Une seule phrase lui restait gravée en mémoire : « *Le diable est optimiste s'il pense pouvoir rendre les hommes pires qu'ils ne sont* ». Il se remémora alors les titres de la presse du jour : Acte inhumain d'un criminel récidiviste ! L'horreur absolue ! L'émotion était palpable au sein d'une population qui ne comprenait ni n'acceptait plus désormais la réitération des infractions commises par des délinquants identifiés. Les psychiatres étaient une nouvelle fois la cible de tous les quolibets et les héros involontaires des pasquinades. Kraus lui-même s'en était moqué en son temps. Plus la barbarie prospérait et plus le citoyen était enclin à réduire la liberté des criminels. Tom n'était pas convaincu que ces garde-fous suffisent à annihiler tout risque de récidive et il se souvenait d'une conférence d'Alexandre Jollien, un célèbre philosophe suisse, qui rappelait que le risque d'un diagnostic à l'emporte-pièce était de réduire, respectivement de condamner tout espoir. Fallait-il protéger la société à tout prix ou admettre que les tréfonds de l'âme humaine demeurent un espace inconnu où la rédemption peut survenir ?

Ce mardi matin d'août 2028, Tom Shark lisait tranquillement les nouvelles du jour sur son écran pliable. Il découvrit les nouveaux exploits des *web sleuths*, les membres de cette communauté d'enquêteurs amateurs qui s'est progressivement transformée en prédictrice de crimes. Une armée de volontaires mettant à profit les données publiques diffusées en très grand nombre depuis quelques années. Elle est en capacité de savoir où sont domiciliés les criminels, de les classer par type d'infractions commises et de les suivre en temps réel. La police, initialement réticente à laisser opérer ces néophytes, dut se résoudre à l'aune des coupes budgétaires à tolérer une privatisation partielle de la lutte contre le crime et une externalisation de la vidéosurveillance, sans même parler des investigations techniques et forensiques. Désormais, la simple intention de commettre un acte illicite au stade le plus précoce est sanctionnée. La tolérance zéro est appliquée avec une définition large des actes préparatoires. Des visites préventives ont lieu de manière régulière chez les délinquants catégorisés en fonction d'une échelle de risque. Le profilage par catégorie et par communauté a permis d'identifier des nids de délinquants et d'accroître la pression sociétale dès l'enfance. Pour éviter le facteur autoréa-

lisateur de la prévision (soit la tentation de passer à l'acte après avoir constaté une interaction des forces de l'ordre), les agents ne se distinguent plus des simples citoyens. Cet arsenal préventif et répressif a engendré une baisse vertigineuse des crimes et des délits.

Si la liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à autrui, force est de constater qu'elle ne saurait désormais s'accommoder, dans nos sociétés modernes, de la seule limite de la responsabilité individuelle. La difficulté consistera donc à trouver un équilibre entre la tentation technologique de tout prévoir et le fragile substrat du destin lié à l'infinie variété de l'être humain.

■ CRIMES, FUTUR, SOCIÉTÉ, SUISSE, BIG BROTHER

URL: <https://antipresse.net/hommeries/>

.....

## Pour un prix Darwin du journalisme

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 161 | 30/12/2018

L'HISTOIRE QUI SUIT N'A, À PREMIÈRE VUE, QU'UNE PORTÉE LOCALE. IL S'AGIT D'UNE PÉRIPIÉTIE PARMI D'AUTRES LIÉES À L'AFFAIRE DOMINIQUE GIROUD QUI PASSIONNE LES MÉDIAS DE SUISSE ROMANDE. ELLE ILLUSTRÉ TOUTEFOIS PAR UN EXEMPLE CONCRET LA MANIÈRE DONT LA PRESSE PROFESSIONNELLE S'EST ELLE-MÊME DISCRÉDITÉE JUSQU'À TOMBER AU RAS DU CANIVEAU POUR ENSUITE IMPLORER SON SAUVETAGE PAR LES SUBSIDES D'ÉTAT.

Le 24 décembre, veille de Noël, M. Eric Felley publiait dans *Le Matin* un article venimeux au sujet de l'épouse de l'entrepreneur Dominique Giroud, subitement décédée d'un arrêt cardiaque et enterrée deux jours plus tôt. Un lecteur inattentif en conclurait presque que cette « affaire » cache encore une entourloupe de Giroud.

Dominique Giroud, on le sait, est une des bêtes noires de M. Felley. L'encaveur connu pour ses convictions ultraconservatrices et ses démêlés avec le fisc ne bénéficie d'aucune relâche, qu'il s'agisse de la paix des morts, de la trêve de Noël ou de l'élémentaire respect de la vie privée d'une famille. Même lorsque celle-ci traverse la pire épreuve concevable : la mort soudaine d'une mère encore jeune de cinq enfants.

Les enfants Giroud sont petits, mais tous assez grands pour savoir lire. Ils grandiront avec le souvenir du Noël le plus triste de leur vie. Ce Noël où un journaliste n'a rien trouvé de mieux à faire que de danser sur la tombe de leur mère, nommée « simple "femme de paille" ».

Y avait-il eu décision de justice dans l'affaire Giroud ? Nouvelles révélations ? Non. Quand on veut à tout prix brûler quelqu'un, même la mort

d'une épouse peut servir de mèche. Elle n'était pas toute blanche, certes : elle avait laissé son mari mettre à son nom des biens considérables. Les épouses d'hommes d'affaires et d'entrepreneurs valaisans et suisses, c'est bien connu, ne permettent *jamais* de telles choses !

En exploitant ainsi les moments les plus douloureux de la vie des gens, M. Felley n'a pas seulement attiré sur le controversé Dominique Giroud un mouvement de sympathie. Il a arraché les derniers freins que la décence imposait aux règlements de comptes médiatiques. Il n'a pas réfléchi un instant que cette décence ne protégeait pas seulement les *cibles* des journalistes, mais aussi les *chasseurs*.

La chasse sans règles n'est plus du sport, mais un massacre. Celui qui s'y lance ne devrait pas s'étonner de prendre quelques plombs.

C'est ainsi que par le plus grand des hasards, j'ai croisé ce personnage fuyant sur le quai de la gare de Lausanne. Eric Felley n'a pas eu le courage d'assumer sa muflerie. Il m'a avancé un alibi sidérant :

« *Dans la mesure où ils ont mis un faire-part déjà dans le Nouvelliste, j'ai pas dit beaucoup d'autres choses que ce qu'il y avait dans le faire part qu'il y avait dans le Nouvelliste.* »

J'ai vu des journalistes cacher leurs lâchetés derrière toutes sortes de prétextes, mais se planquer derrière un faire-part de deuil, c'est le pompon !

La « femme de paille » figurait-elle aussi dans le faire-part ?

« *C'était entre guillemets... et "femme de paille", je vois pas en quoi c'est spécialement diffamant... c'est pas un crime.* »

Bien sûr que ce n'est pas un crime. C'est pire : une faute. La reconnaître... pas question ! Si « *les réactions étaient fortes* » (lisez : dégoût massif !) c'est que le journaliste a bien fait son boulot. Et puis, bien entendu, j'ai eu droit au « *tout le monde en cause* », au « *faut pas non plus être hypocrite* », au « *se contenter des faits* »... Sur quoi, l'invertébré s'est hissé dans son train.

En bref : s'ils ne voulaient pas être vilipendés dans les médias, les proches n'avaient qu'à ne pas publier d'annonce dans le journal et enterrer leur défunte en secret ! Et, du moment que « *tout le monde en parle* », il n'y a pas plus de règles éthiques à respecter dans le journalisme professionnel que dans le *buzz* anonyme des réseaux sociaux. Philosophie de harceleur-délateur confessée en direct.

Y aura-t-il quelqu'un dans les médias suisses pour appeler ces choses par leur nom ? Jusqu'ici, la *mission* des journalistes les protégeait comme un sacerdoce. Mais comme plus rien n'est sacré, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour enquêter sur les enquêteurs ?

Pourrait-on imaginer qu'on dénote chez M. Felley un problème d'addiction qui l'empêcherait d'exercer tout autre métier que celui de journaliste de caniveau ? Ou qu'on dise que M. Felley utilise sa couverture de journaliste dans le cadre d'une lutte impitoyable pour le pouvoir économique et politique

en Valais ? Qu'on s'interroge sur les raisons concrètes du tableau manichéen qu'il dresse de la magouille valaisanne, toujours située du même côté ? Qu'on relève que dans un journal sérieux, les conflits d'intérêts personnels et familiaux de M. Felley auraient dû le maintenir strictement à l'écart de la rubrique « Valais » ? Alors que c'est justement celle où il donne le meilleur, c'est-à-dire le pire, de lui-même.

Tout ceci ne sont évidemment que des rumeurs. On peut être certain que personne ne fera écho à ces *fake news* et que la profession journalistique se lèvera comme un seul homme pour défendre la compétence et l'intégrité de M. Eric Felley. Un prix Jean-Dumur pourrait utilement bétonner son CV.

Or, si l'on voulait sauver la profession, c'est un autre prix qu'on devrait créer pour les cas comme Eric Felley : le prix Darwin du journalisme. Ce prix distinguerait les journalistes qui, par bêtise, malhonnêteté ou incompétence, auraient le plus contribué à accélérer la mort programmée de leur espèce. Cela donnerait au public une meilleure idée de la moralité de ceux qui lui font la morale.

### *Post Scriptum*

Nous invitons le lecteur à méditer sur le « pain de méninges » de cette semaine, le portrait d'un certain journalisme dressé par Karl Liebknecht en 1872 et cité par Karl Kraus dans *Die Presse*.

- UNE PREMIÈRE VERSION DE CE TEXTE EST PARUE SUR 1DEX.CH LE 29.12.2018.
  - JOURNALISME, MÉDIAS, SUISSE, AIR DU TEMPS, SOCIÉTÉ
- URL: <https://antipresse.net/pour-un-prix-darwin-du-journalisme/>

.....

## L'archipel de l'iniquité

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 163 | 13/01/2019

**C'**EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS, ET CELA VA RECOMMENCER. QUOI ? LE RAPT D'ENFANTS. PAR QUI ? PAR L'ÉTAT. QUAND L'ADMINISTRATION SE SUBSTITUE AUX COMPRA-CHICOS DE VICTOR HUGO ET DÉCIDE QU'ELLE DÉFENDRA MIEUX LES INTÉRÊTS DE VOTRE ENFANT QUE VOUS, VOUS DEVEZ VOUS DEMANDER DANS QUELLE SOCIÉTÉ VOUS VIVEZ.

« Bientôt les détails abondent et quand la justice est saisie il se trouve un juge qui, épousant aveuglément les passions et les haines, a son opinion faite avant tout examen, et il l'impose. » (Dr Motet, *Archives de l'anthropologie criminelle*, 1887)



Le SMS, long comme le bras, s'étirait sur trois ou quatre hauteurs d'écran. La femme l'avait rédigé dans l'urgence, sans même songer à utiliser l'e-mail. Du coup, le correcteur automatique avait multiplié les substitutions de mots cocasses.

Mais je n'avais pas le temps de m'en amuser. Le compte rendu relatait une rencontre dans le train entre la propriétaire du téléphone et une jeune adolescente, ou plutôt une enfant déjà mûre. Nicolette — appelons-la ainsi — était la fille d'une amie. Sa mère n'avait pas le droit de l'approcher. Elle ne l'avait plus vue depuis un an, ou peu s'en faut.

L'enfant était déchirée entre deux loyautés. Ses parents s'étaient déclaré la guerre et, bien évidemment, personne n'avait gagné. La fillette moins que tout le monde. Pour la « protéger », on l'avait enlevée à sa mère. Elle vivait dans une famille d'accueil qu'elle détestait. On lui en cherchait une autre. A défaut, on lui proposait d'entrer dans un foyer. Comme une orpheline. Avec sa propre mère à quelques kilomètres de là, qui se morfondait d'elle et dont elle se morfondait.

En présence des autorités, elle avait fait toutes sortes de déclarations, plus ou moins sollicitées, plus ou moins apprises, justifiant plus ou moins la mesure de protection dont elle faisait l'objet. Mais, à cette amie de la famille en qui elle avait confiance, et qu'elle avait rencontrée par hasard, Nicolette parlait d'une autre voix. Elle lui avait confié qu'elle rêvait de passer quelques jours de vacances avec sa mère. Qu'elle n'en pouvait plus de cet entourage sans amour. Or, elle avait manifesté des tendances suicidaires avant même cette séparation.

Le psychiatre qui suivait la maman de Nicolette m'avait préparé une documentation photocopiée de plusieurs centaines de pages. Mais lorsque je lui ai demandé de me résumer en cinq minutes l'essence de la tragédie, il m'a simplement tendu son smartphone. « Lisez ça ! »

### TROP ÉNORME POUR ÊTRE CRU

Alors j'ai lu. Et ces lignes hâtives ont irrigué de sens et de signification les deux kilogrammes de correspondances. Le dossier était si documenté, si énorme, qu'il décourageait par son envergure même. C'était une litanie de suppliques bottées en touche, d'expertises sans conséquences et d'interventions sans effet répondant à une cascade d'abus de pouvoir, de décisions arbitraires, de morgue bureaucratique et d'insensibilité humaine. Mais la simplicité dramatique de ce SMS fournissait une clef de lecture à cet embrouillamini. On pouvait falsifier tous les documents — on ne s'en privait pas d'ailleurs —, mais on ne pouvait pas réfuter ce témoignage direct. Il plaçait le curseur de la balance à l'endroit précis où chaque pièce du dossier, par la suite, aller le situer.

Il n'empêche : si toute la hiérarchie des autorités et des *instances sociales* avait pu rester aveugle et sourde à autant de misère et d'injustice, si aucun

grand journal, aucune télé n'avait jugé profitable de déchirer le rideau cachant cette tragédie, que pouvais-je y faire, moi ?

Puis je me suis dit : peut-être le ministre compétent s'est-il dit la même chose en voyant arriver toutes ces interpellations par lettres, ouvertes ou privées ? Peut-être le rédacteur en chef, prudent comme un chat, qui pilote son journal comme on pilote un ULM (« avec le bas du dos », dit-on dans le milieu pour rester poli) avait-il déjà senti la réglette s'abattre sur ses doigts ? Peut-être que chacun des rouages de la grande machine administrative, pris à part, s'était-il senti désarmé face au mécanisme alors que le défaut d'un seul eût suffi à l'enrayer ?

Le problème, c'est que cette apathie rendait méprisables des gens que je connaissais — personnellement — par une autre face, celle-ci tout à fait rassurante et humaine. Allais-je moi aussi planter la tête dans le sable et faire comme eux ?

#### UNE CONSPIRATION DU SILENCE

Faire comme eux, cela revient à s'adosser à la lettre de la loi, aux grandes déclarations, à la confiance automatique que méritent nos institutions. L'armure des règlements vous protège contre toute irruption de réalité, contre votre cœur et contre votre bon sens même. Elle vous invite à devenir vous-même une machine.

Pour éviter de répondre à des questions délicates, il suffit de ne pas répondre. Pour éviter de perdre la face, il suffit de ne jamais se confronter. De refuser les demandes d'audition, venant même de tiers compétents. En Suisse, on ne fait pas de scandale public. Personne ne va venir s'immoler à la porte des administrations. Pour parer tout de même à toute éventualité d'installer un portail à puces dans l'entrée. C'est ce qu'on a fait en l'occurrence.

Pour consolider les décisions iniques, il suffit d'écarter les rapports qui ne vont pas dans le bon sens. Des prétextes, on en a assez. « C'est la mère qui a poussé la fille à voir cette psychologue-là ! » Peut-être. Est-ce que cela invalide pour autant l'avis d'une professionnelle ? Et si oui, pourquoi ne la révoque-t-on pas publiquement en expliquant pourquoi ? Mais on ne se met pas en peine d'expliquer. On s'en tient à la décision première, si infondée qu'elle soit et l'on fait le gros dos.

Que les choses soient claires : je ne milite pas pour qu'on sanctuarise la famille, qu'on ferme les yeux sur le comportement des parents ogres et qu'on abandonne les enfants à leur sort. D'ailleurs, sait-on encore de quelle structure on parle lorsqu'on dit « famille » ? Je pourrais tout aussi bien incriminer dans un article le laissez-faire des APEA (autorités de protection de l'enfant et de l'adulte, en Suisse) — l'actualité nous en fournit des exemples récents. Mais le problème ici ne réside pas dans le principe (l'obligation qu'a la société de protéger le faible, y compris contre les siens), mais dans son application

concrète. Et aussi, comme on le verra plus loin, dans la « carte blanche » qu'il donne à la déshumanisation des rapports humains.

Et je sais aussi, évidemment, que derrière chaque enfant disputé, il y a de basses manœuvres, des manipulations désespérées et des torrents de haine. En l'occurrence, Nicolette a été enlevée à sa mère sur dénonciation du père — lui-même problématique —, pour des prétextes dont on aurait envie de sourire : une gifle ou deux, quelques états d'ivresse, un accident de voiture bénin dont on ne voit même pas le rapport avec le sujet. Pour le reste ? Personne calme et intégrée, sans conteste. Mère sans troubles du lien selon la pédopsychiatre, qui s'écartera pour ne pas s'opposer...

#### DE QUEL DROIT ?

Mais n'entrons pas dans le fond. N'ouvrons pas le moindre interstice à la manipulation. Demandons-nous *de quel droit* les familles sont ainsi fracassées. Comment l'État peut-il prétendre mieux connaître et mieux aimer une enfant que sa mère, fût-elle alcoolique (ce qui n'est pas ici le cas) ? A quelle doctrine de saintes-nitouches, à quel fascisme hygiénique se réfère-t-on lorsqu'on sépare des parents de leur progéniture pour des questions de surface d'appartement, d'insuffisance de revenu, de désordre domestique comme cela se voit ici ou là ?

C'est peut-être à cause de ces questions de principe non résolues, justement, que les médias et les « directeurs de conscience » n'osent pas s'attaquer frontalement au kidnapping institutionnel. Leur silence étonne. Quel sujet plus bouleversant que celui-là ? Plus propice aux feuilletons à rebondissements ? Et surtout : qui n'est pas concerné ? Pour nous tous qui avons procréé dans cette société, quel enjeu plus vital, quelle menace plus terrifiante ? Pour quelle raison les Européens sursocialisés passent-ils encore à l'acte, contre autrui ou contre eux-mêmes, sinon — très souvent — pour se venger du vol de leurs enfants ?

Dans le cas de Nicolette, l'enlèvement a eu lieu dans le canton où je vis, où tout le monde se connaît. Et où l'on réussit tout de même à ignorer que 100 ou 200 enfants — sur une population de 300'000 habitants — ont été enlevés à leurs parents naturels pour des motifs qui peuvent être nécessaires, mais qui ne sont jamais *bons*. On l'ignore parce qu'on ne veut pas y penser, parce que ni les médias ni les ONG ne veulent fourrer leur nez dans ce couloir terrifiant au bout duquel on contemple la réalité du Pouvoir suprême. Un pouvoir impersonnel, inhumain, qui s'arroge le droit de séparer les mères des enfants sur simple impression et qui ne s'avoue jamais fautif. Nous vivons dans une société aztèque où l'on peut ergoter sur la légalité des radars routiers mais où les enlèvements d'enfants ne font l'objet d'aucune discussion — sauf entre ceux à qui ce malheur arrive, leurs médiateurs et défenseurs, et l'État. A huis clos, pour ainsi dire. Pendant ce temps, les concitoyens regardent ailleurs, comme les voisins de palier de ces dissidents soviétiques que des agents venaient emmener au petit

matin. Si on en vient à leur confisquer leurs gosses, c'est qu'ils ont vraiment dû merder grave, se disent M. et Mme Bonhomme. Jusqu'au jour où une voix douceuse mais froide vient leur dire au téléphone que ce n'est pas la peine d'aller chercher leur enfant à l'école, parce qu'il est « placé ».

L'affaire Nicolette n'est pas une anecdote isolée. Et je ne parle même pas du tableau général. Le « sauvetage » forcé des enfants a écrit une page noire de l'histoire suisse, qui donna même lieu à des excuses solennelles de la Confédération en 1986. Je parle de destinées actuelles, de ces naufrages de plus en plus fréquents, de plus en plus tragiques. Depuis l'été dernier, c'est le troisième drame familial gravissime qu'on m'a exposé. Les tribulations de Violaine, toujours en Valais, ou celles d'Asma, dans le canton voisin, ne sont pas moins révoltantes, au contraire. Elles répondent toutes à un même schéma : sur une impression initiale qu'on refusera de remettre en doute, même face à des preuves en « béton », les juges et les curateurs prennent des décisions abruptes. Et plus ces décisions s'avèrent désastreuses, et plus l'autorité se plonge dans le mutisme.

Trois affaires qui, chacune, mériteraient un livre ou un film, trois îlots d'arbitraire et d'iniquité au milieu d'une cité en apparence policée. J'ai le cuir épais pour ce qui est des drames humains, mais ici j'en ai pris dans le buffet. Au point d'en avoir peur. Pourquoi viennent-ils vers moi, me demandé-je à chaque fois. Parce que j'ai été l'éditeur de *Canines*, le roman qui a démontré et démonté la conjuration du silence autour du scandaleux sacrifice du petit Luca, en Valais déjà ? — Ou parce que je suis la dernière instance ? Mais avant quoi ?

Nous nous mêlons de régler le sort des familles éclatées par la guerre aux quatre coins du monde. Mais nous refusons de voir que la guerre s'étend jusque derrière nos lignes, simplement sous un autre nom.

(À suivre.)

PS — Le docteur « Hippocrate » qui m'a donné accès aux archives de Nicolette publie des chroniques bouleversantes sur le site [1Dex.ch](https://antipresse.net/larchipel-de-liniquite/), sous la rubrique « Patatras ».

■ COMPLÉMENT DE LECTURE :

Canines de Janus

*Le roman (ou l'histoire vraie ?) du petit Luca, ou le calvaire d'un enfant sacrifié.*

■ SUISSE, SOCIÉTÉ, TOTALITARISME, JUSTICE, ENFANCE,

URL: <https://antipresse.net/larchipel-de-liniquite/>

• • • • •

# Les princes de l'Hiver (1)

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 168 | 17/02/2019

**U**N CONTE DU NOUVEL AGE.

Pour sa dernière période sous les drapeaux, on l'avait envoyé dans cette bourgade alpestre où il avait passé son enfance. Le service militaire, chez les Suisses, s'étirait jusque dans la trentaine tardive, à coups de deux ou trois semaines par an. On appelait cela des «cours de répétition». Les siens lui servaient surtout à répéter ses classiques. Sur son épaulette, il ne portait ni carabine, ni grenade, mais une plume. Il était secrétaire d'état-major, oisif ès fonctions, et ses journées consistaient surtout en balades dans les environs avec deux volumes Pléiade — pour équilibrer la marche — dans les immenses poches de son pantalon de treillis. Cervantès sur la cuisse gauche, Tolstoï sur la droite. Ou deux tomes de Balzac en tandem.

La loi de l'éternel retour... Saxé, cette bourgade engourdie qu'il avait tant voulu fuir dans son enfance, l'administration militaire l'y ramenait désormais chaque année pour exercer sa patience face au néant. A l'époque, il bâillait à l'école en rêvant de cabanes sur les berges, de frondes et de terrains vagues. Maintenant, il laissait à son sous-officier des billets avec les numéros de téléphone des cafés où l'on était susceptible de le retrouver dans le cas (fort improbable) où l'on aurait besoin de lui. Cela se passait dans les toutes dernières années de l'ère précellulaire, quand l'espèce humaine ne naissait pas encore avec un fil à la patte.

Le soir, ses camarades partaient faire la noce en ville. Lui n'aimait pas boire et la fumée l'étouffait. Il restait seul dans les dortoirs ou sortait se promener aux environs. Dans la rue, en face du portail, il y avait une cabine téléphonique. Il appelait sa femme un jour sur deux, parfois deux jours d'affilée, cinq à dix minutes. Cela suffisait. L'attachement, en ce temps-là, ne se mesurait pas encore à la fréquence des appels. Les amis qu'il osait déranger après neuf heures du soir n'étaient pas si nombreux. Il lui arrivait d'entrer dans la cabine sans savoir qui il allait bien pouvoir surprendre.

- - -

Un soir, submergé d'ennui et de souvenirs, il ouvrit le bottin attaché par une reliure articulée au combiné du téléphone. On y trouvait tous les abonnés du canton, commune par commune. Arriverait-il à reconstituer sa classe d'école primaire?

Il s'aperçut avec inquiétude qu'il avait oublié la plupart des noms. Sauf ceux des Inséparables. Ils étaient quatre copains, toujours ensemble, et ils faisaient

la loi dans leur quartier populaire. Lui, il était le «cerveau» de l'équipe. A ses côtés, il y avait le bon Roger Fournier, l'ombrageux Gonzalo Garcia, dit *el Toro*, et la fine mouche de l'équipe, le petit Pierre Gasser. Soudain, à cause de cette surprenante perte de mémoire, il éprouva le besoin pressant de parler au moins à l'un d'eux. Se souviendraient-ils de lui ou son enfance n'avait-elle été qu'un rêve?

Il retrouva trois Roger Fournier — le nom était très commun —, mais n'osa appeler aucun. Il ne voyait pas *son* Roger, si habile de ses mains mais si peu doué pour l'étude, dans la peau d'un avocat, d'un dentiste ni d'un gestionnaire immobilier. Aucun abonné ne figurait sous le nom de Pierre Gasser. Il avait certainement rejoint une ville universitaire, ou n'avait peut-être pas de téléphone. Gonzalo était devenu mécanicien, comme on pouvait s'y attendre, mais son poste sonnait dans le vide.

Il y avait encore un nom, celui auquel il avait le plus souvent repensé durant toutes ces années. Un nom qui lui inspirait désormais une sorte de crainte, au point qu'il n'avait même pas songé, au début, à le convoquer pour ce trivial petit jeu. Liline.

Evelyne Decosta avait été la seule compagne de jeu féminine de son enfance et, bien entendu, son premier béguin. La place qu'elle occupait dans sa vie ne se limitait pas à cela. Avec elle, il avait ressenti pour la première fois cette intimité candide qu'il ne comprenait pas et qu'il ne s'expliquerait que bien plus tard sous l'appellation de «proximité d'âmes». Elle était aussi le seul témoin de ses peurs qu'il n'avait, lui le chef de bande, osé confier à personne.

- - -

Tout ceci parce qu'elle avait été sa princesse d'Hiver.

Il ne l'avait plus revue depuis cette année-là. Un quart de siècle s'était écoulé depuis. Ils touchaient à la fin de leur scolarité primaire lorsque le comité des fêtes les avait choisis, tous deux, pour régner sur la semaine de Carnaval. Dans leur cité médiévale, c'était la distinction suprême. De mémoire locale, on ne l'avait jamais octroyée à des enfants.

Le père d'Evelyne faisait partie de ce comité. Il faisait du théâtre à ses heures et — l'ayant eue à un âge avancé — il adorait sa fille. Il avait fait valoir qu'elle et son camarade de classe tiendraient sans doute mieux leur rôle que des adultes avinés. Ils étaient du reste les deux meilleurs élèves de leur école.

Les parents étaient fiers, la maîtresse ravie. Comment aurait-il pu dire la panique qu'il ressentait? Lui qui détestait la foule, les cris, les confettis, les pétards, lui à qui la simple odeur des fêtes populaires donnait envie de vomir. Comment aurait-il pu, surtout, faire ça à Evelyne, qui semblait prendre la chose avec un flegme imposant?

Il l'avait fait, pour finir. Les heures à geler debout sur un char décoré, en tenue d'Arlequin. Les cascades de serpentins et de confettis. La cacophonie

assourdissante des fanfares. Les moqueries des sales gosses qui pouvaient à tout moment lui balancer une boule de neige ou un pétard. Les harangues qu'on lui avait appris à déclamer d'une voix enthousiaste... Heureusement que le sourire sur son visage était peint au crayon gras! Et, constamment, les regards en coin vers «sa» princesse d'Hiver, avec son chapeau de fée, sa silhouette gentiment dodue, ses épaisses lunettes carrées dont elle ne pouvait pas se passer, même sous ce déguisement. Il se rappelait encore, comme si c'était hier, l'humiliation cuisante qu'il avait ressentie alors: lui, le malabar, soignant et dissimulant sa peur derrière le stoïcisme de cette fillette. En y repensant, il se disait que c'était peut-être l'explication de son inclination si mystérieuse pour cette souris de bibliothèque.

Ils avaient si bien régné sur Carnaval qu'on les avait fait rempiler l'année suivante! Encore une première. Il avait beau avoir déjà passé son bizutage, ce fut tout aussi pénible et angoissant. Par bonheur, il y avait une contrepartie. Ils avaient commencé à se voir souvent, le mercredi ou le dimanche, soi-disant pour répéter leurs rôles. Il se souvenait de ces après-midi de pur bonheur dans l'appartement de M. Decosta. La maison n'était pas riche, pas pauvre non plus: juste ce qu'il fallait pour une parfaite sérénité. Les pièces étaient emmitouflées de tapisseries écossaises, dans les teintes typiques — ocre, rouge et brun — des années soixante-dix. Ils jouaient à des jeux de cartes ou de mémoire, s'amusait avec le chat Mono, passaient *Pierre et le Loup* sur un tourne-disque crème. Ou bien, tout simplement, ils bouquinaient côte à côte sur le tapis, sans un mot, se surprenant parfois l'un l'autre à fixer le plafond en rêvant. Les heures en ce temps-là avaient une autre allure. Elles passaient majestueusement, chargées de trésors comme des voiliers revenant des tropiques.

- - -

Qu'était-elle devenue?

Il ouvrit le bottin à la lettre D. Le père Decosta y figurait encore. Charles-Albert, oui. Il avait oublié son prénom, mais il avait identifié le numéro de téléphone sans hésitation. Quel âge pouvait-il avoir? Quatre-vingts ans, pas loin... Sa femme était-elle plus jeune que lui? Deux petits vieux, quoi qu'il en soit.

Il aurait préféré parler directement à Evelyne, mais elle ne figurait nulle part sous son prénom, pas même dans les communes alentour. Normal. Elle avait certainement poursuivi des études. Dans ce cas, à quoi bon revenir dans ce trou?

Il referma le bottin et retourna dans sa caserne. Il était trop tard pour déranger ces vieillards. Mais il ne parvint plus à les oublier. Deux jours plus tard, à huit heures et quart — juste après le Téléjournal —, il se décida à composer le numéro dont la séquence rythmée si familière lui était revenue à travers les années. «Quarante-quat'-vingt-deux...»

Il aligna cinq ou six sonneries et voulut abandonner. Au même instant, on décrocha. Au début, il n'entendit rien, qu'une respiration lourde et des bruits de manipulation patauds. La peur lui fit serrer les fesses. Où suis-je tombé?

Une voix grave et chevrotante finit par remonter du fond d'un tonneau. «Ouiiii?»

«Je... excusez-moi... Je suis...» Et il déclina son nom, presque malgré lui.

«Antoine? Ah, c'est gentil d'appeler. Evelyne sera contente.» La voix du père Decosta semblait provenir d'un disque au ralenti. Il avait la langue pâteuse, comme s'il roulait trois Carambars dans sa bouche. Est-il demeuré? se dit le soldat, puis il comprit: le pauvre vieux souffrait d'une attaque. N'empêche, il s'était immédiatement souvenu de lui, et ne semblait aucunement désarçonné. Sa difficulté d'élocution mise à part, Charles-Albert Decosta avait effacé ce quart de siècle comme s'ils venaient de se quitter la veille.

Son malaise s'aggrava de deux crans. Il ne pensait plus qu'à se trouver une porte de sortie.

«Je ne voulais pas vous déranger. J'aurais juste voulu transmettre mes amitiés à Evelyne et...»

Le vieil homme semblait n'attendre que ça.

«Elle ne vit plus chez nous. Elle est aux Grimperettes, maintenant. Elle sera contente de ton appel.

— Vous lui direz...

— Ah non. Tu vas lui faire grand plaisir, tiens... Attends...»

Il semblait feuilleter quelque chose. Aux Grimperettes! Dans son enfance, c'était la traduction locale de Pétaouchnok ou de Tombouctou. Le village où il fallait ferrer les poules, disait-on, tellement qu'il était en pente.

Que pouvait-elle bien faire là-haut, sinon garder les vaches? Elle était sûrement devenue instit' et on l'avait envoyée dans la commune perdue dont personne d'autre ne voulait. Fille exilée, père apoplectique... Mère décédée sans doute, ou plus impotente encore.

Le vieil homme avait repris son combiné. Il mit au moins trois minutes à lui dicter le numéro de sa fille. Elle s'était mariée avec un Streit. Il ne l'aurait jamais retrouvée tout seul. Mme Evelyne Streit, ex-Liline Decosta, aux Grimperettes... Il remercia vivement, raccrocha et fit le tour de l'enceinte militaire d'un pas rapide pour retrouver ses esprits. Où me suis-je fourré? Qu'avais-je à me mêler de la vie de ces gens?

- - -

A présent, l'engrenage était lancé. Le vieil homme appellerait sans doute sa fille pour vérifier si... Autant prendre les devants. Il composa le numéro malgré l'heure déjà tardive. En Suisse, après 21 heures, les gens bien élevés n'appellent que les urgences.

Il tomba encore sur une voix d'homme, mais jeune cette fois-ci. Le mari



(dont il ignorait le prénom) semblait à son aise, pas plus surpris que son beau-père. «Oui, elle m'a parlé de vous. Ça lui fera plaisir...»

Plaisir! Plaisir! Lui-même, en tout cas, il n'en ressentait aucun. Qu'une gêne immense, humiliante, grotesque. On finirait par l'inviter à partager la raclette, dans leur chalet de montagne, avec des plafonds bas et des jouets disséminés dans toutes les pièces...

«Malheureusement, Evelyne reste tard à l'école ce soir. Vous ne pourriez pas rappeler demain, avant midi? Elle sera à la maison.» Oui, bien sûr, cela va de soi, excusez-moi encore...

«Et j'espère qu'on s'croise», ajouta encore M. Streit avec une saute d'accent local. «Ça me fera plaisir...»

Bon sang! C'était un rêve éveillé. Il voyait le tableau. Mari paysan épuisé à la tâche, femme réduite à donner des cours privés le soir pour nouer les deux bouts. Et lui, l'éditorialiste, le grand voyageur, qui vient rendre visite au bon peuple. Mais la crémaillère avait fait «clic» une fois de plus: le lendemain matin, à onze heures et demie, il s'exfiltrait de la caserne pour les rappeler.

- - -

«Oh, c'est sympa de penser à nous!» Sa voix de jeune fille, soyeuse et un peu indolente, n'avait pas bougé d'un cran. C'en était même stupéfiant. Et toujours cet accueil placide, presque trivial, comme si son appel après vingt-cinq ans de silence, par-dessus les adolescences, les études, les mariages et les enfants, ne faisait que renouer une conversation interrompue. «Tu téléphones d'où?»

Il n'avait plus assez de ressort pour enjoliver, malgré le ridicule de sa situation. Il dit donc la vérité: qu'il était en service militaire, «en bas à Saxé», qu'il avait pensé à elle ces derniers jours et que, tout simplement, dans la cabine, il avait retrouvé le numéro de ses parents...

«Oui, papa s'est empressé de t'annoncer, tu penses bien! Il te devait encore une revanche aux dames, paraît-il.» Il ne se rappelait plus du tout qu'il avait joué aux dames avec le père de Liline. Il avait même oublié les règles du jeu.

Il crut poli d'exprimer sa compassion pour l'état du vieillard. Liline n'en demandait pas tant. Mis à part qu'il *yoyottait* un peu et qu'il avait son petit caractère, il allait très bien. Et Maman s'occupait très bien de lui, même si ces jours-ci elle était chez sa cousine en France. Le fameux matou était mort depuis une dizaine d'années. Il n'y avait plus personne pour bondir d'un air intrigué chaque fois qu'on sonnait à la porte, personne pour susciter le calembour idiot: «C'est qui, Mono?»

«Si tu es par là, pourquoi ne viendrais-tu pas nous voir?» La proposition était logique, inévitable même, mais elle le terrifia.

«C'est-à-dire que... je ne dois pas trop m'éloigner...»

— Ils finissent bien par vous relâcher en fin de semaine, non?

— Oui, vendredi à deux heures. Mais je dois être chez moi le soir.

— Et tu as une voiture? Oui? Alors vendredi trois heures devant l'église des Grimperettes? D'ac?»

D'ac. Que pouvait-il dire d'autre?

«Cool!»

...

Le soleil d'après-midi était magnifique, presque chaud et comme parfumé. Il annonçait déjà le printemps. Assis sur l'escalier du parvis, il scrutait la place du village. Entre les boutiques et les cafés, il y avait de l'animation. Les Grimperettes, dans son souvenir, étaient un hameau de basse montagne sans intérêt qu'on ne faisait que traverser sur la route des pistes de ski.

Il était arrivé avec une demi-heure d'avance et s'était mis à lire. A l'heure moins cinq, il avait commencé d'épier les voitures, essayant de repérer celle d'Evelyne. Un tout-terrain Subaru sans doute, rapport au mari paysan. Du coup, il ne prêta pas attention au monospace américain qui venait de s'arrêter sur la zone bleue tout à l'opposé du rond-point. Le véhicule étant haut, la conductrice dut étirer le pied pour descendre de son siège. C'est alors seulement que son œil de soudard fut happé par une jambe interminable au galbe parfait, en bas de laine améthyste, surmontée d'une jupe en cuir anormalement courte pour la saison et le lieu.

En refermant la portière, la jeune femme chaussa de grandes lunettes de soleil italiennes et se dirigea droit vers lui d'un pas sonore. Pour s'aventurer avec des bottines à talons sur ces pavés, il fallait savoir marcher! Il se retourna machinalement pour comprendre quel commerce elle visait, mais il n'y avait rien derrière lui, ni à gauche, ni à droite. Rien que l'église déserte et ce piou-piou en treillis défraîchi sur l'escalier. Le temps de ramener sa tourelle dans l'axe, l'apparition évadée d'une revue de mode s'était plantée au pied de l'escalier.

«Bonjour Antoine! Tu ne me reconnais pas? Toi, en tout cas, tu n'as pas changé.»

/A suivre./

■ LITTÉRATURE, NOUVEL AGE, SUISSE, AIR DU TEMPS, POÉSIE

URL: <https://antipresse.net/les-princes-de-lhiver-1/>

.....

## Les princes de l'Hiver (2)

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 169 | 24/02/2019

### RÉSUMÉ DE L'ÉPISODE PRÉCÉDENT

*Durant une période de service militaire dans la ville de son enfance, un homme déjà mûr essaie de retrouver ses camarades d'école par l'annuaire téléphonique. Il finit par contacter Evelyne, son premier béguin — mais le regrette aussitôt. Qu'avait-il à s'inviter dans la vie de cette femme? Ils finissent tout de même par se rencontrer.*

Le sourire de la jeune femme s'était transformé en un rire franc. Elle devait savourer son air ahuri. La collision entre ce missile balistique et la sage écolière binocleuse de son souvenir lui avait grillé le cerveau. Un seul repère fixe semblait résister aux marées du temps: son nez busqué qui s'était encore affirmé à mesure que les traits du visage s'étiraient et s'amincissaient. Une autre l'aurait peut-être fait raccourcir, ou corriger la courbure. Elle avait eu le bon goût de ne pas y toucher. Cette unique imperfection humanisait la déesse et du coup la rendait bien plus désirable.

En se relevant de sa marche d'escalier, il aperçut la pointe crasseuse de ses godillots et se dit qu'il aurait au moins pu se changer. En l'état, il était insortable. Il ne savait même pas s'il devait l'embrasser sur les joues ou plutôt tendre la main à sa camarade de classe comme à une parfaite inconnue.

Elle avait déjà tranché le dilemme de son côté en se retournant vers la place: — Ta voiture est par là? Je te propose de prendre le thé à la maison. J'ai Pablo qui est malade et je ne peux pas le laisser seul trop longtemps.

Pablo? Était-ce son fils ou un animal domestique? On verrait bien. Pour le moment, elle était repartie sur ses talons claquants vers sa voiture. Il grimpa dans sa vieille Citroën en essayant de ne pas la perdre de vue, mais elle l'attendait à la sortie de la place. Lorsqu'il fut à sa hauteur, elle bifurqua à droite et prit la route qui longeait le coteau.

Ce n'était pas la zone agricole qu'il attendait. Rien à voir! Tous ces pâturages de basse montagne idéalement exposés au sud avaient été transformés en zones résidentielles depuis qu'il avait quitté le canton. La ferme qu'il s'était figurée (avec son tas de fumier devant l'étable) était une villa *design* où le chalet alpin ne survivait qu'à l'état de clin d'œil. Avant d'entrer dans son garage, elle lui fit signe par la fenêtre de se garer sur le terre-plein. Par un ultime réflexe militaire, il fit demi-tour et se parqua nez vers la route, en position «prêt-à-démarrer». Elle, entre-temps, était passée par l'intérieur et lui avait ouvert la porte d'entrée.

Il hésita avant d'entrer, retenu par sa gêne. «Qu'est-ce que je fais là?» Mais

il fut aussitôt happé par l'originalité du lieu. Sous un étage en mezzanine, le rez-de-chaussée n'était qu'une seule pièce, avec, dans un coin, un bloc de cuisine en béton. Les murs aussi étaient en béton nu, très clair. Les immenses baies vitrées inondaient la maison d'une lumière presque insupportable. L'architecte (ou les propriétaires) avait pris le parti de meubler l'espace avec du vide. Un salon de cuir austère, quelques tableaux abstraits aux murs, une tapisserie géométrique, pas d'armoires visibles, pas d'étagères. Deux colonnes hi-fi très minces, mais sans chaîne stéréo en vue. Quelques dessins d'enfant étaient collés aux fenêtres.

- - -

L'anomalie le frappa immédiatement: il n'y avait de livres nulle part! A l'époque, la maison du père Decosta, depuis l'entrée et jusqu'à la chambre de Liline, n'était qu'un labyrinthe de bibliothèques. On n'avait même pas disposé de *coffee table books* sous la table basse en verre. Peut-être y avait-il une pièce dédiée à la lecture, mais il en doutait.

Il ne put s'empêcher de le relever:

«Ça change de l'appartement de tes vieux.

— Tu peux dire! On étouffait là-dedans. Ici, avec Gaëtan, on a décidé de vivre en communion avec la nature.»

Il regarda par la fenêtre: la prochaine villa se trouvait à moins de vingt mètres et les pelouses se dessinaient avec une rectitude géométrique. La «communion avec la nature» devait plutôt être un slogan sur plans du promoteur immobilier.

Elle l'avait invité à s'asseoir dans le salon pendant qu'elle préparait le thé. Dans le silence d'église qui les entourait, il entendit une porte s'ouvrir très doucement puis se refermer.

«Tu peux venir, Pablo! C'est Antoine, le copain dont je t'ai parlé. Viens, viens dire bonjour!»

Un garçonnet enchifrené en pyjama vint lui tendre une main timide et molle puis il retourna dans sa chambre. Son soulagement fut de brève durée: le gosse était seulement allé chercher un bloc de coloriage avant de se pelotonner dans un fauteuil à côté d'eux. Que pourraient-ils se dire devant ce témoin? Qu'avaient-ils à se dire, du reste?

- - -

Elle avait parfaitement rempli son rôle d'hôtesse. Elle l'avait invité, ramené, présenté, installé. Le thé fumait dans les tasses. Il ne lui restait plus rien d'autre à faire que de se mettre à table. Mais comment lui expliquer, à cette femme si franche, si directe, ce qu'il était venu faire chez elle, s'il ne le savait pas très bien lui-même? Ici encore, ce fut elle qui prit les devants. Par la voie la plus prudente.

«Voilà, c'est Pablo, huit ans, deuxième année de l'école primaire, un bon coup de crayon et une bonne grosse grippe.»

Légères inclinaisons de tête.

«...Et ça, Pablo, c'est Antoine, mon vieux copain de classe avec qui nous avons fait des choses extraordinaires...»

Elle raconta à son fils leurs jeux, leurs balades dans la vieille ville encore peu peuplée, leurs goûters somptueux du mercredi, leurs cerfs-volants que plus personne ne savait faire en papier journal, leurs championnats de calcul mental en classe, où ils se disputaient toujours la première place. Il était fasciné par le nombre de choses qu'elle se rappelait. Chaque évocation faisait jaillir d'éphémères bulles d'odeurs, de sons ou de formes de la mer morte de sa mémoire. Des bulles qu'il aurait tant aimé pouvoir conserver, mettre sous vide...

Puis elle attaqua l'épisode du carnaval en jetant de rapides regards du côté d'Antoine, moins (lui semblait-il) en quête d'approbation que pour épier ses réactions. Comment ils avaient été sélectionnés, comment grand-papa les avait préparés, comment grand-maman (Antoine l'avait oublié) avait dessiné et taillé leurs costumes.

Quelque chose commençait à se nouer au fond de sa gorge et s'étendait vers sa poitrine. Cela faillit exploser en sanglot lorsqu'il l'entendit se confier à son fils comme à une personne adulte:

«C'était magnifique, oui, mais tu sais... tout cela me faisait tellement peur. Carnaval, c'est fait pour que les gens se lâchent. Ils boivent, ils hurlent, ils font du bruit. Quand on est déguisé, on peut se permettre n'importe quoi. Et moi, de toute façon, je n'ai jamais aimé les déguisements.

— Oh, ce devait être très dur pour toi. Pourquoi tu n'es pas partie?

— On ne part pas comme ça, sourit-elle. Qu'aurait dit ton grand-papa? C'est un grand honneur, d'être élue princesse de Carnaval! Et puis, heureusement, il y avait Antoine, qui était tellement brave et tellement fort. Quand j'avais trop peur, je me cachais derrière lui et je prenais sa main.»

- - -

Elle n'aurait jamais pu deviner ce qui se passait dans la tête et les entrailles d'Antoine pendant qu'elle prononçait ces paroles. Son monde intérieur s'effondrait sur lui-même comme un bidonville ravagé par un tremblement de terre. Toutes ces années de honte. Tout ce silence, après...

Il ne l'avait plus revue après leur deuxième parade, sinon durant les heures de classe. Il s'était distancé peu à peu, puis il avait déménagé dans un autre canton. Des années durant, il avait repensé à elle, à cet abri chaleureux dans la vieille ville où elle l'attendait peut-être encore avec ses livres, son piano et

son chat Mono. Puis le temps avait fait son œuvre. Il n'avait jamais songé à la recontacter jusqu'à cette soirée d'ennui militaire.

Qu'avaient-ils fait entretemps? Il avait entamé une carrière universitaire, mais les charges administratives, le complotage permanent et le conformisme du milieu l'avaient découragé. Il avait bifurqué vers le grand reportage, publié quelques romans et même lancé une collection de livres «rebelle» qui lui avait valu un certain renom. Renom insuffisant, toutefois, pour arriver aux oreilles de sa princesse, restée dans sa province montagnaise. Elle n'avait même pas entendu parler des éditions Ithaque dont il était la principale locomotive. Cette ignorance décomplexée l'ulcéra un peu, même s'il ne se l'avoua pas. Que lisait-elle si elle ne connaissait pas Ithaque? Rien, peut-être. S'en portait-elle plus mal?

De toute évidence, non. A la différence de lui, elle n'avait pas «cherché midi à quatorze heures», comme elle lui résuma sa trajectoire sans façons. Elle était devenue institutrice et avait épousé un bon garçon, cadre de banque. Cela lui avait permis de faire de ses hobbies un métier en ouvrant une école de musique et de danse. La danse qu'elle enseignait aujourd'hui n'avait plus grand-chose à voir avec les petits «ratons» en tutu faisant des pointes devant un miroir. Elle l'avait entremêlée de musicothérapie et d'eurythmie et ce cocktail plaisir-santé lui avait valu un succès qu'elle avait même de la peine à gérer. Elle passait le plus clair de ses journées et de ses soirées dans son école, où les élèves affluaient parfois de très loin.

Antoine n'avait jamais entendu parler du cours *Eurydix*, il ne savait rien des modes et des passions des «gens ordinaires», mais en tant qu'intellectuel il trouvait cela normal. Lui qui, à bientôt quarante ans, continuait de lorgner le monde à travers la loupe de ses lectures et voyait dans chaque anecdote de la vie réelle l'esquisse d'une *story*, ne pouvait pas comprendre cette trahison. Quand et comment Liline avait-elle abandonné le royaume de mots et de papier qui était le leur pour plonger ainsi, sans filtre, dans la vie réelle?

Sa perplexité devait être visible. A un moment donné, Evelyne interrompit son récit pour lui demander si cela allait. Bien sûr, oui. Pour changer de tonalité, elle se mit à lui parler de son fils, manifestement choyé malgré le surmenage de sa maman. Ses dessins, ses maîtresses. Tout cela était si prévisible, si banal... Assailli de pensées urticantes, il écoutait sans entendre, répondait sans réfléchir. Oui, bien sûr, il avait des enfants lui aussi, un peu plus âgés. Deux garçons et une fille. Professionnellement? Plutôt satisfaisant, oui. Encore que l'édition, ce n'est pas la banque. C'est un choix...

C'était comme s'il lui parlait du fond d'une piscine. La colonne d'eau qui l'écrasait était faite de dérision et de regret. Durant tout ce qui lui restait d'enfance, et bien au-delà, il avait traîné derrière lui cette honte: s'être caché dans les voiles et les paillettes d'une gamine pour supporter le tapage vulgaire mais inoffensif de la foule. Alors que c'était lui, le froussard, qui servait de rempart

à celle qu'il utilisait comme bouclier! Si seulement il avait pu le deviner. S'il avait su interpréter ces quelques — rarissimes et presque fortuits — attouchements de la main qu'ils avaient eus. Mais il avait été trop obnubilé par sa propre peur pour percevoir la sienne. Comment les choses auraient-elles tourné s'il avait compris? S'il avait vraiment joué le rôle princier qu'on attendait de lui?

- - -

«Et... tu es encore marié?»

La question le fit remonter instantanément de ses profondeurs. Il croisa un regard soudain devenu sérieux, presque méfiant, et comprit aussitôt l'éten due du malentendu. *Encore marié...* Il se vit soudain avec les yeux de cette femme qui avait les deux pieds sur terre: un intello venu hanter les lieux de son enfance pour soigner le naufrage de la quarantaine. Divorce, pensions, misère, solitude... Que restait-il de sa vie s'il en était réduit à arpenter cette province? A tenter de renouer avec ses premières amourettes? Quelle autre image pouvait-il donner avec sa Citroën rayée, sa demi-carrière, son treillis feuille-morte tombant à pic pour dissimuler une garde-robe sans goût ni tenue?

«Et comment! Peine de longue durée, et je crois bien à perpète!» essaya-t-il de plaisanter, saisi par la panique. Il est vrai qu'il ne lui avait pas parlé de sa femme, mais cela n'avait rien à voir. Comment lui expliquer?

L'idée d'une liaison avec Evelyne ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Jamais — jusqu'à cet instant précis où elle avait confessé sa peur à son fils. A présent, il voyait une autre vie *possible*, comme une immense bifurcation qu'il n'aurait même pas remarquée sur le moment, vingt-cinq ans plus tôt. Cet attachement si insolite, cette *communauté d'âmes* auraient peut-être perduré, fleuri. Sans doute! Il se méprisait tant qu'il ne s'était jamais demandé si leur camaraderie lui manquait aussi, à elle.

«Tu as repensé, parfois, à ces années-là?» se surprit-il à lui demander.

«Oui. Bien sûr.» Son ton s'était fait étrangement grave et retenu. Mais elle se reprit aussitôt, se pencha vers lui avec une énergie, une gaie résolution, qu'il n'aurait jamais soupçonnées dans la gamine joufflue de jadis:

«Au fond, qu'est-ce qui t'a décidé à me rappeler?»

Il marqua une pause, le souffle coupé. Il ne savait pas ce qu'il allait dire, mais il sentait que, là, ce serait la vérité. Une vérité qu'il n'avait jamais eu la force de se formuler à lui-même.

«Au fond... C'est un peu étrange à dire... Mettons qu'il s'agit d'une vérification. En revenant à Saxé pour la première fois depuis tant d'années, en voyant comment la ville avait changé, je me suis demandé si j'y avais vraiment vécu mon enfance, ou bien si...

— Si?

— Si je n'avais fait que la rêver. Si toi, mon copain Roger, Mme Favart la belle maîtresse rousse et tous ces gens que je n'ai plus revus, vous aviez été de purs produits de mon imagination ou si vous aviez vraiment existé. J'avais oublié tellement de noms, tellement de choses... Je me souvenais mieux des tatouages de Quiqueg, dans *Moby Dick*, ou de l'odeur de charbon des ruelles de Dickens, que des visages et des voix de ceux avec qui j'avais usé les bancs pendant cinq ou six ans.»

Elle le dévisageait avec une soudaine expression de profonde nostalgie. Sans même qu'ils s'en aperçoivent, le garçonnet — jusqu'alors au centre de l'attention — s'était retiré dans sa chambre. Oui, tel un oracle, sans préméditation, il venait de proclamer la vérité. Leur éphémère principauté de Carnaval avait été, peut-être, son contact le plus intense avec la vraie vie, son excursion la plus audacieuse hors de la bulle des livres. Le reste s'était dissous dans ses songes.

- - -

A cet instant précis résonna dans ses oreilles un nom sonore auquel il n'avait pourtant pas repensé en fouillant dans l'annuaire. Romuald Gaillard. Un cancre du fond de la classe où il siégeait lui aussi, n'aimant pas le premier rang des «ficelles» auquel le destinaient ses excellents résultats. Voici quelques années, ce même Romuald, devenu douanier, l'avait reconnu à un passage frontière, non loin de là, et avait fait mine d'inspecter son coffre jusqu'à ce qu'il pouffe de rire. «Bon Dieu, Antoine, t'es myope ou quoi?» Il avait beaucoup changé, troqué sa tignasse sauvage contre une coupe de légionnaire, mais tout de même. Pourquoi ce diable de Romu avait-il été si heureux de le revoir? Il l'avait fait garer sur le côté juste pour le plaisir de lui offrir un café («Tu tombes bien, je finis justement mon service.») Et il l'avait bombardé de détails précis, pittoresques, dignes de la *Guerre des boutons* — mais dont il n'avait, lui, plus aucun souvenir. Encore aujourd'hui, Romuald lui était reconnaissant de ses coups de main clandestins pendant les examens, qui lui avaient évité de redoubler. Il ne faisait qu'opiner de la tête avec un air de connivence.

- - -

La réponse aurait dû la rassurer, mais il lui sembla que non. Qu'elle n'avait, en fait, pas besoin d'être assurée, qu'elle avait appris, simplement, à tourner la page sitôt qu'elle ne lui plaisait pas et à se réjouir de la suivante. Il l'envia pour cette faculté et se dit qu'on ne l'acquiert pas, en tout cas, en se cramponnant au monde des idées et des livres. Lui avait surtout exercé l'art de dire aux gens les choses qu'ils auraient préféré ne pas entendre et de choisir pour lui-même — par un étrange besoin d'héroïsme ou de contrariété — les plats qu'il aurait préféré ne pas manger. Le succès des entreprises d'Evelyne était



tout aussi naturel que les difficultés et les déceptions qu'il affrontait, lui, à chaque pas de sa carrière.

Le regard et le ton de voix de Liline avaient tout de même perdu imperceptiblement de leur éclat, comme la lumière dans cet aquarium ultramoderne qu'était son domicile. Les murs de béton se doraient comme des tranches de toast. L'après-midi touchait à sa fin. Le mari allait bientôt remonter de sa banque, on serait bien entendu obligé de lui proposer l'apéritif et pourquoi pas une raclette impromptue. Il sentit le besoin urgent de battre en retraite, se leva en faisant tinter ses clefs. «Eh bien, t'as vu l'heure?»

«Tu ne restes pas?»

Elle connaissait bien la réponse, il savait bien qu'elle devait poser la question — et pourtant, le ton de voix lui parut insistant et presque désespéré. L'espace d'une seconde, il dévisagea Evelyne Streit pour la première fois jusqu'au fond des prunelles. Puis il ramassa ses affaires.

«C'est gentil, mais tu sais... Quelqu'un m'attend, moi aussi.»

Il n'arrivait pas à repérer l'embouchure de sa manche dans ce tissu de camouflage à la noix. Le temps qu'il ait trouvé comment enfiler sa veste de treillis, toute sa vie lui repassa devant les yeux. Oui, il avait vraiment pris les gens pour des spectres. C'était pour cela qu'il se souvenait si mal d'eux et de tout ce qui lui arrivait. *Vida es sueño* aimait-il à citer Calderón en étalant sa culture hispanique. Mais il n'avait jamais perçu cette ironie suprême: que le rêve, ce n'était pas la vie, mais celui qui la contemplait depuis sa rive. Son esprit fébrile le replongea aussitôt dans un autre spectacle: *Les Autres*, le film vertigineux d'Amenábar, où l'on ne comprend qu'à la fin que les fantômes et les vivants sont intervertis.

Il se dirigeait, la tête tourbillonnante, vers la porte et vers sa voiture lorsqu'elle le tira par la manche, comme la gamine du Carnaval. Il s'arrêta, pivota d'un quart de tour. C'était elle, maintenant, qui cherchait son regard, avec un sourire un peu craintif et sur les lèvres une question qui avait du mal à prendre forme. Enfin:

«Et moi? Étais-je un produit de ton imagination, ou est-ce que j'existais vraiment?»

Elle était suspendue à ses lèvres, lui sembla-t-il, comme si sa vie en dépendait. Comment pouvait-elle encore prêter attention aux élucubrations de ce rêveur égaré?

«Toi? Tu étais bien vivante. Plus vivante que je ne l'ai jamais été.»

Il la serra rapidement sans l'embrasser ni regarder son visage et s'engouffra dans sa voiture réglementairement garée en position «prêt-à-démarrer». Il la contempla dans son rétroviseur qui demeurait immobile sur le pas de sa porte, jusqu'à ce qu'une haie lui coupe le contact visuel. La prof de danse aux jambes interminables ne lui inspirait plus qu'une fraternelle compassion.

Il ne devait plus jamais revoir Evelyne Streit née Decosta. En descendant

vers l'autoroute, il s'arrêta dans une cabine téléphonique pour prévenir sa femme — inhabituelle délicatesse — qu'il serait en retard pour le repas.

■ LITTÉRATURE, NOUVEL AGE, SUISSE, AIR DU TEMPS, POÉSIE

URL: <https://antipresse.net/les-princes-de-lhiver-2/>

.....

## Le dossier santé dématérialisé: bientôt le tour du patient?

FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 169 | 24/02/2019

**D**E L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ. CE RECUEIL D'APHORISMES DE 1973 QUE L'ON DOIT AU MAÎTRE DE L'AUTOCONSCIENTISATION DU NÉANT, EMIL CIORAN, DEVRAIT ÊTRE OFFERT AUX ANCIENS CONSEILLERS FÉDÉRAUX JOHANN SCHNEIDER-AMMANN ET DORIS LEUTHARD. QUI SONT ALLÉS, DANS LA PLUS PARFAITE OPACITÉ, DISCUTER DES INCONVÉNIENTS DU SECRET MÉDICAL AVEC LES PROFESSIONNELS DU SANTÉ-BUSINESS.

Souvent les journalistes s'interrogent sur les critères objectifs permettant de qualifier le bilan d'un(e) futur(e) ex-ministre. Ils occultent régulièrement, dans leur évaluation, l'impact de ces retraités sur les perspectives politiques et/ou sociétales. La plus magistrale démonstration a été donnée par leur singulière participation des deux plus récents démissionnaires du Conseil fédéral à une réunion secrète qui s'est tenue à Berne le 25 octobre 2018, soit quelques semaines avant la fin de leur mandat.

Digne des huis clos occultes du groupe Bilderberg, ce conciliabule entre initiés portait sur la thématique ô combien futile de la numérisation des données médicales, respectivement de l'accès à ces données. Il réunissait, outre les représentants de l'Intelligentsia académique helvétique, les hauts représentants de sociétés diverses (Roche, Givaudan, les CFF, Swisscom, UBS...), dont Google, firme connue pour son incommensurable appétit en matière de données médicales et le développement de son service en cette matière (Google Health).

Que souhaitent obtenir ces parangons de vertu et de santé numériques? Rien de moins que l'accès aux données figurant dans le futur dossier électronique du patient. Et pour s'assurer de l'exhaustivité de la source des données, ils sont décidés à convaincre les autorités politiques, d'une confondante naïveté, de la nécessité d'obliger les médecins à participer au développement du dossier électronique du patient, alors même que rien ne les y oblige selon les dispositions légales actuelles. Certains ont même osé proposer de sanctionner les récalcitrants Esculapes en leur retirant leur licence en cas de refus

(sic!). À l'évidence, en matière de santé numérique, ils doivent tous être considérés comme des médocastres... Les principaux intéressés apprécieront la considération qui leur est ici portée. Assurément.

Peut-être serait-il utile et opportun que les « apprentis sorciers » qui dirigent la stratégie numérique de ce pays s'intéressent à ce qui s'est produit dans les pays ayant ainsi acquiescé aux desiderata de tels acteurs de l'économie. À titre d'exemple, il est permis de rappeler les problèmes engendrés par l'accès convenus par des hôpitaux britanniques à DeepMind, société spécialisée de Google dans l'intelligence artificielle (Louis Adams, DeepMind et les données de santé: la Cnil britannique s'en mêle, in: ZdNet du 4 juillet 2017.)

Et qu'ils se remémorent leurs promesses de ne jamais autoriser l'accès au dossier patient à des assureurs privés et des employeurs. Aujourd'hui, il est question de consentir un accès à des opérateurs téléphoniques, des entreprises pharmaceutiques, des banques, etc. L'exact inverse des garde-fous âprement discutés et implémentés dans les normes.

Le principe de solidarité est le fondement de notre système d'assurances sociales. Si l'on permet d'individualiser l'appréhension des risques, il disparaîtra irrémédiablement. Et à l'instar de Cioran, il nous sera alors possible de conclure à l'inconvénient d'être né... en mauvaise santé.

Il n'y a qu'une seule réponse à cette hérésie si vous voulez éviter de devoir vivre en Absurdie, c'est-à-dire souffrir de la double peine d'être né avec une santé chancelante et de devoir en assumer seul les conséquences: boycotez le dossier électronique de patient, objet des convoitises infinies des acteurs du *big data* !

- VOIR À CE SUJET: LA TURBULENCE D'ANTIPRESSE ET LE DOSSIER EXPLOSIF DU TAGES ANZEIGER.
- SUISSE, SANTÉ, COMLOT, ÉCONOMIE, BIG BROTHER

URL: <https://antipresse.net/le-dossier-sante-dematerialise-bientot-le-tour-du-patient/>

.....

## Jean-Marc Bovy: la chasse au milliardaire russophile est ouverte

PASSAGER CLANDESTIN. AP 171 | 10/03/2019

**L**A MEUTE DES MÉDIAS SUISSES EST LÂCHÉE CONTRE LE MILLIARDAIRE FREDERIK PAULSEN. APRÈS *LE TEMPS*, QUI A FINI PAR DÉCLARER LA TRÊVE, C'EST AU TOUR DE 24 HEURES DE METTRE LE PAQUET. ON NE PARDONNE PAS AU MÈCÈNE DE MIEUX DÉPENSER SES MILLIONS POUR LE BIEN DE LA COMMUNAUTÉ QU'IL NE L'AURAIT FAIT EN PAYANT SES IMPÔTS COMME TOUT LE MONDE. PIRE, IL EST UN RUSSOPHILE ÉCLAIRÉ QUI PERSISTE À

VOULOIR NOUS FAIRE AIMER LE PAYS DONT IL EST TOMBÉ AMOUREUX. LE RÉDACTEUR DE NOS *TURBULENCES* SUR LA RUSSIE, FIN CONNAISSEUR DE CE PAYS, A ÉCRIT AU QUOTIDIEN POUR SALUER SON TRAVAIL D'«INVESTIGATION».

### *Lettre ouverte à «24 Heures»: le scandale Paulsen*

Il faut être reconnaissant à 24 Heures d'avoir fait enquêter une équipe de journalistes pendant des semaines pour nous révéler toute l'ampleur du scandale Paulsen. Quelle audace vous a-t-il fallu pour consacrer non seulement la Une, mais encore les quatre premières pages de votre numéro du 22 février au redoutable personnage qui se cache sous le costume respectable du consul honoraire de Russie à Lausanne. Comme votre titre génial le dit si bien: le visage débonnaire du Docteur Paulsen masque celui satanique de Mister Frederik.

Qui aurait pu imaginer un instant que le milliardaire, qui s'est réfugié chez nous pour profiter d'un forfait fiscal et se faire ainsi subventionner par le contribuable vaudois, ait pu consacrer des millions aux viles tâches que vous décrivez si bien. On apprend ainsi qu'il investit pour lutter contre l'infertilité en Russie, sans doute afin de renforcer le potentiel agressif de cette nation belliqueuse. Avec l'argent douteux gagné dans l'industrie pharmaceutique, il organise des expéditions aux deux pôles et participe à d'autres en Sibérie, où il voyage avec certains de nos politiciens, de gauche comme de droite, certainement pour profiter de les corrompre. Il fait même dans l'édition de livres abjects consacrés à la montagne. Imaginez encore: la fondation qu'il a créée dans l'île allemande de Föhr, dont il est originaire, a pour but affiché d'empêcher la disparition d'un idiome parlé par quelques milliers de locuteurs. Quoi de plus suspect, franchement? On devine aussi les efforts déployés par vos enquêteurs pour aller débusquer les manigances de cet affairiste jusque dans le royaume fermé du Bhoutan, où il patronne l'Académie royale du textile. Magnifique travail de justicier!

Si encore le bien nommé Frederik Hyde se contentait de diriger ses actions perverses vers l'extérieur, mais il persiste à vouloir embrigader le peuple vaudois au service du Kremlin. Comment? En faisant venir à Lausanne le ballet du Bolchoï, en organisant une exposition de peintures russes au Palais de Rumine ou en faisant plonger des sous-marins russes dans le Léman, il ouvre la porte à une invasion déguisée de notre pays par la Russie. Tel une cinquième colonne, il est même parvenu à imposer sa présence dans la délégation suisse à une conférence sur l'Arctique, un poste d'où il peut ainsi incongnito promouvoir les intérêts russes dans ce secteur hautement stratégique.

Un autre pan de ses activités est particulièrement bien mis en lumière dans votre article. C'est l'entreprise de corruption qui lui a permis de coloniser nos plus hautes institutions académiques, où il dispose d'un cheval de Troie en

la personne de l'influent Eric Hoesli, sbire démoniaque à la solde de Poutine. Les millions déversés pour créer les deux chaires de limnologie de l'EPFL, financer le centre suisse d'études polaires et les programmes de circumnavigation en Antarctique et autour du Groenland, montrent bien le cynisme de cet homme qui camoufle sous des activités scientifiques ses ambitions au service de l'impérialisme russe. Une petite objection toutefois: on aimerait des exemples plus concrets de la manière dont la structure offshore créée par le consulat «a servi les intérêts de la Russie de Poutine», comme le résume fort bien le sous-titre de la Une. Je suis resté sur ma faim. Mais peut-être aviez-vous un autre sujet à traiter en pages 6,7, 8 et 9?

Cette vaste enquête, si élégamment dénuée de tout biais, de toute malveillance, bassesse journalistique ou rancœur, pourra-t-elle enfin alarmer le procureur Cottier chargé de mener l'enquête sur ce sinistre personnage. Ou notre système judiciaire serait-il lui aussi victime de l'influence du tout-puissant Paulsen?

JMB, 7 mars 2019

■ RUSSIE, SUISSE, DÉSINFORMATION, CERVEAULAVAGE, PROPAGANDE

URL: <https://antipresse.net/jean-marc-bovy-la-chasse-au-milliardaire-russophile-est-ouverte/>

.....

## Jacques Pitteloud: la lecture comme école de vie

PASSAGER CLANDESTIN. AP 173 | 24/03/2019

**A**NCIEN COORDINATEUR DES RENSEIGNEMENTS SUISSES, ILLUSTRÉ PAR SA PARTICIPATION À DES OPÉRATIONS RESTÉES DANS L'HISTOIRE, DEVENU DIPLOMATE MALGRÉ SON FRANC-PARLER TRÈS VALAISAN, JACQUES PITTELOUD EST UN PERSONNAGE DE ROMAN. ON COMPREND MIEUX SON PROFIL EN JETANT UN COUP D'ŒIL À SES LECTURES. AVANT DE PRENDRE SON POSTE D'AMBASSADEUR À WASHINGTON, IL NOUS A OUVERT LES PORTES DE SA BIBLIOTHÈQUE... ET DÉVOILÉ AUSSI SA FORMATION LA PLUS SECRÈTE: CELLE QU'ON NE POUVAIT ACQUÉRIR QU'AVEC LES MEILLEURS LIVRES ET LES MEILLEURS MENTORS.

QUELS ONT ÉTÉ VOS LIVRES FORMATEURS? QUE VOUS ONT-ILS APPORTÉ?

Les *Vies des Saints et Martyrs* que l'on nous distribuait au catéchisme et qui m'ont imprégné d'une fascination un peu morbide pour l'héroïsme. Tout comme la série des *Bob Morane*, d'ailleurs.

*Narcisse et Goldmund* de Hesse qui incarnait pour moi la dualité des personnages que je ressentais en moi-même. *Marie-Antoinette* de Zweig, l'Histoire vue d'en haut.

*Les Misérables* qui m'ont donné le goût de l'Histoire vue d'une autre perspective. Celle d'en bas.

*Léon l'Africain* qui m'a donné envie de partir à la découverte du monde.

Les extraordinaires nouvelles de Buzzati et le vertige existentiel qu'elles provoquent.

L'œuvre de Vladimir Volkoff qui m'a fait découvrir une Russie occultée à l'époque par l'Union Soviétique.

Au risque de choquer, la nostalgie pessimiste de Raspail, surtout dans *Le Camp des Saints* et *Sire*.

Le cynisme désespéré du maître absolu de la nouvelle, l'immense Maupasant.

«Le Nom de la Rose» qui m'a fait réaliser, si cela était nécessaire, que l'être humain n'avait pas attendu le XXe siècle pour penser. Je relis au moins une fois par année le dialogue final entre Guillaume et Jorge.

Et, peut-être plus que tout, *Les Mémoires d'Hadrien* et *L'œuvre au noir*, deux chefs-d'œuvre qui n'ont cessé de m'accompagner depuis mes quinze ans. Yourcenar y déploie des trésors de subtilité en oscillant en permanence entre la fascination pour l'intellect pur, la foi qui doute et la nécessité de l'action.

#### VOUS AVEZ ÉTÉ «APPRENTI» DANS LA LÉGENDAIRE BOUQUINERIE JOST À SION. QUELS SOUVENIRS EN CONSERVEZ-VOUS ?

Les années «Bouquinerie» ont été déterminantes pour toute la suite de mon existence. Je ne compte plus les milliers d'heures que j'ai passées dans le «Men's Club» (qui acceptait d'ailleurs aussi les femmes), la table ronde où nous pouvions passer des après-midi entiers à débattre avec des philosophes, des avocats, des intellectuels de tout poil et de tout bord, du gauchiste radical au néofasciste impénitent. Jean-Jacques Jost y trônait, relançant à point nommé la conversation par ses provocations socratiques et en prenant bien garde de laisser une place même aux jeunes crétins qui, comme moi, découvraient le monde de la dispute intellectuelle.

J'y ai appris l'art de la discussion intelligente, le respect du contradicteur, le bonheur de la *disputatio*. J'y ai découvert, grâce aux clients, des pans entiers de la littérature et de la vie intellectuelle que je n'aurais jamais explorés sans cet espace de débat.

La Bouquinerie était sans conteste la *stoà poikilé* de la capitale valaisanne et sa fermeture a laissé un vide que rien n'est venu combler.

#### QUELLES LECTURES EMPORTEZ-VOUS À WASHINGTON ?

J'y emporterai toute ma bibliothèque, laquelle est soumise chaque année à un rigoureux processus d'élimination (lirai-je encore ce livre? Si cela n'est pas le cas, hop, faisons de la place!). Voilà fort longtemps que je lis avant tout

des ouvrages d'histoire et ce, l'avouerai-je, en anglais car les historiens anglo-saxons sont à mon avis les plus rigoureux et intéressants.

L'on emporte peu de nouveaux livres lorsque l'on a la chance de partir pour une ville qui, avec Londres, compte la plus fabuleuse densité de librairies mythiques. Par contre, il convient de chauffer quelque peu la carte de crédit...

#### UTILISEZ-VOUS UNE LISEUSE?

Non. D'où le diagnostic amusant qu'un vieux médecin indien de Nairobi avait posé après que je me sois inquiété de douleurs persistantes dans la poitrine, signes précurseurs évidents d'une crise cardiaque. Les examens ayant déterminé que mon cœur était en parfait état de fonctionnement, le médecin me posa deux questions: «Lisez-vous au lit et est-ce sur le côté gauche»? Interloqué, j'opinai du chef. «Monsieur l'ambassadeur, vous souffrez du syndrome fort connu du lecteur au lit. Les lits sont faits pour dormir et pour d'autres activités récréatives, mais pas pour lire», me rassura-t-il.

Mais je n'utilise toujours pas de liseuse.

**«LA RÉALITÉ A CET AVANTAGE SUR LA FICTION QU'ELLE N'A PAS BESOIN D'ÊTRE CRÉDIBLE», DISAIT MARK TWAIN. AVEZ-VOUS ÉTÉ TÉMOIN D'ÉVÉNEMENTS QUE VOUS AURIEZ RENONCÉ À TRANSCRIRE EN SCÉNARIO, TANT ILS ÉTAIENT INVRAISEMBLABLES?**

Oui, comme lorsque mon épouse (qui avait elle-même fréquenté la Camarde d'assez près en 1994) m'a dit avoir vu la Mort se profiler derrière un ami très cher lors d'un dîner à la maison et que celui-ci s'est écrasé une semaine plus tard lors d'une démonstration aérienne. Ou lorsqu'une information arrivée à la dernière minute d'une source improbable nous a permis d'interrompre une opération planifiée depuis des mois quelques instants avant son déclenchement.

■ SUISSE, ESPIONNAGE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, CULTURE

URL: <https://antipresse.net/jacques-pitteloud-la-lecture-comme-ecole-de-vie/>

.....

## In memoriam: Franz Weber (1927-2019) par Slobodan Despot

PASSAGER CLANDESTIN. AP 175 | 07/04/2019

**C'**EST UN TRÈS GRAND HOMME QUI VIENT DE QUITTER CETTE VALLÉE DE CIMENT. J'AIME À PENSER QUE SON ÂME LIBÉRÉE EST DESCENDUE SANS BRUIT JUSQU'AU FIN FOND DE LA SERBIE, VERS L'ENCEINTE CIRCULAIRE DU MONASTÈRE DE STUDENICA. ET QUE C'EST

DEPUIS CE LIEU IMMÉMORIAL ET SACRÉ, QU'IL AVAIT CONTRIBUÉ À SAUVEGARDER CONTRE UN MONSTRUEUX PROJET DE BARRAGE ET QU'IL CONSIDÉRAIT COMME UN «PORTAIL DU CIEL», QU'ELLE S'EST DÉFINITIVEMENT AFFRANCHIE DES LOURDEURS TERRESTRES. *STUDENICA*, ME RÉPÉTAIT-IL PARFOIS EN REGARDANT AU LOIN, COMME SON LOINTAIN PRÉCURSEUR AURAIT DIT *ITHAQUE*. IL N'EST PAS D'ÊTRE PLUS ÉMOTIF QUE LES VRAIS HÉROS. LEUR *PATHOS* EST LA RISÉE DES MÉDIOCRES ET LA BARRE D'URANIUM DE LEUR RÉACTEUR À EXPLOITS.

Je l'ai déjà dit et répété: l'histoire classera le journaliste, écrivain, poète et sauveteur Franz Weber parmi les géants de la Suisse moderne, qui en compte pourtant pas mal. Il est de la race des Burckhardt, Jung, Dürrenmatt, Ramuz: droit, têtue, intraitable, asocial quand il le faut, visionnaire cachant son génie derrière un humour subtil et sa délicatesse derrière des rugissements de lion. Sa création ne s'incarne pas dans les livres ni les œuvres d'art. Elle se déploie là, immédiate, sous nos yeux — et souvent sous forme négative. Car Weber a le plus souvent sauvé la beauté en barrant la route à la laideur.

A quoi ressembleraient les vallées grisonnes ou celle d'Anniviers sans les campagnes effrénées de FW et de sa Fondation? A des quartiers HLM projetés par erreur dans la sauvagerie alpestre par un *hacker* pervers s'amusant sur Google Maps, mais en grandeur (contre) nature. Le vignoble en escaliers de Lavaux et son paysage sacré où Paul Morand voyait l'équivalent naturel des plus exquises créations architecturales, tel le Taj Mahal? Une cité-dortoir reliant Vevey à Lausanne et le tout aux banlieues de la solitude friquée où les suicidés solitaires restent pendus jusqu'à la décomposition des chairs, à l'insu de tous.

Lausanne elle-même, déjà si chargée? A la sœur jumelle de Morges, balafnée dans sa chair vive par une autoroute urbaine. On peut encore voir le moignon de bretelle que les édiles rengorgés avaient commencé à enfoncer dans la direction du beau quartier d'Ouchy à grand renfort de discours progressistes avant que la furieuse crinière du lion de Montreux vienne balayer les bulldozers.

Et je n'évoque ici que les paysages que je vois chaque semaine par la fenêtre du train. Je n'évoque pas le sanctuaire de Delphes qui serait aujourd'hui englouti par une raffinerie de pétrole si la «logique du développement» avait pris le dessus sur le sens absolu du *bien* esthétique et moral d'un seul homme, là-haut en Suisse. Je n'évoque pas les bébés phoques, ces flocons de neige à sang chaud, dont le massacre à coups de crochets, révélé au monde par FW et Brigitte Bardot, a provoqué un tsunami de révolte qui fit le tour de la planète. Je n'évoque pas la magie du grand hôtel de Giessbach, perché sur sa cascade au bord du lac de Brienz, qu'on arracha *in extremis* à la démolition en lançant un appel à investir à *tout le peuple suisse!* Je n'évoque pas ses rares campagnes ratées parce que décidément trop avant-gardistes, comme l'une



de celles auxquelles je participai, visant à interdire le survol des Alpes par les avions de combat.

Je ne peux évoquer ici, et à cette heure, que le souvenir de cet homme hors du commun, féroce et infiniment doux, inflexible et follement généreux, archaïque et ultracultivé, avisé et intrépide. Je le vois encore, à plus de quarante-vingts ans, escaladant quatre à quatre l'escalier du siège de la Fondation, à Clarens, dans l'une de ces «villas Dubochet» qui semblent tout droit sorties des romans d'Agatha Christie et qu'il avait sauvées — encore lui — de l'avidité des promoteurs. (Encore une de ces cauchemardesques uchronies: imaginez ce charmant front de lac de Clarens, avec ses villas historiques emmitouflées dans la verdure, transformé en alignement de barres de rapport et vous bénirez la mère de Franz Weber de ne pas s'être arrêtée après son deuxième enfant.)

Personne ne pouvait le suivre. C'est cette énergie personnelle, à la fois morale et physique, qui distingue sa stratégie et qui explique sa pénétration. A lui seul, avec son courage quasi inconscient, Franz Weber a déplacé des montagnes<sup>(1)</sup> dont les bureaucraties de l'environnement et de la cause animale ne pouvaient arracher un caillou. C'est à l'un de ces accès de témérité que je dois l'une des rencontres déterminantes de ma vie. Notre amitié était «filleule du danger» comme dit le poète.

Il y a vingt ans exactement, en avril 1999, Franz avait organisé d'urgence un colloque contre la guerre menée par l'OTAN en Serbie. Aucune voix faisant autorité, même dans la Suisse «neutre», n'osait alors contester nettement cette agression qui fut pourtant, par sa quantité de manipulations et de mensonges, «le plus grand bobard de la fin du XXe siècle» (selon le Monde diplomatique).

Or FW ne se contenta pas de contester. Il interpella, vitupéra, maudit, au nom des sanctuaires menacés, au nom de la faune et au nom des populations, premières cibles. Sans oublier de donner une tribune à des arguments rationnels et bien fondés. J'avais eu l'honneur de figurer parmi les intervenants. Avec ce geste politiquement incorrect, FW se fit plus d'ennemis, et perdit plus d'amis, que jamais auparavant. Son vieil allié Sadruddin Aga Khan se brouilla notamment à vie avec lui. Weber n'en avait cure. «La vérité est au-dessus des amis», paraphrasait-il Newton<sup>(2)</sup> avec son inimitable accent bâlois.

Nos relations perdurèrent au-delà de ce combat de circonstance. J'avais reconnu chez Franz Weber une forme d'esprit rarissime. Il avait la fibre d'Antigone, une identification infaillible des «dois au-dessus des lois», la conscience que ces piliers de la morale et de l'esthétique n'avaient rien de «subjectif» ni de momentané mais fondaient notre communauté humaine. Mais la conscience et la conviction ne suffisent pas: il avait aussi l'énergie et les capacités pratiques de les défendre jusqu'au bout de ses ressources.

Après avoir quitté les éditions L'Age d'Homme, en 2004, j'avais été pendant un semestre le porte-parole de la Fondation Franz Weber. Ce ne fut pas une

mission de tout repos, mais j'y appris davantage qu'en plusieurs années de formation. Par la suite, fin 2005, nous fondions avec Claude Laporte les éditions Xenia. La combativité de Franz Weber, le défi qu'il opposait aux lieux communs de son temps et sa foi dans les lois universelles du beau et du vrai ont profondément marqué mon travail d'éditeur et d'auteur. Toute crainte, toute forme de couardise, après l'académie Franz Weber, était devenue une faute de goût.

Merci, grand Cœur! Merci, grande Âme!

#### QUELQUES LECTURES

— Les textes de la Fondation et le Journal Franz Weber, évidemment. Ses archives regorgent d'éditoriaux visionnaires et d'idées enthousiasmantes.

— «Franz Weber, un guerrier par nature», son portrait dans *Le Temps*.

— Aux éditions Xenia:

- UNE HEURE EN LAVAUX, ALBUM ILLUSTRÉ.
- UNE HEURE AVEC LA CRÉATION, ÉVOICATIONS POÉTIQUES ET MYSTIQUES.
- ENTRE CHIEN ET LOUP, LES CONTES RÉUNIS DE FRANZ WEBER.

---

#### NOTES

1. D'où le titre du livre où il se raconte: *Des montagnes à déplacer* (éd. Favre).

2. «Platon est mon ami, Aristote est mon ami mais mon meilleur ami, c'est la vérité.»

- SUISSE, ENVIRONNEMENT, CULTURE, SERBIE, HISTOIRE

URL: <https://antipresse.net/in-memoriam-franz-weber-1927-2019-par-slobodan-despot/>

• • • • •

## Eric Werner: «Légitimité de l'autodéfense»

PASSAGER CLANDESTIN. AP 176 | 14/04/2019

**E**N PARALLÈLE AVEC SES CHRONIQUES RÉGULIÈRES DANS L'ANTIPRESSE, NOTRE CONTRIBUTEUR ERIC WERNER POURSUIT SON ŒUVRE DE PHILOSOPHE ET DE PENSEUR DE L'ÉPOQUE. LE SUJET DE SON NOUVEL OUVRAGE, DE FAIT, S'AVÈRE TRÈS PROCHE DE SES «DÉSENFUMAGES» QU'ON PEUT LIRE DANS NOS COLONNES. NOUS AVONS PAR CONSÉQUENT DÉCIDÉ D'EN FAIRE LE PREMIER TITRE D'UNE COLLECTION PUBLIÉE EN COLLABORATION AVEC LES ÉDITIONS XENIA. REMONTANT AUX SOURCES CLASSIQUES, ERIC WERNER DÉVELOPPE ICI LES CONDITIONS ET LES CONSÉQUENCES D'UN BASCULEMENT DES CITOYENS VERS L'AUTODÉFENSE. UN SUJET À LA FOIS INTEMPOREL ET... BRÛLANT DANS LA PERSPECTIVE DE LA VOTATION SUR LES ARMES QUI AURA LIEU EN SUISSE AU MOIS DE MAI. EXTRAIT.

## De quoi, aujourd'hui, la guerre est-elle le nom? (Extrait de l'Introduction)

« Ce qui précipite le plus l'évolution de l'art de la guerre, ce sont les guerres elles-mêmes », dit Proust. Mais qu'appelle-t-on ou non guerre? Là encore, c'est l'événement qui tranche. C'est la guerre elle-même qui dit ce qu'est ou non la guerre. De quoi elle est ou non le nom.

La guerre, aujourd'hui, subit une double évolution. La première, la plus souvent mentionnée, se trouve résumée dans le titre du livre de Qiao Liang et Wang Xiangsui : *La guerre hors limites*. « Hors limites », autrement dit s'étendant à tous les plans, à tous les éléments de la réalité. On pourrait aussi dire : *totale*. Car, comme le montrent ces deux auteurs, *tout*, aujourd'hui, est guerre. Ou encore, la guerre se rencontre aujourd'hui *partout*. Il n'est plus possible aujourd'hui de la cantonner dans un domaine spécifique. On peut qualifier cette évolution de *centrifuge*. On va du centre à la périphérie. L'autre, en revanche, est *centripète*. Nous avons parlé du rapetissement de la guerre, de son recentrage sur l'individu : l'individu comme sujet de la guerre. C'est l'évolution inverse.

De quoi, aujourd'hui, la guerre est-elle nom? Dans un livre intitulé *Vers les guerres civiles*, Charles Rojzman écrit : « Les violences collectives se préparent pendant des décennies ». Et encore : « La guerre civile est déjà dans les têtes ». Il parle aussi de « guerre civile virtuelle ». Le virtuel s'oppose en principe au réel. Parler de guerre civile virtuelle, c'est donc dire qu'elle n'est pas encore devenue réalité. En un sens c'est exact. On ne saurait dire que nous soyons aujourd'hui déjà en guerre civile. Mais le virtuel se distingue souvent mal du réel. Parlerait-on aujourd'hui, comme on le fait, de « guerre civile virtuelle », si la guerre civile n'était pas, *pour une part au moins déjà* réalité? *Incomplètement* encore, certes : la guerre civile est encore assez efficacement *contenue* (on pourrait aussi dire : *circonscrite*). Mais *pour une part au moins déjà*? A preuve la multiplication des actes terroristes (plusieurs centaines de morts en quelques années), mais aussi les chiffres en hausse constante de la criminalité, le développement de l'insécurité au quotidien, etc. La violence n'est pas simplement ici virtuelle, mais bel et bien réelle. Elle explose dans les écoles, les quartiers dits à risques (les autres aussi, parfois), les hôpitaux, les transports publics en soirée, aux abords des boîtes de nuit au petit matin : partout, en fait.

Pourquoi la guerre civile reste-t-elle encore relativement contenue, circonscrite? La raison en est d'abord l'existence de *l'État*. Car, nonobstant l'effondrement général auquel il a été fait plus haut référence, il existe aujourd'hui encore en Europe un *État fort* : État qui n'a d'ailleurs jamais été aussi fort qu'aujourd'hui. Prenons le problème de l'immigration. Les sociétés ouest-européennes sont aujourd'hui toutes, peu ou prou, multiraciales. Elles ne l'étaient pas il y a cinquante ans. Maintenant, oui, elles le sont. Les autorités ne sont

pas par principe hostiles à la société multiraciale. Une société divisée contre elle-même est par nature plus docile et malléable qu'une société non divisée (*divide ut impera*). Les autorités voient donc les évolutions dans ce domaine d'un œil plutôt favorable. Allons même plus loin : elles les encouragent délibérément. On ne saurait pour autant en conclure qu'elles seraient favorables à la guerre civile : exactement favorables, non. Leur propre pouvoir en pâtirait. Elles veillent donc à ce que les conflits consubstantiels à la société multiraciale se maintiennent en certaines limites. Elles comptent pour cela sur la police.

Les autorités veillent également à prévenir toute velléité insurrectionnelle. Ce n'est pas en vain que les armées travaillent aujourd'hui sur des scénarios de combats en zone urbaine, n'hésitant pas à recycler, pour les appliquer au contexte européen, les doctrines de contre-insurrection autrefois utilisées dans les colonies en Afrique et en Asie.

C'est un premier élément d'explication. L'autre élément d'explication est évidemment la situation économique et sociale, situation qui n'a cessé de se dégrader au cours des dernières décennies, en termes aussi bien de qualité de vie que de niveau de vie. Les gens sont aujourd'hui à ce point accaparés par leurs problèmes personnels (stress au travail, recherche d'emploi, démarches administratives à n'en plus finir, formulaires à remplir, pauvreté, difficultés d'adaptation aux nouvelles technologies en constante évolution, fatigue, usure de l'âme et du corps, etc.) qu'ils n'ont tout simplement plus le temps ni l'énergie nécessaires pour penser à autre chose. Survivre, voilà leur problème. Mais là encore il existe certaines limites. On peut estimer par exemple que si les gens n'arrivaient plus à satisfaire certains besoins élémentaires, comme ceux liés à la nourriture et au logement, le basculement dans la révolte et la guerre civile cesserait alors de n'être que virtuel. Jusqu'ici, les populations ont toujours eu suffisamment à manger. Or rien ne nous dit qu'il en sera toujours de même à l'avenir.

\*

Dans un livre récent, le philosophe néomarxiste Slavoj Žižek écrit : « Il est nécessaire d'affirmer haut et fort que notre mode de vie commun n'est pas tant menacé par l'afflux de réfugiés que par la dynamique du capitalisme mondial ». C'est aussi un problème. S'il est vrai que la dynamique du capitalisme mondial constitue en elle-même une menace, comment répondre à cette menace?

S'exercer à la dé-consommation, par exemple, est en soi déjà une réponse. On confond volontiers la frugalité avec la misère. Or, de fait, la frugalité est le meilleur moyen encore d'échapper à la misère! La misère est subie, la frugalité, au contraire, choisie. On hésitera ici peut-être à parler d'autodéfense. Mais objectivement parlant, c'est bien le mot qui s'impose. Se passer de voiture, de télévision, de smartphone, de vacances en Indonésie, faire durer ses habits,

cultiver ses propres légumes, bref, vivre autrement, cela n'a rien en soi d'anodin. C'est faire défection, entrer en dissidence.

La réponse est individuelle, mais elle peut aussi être collective. On pense ici aux circuits courts, à l'économie de proximité. Tout part, le plus souvent, d'une initiative individuelle. Mais si au point de départ les initiatives sont individuelles, elles débouchent assez vite dans le collectif. Cette mouvance est peu organisée, mais comme le relève Eric Dupin, qui lui a consacré un beau livre, elle « travaille la société en profondeur ». On estime à environ 17 % le pourcentage de la population française sensible aux valeurs dont elle est porteuse. Il n'est pas interdit de voir en elle l'ébauche d'un contre-modèle au modèle de la mondialisation néolibérale.

Pour l'instant encore, l'État laisse faire, car il ne pense pas que ce qui se passe en ce domaine soit très important. C'est peut-être une bonne chose qu'il le pense.

- [PAGE DU LIVRE](#). DISPONIBLE DÈS MAINTENANT DANS LES LIBRAIRIES SUISSES ET DÈS L'ÉTÉ EN FRANCE.
  - EN SAVOIR PLUS : [LIRE LES 33 PREMIÈRES PAGES DU LIVRE \(PDF\)](#).
  - SUISSE, ARMES, DÉMOCRATIE, STRATÉGIE, SÉCURITÉ
- URL: <https://antipresse.net/eric-werner-legitimite-de-lautodefense/>

.....

## Bernard Wicht: Fin des Unions d'États (UE, OTAN) et triomphe des acteurs non-étatiques

PASSAGER CLANDESTIN. AP 177 | 21/04/2019

**B**ERNARD WICHT EST PRIVATDOCENT AUPRÈS DE LA FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE OÙ IL ENSEIGNE LA STRATÉGIE. IL EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES, NOTAMMENT *CITOYEN-SOLDAT 2.0* (2017) ; *EUROPE MAD MAX DEMAIN? RETOUR À LA DÉFENSE CITOYENNE* (2013) ; *UNE NOUVELLE GUERRE DE TRENTE ANS: RÉFLEXION ET HYPOTHÈSE SUR LA CRISE ACTUELLE* (2012) ; *L'OTAN ATTAQUE: LA NOUVELLE DONNE STRATÉGIQUE* (1999) ; *L'IDÉE DE MILICE DANS LA PENSÉE DE MACHIAVEL* (1995). SES RÉFLEXIONS SUR LA MILICE ET LE CITOYEN-SOLDAT L'ONT AMENÉ À DES CONCLUSIONS ALARMANTES AU SUJET DE L'ÉVOLUTION POLICIÈRE DES ÉTATS COUPLÉE AU DÉSARMEMENT PROGRESSIF DES CITOYENS.

**Pourquoi le récit des années 1990 n'est plus adéquat**

Il est frappant de constater combien la classe politique suisse dans sa grande majorité est encore prisonnière du discours des années 1990. Élaboré avec honnêteté et conviction dans le cadre des négociations sur l'Espace Économique Européen (EEE), ce discours insistait sur la nécessité économique pour la Suisse de *ne pas s'isoler*, de garder ouvert l'accès au Grand Marché européen et voyait dans la construction d'une Union Européenne renforcée un facteur de stabilité en Europe suite à l'effondrement du bloc soviétique. En 1992 (date du vote suisse sur l'EEE), un tel récit avait toute sa pertinence. Aujourd'hui en 2019, c'est-à-dire plus d'un quart de siècle plus tard, il est totalement dépassé. Pourtant, une grande partie de la classe politique suisse continue de le servir à chaque occasion aux citoyennes et citoyens du pays. C'est notamment le cas en ce moment dans le cadre du référendum contre la Directive Européenne sur les armes et sa mise en œuvre en droit suisse.

Or, comme on va essayer de le comprendre ci-après, de nos jours l'enjeu stratégique a complètement changé: il ne s'agit plus de *ne pas s'isoler*, mais bel et bien de *se protéger*. Essayons de comprendre comment et pourquoi un tel renversement est intervenu.

Les événements ne sont que poussière et ils ne prennent sens que lorsqu'on les replace dans les cycles et les rythmes de la longue durée (Braudel, Wallerstein). En conséquence, il faut se demander si l'on peut expliquer les pannes de l'UE — Brexit, démarche en solitaire de l'Allemagne et de la France avec le traité d'Aix-la-Chapelle, résistances italiennes, défiance de la Hongrie, de la Pologne et de la République tchèque — et celles de l'OTAN — dont l'un des membres, la Turquie, combat les alliés kurdes des États-Unis en Syrie tout en se rapprochant la Russie alors que, dans le même temps, l'Alliance organise des manœuvres militaires en vue de contrer une éventuelle invasion russe en direction de la Pologne et des Pays Baltes —, par un changement de cycle macro-historique qui verrait la remise en cause fondamentale de la pertinence du mode d'organisation stato-national.

Hypothèse iconoclaste sans aucun doute, mais qu'il importe d'examiner dans le contexte actuel si on veut tenter d'appréhender les enjeux stratégiques majeurs plutôt que de céder à la facilité consistant à répéter un discours «clef en main» datant de la fin du siècle passé.

En effet, dans son histoire du temps long, Fernand Braudel souligne que les institutions sont comme les êtres humains: elles naissent, vivent et meurent. Mais ajoute-t-il, leur cycle de vie est beaucoup plus long que les biographies humaines — *le temps des institutions est beaucoup plus lent que celui des hommes*. C'est pourquoi ce temps échappe généralement à l'observation et, compte tenu de sa «denture», nous avons tendance à penser que les institutions avec lesquelles nous vivons (État, Églises, armée) sont éternelles.

Aujourd'hui pourtant, ne sommes-nous pas confrontés à la mort progressive d'un système étatique qui a vu le jour *grosso modo* à la fin de la Guerre

de Trente Ans (1648) et qui, avec certaines modifications, s'est maintenu bon an mal an jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle? L'*ordre westphalien* (du nom de la Paix de Westphalie qui a mis fin à la guerre précitée) était composé d'États souverains en compétition et en lutte les uns contre les autres, ceci conduisant Clausewitz à énoncer que *la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens*. A partir de 1945, cet ordre *inter-national* devient peu à peu *supra-national* avec la création des grandes organisations onusiennes et, en Europe, avec la construction communautaire (CECA, puis CEE, puis CE et enfin UE). L'objectif explicite de la mise en place de cet étage *au-dessus* des États, est le «plus jamais ça» en référence au drame en trois actes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle – Verdun, Auschwitz, Hiroshima. La cohésion de cet ensemble est garantie par le leadership politique, militaire et monétaire (accords de Bretton Woods) des États-Unis.

Toutefois, à partir des années 1990, la globalisation du capitalisme fragilise gravement cette ambitieuse construction. Avec la libéralisation des flux financiers, elle dépouille progressivement les États de leurs compétences économiques. Au nom des dividendes des actionnaires, elle désindustrialise l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord (thatchérisme, reaganisme, néolibéralisme). Combinée à la révolution de l'information, elle annule la souveraineté des États permettant à des organisations non-étatiques, transnationales, beaucoup plus fluides de se développer.

Là aussi, l'explication braudélienne continue d'être éclairante en distinguant, voire en opposant capitalisme et économie de marché: le capitalisme n'est pas l'économie de marché. S'il se construit à partir de celle-ci, sa logique s'en détache complètement parce qu'il n'est ni basé sur les échanges, ni ouvert à tous. Le capitalisme est opaque, limité à un petit cercle d'initiés, il vise l'accumulation et la spéculation financières. Aujourd'hui, cette dynamique capitaliste a atteint sa masse critique. Elle a pris une telle envergure qu'elle assèche l'économie formelle et provoque, en contrepoint, l'explosion de l'économie grise et informelle. La situation est devenue complètement incontrôlable par les institutions en place (États, organisations internationales).

#### LE PARADIGME GUERRE

Dans ce contexte, c'est sans doute le paradigme *guerre* qui est l'élément le plus significatif pour saisir les évolutions en cours. C'est celui qui s'est transformé de la manière la plus radicale... et la plus visible. Groupes armés, narcoguérillas, narcoterroristes, islamistes-djihadistes, gangs militarisés ont su profiter de cette «dérégulation» avec le succès que l'on sait. Et face aux formes de guerres qu'ils pratiquent, tant l'ONU, l'UE que l'OTAN sont devenus largement inefficaces.

Or, Charles Tilly enseigne que la *guerre fait l'État*. Il faut déduire de cette formule que, si la guerre se transforme, l'État en subit alors automatique-

ment le contrecoup en vertu du principe *la fonction crée l'organe*: lorsque la première disparaît ou change profondément de nature, le second s'atrophie ou mute de manière fondamentale.

Ouvrons une parenthèse pour dire que la prise de conscience d'une telle réalité n'a pas encore eu lieu. Certes, le «tremblement de terre» est bien perçu, il fait peur, mais il n'est ni compris, ni expliqué. Face à leur sentiment d'impuissance, les États et les organisations susmentionnées sont entrés dans l'ère de l'incantation droit-de-l'homme et, pire encore, de la désignation de coupables «immédiats»: les terroristes et, surtout, les populistes. Ces derniers – de Trump aux gilets jaunes – pointent du doigt (parfois maladroitement) la profonde inadéquation du système actuel avec les besoins des citoyennes et citoyens. Ils sont alors irrémédiablement qualifiés d'extrémistes faisant le lit d'un fascisme-nazisme qui serait en plein retour. C'est la *reductio ad hitlerum* dont les médias *mainstream* se font volontiers l'écho et qui a pour effet d'évacuer tout effort d'analyse au profit d'une commode extrapolation du passé récent de l'entre-deux-guerres. Peu ou pas de volonté de comprendre ce qui se passe – la *reductio ad hitlerum* est intellectuellement confortable!

Revenons à la transformation de la guerre et à ses effets. Que peut-on en dire du point de vue du temps long historique?

1) Si l'État et ses avatars que sont les Unions d'États (UE, OTAN) ne sont plus les formes d'organisation les mieux adaptés pour faire la guerre, alors on peut supposer que nous sommes à la fin d'un cycle historique de près de 400 ans (de 1648 à nos jours). La *guerre* étant, avec l'*économie*, le principal moteur des transformations historiques, les formes des communautés politiques découlent de ces deux paramètres et de leur aptitude à combiner efficacement les *moyens* de faire la guerre et les *ressources* pour entretenir ces moyens. C'est le couple *contrainte* (moyens)/*capital* (ressources) mis en œuvre par Tilly pour expliquer le processus de formation et de dé-formation des unités politiques. D'où sa fameuse phrase:

« Les empires, les royaumes, les cités-Etats, les fédérations de cités, les réseaux de seigneurs terriens, les Églises, les ordres religieux, les ligues de pirates, les bandes de guerriers et bien d'autres formes d'organisation de pouvoir prévalurent en Europe à différentes époques durant le dernier millénaire. La plupart de ces organisations méritent le titre d'État d'une manière ou d'une autre, parce qu'elles contrôlèrent les principaux moyens concentrés de contrainte dans le cadre de territoires délimités et exercèrent leur droit de priorité sur toutes les autres organisations qui agissaient sur leur territoire».

2) Entre 1648 et 1945, l'État-nation a représenté cette meilleure synthèse *pour faire la guerre*: ceci explique la diffusion quasi universelle de ce modèle d'organisation étatique jusqu'à le considérer, à partir de la Révolution française, comme l'aboutissement ultime et le plus accompli de toutes les constructions politiques (Hegel et l'Esprit du monde). Or, avec la transformation de la guerre



et la globalisation financière, le paradigme étatique moderne est remis en cause dans ses fondements parce qu'il n'est plus la synthèse la mieux adaptée pour faire la guerre et que, du point de vue économique, il est «prisonnier des recettes qui ont fait son succès» (G. Arrighi), c'est-à-dire l'Etat-providence. La fin du cycle hégémonique américain vient encore faciliter la transition vers d'autres formes d'organisation militaro-politique. Car, le déclin rapide de la superpuissance états-unienne et l'absence de challenger apte à reprendre le leadership mondial (ni la Chine, ni la Russie n'en ont actuellement les qualités), créent une situation de «Grand Interrègne» et de désordre international: une sorte de *chaos systémique* profitant aux acteurs non-étatiques en guerre un peu partout dans le monde.

3) On l'a dit, la guerre s'est transformée radicalement. De nos jours, elle n'est plus *inter-étatique*, mais *infra-étatique* et conduite par des acteurs plus proches des gangs que des armées régulières. Les grandes guerres systémiques (Guerre de Trente Ans, Guerres napoléoniennes, Guerres mondiales) qui ont accouché des différents ordres hégémoniques mondiaux cèdent désormais la place à de longues séries de conflits de basse intensité démembrant les États et donnant l'avantage aux acteurs précités dont la structure non-bureaucratique, non-territoriale et transnationale permet toutes les flexibilités nécessaires. Cette structure est basée sur 1) des fidélités personnelles, 2) le contrôle de certaines franges de population à la fois par la contrainte et la prise en charge de leurs besoins de base (soins, alimentation, parfois scolarisation idéologiquement orientée), 3) le financement via l'économie grise et informelle.

Ce phénomène a débuté (*Acte I*) avec la Guerre civile libanaise (1975-1990) qui a servi de laboratoire, a pu ensuite se diffuser en raison de l'effondrement du bloc soviétique (1989-1991), puis a atteint sa vitesse de croisière (*Acte II*) avec le lancement de la *War on Terror* par Washington, à partir des attentats du 11 septembre 2001 (Afghanistan, Irak, Libye, Syrie). Depuis, le phénomène ne cesse de s'étendre, notamment à l'Afrique subsaharienne et jusqu'au Nigéria avec Boko Haram, sans oublier la Corne de l'Afrique (*Acte III*). Aujourd'hui, si les *Actes I à III* ont pratiquement abouti au démantèlement des États de toute cette région, l'*Acte IV* a démarré en Europe occidentale, au plus tard avec les attentats terroristes de 2015. Cette nouvelle phase d'expansion ne peut que s'amplifier compte tenu de l'inadaptation de plus en plus manifeste des États à ce type de menace et de guerres. Comme dans tout conflit de longue durée, c'est la *découverte de l'antidote militaro-économico-institutionnel qui permettra d'y mettre fin*.

Ce dernier élément, en lien avec l'approche de Tilly, est un des principaux enseignements à retenir de l'histoire de la longue durée: il en ressort que la résilience des formes d'organisation politique ne dépend ni des décisions de la classe politique au pouvoir, ni de la signature de traités internationaux, ni

de la mobilisation (des jeunes et des moins jeunes) en faveur de certains sujets de société «dans l'air du temps» (par exemple, en ce moment, le réchauffement climatique). Non! Le processus n'est ni éthique, ni moral, encore moins «tendance»; il est d'essence darwinienne – *adaptation et survie*. Dans le contexte actuel marqué par l'état d'esprit «chacun d'entre nous est un petit flocon unique et merveilleux», il est évident que de telles considérations, pourtant tirées de l'outillage de la longue durée, risquent fort d'être qualifiées de cryptofascistes... *et pourtant...* (*eppur...*, comme disait Galilée devant le tribunal de la Sainte Inquisition).

### UN DÉSARMEMENT OPPORTUN

Dès lors, et pour continuer avec Galilée sur la piste de l'hérésie, à l'heure actuelle les communautés politiques susceptibles de survivre au chaos mondial, susceptibles de se protéger elles et leurs enfants, ne sont pas celles correspondant au modèle dominant calé sur «plus d'Europe et moins de nations», sur «plus de sécurité et moins de liberté». Au contraire, ce sont celles que la grande presse tend généralement à diaboliser, celles qui se rebellent, celles qui ont encore une identité (aujourd'hui qualifiées de *populistes*), celles qui souhaitent maintenir leurs frontières (aujourd'hui qualifiées de *nationalistes*) et celles qui ont encore envie de se battre (aujourd'hui qualifiées de *dangereuses*). En d'autres termes, toutes celles qui n'ont pas envie de se dissoudre dans le politiquement correct au nom du libre-échange... et de cet autre argument plus récent sur la protection des espèces menacées par l'Homme, c'est-à-dire au nom de slogans curieusement apparus avec la globalisation financière, les macropséculations boursières et les subprimes... Il est vrai que le capitalisme goûte peu la contestation populaire, surtout lorsque le peuple est armé.

Vivant à l'ère du premier capitalisme, Machiavel l'avait bien compris lorsqu'il écrivait à ce propos: le riche désarmé est la récompense du soldat pauvre (*L'art de la guerre*).

Tiens, l'UE veut désarmer les citoyens européens... Étrange coïncidence!

- VIENT DE PARAÎTRE: *LES LOUPS ET L'AGNEAU-CITOYEN* DE BERNARD WICHT (ÉD. ASTRÉE, 2019).

La vraie menace, le vrai danger ne provient pas tant du terrorisme (qui n'est qu'un symptôme) que de l'affaiblissement, voire de l'effondrement de la démocratie. Le citoyen risque alors de se retrouver «coincé» entre, d'un côté, un appareil étatique de plus en plus autoritaire et répressif et, de l'autre, une dissidence mafieuse de plus en plus violente.

- SUISSE, SOCIÉTÉ, SÉCURITÉ, ARMES, EUROPE

URL: <https://antipresse.net/bernard-wicht-fin-des-unions-detats-ue-otan-et-triomphe-des-acteurs-non-etatiques/>

• • • • •

# Laurent Schiaparelli: Suisse-Chine, un signe d'indépendance politique et commerciale

PASSAGER CLANDESTIN. AP 178 | 28/04/2019

**C**ONSULTANT EN INVESTISSEMENTS, BASÉ À PÉKIN, LAURENT SCHIAPARELLI PORTE UN REGARD DISTANCIÉ ET DÉTENDU SUR LES PEURS ET LES SUPPUTATIONS QUE SOULÈVE LE «RÉVEIL DU DRAGON». APRÈS AVOIR RÉSUMÉ LES ÉCHOS SUSCITÉS EN EXTRÊME ORIENT PAR L'INCENDIE DE NOTRE-DAME, IL SALUE ICI LA POLITIQUE INDÉPENDANTE ET AUDA- CIEUSE DE LA SUISSE VIS-À-VIS DE LA GRANDE INITIATIVE GÉOSTRATÉGIQUE CHINOISE.

## **La Suisse au sein du dispositif de la Nouvelle route de la soie**

La Suisse serait-elle aussi réactionnaire que l'Italie, le Portugal ou la Grèce? On attend les remontrances de l'UE suite à la décision de la Suisse de s'associer étroitement à l'initiative chinoise des Nouvelles routes de la Soie, devenant ainsi le quatrième état européen à s'engager dans cette initiative «*géopolitico-commerciale*» chinoise.

Notons que le nouveau nom officiel en français donné à cette initiative est, doit-on s'en étonner, calquée sur son acronyme anglais BRI (*Belt & Road Initiative*) et récemment traduite dans un sabir francophone en «Initiative route et ceinture».

Premier État européen à avoir signé un accord de libre-échange avec la Chine en 2014, puis un Partenariat stratégique innovant en 2016, la Suisse continue sur sa lancée et n'entend se laisser dicter sa politique étrangère ni par l'Union européenne ni par les États-Unis, pourtant ses deux premiers partenaires commerciaux.

Il faut dire que son troisième partenaire commercial, la Chine, en passe de devenir la première économie mondiale d'ici une décennie, est à l'initiative d'un système d'investissement d'envergure mondiale qui, même s'il est bien évidemment au service de la prospérité chinoise, n'en est pas moins un formidable véhicule de développement pour les pays qu'il traverse.

Alors que les médias officiels européens critiquent de concert la décision de l'Italie, de la Grèce et du Portugal de rejoindre cette initiative chinoise, la qualifiant de politique d'États aux abois dont l'économie exsangue ne leur laisserait d'autre choix que de s'associer à la Chine pour donner un coup de fouet à leur croissance, la même décision prise par Berne devrait forcer, sinon le respect, au moins le silence de Bruxelles et Washington.

La position de Washington est prévisible et, comme à son habitude, réductrice et caricaturale dès lors qu'il s'agit d'un adversaire géopolitique: les

Nouvelles routes de la soie seraient une initiative de «prédation chinoise» sur les ressources mondiales, et rien d'autre. Les États européens sont sommés de ne pas s'y associer.

Fidèle à son poste de gouverneur du Protectorat de France, et toujours désireux de plaire à ses maîtres, Emmanuel Macron s'était un temps fait le porte-voix en Europe du point de vue américain, clamant à qui voulait l'entendre que les Nouvelles routes de la soie ne pouvaient être une initiative au seul bénéfice du pays émetteur des investissements, la Chine. *«Elles ne peuvent être les routes d'une nouvelle hégémonie qui viendrait mettre en état de vassalité les pays qu'elles traversent»*, déclarait-il en janvier 2019. Était-ce une référence inconsciente de sa part au Plan Marshall de 1948?

Le président suisse Ueli Maurer, actuellement en visite en Chine pour une semaine complète (Macron n'a eu que trois jours à accorder à la Chine en janvier 2019), n'a pas jugé utile de prévenir la Chine qu'il se méfiait des Nouvelles routes de la soie.

Il n'a pas non plus tenté une posture gaullienne en expliquant à Xi Jinping qu'il fallait «redéfinir le multilatéralisme».

Il n'a enfin pas jugé approprié d'accorder sa première visite culturelle à la plus grande mosquée du pays, comme l'avait fait Macron à Xi'an, dans une tentative maladroite et paternaliste de faire la leçon à la Chine sur la façon de gérer ses minorités religieuses.

Le président Maurer, qui a très diplomatiquement fait coïncider sa visite officielle en Chine avec la tenue à Beijing du second Forum des Nouvelles routes de la soie pour la coopération internationale, a choisi Shanghai comme première destination chinoise, pour signer des accords de coopération entre les places boursières des deux pays et pour annoncer un renforcement de leur collaboration financière, notamment dans le but de faciliter les financements de projets accordés par la Chine aux États traversés par les Nouvelles routes de la soie.

Un soutien sans équivoque à la politique chinoise qui vise à développer et à mettre à niveau les infrastructures nécessaires au commerce international et à l'intégration croissante de la Chine dans la mondialisation, ce qui devrait être vu par tous comme une réussite du gouvernement chinois, et considéré avant tout comme un investissement dans la prospérité des générations futures, selon le président Maurer.

Est-ce que l'attitude pragmatique et humble de la Suisse envers la Chine expliquerait que la Suisse soit le seul État européen à dégager un excédent commercial dans ses échanges avec la Chine?

Cela peut être une explication, comme le laissent penser les éditoriaux dithyrambiques de la presse chinoise suite à la décision suisse de se joindre aux Nouvelles routes de la soie, lesquelles bénéficient désormais du «label qualité suisse» qui ne manquera pas d'attirer de nouveaux partenaires, européens et

au-delà, notamment grâce à la présence en Suisse du siège de nombreuses organisations internationales.

La France est très bien placée pour savoir que la Chine a la mémoire longue et la reconnaissance qui va avec. En effet, en dépit des quinquennats Sarkozy-Hollande-Macron, la France continue de bénéficier dans l'esprit du peuple chinois d'une image positive, et d'une certaine bonne volonté du gouvernement chinois, en comparaison aux autres États européens, car elle fut le premier État occidental à établir des relations diplomatiques avec la Chine communiste en 1964, contre les injonctions des États-Unis et de la Grande-Bretagne.

La vision pragmatique, courageuse et à long terme du général de Gaulle continue de payer des dividendes soixante ans plus tard.

De la même façon, la soumission de Macron à la politique étrangère de l'État profond américain, qui ne cesse d'antagoniser la Chine depuis les années 90, se paiera aussi sur le long terme.

Le jour où l'Amérique se rendra à l'évidence qu'elle doit partager le leadership mondial avec la Chine et quelques autres puissances, et s'ouvrira finalement à une relation d'égal à égal avec la Chine, celle-ci l'acceptera par pragmatisme, sachant qu'elle n'a rien à gagner de refuser la main tendue de l'Amérique.

Mais les protectorats *de facto* de l'Amérique, dont la France, qui ont choisi une politique de soumission qui va parfois au-delà même des attentes de Washington, devront apprendre à se contenter des miettes.

La Suisse et les autres États européens qui s'associent dès leur lancement aux Nouvelles routes de la soie, seront sans en position d'en tirer le meilleur profit.

■ CHINE, SUISSE, ÉCONOMIE, FUTUR, SOCIÉTÉ

URL: <https://antipresse.net/laurent-schiaparelli-suisse-chine-un-signe-dindependance-politique-et-commerciale/>

.....

## Singés

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 180 | 12/05/2019

### UN CONTE DU NOUVEL AGE

L'ADHÉSION DU JEUNE LOUP ULTRALIBÉRAL LUDOVIC JEAN D'ARROSTE, ALIAS LUDO JEANDA, AU COMITÉ INTERPARTIS POUR LE MORATOIRE SUR LA 5G A FAIT L'EFFET D'UN SÉISME. PERSONNE N'A COMPRIS LE VOLTE-FACE D'UN DES GEEKS LES PLUS EN VUE DE LA CONFÉDÉRATION, QUI D'ORDINAIRE SALUAIT CHAQUE INNOVATION AVANT MÊME QUE LE DEUXIÈME «N» SE SOIT IMPRIMÉ SUR SON ÉCRAN.(1)

Son spectaculaire *happening* ferroviaire en compagnie d'un vieil adversaire politique n'en fut que plus percutant, conduisant à des moratoires en cascade sur la nouvelle technologie. Mais que s'était-il passé dans ce rapide *intercity* où fut prise leur fameuse photo de nu?

1G

En montant dans le compartiment de première classe, Ludo Jeanda s'était assis, comme toujours, dans le sens de la marche. Il n'avait pas pris la peine de lever le regard lorsque quelqu'un s'était assis sur le siège d'en face. Le professeur Clément Trappezon, lui, avait sagement attendu que son éternel jeune contradicteur referme son *laptop* ultraléger pour se signaler à son attention. L'universitaire socialo-vert et l'avocat libéral-radical ne s'entendaient sur rien et ils le faisaient savoir chaque semaine, ou presque, sur tous les canaux de la Radio-Télévision. A force de débats et de provocations, ils avaient noué une complicité grognonne. Plus teigneux l'un que l'autre, ils ne reculaient devant aucun excès de langage ni de comportement. Ils étaient même allés, lors d'une émission restée célèbre, jusqu'à s'arroser mutuellement d'eau minérale. Cela ne les empêchait pas de se rabibocher autour du champagne de l'*after* — ni de poursuivre ensuite leur *disputatio* jusque sur les trottoirs et dans les taxis.

En guise de salutation, et sans même y réfléchir, Ludo commença par une vanne.

— Vous ici, Professeur? Depuis quand les commissaires du peuple voyagent en première?

— Depuis qu'ils ont besoin de tranquillité pour étudier les motions urgentes, Maître.

— Ah? Je croyais que chacun de vos coups de gueule concernait au moins la survie de la planète. Qu'y a-t-il cette fois de plus urgent encore?

— Ceci! s'exclama le professeur en tirant de sa sacoche une brochure.

5G: Sous ce titre en lettres géantes, dans une présentation sobre, s'étirait un bandeau qu'on aurait cru rédigé par un scénariste de film catastrophe: «*Carte blanche à l'électrosmog? Les zones d'ombre d'une technologie encore mal connue.*» Le document était édité par le Comité interpartis pour un moratoire sur la 5G.

2G

Ludo prit la brochure et la feuilleta du bout des ongles.

— Évidemment. «Pas assez de recul.» «Pressions des opérateurs.» «Cancers *probablement* liés aux ondes courtes». Probablement, mais qui vous le prouve? Et la masturbation, ça rend sourd, c'est bien connu. Et le *bug de l'an 2000*, vous vous en souvenez? Il était censé faire péter le réseau informatique mondial.

— En l'occurrence, il ne s'agit pas de rumeurs ni de superstitions, mais

d'une étude scientifique. Une des rares études indépendantes et non commandées par les fabricants.

— Il y a chez nous un Office fédéral de la communication, et à ce qu'il me semble, ce bureau a octroyé les autorisations d'émettre. Pour cela, il a bien dû se fonder sur des données fiables.

— Tout comme il existe une commission fédérale des vaccinations dont la liste des conflits d'intérêts est pratiquement inaccessible aux citoyens, alors que c'est en théorie un document public. Les lobbyistes et les *spin doctors* visent la tête et ne s'occupent pas des pieds, vous en savez quelque chose. C'est pourquoi les communautés ont dû prendre les choses en mains au niveau local.

— Ce sont des décisions illégales, en l'occurrence. Mais on s'y résigne quand même, sans doute pour calmer les paranos dans votre genre qui font obstruction à la bonne marche des parlements.

— Attention, jeune homme: la personnalisation des arguments est un signe de faiblesse. Dans la banlieue de San Francisco, on a *aussi* bloqué le déploiement des antennes. La Californie n'est pas une province trop réfractaire à la technologie, à ce que je sache. De même, les cantons de Vaud et de Genève, en Suisse, ne sont pas gouvernés par des talibans.

— On a entendu exactement les mêmes oiseaux de malheur lors de l'introduction de la 4G. Et nous sommes encore là.

— Oui, je sais. J'ai lu votre tribune à ce sujet. Vous y qualifiez carrément ces «oiseaux de malheur» d'obscurantistes. Tous [ces professeurs, ces chercheurs, ces savants](), selon vous, ne seraient que des «Don Quichotte». Tandis que les vendeurs de smartphones, n'est-ce pas, ce sont les vrais humanistes...

— J'adore cette foi des savants dans leurs idées reçues! Comme si de savoir résoudre une matrice vous autorisait à juger de tout. L'URSS n'avait pas de meilleurs supports en Occident que la communauté scientifique — et elle était un peu plus envahissante qu'un nouveau réseau mobile. Personnellement, je préfère le consumérisme au totalitarisme.

— C'est pourquoi vous alliez les deux! C'est votre naïveté, au contraire, qui devrait vous faire sourire. Les violations constantes de la vie privée par les opérateurs ne vous alarment pas le moins du monde. Le fait que nous soyons mis à nu sitôt que nous nous connectons? Un détail. Et tous ces risques pour quoi? Pour pouvoir regarder des vidéos pornos en haute définition! C'est dérisoire!

Le ton commençait à monter.

— Dérisoire pour vous, rétorqua Ludo Jeanda. Je vous soupçonne de mater encore les magazines de cul sur papier glacé dans vos toilettes. Toute notre vie active dépend désormais de ces réseaux. Il est capital de les désengorger et de fluidifier la communication.

— Boniments de VRP! Les gens qui ont professionnellement besoin de

bande passante ont tout ce qu'il leur faut au travers de la fibre optique. Mais pour cela, on doit se connecter via un poste fixe. Un outil de *travail* et non simplement de divertissement. Vous et vos commanditaires voulez persuader les gens de sacrifier leur vie privée, leur argent et même leur santé à des besoins que vous-mêmes leur fourrez dans la tête.

— Dans quel monde nagez-vous, Professeur? Regardez!

Il prit sur la tablette le *20 Minutes* du jour et se mit à lire:

— Voilà: «des utilisateurs de la première heure sont prêts à payer jusqu'à 32% de plus pour avoir la 5G à la place de la 4G, le client ordinaire acceptant jusqu'à 20% de hausse.» La demande en bande passante ne fait qu'augmenter, ce n'est pas moi qui l'invente.

— Non, ce n'est pas vous, mais Ericsson, le commanditaire du sondage. Qui comme par hasard est aussi un gros équipementier des réseaux. Avez-vous examiné l'échantillonnage, la formulation et l'ordre des questions? Si les journalistes faisaient leur travail, ils l'auraient fait eux-mêmes plutôt que de copier-coller sans commentaire les communiqués des industriels. Les sondages, on leur fait dire n'importe quoi, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre.

### 3G

La conversation, entamée sur un ton mordant mais dégagé, devenait acerbe. Les passagers alentour commençaient à les observer ou à froncer les sourcils.

— Je vais vous dire deux vérités, jeune homme. Tout d'abord cette nouvelle technologie a pour but premier le sauvetage commercial des mastodontes qui la produisent, comme les campagnes de vaccination. Tous les indicateurs montrent que le développement et la pénétration des smartphones sont en train de plafonner. Les gadgets comme les écrans souples ou la reconnaissance faciale n'y changent rien. De plus, elles sont durables, ces petites bêtes. Moyennant un changement d'écran cassé, elles peuvent vous servir dix, quinze ans. La 5G n'est qu'une des stratégies de l'obsolescence programmée, une ruse destinée à leur faire remplacer des appareils parfaitement viables tous les ans. Et à augmenter en conséquence la montagne des déchets techniques et l'exploitation des métaux rares et toxiques. Chaque pub, chaque nouvelle antenne vous rappelle que votre appareil est ringard, même s'il satisfait parfaitement vos besoins.

— Jolie diversion! Vous aviez commencé par me parler du cancer, mais vu le manque de preuves...

— Justement! Deuxième vérité! Le cancer, je m'en tamponne. Il viendra ou ne viendra pas. Mais la laideur, elle, est déjà là, incontournable, partout autour de nous. Tenez!

Comme par une ironie du sort, le train passait justement au large d'une des premières tours 5G du pays, qui se distinguait à la fois par sa hauteur et



par la couleur rouge des équipements. Elle jaillissait du milieu d'une forêt de conifères longeant les berges du Rhône.

— On ne discute pas des goûts et des couleurs, cher Professeur. Je n'avais, par exemple, même pas remarqué cette nouvelle antenne.

— Vous êtes lent à remarquer ce qui ne vous sert pas, mais attendez un peu. Aux États-Unis, le réseau existant représente déjà plus de 150'000 relais. La 5G, qui utilise des ondes plus courtes, nécessite un réseau plus dense: plus de 800'000 nouvelles antennes. Et ce ne sont pas les écolos qui le disent, mais la CTIA, l'association des télécoms. Vous voyez notre paysage, déjà si encombré, avec cinq fois plus de ces flèches éparpillées partout?

— On croirait entendre l'UDC, en 2009 se plaignant des minarets qui n'existaient pas encore.

— Mais les antennes, elles, existent et se multiplient, et l'UDC n'y trouve absolument rien à redire. Preuve que leur argument de l'atteinte au paysage, à l'époque, était une pure hypocrisie. Votre argument est particulièrement malhonnête — d'autant plus qu'il s'agit de vos alliés, et non des nôtres, cher collègue radical.

— Nos alliés? Nos alliés? Restez correct! Nous nous contentons d'utiliser ce parti de jobards comme appoint de voix dans les élections difficiles en leur promettant des renvois d'ascenseur qu'ils ne reçoivent jamais. Si la gauche ne passait pas des alliances cyniques entre soi, nous n'aurions pas non plus besoin d'eux.

#### 4G

La gêne devenait palpable dans ce compartiment feutré des chemins de fer suisses. Les indicateurs étaient au rouge. Les oreilles décollées du jeune loup libéral-radical avaient viré au cramoisi, et le teint rose bébé du physicien, au contraire, était devenu d'une pâleur inquiétante.

L'étoile montante de la droite sentait que le débat ne tournait pas en sa faveur et que tout le compartiment pouvait les entendre. Habitué à se sortir des mauvaises passes par des disruptions spectaculaires, Jeanda se pencha soudain vers l'idéologue vert, le scruta de la tête aux pieds et s'adressa à lui d'une voix étrangement calme:

— Cher professeur, vous avez tellement raison! Moi qui ne suis qu'un jouisseur, je n'aurai jamais le dernier mot avec vous sur le terrain de la cohérence. Vous êtes l'une des rares personnalités publiques à accorder leur existence avec les convictions qu'elles professent. Ce n'est pas vrai?

Clément Trappezon s'était redressé d'un air méfiant:

— Euh, oui. J'essaie du moins...

— Je vous propose donc un pari. Un jeu si vous préférez. Je vous propose de me remettre tout objet vous appartenant qui pourrait compromettre votre rigueur morale.

— Je ne vois pas très bien.

— C'est très simple. Si vos habits vous gênent, vous les enlevez. On commence?

Le professeur eut un sourire méprisant. «Entendu.» Ce n'était pas ce blanc-bec qui allait lui enseigner la morale.

— Votre veste de randonnée, là, c'est bien du *softshell*?

— Oui, mais fait à partir de fibres recyclées. Le fabriquant y veille.

— Je pense bien! Votre marque fétiche, *Tierrafuego*, fonde tout son marketing sur l'éco-conscience. Pourriez-vous cependant, je vous prie, me montrer l'étiquette?

Le professeur s'exécuta comme tétanisé.

— Hummm... «Made in China», tout de même. Il me semble avoir lu une interpellation que vous avez cosignée demandant à notre gouvernement des explications sur ses relations cordiales avec la Chine. On y parlait notamment des droits de l'homme, des accidents de travail et de la traite des enfants...

Sans un mot, Trappezon déposa sa veste sur le siège libre à côté de lui. Il avait accepté le marché un peu vite, mais n'était pas du genre à se dédire. Par malheur, il affectionnait les tenues *cool* de randonnée, même au parlement. Tout venait de Chine ou du Bangladesh — «ce pays où les ateliers clandestins s'écroulent parfois sur eux-mêmes» (Ludo) — y compris le t-shirt. Jeanda réussit même à le dépouiller de sa sacoche, pourtant de grande marque italienne, en trouvant sur Google une notice assassine au sujet des cuirs chimiquement suspects d'origine balkanique dont elle se servait en douce sous le label «Vero cuoio italiano».

Lorsque le professeur fut dévêtu jusqu'au slip, ils virent que les sièges autour d'eux s'étaient discrètement vidés. Les Suisses ne savent pas affronter la honte et le scandale. Cette découverte les arracha soudain à leur compétition hallucinée. L'universitaire fixait sa barbe blanche tombant sur sa poitrine. L'avocat contemplait son adversaire vaincu, mais sans aucune envie de jubiler. Au contraire. En voyant les côtes du vieil homme, son petit ventre effondré, il dut réprimer un sanglot. Un reste de bonne éducation lui brûlait la gorge comme une remontée gastrique. «Pourquoi ai-je fait ça?»

Il ne savait plus que dire. «Rhabiliez-vous»? Chaque mot lui paraissait ridicule, insensé. Doucement, sans même y penser, sans détourner son regard de son interlocuteur, il ôta son petit veston gris métal, desserra son col et passa sa chemise par-dessus la tête, sans même la déboutonner. Il allait ôter son pantalon lorsqu'un jeune se présenta dans l'allée — sans doute alerté par les voisins — et les photographia avec son smartphone.

Dans la demi-heure, l'image avait envahi les réseaux. On y voyait les deux irréconciliables face-à-face, torse nu, les reins masqués par les épais accoudoirs de la première classe. Dans sa main gauche, le professeur tenait encore la brochure au titre géant: 5G.

Les tabloïds ne purent s'empêcher de rediffuser le document, préférant risquer le procès plutôt que de laisser passer un si puissant *clickbait* (appât à clics). Avant même d'être arrivé à destination, et pendant qu'il se rhabillait, Ludo Jeanda avait été assailli d'appels. Il n'en prit qu'un, celui d'une rédactrice en chef qui le favorisait outrageusement tout en singeant la froideur à son égard.

— Le coup est prodigieux! Je n'ai jamais vu un tel buzz. Deux ennemis politiques s'unissent et se mettent à nu pour dénoncer le dépouillement de notre vie privée par les nouvelles technologies.

Jeanda s'attendait à tout, sauf à ça. Pour la première fois de sa carrière, il eut un blanc devant une journaliste. Juste la force de murmurer:

— Trente secondes, je te rappelle.

## 5G

Il raccrocha, inspira profondément, dévisagea une fois de plus le vieux professeur. Une minute plus tard, il rappelait Emeline Marceau en lui déclarant un communiqué de presse improvisé. Oui, au terme d'un long cheminement intérieur, Ludo Jeanda avait décidé de résilier ses mandats de «consultant» et de combattre résolument les atteintes à la santé et à la vie privée dont certaines technologies étaient les vecteurs et dont les administrations «larguées», trop souvent, étaient les complices. Il en profita pour dénoncer la «somnolence» des partis traditionnels face aux «nouveaux enjeux», les accusant d'avoir «trois trains de retard».

Le lendemain, comme la rumeur s'amplifiait, le président du parti l'invita à déjeuner pour «gérer la crise».

— Il n'y a aucune crise, Gérard, lui répondit Ludo Jeanda.

— Comment, aucune crise? Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça? Tu passes pour un tourne-veste stratosphérique.

— Toute publicité est bonne à prendre: règle numéro un du marketing politique. Je crois que je suis pourvu pour un bon moment.

## POST-SCRIPTUM

*Cette rencontre est évidemment le fruit de mon imagination, mais les enjeux qu'elle soulève sont bien réels. L'électrosmog est une source d'inconfort, voire de maladie, pour un grand nombre de gens sur la planète. A l'heure actuelle, l'air des villes est déjà saturé d'ondes wi-fi dont les impacts à long terme sur la santé sont soupçonnés mais par définition encore inquantifiables. L'ajout d'un nouveau rayonnement, encore moins exploré, dans ces fours à micro-ondes que sont devenus les milieux urbains ressemble à l'imposition de vaccins sans période de test et d'observation.*

Voici quelques années, j'ai publié aux éditions Xenia un livre d'Hélène Bernet, Vivre avec l'électrosmog. Comprendre et limiter la pollution électro-

magnétique, qui donne aux «craintes irrationnelles» exprimées ici une base documentaire difficilement contestable. (Slobodan Despot)

~~~~~  
NOTE

1. Ses mandats de lobbyiste technologique n'étaient peut-être pas étrangers à cet enchantement machinal.

■ TECHNOLOGIE, SUISSE, HUMOUR, BIG BROTHER, LITTÉRATURE

URL: <https://antipresse.net/singes/>

.....

## Philippe Roch: sortir de la spirale aveugle de la croissance

PASSAGER CLANDESTIN. AP 180 | 12/05/2019

**A**NCIEN DIRECTEUR DU WWF SUISSE, ANCIEN SECRÉTAIRE D'ÉTAT ET DIRECTEUR DE L'OFFICE FÉDÉRAL DE L'ENVIRONNEMENT, PHILIPPE ROCH EST UNE FIGURE HISTORIQUE ET UNIVERSELLEMENT RESPECTÉE DE LA LUTTE POUR L'ENVIRONNEMENT EN SUISSE. DANS SON DERNIER OUVRAGE, IL AVANCE AVEC TACT ET PRUDENCE LA PROPOSITION TABOU: S'ENGAGER DÉLIBÉRÉMENT SUR LA VOIE DE LA DÉCROISSANCE.

Dans l'approche de Philippe Roch, une telle vision n'a rien d'une directive, d'une idéologie ou d'un projet de loi. C'est ce qui rend d'autant plus intéressante la lecture de son essai compact et dense, Croissance Décroissance. Pour une transition écologique (éd. Jouvence).

Le livre s'ouvre sur une citation d'un de ses auteurs fétiches, le peintre de nature et philosophe Robert Hainard (1906-1999), une âme exceptionnelle avec qui j'ai moi-même, étudiant, eu la chance de correspondre. Sa pensée fournit la maxime et le résumé de cet essai: *«Il faut avant tout inventer un système économique assurant la prospérité des individus sans expansion du système.»*

Car le système est par nature fini, limité à notre planète, or nous faisons tout notre possible pour l'oublier, obnubilés à la folie par la religion du développement sans fin. Car *«celui qui croit à la croissance continue dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste»* (autre citation clef, de Kenneth Ewart Boulding).

Comment sortir de cette démente? A l'heure où les penseurs lucides s'orientent plutôt vers le fatalisme et cultivent la collapsologie (voir la série d'Eric Werner, «L'effondrement qui vient», Drones 62 à 70), Philippe Roch en appelle à la raison et à la réserve volontaire des individus. Là est l'originalité

de son livre, moins traité environnemental que manuel de sagesse. Dans un entretien à bâtons rompus, nous en avons évoqué les messages essentiels: les origines de l'optimisme *malgré tout* de l'auteur, la «sobriété joyeuse» proposée en antidote à la frénésie de consommation, l'exemple des Anciens, d'Aristote à Sénèque...

Optimisme n'est pas pour autant synonyme de mièvrerie. Ainsi le chapitre III règle sobrement le cas du «mariage de la carpe et du lapin», cet oxymore omniprésent appelé «développement durable», par quoi les pouvoirs économiques et politiques essaient d'enrober la croissance sans fin d'une tenue présentable. Emblème de ce scientisme superficiel absurde: les entreprises julesvernesques d'un Bertrand Piccard. La course à l'innovation nous évite de réfléchir au socle même de cette philosophie: la superstition d'une technique omnisciente capable de résoudre, à terme, tous nos problèmes sans que nous ayons rien à changer à nos habitudes.

Or, c'est justement à nos croyances et nos habitudes que s'adresse Philippe Roch. «Constuire un nouveau regard»: il appelle à un changement de vie, à une *conversion* — d'où le recours permanent à la spiritualité, mais aussi l'allusion aux pèlerinages, aux communautés monastiques et au Christ. Un engagement qui va bien au-delà de l'écologisme politique. Lequel, au lieu d'imprégner transversalement tous les partis, est peu à peu devenu la chasse gardée d'une certaine gauche.

Nous ne pouvons clore cet entretien sans évoquer l'immense figure qui nous a rapprochés et avec qui nous avons tous deux eu le privilège de collaborer: Franz Weber. La personnalité et l'œuvre du grand défenseur de la nature et du patrimoine fournissent le modèle d'un engagement à la fois concret et inspiré. Et ses réalisations stupéfiantes nous prouvent, pour longtemps encore, que tout est possible.

- [ENTRETIEN AUDIO PHILIPPE ROCH-SLOBODAN DESPOT](#) (35 MINUTES SUR SOUNDCLOUD)
- [DÉBAT INFRAROUGE](#) (RTS, 12 AVRIL 2019) CONSACRÉ À FRANZ WEBER.
- ENVIRONNEMENT, SUISSE, IDÉES, SPIRITUALITÉ, NATURE,

URL: <https://antipresse.net/philippe-roch-sortir-de-la-spirale-aveugle-de-la-croissance/>

• • • • •

## A quoi les médias servent-ils, au fond?

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 182 | 26/05/2019

«LES MÉDIAS ONT-ILS TOUT FAUX?» S'EST DEMANDÉ LA RTS CETTE SEMAINE, SUR LE PLATEAU D'INFRAROUGE. LA QUESTION À PREMIÈRE VUE SEMBLE FUTILE. VU DE LA RUE,

OUI, LES MÉDIAS ONT «TOUT FAUX». MAIS SI L'ON VARIE LE POINT DE VUE, LA RÉPONSE PARAÎT MOINS ÉVIDENTE.

Parmi les métiers d'aujourd'hui, celui de journaliste souffre vraisemblablement de la cote de confiance la plus basse. Économiquement, sa survie même semble menacée. En Suisse, les journaux ferment les uns après les autres. En France, les titres «de référence» ne survivent que grâce à un subventionnement massif par l'Etat.

Or, lorsqu'un pouvoir, en période de crise, injecte des centaines de millions dans une institution (d'ailleurs privée), alors même que son contribuable descend dans la rue à force de ne plus pouvoir nouer les deux bouts, c'est qu'il trouve dans cette institution une utilité concrète, non seulement une cause culturelle à défendre. La satisfaction du client, sa fidélité ou son nombre ne jouent en l'occurrence, aucun rôle. Le poids d'un organe officiel n'est pas défini par la portée de sa voix, mais par l'accréditation, généralement tacite, dont il jouit. *Libé* ou *Le Temps* sont à la fois des titres journalistiquement foutraques et économiquement marginaux, ils n'en donnent pas moins le ton. La voix du politburo peut n'être qu'un murmure (et elle est généralement dédaigneuse et lasse), elle ne vous flanque pas moins la chair de poule.

Les directeurs des journaux concernés s'offusqueront bien entendu de ce rapprochement historique compromettant. Ils sont indépendants, ils ne rendent de comptes à personne, ils publient des enquêtes intrépides, d'ailleurs le président ou tel ministre les a en grippe... etc. Il suffit toutefois d'établir l'organigramme *socio-économique* de leur patronat-actionnariat pour comprendre qu'il existe au-dessus des besogneux une connivence de caste à une hauteur stratosphérique que les turbulences du relief terrestre n'affectent pas(1).

A de telles altitudes, la distinction privé-public devient inopérante. Du reste, le comportement de caste des journalistes est semblable, qu'ils travaillent dans le service public ou dans le privé. Mais ce n'est pas dans les *hauteurs béantes* que l'on doit situer le débat sur la débâcle des médias. A la rigueur même, elles ne nous concernent pas. Ce qui nous concerne, en tant que citoyens, c'est leur contribution (ou leur obstruction) au bon fonctionnement de la société censément démocratique où nous vivons.

#### UN PEUPLE QUI NE CROIT PLUS EN RIEN... N'EST PLUS UN PEUPLE

Cette contribution, nul n'était mieux à même de la définir que Hannah Arendt, grande analyste et grand témoin de l'ère totalitaire (voir à ce sujet la remarquable série qui lui est consacrée par le Cannibale lecteur dans nos trois derniers Antipresse, 180, 181, 182). Elle le dit de manière simple et carrée dans cet entretien accordé à la *New York Review of Books* vers la fin de sa vie:

«Dès le moment où nous n'avons plus une presse libre, tout peut arriver.»

Ce qui permet l'avènement du totalitarisme ou de n'importe quelle autre dictature, c'est le fait que les gens ne sont pas informés; comment vous faire une opinion si vous n'êtes pas informé? Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges mais que plus personne ne croit plus rien. Un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut se faire une opinion. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et avec un tel peuple, vous pouvez faire ce que vous voulez.»

Or pour que les gens soient informés, il faut que deux conditions au moins soient réunies: a) que l'information soit de qualité; b) que ses destinataires aient envie et/ou la possibilité de la recevoir. On peut discuter à l'infini de la question de savoir si la qualité de l'information se perd, mais il suffit — soyons francs — d'ouvrir un quelconque journal d'il y a un demi-siècle pour trancher assez rapidement ce dilemme, ne serait-ce qu'en termes de quantité de données proposées, de tenue de la langue et d'articulation des arguments. Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que l'envie d'information provenant des canaux traditionnels, au sein du public, s'est considérablement atténuée.

Au-delà même de ces critères évidents de faillite, on peut aussi lire le syllogisme de Hannah Arendt dans un autre sens. A l'envers, l'impératif moral devient simple constat: *puisque'il n'y a pas de presse libre et que les gens ne sont pas bien informés, cela veut dire que nous ne sommes pas en démocratie.*

Si le système où nous vivons n'est pas, ou n'est plus, démocratique(2), s'il n'a pas besoin de citoyens informés mais d'une masse ignare, il se pourrait que les médias de grand chemin n'aient pas «tout faux» mais qu'au contraire ils soient conformes au mouvement de fond de ce temps. Désorienter le public — pour qu'il ne «croie en rien» —, et le divertir dans les deux sens du mot: l'occuper et le détourner de l'essentiel. Du gouvernement de sa propre vie. Capitalisme du désastre, encore! Merci à Naomi Klein de nous l'avoir illustré.

Comprendre la fonction objective des médias au sein de cette société complexe n'est pas l'affaire d'un billet d'humeur. J'y reviendrai la semaine prochaine en tentant de détailler un peu le tableau de causalités systémiques reliant les divers aspects de ce qui nous paraît définir leur déclin:

- CONSANGUINITÉ INTELLECTUELLE
- CERCLE VICIEUX DE LA DÉPENDANCE PUBLICITAIRE.
- COMPÉTITION DÉGRADANTE AVEC L'INFORMATION «INSTANTANÉE» DES RÉSEAUX SOCIAUX.
- EFFETS SUICIDAIRES DE LA GRATUITÉ.
- CONCENTRATION AUX MAINS DE GROUPES FINANCIERS OU INDUSTRIELS.
- COMPLAISANCE VIS-À-VIS DES POUVOIRS.
- LAVAGE DE CERVEAUX «POLITIQUEMENT CORRECT».
- MÉPRIS DU LECTEUR/CLIENT.

Ce *paysage après la bataille* demanderait évidemment d'amples développements. Pour le moment, méditons un peu sur cette intrication de causes et d'effets se renforçant mutuellement depuis, environ, la fin des années soixante.

~~~~~  
NOTES

1. La fonction des médias appartenant à une poignée de milliardaires dans la promotion, élection et protection de l'employé de banque logeant actuellement à l'Élysée nous en a fourni un cas d'école.

2. Sinon sur le papier, hommage du vice à la vertu...

3. Rappelons qu'un ancien ministre de l'Éducation nationale a réclamé qu'on fasse tirer sur les manifestants.

■ MÉDIAS, TOTALITARISME, SUISSE, IDÉOLOGIE, ÉCONOMIE

URL: <https://antipresse.net/a-quoi-les-medias-servent-ils-au-fond/>

.....

## Egalité de genre ou genre d'égalité?

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 182 | 26/05/2019

**L**ES COMITÉS NÉOFÉMINISTES, EN COORDINATION AVEC LES AUTORITÉS, SE MOBILISENT LE 14 JUIN PROCHAIN POUR PARALYSER LES VILLES SUISSES. LES HOMMES, CE JOUR-LÀ, DEVRONT RASER LES MURS. ON INAUGURE LA GUERRE DES SEXES. MAIS À QUELLE INIQUITÉ RÉELLE RÉPOND CETTE CAMPAGNE?

Dans la *Démocratie en Amérique*, Tocqueville dit que la passion égalitaire varie en raison inverse de l'importance des inégalités qu'elle vise à éradiquer.

Ce théorème prend place dans un chapitre consacré à la question ethnique aux Etats-Unis, mais il est aisément transposable en d'autres domaines. Il est bien connu, par exemple, que c'est quand les inégalités sociales diminuent que les gens y sont le plus sensibles. Les historiens nous disent par ailleurs que les périodes où les salaires progressent le plus sont en même temps celles où il y a le plus de grèves. D'une manière générale, quand les inégalités sont extrêmes, les protestations qu'elles suscitent sont faibles, voire inexistantes. Elles atteignent en revanche un niveau élevé quand elles sont sur le point de disparaître. On ne dit même pas ce qui se passe quand (juste retour des choses) elles commencent à s'inverser. Le niveau est alors maximum. Entre ces deux extrêmes, il y a tous les positions intermédiaires.



## COMBATS D'ARRIÈRE-GARDE

Comment n'en irait-il pas de même dans le rapports hommes-femmes ? Une «grève des femmes» est ainsi programmée pour le 14 juin prochain en Suisse. Les médias *mainstream*, qui mènent le bal, prévoient d'ores et déjà une mobilisation sans précédent. Tocqueville dirait: sans précédent ? C'est tout à fait normal, puisque, comme vous le constatez, les inégalités de genre n'ont plus aujourd'hui en Suisse qu'un caractère résiduel. Elles n'ont pas encore complètement disparu, je vous le concède. Il en subsiste encore certaines traces. Mais elles sont en voie (d'ailleurs rapide) de disparition. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le degré de mobilisation atteigne un très haut niveau. Les victimes de discriminations ne se croient jamais à ce point discriminées que quand elles ont pour ainsi dire cessé de l'être.

En ce sens, les gens qui en appellent aujourd'hui à la «grève» pour protester contre le «patriarcat», le «mâle dominateur», etc., sont en retard d'un train. Ils veulent monter dans le train, sauf que le train est déjà passé, et même depuis longtemps. Ils ne font donc que jouer au train, jouer à monter dans le train. Ils miment maladroitement une démarche qui aurait pu (et sans doute dû) être celle de leurs grands et arrière-grands parents, mais qui justement (et pour cause) n'a jamais été la leur. J'excepte ici une ou deux personnes de grand mérite. Il y a toujours des exceptions. Je pense en particulier à l'une de mes grands-tantes: elle, oui, a eu cette démarche. C'était une non-conformiste assumée, elle ne se préoccupait guère du qu'en dira-t-on. Le train passait, sans hésiter elle est montée dedans. Avec quelques autres, certes, mais ils n'étaient pas bien nombreux, soyons honnêtes.

Je ne sais ce que les médias de l'époque disaient des féministes, mais il n'y a pas de raison de penser que les médias d'il y a cinquante ou cent ans étaient moins opportunistes que ceux d'aujourd'hui.

On peut se voiler à soi-même à la réalité, lui substituer ses propres fantasmes, ou encore l'idéologiser. Mais si on ne fait rien de tout cela, on bute sur un certain nombre de faits. Il a vraiment bonne mine, le «patriarcat». Le patriarcat des petit boulots, peut-être? De la quête de plus en plus difficile du premier emploi ? De l'accès plus difficile encore à l'autonomie (vous rêvez d'y accéder, en fait vous n'y accédez jamais)? De la précarité généralisée (elle n'épargne aujourd'hui personne : pas plus au haut qu'au bas de l'échelle sociale)? De l'assujettissement à l'Etat total?

Regardons par ailleurs ce qui se passe aujourd'hui dans les universités, et en amont déjà dans les écoles. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Pour diverses raisons (dont les moindres ne sont assurément pas les mesures de discrimination positive prises à leur intention), les filles sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses que les garçons à poursuivre leurs études au niveau post-obligatoire, puis universitaire. Sauf en certains secteurs très limités, la proportion d'étudiantes dans la population universitaire est très largement supérieure à

celle des étudiants (58% en France, par exemple. Ce qui signifie que les élites de demain seront très largement aussi féminines. Pourquoi non? C'est en soi peut-être une bonne chose. Mais elle désigne en creux une réalité qui l'est beaucoup moins: l'actuel «effondrement scolaire des jeunes garçons»(1). Effondrement est en effet le mot qui convient. C'est un phénomène de grande ampleur, mais comme tous les phénomènes comparables, s'inscrivant en-deçà du seuil de perception. Certains spécialistes en parlent, mais leurs propos se perdent dans le vide. On n'a pas non plus tellement l'impression que les innombrables «bureaux de l'égalité» qui prospèrent et fleurissent aujourd'hui à tous les échelons de l'administration s'en émeuvent particulièrement. Il est vrai qu'ils sont très majoritairement, sinon même, exclusivement, composés de femmes. La cause des femmes est une chose, l'égalité une autre.

### LA SEXUALITÉ, UN MAL EN VOIE D'ÉRADICATION

Les deux tomes de la *Démocratie en Amérique* datent respectivement de 1835 et de 1840. Un siècle plus tard, dans les *Deux sources de la morale et de la religion*, son dernier grand livre, paru en 1932, le philosophe Henri Bergson relève: «Toute notre civilisation est aphrodisiaque. Ici encore la science a son mot à dire, et elle le dira un jour si nettement qu'il faudra l'écouter : il n'y aura plus de plaisir à tant aimer le plaisir. La femme hâtera la venue de ce moment dans la mesure où elle voudra réellement, sincèrement, devenir l'égale de l'homme, au lieu de rester l'instrument qu'elle est encore, attendant de vibrer sous l'archet du musicien. Que la transformation s'opère: notre vie sera plus sérieuse en même temps que plus simple. Ce que la femme exige de luxe pour plaire à l'homme et, par ricochet, pour se plaire à elle-même, deviendra en grande partie inutile. Il y aura moins de gaspillage, et aussi moins d'envie»(2).

C'est un autre angle d'approche. Bergson articule la question de l'égalité hommes-femmes à celle de la place qu'occupe le sexe dans notre société : place qu'il juge excessive. «Toute notre civilisation est aphrodisiaque», dit-il. L'égalité hommes-femmes pourrait peut-être contribuer à la rendre moins aphrodisiaque. C'est intéressant comme remarque. Elle n'est pas forcément fautive. Il est effectivement possible que sur le long terme l'égalité de genre ait pour conséquence de rendre les êtres humains (hommes et femmes) moins captifs du sexe. On le souhaiterait pour eux en tout cas (ce serait la position chrétienne: quand Bergson dit que la place qu'occupe le sexe dans notre société est excessive, il s'inscrit dans la ligne du christianisme des origines(3)). Sauf que, pour l'instant au moins, ce n'est pas exactement ce qu'on observe.

Il est vrai que l'accès à la femme devient aujourd'hui, pour l'homme, de plus en plus difficile (et dans certains pays, même, carrément risqué. Même en boîte, cela ne se fait pas d'adresser la parole à une femme. Tout au plus y a-t-il échange de regards. Et encore. Les procureur-e-s sont très attentifs à tout cela). Cela se reflète dans la proportion croissante de célibataires et

d'une manière générale de personnes vivant seules au sein de la population. Corrélativement aussi dans la baisse de la courbe des naissances. Pour autant, peut-on dire que notre civilisation soit moins «aphrodisiaque» qu'elle ne l'était autrefois? L'explosion actuelle de la pornographie sur Internet introduit déjà un doute. Il y aurait lieu également de parler de l'homosexualité. A certains égards, l'homosexualité joue aujourd'hui un rôle de «deuxième navigation» (pour reprendre une expression platonicienne). C'est une sexualité de recours (encouragée, d'ailleurs, par l'Etat). Beaucoup d'homosexuels actuels sont en fait des hétérosexuels «empêchés».

Bref, je demande à voir. Quand Bergson dit que le sexe nous complique la vie, on ne saurait que lui donner raison. Il nous la complique même passablement. Je ne suis pas sûr en revanche que l'égalité de genre contribue beaucoup, quant à elle, à la simplifier. C'est juste une opinion.

~~~~~  
NOTES

1. J'emprunte cette expression à Marcel Gauchet (cité in *Tribune de Genève*, 7-8 juillet 2018, p. 11).
2. Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Genève, Editions Albert Skira, 1945, p. 289.
3. «La mutation anthropologique chrétienne est une totalité (...) : chasteté, féminisme, monogamie absolue, exogamie radicale, marchent de conserve.» (Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017, p. 130).

■ SUISSE, FÉMINISME, SEXE, SOCIÉTÉ, TOTALITARISME  
URL: <https://antipresse.net/egalite-de-genre-ou-genre-degalite/>

.....

## Olivier Moos: Idéologie de l'inégalité

PASSAGER CLANDESTIN. AP 185 | 16/06/2019

**O**LIVIER MOOS A UN DOCTORAT EN HISTOIRE CONTEMPORAINE (EHESS ET UNIVERSITÉ DE FRIBOURG). SES SUJETS DE RECHERCHE PORTENT SUR LES PROCESSUS DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET LE COMPORTEMENT SOCIAL ET POLITIQUE DES GROUPES RELIGIEUX EXTRÊMISTES. IL LIVRE ICI UNE RÉFLEXION POSÉE SUR LES IDÉES DIRECTRICES DE LA GRÈVE DES FEMMES DU 14 JUIN 2019.

En raison de la longueur exceptionnelle de ce texte, nous vous le proposons en tant que cahier séparé, à télécharger sous deux formats: + PDF: <https://antipresse.net/ideologie-de-linegalite/> + EPUB (LISEUSE): <https://antipresse.net/docs/Moos.epub> Vous pouvez également le consulter en

libre accès (et le partager!) sur le site de l'Antipresse: <https://antipresse.net/moos-ideologie-inegalite/>

■ FÉMINISME, SOCIÉTÉ, AIR DU TEMPS, POLITIQUE, SUISSE

URL: <https://antipresse.net/moos-ideologie-inegalite/>

.....

## Initiation alpestre (Aveux publics, 3)

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 191 | 28/07/2019

**J**E N'AI JAMAIS VOULU VIVRE EN SUISSE. JE M'Y SUIS RÉSIGNÉ, C'EST DIFFÉRENT. MAIS DE MÊME QUE LES MARIAGES DE RAISON SONT SOUVENT LES PLUS SOLIDES, MA RÉSIGNATION S'EST PEU À PEU TRANSFORMÉE EN AFFECTION. LA NATURE ALPINE N'Y EST PAS ÉTRANGÈRE.

### DERRIÈRE LA MURAILLE BLEUE

J'ai raconté quelque part dans Valais mystique mon premier souvenir de ces terres. Après s'être installés, mes parents étaient venus me chercher en voiture. J'arrivais d'une province aussi plate et aussi concave qu'une assiette, où la seule «montagne» proche culminait à moins de 600 mètres. Virant au nord après Milan, nous avons mis le cap sur les Alpes. A 150 kilomètres-heure, je voyais cette vague de tsunami blanche et bleue s'approcher peu à peu — et je me suis affolé. «Arrête, papa! Nous n'allons jamais pouvoir passer à travers ce mur!»

Mais nous avons passé! Mon père, sportif d'élite et psychologue du sport, avait été engagé par l'Université américaine de Leysin, dans les Alpes vaudoises. Ce n'était qu'une aimable station de ski, mais à mes yeux nous avions atterri dans un sinistre nid d'aigle ceinturé de falaises et de gouffres. Dans mon souvenir y avait là surtout des étudiants arabes, saoudiens, qui recevaient des cabriolets livrés par avion pour leur anniversaire. Durant mon enfance, l'Amérique était indissociable de ces Abdallahs (voir *Tintin au pays de l'or noir*) gâtés et de leurs papas pétroliers avec des nappes rouges sur la tête. Je m'apercevrais une trentaine d'années plus tard que je n'avais pas entièrement tort.

J'ai passé à Leysin un hiver solitaire, lugubre et amusant dans une vaste villa 1900 comme je les aime. Amusant, car c'était le fameux hiver des «dimanches sans voitures» en Suisse, consécutif au choc pétrolier de 1973. Les étudiants avaient investi les rues tortueuses et abruptes du village et y avaient monté un véritable GP de Monaco sur neige gelée. J'y avais moi aussi joint ma petite luge. Depuis lors, je songe toujours que les disruptions de la routine technologique

ont quelque chose de merveilleux et de salutaire. Si nous avions aujourd'hui une once de sagesse et de solidarité, nous inventerions chaque semaine des exercices de privation et de débrouille, sans attendre d'être pris au dépourvu par l'«effondrement qui vient».

#### DIGRESSION: LES INSOUCIANTES APOCALYPSES

Etrangement, à mesure que cette échéance se précise, notre conscience pratique du problème se dissout. On n'imaginerait même plus pouvoir imposer à la population helvétique un «plan Wahlen» tel qu'on l'avait mis en place en 1940 pour assurer l'autarcie du pays face aux aléas de la guerre, sacrifiant sans pitié les beaux terrains de golf à la culture des patates. De même, à une époque où le principe de précaution appliqué à tort et à travers nous empoisonne inutilement la vie quotidienne, plus personne ne *comprend même* la prévoyance de la génération antérieure qui avait imposé des abris antiatomiques dans toutes les nouvelles habitations. Aujourd'hui, ces bunkers privés servent de dépôts à skis et confitures, on ne sait probablement même plus comment les utiliser, alors même que les grandes puissances déchirent les traités nucléaires et que le monde est plus instable que jamais.

L'incapacité des hommes, dans leur grande majorité, à affronter l'idée de leur propre destruction, et de manière générale les menaces concrètes qui pèsent *réellement* sur eux — d'où leur besoin d'en inventer de fictives ou de surdramatiser des risques théoriques ou lointains (suivez mon regard) — m'a toujours fasciné. Dans les années 1990, en tant qu'éditeur, j'ai eu la chance de collaborer étroitement avec le général Pierre-Marie Gallois, l'un des rares vrais génies que j'aie connus: aviateur, résistant, peintre de trompe-l'œil, inventeur du «Mirage» et concepteur de la force de frappe nucléaire française. J'avais été frappé par la distance rationnelle avec laquelle il abordait le problème de la destruction de masse. Tant dans sa propre expérience d'aviateur-bombardier au sein de la RAF qu'en tant que grand théoricien de la dissuasion, il avait réussi à assimiler l'extermination à un problème d'échecs. En matière de stratégie nucléaire, tout l'art consistait à maintenir le «pat», afin que personne n'ose bouger une pièce. Mais cela supposait un doigté et, surtout, une rationalité et un bon sens dont je ne suis pas certain qu'ils soient encore très communément partagés. La profondeur métaphysique vertigineuse de cette problématique a inspiré mon deuxième roman, Le Rayon bleu, où l'ombre du général Gallois a été identifiée par plus d'un lecteur.

Toutes mes préoccupations ne remontent pas à la prime enfance, mais le souvenir des dimanches d'avant-baignade de l'hiver 1973 m'est toujours resté dans l'arrière-cerveille à mesure que nous entrons dans l'ère du *divertissement* systématique et permanent. En 1999, du 24 mars au 12 juin, mon pays natal, la Serbie, a vécu une expérience *in vivo*, grandeur nature, de survivalisme à l'échelle nationale «grâce» au bombardement de l'OTAN. Pendant 78

jours, dans un rapport de forces militaire estimé à 800 contre 1, l'Alliance atlantique s'est employée à détruire systématiquement les infrastructures civiles de ce pays, jugeant que se concentrer sur son armée lui coûterait trop cher. La population devait se terrer chaque jour, et en même temps poursuivre ses activités quotidiennes malgré les ponts effondrés, les pénuries de courant et de carburant, les bombes tombant parfois au hasard. Dans certaines zones, il fallait de préférence se déplacer à pied ou à vélo, tout véhicule émettant de la chaleur risquant d'être pris pour cible «collatérale» par les missiles thermoguidés. Chez mes cousins, tout le monde a pris du poids, par manque de mouvement — et parce qu'il fallait manger en toute hâte les réserves qui fondaient dans les congélateurs arrêtés: ce n'est là qu'une des conséquences surréalistes de cette situation sans précédent. Un autre effet indiscutable, autrement plus important, fut l'exceptionnel sentiment de solidarité et de communion qui, l'espace de trois mois, a soudé cette population par ailleurs égoïste, anarchique et divisée. Le reste de l'Europe n'a pratiquement rien su de cette intéressante expérience préapocalyptique, et n'a du reste rien voulu savoir(1). Son système médiatique a veillé à ce qu'elle ne saisisse rien du véritable enjeu ni de la réelle dimension de ce conflit occulté. C'est bien dommage: cela risque de lui coûter cher. Pour ma part, la décennie 1990-1999 m'a définitivement éclairé sur le rôle anesthésique des médias de grand chemin dans une société industrielle avancée.

## LE SECOURS DES FÉES

Ma grand-mère maternelle était venue à Leysin nous aider dans notre installation en Suisse. Je souffrais beaucoup du déracinement, je lui disais: «Grand-maman, sauve-moi de cette immense prison». Elle m'emmenait faire de grandes promenades dans les bois, au-delà de l'*American College*, et me racontait les histoires de fées et de lutins qu'elle portait en elle depuis la nuit des temps. Sa Bosnie natale était un pays de forêts impénétrables et de légendes. Grâce à ces contes, j'ai retrouvé un coin de terre «à moi» dans les Alpes. J'ai commencé à m'approprier la Suisse par ses bois, fussent-ils de sapins, et leurs créatures surnaturelles, fussent-elles issues de la mythologie slave. Par cette parole, un pays qui m'était apparu hostile et mort s'était soudain animé avec des ombres et des voix familières.

Le «recours aux forêts» dont rêvent les adeptes de Jünger et de Thoreau se double d'une condition qui paraît aujourd'hui absurde: croire à leur *enchantement*! Se lier à la vie spirituelle secrète de la nature qui était évidente pour les paysans de l'ancien temps, mais que l'homme contemporain est aussi apte à appréhender qu'un manchot à recoudre un bouton. Se planquer dans les bois avec son bric-à-brac de survivaliste n'est qu'une forme militarisée de tourisme, une contribution pédestre au défrichage général.

Au cours de ma vie adulte, j'ai largement perdu le contact avec cette mytho-

logie sylvestre qui chez ma grand-mère coulait de source — et qui constituait notre fond commun européen comme en témoignent les travaux des folkloristes. La génération de mes parents, me semble-t-il, y était encore moins connectée avec sa foi naïve dans le progrès et l'électrification. Quelle poésie vais-je transmettre à mes enfants? me suis-je souvent demandé. Lorsque mes filles étaient petites, pour les faire marcher en forêt, je devais leur raconter des histoires. N'ayant pas l'érudition populaire de ma grand-mère, je leur ai composé de toutes pièces, au débotté, les aventures du *Lutin Tinnabule*. Après tout, Tolkien lui aussi a beaucoup improvisé.

L'essentiel était — et demeure — de garder foi dans la magie du récit et dans le mystère irréductible de la réalité. Même si j'ai reçu à l'origine une formation scientifique, je suis convaincu, avec Rousseau et C. S. Lewis, qu'un monde gouverné par la pure rationalité n'est pas seulement un monde pauvre mais un monde infernal, où le besoin de domination humain ne se connaît plus aucune limite, ni celle de l'humilité, ni celle de la vénération, ni même celle de la peur. Nous l'ignorons, mais les fées sont nos plus grandes alliées face au cauchemar du *Gestell* heideggérien, à l'arraisonnement de la nature jusqu'à sa dernière goutte de vie.

#### IMMIGRATION BLUES

Au bout d'une année, ma mère ayant trouvé du travail comme médecin-dentiste, nous sommes descendus de la montagne magique dans la bonne ville de Sion où l'on m'a mis à l'école. C'est là que s'est produit le grand miracle de ma vie : à sept ans, je ne savais pas un mot de français. Un an plus tard, j'en avais acquis (j'ose le dire), l'essentiel, à marche forcée. Mais je réserve ce récit pour le prochain épisode.

Avant cela, j'aimerais dire un mot sur le *blues de l'immigré*. J'ai édité chez Xenia, à ce sujet, un livre beau et poignant de Luisa Campanile, Flux migratoires. Avant que la question des réfugiés, puis des migrants, n'occupe tout l'horizon des sociétés ouest-européennes, elles étaient aux prises avec une migration de travail déjà massive, mais d'une tout autre nature — et origine — que celles qui affluent aujourd'hui. Entre sa nécessité économique et son incongruité culturelle, elle suscitait des réactions tout aussi contrastées que la vague migratoire des dernières années. Même si, à la lumière des développements récents, les *Gastarbeiter* du sud de l'Europe apparaissent désormais comme des «gars bien de chez nous» à qui l'on donnerait le gîte et le passeport sans hésiter.

Il n'empêche: depuis que j'ai commencé à la connaître, la société suisse a toujours été divisée entre les «*neinsager*» systématiques, peu enclins à la réflexion nuancée, et les immigrationnistes de confession chez qui l'altruisme naïf se double souvent d'une haine de soi tout aussi immature.

Mes parents n'étaient eux aussi que des travailleurs immigrés. Néanmoins,

il leur était sans doute plus facile de s'intégrer avec une éducation universitaire et une provenance de l'Est qu'à des ouvriers espagnols. Venant de Yougoslavie, on les prenait sans doute souvent pour des «dissidents», alors même que Tito avait largement ouvert ses frontières depuis bien des années, ne serait-ce que pour financer son régime inefficace par l'afflux des devises capitalistes.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons *jamais* ressenti — à deux exceptions mineures près — aucune xénophobie de la part de la société d'accueil. Je dois cette vérité à la Suisse: la patience, la confiance — allant jusqu'à la crédulité — et le tact avec lesquels elle accueille de telles masses de nouveaux habitants sont à mon avis sans exemple. Même si, en fin de compte, elle a toujours eu son intérêt en vue. Du moins jusqu'il y a peu.

On dit parfois, au sujet des immigrés de travail, que «le dernier arrivé ferme la porte». Si j'ai défendu par la suite le droit des Suisses à contrôler leurs frontières comme bon leur semble, c'est d'une part à cause de mon souverainisme de précaution que j'ai évoqué plus haut, mais également à cause de l'injustice révoltante avec laquelle la sagesse bienveillante de ce pays a été tournée en égoïsme abject, le plus souvent par ses propres intellectuels. La coupable jobardise bourgeoise de M. Bonhomme, qui lui fait tendre l'allumette aux incendiaires, est la grande faille de la mentalité helvétique et une bonne raison de défendre ce pays contre lui-même.

~~~~~  
NOTE

2. Notre «désinvité» l'historien militaire suisse Bernard Wicht en a tout de même tiré une étude fort intéressante sur la résilience et l'efficacité des armées de fantassins «low-tech» face à une armada «high-tech» aux pieds d'argile: L'OTAN attaque, la nouvelle donne stratégique (éd. Georg 1999).

■ LITTÉRATURE, SUISSE, CULTURE, SERBIE, HISTOIRE

URL: <https://antipresse.net/initiation-alpestre-aveux-publics-3/>

• • • • •



# Table des matières

<b>Les lauriers du cheval de Troie</b>	3
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 1   6.12.2015	
<b>L'empereur Sepp le Grand, le roi Platoche Ier et les journalistes de la cour</b>	4
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 1   6.12.2015	
<b>Les journaux papier sont morts : vive le numérique!</b>	6
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 2   13.12.2015	
<b>Joël Dicker, « big boss » du littérature business</b>	9
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 3   20.12.2015	
<b>Les pauvres ne s'en sortiront pas tout seuls!</b>	11
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 5   3.1.2016	
<b>Au nom des oubliées de la cause</b>	13
AU PRESSE-CITRON DE CHRISTELLE MAGAROTTO. AP 6   10.1.2016	
<b>Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur 2016 sans oser le demander...</b>	15
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 7   17.1.2016	
<b>Un éléphant, ça Trump énormément!</b>	18
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 8   24.1.2016	
<b>De Bernard Loiseau à Benoît Violier, les maladies de la haute gastronomie</b>	21
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 10   7.2.2016	
<b>L'air du « Temps », ou l'hypocrisie comme seconde nature</b>	23
LE DÉBAT DE LA SEMAINE. AP 10   7.2.2016	
<b>La Suisse va voter pour ou contre son mythe fondateur</b>	26
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 11   14.2.2016	
<b>Heidi et Heida</b>	28
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 13   28.2.2016	
<b>Le délit de sale gueule médiatique tel qu'on le pratique</b>	30
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 14   6.3.2016	
<b>L'automobile, une cellule pour rêver de liberté</b>	33
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 15   13/03/2016	
<b>Philippe Nantermod : pourquoi dire NON à la redevance généralisée pour le service public?</b>	36
LE DÉSINVITÉ DE LA SEMAINE. AP 15   13/03/2016	
<b>NO BILLAG : le service public au XXIe siècle</b>	36
<b>La fête à Satan</b>	38
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 16   20.3.2016	
<b>L'UDC n'est pas morte, mais elle doit tuer le père !</b>	43
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 16   20.3.2016	
<b>Macron et Trudeau versus Schneider-Ammann</b>	45
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 17   27.3.2016	
<b>Liliane Held-Khawam : les Etats sont-ils en train de devenir des sociétés anonymes?</b>	48
LE DÉSINVITÉ DE LA SEMAINE. AP 17   27.3.2016	
<b>RBI : vers une Suisse sociale de cœur et libérale de raison ?</b>	49

AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 19   10.4.2016	
<b>Le vrai prix du bonheur</b>	50
<b>Un cercle vertueux de prospérité</b>	51
<b>Vienne, Venise, Vail, Valais : les vérités du tourisme de demain</b>	52
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 20   17.04.2016	
<b>Après le naufrage Swissair, la noyade Swisswater ?</b>	54
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 21   24.4.2016	
<b>Ces fous qui inventent le tourisme de demain !</b>	58
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 21   24.4.2016	
<b>Djoko, l'homme que les médias adorent détester</b>	60
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 24   15.5.2016	
<b>Henri-Louis Matter, ou comment la Suisse ignore ses génies</b>	63
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 25   22.5.2016	
<b>Ce n'est qu'un au revoir...</b>	65
AU PRESSE-CITRON DE JEAN-FRANÇOIS FOURNIER. AP 27   5.6.2016	
<b>On ne trompe pas le Diable deux fois</b>	67
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 29   19.6.2016	
<b>Méditations sans chaussures</b>	75
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 35   1.8.2016	
<b>Les fées suisses, ou Alice au Bois dormant</b>	78
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 40   4.9.2016	
<b>Du renseignement? Pour quoi faire ?</b>	82
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 42   18.9.2016	
<b>Le téléphone fixe, un outil réactionnaire?</b>	87
ENFUMAGES, PAR ERIC WERNER. AP 43   25.9.2016	
<b>Phases terminales</b>	89
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 45   9.10.2016	
<b>«Le Temps», ou le journalisme comme épouvantail</b>	94
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 53   4.12.2016	
<b>«De l'urgence d'être humain»</b>	102
CANNIBALE LECTEUR . AP 54   11.12.2016	
<b>Le Verbe</b>	102
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 56   25.12.2016	
<b>Vous avez dit libéralisme ?</b>	109
CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 59   15.1.2017	
<b>Qui a (vraiment) tué la presse papier?</b>	111
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 62   5.2.2017	
<b>Le cercle des poètes réels</b>	116
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 66   5.3.2017	
<b>Du «plouc» néomoderne</b>	120
CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 71   9.4.2017	
<b>S'armer d'une loupe</b>	122
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 71   9.4.2017	
<b>À la découverte d'un zutiste</b>	124
CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 72   16.4.2017	
<b>Padamalgam (2)</b>	126
CANNIBALE LECTEUR PAR PASCAL VANDENBERGHE. AP 75   7.5.2017	

<b>L'espion qui venait des banques</b>	128
ANGLE MORT PAR FERNAND LE PIC. AP 76   14.5.2017	
<b>Les marcheurs</b>	131
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 84   9.7.2017	
<b>Les marcheurs (2)</b>	134
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 85   16.7.2017	
<b>Les marcheurs (3)</b>	137
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 86   23.7.2017	
<b>Les marcheurs (4)</b>	141
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 87   30.7.2017	
<b>Les marcheurs (5)</b>	145
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 88   6.8.2017	
<b>Les marcheurs (6)</b>	148
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 89   13.8.2017	
<b>Les marcheurs (7 et fin)</b>	151
RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT. AP 90   20.8.2017	
<b>Soumission à la genevoise</b>	156
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 92   3.9.2017	
<b>Vaisseaux fantômes</b>	161
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 93   10.9.2017	
<b>Éloge de l'artisan</b>	162
CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 93   10.9.2017	
<b>Transmission</b>	164
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 97   8.10.2017	
<b>Ce que nous voulons faire de nous (2)</b>	167
NOUVELLEAKS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 99   22.10.2017	
<b>Les détenteurs de la vérité nous parlent</b>	170
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 103   19.11.2017	
<b>La mauvaise chute de Tariq al-Capone (2)</b>	173
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 104   26/11/2017	
<b>A l'Uni de Genève, on ne badine pas avec le harcèlement...</b>	177
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 105   03/12/2017	
<b>Rien à signaler</b>	178
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 107   17/12/2017	
<b>La Suisse a-t-elle encore besoin d'un service public?</b>	179
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 112   21/01/2018	
<b>Le fleuve Amazon</b>	184
ANGLE MORT PAR FERNAND LE PIC. AP 113   28/01/2018	
<b>M. Krankenkassis s'achète une e-virginité</b>	188
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 113   28/01/2018	
<b>Le libre-échange et ses impasses</b>	188
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 114   04/02/2018	
<b>La guerre pour la drogue</b>	191
ANGLE MORT PAR FERNAND LE PIC. AP 115   11/02/2018	
<b>Les églises et le mariage pour tous</b>	194
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 116   18/02/2018	
PAIN DE MÉNINGES. AP 117   25/02/2018	

<b>Que reste-t-il de l'université?</b>	197
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 118   04/03/2018	
<b>Suisse: le service public est sauvé...</b>	200
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 119   11/03/2018	
<b>Un printemps suisse</b>	201
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 121   25/03/2018	
<b>Guy Mettan: des médias et de la régression intellectuelle</b>	206
PASSAGER CLANDESTIN. AP 121   25/03/2018	
<b>Christian Constantin voulait me dire...</b>	206
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 126   29/04/2018	
<b>Corruption: l'arbre qui cache la forêt</b>	209
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 130   27/05/2018	
<b>Libéralisme et éthique</b>	211
CANNIBALE LECTEUR DE PASCAL VANDENBERGHE. AP 131   03/06/2018	
<b>Sébastien Fanti: «Pour combattre la toute-puissance des GAFAs, il nous faut une armée de 300 Spartiates numériques»</b>	215
PASSAGER CLANDESTIN. AP 131   03/06/2018	
<b>Denis Pittet a bien connu l'ère du journalisme</b>	217
PASSAGER CLANDESTIN. AP 138   22/07/2018	
<b>Censure, pluralisme, liberté de l'information</b>	220
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 140   05/08/2018	
<b>Summertime blues, version helvétique</b>	223
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 142   19/08/2018	
<b>Suisse, le nez dans l'assiette</b>	225
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 144   02/09/2018	
<b>De l'incorruption suisse</b>	230
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 145   09/09/2018	
<b>Futurisk</b>	234
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 145   09/09/2018	
<b>Aux racines de la corruption</b>	235
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 146   16/09/2018	
<b>Les profs à l'épreuve de l'intelligence artificielle</b>	238
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 147   23/09/2018	
<b>La soviétonostalgie des très riches</b>	239
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 148   30/09/2018	
<b>Patrick Gilliéron Lopreno, photosophe</b>	242
PASSAGER CLANDESTIN. AP 148   30/09/2018	
<b>Mon garagiste est un robot</b>	246
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 149   07/10/2018	
<b>Mme Leuthardt et la stratégie du choc</b>	247
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 150   14/10/2018	
<b>Aquarius, Opération Tartuffe en Méditerranée</b>	250
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 151   21/10/2018	
<b>La corvée des réservations aériennes</b>	256
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 151   21/10/2018	
<b>Dick Marty, une grande âme suisse</b>	257
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 153   04/11/2018	

<b>La justice prédictive</b>	262
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 153   04/11/2018	
<b>«Pas de juges étrangers dans nos vallées». Sérieusement?</b>	264
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 154   11/11/2018	
<b>Mondialisme, le retour du balancier</b>	268
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 154   11/11/2018	
<b>Antipresse, une chronique de ce temps</b>	271
PASSAGER CLANDESTIN. AP 156   25/11/2018	
<b>Mia Vossen: Comment se moquer du peuple, même en Suisse</b>	277
PASSAGER CLANDESTIN. AP 158   09/12/2018	
<b>Un robot pour nous protéger du harcèlement politique ?</b>	279
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 159   16/12/2018	
<b>Anno Domini 2018</b>	280
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 160   23/12/2018	
<b>Hommeries</b>	285
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 161   30/12/2018	
<b>Pour un prix Darwin du journalisme</b>	286
LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT. AP 161   30/12/2018	
<b>L'archipel de l'iniquité</b>	288
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 163   13/01/2019	
<b>Les princes de l'Hiver (1)</b>	293
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 168   17/02/2019	
<b>Les princes de l'Hiver (2)</b>	299
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 169   24/02/2019	
<b>Le dossier santé dématérialisé: bientôt le tour du patient?</b>	306
FUTURISK PAR SÉBASTIEN FANTI. AP 169   24/02/2019	
<b>Jean-Marc Boyv: la chasse au milliardaire russophile est ouverte</b>	307
PASSAGER CLANDESTIN. AP 171   10/03/2019	
<b>Jacques Pitteloud: la lecture comme école de vie</b>	309
PASSAGER CLANDESTIN. AP 173   24/03/2019	
<b>In memoriam: Franz Weber</b>	
<b>(1927-2019) par Slobodan Despot</b>	311
PASSAGER CLANDESTIN. AP 175   07/04/2019	
<b>Eric Werner: «Légitimité de l'autodéfense»</b>	314
PASSAGER CLANDESTIN. AP 176   14/04/2019	
<b>Bernard Wicht: Fin des Unions d'États (UE, OTAN) et triomphe des acteurs non-étatiques</b>	317
PASSAGER CLANDESTIN. AP 177   21/04/2019	
<b>Laurent Schiaparelli: Suisse-Chine, un signe d'indépendance politique et commerciale</b>	323
PASSAGER CLANDESTIN. AP 178   28/04/2019	
<b>Singés</b>	325
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 180   12/05/2019	
<b>Philippe Roch: sortir de la spirale aveugle de la croissance</b>	332
PASSAGER CLANDESTIN. AP 180   12/05/2019	
<b>A quoi les médias servent-ils, au fond?</b>	333

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 182   26/05/2019	
<b>Egalité de genre ou genre d'égalité?</b>	<b>336</b>
ENFUMAGES PAR ERIC WERNER. AP 182   26/05/2019	
<b>Olivier Moos: Idéologie de l'inégalité</b>	<b>339</b>
PASSAGER CLANDESTIN. AP 185   16/06/2019	
<b>Initiation alpestre (Aveux publics, 3)</b>	<b>340</b>
LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT. AP 191   28/07/2019	



Depuis le 6 décembre 2015, chaque dimanche à 7 heures du matin, la lettre de l'Antipresse vous arrive par e-mail, accompagnée de son magazine téléchargeable au format PDF (le *Drone*).

Les rares fois où il y a du retard ou des erreurs d'envoi, vos messages me réveillent. Et le dimanche soir, les réactions des lecteurs me tiennent éveillé jusque tard dans la nuit.

Tout cela me réjouit et me rassure. Je sais combien notre lettre est attendue et inattendue. Combien elle est aimée!

L'Antipresse est la communauté des gens qui pensent par leur tête. Elle est libre et sage, réfléchie et insolente, cultivée et détendue. Elle ressemble à ceux qui la font vivre.

Nous sommes peu, mais plus nombreux qu'*ils* ne le croient...

SLOBODAN DESPOT  
*Fondateur-rédacteur en chef*

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Pour 1 €/CHF par semaine, vous soutenez une publication sans équivalent dans le paysage médiatique.

Faites-la connaître autour de vous!

**S'ABONNER**

**ANTIPRESSE.NET**

**FAIRE UN DON**